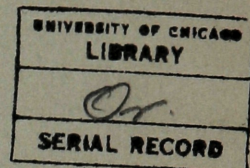


INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE DE BEYROUTH
BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, TOME L
II

DS93
F8
V.50, Pt.1

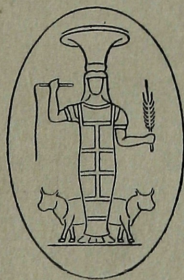
GEORGES TCHALENKO



VILLAGES ANTIQUES DE LA SYRIE DU NORD

LE MASSIF DU BÉLUS A L'ÉPOQUE ROMAINE

I



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN (VI^e)

1953

INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE DE BEYROUTH
BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

TOME L

أقدم لكم استايجي هذا
الى السيد المضيف الذي احشرت فيها نين عريضة

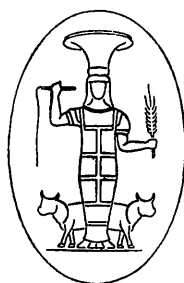
INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE DE BEYROUTH
BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, TOME L

GEORGES TCHALENKO

VILLAGES ANTIQUES DE LA SYRIE DU NORD

LE MASSIF DU BÉLUS A L'ÉPOQUE ROMAINE

I



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN (VI^e)

1953



A U L E C T E U R

Le titre de ce livre, en donnant une acception précise au nom du Bélus comporte une part de conjecture, sur laquelle nous devons nous expliquer d'abord.

Comme on le verra, nous étudions ici une région qui forme un ensemble extrêmement cohérent, à la fois pour le géologue, pour le géographe, pour l'historien et pour l'archéologue ; une région en même temps qui se distingue nettement de toutes les régions voisines. Cet ensemble, presque abandonné jusqu'à ces derniers temps, ne porte cependant dans la langue moderne aucun nom, et ses habitants, bornés à leur horizon local, ne connaissent que les noms particuliers des chaînons qui la composent : Ğebel Sim'ān, Ğebel Ḥalaqa, Ğebel Bariša, Ğebel il A'la, Ğebel Dueili, Ğebel Waṣṭāni, Ğebel Zāwiye, Ğebel Riḥa, Ğebel es Summāq. Nous avons donc été amenés à nous demander si les anciens, au contraire des modernes, avaient usé pour tout ce système d'une appellation commune. La nécessité de trouver une telle appellation, pour la commodité de notre exposé, nous a portés à adopter le nom de Bélus, qui a quelques chances d'avoir rempli ces conditions.

Le nom du Bélus ne survit que dans celui de deux villes antiques, Chalcis du Bélus et Séleucie du Bélus. L'emplacement de Chalcis est très exactement connu, et ses ruines, au Sud-Ouest d'Alep, se dressent encore à peu de distance des contreforts du Ğebel Sim'ān (1). L'emplacement de Séleucie, au con-

(1) P. MONCEAUX et L. BROSSÉ, *Chalcis ad Belum*, dans *Syria*, VI, 1925, p. 339-350 ; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, p. 7-9.

VIII

traire, est un sujet de controverses (1). Ptolémée la place à 1/2 degré à l'Ouest d'Apamée ; Théophane la met « dans le pays d'Apamée ». Étienne de Byzance par malheur n'est pas clair : il distingue deux villes, dont l'une, Seleucos, serait une « ville du voisinage d'Apamée, du genre masculin, et dont l'habitant est dit Séleucéite » ; alors que la seconde, Seleucobelos, serait une « ville voisine de la Syrie, dont l'habitant est dit Séleucobélite, et qui porte aussi le nom de Séleucie au Bélus, comme dit Pausanias dans son livre sur Antioche ». Ce double texte éveille bien des suspicions. Non seulement l'expression « ville voisine de la Syrie » ne présente aucun sens, mais il faut reconnaître aussi que le nom de Séleucie du Bélus, mentionné par Pausanias, est précisément celui de la ville que Ptolémée place au voisinage immédiat d'Apamée, — là-même où Étienne de Byzance place son énigmatique Seleucos. Selon toute apparence, Étienne de Byzance a donc embrouillé ses notices, et ses deux articles ne concernent qu'une seule et même ville.

S'il en est ainsi, nous nous trouvons en présence de deux villes, Chalcis et Séleucie, que l'on disait être « au Bélus ». A moins de croire que le Bélus désigne dans les deux cas un objet différent, ce qui est fort invraisemblable, il faudra que ce nom se rapporte à un lieu géographique, fleuve, montagne, etc., commun aux deux villes. La montagne qui sépare Apamée de Chalcis, et qui rentre dans le cadre de notre livre, répondrait très bien à cette condition, et l'on peut ajouter que le culte d'un dieu nommé Bêl était en grand honneur à Apamée, et pourrait fort bien avoir été, à la mode syrienne, celui d'un dieu adoré sur la montagne qui dominait la ville.

Si le massif qui s'étend entre Apamée et Chalcis est le Bélus, jusqu'où faut-il penser que cette appellation s'étendait vers le Nord ? Le massif que nous venons de décrire est assurément proche de Chalcis. Mais un coup d'œil sur la

(1) Voir les diverses hypothèses sur l'emplacement de Séleucie du Bélus, et la discussion des témoignages : R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie*, p. 155, qui la place à Ġisr eš Šuġūr ; E. HONIGMANN, dans la *Real-Encyclopädie* de PAULY et WISSOWA, s. v. *Seleukeia 3*, qui la place au lieu dit sqēlebije à 6 km. au Sud d'Apamée ; J. RICHARD, *Syria*, XXVI, 1948, p. 104, note 2, qui propose les ruines de El-Bāra. — Si différentes qu'elles soient, ces trois hypothèses s'accordent à placer Séleucie du Bélus, soit au pied des montagnes que nous étudions dans le présent ouvrage, soit même au cœur de ces montagnes.

carte, et, surtout pour le voyageur qui visite les ruines de Chalcis, un coup d'œil sur le paysage, montre qu'une autre montagne s'imposait bien davantage à l'attention des habitants de cette ville : c'est celle que l'on appelle aujourd'hui le Ğebel Sim'an, la montagne de St Syméon. Or cette montagne, on le verra, fait précisément partie intégrante du système que nous étudions.

Il nous paraît donc plausible, pour conclure, que le nom de Bélus ait été donné par les anciens à tout le massif, situé d'une part entre Apamée et Cyrrihus, d'autre part entre Antioche et Chalcis. C'est l'obstacle, le seuil, que rencontraient en venant de l'Ouest les armées et les voyageurs, c'est le bloc montagneux que traversaient seulement deux routes, celle d'Antioche à Chalcis, et celle de Laodicée à Chalcis. Ainsi inclinons-nous à partager l'avis des auteurs modernes qui ont proposé de mettre Séleucie du Bélus à Ğisr eš Šuġūr, dans une position qui commande à la fois le pont de l'Oronte et les défilés de la route de Laodicée à Chalcis.

Le caractère, assurément conjectural, de ce qui vient d'être dit, nous a détournés de porter sur nos cartes le nom du Bélus, et l'on y trouvera seulement, comme dans notre texte, l'appellation vague de Massif Calcaire. Cette expression, pourtant, reste lâche, car s'il est vrai qu'elle décrive très exactement la région que nous étudions, elle pourrait s'appliquer aussi à d'autres parties montagneuses de la Syrie du Nord. Le lecteur nous pardonnera donc si nous avons préféré, dans notre titre, une appellation plus hypothétique, mais plus commode et, somme toute, plausible.

PRÉFACE

En 1935, je fus chargé par M. Henri Seyrig, alors directeur du Service des Antiquités en Syrie et au Liban, d'étudier un programme de restauration du sanctuaire de Saint-Syméon le Stylite à Qal'at Sim'an. Après des relevés préparatoires, un chantier fut installé sur le site en 1936, et resta ouvert jusqu'en 1942. J'ai pu m'initier ainsi, dans un monument qui en représente l'apogée, à une architecture dont l'évolution se poursuit en Syrie du Nord, de l'arrivée des Romains à l'arrivée des Arabes. Partant de Qal'at Sim'an, j'ai été amené tout naturellement à connaître les anciens villages du ġebel, et à réétudier les classements qui en avaient été proposés.

L'ouverture, dès 1936, d'un chantier de restauration dans la basilique de Qalblöze m'introduisit dans une nouvelle région de la Montagne. En 1938, une campagne de relevés à El Bāra, en vue d'autres restaurations, me permit de vivre dans la troisième région du Massif Calcaire, le Ģebel Zāwiye.

Autour des chantiers, sur les pistes qui menaient de l'un à l'autre, je connus peu à peu la plupart des sites et des monuments et commençai de saisir les caractères d'ensemble de la région, au point de vue de l'architecture d'abord, mais aussi en ce qui concerne les rapports entre les villages antiques et le paysage.

Ces premières observations devaient prendre toute leur utilité au moment où je fus chargé, non plus seulement de travaux techniques, mais de recherches. A Qal'at Sim'an comme à Qalblöze, une documentation s'était accumulée, qui, partant des dessins nécessaires à la conduite des travaux, permettait la préparation systématique d'une monographie de deux monuments.

A Brād, en 1939, Jean Lassus et moi-même, qui en avions séparément formé le projet, entreprîmes ensemble un relevé complet de la ville, avec tous ses monuments, et décidâmes de faire pour la première fois la monographie d'un site tout entier. Grâce à la proximité du chantier permanent de Qal'at Sim'an, à l'obligeance du Directeur des Antiquités, et à une subvention obtenue de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par son secrétaire perpétuel, M. René Dussaud, il nous fut possible d'établir un programme échelonné sur plusieurs années, et qui comportait un plan topographique d'ensemble ainsi que les dégagements dans le quartier des églises. La première campagne, trop courte, eut lieu en été 1939.

La guerre déranga nos projets. Brād fut abandonné. Mais, tout en poursuivant les travaux de Qal'at Sim'an et les relevés de Qalblöze, j'entrepris l'étude de petits sites du voisinage, Taqle et Šeiḥ Barakāt, d'une part, Qirq-bize et Beḥyo d'autre part. En effet les grands monuments ne peuvent s'expliquer sans une étude préalable des formes antérieures de l'architecture locale. Or, cette architecture comprend non seulement les églises, qui avaient surtout jusqu'ici retenu l'attention, mais aussi les habitations et tous les autres édifices des villages : tout naturellement j'étais conduit à étudier l'organisation des villages antiques, les rapports du paysage avec l'habitat, et, à travers eux, le développement de la vie économique et sociale dans cette région abandonnée.

Les relevés que nous publions ne sont pas également originaux. Pour les monuments, ils se contentent parfois de reprendre, en les corrigeant, en les complétant, les plans publiés naguère par Vogüé et Butler. D'autres sont nouveaux, mais ne présentent pas tous le même degré de précision : certains sont des croquis d'exploration, et d'autres des études complètes et minutieuses. Les relevés des sites, et les études géographiques d'ensemble, sont entièrement originaux. Leur programme a été constamment inspiré par celui qu'a tracé René Dussaud dans sa *Topographie historique*. Les cartes très précises du Service Géographique de l'armée française du Levant ont servi de base aux relevés et aux dessins. Les photographies aériennes, demandées par le Service des Antiquités à l'Aviation militaire du Levant, ont fourni une seconde série de documents : là où il eût fallu plusieurs mois de travail pour obtenir un relevé d'ensemble, même sommaire, la photographie aérienne,

combinée avec les résultats d'une triangulation sur place, permit de dresser un plan exact et expressif de l'état antique du site.

Le présent ouvrage est d'abord un recueil de dessins : cartes, plans de sites, relevés de monuments. Chaque figure offre le résumé graphique d'un point de notre argumentation. Le texte est un commentaire suivi, où interviennent naturellement des données d'une autre nature, comme celles de l'épigraphie et des textes.

On verra que le résultat de nos recherches ne concorde pas toujours avec l'idée que l'on se faisait en appliquant des théories générales à la région que nous étudions. Nous tenons à insister sur le caractère original de cette région, dont les limites géographiques et archéologiques coïncident d'une manière frappante. Nos conclusions ne sauraient d'ailleurs être valables que pour cette partie restreinte de la Syrie du Nord. La même étude, poursuivie avec la même méthode dans la région située immédiatement à l'Est du Massif Calcaire, à savoir le plateau basaltique qui s'étend au-delà de la route de Hama à Alep, aboutirait sans doute à des résultats différents. Dans d'autres régions, certains caractères du Massif Calcaire, qui nous ont paru originaux, pourraient au contraire se retrouver. En un mot, c'est seulement à partir d'une collection d'études régionales comme celle-ci qu'on pourra peut-être un jour décrire sur des bases plus exactes l'histoire de la Syrie romaine.

*
* *

En 1939, comme il a été dit plus haut, Jean Lassus et moi-même entreprenions le dégagement et le relevé du site de Brād. Quelques semaines plus tard, la guerre éclatait, et nous séparait pour sept ans. En même temps les fouilles étaient suspendues, et je me bornai de nouveau à ma besogne habituelle de restauration. C'est au cours des innombrables déplacements nécessaires à ces fonctions, que se dessina peu à peu dans mon esprit le plan de ce livre.

La thèse de J. Lassus a présenté en 1944 le résultat de ses recherches sur les sanctuaires de la Syrie chrétienne. J'avais de mon côté rassemblé une documentation considérable, avec un programme nouveau. Lorsque

nous nous sommes retrouvés en 1946, il n'était plus possible de poursuivre les recherches sur le terrain, mais il convenait de tirer parti des résultats acquis. Je mis alors au point la partie de mes études et de mes dessins qui correspondait au présent ouvrage, comme cadre pour les travaux futurs. Cette matière fut entre nous l'objet d'une discussion serrée, et la rédaction fut faite en commun. Je tiens à remercier Jean Lassus de tout ce qu'il a apporté à ce livre, grâce à sa critique constructive, et aussi à sa connaissance des monuments et de l'histoire de la Syrie du Nord. Il a également beaucoup contribué à organiser et à enrichir le système des références.

Le lecteur constatera, dans le développement que nous avons consacré aux couvents, que nous avons fait grand usage de sources syriaques, qui permettent de donner une image absolument neuve de l'importance de la vie monastique dans ces contrées. C'est grâce à M. André Caquot que nous avons eu accès à ces sources, et nous tenons à lui exprimer notre gratitude pour les recherches personnelles qu'il a entreprises, afin de nous rendre accessibles ces textes difficiles en les interprétant à nouveau. — Ma reconnaissance va aussi à Mme Dominique Sourdel, qui a bien voulu traduire nos inscriptions arabes, et qui, par son interprétation des nécropoles islamiques, a jeté la lumière sur une période encore inconnue de l'histoire médiévale de la région.

Il nous faut aussi remercier ici tous ceux qui nous ont aidés. Nous nommons d'abord les autorités syriennes, représentées directement pour nous par l'émir Djafar Abdel Kader, premier directeur général des Antiquités en Syrie, dont l'aide éclairée et la bienveillance très active ne nous ont pas seulement encouragés, mais nous ont encore grandement soutenus auprès des pouvoirs locaux. Nous avons joui du même appui auprès de son successeur, Sélim bey Abdulhak. M. René Dussaud, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, a bien voulu dès le début accorder son patronage à notre mission. La Direction générale des Relations culturelles, la Commission des fouilles et son secrétaire général, M. Claude Schaeffer, ont aidé par leurs subventions, après la guerre, nos efforts. Le conservateur du Musée d'Alep, Aziz bey Osman, et son successeur Fayçal bey Seirafi, nous ont facilité nos revisions, ainsi que deux voyages sur un grand nombre de sites en compagnie de M. Soubhi Saouaf, inspecteur des antiquités. M. Maurice Dunand, ancien directeur du Service des Antiquités, M. Henri

Laoust, directeur de l'Institut français de Damas, ont sur place soutenu notre travail. Le R. P. Mouterde, M. Louis Dubertret, M. l'abbé Starcky, nous ont fait profiter de leur compétence. M. Elias Marsh Jr., de Boston, et M. Joseph Ahmar, de Rio de Janeiro, s'étant intéressés personnellement à nos recherches, y ont pris une part active sur le terrain, et se sont ainsi assurés notre vive gratitude. Je veux aussi citer le nom de ceux qui pendant ces quinze ans ont collaboré tour à tour aux relevés et aux dessins : MM. Nazmi Kheir, Georges Kalemkérian, Hagop Kirichian, Toufic Halawé, Aldo Diamantis et Archam Tchétérian. Je tiens à dire ici tout ce que je dois à leur collaboration très dévouée. Enfin tous ceux qui parcourront nos planches s'uniront à nous pour remercier la direction de l'Imprimerie Catholique et son équipe de techniciens, pour l'admirable présentation qu'ils ont donnée à notre album. Nous en dirons autant de la maison Faucheux, qui a exécuté avec son soin habituel nos planches en phototypie.

Depuis l'origine tout cet effort n'a été rendu possible que par M. Henri Seyrig. Dans les différents postes auxquels il a été appelé, il n'a cessé de s'intéresser à nos recherches, sur le terrain et dans l'atelier, de chercher pour nous les moyens de les poursuivre, de nous apporter ses encouragements et ses conseils. Aujourd'hui notre mission est rattachée à l'Institut de Beyrouth dont il est directeur ; c'est encore lui qui prend la charge de la publication de cet ouvrage.

Un appendice contient les inscriptions que j'ai recueillies ou revues. Il est dû, pour les textes grecs et latins, à M. Seyrig ; pour les textes arabes, à Mme Dominique Sourdel. Deux inscriptions syriaques, revues sur l'original par M. Caquot, sont données par M. Enno Littmann, auquel nous tenons à exprimer notre vive gratitude.

TRANSCRIPTION

| | | | |
|---|----|---|-----|
| ا | ā | ض | ḍ |
| ب | b | ط | ṭ |
| ث | t | ظ | ẓ |
| ت | ṭ | ع | ʿ |
| ج | ǧ | غ | ġ |
| چ | č | ف | f |
| ح | ḥ | ق | q |
| خ | ḫ | ك | k |
| د | d | ل | l |
| ذ | ḏ | م | m |
| ر | r | ن | n |
| ز | z | ه | h |
| س | s | و | w u |
| ش | š | ي | y i |
| ص | ṣ | | |

Voyelles brèves : a, e, i, u

Les lettres finales de prolongation et le *tā marbūṭa* ne sont pas transcrites.
Seules les voyelles longues accentuées sont transcrites.

ABRÉVIATIONS

Quelques ouvrages fréquemment cités sont désignés par les abréviations suivantes :

- AAES** *Publications of an American Archaeological Expedition to Syria in 1899-1900.* New-York, 1903-1930.
 I.— R. GARRETT, *Topography and Itinerary*, 1914.
 II.— H. C. BUTLER, *Architecture and Other Arts*, 1903.
 III.— W. K. PRENTICE, *Greek and Latin Inscriptions*, 1908.
 IV.— E. LITTMANN, *Semitic Inscriptions*, 1904.
- B.C.H.** *Bulletin de correspondance hellénique.*
- DUSSAUD, Topographie.** René DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale.* Paris, 1927.
- Early Churches.** Howard Crosby BUTLER, *Early Churches in Syria*, edited and completed by E. Baldwin SMITH. Princeton, 1929.
- IGLS** Louis JALABERT et René MOUTERDE, s.j., *Inscriptions grecques et latines de la Syrie.* 3 volumes. Paris, 1929-1950.
- LASSUS, Inventaire.** Jean LASSUS, *Inventaire archéologique de la région au Nord-Est de Hama.* Documents d'études orientales de l'Institut français de Damas, IV. 2 vol. Damas, sans date [1935].
- LASSUS, Sanctuaires.** Jean LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie. Essai sur la genèse, la forme et l'usage liturgique des édifices du culte chrétien en Syrie, du III^e siècle à la conquête musulmane.* Paris, 1947.
- PAES** *Syria. Publications of the Princeton University Archaeological Expeditions to Syria in 1904-5 and 1909.* Leyde, 1907-1949,
 I. — H. C. BUTLER, F. A. NORRIS, E. R. STOEVER, *Geography and Itinerary*, 1930.
 II B.— H. C. BUTLER, *Architecture, Section B, Northern Syria.* 1920.
 III B.— W. K. PRENTICE, *Greek and Latin Inscriptions, Section B, Northern Syria*, 1922.
 IV B.— E. LITTMANN, *Semitic Inscriptions, Section B, Syriac Inscriptions*, 1934.
 IV D.— E. LITTMANN, *Semitic Inscriptions, Section D, Arabic Inscriptions*, 1949.
- Villes mortes.** Joseph MATTERN, s.j., *A travers les villes mortes de Haute Syrie*, 2^e édition. Beyrouth, 1944.
- VOGÜÉ.** Melchior de VOGÜÉ, *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse, du I^{er} au VII^e siècle.* 2 vol. Paris, 1865-1877.

I

LE MASSIF CALCAIRE DANS L'ANTIQUITÉ

1. Les deux grandes régions archéologiques de la Syrie intérieure. — 2. L'architecture dans le Massif Calcaire. — 3. Habitations. — 4. Sanctuaires. — 5. Couvents. — 6. Bazars et auberges. — 7. Bains. — 8. Andrôns. — 9. Tours. — 10. Monuments funéraires. — 11. Pressoirs. — 12. Carrières et chantiers. — 13. Cisternes. — 14. Décor. — 15. Mosaïques et peintures. — 16. Régions archéologiques du Massif Calcaire.

Il existe en Syrie de vastes régions où les conditions historiques et la résistance des monuments ont préservé des séries entières de villages contigus, contemporains, qui se prêtent à une étude particulièrement facile et complète.

Ces régions se trouvent être aujourd'hui des régions isolées, à l'écart des grandes routes et des centres urbains. Leur population moderne est très clairsemée, et beaucoup de sites antiques sont même complètement abandonnés. Leur témoignage, abondant, précis, immédiat, porte sur les conditions de la vie pendant l'occupation romaine, jusqu'à la conquête arabe (du I^{er} au VII^e siècle). Depuis les découvertes de Vogüé en 1861, les monuments, avec leurs nombreuses inscriptions, ont formé notre notion de l'architecture de la Syrie romaine et byzantine, comme ils ont contribué à éclaircir

les grands problèmes généraux de l'histoire politique, militaire et religieuse de la Syrie (1).

Il est pourtant une question dont l'étude, jusqu'ici, n'a pas été véritablement abordée, et que l'explorateur se pose dès qu'il aborde ces régions : comment ces villages ont-ils été créés ? de quoi leurs habitants ont-ils vécu ? d'où leur est venue la richesse dont leurs constructions témoignent ? quelles étaient la nature et la force de leurs rapports avec les régions voisines ? quel était, en un mot, le caractère de la vie économique et sociale de la région ?

M. Rostovtzeff notait naguère le danger qu'il y avait, en parlant de l'histoire économique de la Syrie, « à généraliser et à considérer l'ensemble du territoire syrien comme une unité » (2). De là résulte la nécessité de travailler à des études régionales. Les sources littéraires ne le permettent guère, et l'épigraphie à elle seule ne peut donner que des indications incomplètes, mais l'archéologie régionale met ici à notre disposition des séries complètes de documents datés et localisés qui, étudiés en relation avec le milieu géographique, doivent permettre une juste position des problèmes.

1. *Les deux grandes régions archéologiques de la Syrie intérieure* (pl. I à IV). — Deux grandes régions archéologiques permettent d'aborder cette

(1) Les résultats des grandes explorations, qui se sont pourtant succédées depuis 1860, n'ont pas encore été utilisés dans leur ensemble pour une histoire de la province romaine de Syrie. Le travail de E. S. BOUCHIER, *Syria as a Roman Province*, Oxford 1915, reste superficiel ; le livre de J. DOBIAŠ, *Histoire de la province romaine de Syrie*, Prague 1924 (en tchèque), s'intéresse surtout aux problèmes politiques de l'installation. CH. DIEHL s'est servi un peu arbitrairement des découvertes de Vogüé pour décrire l'Antioche justinienne (*Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, Paris 1901). En ce qui concerne l'histoire économique, M. ROSTOVTZEFF, *Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford 1926, s'est contenté de signaler les monuments à propos des références littéraires (p. 566). Ni Vogüé ni Butler ne figurent dans la *Selected Bibliography* de F. M. HEICHELHEIM, *Roman Syria*, dans TENNEY FRANK, *An Economic Survey of Ancient Rome*, IV, Baltimore 1938, p. 255.

(2) M. ROSTOVTZEFF, *op. cit.*, p. 244.

étude. Toutes deux sont situées dans la Syrie intérieure, dans cette bande fertile qui s'étend du Nord au Sud, par delà les chaînes côtières, jusqu'aux abords du désert. L'une, au Sud, a pour centre la plaine du Hauran, et comprend le Leġa, le Şāfa et surtout le Ğebel Drüz ; sa nature basaltique donne son caractère à l'architecture locale. Par sa position géographique cette région est tournée vers le Sud : la Palestine, l'Arabie désertique et même l'Égypte. Elle est fortement particularisée et mériterait certes une étude approfondie.

L'autre région est située tout au Nord de la Syrie, et rayonne à la fois vers l'Asie Mineure, la Méditerranée et les steppes de l'Est. Ses hauteurs entourent la plaine de Chalcis : à l'Est ce sont les collines basaltiques du Ğebel Ḥass, du Ğebel Şbeit et du plateau au Nord-Est de Hama ; à l'Ouest, jusqu'à l'Afrīn et à l'Oronte, c'est un massif de collines calcaires (pl. I).

Cette région du Nord, entre la Méditerranée et l'Euphrate, représente la partie la plus hellénisée de la Syrie. Elle touche aux villes qui ont été les foyers de la civilisation hellénistique : Antioche d'abord, mais aussi Séleucie, Laodicée, Apamée. Elle occupe le centre de la Séleucide, et c'est aussi la première région qui, dès la venue de Pompée, fut organisée par les Romains. D'autre part elle garde de fortes traditions indigènes, et ce sont elles, à partir du V^e siècle, qui la rendent si accessible au courant de civilisation venu de l'Est — de la Haute Mésopotamie et de l'Osroène (pl. II et III).

Les deux parties — basaltique et calcaire — de la région ont eu une destinée historique commune, mais la nature leur a imposé des caractères archéologiques profondément différents : nous verrons plus tard que ces différences sont aussi accusées dans le domaine agricole que dans le domaine économique. C'est au Massif Calcaire seul, celui que notre titre appelle le Bélus (1), que nous consacrerons cette étude : il présente dans tous ses aspects une originalité et une unité frappantes.

Notre étude sera rendue plus facile par les recherches et les publications dont ce massif a déjà été l'objet ; Melchior de Vogüé a dès le début (1861) posé

(1) Voir en tête du livre notre note *Au lecteur*.

les bases d'un inventaire ; H. Butler (1899-1900, puis 1905), sans étendre beaucoup les limites des territoires étudiés, a multiplié par une recherche plus méthodique le nombre des sites et des monuments connus. Les explorations épigraphiques du R. P. Mouterde, qui ont couvert plus largement le pays, ont fourni l'occasion au R. P. Mattern, qui l'accompagnait, de présenter plusieurs sites inédits et importants. L'inventaire de la région au N.-E. de Hama, de J. Lassus, ne fait que toucher la région calcaire : son itinéraire dans le Nord de Ġebel Sim'an, qui n'est pas encore paru, couvre par contre une région, au Nord du Massif, qui n'avait pas été sérieusement étudiée (1).

Pendant que je travaillais pour le Service des Antiquités à la restauration des monuments chrétiens, entre 1935 et 1945, j'ai rassemblé une documen-

(1) M. DE VOGÜÉ, *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse du I^{er} au VII^e siècle*, Paris 1865-1877. — H. C. BUTLER, *Publications of an American Expedition to Syria in 1899-1900*, New-York et Londres 1903. — H. C. BUTLER, *Syria. Publications of the Princeton Archeological Expeditions to Syria in 1904-5 and 1909* (Leyde 1910-1920). — L. JALABERT et R. MOUTERDE, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, I et II, Paris 1929 et 1939. — A. MATTERN, *A travers les villes mortes de Haute-Syrie*, 2^{me} édit., Beyrouth 1944. — Signalons encore quelques voyageurs dont l'apport a de l'importance pour cette étude : TEXIER ET PULLAN, *L'architecture byzantine*, Londres 1864. — TH. USPENSKI, *Architecture ancienne de la Syrie*, dans le *Bulletin de l'Inst. arch. russe de Constantinople*, VII (1902) (en russe). — V. CHAPOT, *Antiquités de la Syrie du Nord*, B. C. H. XXVI (1902) p. 184. — V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, Paris 1907. — N. P. KONDAKOV, *Voyage archéologique en Syrie et en Palestine*, Pétersbourg 1904 (en russe). — G. L. BELL, *The Desert and the Sown*, Londres 1905. — H. LAMMENS, *Les Yezidis du Djebel Sem'an*, *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, II (1906) pp. 367 et 380. — MAX VAN BERCHEM et E. FATIO, *Voyage en Syrie*, Le Caire 1914-1915. — F. CUMONT, *Études Syriennes*, Paris 1917. — E. LITTMANN, *Ruinenstätten und Schriftdenkmäler Syriens*, 1917. — FROMENT, *Carte touristique et archéologique du caza de Harim*, Syria, XI (1930) p. 280. — A. POIDEBARD et R. MOUTERDE, *Le Limes de Chalcis*, Paris 1945.

Il faut mettre à part le travail de synthèse de R. DUSSAUD, *Topographie de la Syrie antique et médiévale*, Paris 1927, qui, essentiel au point de vue cartographique et toponymique, fournit en outre maintes informations précieuses. Sur ces problèmes voir aussi : E. HONIGMANN, *Historische Topographie von Nordsyrien im Altertum*, Leipzig 1923. — E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071*, Bruxelles 1935. — E. LITTMANN, *Zur Topographie der Antiochene und Apamene*, *Zeitschrift für Semitistik und verwandte Gebiete*, I (1922) p. 163.

tation qui d'une part apporte de l'inédit — sites et monuments — et qui d'autre part complète et contrôle les travaux précédents.

La carte (pl. IV) montre que malgré tous ces efforts, certaines parties seulement du Massif ont été systématiquement étudiées. Ce sont naturellement celles où les monuments, étant les plus nombreux et les mieux conservés, ont attiré les explorateurs. Il convient néanmoins de souligner que l'inventaire archéologique de la région n'est pas achevé ; et que même pour les sites étudiés, les renseignements que nous possédons restent souvent insuffisants.

Les seuls monuments antiques que cette région ait gardés sont ceux de l'architecture : variés et bien conservés, ils forment un ensemble d'une ampleur et d'une qualité tout à fait exceptionnelles. Beaucoup sont datés par des inscriptions ; les autres sont le plus souvent faciles à dater par comparaison, avec une marge d'un demi-siècle au plus : une étude plus approfondie permettra certainement de réduire encore cette marge. Ils forment une séquence chronologique complète, et l'on peut suivre l'histoire des types monumentaux et l'évolution de leur style, depuis les origines de cette architecture jusqu'à ses derniers représentants.

Cette histoire n'a pas été écrite. H. C. Butler, il est vrai, en rendant compte de ses premières expéditions, avait essayé de classer les monuments et de retracer l'histoire architecturale de la région : il dut y renoncer, et ses volumes suivants ont adopté un ordre de présentation topographique, tendant vers la forme d'un inventaire. Seules les églises ont été l'objet de plusieurs essais de classement ⁽¹⁾, qui se tiennent en général à un simple catalogue des formes architecturales, où l'on ne cherche ni à comparer les églises avec les autres monuments de la région, ni à interpréter la basilique en fonction des

(1) H. GLÜCK, *Der Breit- und Langhausbau in Syrien auf kulturgeographischer Grundlage bearbeitet*, Heidelberg 1916. — H. W. BEYER, *Der syrische Kirchenbau*, Berlin 1925. — H. C. BUTLER, *Early Churches in Syria, Fourth to Seventh Centuries, edited and completed by E. Baldwin Smith*, Princeton 1929. Ce dernier ouvrage est un inventaire indispensable. — J. STRZYGOWSKI, *L'ancien art chrétien de Syrie*, avec étude préliminaire de G. MILLET, Paris 1936. — J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, Paris 1947, a essayé de dégager de l'étude des églises un tableau de la vie liturgique et religieuse. Il n'a touché qu'en passant au problème économique et social.

formes locales de la vie religieuse ou sociale. On a insisté sur le rôle de la Syrie dans la formation du type de la basilique chrétienne ; on a aussi attiré l'attention, d'une façon parfois excessive, sur certains monuments exceptionnels, à plan centré par exemple, qui ne sauraient passer pour représentatifs du pays.

Le résultat d'ensemble de ces travaux, tel qu'il apparaît dans les résumés des manuels, donne de la région une image faussée. D'abord l'architecture y est presque uniquement représentée par les églises, et rien n'indique la proportion statistique des monuments civils et des monuments religieux, des formes exceptionnelles et des formes usuelles. On se contente d'affirmer, sans l'expliquer, l'originalité de cet art, dont on ne présente ni la genèse, ni l'évolution, ni les relations avec l'art des provinces voisines (1).

Il nous faut donc, avant d'utiliser les monuments pour notre objet particulier, présenter sur eux quelques brèves remarques générales.

*
* *

2. *L'architecture dans le Massif Calcaire* (pl. V à XXII). — L'histoire du Massif Calcaire, d'après l'archéologie, va du I^{er} au VII^e siècle de notre ère, jusqu'à l'arrivée des Arabes. En d'autres termes, elle couvre en gros l'époque romaine. On n'y rencontre pas de monuments antérieurs. S'il en avait existé, ils auraient dû présenter, à cause de la nature des seuls matériaux existants, un caractère monumental qui exclut l'hypothèse de leur complète disparition ; et d'autre part le sol — le rocher vif — ne peut dissimuler leurs restes. Quant au Moyen-Age (byzantin, franc, arabe), il n'a pas laissé d'architecture monumentale, en dehors de quelques ouvrages militaires (2).

(1) Les meilleures présentations sont celles de H. WULFF, dans *Altchristliche und byzantinische Kunst*, I, et de Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, 2^eme éd., I, 1925, p. 245,

(2) Sur quelques traces des villages antérieurs à l'époque romaine, voir ci-dessous, chap. V. Sur quelques constructions chrétiennes, antérieures à la reconquête du

Cette architecture, ainsi enfermée dans des limites chronologiques précises, présente un caractère local très accusé. Quoique née avec l'occupation romaine, elle néglige les formes de l'architecture romaine — sauf peut-être en ce qui concerne le plan des temples païens — pour rester fidèle à une tradition qui est celle de l'Asie antérieure. Dans ce milieu, les vieilles traditions locales avaient été profondément affectées par l'apport des Grecs, et il s'était formé, sous cette impulsion, un art gréco-oriental d'une certaine homogénéité, dont l'aire s'étend sur de vastes régions entre la Méditerranée et les plateaux de l'Iran. Les vestiges de cet art, qui englobe à la fois la composition architecturale, la technique et le décor, se retrouvent aussi bien en Mésopotamie qu'en Nabatène et dans les régions intérieures de l'Anatolie, — à l'exclusion naturellement des grandes cités grecques de la côte, où l'origine hellénique des citoyens, et les rapports fréquents avec la Grèce propre, maintenaient un esprit plus purement occidental. L'influence de ces centres grecs, et surtout du plus voisin et du plus puissant d'entr'eux, Antioche, est d'ailleurs sensible dans le Massif Calcaire. La grande route pavée qui va d'Antioche vers l'Est, et qui traverse le Massif, atteste la mainmise de la capitale sur l'arrière pays (1) : nous verrons au passage des traces évidentes de l'intervention des autorités civiles ou religieuses : ainsi pour les temples (2) ;

pays par les Byzantins, ci-dessous, chap. III, 45. Sur les monuments byzantins du X^e siècle, et sur les fortifications médiévales, ci-dessous, chap. III, 45 pl. LXXII, LXXIX, LXXX, LXXXI, LXXXII. Aucun édifice franc n'a pu être reconnu avec certitude dans la région. Des monuments arabes, la majorité est de l'époque zenguide ou ayyoubide. Un seul, situé d'ailleurs à la périphérie du Massif, leur est antérieur (une mosquée inédite à Ḥass). Le reste est de l'époque mamelouque. Ce sont pour la plupart de petites mosquées (ou plutôt des oratoires), construits en pierres remployées, et des cimetières. Cette époque est extrêmement pauvre, autant par le nombre que par la qualité de ses monuments, et n'altère nulle part le caractère antique des ruines. Voir, comme exemple, quelques inscriptions et mosquées inédites d'El Bāra, dans l'appendice II, et pl. CL. Voir l'énumération détaillée de tous les monuments médiévaux identifiés de la région dans l'appendice IV, et pl. CLIV, CLV.

(1) Sur cette route, voir ci-dessous, chap. II, 18, et III, 2.

(2) Sur les temples qui entourent la plaine de Dāna, voir ci-dessous, chap. III, 3.

pour le cadastre (1) ; pour les domaines impériaux (2) ; pour le schéma basilical des églises (3) ; ainsi encore pour la composition du sanctuaire de S. Syméon (4). De même certaines initiatives privées ont visiblement la même origine : ce sont telles villas parmi les plus anciennes, comme celle de Bamuqqa (5), ou tel tombeau comme celui de Deir Mišmiš (6).

Mais le fait même que nous puissions essayer d'énumérer ces interventions de la capitale, et, par delà, de la Méditerranée romaine, montre combien elles sont rares. Elles portent certes sur des monuments très importants, qui fixent pour longtemps le programme d'un type d'édifice. Toutefois elles ne changent pas l'aspect général de l'architecture : celle-ci, en effet, a des caractères stables. Cet art n'est du reste pas immobile. Il poursuit, dans la vie de chaque jour et dans le contact permanent des régions voisines, une évolution organique qu'on peut suivre du premier au septième siècle. Les formes empruntées au monde méditerranéen, aussi bien que celles qui sont empruntées au monde oriental, sont chaque fois repensées en fonction de la technique et de la tradition locales. L'homogénéité, l'originalité, la capacité d'assimilation, sont donc une caractéristique essentielle de l'architecture du Massif Calcaire.

Les monuments du Massif Calcaire suggèrent d'ailleurs, suivant les époques, des rapprochements différents. A la fin du II^e siècle, par exemple, c'est au Hauran que fait penser le décor de certains temples (7), alors que c'est vers la Cilicie et la Commagène que conduisent certains types de monuments

(1) Sur les traces du cadastre antique, voir ci-dessous, chap. III, 1-4. Texte des stèles cadastrales : appendice II, inscr. 8, 8a et 9 ; pl. CXLIII a, CXLIII b. Sur l'abornage du territoire des *Bizikoi*, chap. III, 21 et *IGLS*, 530.

(2) Sur le domaine impérial d'Hormisdas — probablement les ruines de Bāb el Hawā — voir ci-dessous, chap. III, 5.

(3) Sur l'introduction du plan basilical, LASSUS, *Sanctuaires*, p. 99.

(4) Sur Qal'at Sim'an, ci-dessous, chap. III, 42.

(5) Sur Bamuqqa, voir notre monographie, ci-dessous chap. IV, 3-9.

(6) LASSUS, *Sanctuaires*, p. 117, pl. XX.

(7) Voir ci-dessous, chap. III, 3, la description des trois temples autour de la plaine de Dāna.

funéraires (1). Vers 390, quand le programme des églises est déjà fixé, on voit surgir, dans plusieurs d'entr'elles, certaines compositions décoratives qui étaient déjà florissantes à Palmyre quatre ou cinq siècles plus tôt, et qui y étaient venues, d'après H. Seyrig, de Séleucie du Tigre (2). A la fin du V^e siècle, le grand sanctuaire de Qal'at Sim'an voit la rencontre de conceptions et de formes venues de toutes les provinces du diocèse d'Antioche, et même d'au delà : Cilicie, Osroène, Mésopotamie, Syrie du Sud, Égypte même (3).

Mais tous ces apports sont instantanément assimilés, et nous constatons, dans toute la région, une forte unité architecturale. Toutes les catégories de monuments — sanctuaires païens ou chrétiens ; habitations, tombeaux, édifices civils ou industriels — procèdent des mêmes principes de construction, de composition et de décor.

Ces monuments, qui représentent tous les aspects de l'activité humaine, sont groupés dans des agglomérations compactes, d'un caractère très particulier, à la fois urbain et rural. Ils manifestent à la fois la prospérité et la sécurité totale du pays. Alors que dans le Nord-Est ou le Sud de la Syrie, la menace des nomades obligeait à la multiplication des postes de garde, nous constatons ici l'absence de tout dispositif de défense, comme il est normal dans un massif montagneux, qui constitue une forteresse naturelle.

L'unité de cette architecture a pour base l'unité du matériau employé. A l'époque de l'épanouissement — au V^e siècle — les murs sont construits en pierre de taille, sans liaisonnement, en appareil de grand format, extrêmement soigné. Ils reposent sans fondations sur le roc, souvent taillé pour tenir lieu des premières assises. On utilise la pierre le plus possible pour les éléments de la construction : escaliers, balcons, fermes des plafonds et des toitures. La voûte est absente : on lui substitue un système de dalles supportées par des arcs. Les toits sont à double rampant, en charpente, couverts de tuiles.

(1) Voir ci-dessous, chap. I, 10 (monuments funéraires).

(2) H. SEYRIG : *Antiquités syriennes*, 32, *Ornamenta Palmyrena antiquiora, Syria*, XXI (1940), p. 277.

(3) Voir ci-dessous, chap. III, 49.

Cette architecture, qui emploie de préférence la pierre, frappe par sa massivité paysanne et élémentaire. Elle résulte, si l'on y réfléchit, de la prédominance d'une technique essentiellement rustique dans son origine. Pour une telle main d'œuvre, la peine d'extraire et de transporter des blocs, même très lourds, était moindre que celle de les tailler en séries régulières, de forme et de dimensions prescrites. C'est donc le carrier qui, en fait, détermine l'appareil, et c'est le maçon qui détermine l'aspect de l'édifice. Celui-ci, par le matériau et par la structure, semble continuer le rocher qui le porte. Dressé le plus souvent sur les sommets, il se confond avec les collines qu'il couronne ; son aspect dur et massif fait partie intégrante du paysage.

Cette architecture traite une série limitée de programmes. Chacun de ceux-ci accomplit, pendant toute notre période, une évolution continue et rationnelle, tout en gardant son caractère propre : on reconnaît au premier coup d'œil, souvent malgré l'identité du décor et de la technique, une maison d'habitation d'une basilique, un mausolée d'une chapelle, un andrôn d'une villa. Les monuments de forme exceptionnelle sont rares, et leur exécution suffit à leur rendre un caractère local. Il est donc possible de caractériser brièvement chaque type d'édifice : on arriverait sans grande difficulté, à l'intérieur de chaque série, à définir le modèle primitif, la genèse du type courant, et les phases de son évolution.

*
* *

3. *Habitations* (pl. V et VI). — Il convient de commencer par les habitations : ce sont elles en effet qui ont déterminé les formes et l'organisation de presque tous les types d'édifices civils. L'église à nef unique, elle-même, procède directement de la maison. Il existait sur place un type d'habitation locale, modeste, faite de pièces contiguës, alignées d'Est en Ouest, et précédées d'un portique au Sud (pl. V, 1). Cette habitation ancienne était couverte en terrasse : on utilisait les bois trouvés sur place, ce qui réduisait la portée, et

ne permettait que des pièces très étroites (1). — Cependant on voit apparaître au 1^{er} siècle, à côté de ce type simple, un type plus monumental, qui dérive, non pas sans doute des maisons urbaines, mais plutôt des résidences de campagne préromaines de l'Antiochène (2).

(1) Voir ci-dessous, chap. III, 29, la description des maisons de Taqle. Cette maison étroite et allongée, couverte d'une terrasse portée par des troncs d'oliviers, parfois installée dans les portiques anciens, constitue encore le type d'habitation dans les parties reculées et pauvres de la Montagne (Qalblöze : pl. CXCVI, 1; Refāde et Kaukanāya ; pl. CLXXXVII, 1 et 2). Ailleurs elle a été remplacée, soit par la maison plus spacieuse à terrasse, sur rondins de peupliers importés des plaines irriguées de l'Antiochène ; soit par la maison carrée à coupole conique, en moellons et argile, venue de l'Est avec les nouveaux occupants du Ğebel, les Turcomans et les Kurdes (Burdaqli : pl. CLXXXVII, 4 ; Deir Sim'an : pl. CLXXXIII, 2 ; Burğ Ğeidar : pl. CLXXXVII, 4). La pénurie des bois de construction depuis la cession du Sandjak, pénurie aggravée par la guerre, a été cause de l'adoption de la voûte (en blocage et en mortier de chaux et terre) pour l'habitation modeste, et du toit en ciment armé pour quelques maisons riches (Kafr 'Arūq : pl. CLXXXVII, 3 ; Deir Sēta : pl. CLXXXVI, 4 et 6), pour les mosquées, les écoles, etc. Les couvertures qui exigent une charpente, même primitive (tuiles d'Antioche, roseaux du Rūğ et de l'Amq), ne sont pas employées dans la région. Le Massif Calcaire n'a pas aujourd'hui sa maison paysanne propre, comme il n'a plus d'économie agricole particulière. Les différentes formes qui s'y succèdent, suivant les époques et les circonstances, sont toutes dominées par le problème difficile d'une couverture coûteuse. Tout récemment encore, sous le régime ottoman et même sous le mandat français, les rares villages de cette région étaient groupés autour de quelques petits centres agricoles, presque autonomes (Salqīn, Ğārim, Armenāz, Kefer Tġerīn, Riġa, Idlib, Ma'arret en No'mān), et ils n'avaient de rapports avec les villes que par l'intermédiaire de ceux-ci. Les conditions devaient être sensiblement les mêmes au moyen-âge : la Montagne était alors isolée, dépeuplée et appauvrie ; dans les agglomérations établies parmi les ruines antiques, régnait la maison à terrasse, avec la portée réduite au minimum (voir par exemple les mosquées médiévales : pl. CXXXIX, 44 et pl. CLXXXVII, 6). Récemment la cession du Sandjak a supprimé les échanges avec l'Ouest, en même temps que les rapports avec l'Est étaient favorisés par les initiatives nouvelles, dues à la jeune indépendance syrienne. De là une liaison croissante avec la grande plaine intérieure et sa capitale, Alep. Avec le réseau de routes locales, nouvellement tracé, et le développement rapide du transport automobile, le pays sort de son isolement ; les grands propriétaires terriens, dont l'influence ne cesse de grandir, et les services de l'Etat, ont introduit de nouveaux matériaux et procédés techniques pour leurs constructions. Dans l'antiquité la situation était inverse : le Massif Calcaire devait sa prospérité à ses relations avec l'Antiochène, et recevait d'elle les matériaux de construction qui lui manquaient, avec tout le bois de charpente et les tuiles.

(2) Voir ci-dessous, chap. IV, 4, notre analyse de la villa de Bamuqqa.

La rencontre de ces deux modèles, et l'adoption de la charpente avec tuiles, aboutissent, dès le III^e siècle, au type normal de la région (1) : c'est un édifice allongé d'Est en Ouest, avec sa façade au Sud. Il comporte un étage sur rez-de-chaussée. Il n'y a pas de divisions intérieures, mais plutôt juxtaposition d'éléments semblables et distincts. La façade est précédée d'un portique à deux étages, de caractère monumental, porté par des colonnes ou des piliers, et qui assure la communication entre les différentes pièces (2).

Cette maison est précédée d'une cour fermée, entourée de hauts murs, contre lesquels se dressent les dépendances utilitaires. La seule entrée de la cour est une porte monumentale.

Le décor sculpté, limité d'abord aux portes et aux chapiteaux des portiques, gagnera plus tard les linteaux des fenêtres : on distinguera alors les étages par des moulures, et le toit sera souligné d'une corniche.

Il convient de noter les aspects contradictoires de ce type d'habitation. L'apparence monumentale de la façade et ses proportions semblent annoncer une organisation complexe et confortable. Or on ne trouve, en fait, à chaque étage, que deux, rarement trois pièces, vastes mais non différenciées. Rien ne nous est révélé de la vie domestique. D'autre part il y a une remarquable disproportion entre l'ampleur du bâtiment d'habitation et les dimensions mesquines des constructions secondaires, qui n'offrent ni vastes hangars, ni magasins, ni même les pièces nécessaires à la vie d'un nombreux personnel. Souvent même ces dépendances font défaut, et l'étable et le magasin se trouvent dans le rez-de-chaussée de la maison (3).

(1) En réalité, c'est l'introduction du toit en charpente et tuiles et sa combinaison avec la maçonnerie appareillée locale, qui est à l'origine de l'architecture propre du Massif Calcaire. Cette couverture, plus légère et plus souple que la terrasse, et qui s'adapte à toute forme du plan, modifie à fond la technique et l'aspect de la construction : elle permet de grandes portées et une répartition calculée des charges ; elle lie et consolide les murs, dont la hauteur peut augmenter et l'épaisseur diminuer de moitié, ce qui exige, à son tour, un appareil plus régulier et une exécution plus soignée. D'une masse lourde et sans structure, la maison devient élancée, spacieuse et plus habitable.

(2) Sur le type de la villa, définitivement établi au III^e siècle, voir ci-dessous, Qirqbîze, chap. IV, 14 ; sur les formes de transition, voir les villas du II^e siècle à Benébil : chap. IV, 15, et à Banaqfûr : pl. V, 2 et CLVIII, 2.

(3) Voir par exemple, *AAES II*, p. 122 s. et *PAES, II B*, p. 127 s.

Les très grandes villas ne font pas exception à ce schéma (pl. VI) : c'est toujours la même construction à un étage, avec portique, et le même alignement de pièces de dimensions égales, seulement plus nombreuses (1).

En dehors des villas de ce genre, vastes et riches, qui sont d'ailleurs très nombreuses, il existe des maisons plus modestes, de dimensions réduites et de composition plus simple. Le principe du plan et l'exécution restent les mêmes (2).

Enfin dans quelques villages sont conservées de pauvres habitations, sans étage, réduites à une ou deux pièces de faible surface, construites en moellons et s'ouvrant sur une cour qui parfois n'excède pas les dimensions d'un simple couloir (Pl. V, 4). On devine d'ailleurs, par des tas de moellons, que des bâtisses de ce genre ont été plus nombreuses qu'on ne l'imaginait jusqu'ici (3).

*
*
*

4. *Sanctuaires* (Pl. VII à XV). — Il n'est pas possible, dans cette région, d'identifier avec certitude plus d'une quinzaine de temples païens. Quelques autres sont attestés par l'épigraphie. On ne peut en étudier, même sommairement, que cinq ou six. Ils sont de type romain, tétrastyle prostyle *in antis*, portés sur un podium précédé de plusieurs marches. En majorité ils remontent au II^e siècle. Ce sont des sanctuaires essentiellement rustiques (4). Leurs dimensions sont modestes, leur décor sobre et simple. Malgré leur intérêt

(1) Beaucoup de villas ont d'ailleurs été dès le début construites pour deux ou plusieurs familles, probablement apparentées (voir ci-dessous, la villa I de Qirqbîze, chap. IV, 14, pl. CIV ; et les nombreux exemples donnés par Vogüé et Butler). Dans d'autres cas, comme à Behyo (ci-dessous, chap. IV, 28, pl. CX et CXV) une villa a été pour la même raison plusieurs fois agrandie par adjonction de pièces semblables au rez-de-chaussée et à l'étage, et finalement divisée en deux habitations séparées. Ce serait une illusion, devant de tels plans, de se croire en présence de la villa d'un grand propriétaire.

(2) Voir ci-dessous, les petites fermes de Qirqbîze, pl. CII, CXIV, CXCIV ; les fermes de Behyo, chap. IV, 32, pl. CXVI.

(3) Ci-dessous, Behyo, chap. IV, 52 et pl. CXVII, CXCVIII, 3.

(4) Sur les temples du Liban, qui peuvent être comparés à ceux du Massif Calcaire, cf. D. KRENCKER et W. ZSCHIEZSCHMANN : *Römische Tempel in Syrien*, Berlin 1938.

limité, ils permettent de suivre les premiers efforts d'adaptation des constructeurs syriens pour traiter, dans une technique qui cherche son caractère propre, un modèle d'édifice importé.

Nous donnons ci-dessous, ce qui n'a jamais été fait, la liste complète des temples connus ou supposés de la région.

1.— *Burğ Baqirħa* (date : 161) : *AAES II*, p. 66 ; *IGLS*, 569. C'est le seul temple encore debout.

2.— *Qal'at Kalōta* (II^e siècle) : *PAES, II B*, p. 319 ; *IGLS*, 383. Parties conservées de la cella, prises dans la construction d'une église du V^e siècle, et nombreux fragments réemployés dans la même église.

3.— *Šeiħ Barakāt* (1^{er}-II^e siècle) : *AAES III*, p. 104 ; *IGLS*, 465-475. Le temenos est conservé en ses assises inférieures ; du temple même il ne reste qu'une partie des fondations et des fragments architecturaux (ci-dessous, chap. III, 3 et pl. XLII).

4.— *Srīr* (II^e siècle) : *PAES, II B*, p. 236 ; *IGLS*, 488. Remanié à l'époque chrétienne. Sont conservés : les premières assises de la cella, une partie de l'enceinte, et des fragments.

5.— *El Hošn* (restauré en 367/368) ; R. MOUTERDE, *Syria*, X, 1929, p. 126 s ; *IGLS*, 652. Remanié en forteresse médiévale.

Ces temples sont des hauts-lieux ; les suivants sont des temples villageois.

6.— *Kfer Rūma* (II^e siècle) : inédit (voir pl. CXXI, 38). Transformé en forteresse au moyen-âge (El Qal'a). On reconnaît sur le terrain le tracé de l'enceinte ; nombreux fragments réemployés dans les constructions modernes.

7.— *Brād* (II^e siècle) : LASSUS, *Sanctuaires*, p. 260 ; ci-dessous, appendice II, inscr. 1, 2, 3, 4, et pl. CXLII. Remplacé par l'église de Julianos (pl. CCVII) ; nombreux fragments.

8.— *Kafr Nābo* (II^e siècle) : *PAES, II B*, p. 294. Remplacé par une église du IV^e siècle. Nombreux fragments et statues, réemployés dans la construction de cette église. Le pressoir à huile de 224 (*PAES, II B*, p. 294 ; *IGLS*, 376) appartenait probablement à ce temple.

9.— *Babisqa* (date : 143) : *PAES, II B*, p. 164 ; *IGLS*, 556. Fragment réemployé dans l'église de l'Est, probablement de l'escalier du temple.

10.— *Refāde* : (date : 73/74) : *PAES, II B*, p. 254 ; *IGLS*, 427. Fragment, lequel, s'il ne fait pas partie de l'architecture d'un temple, pourrait provenir du couronnement d'un socle pour statues votives, comme à Brād (appendice II, inscr. 1 et pl. CXLII, 1).

11.— *Me'ez* (date : 157) : MATTERN, *Villes mortes*, 2^e éd., p. 100 ; *IGLS*, 581. Sont conservées : l'entrée avec son linteau daté ; des parties de l'enceinte et quelques colonnes du portique, avec quelques architraves, dont deux portent les noms des donateurs (appendice II, inscr. 26 et 27 ; pl. LXXXVIII, 2, et pl. CXLVI, 26 et 27).

12.— *Darf'azze* (?). Fragments d'entablement qui pourraient provenir d'un temple. Par contre le bas-relief, daté de 235/236 (*IGLS*, 436), est plutôt une paroi de sarcophage (appendice II, inscr. 18 et pl. CCII, 4).

13.— *Benēbil* (?). Nombreux fragments architecturaux du II^e siècle, qui sont peut-être d'un temple.

14.— *Bašmišli* (II^e siècle). Entablements ; tambours cannelés de colonnes de grand diamètre ; sans doute les restes d'un temple villageois, plutôt que d'un monument distyle, comme le supposait Butler (*AAES II*, p. 62).

15.— *Burğ Heidar* (?). Les tambours de colonnes remployés dans le bêma encore inédit de l'église Ouest, et une colonne entière de même diamètre (95 cm.), qui git à côté de l'église Est, peuvent aussi bien provenir d'un monument distyle que d'un temple.

16.— *Qaṭūra* (?). Sur les photographies aériennes des ruines on distingue le tracé d'une enceinte régulière, trop grande, à notre avis, pour être celle d'une simple villa (pl. CXXVII, 7). C'est à l'intérieur de cette enceinte que nous avons trouvé le linteau très orné d'une porte monumentale avec acclamation impériale (appendice II, inscr. 14 et pl. CXLIV, 14). Temple ou andrôn (?).

17.— *Šinšarah* (II^e siècle). Vogüé avait déjà signalé les fragments d'un temple, remployés dans l'église du IV^e siècle (Vogüé, pl. 61).

18.— *Deir Sēta* (?). Sur la colline rocheuse, nommée « El Qal'a », à l'Est des ruines : grand nombre de blocs de taille régulière et de dimensions égales, rappelant ceux de l'enceinte du temple de Šeih Barakāt. Malheureusement la construction primitive a été bouleversée par un couvent, transformé au moyen-âge en forteresse.

19.— *Deir Mišmiš* (III^e siècle) : LASSUS, *Sanctuaires*, p. 117 et pl. XX. Bien que ce beau monument soit un tombeau, il paraît être la copie exacte d'un temple, et rappelle, par son architecture et son décor, celui d'Isrīye (*AAES II*, p. 16).

20.— *Ūrem el Ğōz* (?) : LE STRANGE, *Palestine Under the Moslems*, p. 293-294. Aucune trace visible sur le terrain.

21.— *Ma'surīn* (fin du II^e siècle) : PAES, *II B*, p. 94 ; LASSUS, *Inventaire*, p. 1. A 5 km. à l'Est de Ma'arret en No'mān, à la limite de la région calcaire et de la région basaltique. Temple relativement bien conservé, prostyle *in antis*, sur un podium, précédé d'un escalier.

Une prospection plus attentive permettrait sans doute d'allonger cette liste, mais n'ajouterait pas grand'chose à nos connaissances. Une étude d'ensemble sur les monuments déjà connus suffirait pour déterminer leur carac-

tère, et leurs rapports avec l'architecture civile de cette époque. Sur les trois hauts-lieux de Burğ Baqirha, Šeiḥ Barakāt et Srir, voir ci-dessous, chap. III, 3.

*
* *

Lorsque deux cents ans plus tard le christianisme introduisit dans la région la basilique à trois nefs, c'est l'habitation et non le temple qui lui servit de modèle. A cette époque la technique avait fait de tels progrès qu'elle réussit, dès le début, à intégrer ce nouveau type d'édifice aux exigences locales. Les plus anciennes églises nous frappent par leur parenté avec la villa. Tandis que le temple nous apparaît comme un monument isolé, exceptionnel, qui domine le paysage et l'agglomération, l'église, au contraire, fait partie du village et ne se détache de la masse des constructions ni par son aspect, ni par son volume (1).

C'est grâce à cette intégration de l'église au village que l'architecture religieuse du Massif acquiert son caractère propre et évolue parallèlement à l'architecture laïque. L'expérience acquise sur les chantiers de l'église, les innovations dans la composition et le décor, profitent immédiatement à l'habitation, et réciproquement. L'unité architecturale de la région nous interdit pour cette raison d'étudier l'église indépendamment de son entourage. Elle nous permet d'autre part d'établir avec une très grande précision la chronologie des monuments non-datés, et par suite celle de l'ensemble de chaque agglomération.

Assurément, le constructeur s'est trouvé d'abord devant des problèmes, qui ne se laissaient pas tous immédiatement résoudre, et ses tâtonnements ont produit un type primitif de basilique, de dimensions modestes, de hauteur réduite, de proportions allongées, avec des murs massifs, des arcs de faible portée et des colonnades serrées, un chevet triparti, droit à l'extérieur.

(1) LASSUS, *Sanctuaires*, p. 28 s., p. 54 s. Voir aussi notre description des églises de Behyo : ci-dessous, chap. IV, 27 et 30 ; pl. CXI et CXII.

La composition manque d'unité, la construction est maladroite et mal équilibrée. Le décor, comme dans les plus anciennes villas, reste limité aux portes et aux chapiteaux (pl. IX, 1 ; CLVII, 1).

Mais ces défauts sont éliminés en peu de générations, et dès la fin du V^e siècle on constate une harmonie complète entre le programme et l'exécution. La basilique s'est libérée. La nef centrale est devenue large, haute et claire, et grâce à l'espacement plus grand des colonnes, elle s'est annexé les nefs latérales ; l'abside est devenue vaste et profonde ; il s'établit une meilleure ordonnance entre les différentes parties de l'édifice (pl. IX, 2 ; CLVII, 2). Au VI^e siècle, le système se perfectionne encore, et l'extérieur prend un aspect monumental ; les façades, plus élancées, sont composées, et le décor vient affirmer et unir les lignes de cette composition (pl. IX, 3 ; CLVI). La richesse de l'ensemble est accrue par l'aménagement des cours, l'adjonction de porches et de portiques, de baptistères et de mausolées, qui font souvent partie intégrante d'un ensemble architectural ordonné. Certaines basiliques ⁽¹⁾ atteignent de vastes dimensions, et s'isolent comme un temple antique au centre d'un temenos (pl. XI ; XII ; XIV). Après deux cents ans d'améliorations ininterrompues, on aboutit à la basilique à piliers, création locale, qui résume toute cette évolution ⁽²⁾.

Le groupe des églises à nef unique a en Syrie du Nord une importance toute particulière ⁽³⁾. Sa parenté étroite avec les formes de la maison nous porte à y voir le type local primitif du lieu de culte chrétien : il représente probablement le cadre d'une liturgie, antérieure à la généralisation des rites qui a suivi la paix de l'église. Sa forme dérive sans doute de la maison par l'intermédiaire d'un modèle de salle de réunion, dont nous connaissons aujourd'hui plusieurs exemples : l'*andrôn*, dont nous parlerons plus loin, était le lieu de réunion des habitants du village, et jouait par conséquent, sur le

(1) LASSUS, *Sanctuaires*, p. 237.

(2) Sur l'église à piliers, voir ci-dessous : Bamuqqa, chap. IV, 11 ; pl. XCIX ; et Behyo, chap. IV, 30 ; pl. CXII et CXIV.

(3) Nous reparlerons de l'église à nef unique en étudiant celle de Qirqbize, chap. IV, 16-20.

terrain des affaires municipales, le même rôle que l'église dans la vie religieuse de la communauté (1). L'église à nef unique a d'ailleurs reçu souvent un caractère très monumental : elle a pris place dans des ensembles, et son décor est souvent particulièrement étudié. C'est elle qui a donné naissance à l'emploi liturgique du sanctuaire carré (2), qui s'est substitué plus tard à l'abside dans un certain nombre de basiliques à trois nefs (pl. X et XIII).

Certaines églises, de dimensions et d'importance exceptionnelles, ont adopté des traits de composition et de décor qui font partie du répertoire commun au monde chrétien oriental : tribunes, tours, abside saillante avec décor et colonnes adossées, narthex monumental, etc...

Mais, malgré l'opinion traditionnelle, c'est bien l'église à nef unique et la basilique à trois nefs du type régional qui caractérisent l'architecture ecclésiastique de la Syrie du Nord (pl. XI à XIII).

L'église comprend presque toujours, comme l'habitation, des constructions annexes, disposées autour d'une cour, de la même manière que les bâtiments de service dans la cour d'une villa (pl. XIV). S'il ne s'y trouve parfois qu'un baptistère et un tombeau, comme à Qaṣr Iblīsu (3), le plus souvent l'ensemble comprend aussi une maison d'habitation : ainsi à Šeiḥ Sleimān (4), à Beḥyo (5) et à Kseḡbe (6). Dans certains cas, le nombre des annexes semble indiquer l'existence d'une véritable exploitation agricole, comme à Serḡilla (7) et à Dār Qīta (8), ou même industrielle, comme à Brād (pl. XV). A la limite, il est des ensembles ecclésiastiques qui par leur ampleur pourraient passer pour des couvents (pl. XIV et XV).

(1) Voir une étude de l'*andrón*, ci-dessous, chap. I, 8.

(2) Sur le sanctuaire carré, voir la description de l'église de Qirqbīze, ci-dessous, chap. VI, 16-20 ; et particulièrement, chap. IV, 19.

(3) Qaṣr Iblīsu : BUTLER, *Early Churches*, p. 56.

(4) Šeiḥ Sleimān : BUTLER, *Early Churches*, p. 59 ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 35.

(5) Voir ci-dessous, Beḥyo : l'église de l'Ouest, chap. IV, 27 ; pl. CXI ; l'église de l'Est, chap. IV, 30 ; pl. CXII.

(6) Voir Kseḡbe, l'église de l'Est : BUTLER, *Early Churches*, p. 50.

(7) Serḡilla : PAES, *II B*, p. 116.

(8) Dār Qīta : PAES, *II B*, p. 179.

*
* *

5. *Couvents* (pl. XVI, XLIX, L, LIII et LXX).— Alors que l'église du village, comme la maison, forme un ensemble fermé, accessible par une seule porte dans le mur de la cour, les couvents au contraire sont largement ouverts de toutes parts. S'ils sont situés d'ordinaire à l'écart des agglomérations, du moins restent-ils à proximité des voies de communication. Leur chapelle, située au plus près de la route, s'ouvre directement aux passants, et les bâtiments monastiques eux-mêmes ne présentent, par leur composition comme par leur implantation, aucun caractère de clôture (pl. XVI). Cette disposition est particulière à la région : les couvents de la Syrie du Sud et de la Syrie du Nord-Est, semblables en cela aux couvents occidentaux, sont strictement fermés, et la chapelle n'est accessible qu'à travers la cour, que bordent les autres constructions (1).

Le couvent comporte en principe une chapelle, qui a tout à fait le même caractère que les églises; un tombeau collectif; une habitation de type courant; et un ou plusieurs bâtiments d'un type original, qui consiste en une vaste salle rectangulaire, répétée sur un ou deux étages, et entourée sur trois, ou même sur les quatre côtés, d'un portique composé de piliers rectangulaires sans décor (pl. XVI; LXX; CLXVIII, 3; CLXXVI, 2 et 3). Il nous est difficile d'imaginer, dans notre conception de la vie monastique, l'usage de ces bâtiments. Sans les inscriptions et les références littéraires qui permettent d'identifier le célèbre monastère de Teleda, nous pourrions même hésiter à reconnaître à ces ensembles le caractère de couvents. En fait nous ignorons où étaient logés les moines. Si l'on suppose qu'ils habitaient les bâtiments à portiques dont nous venons de parler, il faudra croire que leur vie ne se passait pas dans l'isolement, mais bien dans une communauté de tous les instants. Mais il se pourrait aussi que ces édifices eussent une autre destination, et

(1) Sur les couvents, voir ci-dessous : les couvents de la plaine de Dāna, chap. III, 18-22 ; les couvents de l'Apamène, chap. III, 24 ; les couvents de Deir Sim'ān, chap. III, 34-36. Cf. LASSUS, *Sanctuaires*, p. 264 s.

servissent par exemple d'hospices ou de lieux d'accueil. En ce cas, il faudra croire que les moines vivaient dispersés dans des cabanes qui n'ont pas laissé de traces (1).

Si nous voyons mal la vie des moines ordinaires à l'intérieur du couvent, du moins sommes-nous assurés que chaque monastère constitue une entreprise agricole autonome, très vaste, et très bien organisée.

Dans certains cas exceptionnels, comme à Saint Syméon, c'est le pèlerinage qui développe l'agglomération. Le prestige du saint a amené autour de sa colonne la création d'un vaste ensemble architectural : le sanctuaire cruciforme, le couvent annexe, le baptistère, les hôtelleries, enfin toute une nouvelle ville destinée à l'accueil des pèlerins.

La plaine de Dāna, qui, nous le verrons, est le grand centre de communication du Massif, apparaît aussi comme le centre de diffusion du monachisme. Les grands couvents de la Syrie du Nord se pressent à ses abords, ou le long des deux grandes routes qui s'y croisent. Il convient de noter que, dans l'état présent de nos connaissances, le plus ancien édifice monastique datable est du début du V^e siècle : c'est Qaşr el Banāt, où l'architecte Markianos Kyris fut enseveli (2). Les débuts du monachisme dans la Syrie du Nord sont attestés par les textes pour une date bien antérieure, mais n'ont laissé aucune trace monumentale. Il y a là une apparence de conflit entre les textes et les monuments. Peut-être s'explique-t-elle par une transformation des règles monastiques, transformation qui irait de pair avec la constitution de grandes exploitations agricoles (3).

(1) A vrai dire on pourrait se demander si la tour du couvent de Qaşr el Banāt (*PAES, II B*, p. 216), avec sa superposition de petites pièces, ne constituait pas une série de cellules individuelles, destinées à l'isolement. Nous ne croyons pas que ce fût la destination, du moins originelle, de cette tour, qui ne se distingue en rien des tours de garde que l'on trouve dans quantité de villages, où elles n'avaient d'autre objet que le guet, et la surveillance des plantations (pl. XXI, 1 à 3). Ce rôle a probablement été celui de la tour de Qaşr el Banāt, dont la hauteur exceptionnelle s'explique assez par la position du couvent dans un bas-fond. Que plus tard la tour ait servi d'ermitage, c'est naturellement ce que l'on peut supposer, mais nullement affirmer.

(2) Ci-dessous, chap. III, 21.

(3) Voir l'histoire du monastère de Teleda, ci-dessous, chap. III, 15 et 18.

*
* *

6. *Bazars et auberges* (pl. XVII).— Les bazars (1) et auberges sont particulièrement nombreux et bien conservés dans quelques sites de la trouée entre Antioche et Alep, sur la pente Nord du Ğebel Bariša. Parfois, comme à Babisqa, Dār Qīta et Baʿūde (2), ils vont jusqu'à former de véritables quartiers. A Deir Simʿān, devenu le centre du pèlerinage de S. Syméon le Stylite, ils forment une agglomération en marge du village (3).

Tantôt, comme à Dār Qīta et à Kafr Nābo, ils forment des blocs indépendants (4) ; tantôt, comme à Serĝilla et à Babisqa, ils sont associés aux thermes (5) ; tantôt, comme à Qalʿat Simʿān, ils sont associés à un couvent (6) ;

(1) Nous avons conservé le nom de *bazar*, donné par Butler aux bâtiments à destination de boutiques, entrepôts et ateliers : nous demandons au lecteur de garder dans l'esprit ce sens spécialisé. Sous le nom général d'auberge, nous comprenons parfois aussi de grands édifices qui sont de vraies hôtelleries.

(2) Voir, pl. CXXXIV, les plans de ces trois sites. Les auberges et bazars identifiés par l'expédition américaine sont les suivants. Babisqa, « *stoa* » (date : 547) : *PAES, II B*, p. 176 ; *AAES IV*, inscr. 14 et 15 ; « *shops* » : *PAES, II B*, plan, p. 164. — Dār Qīta, « *inn* » (date : 436) : *PAES, II B*, p. 189 ; *IGLS*, 539 ; « *bazaars* » (date : 350 et 355) : *PAES, II B*, p. 177, n° XV à XVIII ; *IGLS*, 542 et 543. — Baʿūde, « *inns, bazaars* » : *PAES, II B*, p. 162, fig. 172 s.—Butler et Norris n'ont pas prétendu faire un relevé complet, et il ne l'est pas, mais ils ont bien compris le caractère commercial de ces trois sites.

(3) Pour la description du village de Deir Simʿān et de ses auberges, voir ci-dessous, chap. III, 31 et les planches LXVII, CXXXII, CCVIII ; également *PAES, II B*, p. 205 s. La seule auberge relevée est le « pandocheion », daté de 479 (Vogüé, pl. 114 ; *PAES, II B*, p. 279 ; et *IGLS*, 416). Cet édifice fait partie d'un groupe d'auberges, également construites par l'architecte Syméon, et dont deux autres sont datées respectivement de 479 (*IGLS*, 417) et de 471 (inérite : voir appendice II, inscr. 16, et pl. LXVIII et CXLIV, 16).

(4) Auberge à Dār Qīta (date : 436) : *PAES, II B*, p. 188 ; *IGLS*, 539. Auberge à Kafr Nābo (date : 504-505) : *PAES, II B*, p. 297 ; *IGLS*, 378.

(5) A Serĝilla, le petit édifice à portique, à côté des thermes, est à la fois auberge et salle de réunion (Vogüé, pl. 55-57 ; *PAES, II B*, p. 118). — A Babisqa, l'auberge fait partie d'un grand ensemble, qui comprend en outre deux bāins, des salles de réunion et des cours : *PAES, II B*, p. 170. Sur les thermes, voir ci-dessous, chap. I, 7.

(6) Les auberges sont groupées autour du baptistère, à l'arrivée des pèlerins

tantôt enfin, comme à Dār Qīta et à Brād, ils sont associés à un andrôn (1). Il arrive souvent aussi que le bazar et l'auberge soient réunis sous le même toit, ou encore qu'ils soient combinés avec l'habitation, et parfois même ils sont installés dans une villa, que leur présence modifie à peine (2).

Les édifices que nous étudions ont les formes de l'architecture domestique : ce sont des constructions à étage, avec portique, dont l'ordonnance est celle de la maison. Ils se distinguent par la simplicité de l'exécution et du décor, et par quelques particularités dans la disposition du rez-de-chaussée. Celui-ci, quand il s'agit d'un bazar, est divisé en petites pièces à l'usage d'ateliers ou de magasins ouvrant sur le portique, alors que dans les auberges, ce sont de grandes écuries avec de longues rangées d'auges de pierre. Pour le reste, les deux types sont identiques, et ne se distinguent pas de la villa, de sorte qu'il est souvent impossible de les identifier sans déblaiement, à moins qu'une inscription ne le permette (pl. XVII) (3).

Ces édifices ne doivent être confondus, ni avec les grands bâtiments conventuels à portique enveloppant, dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent, et qui, ne possédant pas d'étables, ne sont donc pas construits

(ci-dessous, chap. III, 43 et 46, et pl. LXXXIII, CCIX, CCX). Sur les hôtelleries d'autres couvents, voir plus loin.

(1) A Dār Qīta (*PAES, II B*, p. 177, plan du site), l'andrôn, n° XV, est englobé dans un groupe de bazars et d'habitations (XVI, XVII, XVIII). De même à Brād, où l'auberge est entourée de boutiques et d'entrepôts, et d'un édifice de réunion qui est probablement l'andrôn (*PAES, II B*, p. 303-305, fig. 332; voir aussi notre relevé du plan de Brād, pl. CCVII, 6 et 7). — Sur les *andrôns*, voir ci-dessus, chap. I, 8.

(2) A Baṭūṭa (*PAES, II B*, p. 330; *IGLS*, 330). A Dār Qīta, nombreux exemples de villas transformées en bazars ou en auberges (*PAES, II B*, p. 177, plan du site).

(3) C'est le cas de plusieurs agglomérations commerciales du Ġebel Barīša, et de Deir Simʿān. Dans ce dernier village, la construction très allongée, face au « pandocheion », est divisée en petites pièces, nommées « bazaars » dans le relevé de Norris. En réalité il est impossible de déterminer sans fouilles la disposition du rez-de-chaussée. D'autre part, cette construction fait partie d'un groupe d'auberges identifiées (voir ci-dessus, et chap. III, 31) et elle ressemble à d'autres hôtelleries du site (voir notre plan du village, pl. CCVIII). Des recherches systématiques sur le terrain, accompagnées de sondages, permettraient sans doute d'identifier des auberges ou des bazars dans beaucoup d'édifices qui passent pour des villas.

à la seule intention des voyageurs (1); ni avec les caravansérails des grandes routes et les khans des villes, qui possèdent de vastes cours et entrepôts (2).

Malgré leur apparence monumentale, les bazars et les auberges de la région sont des établissements très modestes, et ne pouvaient abriter que peu de voyageurs et d'animaux, peu de marchandises aussi. Ce qui est curieux, c'est plutôt la densité de leur groupement sur quelques sites (Babisqa, Dār Qīta, Ba'ūde), densité surprenante si l'on songe à la dispersion générale de l'habitat et à la lâcheté des communications. Ce phénomène s'explique par les considérations suivantes.

Il existe des bazars et des auberges dans toutes les parties du Massif, mais les trois sites susdits, où l'on constate leur groupement en nombre, sont placés à la périphérie du Massif, au voisinage des routes. On en conclura, que ce groupement est dû à la position spéciale des sites en question : ce sont des lieux d'échange, particulièrement favorables, pour les produits du Massif destinés à l'exportation et les produits étrangers destinés à la consommation dans le Massif. Assurément ces édifices, tels qu'ils sont, n'ont pas pu suffire au volume des transactions qui devaient se produire

(1) Ce qui n'exclut pas qu'ils les aient hébergés, surtout à l'époque des grands pèlerinages. Mais telle n'était pas leur destination normale et permanente. Aux voyageurs admis dans le couvent et aux pèlerins, étaient plutôt destinés, par exemple, les édifices à portique latéral du couvent de Qaşr el Banāt (pl. XLIX), et les édifices à portique ouvert du couvent Nord-Ouest de Deir Sim'an (pl. LXVII, LXX et CCVIII). A Qal'at Sim'an la distinction entre les deux types d'édifices est nette : les hôtelleries, pareilles aux auberges de la région, se trouvent, avec le baptistère, à distance du Martyrion et de son couvent ; alors que le bâtiment conventuel à portique enveloppant est situé à l'angle du couvent, et, comme ailleurs, à l'entrée principale de l'église (pl. L, LXXXIII, CCIX, CCX).

(2) Imma et Litarba, stations antiques de la voie d'Antioche à Chalcis, connues par les textes, possédaient certainement des caravansérails ; de même 'Ain Delfi avec ses vestiges de constructions très étendues, situées au bord de la route (pl. CXXV, 1) ; de même Tell 'Aqibrīn (pl. XLVI et CXXVI, 1), qui conserve des ruines d'écuries monumentales, encore inédites. Funduq, sur la route intérieure d'Apamée à Cyrhrus, est un village moderne, installé dans un caravansérail médiéval, mais qui est probablement aussi d'origine antique.

dans la saison qui suit immédiatement la récolte : à ce moment-là, de véritables foires se tenaient probablement en plein air autour du village (1). Mais grâce à cette fonction, les villages en question restaient pendant toute l'année de modestes centres d'approvisionnement régional, aussi bien que des gîtes d'étape, nécessaires aux voyageurs qui circulaient entre la ville et la montagne (2). De là ces édifices à plusieurs fins, qui comprennent à la fois les boutiques, les ateliers, les écuries et le logement, parfois aussi l'habitation du propriétaire.

On observera que ces bazars offrent précisément un des caractères que nous avons soulignés à propos de l'habitation (3). De même que la villa n'a pas de grands magasins, de même l'auberge et le bazar sont-ils dépourvus de grands entrepôts. C'est que les produits de la région exigeaient par leur nature une exportation rapide, qui ne leur permettait pas non plus de séjourner sur le chemin de l'exportation (4).

Une autre occasion d'affluence était créée par les grandes fêtes religieuses, lors de la venue de pèlerins innombrables. Nous le savons avec précision pour le pèlerinage de S. Syméon, dont l'importance était interna-

(1) A Babisqa, à Dār Qīta et à Ba'ūde, la situation excentrique des auberges et bazars, ou leur groupement autour d'un grand espace non-bâti à l'intérieur de l'agglomération, semblent confirmer cette hypothèse. Dans les deux derniers villages, l'*andrôn*, dont le rôle commercial est probable, se trouve aussi à l'extérieur. De même pour les bazars, auberges ou *andrôns* des villages de l'intérieur du Massif : Kafr Nābo, Baṭūṭa, Brād et Berīš-Nord. A Serḡilla, l'église, les thermes, et l'*andrôn* avec son auberge sont groupés au bord de la petite vallée, qui sépare les deux parties du village (pl. CXL, 35).

(2) Il existait naturellement d'autres sites de ce genre : les trois que nous venons de citer sont simplement ceux que le caractère désertique de la région a le mieux préservés. — Sur la route d'Apamée à Cyrrihus, Me'ez et Kimār devaient probablement être dans ce cas. De même, dans le Ġebel Zāwiye, Ma'arret en No'mān, qui remplit encore cette fonction de nos jours, et Kfer Rūma ; plus au Nord, dans la même région, Ġerāde, aujourd'hui désert, a tout à fait le même caractère que les trois sites étudiés ici.

(3) Ci-dessus, chap. I, 3.

(4) Sur l'économie agricole du Massif dans l'antiquité, voir ci-dessous, chap. II, 12 et 13.

tionale (1), mais il n'est guère douteux que d'autres assemblées se tenaient autour d'autres sanctuaires, par exemple Qalblöze et Ruweiḥa (2).

Ainsi nos auberges et bazars, peu intéressants en eux-mêmes, constituent-ils néanmoins un élément très important dans le tableau général de l'économie du Massif.

*
* *

7. *Bains* (pl. XIX et XX).— On connaît dans le Massif Calcaire quatre établissements de bains : Brād (3), Muḡleya (4), Serḡilla (5) et Babisqa (6). Un cinquième, dont il ne reste plus que la grande citerne, existait à Dāna-

(1) Sur le pèlerinage de S. Syméon le Stylite, la source principale est THÉODORET de CYR, *Histoire religieuse*, XXVI (voir LASSUS, *Sanctuaires*, p. 283 et bibliographie). La fête du saint était à l'anniversaire de sa mort, le 26 juillet.

(2) Nous mentionnons ces deux sites, sans en avoir de preuves épigraphiques ou littéraires, uniquement à cause du caractère et des dimensions exceptionnels de leurs églises, situées à l'écart de l'agglomération et au milieu d'un péribole qui pouvait contenir de grandes foules. Par leur architecture ces églises appartiennent à la catégorie des grandes basiliques à piliers que nous rencontrons aussi dans les deux célèbres centres de pèlerinage syriens : aux SS. Côme et Damien de Cyrrhus (église inédite, située dans la partie Nord de la ville), et à S. Serge de Reṣāfe. — Sur Ruweiḥa : VOGÜÉ, pl. 68, 69 ; *AAES II*, p. 225 s. ; *PAES, II B*, p. 143 s. ; *Early Churches*, p. 145 s. ; LASSUS, *Sanctuaires*, passim. Voir également nos planches XIV, 4 et CXLI, 37 (plan du site). — Sur Qalblöze : VOGÜÉ, pl. 122-129 ; *AAES II*, p. 221 s. ; *Early Churches*, p. 71-72 ; LASSUS, *Sanctuaires*, passim. Voir également ci-dessous, chap. IV, 24, et pl. CVIII, 1 et CXXXVI, 29 (plan du site). — Sur Reṣāfe : SARRE et HERZFELD, *Archäologische Reise...*, p. 1-45 ; SPANNER et GUYER, *Resafe*, p. 52 ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 38. — Il est très probable que les églises suivantes étaient aussi des lieux de pèlerinage : l'église du couvent de Kafr Deriān, l'église de la Vierge à Šeiḥ Sleimān, l'église de Babūda, l'église du couvent de Deir Turmanīn, l'église d'El Ḥoṣn à El Bāra, l'église de l'Est à Me'ez et l'église du Sud à Ḥass (voir ci-dessous, chap. I, 9).

(3) *PAES, II B*, p. 300.

(4) VOGÜÉ, pl. 55 ; *AAES II*, p. 264.

(5) VOGÜÉ, pl. 55 ; *AAES II*, p. 165 et 288 ; *PAES, II B*, p. 118.

(6) *PAES, II B*, p. 170.

Nord (1). Leur nombre n'a jamais dû être très important dans cette région dépourvue de sources et de puits, où l'accumulation de grandes quantités d'eau était difficile et coûteuse.

Le premier en date est celui de Brād. C'est une petite construction du III^e siècle, exécutée avec soin. Il comprend, outre les pièces chauffées, couvertes de belles voûtes appareillées, un portique de déshabillage qui donne sur une cour d'entrée en forme de péristyle. Il occupe, avec le mausolée tétrastyle, qui est contemporain, la tête du vallon au Nord de l'agglomération. Tous deux appartenaient sans doute au grand domaine qui a précédé le village de Brād (pl. XIX, 1 ; XX, 1 ; CXXXIII ; CCVII, 1).

Le bain de Muğleya, du V^e siècle, est placé au centre du village, entre les deux rues principales. Il reprend le schéma de celui de Brād, mais la couverture de sa partie chauffée est faite de dalles, et la cour avec son portique est remplacée par une grande salle de déshabillage.

Ce dispositif est encore développé dans le bain de Serğilla, construit pour la communauté en 473, par un notable (2). La salle de déshabillage est ici plus spacieuse, plus haute et mieux éclairée. Avec sa galerie intérieure et son sol en mosaïque, elle a l'aspect d'un lieu de réunion ou de fête. L'élégant petit bâtiment à portique, adjoint au bain, contient des écuries au rez-de-chaussée et une salle à l'étage (3). L'ensemble est situé dans la dépression qui divise le village en son milieu, devant un terrain libre, au croisement des chemins extérieurs (pl. XIX, 2 ; XX, 2 ; CXL, 35).

Les thermes de Babisqa (du V^e ou du VI^e siècle) se trouvent immédiatement au Sud de l'agglomération, loin du quartier commercial qui est au Nord. C'est un très grand édifice, remarquable par l'ampleur et l'unité de sa composition,

(1) La citerne se trouve à une cinquantaine de mètres à l'Ouest du monument tétrastyle. Elle mesure 16 m. sur 13 m. Elle est couverte de grandes dalles, posées sur trois rangs de linteaux et piliers (pl. CLXIV, 6). De la construction du bain, il ne reste que les premières assises du mur longitudinal, et des fragments des conduites d'eau.

(2) *AAES III*, p. 190, inscr. 217.

(3) Sur ce bâtiment, qui est probablement un *andrôn*, voir chap. I, 6 et 8.

obtenues uniquement avec les moyens de construction habituels à la région. Il comprend : le bain et ses annexes ; une vaste salle de déshabillage avec un étage de galeries sur ses quatre faces ; une cour carrée, bordée de portiques ; un bâtiment qui est un andrôn ou une auberge, avec une grande salle à chaque étage ; enfin une seconde cour carrée à portique. A cet ensemble il faut encore ajouter : au Sud-Est, séparée par une ruelle, une seconde auberge (?) avec cour et portiques, exactement pareille à la première ; et, au Nord-Ouest, un second bain, plus petit, mais aussi bien composé (1). Dans le programme des constructeurs le bain proprement dit ne devait évidemment jouer qu'un rôle secondaire et ne servir qu'à une dizaine de visiteurs à la fois, sur les centaines que pouvait accueillir l'établissement (pl. XIX, 3 ; XX, 3 ; CXXXIV, 23).

La comparaison de ces quatre exemples, cités dans l'ordre chronologique, nous montre qu'à l'ordonnance et à la grandeur invariables des parties chauffées du bain, correspond une grande diversité de forme et de dimension dans les autres parties. Mais ce serait à notre avis une erreur, d'en tirer des conclusions sur l'évolution du type, ce que nous interdit d'ailleurs le petit nombre des monuments connus. Ce qui importe plutôt, et ce qu'il est possible d'établir, ce sont les rapports entre les différentes formes du bain et les caractères des villages où ils se trouvent.

Brād, comme la plupart des villages des crêtes, a été un groupe de quelques grandes propriétés, avant de devenir le centre agricole et administratif du Ĝebel Sim'an. Le bain a été construit sur une de ces propriétés, et pour l'usage d'un petit nombre de visiteurs. Comme sa situation l'indique, il n'a plus joué de rôle important dans l'agglomération, une fois celle-ci développée, et n'aurait pu suffire à tous ses habitants.

Muĝleya, situé à côté d'El Bāra sur une grande voie intérieure, est un village plus ancien, et au début plus important que ce dernier. La position

(1) Notre plan (pl. XX) complète le relevé de BUTLER (*PAES, II B*, p. 171), et rectifie la position donnée aux trois bâtiments dans le plan topographique de Norris (*PAES, II B*, p. 164).

centrale de son bain prouve qu'il était destiné à toute la communauté. D'où la nécessité d'une grande salle d'attente et de déshabillage.

De même pour le bain de Serğilla qui a été offert à la communauté par un de ses citoyens. Le caractère monumental de cet édifice s'accorde bien avec la prospérité du village, uniquement constitué de grandes et aristocratiques villas. Son emplacement au croisement des routes, la proximité de l'église, enfin l'andrôn qui lui est adjoint, indiquent qu'il était le centre de la vie sociale, non seulement du village, mais de toute une région.

Quant à Babisqa, qui est un lieu de foire et d'approvisionnement (1), son bain a les grandes dimensions et la complexité qu'exige cette fonction.

Ajoutons que le bain est visiblement dans le Massif Calcaire une forme importée. Le plus ancien exemple, celui de Brād, possède une couverture en voûtes appareillées, qui n'appartient pas aux techniques locales de la construction. Mais bientôt, comme le montrent les exemples que nous avons cités, la même forme est traduite dans la technique du pays.

*
* *

8. *Andróns* (pl. XVIII).— Par deux fois, à Serğilla et à Babisqa, le bain est flanqué d'un autre édifice, distinct dans un cas, incorporé dans l'autre à l'ensemble des thermes. A Dār Qīta, à Brād et à Deir Sim'ān ce même édifice est adjoint aux bazars et auberges du village. A Ba'ūde et à Berīš-Nord il est placé près de la route, à l'entrée de l'agglomération. Son rôle est mal défini : son usage néanmoins est certainement en relation avec la vie de la collectivité.

C'est une construction à étage avec rez-de-chaussée. L'étage comporte invariablement une salle unique, à laquelle l'ordonnance des portes et fenêtres donne un caractère monumental et solennel : c'est visiblement un lieu de réunion. Le rez-de-chaussée servait le plus souvent à des fins utilitaires variables : pressoir, écurie, magasin. La réunion des deux salles dans un même bâtiment invite à voir dans celui-ci un local de la vie économique de la région, où se seraient faites toutes les opérations relatives à la récolte, à la

(1) Voir ci-dessus, chap. I, 6.

production, à la fixation des prix. Du reste, comme il ne semble pas exister d'autres édifices publics, on peut imaginer que toute la vie de la communauté, et peut-être l'administration, y avaient leur centre.

Son entrée est toujours large et ornée, ce qui lui donne un caractère officiel. C'est ce qu'a bien vu le R. P. Mattern, lorsqu'il a identifié cette catégorie de monuments avec l'*andrôn*, que mentionne une inscription de Me'ez, où une dame dédie « au village les portes, la couverture et le portique de l'*andrôn* » (2).

(2) Cette inscription, datée de 129 (*IGLS*, 584), est gravée sur le linteau de la porte d'un édifice à portique, situé au centre du village, entre le temple et le réservoir d'eau (*Villes mortes*, p. 100, et ci-dessous : chap. III, 53 pl. XVIII, 5 et LXXXIII, 2). D'après Mattern, il faut classer dans la même série : l'édifice de Ba'ūde (*Villes mortes*, p. 51 ; cf. notre relevé, pl. XVIII, 3) ; l'édifice de Sergilla (*Villes mortes*, p. 51 ; ci-dessus, chap. I, 6 et 7 ; planches XVIII, 2 et XX, 2), et l'édifice incorporé aux thermes de Babisqa (*Villes mortes*, p. 65 ; ci-dessus, chap. I, 7 ; pl. XX, 3). Parmi les édifices publiés, les suivants doivent aussi être inclus dans cette catégorie : la « basilique civile » de Deir Sim'an, dans le quartier des auberges, au départ de la voie processionnelle (*PAES*, II B, p. 279 ; ci-dessous, chap. III, 32, et pl. LXVII, LXVIII, LXIX, CXXXII, CCVIII) ; la restitution proposée par Butler est inexacte : l'édifice comportait deux étages) ; la construction XV, à Dār Qīta, entre l'église de Markianos Kyris et le bazar (*PAES*, II B, p. 177 et 189) ; l'édifice en forme de T, rattaché au quartier de magasins et d'auberges, dans la partie Est de Brād (*PAES*, II B, p. 303 ; et nos planches XVIII, 4 et CCVII, 6). De même trois édifices inédits : l'un à Berīš-Nord, daté de 230, qui comporte un magasin au rez-de-chaussée (ci-dessous, chap. IV, 15 ; pl. XVIII, 1 ; appendice II, inscr. 24, pl. CXLVI et CCII, 2) ; un autre à Burġ Ĥaidar, situé à l'Ouest du village (pl. CXXIX, 13) ; un troisième à Kfeir, dans le Ġebel il A'la, construit au-dessus d'un grand pressoir souterrain. Peut-être faut-il encore y ajouter : l'édifice de Qaṭūra, que nous avons classé parmi les temples (ci-dessus, chap. I, 4, et pl. CXXVII, 7) ; un édifice très ancien à Bamuqqa, qu'il nous a été impossible de relever (ci-dessous, chap. IV, 10), et à Ruweiḥa, l'édifice situé devant la place à portiques, appelée « agora » par Butler (pl. CXXI, 37 ; *AAES* II, p. 128). Certaines chapelles à nef unique peuvent être confondues avec des *andrôns* : Butler a publié comme édifices publics, dans *AAES* II, p. 166-167, deux monuments situés, l'un à Serġible, l'autre à Banaqfūr, mais y a reconnu plus tard, à bon droit, dans *Early Churches*, p. 74-75, des chapelles. On peut leur comparer un édifice inédit, à Bašakūḥ, exactement semblable, mais qui, orienté du Nord au Sud, ne saurait être une chapelle, et doit être un *andrôn*. Sur la parenté de l'*andrôn* et de l'église à nef unique, voir ci-dessous, chap. IV, 20. Sur l'*andrôn*, salle de banquet culturel à Palmyre, cf. J. STARCKY, dans *Syria*, XXVI (1949), p. 55 s.

On trouvera, p. 29, une liste complète des andrôns identifiés à ce jour : il serait facile de l'allonger par une recherche systématique sur le terrain.

*
* *

9. *Tours* (pl. XXI et XXII). — Il existe dans la région de nombreuses tours, tantôt isolées, tantôt reliées à des agglomérations, tantôt même faisant partie intégrante d'un édifice. Il résulte déjà de leur situation que leur rôle était très varié. Toutefois aucune d'entre elles n'a joué un rôle proprement défensif : il faut les distinguer des tours de basalte, si nombreuses sur le plateau de l'Est, et dont les inscriptions ont fixé le caractère militaire (1). Beaucoup paraissent avoir assuré la surveillance des plantations, et du même coup, évidemment, la sécurité de abords du village (2), ou du couvent (3). Certaines forment des pavillons d'habitation pour l'été (4), ou des magasins (5), ou des

(1) J. LASSUS, *Inventaire*, passim; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, passim. Il est remarquable que certains villages du Ġebel Zāwiye, comme Ġerāde-Est, situés sur la limite du Massif Calcaire, en face de la steppe, et par conséquent plus exposés aux incursions de nomades, possèdent de nombreuses tours, tout comme les villages de la région basaltique voisine (*AAES II*, p. 125 et 129; *Villes mortes*, p. 14 s.).

(2) Nombreux exemples dans *AAES II* et dans *PAES, II B*. Dans les villages importants, ces tours étaient occupées en permanence. Cf. nos planches : XXI, 2 (Kfellusīn); XXI, 3 (Serġible); LX, CXXIX, 8 et CLXXVIII, 1 (Refāde); CXXIX, 13 et CLXXXVII, 4 (Burġ Ḥeidar); CXXX, 17 (Šeiḥ Sleimān). Des tours que nous connaissons, aucune n'est antérieure au V^e siècle.

(3) A Qaṣr el Banāt : pl. XXI, XLIX, LII; à Qaṣr el Brād : XLIX, CXLVI, 5 et CCVII; à Qaṣr ed Deir : CVIII, 2 et CXCVII, 1; à Qal'at Sim'an : LXXII, CCIX et CCX. Ces tours ne se distinguent en rien des tours villageoises; voir chap. I, 5 et chap. III, 21.

(4) Voici quelques exemples de ces pavillons, d'après *PAES, II B* : Serġilla, maison IX, p. 128; Kfellusīn, maison datée de 473-486, p. 226; Refāde, maison II, p. 255 (cf. notre planche XXII, 3); Tell 'Aqibrīn, « la grande résidence », p. 238 s.; Kafr Nābo, maison datée de 445-446, p. 296.

(5) Voir Qirqbīze, villa II, pl. CXCIV, 4; Beḥyo, villa V, pl. XXII, 1. Dans ce dernier village, presque toutes les villas et fermes possédaient une construction en

communs (1), reliés ou non à des villas: tout autant que le portique, elles constituent un trait général et permanent de l'architecture méditerranéenne (2). Il existe aussi des habitations dont les pièces sont superposées les unes aux autres, au lieu d'être alignées, et qui ont la forme de véritables tours (3). Signalons enfin les tours incorporées aux dépendances des églises (4), et celles qui font partie de l'église elle-même: ces dernières sont tantôt placées au dessus de l'une ou des deux annexes du chevet (5), tantôt flanquent le porche

forme de tour (cf. nos planches CX, CXII, CXV et CXVI). Ces constructions sont trop exigües pour servir d'habitation, ou pour contenir de grands dépôts de provisions ou même les outils agricoles; en outre elles n'ont pas d'ouverture, à l'exception d'une porte au rez-de-chaussée. C'est pourquoi nous pensons que c'étaient des silos à grains, analogues à ceux qu'on rencontre aujourd'hui à l'intérieur de toute maison paysanne, dans la même région et dans toute la Syrie intérieure (cf. R. THOUMIN, *La maison syrienne*, pl. XXVI, XXVII et XXXII).

(1) Voir: Dallōza, villa II, *PAES, II B*, p. 135; et notre planche XXII, 2.

(2) L. DE BEYLIÉ, *L'habitation byzantine*, pp. 59, 82-83, 95; H. GRAILLOT et H. FRÈRE, dans DAREMBERG et SAGLIO, s.v. *turris*, p. 550; P. GRIMAL, *Les jardins romains*, p. 276s. — La fonction essentielle de ces tours nous paraît avoir été la surveillance des plantations: voir P. GRIMAL, *Mél. d'arch. et d'hist.*, 1939, p. 28 s; et ajouter les mosaïques de la mosquée des Ommayades à Damas: E. DE LOREY et Marg. van BERCHEM, *Monuments Piot*, XXX, 1930, pl. X. et XI; E. DE LOREY, *Cahiers d'art*, VII, p. 309 s.

(3) Par exemple: « l'habitation de l'higoumène », dans le couvent Nord-Ouest de Deir Sim'an, pl. LXVII, LXX, CCVIII; et la villa encore inédite, au Nord de Qaṭūra (cf. la situation de la villa sur notre pl. LIX).

(4) Voir par exemple: Kseḡbe, église de l'Est, pl. XIV, 3, et *PAES, II B*, p. 159; Serḡilla, pl. XIV, 5, et *PAES, II B*, p. 116; Burḡ Ḥeidar, église de l'Est, pl. XXI, 4, et *PAES, II B*, p. 291; Babisqa, église de l'Est, pl. XXI, 5, et *PAES, II B*, p. 166.

(5) Ces tours de chevet apparaissent à partir du V^e siècle, à l'époque où l'on constate une grande extension des dépendances cultuelles et économiques de l'église. Au début elles ne sont que des étages ajoutés, sans aucune intention architecturale, soit aux deux sacristies, soit plus souvent, au diaconicon seul. A la fin du V^e, et surtout au VI^e siècle, on les voit généralement disposées des deux côtés du chevet, et intégrées dans sa composition. Voici une liste qui est loin d'être complète, de ces tours de chevet: 1^o *une seule tour*: Serḡilla (pl. XIV, 5; *PAES, II B*, p. 114s.); Ruweiḡa, église Sud *AAES II*, p. 101; Babisqa, église Est (pl. XXI, 5; *PAES, II B*, p. 166); Dār Qīta, S. Serge (*PAES, II B*, p. 185); Qaṣr Iblīsu, chapelle (*PAES, II B*, p. 208); Serḡible, chapelle (*PAES, II B*, p. 229); Kfeir, dans le Ḡebel il A'la, chapelle (*AAES II*, p. 150);

monumental sur la façade Ouest. Dans le cas des églises à tribunes, les tours font partie du programme : elles renferment alors les escaliers (1).

Puisque nous venons de parler des façades à tours, et que cette question a été souvent débattue, on nous permettra de présenter les brèves remarques suivantes. — L'élément essentiel et primordial de ces façades, ce ne sont pas, à notre avis, les tours, mais bien une loge, qui s'y trouve invariablement placée au-dessus du porche, et qui peut être flanquée de tours, ou ne l'être pas. Cette loge ne se rencontre que dans une catégorie d'églises tout à fait particulière. Ce sont des églises situées à l'écart des agglomérations, dans une enceinte capable de contenir une foule, comme si cette enceinte eût constitué elle-même une sorte d'église extérieure. En d'autres termes, ce sont probablement des églises de pèlerinage. Quand ces églises sont considérables — et l'on rencontre parmi elles les monuments les plus vastes et les plus notables de la région (2) — la loge est flanquée de ce que l'on appelle des tours, qui ne

Babisqa, S. Serge (*PAES, II B*, p. 169). — 2° deux tours : Sinšarah (*AAES II*, p. 93); Šeiḥ Sleimān, église de la Vierge (pl. XXI, 6; *PAES, II B*, p. 340); Deir Sim'an, église du Nord-Est (*PAES, II B*, p. 276; Butler fait erreur en ne donnant qu'une seule tour); Qal'at Sim'an, église du couvent (pl. LXXII); Qal'at Sim'an, église du baptistère (pl. LXXVI); Brād, église du Nord (*PAES, II B*, p. 310; les tours font corps avec le chevet); Qalb-lōze (pl. XI, XXII, CVIII; cf. plus loin, chap. IV, 24); Qal'at Kalōta, (*PAES, B II*, p. 321); Ḥass, église Sud (*AAES II*, p. 219; cf. plus loin); El Bāra, église d'El Ḥoṣn (pl. XII, LXXXI, CCXII; cf. plus loin); très probablement aussi les autres églises à tribunes d'El Bāra, et de Muḡleya, église polygonale (dont les tours font corps avec le chevet : Vogüé, pl. 63 et 64).

(1) Dans les églises d'El Bāra, seules églises à tribunes étudiées jusqu'ici, les cages d'escalier sont invisibles de l'extérieur, car elles ne dépassent pas la hauteur du porche et de l'étage des collatéraux. La seule exception est la grande église extra-urbaine d'El Ḥoṣn, voir pl. XII 1; LXXXI, 1; CCXII.

(2) La basilique à colonnes de Deir Turmanīn (Vogüé, pl. 130-136; ci-dessous, pl. XVI, XLIX, LI); la basilique à piliers de Ruweiḥa (*PAES, II B*, p. 142-148; ci-dessous, pl. XIV, 4); la basilique à colonnes et tribunes d'El Ḥoṣn à El Bāra (pl. XII, 1; LXXI, 1; CXXXIX; CCXII); la basilique à piliers et tribunes de Qalb-lōze (Vogüé, pl. 122-129; ci-dessous, chap. IV, 24, et pl. XI, 2; CVII, 1; CXXXVI, 29). Il faut probablement inclure dans la même catégorie l'église Est de Me'ez, incomplètement relevée par le R.P. MATTERN (*Villes mortes*, p. 97-99), et l'église Sud de Ḥass, déjà

sont en réalité que des pavillons ou des cages d'escalier ; quand au contraire l'église est modeste (1), les tours font défaut, et la loge occupe toute la largeur de la façade. A quoi servait cette loge ? On ne le sait plus, mais il est impossible de douter qu'elle n'ait eu un objet tout-à-fait précis et pratique. Peut-être s'adressait-on de là aux catéchumènes ou pèlerins restés hors de l'église. Peut-être aussi — et nous inclinierions davantage à le croire — ce lieu servait-il pour l'appel à la prière, soit au moyen de la voix, soit au moyen de la simandre. Dans ce cas, l'on concevrait aisément que les tours, après n'avoir été qu'un organe d'accès, aient pris plus tard les fonctions de la loge pour devenir des clochers.

Quoi qu'il en soit, la loge, et par conséquent la façade à tours, ne sauraient être étudiées sans égard au caractère très spécial de la catégorie d'églises, dont elles constituent une si remarquable particularité (2).

*
* *

10. *Monuments funéraires* (pl. XLIII, XLIV, LXI, LXII, LXXXV, LXXXVI et XCVIII). — Le répertoire de l'architecture funéraire du Massif Calcaire est

très ruinée au temps de Vogüé et de Butler, et dont la partie occidentale ne peut être conjecturée sans fouilles (Vogüé, pl. 65 et 66 ; *AAES II*, p. 220). Un monument semblable est l'église à tribunes de Deir Šoleib, située à l'extérieur du Massif, à 40 km. au Sud d'Apamée (*MUSJ*, XXII, 1939, p. 1-17). Toutes ces églises datent du V^e et du VI^e siècle, c'est-à-dire d'une époque où le programme architectural de l'église semble se fixer, au terme d'une évolution qui a profondément modifié son plan primitif.

(1) L'église de la Vierge de Šeiḥ Sleimān (*PAES, II B*, p. 338, ci-dessous, pl. XX, 6 et CXXX, 17) ; l'église à nef unique de Babūda (Vogüé, pl. 67) ; la chapelle du couvent du stylite à Kafr Deriān (*Villes mortes*, p. 90, ci-dessous, chap. III, 52, et pl. L, 2 et LXXXVIII, 1). La première de ces églises est construite vers 500, les deux autres, au VI^e siècle. A Ġerāde-Est, une haute tour unique, placée dans l'alignement Ouest de l'église, communiquait à la fois avec le porche, et avec le bâtiment ecclésiastique qui se trouve au Nord (*AAES II*, p. 153). L'état de la ruine ne permet plus de vérifier si le porche était, ou non, surmonté d'une loge.

(2) Pour la discussion des tours du Massif Calcaire et des régions basaltiques du Nord-Est et du Sud, ainsi que pour la bibliographie, voir LASSUS, *Sanctuaires*, p. 235.

très vaste : on y trouve tous les types de tombeau à inhumation de la région méditerranéenne, à l'exception des tours funéraires (1). Du I^{er} siècle jusqu'au VII^e, tous ces types sont presque également représentés : les différences tiennent au caractère de l'exécution, à l'évolution du décor, à la symbolique païenne ou chrétienne.

Le type courant est l'hypogée en forme d'une chambre carrée, taillée dans le sol rocheux ou à flanc de montagne. Sur trois de ses côtés sont creusées les niches contenant les tombes ; sur le quatrième se trouve la porte, qui se fermait soit par un lourd vantail de pierre, soit par une dalle arrondie que l'on roulait dans un logement pratiqué dans l'épaisseur de la paroi latérale (2). L'entrée est souvent précédée d'un portique, d'un arc ou d'un vestibule (pl. LXXXV, 1). L'accès au tombeau se fait tantôt par une rampe étroite et raide, qui descend jusqu'à la porte (pl. XLIV) ; tantôt par un large escalier qui aboutit dans une cour, également taillée dans le roc, et sur laquelle s'ouvre la façade du tombeau (pl. XCVIII et CXCI).

Il existe des variations infinies de ce même type, allant de l'hypogée modeste à trois arcosoliums et trois sarcophages, jusqu'aux compositions monumentales à plusieurs salles et exèdres, contenant de nombreux sarcophages (3). Toutefois les grands ensembles souterrains deviennent rares à partir du III^e siècle, et cèdent la place aux monuments de surface, tandis que le petit hy-

(1) La documentation, assez abondante grâce aux relevés de Vogüé (*Syrie centrale*) et de BUTLER (*AAES II* et *PAES, II B*), est cependant encore insuffisante pour une étude d'ensemble sur l'architecture funéraire de la région. Nous sommes mieux renseignés sur les monuments importants, et surtout exceptionnels, que sur les formes courantes du tombeau normal. Butler, lors de sa première expédition en 1899-1900, avait tenté un classement des différents types de tombeau, qu'il n'a pas continué dans ses publications suivantes. Un essai de classification des monuments de surface est donné par Ernest WILL, dans son article : *La tour funéraire de la Syrie et les monuments apparentés* (*Syria*, XXVI, 1949, p. 258-312).

(2) Sur cette fermeture, voir à Qaṭūra : le tombeau d'Aemilius Reginus (Vogüé, p. 17 et pl. 94 ; cf. nos planches LXI et LXXXV, 3), et le tombeau de Flavius Julianus (VAN BERCHEM et FATIO, *Voyage en Syrie*, I, p. 228 ; relevé légèrement corrigé sur notre planche LXII, 2).

(3) Par exemple, les deux grands hypogées de Mḡāra : *AAES II*, p. 82 s.

pogée cruciforme (composé d'une chambre centrale, de trois arcosoliums et d'un vestibule), dure presque sans changement pendant toute la période antique (1).

L'entrée du tombeau n'est jamais dissimulée, elle est au contraire mise en évidence, traitée avec un soin extrême, avec une richesse de décor qui dépasse celle des demeures des vivants. Le contraste est parfois singulier, entre la façade accueillante de certains tombeaux, et les austères façades à portiques des villas du même site, invisibles derrière les hauts murs de la cour ; entre la composition très stricte et très calculée des tombeaux, et l'absence de composition des édifices à l'usage des vivants : villas, églises etc.

Les grands hypogées sont d'ailleurs très souvent signalés de loin par des stèles, des arcs, des monuments distyles ou tétrastyles, placés aux endroits les plus élevés du village (pl. CLXX, 1 et 2 ; CLXXI, 2 ; CLXXV, 1 et 2). Il est remarquable que ces monuments soient au début distincts de la sépulture, et parfois même assez éloignés d'elle (2). A mesure que deviennent rares les grands hypogées, apparaissent les mausolées, c'est-à-dire les combinaisons architecturales du tombeau avec le monument de surface. On peut observer sur le terrain toutes les formes de la pénétration de ce nouveau type dans l'art funéraire : les premiers essais, reconnaissables au développement de plus en plus architectural des façades taillées ou construites des hypogées (3) ; les premiers monuments élevés au dessus de l'hypogée ou de son entrée (4) ; les

(1) Nombreux exemples, du I^{er} au VI^e siècle, dans Vogüé, dans *AAES II*, et dans *PAES, II B*.

(2) Voir par exemple : le monument tétrastyle de Dāna (ci-dessous, chap. III, 6, et pl. XLIII), et les monuments distyles de Sermada (ci-dessous, chap. III, 10, et pl. XLIV) et de Sitt er Rūm (ci-dessous, chap. III, 28 et pl. LXII, 5). Ces monuments sont placés à distance des agglomérations, et visibles de très loin, tandis que les mausolées sont plus proches des habitations (cf. ci-dessous, chap. III, 28 ; Ern. WILL, *La tour funéraire*, p. 288, sur la distinction entre sépulture et monument).

(3) Le tombeau de Tiberius Claudius Sosandros à Bšendlāya (Vogüé, pl. 92 ; *AAES II*, p. 60) ; le tombeau de Babuṭṭa (*AAES II*, p. 65 ; *PAES, II B*, p. 194).

(4) Le tombeau d'Aemilius Reginus à Qaṭūra (Vogüé, p. 194 ; *AAES II*, p. 61 ; ci-dessous, chap. III, 26, et les planches LXI ; LXII, 6 ; LXXXV, 3). Les tombeaux de Burdaqli (pl. CLXX, 2), et de Ruweiḥa (*AAES II*, p. 106) : le tombeau d'Olympiane à Dāna-Sud (Vogüé, pl. 78 ; *AAES III*, p. 218).

formes transitoires, à demi prises dans le roc, à demi construites ⁽¹⁾; les mausolées entièrement construits, dont le soubassement contient les tombes ⁽²⁾; enfin la forme finale, qui n'est qu'une chambre sépulcrale sans étage, aux murs appareillés comme ceux d'une maison ⁽³⁾. La couverture des mausolées est un toit de pierre, à deux pans ou pyramidal, ou une voûte, plus rarement une coupole, et dans quelques monuments, une charpente normale avec ses tuiles.

Une autre forme élémentaire du tombeau en plein air est le sarcophage monumental, couronné d'un lourd couvercle taillé d'un seul bloc, en forme de toit, avec des acrotères rustiques aux quatre angles. Ces sarcophages sont parfois groupés en cimetières ⁽⁴⁾, mais très souvent on les rencontre isolés, sur de hauts socles à plusieurs gradins, au sommet des collines, d'où ils dominent l'agglomération et le paysage ⁽⁵⁾.

(1) Le tombeau de Diogène à Ḥass (Vogüé, pl. 70; *AAES II*, p. 160); le tombeau de Serğilla (Vogüé, pl. 85).

(2) Les mausolées tétrastyles du III^e siècle : à Brād (*PAES, II B*, p. 299 s; cf. notre planche LXXXVI, 6); et à Ūrem el Kubra (CUMONT, *Études syriennes*, p. 12 et 214). Un autre exemple monumental de la même époque est le mausolée hexagonal de Cyrrhus (pl. LXXXVI, 10).

(3) Le tombeau de Mariamé à Qal'at Kalōta (pl. LXXXVI, 8); le tombeau de Bizzos à Ruweiḥa (pl. LXXXVI, 9; Vogüé, pl. 91). Les nombreux mausolées à couverture pyramidale appareillée du Ğebel Zāwiye, relevés par Vogüé et par Butler (*Syrie centrale, AAES II* et *PAES, II B*). A Frikya, un tombeau tétrastyle inédit a été, au VI^e siècle, enveloppé d'une maçonnerie appareillée et transformé en une chambre sépulcrale, pareille à celles d'El Bāra.

(4) A Serğilla et à Muğleya (Vogüé, pl. 86 et 87); à Rbē'a (*AAES II*, p. 251).

(5) Voir dans *AAES II*, p. 107-108 : les tombeaux de Ğuwanīye, de Teltīta et de Kafr Māres. D'autres, inédits, sont à Brād, à Eski Ğeleme, à Ruweiḥa, à Ğerāde, etc. Une variante de ce type est le sarcophage en plein air, placé soit dans une niche taillée dans le roc, soit sous un arc appareillé (Vogüé, pl. 90; *AAES II*, p. 74), soit dans un édicule ouvert, formé de piliers ou d'arcs, qui portent un toit appareillé (Vogüé, pl. 97; *AAES II*, p. 74 et p. 109-110). Une autre variante, très répandue, est l'hypogée dont l'orifice est fermé d'un couvercle de sarcophage : celui-ci peut également être à ciel ouvert, ou sous un édicule à piliers, ou même enfermé dans une construction : voir, par exemple, le tombeau d'Eusèbe le Chrétien à Kaukanāya (Vogüé, pl. 96; *AAES II*, p. 104; *AAES III*, p. 59); les tombeaux de Serğilla (Vogüé, pl. 58 et 59), de Dāna-Sud

La variété surprenante des formes de l'architecture funéraire du Massif s'oppose à l'uniformité des types de l'architecture civile et religieuse. Elle est due à la persistance tenace de certaines formes anciennes, à l'importation de formes étrangères, enfin aux combinaisons innombrables, soit de l'hypogée avec les monuments de surface, soit des divers types de mausolée entre eux (1). S'il est vrai que l'un des types rares, le monument distyle, disparaît à la fin du II^e siècle (2), les autres types, au contraire, comme par exemple le tombeau imitant le temple païen, restent en usage du I^{er} siècle jusqu'à la fin du VI^e (3). En d'autres termes, la forme du tombeau n'est pas influencée par le changement de religion, ni par des considérations de rite.

(Vogüé, pl. 78), et un grand nombre d'autres tombeaux pareils, inédits, à Kimār, à Ṭur'ān, à Brād, etc.

(1) Cette grande liberté dans le choix des modèles et la recherche des solutions originales est le trait caractéristique de l'art funéraire du Massif. La multitude des formes intermédiaires, dans lesquelles peuvent se combiner tous les types de tombeaux connus, rend très souvent impossible, et vain, un classement rigoureux. Les mêmes combinaisons de formes entre l'hypogée et le mausolée continuent d'ailleurs, à l'époque chrétienne, dans l'architecture des martyriums. C'est de là que résultent les ensembles si originaux des églises cruciformes de Qausiye et de Qal'at Sim'ān. Voir ci-dessous, chap. III, 48.

(2) Les trois monuments distyles datés sont ceux de Sermada (132-141), de Sitt er Rūm (152) et de Qaṭūra (195); voir pl. LXII, 4, 5, 6. Le monument distyle non-daté de Benēbil est de la même époque. Il faut inclure dans cette catégorie la stèle en forme d'obélisque de Bšendlāya (134), et les monuments contemporains suivants, dont la destination reste douteuse : 1° la colonne de Kfer Rūma, qui est une colonne-frontière, plutôt qu'un monument funéraire (*PAES, II B*, p. 113); — 2° la colonne-frontière ou le monument distyle situé en face de Deir Turmanīn, dans la plaine de Dāna (ci-dessous, chap. III, 13 et pl. CLXVIII, 2); — 3° une autre colonne, inédite, qui se trouve à 1 km au Nord de Baṣufān; 4° les tambours de colonnes et l'entablement de Bašmišli, qui peuvent aussi bien être les restes d'un temple villageois (*AAES II*, p. 62; cf. ci-dessus, chap. I, 4); 5° le monument distyle (?) détruit, à Burğ Ḥeidar (ci-dessus, chap. I, 4).

(3) Babuṭṭa, I^{er} ou II^e siècle (*PAES, II B*, p. 194). Deir Mišmiš, III^e siècle (*LASSUS, Sanctuaires*, pl. XX). Šinšarah, IV^e siècle (Vogüé, pl. 84; *AAES II*, p. 113). Ruweiḥa, V^e siècle (*AAES II*, p. 113). Ruweiḥa, VI^e siècle, tombeau à l'intérieur de l'enceinte de l'église de Bizzos (Vogüé, pl. 91; *AAES II*, p. 163). Ḥass, VI^e siècle (*AAES II*, p. 249). Frikya, VI^e siècle (*AAES II*, p. 249; mentionné par erreur comme situé à Qaṣr 'Allarüz).

Ces monuments, par leur origine et leur évolution, ne sont nullement particuliers à la région, mais suivent la tradition générale du Proche-Orient. Ils n'en appartiennent pas moins fortement, par leur facture, par leur décor, et par quelques heureuses inventions, à l'architecture locale, dont ils représentent certaines des réalisations les plus parfaites (1).

Les tombeaux nous ont conservé quelques séries de représentations humaines et de portraits funéraires. Ce sont pour la plupart des bas-reliefs rupestres, sculptés soit à l'entrée ou à l'intérieur des hypogées, soit plus rarement sur des stèles (2). Leur composition, inspirée sans doute de modèles

(1) La seule innovation introduite par la religion chrétienne est le tombeau collectif des couvents, ménagé à l'intérieur de l'enceinte, au lieu de l'être à l'extérieur. On distingue trois types. 1° *La chapelle funéraire*. Elle est de plan toujours allongé, et toujours orienté vers l'Est. Issue de l'hypogée à arcosoliums, elle en garde les formes générales : sa partie inférieure, avec les tombes et les arcosoliums, est en général taillée dans le roc, mais les superstructures constituent au dessus du sol un édifice semblable à une église à nef unique : même appareil, même éclairage, même toiture en charpente. La chapelle funéraire existe à Bašakūh (*AAES II*, p. 241), à Deir Sim'an (couvent Sud-Est, *PAES, II B*, p. 275 s ; ci-dessous, chap. III, 36), à Kfeirhaya (inédite), à Me'ez (inédite), à Qašr el Ġarbi (*AAES II*, p. 241), à Šnān (*AAES III*, p. 215 ; entièrement taillée dans le roc), à Deir Turmanīn (*Vogüé*, pl. 130 ; *AAES II*, p. 196 s ; ci-dessous, chap. III, 19), à Qašr el Banāt (*PAES, II B*, p. 214 s ; ci-dessous, chap. III, 21, et pl. XLIX), et à Qal'at Sim'an (*Vogüé*, pl. 139 ; ci-dessous, chap. III, 43 et pl. CCIX et CCX). — 2° *L'hypogée ménagé sous le bâtiment conventuel*. Cette forme du tombeau collectif était sans doute aussi répandue que la chapelle funéraire, mais elle est beaucoup plus difficile à reconnaître sur place sans dégagements. Elle a été identifiée dans le couvent d'Ed Deir à El Bāra (inédit), à Breiğ (*Villes mortes*, p. 88 s.), à Burğ Ĥeidar (*PAES, II B*, p. 292-293), à Deir Debbāne, près d'El Bāra (couvent inédit), à Deir Sim'an (couvent Sud-Ouest : *PAES, II B*, p. 270 ; ci-dessous, chap. III, 35), à Šinšarah (couvent de Deir Sabāğ : *Vogüé*, pl. 54 ; cf. ci-dessous, chap. III, 24), et à Deir Tell 'Āde, sous le portique, entre les deux bâtiments conventuels (*PAES, II B*, p. 243). — 3° *La cour à portiques et à arcosoliums* : le seul exemple connu est celui du couvent Nord-Ouest de Deir Sim'an (*PAES, II B*, p. 270 ; ci-dessous, chap. III, 34). — Sur les tombeaux aménagés à l'intérieur de l'enceinte des églises, ou dans l'église même, voir *LASSUS, Sanctuaires*, p. 113 s. (cf. le tombeau de l'église de Qirqbize : ci-dessous, chap. IV, 18 et 19, pl. CIII et CVI, 5).

(2) Sur la sculpture funéraire dans le Massif Calcaire, voir *AAES II*, p. 272-285. II

étrangers, est maladroite, le dessin est rude et naïf ; l'exécution sommaire contraste avec la finesse et la grande précision du décor architectural. Cet art, sans tradition et sans originalité, semble étranger à la région ; il disparaît à l'avènement du christianisme, en même temps que la symbolique païenne. Les derniers bas-reliefs, datés de 324 (1), sont encore païens ; ils sont à peine antérieurs à la première inscription chrétienne connue, qui est de 336/337 (2). Le portrait funéraire est inconnu dans les monuments chrétiens (3).

On notera enfin l'importance de l'épigraphie funéraire, pleine d'informations précieuses, mais encore inexploitées, sur le peuplement et sur les conditions sociales, comme on le verra plus loin par quelques exemples (4).

Les tombeaux qui nous ont été conservés sont presque toujours — il ne faut pas l'oublier — ceux d'une classe aisée. La sépulture des petites gens ne comporte aucun monument ou inscription. Ce n'étaient probablement même pas des hypogées, mais de simples tombes anonymes, creusées en surface, comme on les connaît à l'époque médiévale et moderne dans le Massif (5). C'est pourquoi nous avons rarement pu identifier les cimetières, qui ont

faut noter la belle qualité de quelques sarcophages à figures, sculptés probablement par des artistes étrangers (voir Šnān : *AAES II*, p. 277 ; et Dart'azze, ci-dessous, appendice II, inscription 18, et pl. CCII,4).

(1) L'hypogée d'Abedrapsas à Frikyā : *AAES II*, p. 276 s. ; *AAES III*, p. 204 s. C'est d'ailleurs dans cette région Sud du Ġebel Zāwiye, qui fait partie de l'Apamène, que l'on trouve les meilleures représentations humaines sculptées.

(2) A Qaṭūra : *I GLS*, 443 (cf. ci-dessous, chap. III, 26).

(3) La représentation de l'homme et des animaux est extrêmement rare dans la sculpture du Massif Calcaire, à l'époque chrétienne. Les exceptions sont les suivantes : 1° quelques représentations simplifiées de stylites, réduites à la forme d'un symbole (*LASSUS*, *Sanctuaires*, pl. XLV ; *Early Churches*, fig. 141, et quelques autres) ; 2° quelques chapiteaux et linteaux, dans le décor desquels sont insérées des figures d'animaux (*VOGŪÉ*, pl. 45 ; *Villes mortes*, pl. XIV, 3 et 4 ; d'autres inédits) ; 3° le bas-relief de l'*agnus dei* sur la façade d'une villa à Deir Sambil (*VOGŪÉ*, pl. 48). Enfin, la grande basilique de Qalblōze possédait, outre deux masques d'archanges sur la façade Sud (*VOGŪÉ*, p. 136), un bas-relief du Christ entre deux anges sur la clé de voûte de l'arc triomphal (appendice II, inscr. 23 ; pl. CXLVI,23 et CCII,3).

(4) *AAES III* ; *AAES IV* ; *PAES, III B* ; *PAES, IV B* ; *I GLS*.

(5) Voir appendice IV.

nécessairement existé au voisinage de toute agglomération antique (1). C'est un phénomène analogue à celui de notre ignorance presque totale de l'habitation de la classe pauvre : nous l'avons noté plus haut (2).

*
* *

11. *Pressoirs* (pl. CXVIII, CXIX et CXX). — Entre le village et la lisière des plantations, on trouve un grand nombre de pressoirs à huile : les uns sont aménagés dans des souterrains obscurs ou dans le rez-de-chaussée des constructions ; d'autres, indépendants, sont en plein air, mais protégés par un toit de charpente et de tuiles, porté sur des supports de pierre ; d'autres enfin sont à ciel ouvert. L'installation est tantôt très primitive, tantôt au contraire très compliquée, selon qu'on y préparait le produit brut ou raffiné (3).

Le type le plus courant comprend : une série de bassins en gradins, taillés dans le roc ; de lourds montants, destinés à l'arbre ; et des citernes. Dans les bassins on trouve souvent de longs rouleaux de pierre, pareils à des fûts de colonne fortement galbés (4).

Ces pressoirs sont innombrables. Comme leur inventaire n'est pas encore fait, et que leur fonctionnement n'a pas été étudié, nous n'en pouvons rien dire de définitif. Ce qui est certain, c'est que leur nombre, leur forme et leur répartition permettent de fixer, parfois d'une façon décisive, le caractère des villages où on les rencontre, et même celui de régions entières du Massif (5).

(1) Les cimetières identifiés se trouvent à Serğilla (Vogüé, pl. 86 ; cf appendice I, pl. CXL, 35), à Muğleya (au Nord-Est du village : Vogüé, pl. 87), à Qaṭūra (dans la vallée des tombeaux : ci-dessous, chap. III, 26, pl. LIX) et à Deir Sim'ān (dans les carrières au Sud de l'agglomération : pl. CCVIII).

(2) Voir ci-dessus, chap. I, 3.

(3) Sur les pressoirs de la région, voir : Vogüé, pl. 35 et 113 ; *AAES II*, p. 268 ; *PAES, II B*, p. 109 ; *Villes mortes*, passim. Sur les pressoirs datés, voir : *AAES III* ; *PAES, III B* ; *IGLS*.

(4) Voir la description des pressoirs de Beḥyo, ci-dessous, chap. IV, 33, et pl. CXVIII, CXIX et CXX.

(5) Ci-dessous, chap. IV, 2.

Il y a des pressoirs dans les grandes propriétés, à proximité des villas (1); des pressoirs qui appartiennent à de petites exploitations agricoles (2); des pressoirs isolés, surmontés d'une tour de garde (3). Il y a des pressoirs adjoints aux andrôns (4), aux temples (5), aux églises (6), aux couvents (7). Certains villages ne possèdent qu'un seul grand pressoir commun (8); dans d'autres, le nombre de pressoirs dépasse de beaucoup celui des habitations (9). Dans les premiers le produit du pressage était évidemment destiné à être consommé sur place, et la plantation n'avait qu'une importance secondaire dans l'économie du village. Dans les autres, la plantation était la culture principale, et parfois unique.

Le nombre considérable des pressoirs, petits et moyens, qui entourent par exemple le village de Beḥyo, permet de conclure à des exploitations individuelles, et peut-être au régime de la petite propriété, pour les plantations (10). Au contraire, à El Bāra, la constitution, au centre de l'agglomération, d'un quartier de véritables fabriques d'huile, très complexes et très monumentales, combinées avec des magasins et des réservoirs, atteste une exploitation concentrée dans les mains d'un petit nombre, et très probablement, par suite, un

(1) A Bamuqqa, ci-dessous, chap. IV, 6, et pl. XCIV et XCV.

(2) Voir ci-dessous : Qirqbize, chap. IV, 22 et pl. CVII; Beḥyo, chap. IV, 32-33 et pl. CIX, CX, CXXI et CXXII.

(3) A Kaukanāya : Vogüé, pl. 103; AAES II, p. 271. Un monument semblable se trouve à Qalblöze, à 300 m. au Nord-Ouest de la basilique : pl. CXXXVI, 29.

(4) A Ba'ūde : *Villes mortes*, p. 59 s.; ci-dessus, chap. I, 8, pl. XVIII, 3, A Kfeir : ci-dessus, chap. I, 8.

(5) A Kafr Nābo : PAES, II B, p. 180; IGLS, 376.

(6) A Taqle : ci-dessous, chap. III, 29, pl. LXIV et LXV; à Brād : ci-dessus, chap. I, 4, pl. XV.

(7) Le couvent de Brād : PAES, II B, p. 314; ci-dessous, pl. CCVII; cf. *Villes mortes*, p. 146. Le couvent de Qaṣr ed Deir : ci-dessous, chap. IV, 24, pl. CVIII, 2.

(8) Le village de Taqle, ci-dessous, chap. III, 29, pl. LXIV et LXV.

(9) Le village de Beḥyo : ci-dessous, chap. IV, 33. A Qirqbize, au contraire, le nombre des habitations et celui des pressoirs est sensiblement le même : ci-dessous, chap. IV, 22.

(10) Ci-dessous, chap. IV.

régime de grande propriété (1). La propriété, du reste, pouvait être aux mains de personnes privées, ou de temples, ou de couvents, ou d'églises (2).

On trouvera plus loin un exposé des ces questions dans nos monographies de trois villages : Bamuqqa, Qirqbize et Beḥyo (3).

*
* *

12. *Carrières et chantiers.* — Très souvent le constructeur d'un édifice ouvrait une carrière sur le chantier même. Le nivellement du terrain fournissait d'ailleurs toujours les premiers blocs et les premières assises ; parfois des pans entiers de murs étaient taillés dans le roc (4). Ailleurs la carrière, installée sur la propriété, devenait un tombeau (5), ou un pressoir (6), ou une citerne (7).

(1) La ville d'El Bāra : appendice I, pl. CXXXVII-CXXXIX. L'un de ces pressoirs, remployé pendant l'occupation franque comme pressoir à vin, a été décrit par VOGÜÉ : pl. 35, et par PRENTICE : *AAES III*, p. 173 s. ; cf. ci-dessous, appendice II, inscr. 40 et pl. CXLIX, 40.

(2) Temples, propriétaires de plantations et de pressoirs : Kafr Nābo, ci-dessous, chap. I, 4 ; Šeiḥ Barakāt et Burğ Baqirḥa : chap. III, 3. Couvents de la plaine de Dāna : chap. III, 23 ; et de l'Apamène : chap. III, 24. Églises : par exemple Dār Qīta, appendice I, pl. CXXXIV, 24. Les vingt-trois pressoirs du site de Qalblōze se trouvaient dans les plantations antiques, appartenant à l'église : ci-dessous, chap. IV, 24 et pl. CXXXVI, 29.

(3) Voir ci-dessous sur Bamuqqa, IV, B ; sur Qirqbize, IV, C ; sur Beḥyo, IV, D.

(4) Voir la description de la villa et de l'église de Qirqbize : ci-dessous, chap. IV, 14 et 16, et pl. CIV ; CXCII, 2. CXCIII, 3 ; CXCIV, 1 et 2. Voir aussi les chapelles funéraires de Qal'at Sim'an et de Deir Sim'an (couvent Sud-Est), aménagées dans les carrières (pl. CLXXXII et CCX ; *PAES, II B*, p. 277).

(5) La grande villa au Sud de Sinḥār : pl. CXXX, 16. Les tombeaux de Dāna et de Sermada : pl. XLIII et XLIV.

(6) La villa de Bamuqqa : pl. XCV. Nombreux exemples à Qirqbize et à Beḥyo : ci-dessous, chap. IV, 22 et 33 ; pl. CX, CXV, CXVI.

(7) Dans les thermes de Muḡleya, de Serḡilla et de Dāna (ci-dessus, chap. I, 7). Dans les églises de Mšabbak (*LASSUS, Sanctuaires*, pl. IV), et de Šeiḥ Sleimān, (*PAES, II B*, p. 338), etc. Dans les couvents de Deir Turmanīn (ci-dessous, chap. III, 19 et pl. XVI, LI), et de Breiḡ (*Villes mortes*, p. 88).

Pour la commodité, on aménageait volontiers la carrière à un niveau supérieur à celui du chantier (1); ou bien encore dans le sous-sol du bâtiment, ce qui permettait de travailler à la fois en profondeur et en hauteur (2). La construction de l'édifice, l'aménagement du terrain et l'organisation du chantier étaient donc liés. On commençait à la fois les travaux de nivellement, l'extraction, la taille et la pose des pierres (3). L'architecte était en même temps l'entrepreneur, et le chef d'une équipe très homogène d'ouvriers de différentes spécialités : carriers, tailleurs de pierre, maçons, charpentiers etc. (4).

Mais on trouve aussi, d'ordinaire à flanc de coteau et un peu à l'écart des villages, de vastes carrières en gradins, où l'exploitation s'est faite systématiquement et selon un plan : elles ont évidemment servi, parfois pendant des siècles, à toute la communauté. Presque chaque village avait les siennes. L'exemple le plus frappant est celui de Deir Sim'ān, où tous les abords du village, et en particulier le flanc de la colline, sont entaillés de carrières (5).

Durant toute son histoire antique, le Massif Calcaire ne cesse de se peupler. La multiplication et l'extension des agglomérations supposent une importation constante des matériaux qui manquent dans la région (bois, fers, chaux, tuiles, mosaïques etc.), et une grande affluence d'étrangers de différentes professions, qui travaillaient soit à leur propre compte, soit en commun avec les équipes locales. Pendant des siècles, presque chaque village a dû former un

(1) Ce procédé est de règle pour la plupart des édifices bâtis sur une pente.

(2) La carrière dans le sous-sol des constructions était parfois aménagée en citerne, comme dans les églises de Serğilla, de Banaqūr (*AAES II*, p. 166-167), et de Kafr Deriān (*Villes mortes*, p. 92); ou en tombeau collectif dans certains couvents (ci-dessus, chap. I, 10, et la note sur le tombeau collectif des couvents).

(3) Le couvent de Breiğ fournit le meilleur exemple de cette unité entre le projet, l'organisation du terrain, et le chantier (*Villes mortes*, p. 88 s; ci-dessous, chap. III, 11 et 20, pl. CLXXII).

(4) Voir chap. I, 2; chap. I, 14 et les notes de ce dernier paragraphe sur les équipes de constructeurs.

(5) Ci-dessous, chap. III, 38, et pl. CXXXII, CCVII. Une grande carrière se trouve à l'Est du village de Burdaqli : ci-dessous, chap. III, 9. Voir aussi les carrières de Kimār et de Deir Mišmiš, dans Lassus, *Sanctuaires*, pl. IV.

chantier permanent, et occuper bien souvent un nombre d'ouvriers supérieur à celui de ses habitants.

Pendant toute cette période, malgré la perfection technique et les progrès de la construction, les procédés-mêmes de l'exécution et les conditions du travail n'ont pas changé, mais sont restés aussi élémentaires qu'au début. L'extraction et la pose de blocs énormes, pesant parfois plusieurs tonnes, auxquelles on n'a jamais renoncé, continuait d'exiger les mêmes efforts; pour le transport à pied d'œuvre, le terrain rocailleux et dépourvu de routes carrossables continuait d'exclure l'emploi de chariots et d'animaux de trait. Aussi tous ces travaux pénibles devaient-ils se faire à bras d'hommes. De pareils chantiers exigeaient donc, à côté d'ouvriers qualifiés, une foule de simples manœuvres.

Comment se recrutaient ces manœuvres? Étaient-ils embauchés sur place, ou étaient-ils amenés dans la région par les entrepreneurs? Étaient-ils des salariés, ou des gens passibles de corvée, comme c'était probablement le cas dans les entreprises d'état (1)? Étaient-ils de condition servile, ou de condition libre?

L'étude des monuments ne saurait répondre à ces questions, importantes pour la connaissance de la société dans le Massif Calcaire. Elle ne peut que constater le contraste entre le caractère purement rural de la région, et le caractère tout-à-fait urbain de ses chantiers. Cet aspect citadin de l'architecture ne s'explique pas uniquement par la grande prospérité du pays, ni par des relations étroites avec la capitale toute proche. Elle suppose aussi une organisation communale très avancée et très stable, avec un régime de propriété et une économie agricole d'un type particulier.

*
* *

13. *Citernes* (pl. CLXIII et CLXIV). — Faute de sources et de puits, qui

(1) Comme par exemple, au II^e siècle, la route pavée qui traverse le Massif, entre 'Ain Delfi et Kefr Kermīn (ci-dessous, chap. II, 18 et chap. III, 2), et, environ quatre cents ans plus tard, le chantier de Qal'at Sim'an (ci-dessous, chap. III, 42).

sont très rares, et qui constituaient sans doute des propriétés communes (1), les habitants du Massif ont dû recueillir l'eau de pluie dans des citernes. Dans certains cas, on aménageait, en commun, souvent en profitant d'une carrière, un vaste réservoir au centre du village : en plein air, comme à Qirqbize(2), et à Me'ez (3); ou couvert d'une voûte, comme à Banaqfūr et à Dēhes (4). Les couvents en possédaient de très grands, exécutés avec soin. A Breiğ, le réservoir est taillé dans la paroi de la montagne à un niveau supérieur à celui du monastère ; il est couvert de dalles, et des conduites distribuent directement l'eau dans tous les édifices (5). A Deir Turmanīn, il est situé dans la cour, devant le bâtiment conventuel ; entouré d'une balustrade, il est muni d'un bâti de pierre qui permettait, grâce à un système de poulies, de monter l'eau jusqu'aux étages du bâtiment (6). Au voisinage des couvents et des hôtelleries il existe souvent des citernes, qui alimentent des rigoles taillées dans le roc, pour servir d'abreuvoir aux bêtes de passage (7). Rapellons aussi les réservoirs des thermes, couverts de dalles portées par des rangées d'arcs ou de piliers (8) ; et enfin les grands réservoirs privés de quelques églises (9) et riches villas (10).

(1) Sur les sources, les puits et les citernes du Massif Calcaire, voir chap. II, 7. Quelques aménagements antiques sont encore conservés dans la partie centrale du Ğebel Zāwiye. Voir, par exemple, la fontaine de Kafr Lāta (AAES II, p. 270 ; IGLS, 684) et la source de Serğe (pl. CLXIII, 5).

(2) Ci-dessous, chap. IV, 13 et pl. CXCII, 2.

(3) *Villes mortes*, p. 101, ci-dessous, chap. III, 53, pl. LXXXIII, 2 et pl. CLXIV, 4.

(4) Les deux citernes sont inédites. Voir celle de Dēhes sur la planche CLXIV, 3.

(5) *Villes mortes*, p. 88 s. ; ci-dessous, chap. III, 11.

(6) Ce bâti se trouvait au Sud de l'oratoire ; un dispositif pareil, placé au Nord, desservait probablement une citerne d'eau potable (Vogüé, pl. 130 et 131 ; ci-dessous chap. III, 19 et pl. XVI).

(7) A Deir Sim'an, dans le couvent Sud-Ouest (ci-dessous, chap. III, 35) ; à Bšendlāya (pl. CLXIV, 5).

(8) Voir ci-dessus, chap. I, 7.

(9) Dans les églises de Serğilla et de Banaqfūr (AAES II, p. 166-167), dans les églises de Mšabbak (Lassus, *Sanctuaires*, pl. IV) et de Šeiḥ Sleimān (PAES, II B, p. 338).

(10) Par exemple, la grande citerne de la villa de Bamuqqa, qui se trouve près du tombeau : voir pl. XCII.

Mais ces installations monumentales sont exceptionnelles. Le type le plus répandu est de dimensions beaucoup plus modestes et d'une exécution plus simple. Il a la forme d'un cône tronqué, d'un diamètre inférieur de 4 à 5 m., et de même hauteur. L'orifice est couvert de dalles, dans lesquelles est pratiquée une petite ouverture fermée d'un couvercle en bois⁽¹⁾. Ces citernes se rencontrent souvent par centaines sur le même site: dans les cours ou à l'intérieur des habitations, des édifices publics et des églises; à l'extérieur, dans les plantations, à côté des pressoirs, des tombeaux. Aujourd'hui encore les habitants du Massif se contentent de ces citernes antiques, et toute nouvelle occupation des ruines commence par leur déblaiement.

Dans le sol rocheux et accidenté du Massif, il était difficile d'aménager de grands bassins, et plus difficile encore d'y amener de loin les eaux de ruissellement, presque instantanément absorbées par la surface très fissurée et très perméable du calcaire. Il était, au contraire, relativement simple de creuser de petits réservoirs locaux, espacés les uns des autres, pour y recueillir les eaux du voisinage, et les préserver de l'infiltration et de l'évaporation. Ainsi s'explique la multitude des citernes et leur dispersion sur les sites antiques.

*
* *

Ce qui vient d'être dit des citernes nous livre, si l'on y réfléchit, un caractère profond de la région, un caractère que l'architecture monumentale ne serait pas capable à elle seule de nous faire saisir. L'eau appartient au terrain, elle y est récoltée tout comme le produit des cultures et des arbres. Le curage et l'entretien des rigoles et des citernes font partie des travaux saisonniers, tout comme le labour et le plantage. Avant de songer à aucun établissement agricole ou construction, il fallait creuser une citerne. Cette entreprise était lourde pour le propriétaire,

(1) Voir la citerne de l'église de Qirqbîze : ci-dessous, chap. IV, 16; pl. CIII, CIV et CCXI.

parce qu'elle était individuelle, mais une fois achevée, elle lui assurait ses propres réserves d'eau en toute indépendance, et pour toute l'année, et sur le lieu de son choix. Il se trouvait ainsi libéré de l'interminable corvée d'eau qui afflige les villages de la plaine, constitués autour d'un point d'eau commun.

Cette indépendance de chaque famille dans la question vitale de l'eau libère l'individu des travaux en commun pour la construction et l'entretien des puits et réservoirs, pour la distribution des eaux de source, et par là, elle contribue à la fois au caractère individuel et fermé de l'habitation et à la structure anarchique des agglomérations, auxquelles manque tout noyau (1). Et c'est probablement encore cette indépendance qui a favorisé le morcellement des grands domaines en petites fermes ou tenures, que l'on constate surtout à partir du IV^e siècle (2).

La nécessité de recueillir les eaux de ruissellement a souvent déterminé l'implantation du village au pied de pentes aménagées, ou, sur les crêtes, un peu au-dessous du sommet. Cependant le choix même du site n'était pas dicté par l'obligation de se grouper dans un endroit donné. Les conditions naturelles (relief, sol, régime des pluies), et l'absence de sources, étant partout les mêmes, on comprend la dissémination des lieux habités, et la répartition presque égale de villages de même grandeur sur toute l'étendue du Massif, sans tendance aux grandes agglomérations (3).

Les citernes pouvaient fournir l'eau potable et celle qui était nécessaire aux pressoirs; elles approvisionnaient rarement les thermes, qui constituaient, on l'a vu, un luxe exceptionnel. Elles ne servaient ni à l'abreuvoir (car les troupeaux paissaient certainement dans la plaine), ni à l'irrigation. De l'économie villageoise étaient donc exclus l'élevage et les cultures irriguées, et même en grande partie, on le verra plus loin, la culture des céréales. La seule ressource des villages de la montagne

(1) Voir dans le chapitre V, la description d'un village-type de la montagne.

(2) Ci-dessous, chap. V.

(3) Ci-dessous, chap. V.

était la plantation sèche — celle de l'olivier, et à un moindre degré celle de la vigne (1).

Malgré ces restrictions, l'eau restait dans le Massif Calcaire une denrée rare. La population dépendait entièrement du régime des pluies, et dans les cas très fréquents où l'averse se faisait attendre, la situation pouvait devenir très critique. Les années sèches constituaient certainement une catastrophe, non pas tant pour les cultures, que pour les hommes, et elles durent plus d'une fois avoir pour conséquence l'exode momentané d'une partie de la population. — Ces remarques sont d'autant plus importantes, que la saison de la récolte et du pressage des olives, où l'eau était rendue si nécessaire par l'affluence de la main-d'œuvre et par les exigences des pressoirs, venait après sept mois de sécheresse normale, et très souvent avant les premières pluies d'automne.

Ces circonstances obligeaient l'habitant à dévouer une grande partie de ses efforts au creusement des citernes. Il était, par nécessité, presque autant un carrier et un tailleur de pierre, qu'un cultivateur. De là, sans doute, l'essor singulier d'une architecture monumentale de pierre dans toute la région.

*
* *

14. *Décor* (pl. CLIX et CLX). — Le caractère de la construction et des programmes confère à coup sûr à l'architecture du Massif Calcaire une homogénéité et une originalité tout à fait frappantes : mais c'est encore plus vrai du décor. En effet, de quelque côté qu'on aborde cette région, qu'on vienne de la région basaltique intérieure, qu'on gravisse les pentes à partir de l'Oronte ou de la route d'Antioche à Alep, qu'on monte d'Apamée ou de Cyrrhus : au premier chapiteau, au premier linteau, on sent qu'on entre dans un domaine artistique nouveau (2).

(1) Voir ci-dessous, chap. II, 8 à 12.

(2) Sur le caractère du décor, voir surtout les planches de VOGÜÉ, *Syrie centrale*, et de BUTLER, *AAES II*. Le décor des églises est présenté par BUTLER, dans *Early Churches* (p. 219 s.), et par LASSUS, dans *Sanctuaires* (p. 290 s.). Il n'existe pas d'étude d'ensemble sur le décor architectural de la région, du I^{er} au VII^e siècle.

La perfection frappe d'abord : perfection des proportions, du dessin, de la facture. Ce n'est pas l'art romain de Syrie, avec son exubérance de composition et de modelé ; ce n'est pas l'art byzantin, avec son opposition schématique des blancs et des noirs ; ce n'est pas non plus l'art de la région basaltique voisine, où la matière impose aux motifs un caractère purement graphique. La composition est marquée par une volonté d'ordre et de logique ; le dessin est clair, sobre, immédiatement saisissable. Les motifs se juxtaposent, avec la même valeur, mais en gardant chacun son individualité. Chaque élément conserve sa valeur de modelé : pourtant son relief reste soumis au profil, car ce sont les ombres et les lumières nuancées, créées par le profil, qui s'imposent au regard, et non pas le contraste d'un décor trop plastique ou trop découpé.

Les éléments de ce décor ne sont pas nouveaux : à l'origine on retrouve les motifs traditionnels de l'art gréco-romain et de l'art gréco-oriental. Il s'y mêlera plus tard des éléments d'origine plus lointaine, mésopotamiens ou proprement byzantins. Mais tous ces motifs sont toujours transposés dans une technique et dans un esprit propres à la région. Ils viennent s'introduire dans le courant d'une évolution continue, qu'on suit sans rupture du début jusqu'à la fin de cette architecture.

L'unité de ce mouvement est avant tout technique. Le calcaire impose des règles à l'exécution du décor : il n'a pas la structure fine du marbre qui permet toutes les audaces du relief ; il n'a pas la dureté du basalte, qui résiste à l'instrument, et risque d'éclater ; entre ces extrêmes, il se prête admirablement au modelé des profils. Les surfaces, quelle que soit la précision de l'exécution, ne deviennent jamais parfaitement lisses, elles gardent au contraire les traces de l'outil et l'individualité de la main. Le grain de la pierre exclut le travail en série : chaque chapiteau reste une œuvre individuelle. Il est des temples romains dont il suffit de publier un seul chapiteau ; ici, dans une église du IV^e ou du V^e siècle, chaque chapiteau exige une étude particulière. Il n'y a pas de règle imposée, ni de modèle aveuglément suivi, mais simplement une richesse infinie de variations.

Ce décor est toujours strictement lié à la structure du monument. On trouve encore, dans les temples païens de la région, l'emploi des ordres classiques (pl. CLXXIII) — fortement simplifiés (1). Par contre, les premières basiliques chrétiennes réduisent le décor aux chapiteaux des colonnes et à quelques linteaux de porte. La notion d'ordre a disparu. On assiste, en revanche, au cours du IV^e et du V^e siècle, à une renaissance progressive de l'art décoratif. A mesure que les basiliques prennent des proportions mieux assurées, le décor s'adapte aux formes nouvelles de l'architecture. Aux linteaux sculptés succèdent les encadrements ; des corniches réapparaissent sous les toitures ; des moulures soulignent les étages des façades ; les archivoltés, en particulier l'arc triomphal de l'abside, s'ornent de plus en plus. A la fin du V^e siècle, on assiste à des recherches d'organisation des façades, où le décor joue un rôle modeste d'abord, puis décisif : les moulures, enveloppant d'un seul trait portes et fenêtres, introduisent un premier principe de composition. Au VI^e siècle, nous sommes en présence d'un véritable système, où le décor, en liaison intime avec la composition et le volume du monument, dépasse les limites de la façade isolée pour contenir dans ses moulures l'édifice tout entier : il contribue pour sa part à la perfection d'un nouveau style architectural (pl. CLVI). A chaque étape de cette évolution, le progrès passe des basiliques à l'ensemble de l'architecture contemporaine. Ainsi se maintient l'unité.

Nous avons déjà noté l'absence presque complète, dans le décor de l'époque chrétienne, des représentations d'hommes, et même d'animaux (2) ; les motifs végétaux ne prennent jamais un caractère naturaliste, l'acanthé en particulier n'est qu'un thème décoratif (pl. CLIX et CCII, 3). Le chrisme sert de base à des compositions très nombreuses, d'esprit géométrique (pl. CLX, 4 et 5). Le même esprit, s'appliquant au décor continu des surfaces où le même motif se répète indéfiniment, conduit vers les schémas graphiques qui préfigurent l'art musulman.

(1) Voir ci-dessous, chap. III, 3, la description des temples autour de la plaine de Dāna.

(2) Ci-dessus, chap. I, 10, et, p. 38-39, la note sur les représentations d'hommes.

Sauf peut-être pendant la durée du chantier de Qal'at Sim'an, il n'y a pas eu dans le Massif Calcaire de centre artistique qui ait donné aux sculpteurs locaux une impulsion constante. L'unité si frappante de la technique et du décor dans tout le pays ne s'explique que par l'existence d'équipes itinérantes de maçons, tailleurs de pierre et sculpteurs, constituées autour de l'architecte, qui était en même temps entrepreneur et constructeur (1). Certaines inscriptions permettent de reconstituer des listes d'équipes (2) et les monuments ne peuvent se comprendre que par l'action de ces équipes : ainsi l'action d'un architecte comme Markianos Kyris, qui a introduit dans le plan et dans la décoration des églises une conception nouvelle, et qui a travaillé pendant une trentaine d'années dans la même région, serait impossible sans la collaboration d'une équipe homogène (3). Il y en avait

(1) Ci-dessus, p. 43.

(2) Par exemple, à Brād, en 207-208, les deux frères Antonin et Sôpatros, originaires de Kafr Nābo, travaillent avec l'aide de trois autres personnes. Nous les retrouvons en 224, à Kafr Nābo même, désignés comme λευκουργοί, à la tête d'une équipe de trois τέκτονες (IGLS, 359 et 376). — Voir aussi à Brād, en 496, une équipe dirigée, semble-t-il, par Kosmas, τεχνίτης; on retrouve cet architecte à Fidre en 489, à Brād encore en 491, à Burğ el Qas en 493, à Kafr Nābo en 504-505 (IGLS, 372, 436, 366, 374 et 378).

(3) Markianos Kyris a construit les églises suivantes : l'église Est de Babisqa, de 390 à 407 (PAES, II B, p. 165 s.); l'église Est de Kseğbe, en 414 (PAES, II B, p. 158 s.); l'église Nord de Dār Qīta, en 418 (PAES, II B, p. 178 s.); l'église du couvent de Qaṣr el Banāt (PAES, II B, p. 214 s.), où il a été enterré (IGLS, 561, 509 535, 531). Mattern lui a en outre attribué, à juste titre, l'église de Sarfūd (Villes mortes, p. 87). On reconnaît encore le travail de son équipe dans l'église Ouest de Baqirḥa (église remaniée en 501 : PAES, II B, p. 195 s.) et dans l'église de Ba'ūde (PAES, II B, p. 162). C'est Markianos Kyris et son équipe qui font en quelque sorte revivre, à 450 ans de distance, le décor de l'architecture archaïque de Palmyre, très différent du décor architectural employé jusque là dans le Massif Calcaire et dans les grandes villes de la côte (ci-dessus, chap. I, 2 et la note sur le décor archaïque palmyrénien). C'est encore à lui et à son équipe que l'on doit l'introduction des formes nouvelles du chapiteau, formes entièrement étrangères aux modèles classiques, et qui resteront en vogue pendant plus d'un siècle. L'unité et la nouveauté du plan, des procédés techniques et du décor des églises

une autre autour de Julianos, l'architecte de la grande église de Brād, qui travaillait à la même époque, dans les mêmes principes, mais avec des résultats très différents (1). A Qa'lat Sim'an, où l'épigraphie presque inexistante ne nous a pas livré le nom de l'architecte, on constate la présence évidente, sur l'énorme chantier, de nombreuses équipes distinctes, dont certaines venaient de très loin (2). La dispersion de ces dernières à travers le Massif, après la fermeture du chantier, répandit les techniques et les formes nouvelles: la force de la tradition existante était assez grande pour qu'on pût facilement les adapter.

*
* *

15. *Mosaïques et peintures.* On sait fort peu de chose sur le décor des pavements et des murs — trop peu pour qu'on puisse en donner une définition d'ensemble. Les mosaïques ont rarement été déblayées, mais étaient sans doute nombreuses; celles qui ont été découvertes n'ont aucun caractère d'originalité. Elles ressemblent aux œuvres artisanales contemporaines qu'on a retrouvées à Antioche et ailleurs: il n'y avait pas, semble-t-il, de tradition propre, et les mosaïstes eux-mêmes venaient certainement des villes; en tous cas les matériaux étaient nécessairement importés (3).

mentionnées plus haut, attestent qu'il s'agit chaque fois, non seulement du même architecte, mais aussi du même constructeur et des mêmes artisans. Il est à noter que l'activité de cet atelier itinérant reste limitée aux villages du versant Nord du Ġebel Bariša, à une région aujourd'hui déserte, mais qui était l'une des plus peuplées et des plus prospères du Massif dans l'antiquité. Grâce au voisinage de la grande route d'Antioche à Chalcis, cette région était devenue un centre d'échanges entre la montagne et les villes de la plaine et de la côte (cf. ci-dessus, chap. I, 6), et était par conséquent plus ouverte aux conceptions artistiques étrangères. Voir, sur Markianos Kyris: BUTLER, *PAES*, II B, p. 222-223, et LASSUS, *Sanctuaires*, p. 262.

(1) LASSUS, *Sanctuaires*, p. 257, inscr. 1 et 9.

(2) Sur les équipes de Qa'lat Sim'an, voir ci-dessous, III, 49, et pl. LXXIV.

(3) *AAES II*, p. 287; *Early Churches*, p. 247; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 297.

L'intérieur des églises, contrairement à ce qu'on a cru longtemps, était revêtu d'un enduit, ce qui rend possible et probable l'existence d'un décor peint, dont il n'existe que des traces infimes (1).

Il est impossible actuellement de faire entrer ces pauvres restes dans une définition de l'art du Massif Calcaire.

*
* *

16. *Régions archéologiques du Massif Calcaire (pl. XXIII).* — Nous avons pu, sans hésiter, décrire cette architecture comme un tout. En fait les monuments qui en dépendent occupent sur le terrain une aire très strictement définie, dont l'axe est une ligne Nord-Sud, qui irait de Cyrhus à Apamée. Elle est limitée à l'Ouest, très abruptement, par les vallées de l'ʿAfrīn, puis de l'Oronte. Vers l'Est, la limite est moins marquée géographiquement, mais archéologiquement elle est tout aussi nette : elle ne dépasse pas, pratiquement, la route moderne de Hama à Alep et à ʿAzāz (2).

(1) Des restes d'enduit ont été relevés : à Qalblōze, sur les murs de la nef centrale et dans la coupole de l'abside (dans cette dernière, avec des traces de peinture) ; dans l'église Sud de Ḥarāb Šams, aux intrados des arcs de la nef ; à Qalʿat Simʿān, dans la branche Sud de l'église cruciforme ; à Deir Simʿān, dans l'église du couvent Sud-Ouest. L'enduit extérieur n'a été reconnu qu'une seule fois : sur la façade Ouest de l'église de Taqle. — L'enduit couvrait les surfaces lisses des murs, laissant nus les chapiteaux, le décor sculpté et les moulures. Ces parties étaient à leur tour peintes, comme l'a démontré Vogüé pour l'église de Qalʿat Simʿān (Vogüé, p. 154, pl. 151) et comme nous l'avons constaté nous-même pour l'église de Qalblōze.

(2) Il est à remarquer que lorsque des affleurements basaltiques se produisent dans les vallées du Rūḡ et de l'ʿAfrīn, ou à l'intérieur même du Massif Calcaire (dans le Ğebel Zāwiye), le décor sculpté retrouve le caractère de la région basaltique du Nord-Est (chapiteaux inédits conservés à Bešmarūn, à Ğazzawīye, et ailleurs). Inversement, les quelques villages construits en calcaire dans la région basaltique présentent un décor étranger au style du basalte, et apparenté à celui du Massif Calcaire (voir les fragments architecturaux des villages de Maʿsurīn, d'Et Tehḥ, de Ğerġenāz et de Qerrāte : LASSUS, *Inventaire*, pl. IV).

A l'intérieur de ces limites, on peut distinguer plusieurs zones concentriques : la partie centrale, la plus haute du Massif, est aujourd'hui quasi déserte : par contre les sites antiques — villages étendus ou petites agglomérations — y sont nombreux et presque parfaitement conservés ; on peut aller de l'un à l'autre, sur des dizaines de kilomètres, sans sortir d'un paysage archéologique continu.

Une seconde zone présente un caractère mixte : on y trouve, sur les pentes des vallées, côte à côte, des villages anciens et des villages modernes, construits d'ailleurs eux aussi dans les murs des villages antiques ; on trouve là des oliviers, des vignes, et de petites surfaces de terre arable.

La troisième zone, périphérique, comprend les dernières pentes des collines et la partie de la plaine qui les borde. Les terres cultivées dominant, les villages modernes sont à la fois plus nombreux et plus habités. Ils ont effacé jusqu'aux ruines des villages antiques qui les ont précédés. La campagne n'a plus d'aspect archéologique : elle prend le caractère normal de la Syrie moderne. Seuls quelques monuments épars, protégés par quelque hasard, ou encore des éléments antiques réemployés, attestent que le site a fait partie autrefois de la région artistique que nous étudions.

Le contraste entre ces trois zones résulte donc du degré de conservation des monuments et non pas d'une différence dans le caractère antique des sites ou de l'architecture. On peut certes trouver que les monuments de la troisième zone sont les moins originaux, car les influences extérieures les ont atteints plus facilement (1). Mais toute la région se présente comme un ensemble clairement défini, et nous allons voir que cette unité archéologique correspond à une unité géographique.

(1) Ainsi les chapiteaux inédits d'une basilique chrétienne, réemployés dans la mosquée de Kfer Rūma, et les chapiteaux inédits provenant d'une église disparue d'Idlib ont une ressemblance frappante avec les chapiteaux byzantins de Qaşr Ibn Wardān (*PAES, II B*, p. 33-34). Plusieurs chapiteaux de Qaşr Ibn Wardān sont aujourd'hui conservés dans le Musée National d'Alep.

II

LES CONDITIONS NATURELLES

1. — *Topographie et relief.* — 2. *La partie Nord du Massif Calcaire : le Gebel Sim‘ān.* — 3. *La partie centrale : le Ğebel Barīša, le Ğebel il A‘la et le Ğebel Dueili-Waṣṭāni.* — 4. *La partie Sud : le Ğebel Zāwiye ou Ğebel Riḥa.* — 5. *Caractère général du Massif.* — 6. *Le sol.* — 7. *Le régime des eaux.* — 8. *La végétation.* — 9. *L’olivier et les conditions de sa culture.* — 10. *Aspect antique de la région.* — 11. *Plantations modernes.* — 12. *Agriculture antique.* — 13. *Caractère commercial de l’économie.* — 14. *Vicissitudes du peuplement.* — 15. *Un exemple moderne : Dart ‘azze.* — 16. *Prospérité et déchéance du Massif Calcaire.* — 17. *Accès et pénétration progressive du Massif Calcaire.* — 18. *Grandes voies de communication.* — 19. *Communications intérieures.* — 20. *Conclusion : unité géographique et humaine du Massif Calcaire.*

1. *Topographie et relief* (pl. XXIV à XXVIII et pl. CCIII). — La région archéologique que nous venons de définir est constituée par un massif calcaire qui forme le rebord occidental du grand plateau intérieur syrien (pl. XXIV). Ce massif est encadré au Nord et au Nord-Ouest par les plissements du Kurd Dāḡ, et à l’Ouest, sur toute sa longueur, par les grandes cassures méridiennes dans lesquelles coulent l’Oronte et l’Afrîn. Au Sud il s’arrête à la hauteur d’Apamée, au coude de l’Oronte. A l’Est

il se fond progressivement dans le plateau intérieur, et ne se laisse définir que par la nature de son sol (1).

Cet ensemble, long d'environ 140 km. du Nord au Sud, et large de 20 à 40 km. d'Ouest en Est, est de structure essentiellement tabulaire. L'altitude générale est de 400 à 500 m.; les crêtes s'élèvent jusqu'à 600 m., et seuls quelques sommets dépassent 800 m. (pl. XXVI). Le massif est constitué de calcaires d'origine différente : calcaires miocènes dans sa partie Nord et dans sa partie centrale; calcaires éocènes et calcaires jurassiques et crétacés dans sa partie Sud (pl. XXVII). Ces diverses formations, qui se ressemblent étroitement au point de vue

(1) Ouvrages généraux sur la géographie physique et humaine de la Syrie : R. BLANCHARD, *Asie occidentale*, dans *Géographie universelle* de P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS, VIII, Paris 1929; L. DUBERTRET et J. WEULERSSE, *Manuel de géographie, Syrie, Liban et Proche-Orient*, 1^{er} partie : *La péninsule arabe*, Beyrouth 1940; J. WEULERSSE, *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*, Paris 1946. A défaut d'une monographie sur la région qui fait l'objet de notre étude, les volumes de *AAES I* et *PAES, I B*, consacrés aux itinéraires et à la topographie, gardent toute leur valeur, ainsi que les itinéraires des explorateurs, cités dans notre chap. I, 1. Voir aussi : H. LAMMENS, *Le massif du Ġabal Sim'ān et les Yézidis de Syrie*, dans *Mélanges de la faculté orientale de l'université Saint-Joseph à Beyrouth*, II (1907), p. 366 s., et Lieut. FROMENT, *Carte touristique et archéologique du caza de Ĥārem*, dans *Syria*, XI (1930), p. 280 s. On trouve également des résumés géographiques dans les ouvrages déjà cités de VOGÜÉ, BUTLER, LASSUS et MATTERN (voir chap. I, 1), et des renseignements divers dans les études géographiques et historiques sur les régions et villes limitrophes, dont les principales sont : R. THOUMIN, *Géographie humaine de la Syrie centrale*, Tours 1936; J. WEULERSSE, *Le pays des Alaouites*, Tours 1940; J. WEULERSSE, *Antioche, essai de géographie urbaine*, dans *Bulletin d'études orientales de l'Institut français de Damas*, IV (1934), p. 27-79; J. WEULERSSE, *L'Oronte, étude de fleuve*, Tours 1940; J. SAUVAGET, *Alep, essai sur le développement d'une grande ville syrienne, des origines au milieu du XX^e siècle*, Paris 1941; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, Paris 1945; Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades*, Paris 1940. Il faut encore mentionner les guides touristiques de P. JACQUOT, *Antioche* (3 vol.), Antioche 1931, et *L'état des Alaouites*, Beyrouth 1931. — Et avant tout, naturellement : R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris 1927.

lithologique, forment un ensemble homogène de calcaires compacts à surface karstique (pl. XXVIII, 1), qui distingue cette région des calcaires poreux encroûtés, des marnes crayeuses tendres et des basaltes du plateau intérieur, aussi bien que des terres limoneuses des vallées de l'Oronte et de l'Afrîn (1).

La région forme trois groupes de hauteurs : au Nord, le Ğebel Sim'ān ; au centre, un groupe constitué des trois chaînes parallèles du Ğebel Bariša à l'Est, du Ğebel il A'la au milieu, et du Ğebel Dueili-Waṣṭāni à l'Ouest ; enfin au Sud, le Ğebel Zāwiye ou Ğebel Riḥa (pl. XXV).

*
* *

2. *La partie Nord du Massif Calcaire : le Ğebel Sim'ān* (pl. CLXI). — Au Nord, le Ğebel Sim'ān est limité par le défilé de Qāṭma, où passent la route et le chemin de fer d'Alep à Adana. Le relief et la nature du sol diffèrent d'un côté à l'autre de cette coupure : au Nord, ce sont des ondulations molles, couvertes de terre fertile ; au Sud, ce sont des pentes raides, où le calcaire est à nu (pl. CLXI, 1 et 2). Cette différence confère au Ğebel Sim'ān, comme au Massif Calcaire, dont il fait partie, une originalité qui a exercé une grande influence sur les conditions de la vie et le caractère des monuments. A l'Ouest, la vallée de l'Afrîn, profondément encaissée à Basūṭa entre le rebord abrupt du Ğebel Sim'ān et le versant moins rapide du Kurd Dāg, s'élargit vers la plaine d'Antioche, dont le fond est occupé par les marécages et le

(1) L. DUBERTRET : *Carte géologique de la Syrie et du Liban, au millionième* (2^e édition), Beyrouth 1941-1943, et *Carte lithologique de la bordure orientale de la Méditerranée*, en deux feuilles, au 1/500.000^e, Beyrouth 1943. C'est à l'amabilité particulière de M. DUBERTRET que je dois les croquis des cartes que je publie sur les planches XXVII et XXVIII, 1, ainsi qu'un résumé sur la géologie et la lithologie de la région. Je tiens à lui exprimer ma vive gratitude pour cette aide essentielle.

lac de l'Amq (pl. CLXI, 3 et 4). De ce côté la montagne est complètement isolée de la plaine par une dénivellation brusque de plus de 300 mètres (pl. CLXI, 5 et CLXVI, 6); la pente Est, au contraire, est à peine perceptible, et des vallées transversales profondes descendent de la crête, en s'élargissant, jusqu'au plateau intérieur.

La chaîne du Ğebel Sim'an culmine au Sud dans la montagne du Šeiḥ Barakāt, dont le sommet conique (876 m.) domine la région (pl. CLXXIV, 3). A son pied s'étend la plaine de Dāna, entourée des collines basses et rocheuses du Ğebel Ḥalaqa (pl. CLXVII, CLXVIII, CLXXI, CCIV, CCV). Un système de vallées et de ravins, qui relie cette plaine, d'une part au plateau intérieur et d'autre part à la plaine de l'Amq, sépare le Ğebel Sim'an du Ğebel Bariša. C'est cette coupure que suit la route historique d'Antioche à Chalcis (pl. CLXX, 3 et 4; pl. CCIV).

*
* *

3. *La partie centrale : le Ğebel Bariša, le Ğebel il A'la et le Ğebel Dueili-Waṣṭāni* (pl. CLXII, 1, 2 et 4). — Ces trois chaînes sont séparées par des failles profondes : la plaine de Šelf à l'Est et le Ruğ Armenāz à l'Ouest. Les divisions sont nettes et le caractère de chaque montagne est très accusé. La complexité du relief crée une grande diversité des paysages ; toutefois l'ensemble présente la même silhouette que les deux autres parties du Massif Calcaire : à l'Est la transition est toute progressive, alors qu'elle se fait par une véritable falaise sur la vallée de l'Oronte.

La chaîne orientale, le Ğebel Bariša, est précédée, au Nord, d'un palier rocheux qui domine la route d'Antioche à Chalcis, face au Ğebel Ḥalaqa (pl. CLXV, 4; CLXVI, 3 et 4). Au dessus s'élève le sommet principal de la montagne, le Ğebel Babuṭṭa (647 m.). La crête décrit un arc, de Ḥārim au Nord, jusqu'à Funduq au Sud. La pente orientale descend par une série de gradins successifs vers les plaines de Dāna et de Chalcis (pl. LXXXIX) ; sa pointe extrême rejoint le Ğebel Srir, qui est

le promontoire le plus méridional du Ğebel Sim'an (pl. CCIV). La pente occidentale surplombe le Šelf (pl. XC et CXC VII, 3).

Au delà de cette vallée et de ses prolongements, le Wādi el Kebir et le Wādi Ğuwanīye, se dresse la haute chaîne médiane du Ğebel il A'la. Sa crête, presque horizontale, suit une ligne droite du Nord au Sud, de Ğārim jusqu'au Ruğ. Son plus haut sommet, le Ğebel Teltita, atteint 810 mètres. Ses deux versants sont également raides et difficilement accessibles.

La chaîne occidentale a le profil régulier d'un toit à double pente. Elle s'étend du Nord au Sud, sur une longueur de 50 km., et sa largeur ne dépasse pas 4 à 5 km. Au dessus du Ruğ Armenāz elle est liée par un chaînon étroit au Ğebel il A'la ; partout ailleurs sa longue crête domine les grandes plaines, de Salqīn, au dessus de l'Amq, jusqu'à Ğisr eš Šuğūr, dans le Ğāb. A l'Ouest l'Oronte coule à son pied, dans une gorge profonde. Sa partie Nord, le Ğebel Dueili, aux pentes escarpées, est aujourd'hui inculte et dépeuplée. Elle recèle des ruines encore insuffisamment étudiées. Son point culminant, el Ğoşn (847 m.), est couronné du temple de Zeus Koryphaios, transformé en forteresse médiévale. La partie Sud, moins élevée et plus pénétrable, qui porte le nom de Ğebel Waşāni, est partiellement recouverte d'une terre fertile. Des sources permettent des cultures irriguées, qui nourrissent une importante population. Cette région, habitée en permanence, et qui n'a pas conservé de vestiges antiques, sort du cadre de notre étude.

*
* *

4. *La partie Sud: le Ğebel Zāwiye ou Ğebel Riħa* (pl. CLXII). — La dépression marécageuse du Ruğ et la plaine de Funduq séparent du Ğebel Zāwiye l'ensemble que nous venons de décrire. Cette dernière montagne, la plus étendue et la plus uniforme du Massif Calcaire, est aussi la plus élevée. Son noyau est formé de deux massifs, séparés par une large vallée qu'occupe la grande agglomération antique d'El Bāra. Leurs sommets: le Ğebel Nebi Aiyūb et le Ğebel Arba'in (pl. CLXV, 1), atteignent

respectivement 939 et 877 mètres. Au dessus du Rūğ, comme au dessus de la plaine du Ġāb, où l'Oronte s'étale en marécages, le Ġebel Zāwiye dresse lui aussi sa muraille abrupte, ininterrompue (pl. CLXII, 5 et 6). Le Ġebel Anṣariye (ou Ġebel Noṣayri — la Montagne des Alaouites), qui limite le Ġāb à l'Ouest, se présente avec le même profil accusé. La plaine, malgré sa largeur, paraît encaissée. C'est au pied Sud du Ġebel Zāwiye, au dessus du Ġāb, que s'élèvent les ruines d'Apamée. Devant cette ville, une plaine fertile, arrosée de nombreuses sources, descend lentement vers le Sud, jusqu'à la falaise qui domine le coude de l'Oronte (1).

Du côté Est, la partie centrale de la montagne est précédée d'un vaste plateau rocheux, découpé de profonds ravins. A sa bordure commencent les collines marneuses des grandes plaines de Hama et de Chalcis. Sur ce versant oriental l'interpénétration de la plaine et de la montagne a créé un paysage nuancé, et par suite, une économie agricole complexe, qui de tout temps a fait de cette région la plus prospère de la Syrie.

*
* *

5. *Caractère général du Massif Calcaire.* — Ainsi le Massif Calcaire est strictement délimité vers l'Ouest par la grande faille méridienne de Syrie. Pour qui vient de la côte, il se présente comme un véritable obstacle naturel, qui s'élève brusquement à une altitude de 600 m., alors que la plaine ne dépasse pas 200 m. Le contraste est accru par le changement brusque de la nature du sol et l'aspect du paysage : à une plaine verdoyante et fertile s'opposent des rochers nus, gris, et qui paraissent incultes.

Au contraire, lorsqu'on vient de l'Est, le Massif n'apparaît pas

(1) Sur l'Oronte et le Ġāb : R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 157 et 195-200 ; J. WEULERSSE, *L'Oronte*, p. 71 s. ; NAZIM MOUSSLY, *Le problème de l'eau en Syrie*, Lyon 1951, p. 65 et passim ; J. WEULERSSE, *Le pays des Alaouites*, p. 347-352 et 373-375.

comme une barrière infranchissable, mais comme une chaîne de collines de faible altitude, qui se détachent à peine des ondulations du plateau intérieur : la transition n'est d'abord perceptible que par le changement dans la nature du terrain : le rocher nu se dégage de la couche de terre fertile qui le recouvrait ; la plaine elle-même pénètre profondément dans la montagne par de larges vallées en pente douce, qui montent en se rétrécissant jusqu'au rebord occidental, si brusque, du Massif.

Au Sud-Est, près de Ma'arret en No'mān, le Massif Calcaire entre en contact avec une région de collines basaltiques, qui se développe vers le Nord-Est, en direction d'Alep (1). Entre ces deux séries de hauteurs — calcaires à l'Ouest, basaltiques à l'Est — se trouve une dépression, au milieu de laquelle sont les marécages d'El Maṭṭ, où se perd l'eau du Queiq. C'est là, sur une hauteur isolée, que se dressait la ville de Qinnasrīn, l'ancienne Chalcis du Bélus.

Au pied du Massif, les villages modernes ont détruit les sites antiques et remployé leurs matériaux ; sur les pentes et dans les vallées — vallées intérieures ou vallées descendant vers le plateau — les monuments antiques subsistent, côte à côte avec les habitations des paysans d'aujourd'hui. C'est la partie haute du Massif qui forme, avec ses sites abandonnés, la vraie région archéologique.

Pour comprendre qu'une région, aujourd'hui déserte, ait pu former autrefois un centre de peuplement, il convient d'examiner de plus près les conditions naturelles qui ont permis ce développement, et qui en expliquent l'arrêt.

*
* *

6. *Le sol* (pl. XXVIII, 2). — D'après les cartes, et aussi d'après la description sommaire que nous avons donnée, on pourrait croire que le Massif Calcaire se présente uniformément comme une masse rocheuse

(1) Signalons aussi une coulée basaltique au Sud de Ma'arret en No'mān, qui traverse le Ġebel, jusqu'à la vallée de l'Oronte.

compacte, en contraste complet aussi bien avec les vallées de l'Ouest qu'avec le plateau fertile de l'Est.

En fait, il faut atténuer cette assertion. Le croquis de la planche XXVIII, 2 cherche à exprimer plus exactement la situation : il indique schématiquement en hachures les seules parties où le roc soit véritablement à vif. La terre fertile en effet pénètre de partout et très profondément à l'intérieur du Massif. Sur les pentes de l'Ouest, le contraste est assurément plus marqué, encore que quelques vallées montent de la plaine de l'Afrîn et de l'Oronte vers la montagne.

Vers l'Est, au lieu d'une juxtaposition, nous trouvons une pénétration quasi régulière : dans les vallées très nombreuses et profondes se sont accumulées des terres cultivables qui se joignent insensiblement aux terres arables de la plaine.

A l'intérieur, d'autre part, sont quelques grandes plaines fermées, dépressions où les terres ont formé un dépôt uniforme, comme la plaine de Šelf, entre le Ğebel il Aḡa et le Ğebel Bariša (pl. CXCVII, 3), ou la plaine de Dāna, entre le Ğebel Bariša et le Ğebel Sim'an (pl. CLXVII). Il existe d'autres étendues de terres cultivables, plus fragmentées et de dimensions très variables, par exemple sur les premiers plateaux du Massif (pl. CLXV, 2 et 4 ; CLXXI ; CLXXIV ; CLXXXV ; CLXXXVI, 1 à 5 ; CLXXXVIII), et même parfois sur les plus hauts sommets, comme le Šeiḥ Barakāt, le Nebi Aiyūb et le Ğebel Arba'in (pl. CLXV, 1).

Enfin, le rocher nu lui-même forme partout des terrasses naturelles, des cuvettes, des fissures, où s'est accumulée une terre fertile (pl. CLXIX b, 1 et 2 ; CLXXVIII, 3 ; CXCII, 1).

Ces terres de la montagne sont le produit de la décomposition des calcaires. Elles font un sol rouge, meuble, très fertile, qui convient à toutes les cultures sèches, qu'il s'agisse de céréales ou de plantations. Là où elles se présentent en grandes surfaces, elles sont très recherchées des propriétaires citadins, parce qu'elles se prêtent à une exploitation étendue, notamment dans les plaines intérieures, aujourd'hui presque entièrement plantées de coton (pl. CLXII, 2 et 4).

Ainsi sommes-nous amené à préciser ce que nous avons dit plus haut. On trouve encore sur les hauteurs des sites habités : il suffit d'un

lopin de terre arable pour permettre à quelques paysans de cultiver leurs céréales ; il suffit de quelques trous dans le rocher pour qu'on puisse planter des figuiers, des pieds de vigne ou des oliviers. Il n'en reste pas moins une différence fondamentale entre le peuplement moderne, réfugié en quelque sorte sur les points dispersés où existent des terres cultivables, séparées par de vastes étendues rocheuses et incultes, et le peuplement antique, qui était au contraire réparti également sur l'ensemble du Massif.

Quoi qu'on ait pu dire parfois, il ne semble pas que la répartition du roc nu et des terres cultivables ait pu être très différente dans l'antiquité de ce qu'elle est de nos jours. En particulier il est impossible de croire que les rochers aient été jadis couverts de terre fertile, et boisés. Dans cette hypothèse, c'est le déboisement qui serait responsable d'un ravinement progressif et de la disparition de la terre cultivable. Mais en fait, les eaux ne peuvent emporter chaque année que peu de terre vers les vallées, vu la perméabilité extrême des calcaires et le cloisonnement de la surface : encore cette perte est-elle peut-être compensée en partie par la dégradation des calcaires eux-mêmes. Il paraît bien que l'état d'équilibre actuel est permanent (1).

(1) Sur l'hypothèse de la disparition du sol par érosion, comme conséquence du déboisement : R. GARRETT, *AAES I*, p. 98-99, et J. MATTERN, *Villes mortes*, p. 164. Mattern suppose même une couche de 1 à 2 m. de sol fertile, enlevée par le ravinement, et se réfère à l'exemple de l'église de Mšabbak, où le seuil de la porte Ouest se trouve à 1 m. 50 au dessus du sol. En réalité cette église a été construite sur une pente non-nivelée, et par conséquent le niveau du rocher sur les faces Ouest et Sud est inférieur au sol de l'église, tandis qu'il se trouve au même niveau sur la face Nord, et même à un niveau supérieur du côté du chevet. Une fuite des terres a pu évidemment se produire ailleurs aussi, mais en règle générale, le seuil et le sol des constructions antiques se trouvent aujourd'hui *recouverts* d'une couche de terre. Dans des centaines de monuments relevés par moi, j'ai été obligé de faire des dégagements pour pouvoir examiner le sol et les premières assises. Les cuvettes et les fissures profondes, les amas de blocs provenant du rocher désagrégé, empêchent presque toute fuite des terres ; les ruissellements sont à peu près nuls, et s'ils se produisent, leur élan est instantanément brisé par le terrassement naturel du rocher. Il est à noter, à

*
* *

7. *Le régime des eaux* (pl. XXIX et XXX). — Outre cette dispersion en petites aires cultivables, une autre raison explique l'état de dépeuplement actuel du Massif : c'est l'absence d'eau. Elle est totale ⁽¹⁾.

Les cours d'eau qui irriguent les plaines, l'Oronte et l'Afrîn à l'Ouest, le Queiq à l'Est, sont étrangers au Massif, et n'en reçoivent pas d'affluents, car la perméabilité du sol interdit tout ruissellement permanent. Le Massif absorbe immédiatement les pluies, pourtant assez abondantes, qu'il reçoit en novembre et en décembre, puis en février et en mars. Au contact d'une couche imperméable profonde, elles forment des courants souterrains qui jaillissent en une série de sources situées au pied de la montagne, à l'Ouest du Massif (pl. CLXIII). Ces sources ne jouent aucun rôle pour l'irrigation ou la vie des habitants du Massif même ⁽²⁾. Sur le parcours de ces courants souterrains, on peut aussi atteindre l'eau en forant des puits dans le calcaire, mais cela n'est possible que dans les parties basses. Les puits n'existent que dans les grandes plaines qui bordent le Massif, ou, exceptionnellement, dans quelques plaines intérieures (pl. CLXIV, 1). Ils sont d'ailleurs d'un débit insuffisant, qui ne leur permet pas de servir à l'irrigation.

Restent les pluies. La région est certes moins favorisée que la côte, mais

l'encontre de la théorie du ravinement, que de grandes surfaces de terre fertile se trouvent justement sur les sommets et dans les parties hautes des montagnes (voir par exemple Bamuqqa, pl. XCII, XCIII et CLXXXVIII, 2).

(1) Sur le régime des eaux : les ouvrages déjà cités de J. WEULERSSE, et plus particulièrement *Paysans de Syrie*, p. 34 s., et *L'Oronte, étude de fleuve* ; ainsi que N. MOUSSLY, *Le problème de l'eau en Syrie*.

(2) Il n'y a que quelques rares exceptions : au pied du noyau central du Gebel Zāwiye, surtout dans le Ġebel Arbaʿīn, on trouve une série de sources, de débit médiocre, qui permettent quelques cultures, irriguées pour la plupart à l'aide de norias à manège animal (cf. Kafr Lāta ; pl. CLXIV, 2 et CLXV, 1 ; Serge : pl. CLXIII, 5 et 6). Les sources de 'Ain Delfi et de Mašhed Ruḥīn sont trop faibles pour servir à l'agriculture.

elle est bien plus arrosée que le plateau intérieur : il y tombe en moyenne 500 mm. de pluie par an (pl. XXIX). Les pentes occidentales reçoivent plus d'humidité, du fait des vents marins qui soufflent du Sud-Ouest et empêchent le dessèchement trop rapide du sol (1).

Ainsi le Massif ne possède aucune ressource naturelle en eau. Les hommes n'ont pu y vivre qu'en y aménageant des citernes (pl. CLXIV, 3 à 6). Encore celles-ci, même les plus vastes, n'ont-elles pu contribuer en rien à la vie agricole. Mais l'irrigation et l'arrosage ne constituaient justement pas les facteurs de cette vie agricole, tournée toute entière vers la plantation sèche. Aussi les citernes servaient-elles uniquement à la consommation journalière de l'habitant (2).

*
* *

8. *La végétation* (pl. XXIX). — La courbe pluviométrique de 400 mm. suit exactement le contour oriental du Massif. A l'Ouest au contraire, le Massif est limité par la courbe de 600 mm. dans sa partie Sud, et par la courbe de 500 mm. dans sa partie Nord. Cette zone, comprise entre 400 et 600 mm., forme une zone intermédiaire entre la steppe cultivée de l'intérieur, et la bordure humide de la région côtière.

Il est intéressant d'observer que ce caractère de zone intermédiaire donne au Massif Calcaire une économie particulièrement souple, particulièrement sensible aux efforts de l'homme, et donc aux circonstances historiques. On verra que dans l'antiquité, du I^{er} au VII^e siècle, ces

(1) Sur les conditions climatiques et les pluies, voir, outre les ouvrages cités au commencement de ce chapitre, les travaux de Ch. COMBIER, résumés dans son *Aperçu sur les climats de la Syrie et du Liban, avec carte au millionième des pluies et des vents*, Beyrouth 1945 ; et W. B. FISH et L. DUBERTRET, *Carte pluviométrique du Moyen-Orient*, dans *Études géologiques et géographiques sur le Liban, la Syrie et le Moyen-Orient*, publiées sous la direction de M. Louis DUBERTRET, IV, Beyrouth, 1945-1948.

(2) Sur les citernes, ci-dessus, chap. I, 13 ; p. 44 s.

facteurs historiques et le travail de l'homme sont parvenus à étendre à tout le Massif Calcaire l'économie de la région de la côte. Au moyen-âge, et jusqu'au retour de conditions favorables à la suite de la première guerre mondiale, l'économie du Massif Calcaire est au contraire celle de la steppe intérieure, avec la prospérité en moins.

Au point de vue de la végétation, et sauf le développement dont il va être question, le Massif Calcaire est aujourd'hui pratiquement nu. Il n'y a pas de couverture végétale continue. Le rocher affleure généralement ; dans les failles, la terre accumulée forme en été une poussière sans vie, tout comme la végétation spontanée se dessèche et disparaît dans la steppe à partir de juin (pl. CLXVI). D'autre part, il n'y a pas de forêts, et les seules végétations arborescentes sont de rares chênes nains et des buissons rabougris. On trouve quelques garrigues peu fournies sur les pentes qui font face à l'Ouest. Il n'y a quelques arbres qu'au sommet des montagnes les plus élevées, par exemple sur le Ğebel Šeiḥ Barakāt, le Ğebel Teltita et le Ğebel Nebi Aiyūb ; on y ajoutera quelques bois sacrés — groupes d'arbres clairsemés, soigneusement protégés par la piété populaire (1). Au total cette végétation naturelle est d'une extrême pauvreté, et il en a probablement toujours été ainsi.

Le contraste de ce désert avec l'abondance des monuments a toujours frappé les explorateurs. L'emploi de la charpente dans les constructions pose un problème, car les poutres nécessaires à la couverture de la nef centrale des basiliques, dont la portée dépasse souvent dix mètres, devraient avoir une section de 30 à 40 cm. au moins. Dans les habitations, les portées sont moindres, mais atteignent encore le plus souvent 6 à 8 mètres.

De ce fait, certains archéologues ont été amenés à conclure à l'existence de régions boisées, qui auraient groupé les essences nécessaires à la construction. Mais il faudrait supposer alors de véritables forêts, avec des arbres de quinze à vingt mètres, et des forêts si étendues que le Massif aurait

(1) Voir par exemple : Bamuqqa, chap. IV, 3 et pl. CLXXXVIII, 1 et 2 (Ziaret Šeiḥ Ḥalil Šadeq) ; Šeiḥ Sleimān, *PAES, II B*, p. 74, fig. 50.

alors présenté un aspect semblable à celui qu'ont actuellement l'Amanus et le Kizil Dağ.

Cette théorie suppose une modification complète de l'état climatique, de la nature du sol et du régime des eaux. Certains, comme H. C. Butler et J. Mattern, n'ont pas hésité à l'admettre, avec les conjectures qu'elle entraîne (1). Elle nous paraît inadmissible. Il est possible que l'abandon de la région par les hommes, et la disparition des plantations, aient amené certaines modifications locales dans l'aspect du sol ; mais rien ne permet de croire à un bouleversement, à l'époque historique, du climat de toute une région (2). L'excès des frais de transport, dont Butler tire argument, ne devait pas gêner les propriétaires d'aussi riches demeures. Ces propriétaires, en effet, n'ont souvent pas hésité à couvrir le rez-de-chaussée de leurs villas au moyen d'arcs appareillés, et même de dallages : mode de

(1) BUTLER : « This whole mountain country, I believe, was once well covered with soil, clad with verdure, and capped with forests. Forests could not have grown without soil, and verdure could not have existed without moisture. If we have forests, we have moisture ; we must show, then, that there were forests » (*AAES II*, p. 7-9). MATTERN : « L'existence de vastes forêts de chênes, de pins, de cèdres, de cyprès, est démontrée par l'architecture même de la région... Ces bois étaient sûrement pris dans le pays ; le prix de revient du bois d'importation lointaine aurait certainement amené les architectes à adopter un autre mode de construction, en substituant la pierre au bois, comme ils firent dans le Hauran. Le résultat fut le déboisement lent de la montagne, avec ses conséquences, ravinement et peut-être tarissement des sources. Mais le déboisement le plus complet et le plus criminel eut lieu au moment des invasions. Les hordes de l'Est et du Sud, dans leur passage rapide, n'eurent ni le loisir, ni les moyens de démolir le gros œuvre des monuments. Mais par le feu et la hache elles firent disparaître ce qui restait des forêts, ainsi que les plantations d'oliviers et de vignes. Ces nomades ont toujours été les ennemis des arbres, et leurs descendants sont restés les dignes héritiers de cette haine » (*Villes mortes*, p. 163-164). Cf. la critique de cette assertion dans J. SAUVAGET, *Alep*, p. 57, note 136.

(2) Cf. J. TOUTAIN, *L'économie antique*, Paris 1927, p. 345 ; et Ch. COMBIER dans R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, p. 16. Voir le résumé de diverses hypothèses sur les fluctuations du genre de vie comme conséquence du dessèchement climatologique, dans NAZIM MOUSSLY, *Le problème de l'eau en Syrie*, p. 86-89.

couverture au moins aussi coûteux que l'importation des poutres, et peut-être davantage. L'explication vraie de l'origine des charpentes avait été fournie déjà par Vogüé, qui invoquait la proximité des forêts de l'Amanus. Dans les villages les plus anciens, comme Qaṭūra, ou moins aisés, comme Taqle, on ne donne aux charpentes qu'une portée de 3 à 4 mètres, comme dans les habitations d'aujourd'hui : on pouvait dès lors utiliser les troncs des oliviers et des chênes-verts de la montagne (1).

*
* *

9. *L'olivier et les conditions de sa culture.* — De nos jours, tout ce qu'on trouve comme végétation arborescente dans le Massif est dû à l'homme. Dès qu'il y a quelques habitants sur un site, on y voit des arbres, des arbres plantés : figuiers, grenadiers et surtout oliviers (pl. CLXXXVI, 2 à 5 ; CLXXXVII, 3 et 4). Pendant ces dernières décades, où la sécurité était assurée, on constatait chaque année, autour des agglomérations, un élargissement de la zone plantée ; les oliveraies gagnaient de proche en proche, et finissaient par occuper des surfaces très étendues (pl. XLV ; CLXIX a). Dans certaines parties du Ğebel Bariša par exemple, des villages voisins ont fini par faire se toucher leurs oliveraies respectives, et par constituer de l'un à l'autre une plantation continue : ainsi sur les pentes situées à l'Est de la plaine de Šelf, de Kaukanāya jusqu'à Deḥes, sur une dizaine de kilomètres (pl. LXXXIX ; XC ; CLXV, 3).

(1) Vogüé, p. 9. Cf. ci-dessus, chap. I, 3 (p. 11, note 1). Il est à noter que l'arc-ferme longitudinal, qui diminue de moitié la portée des poutres, est d'autant plus fréquent que l'on s'éloigne des montagnes côtières. Dans le Ğebel Zāwiye, par exemple, il se rencontre plus souvent que dans le Ğebel Sim'an et surtout les Ğebel Bariša et il Aḡa. Dans le Ğebel Zāwiye lui-même, il est plus fréquent dans les villages de la bordure orientale, comme Ğerade, qu'à l'intérieur de la montagne. Dans les grandes agglomérations de la région basaltique voisine du Nord-Est, il est de règle dans presque toutes les grandes habitations, pour porter soit des poutres en bois, soit des dalles.

C'est que l'olivier trouve dans cette région les conditions les plus favorables à sa croissance : en été, un climat sec et chaud, avec une température de 18° au moment de la floraison, et un vent frais, sans humidité excessive ; en hiver des pluies hivernales abondantes, et un climat moyen, où la température ne descend qu'exceptionnellement à 8° au dessous de zéro, et ne s'y maintient pas ; — un sol calcaire, avec cuvettes et fissures profondes, remplies d'une terre meuble, fertile, qui ne retient pas l'eau en surface ; — un relief assez varié, qui permet de choisir pour les plantations l'exposition la mieux ensoleillée et la mieux aérée, la mieux protégée contre les vents trop chauds de l'été, ou trop froids de l'hiver. L'espacement de 8 à 10 m., nécessaire à l'olivier, permet d'utiliser des terrains à surface rocheuse, mais pourvus de fissures, où les arbres, plantés avec intelligence, parviennent à couvrir toute la superficie (1).

La culture de l'olivier impose, en revanche, un certain nombre de conditions :

(1) Sur les conditions géographiques de l'olivier : J. BRUNHES, *La géographie humaine*, édition abrégée, Paris 1947, p. 146 ; D. FAUCHER, *Géographie agraire*, Paris 1949, p. 316-317 ; R. BLANCHARD, *La limite septentrionale de l'olivier dans les Alpes françaises (La Géographie, 1910)*. — Sur la technique de culture et de production : J. et P. BONNET, *L'olivier, huilerie d'olives et de graines*, Paris 1946 ; P. PEYRE, *Sur l'olivier*, Paris 1938. — Sur la culture de l'olivier en Syrie : J. WEULERSSE, *Paysans de Syrie*, p. 154-156, et *Le pays des Alaouites*, p. 230. — L'hiver exceptionnellement rigoureux de l'année 1949-1950, avec ses gelées prolongées, a détruit une grande partie des oliveraies de la Syrie intérieure, dans une vaste région située entre Alep et Hama. Les dégâts étaient plus forts dans les plaines et dans les fonds des vallées, où le froid tombait, que dans les parties hautes ou sur les pentes ensoleillées de la montagne. La présence d'arbres plusieurs fois centenaires dans des régions pauvres et dépeuplées du Gèbel, se trouve ainsi expliquée : ce sont des témoins de plantations anciennes, qui ont mieux résisté aux duretés du climat que les plantations des plaines, renouvelées périodiquement. — En 1949-1950, le froid n'ayant heureusement nulle part touché les racines, les cultivateurs ont procédé dès le printemps à un décépage systématique, au niveau du sol, de tous les arbres gelés, et à l'automne, à une sélection des nouvelles pousses. Ainsi cette catastrophe, qui a durement touché pour plusieurs années les villages de planteurs, n'a cependant pas tué les cultures, et a provoqué au contraire une régénération, involontaire et assurément brutale, des oliviers trop vieux et improductifs.

1^o L'olivier n'exige de soins que pendant quatre ou cinq mois d'hiver, et les opérations du labour et de la taille ne demandent ni main d'œuvre spécialisée, ni outillage particulier. Mais la récolte, au contraire, et le pressage qui la suit immédiatement, exigent une méthode soigneusement établie, et beaucoup d'ouvriers.

2^o Dans le Massif Calcaire, vu l'absence d'humus et la rareté de l'eau, l'olivier ne tolère aucune culture intercalaire (1).

3^o L'olivier ne commence à rendre que dix ou douze ans après avoir été planté, et la terre, pendant cette longue période, reste improductive.

Ces diverses circonstances ont leur répercussion sur le régime de la propriété et sur le caractère de l'économie. Le petit paysan ne peut ni concentrer le nombre d'ouvriers nécessaire pendant la courte période de la récolte ; ni subsister sur une terre qui devra rester improductive pendant douze ans. Malgré le profit qu'il pourrait en tirer, l'initiative lui est interdite par sa pauvreté, et passe en des mains qui peuvent y consacrer un capital. C'est ainsi que l'on voit intervenir le grand propriétaire, qui procède à une exploitation industrielle, laquelle conduit à la monoculture. Le placement, pour lui, est parfaitement sûr, et vu la simplicité des travaux et la longévité de l'arbre, il est aussi fort économique. Mais on conçoit en même temps que cet investissement à long terme exige une période de calme et de sécurité : c'est ce qui s'est produit sous la paix romaine, et c'est qui s'est produit à nouveau au cours des dernières décades.

*
* *

10. *L'aspect antique de la région.* — Les conditions que nous venons de décrire, en nous fondant sur le développement des trente dernières

(1) Les cultures intercalaires sont au contraire possibles dans des régions plus humides, comme le versant Ouest du Ġebel Dueili et la côte alaouite, ou dans les régions irriguées, comme la Ghouta de Damas.

années, sont en quelque sorte inhérentes à la nature des choses, et il est probablement légitime, à priori, de se représenter sous un jour analogue les circonstances du Massif dans l'antiquité. Mais la part de la conjecture est elle-même réduite, comme on le verra, par toutes les confirmations que l'archéologie apporte à cette hypothèse.

L'aspect du Massif Calcaire dans l'antiquité ressemblait sans doute à celui qu'il présente aujourd'hui dans quelques endroits favorisés, où l'action de l'homme se fait sentir. Au V^e siècle, par exemple, d'Apamée à Qāṭma, on peut restituer sur les pentes, de village en village, une série de plantations. Il semble que les oliviers occupaient plutôt le centre, ainsi que les pentes méridionales et occidentales. Sur les pentes orientales, la vigne s'y ajoutait sans doute, sur la limite des terres marneuses, comme elle le fait aujourd'hui (1). L'effort humain, favorisé par des conditions économiques exceptionnelles, avait créé un paysage, où les arbres comme les édifices lui devaient leur origine.

Dans cette région entièrement créée par le travail de l'homme, la chronologie des plantations se confond évidemment avec celle des édifices. C'est au I^{er} siècle que commence par places la constitution du paysage ; oliveraies et vignobles prennent naissance (2). A mesure que les villages se forment et s'étalent, et dès que les établissements agricoles se multiplient, les paysans s'attaquent aux régions les plus éloignées des plaines, les moins naturellement propres à la culture des céréales. A l'apogée, au V^e siècle, au VI^e, tout le Massif est recouvert de plantations. Elles se dégraderont comme les monuments, lorsque les conditions historiques et économiques auront amené l'abandon des sommets par les hommes : c'est ce qui se produira à partir du VII^e siècle.

(1) C'est sans doute pourquoi J. Sauvaget, qui avait étudié la région à partir d'Alep, a cru à la monoculture antique de la vigne : J. SAUVAGET, *Alep*, p. 57, note 136. En réalité la culture actuelle de la vigne est une culture intermédiaire entre la monoculture de l'olivier de la montagne et la monoculture des céréales dans les plaines. Elle prospère partout où les conditions géographiques se rapprochent de celles du plateau intérieur syrien. Il en a sans doute été de même dans l'antiquité.

(2) Voir ci-dessous, Bamuqqa, chap. IV, 3-12.

Mais quel était l'aspect de ces collines avant que leur exploitation systématique n'ait été entreprise ? On peut croire qu'il ressemblait assez à ce que nous voyons aujourd'hui dans les parties qui ne sont pas encore récupérées par les aménagements récents : sur les pentes Ouest, une garrigue d'arbres nains et de buissons ; sur les pentes Est, la même végétation que dans la steppe.

*
* *

11. *Plantations modernes* (pl. XXXII). — On peut contrôler l'hypothèse que nous venons de formuler en examinant la carte schématique de la répartition actuelle des plantations — oliviers et vignes — dans le Massif et sur le plateau intérieur.

Ces plantations sont aujourd'hui fragmentées. Les plus grandes surfaces sont groupées autour de petites bourgades, qui ont pris de l'importance dans les vingt ou trente dernières années ; elles sont placées au pied du Massif, sur les grandes routes. C'est là qu'habitent certains grands propriétaires ou leurs gérants, et c'est là que se constituent des centres d'échanges commerciaux entre plaine et montagne. D'année en année, les plantations s'étendent : d'un centre à l'autre elles cherchent à se joindre et à former un revêtement continu. Actuellement elles occupent les abords des ġebels, ainsi dans le ġebel Zāwiye, autour de Ma'arret en No'mān, d'Er Riħa, d'Idlib ; et entre Kefr Kermīn et Funduq sur la pente Est du ġebel Bariša (pl. CLXI, 6 et CLXII, 1) ; ainsi plus encore pour Salqīn, Ĥārim et Arme-nāz, au pied du versant Ouest du ġebel Dueili et du ġebel il A'la. Elles progressent sans cesse et tendent à gravir les pentes et à pénétrer à l'intérieur de la montagne (1).

Au centre même du Massif on trouve des îlots d'oliveraies, qui peuvent

(1) Ci-dessous, chap. III, A.

être en partie les restes des plantations antiques, mais qui correspondent aussi, pour les dernières années, à un effort nouveau : l'expansion de Dart'azze, au pied du Ğebel Šeiḥ Barakāt est particulièrement caractéristique. L'aménagement d'une route venant d'Alep par Dāna, puis tout récemment, son prolongement jusqu'à l'ʿAfrīn; par Deir Simʿān, ont permis l'écoulement facile de la production : les plantations ont pu se développer, le village s'accroître, devenir aujourd'hui une bourgade (1). Cet exemple souligne l'importance d'un nouveau facteur : la facilité des communications.

*
* *

12. *Agriculture antique du Massif Calcaire* (pl. XXXI). — A l'issue de cet examen des conditions géographiques on peut proposer un schéma de reconstitution des zones antiques de culture.

Il y avait jadis comme aujourd'hui, sur les rives de l'Oronte, une bande de cultures irriguées au moyen de norias actionnées par le courant du fleuve (2). Cette bande était sans doute plus étendue que de nos jours. A l'époque romaine la plaine du Ğāb, aujourd'hui marécage malsain et presque inhabité, devait être aménagée en prairies pour l'élevage des animaux, comme elle l'avait été sous la domination grecque (3).

Si nous abordons le Massif lui-même, nous trouvons, au pied des pentes Ouest, des zones irriguées par les sources. L'eau y rend possibles les vergers et les cultures maraîchères, et c'est seulement dans cette région que les gens de la montagne pouvaient trouver légumes et fruits de jardin (pl. CLXIII, 1 à 4). La région d'Er Rīḥa, au cœur du Ğebel Zāwiye,

(1) Ci-dessous, chap. II, 15.

(2) F. MAYENCE, *Bulletin des musées royaux d'art et d'histoire*, janvier 1933, p. 5, fig. 5.

(3) STRABON, XVI, 2, 10 (p. 752).

présentait, en petit, grâce à quelques sources, un caractère analogue (pl. CLXIII, 5 à 6 ; CLXIV, 2 ; CLXV, 1).

Dès qu'on aborde les pentes, seules les cultures et les plantations sèches restent possibles. En combinant les vestiges archéologiques avec les données du sol et la carte des cultures actuelles, on reconstitue des zones où l'olivier dominait : ce sont les régions les plus élevées, les plus rocheuses, orientées de préférence vers le Sud et vers l'Ouest (pl. CLXV, 2 et 3 ; CLXXXVI). Pour cette région nos conclusions sont certaines, car elles se trouvent confirmées par la multitude des pressoirs à huile, sur tous les sites antiques (1). — Plus bas, et surtout vers l'Est, où les pentes deviennent plus douces et les terres plus étalées, se trouve une région mixte, où la vigne se mêle à l'olivier : c'est la région des grandes plantations actuelles (pl. CLXI, 6 ; CLXII, 1).

Plus bas encore, et toujours à l'Est, est une zone de transition, où les cultures de céréales, qui couvrent le plateau intérieur syrien, pénètrent au milieu des vignobles. Entre les jardins irrigués de l'Ouest, et la plaine à céréales de l'Est, le Massif apparaît comme une région intermédiaire où, par une série de transitions successives, on voit s'installer exclusivement les plantations qui lui donnent son caractère, la vigne et surtout l'olivier.

Notre carte, bien entendu, n'a pas la prétention de fixer l'état des cultures à une époque déterminée : elle donne seulement une notion des possibilités. Comme il a été dit plus haut, l'extension des cultures varie avec les circonstances historiques.

*
* *

13. *Caractère commercial de l'économie.* — Les habitants du Massif, à l'époque de leur prospérité, pratiquaient donc la monoculture, ou tout

(1) Sur les pressoirs de la région, voir chap. I, 11, et dans le chap. IV, les monographies de Bamuqqa, Qirqbize et Behyo.

au plus la biculture : ils n'avaient pas d'autre ressource. Quelle que fût la multiplicité des produits qu'ils tiraient de l'olivier et de la vigne — olives, huile, savon, raisin frais, raisin sec, vin — ils dépendaient effectivement pour leur vie quotidienne des régions voisines, ils devaient importer leurs céréales du plateau de l'Est, leur viande de la steppe, leurs légumes des vallées irriguées, leurs charpentes des montagnes côtières (1).

C'est dire que si leur richesse s'explique par une exploitation intense de leurs plantations, leur existence même ne s'explique que par des échanges. Et ces échanges n'étaient possibles que dans des conditions politiques extrêmement favorables : une sécurité totale, aussi bien pour l'exploitation que pour les communications ; des débouchés assurés pour la vente, fondés sur une demande très considérable, donc non seulement locale, mais lointaine.

*
* *

14. *Vicissitudes du peuplement* (pl. XXXIII à XXXV). — Une restitution de ce qu'a pu être au VI^e siècle la répartition des lieux habités, aussi bien dans le Massif Calcaire que sur ses abords, devrait se fonder sur un inventaire archéologique exhaustif. Cet inventaire n'existe pas, mais on peut y suppléer avec une large mesure de probabilité par les considérations suivantes.

J'ai dressé deux cartes. L'une (pl. XXXIV) donne la répartition des villages antiques encore debout, qu'ils soient, ou non, habités aujourd'hui. L'autre (pl. XXXIII) donne la répartition des lieux actuellement habités. Cependant, une longue expérience de la région m'a enseigné qu'il n'existe guère d'agglomérations modernes, où l'on ne trouve aussi quelques débris d'édifices antiques, ce qui est tout naturel si l'on réfléchit que l'occupant moderne, incapable de tailler la pierre, s'est fixé de préférence là où cette

(1) Cf. chap. I, 6.

besogne lui était épargnée par la présence des ruines. De plus, les conditions naturelles qui attirent les modernes, sont aussi celles qui avaient déjà attiré les anciens sur le même site. Il est donc légitime de superposer nos deux cartes pour obtenir une image, assurément conjecturale, mais extrêmement probable, du peuplement antique. C'est ce que nous avons fait sur la pl. XXXV.

En regardant la carte du peuplement moderne (pl. XXXIII), on est d'abord frappé par la densité égale des villages dans la montagne et dans la plaine. Cette impression est fallacieuse, car elle ne tient compte ni du chiffre de la population de chaque village, ni de sa prospérité.

En effet, dans la montagne, sauf pour quelques gros centres, dont il sera encore question, et qui d'ailleurs n'ont pris toute leur importance que dans ces dernières décades (Dart'azze, Qerqānya, El Bāra), ces villages ne comportent pour la plupart que quelques dizaines de feux, installés dans des constructions antiques sommairement réparées, ou dans des maisons faites de matériaux de remploi. L'aspect est extrêmement pauvre. Les habitants se sont établis là où ils ont trouvé une surface, si petite soit-elle, de terre arable, et vivent avec peine des céréales qu'ils y cultivent. Or le terrain ne se prête ni à l'extension ni à l'intensification de la culture des céréales, si bien que la misère surgit dès que la population augmente. En revanche, le paysan possède sa terre et sa récolte, et jouit d'une relative indépendance (1).

Dans la plaine de l'Est au contraire, bien que les villages ne soient pas plus nombreux, ils sont bien plus peuplés, comptant souvent plusieurs centaines d'habitants, et parfois plusieurs milliers. La densité de la population (sinon celle des villages) est donc beaucoup plus grande. Le sol est une riche terre arable, cultivée sans obstacle : c'est peut-être le plus fertile de la Syrie, et il forme ainsi un vif contraste avec celui de la montagne. Néanmoins, les villages sont aussi sordides, les paysans y mènent

(1) Sur l'intervention des grands propriétaires fonciers citadins dans la montagne, voir ci-dessous, chap. III, A.

la même existence pénible, et, par surcroît, entièrement dépendante du grand propriétaire qui réside à la ville (1).

Ces villages, qu'ils soient de la montagne ou de la plaine, forment au contraire un vif contraste avec les bourgades situées au pied du Massif. Là, la culture des céréales a toujours coexisté avec celle de la vigne et de l'olivier. Mais depuis quelque trente ans, ces deux dernières cultures se sont développées, ont pris le premier rang, et ont amené la prospérité. La qualité des constructions donne aux agglomérations un aspect de petite ville ; un marché local s'est ouvert ; des commerçants se sont installés ; toute l'activité économique de la région s'y concentre. Pour la cueillette des olives et du raisin, on fait appel à la main d'œuvre des villages de la plaine, dont il a été question plus haut, et où la récolte des céréales est alors terminée (2).

*
* *

15. *Un exemple moderne : Dart'azze* (pl. LVI et CLXVIII, 5). — Enfin nous avons fait allusion à quelques bourgades qui se sont récemment développées à l'intérieur même du Massif. Leur prospérité est toute nouvelle. Dart'azze par exemple, dans le Ĝebel Sim'an, doit son développement à l'ouverture d'une route qui vient d'Alep par Dāna, et qui a permis l'exploitation en grand de l'olivier, du figuier et de la vigne. Les paysans endettés ont cédé la place à ceux qui pouvaient planter, et attendre les dix à douze ans préalables au rendement : eux-mêmes ont acquis, dans les parties abandonnées du Ĝebel, des terres où ils ont à nouveau semé des céréales. Il se fait ainsi un travail de colonisation, qui s'étend d'autant plus rapidement, que le sol rocailleux ne donne une récolte suffisante que s'il est travaillé sur une grande étendue.

(1) Sur les conditions de vie du paysan des grandes plaines, voir J. WEULERSSE, *Paysans de Syrie*, et particulièrement p. 251 s.

(2) Voir la description des petites villes aux abords du Massif, chap. III, A.

Les ressortissants de Dart'azze ont ainsi repeuplé, en vingt ans, les ruines de Mšabbak, de Meshed, de Kafrantın et de Qaṭūra ; de Qaṭūra ils ont gagné Refāde, Deir Sim'an, Fidre et Zerzīta ; ils ont occupé les terres des Kurdes de Baṣufān. Partout ils s'installent dans les ruines antiques, dont la situation, au sommet des collines, facilite la surveillance des cultures. De plus on y trouve des maisons aisément réparables, ou, en tout cas, des matériaux de construction déjà taillés. Autour de ces nouveaux établissements, on ne tarde pas à voir surgir et s'étendre les plantations.

On pourrait multiplier ces exemples, pour chaque région du Massif. Sur chaque site, tant qu'on se contente de cultiver des céréales, le nombre maximum des habitants est rapidement atteint. Ils restent pauvres, et produisent à peine ce qui est nécessaire à leur consommation quotidienne. L'aisance ne commence qu'avec la plantation des arbres.

Ainsi l'économie actuelle nous apprend que la prospérité du Massif ne peut naître que de la culture de l'olivier et de la vigne, laquelle ne peut se développer que sur une intervention de l'extérieur : capitaux, routes, ouverture de débouchés.

*
* *

16. *Prospérité et déchéance du Massif Calcaire.* — D'une comparaison de nos planches XXXIII et XXXIV, ressort une observation frappante, c'est que les parties du Massif aujourd'hui abandonnées étaient peuplées de façon très dense dans l'antiquité : cela est particulièrement sensible dans le Ğebel Barīša, dans le Ğebel il A'la, et dans le centre du Ğebel Sim'an. Or ces régions sont justement celles qui se prêtent le moins à la culture des céréales, et presque uniquement à la culture de l'olivier. C'est à partir de ces régions, aujourd'hui totalement désertes, que H. C. Butler et J. Mattern ont caractérisé l'ensemble des sites, et élaboré leur théorie sur les raisons de la prospérité et de la décadence des « villes mortes ». On peut la résumer ainsi.

Pour ~~par~~ la dégradation du paysage est due au déboisement : les forêts qu'ils supposent (voir plus haut) auraient été épuisées pour suffire aux constructions, et aussi pour libérer les espaces nécessaires à la culture. Les invasions auraient précipité le désastre. Les Perses en 540, les Arabes cent ans plus tard, auraient ravagé la région, et abattu les arbres. De ce fait la terre cultivable, n'étant plus retenue, aurait été emportée par les pluies ; le rocher aurait été dénudé ; le Massif serait devenu inculte. Butler et Mattern pensent même qu'il ne pourra jamais plus être remis en valeur par l'homme (1).

Il nous est impossible de partager cet avis. Nous avons dit plus haut que le Massif n'a jamais porté les forêts qu'on y suppose, et que l'état présent du sol, loin de résulter d'un ravinement, ne diffère probablement pas beaucoup de ce qu'il était jadis. La nature des lieux n'a guère varié, ni les conditions de vie. Le mouvement de plantation, commencé il y a trente ans, et qui ne cesse de s'accélérer, témoigne que la montagne n'a rien perdu de ses possibilités. En réalité, c'est à des circonstances historiques, et non physiques, qu'est due la décadence de la région. C'est parce que celle-ci était propre à la culture de l'olivier, et défavorable à celle des céréales — qu'elle a été prospère dans une période où la monoculture était rémunératrice, et qu'elle a été abandonnée lorsque le paysan a dû tirer de sa seule terre son pain quotidien.

La carte où nous avons restitué le peuplement antique (pl. XXXIV) comporte, pour le Massif seul, 780 sites environ (2). La partie centrale,

(1) Ci-dessus, chap. II, 8. Voir : H. C. BUTLER, dans *AAES II*, p. 7-9, et *Early Churches*, p. 6-11 ; J. MATTERN, *Villes mortes*, p. 161-164 ; M. van BERCHEM, *Journal asiatique*, II (1895), p. 501 ; R. DUSSAUD, *Revue archéologique*, 1896, I, p. 333 ; M. de VOGÜÉ, *Syrie centrale*, p. 9-11 ; H. LAMMENS, *Le massif du Ġabal Sim'an*, dans *Mélanges de la Faculté orientale de l'université Saint-Joseph à Beyrouth*, II (1907), p. 371 s. ; J. LASSUS, *Sanctuaires*, p. 304-305 ; Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, I, p. 28. Nous reviendrons à cette question dans le chapitre V.

(2) Un relevé préliminaire, établi d'après nos cartes II, III et IV (à la fin de ce volume), présente le tableau suivant. 1^o Pour la région du Ġebel Sim'an (carte II) : 229 sites, soit 104 villages antiques abandonnés, 53 villages mixtes (ruines habitées) et 72 villages modernes. 2^o Pour la région des Ġebels Barīša, il A'la et Dueili-Waṣṭāni (carte III) : 271 sites, soit 121 villages antiques, 31 villages mixtes et (pour

aujourd'hui la plus déserte, était la plus peuplée. En dehors de cette région, la répartition est assez égale : la densité des villages est nettement supérieure à ce qu'elle est dans la plaine. Souvent, ils sont à moins d'un kilomètre les uns des autres. Lorsque par exemple du temple de Burğ Baqırha, situé sur l'arête du Ğebel Barīša, on regarde le plateau de Dār Qīta, au dessus de la route d'Antioche à Alep, on compte une vingtaine de sites abandonnés entre le sommet et la route (1). Vers le Sud, ils sont plus nombreux encore, et souvent ne sont distants l'un de l'autre que d'un quart d'heure de marche. Cette densité n'est évidemment pas celle d'une population qui s'adonnerait à la culture des céréales.

*
* *

17. *Accès et pénétration progressive du Massif Calcaire* (pl. XXXVI). — Nous venons de considérer le peuplement du Massif dans son ampleur la plus grande, c'est-à-dire au VI^e siècle, à la veille de l'abandon. On pourrait, d'après les monuments datés ou datables, essayer de dresser des cartes représentant le développement de la région, à partir du second siècle, de siècle en siècle par exemple. On constaterait un développement constant. De cette colonisation progressive, il convient d'étudier les points de départ et la direction, en examinant les voies qui s'offraient à la pénétration.

Nous avons étudié, en décrivant l'orographie du Massif Calcaire, sa situation par rapport aux vallées profondes de l'Ouest et au plateau de l'Est (2). La chaîne côtière appartient, sur ses deux versants, au monde méditerranéen, et la séparation entre celui-ci et l'intérieur, c'est en réalité la vallée de l'Oronte et celle de l'Afrīn, qui se rejoignent dans la plaine d'Antioche. Ce fossé est relativement étroit, et n'est parfois qu'une gorge,

la plupart dans le Ğebel Dueili-Waṣṭāni) 119 villages modernes. 3^o Pour la région du Ğebel Zāwiye (carte IV) : 278 sites, soit 96 villages antiques, 51 villages mixtes et 131 villages modernes. En tout 778 sites, ou 321 ruines, 135 ruines habitées et 322 agglomérations modernes.

(1) Voir à la fin de ce volume, carte 3 (Ğebel Barīša), C-v, D-v, E-v.

(2) Chap. II, 1 à 4.

comme à Basūta sur l'Afrīn et à Derkūš sur l'Oronte. Le Massif Calcaire présente de ce côté une véritable muraille, qu'il faut, soit contourner par le Nord ou le Sud, soit traverser par le seul passage praticable, actuellement emprunté par la route d'Antioche à Alep.

Par contre, du plateau intérieur, de nombreuses vallées très ouvertes, à pente insensible, s'offrent à la pénétration, et mènent jusqu'au cœur du Massif. Leurs terres cultivables continuent directement celles de la plaine, et les habitants les labourent d'un seul tenant : elles atteignent, par une transition insensible, les points les plus élevés et les plus éloignés.

C'est donc en partant du plateau intérieur que l'homme a trouvé les meilleures possibilités de pénétration. Le phénomène s'est répété dans la période récente, et la chronologie des monuments montre que le mouvement a été le même dans le passé. — Bien entendu, ce qui est vrai des voies de peuplement l'est aussi du système des échanges, tout au moins locaux. Même si les liens, qui unissaient au départ le village d'origine et les villages créés, ont pu se relâcher et se dissoudre, les chemins ont continué à relier les habitants du Massif, par l'intermédiaire des vallées, aux centres et aux villes du plateau intérieur.

D'autre part, des rapports nécessaires existent entre le Massif et la côte : c'est de là seulement que pouvaient venir par exemple les matériaux de construction, bois, tuiles, mosaïques. C'est là aussi qu'aboutissent — ou c'est par là que passent — la plupart des produits agricoles exportés. Enfin, Antioche était la métropole politique, culturelle et religieuse.

Si donc les hommes venaient du plateau de l'Est, et lui restaient attachés par la nécessité de leur subsistance quotidienne, la prospérité du Massif ne paraît pouvoir être expliquée qu'en fonction des villes de la côte, et notamment d'Antioche. La dépendance n'est d'ailleurs pas étroite. En effet la double destruction d'Antioche par le tremblement de terre de 526, puis par le raid de Chosroës en 540, avec la ruine et le dépeuplement qui en furent la conséquence, ne paraît pas avoir atteint l'économie du Massif. La prospérité persiste ; on continue de construire, et c'est même à cette époque que l'architecture locale connaît son apogée : c'est dans les monuments du VI^e siècle qu'apparaît le mieux son caractère propre.

*
* *

18. *Grandes voies de communication* (pl. XXXVI, XXXVII et XXXIX). — La carte de la pl. XXXVI montre le tracé des grandes voies de communication, imposé par le relief. On peut contourner le Massif par Qāṭma, au Nord, par Apamée au Sud. Un défilé aménagé permet le passage direct de la route d'Antioche à Alep (et, dans l'antiquité, d'Antioche à Chalcis). D'autre part les vallées du Ġāb et du Ruġ, entre le Ġebel Zāwiye et les chaînes du centre, offrent un passage du Sud au Nord, prolongé à partir de la plaine de Dāna par une voie qui passe au pied du Šeiḥ Barakāt, et descend ensuite de Deir Sim'ān dans la vallée de l'ʿAfrīn : c'est la voie naturelle pour aller d'Apamée à Cyrrhus.

Sur la carte de la pl. XXXVII, les voies de grande communication, telles qu'elles apparaissent dans les textes, ou sur place, contournent le Ġebel sans le toucher : à l'Ouest la route d'Apamée à Antioche par la vallée de l'Oronte, et la route qui d'Antioche par Cyrrhus gagne l'Asie Mineure ; à l'Est la route d'Apamée à Chalcis, et la route de Chalcis à Berée (Alep) et à Cyrrhus (1).

Une seule grande voie transversale antique existe encore aujourd'hui : c'est celle d'Antioche à Chalcis par Imma (Yēni Šehīr), la plaine de Dāna et Litarba (Tērib) (2). Elle traverse le défilé de la montagne par un tracé direct, sans s'occuper des villages, qui la dominent du haut de pentes très raides et difficilement accessibles. Ce défilé est aménagé à grands frais pour le passage de la route ; le roc est entaillé là où il le faut ; ailleurs, la route elle-même est construite en grand appareil, et forme une levée si puissante, qu'elle a subsisté jusqu'à ce jour (CLXX, 3 et 4).

(1) Sur les grandes voies antiques, extérieures au Massif : DUSSAUD, *Topographie, passim* ; A. POIDEBARD, *La trace de Rome dans le désert de Syrie*, Paris 1934 ; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, Paris 1945. Nous ne mentionnons ici que les routes qui sont en rapport direct avec notre région.

(2) Sur cette route, outre les ouvrages cités dans la note précédente, voir : AAES I, p. 28 et 61 ; AAES II, p. 57-59 ; PAES, II B, p. 214 ; F. CUMONT, *Études syriennes*, p. 1 à 13 ; A. POIDEBARD, *Coupes de la chaussée romaine Antioche-Chalcis*, dans *Syria*, X (1929), p. 23 s. ; E. HONIGMANN, dans PAULY-WISSOWA (1932), p. 1657.

C'est donc essentiellement une route d'intérêt général : une route militaire, pour accéder aux gués de l'Euphrate et aux bastions avancées de l'Antiochène sur la steppe ; une route de grande communication, pour relier la Méditerranée à la Mésopotamie ; une route commerciale de grand transit. Aussi n'est-elle pas adaptée aux nécessités locales, et se borne-t-elle à desservir ses riverains immédiats, qu'elle met en contact avec la capitale. Dans l'ensemble, elle reste étrangère au Massif.

Mais en réalité, vu la forme du Massif, ce sont les communications du Nord au Sud qui lui donnent sa cohésion, et non les communications d'Est en Ouest : le Massif, là où il est traversé par la route d'Antioche à Chalcis, n'a que dix kilomètres de large (1). — Sur une route traversant le Massif du Nord au Sud, nos sources sont muettes, mais l'unité archéologique de la région, telle que nous l'avons constatée, n'a pu se faire que par des relations fréquentes et faciles le long de cet axe, et l'on décèle en effet sur le terrain les traces de telles communications. C'est la route directe d'Apamée à Cyrrhus, dont il nous faut tenter, au prix de quelques développements, d'attester l'existence.

Examinons d'abord le terrain. On peut aller d'Apamée à Qaṣṭūn par la plaine du Ġāb (pl. CLXII, 3 et 6) : c'est un tronçon de la grande voie d'Apamée à Antioche (2). La quittant pour obliquer vers le Nord-Est, toujours en suivant le versant occidental du Ġebel Zāwiye, on traverse la plaine aujourd'hui marécageuse du Ruġ (3), et l'on s'engage

(1) De l'entrée dans le défilé, à l'Ouest de 'Ain Delfi, jusqu'à Bab el Hawā, avant la plaine de Dāna : voir pl. CCIV.

(2) R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, p. 29.

(3) « Les marais du Roudj sont de formation récente ; trois réservoirs les alimentent, *Erra* (ou *Arre*) *Chemalia*, *Erra Oustania*, *Erra Qablia*, situés tous trois au pied des montagnes au Sud-Ouest d'Idlib. Il y a quelques années, ces sources formaient trois cours d'eau se joignant au milieu de la plaine pour se diriger par un cours unique, large d'environ 10 mètres, vers le Djebel Oustani, sous lequel l'eau s'engouffrait par quatre couloirs, à l'endroit dit *El-Bela'a*. Les gens du pays déclarent que ces couloirs taillés dans le roc étaient suffisamment hauts pour qu'un homme y pénétrât sur un parcours d'environ 10 mètres avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. Progressivement, le niveau est monté ; il y a six ans, l'orifice des couloirs était encore visible sur une hauteur de 0 m. 75, l'eau s'écoulait toujours en torrent. Depuis quatre

dans l'étroite vallée qui sépare le Ğebel Zāwiye du Ğebel il Aḡla. Après la plaine de Funduq (pl. CLXIV, 1) on débouche dans la grande plaine de Chalcis (pl. CLXII, 1) et l'on peut ensuite, en longeant les pentes orientales du Ğebel Bariša, et en prenant par le défilé entre cette montagne et le Ğebel Srīr, gagner la plaine de Dāna (pl. CLXXI, 2) et la route transversale d'Antioche à Chalcis (1). De la plaine de Dāna, les communications naturelles vers le Nord sont faciles : on contourne le versant Est du Šeiḥ Barakāt pour arriver au col de Dart'azze, d'où l'on descend par la plaine de Qaṭūra vers Deir Sim'an. Par une pente facile on peut ensuite rejoindre à Basūta, dans la vallée de l'Afrīn, la route d'Antioche à Cyrrihus. — L'itinéraire ainsi défini est utilisable en tout temps (2). Le seul point difficile est le col de Dart'azze, dont l'aménagement n'exigeait cependant aucun travail d'art.

D'autres témoignages sont fournis par les restes antiques. La voie est jalonnée de villages très anciens et importants, et l'examen de leurs monuments permet de conclure qu'ils étaient déjà prospères au I^{er} et au II^e siècle de notre ère, et d'ailleurs romanisés, comme le prouve l'onomasique de leurs inscriptions, pleines de noms de citoyens romains.

Cette épigraphie mérite qu'on en tire ici quelques exemples. A Qaṭūra (3), Titus Flavius Julianus est un vétéran de la *leg. VII Augusta*, et Aemilius Reginus est attaché au bureau militaire du gouverneur (*adjutor officii corniculariorum consularis Syriae*). D'autres familles ont contribué

années, l'obturation est complète, des plantes aquatiques masquent l'emplacement des couloirs, le niveau de l'eau qui était jadis de 0 m. 50 dépasse aujourd'hui 2 m. pendant la saison sèche et 3 m. 50 en période hivernale ; la plaine autrefois riche et fertile est devenue un marais malsain, sept villages ont disparu » (FROMENT, *Carte touristique et archéologique du caza de Ḥārem*, dans *Syria*, XI, 1930, p. 291). Voir aussi NAZIM MOUSSLY, *Le problème de l'eau en Syrie*, p. 249-250 et *passim*. Ce marais est le seul obstacle sur le trajet d'Apamée à Dāna, carrossable partout ailleurs sans aménagement du terrain.

(1) Soit encore par Bātabu et Kefr Kermīn : voir, outre la planche XXXVII, les croquis topographiques détaillés, pl. LXXXIX et CCIV.

(2) Pour le tronçon Nord de cette voie, voir les croquis topographiques, pl. LV et LVII.

(3) *IGLS*, 448 et 455.

à la construction des temples païens de la région. Le plus important de ces sanctuaires est celui de Zeus Madbachos et de Salamanès, au sommet du Ĝebel Šeiḥ Barakāt, édifié par une série de familles bien installées dans le pays, et dont les inscriptions permettent d'établir la généalogie (1). Or on y trouve un certain Gaius Valerius Proclus (dont le père s'appelait Dioclès, nom probablement traduit d'une langue sémitique (2), et le frère Symmachos), et un Claudius Aemilius (3). Ce sont soit des vétérans, soit des personnages qui avaient, à titre personnel, reçu le droit de cité romain, et dont les noms affirment la présence de Rome dès l'époque de Néron (4).

La route d'Apamée à Cyrrhus a laissé d'ailleurs d'autres traces. A Funduq se dresse encore un caravansérail auprès d'un grand puits (5). Un peu plus au Nord apparaissent des traces du pavage de la route (6). Un autre grand caravansérail se trouvait probablement à Tell 'Aqibrīn (7). Les grands couvents de Bātabu, de Tel 'Āde et de Turmanīn sont sur le même tracé (8). Près de ce dernier s'élevait une colonne-frontière (9). On doit se rappeler aussi que Sermada, Dāna, Ḥezre et peut-être Turmanīn, dans la plaine de Dāna, et Tērib, dans son voisinage immédiat, sont nommés dans les textes égyptiens et assyriens, ce qui ne s'explique que par leur place sur la grande route, qui de tout temps a servi aux invasions, venues soit du Sud, soit du Nord (10).

A Deir Sim'ān, on constate un groupement des édifices le long d'une

(1) *IGLS*, 465-475. Pour la description de ce temple, voir chap. III, 3.

(2) Voir ci-dessous, appendice II, inscr. 21.

(3) *IGLS*, 467 et 472.

(4) Pour d'autres noms latins, relevés dans les villages situés à proximité de la route, voir chap. III, 16.

(5) Ci-dessous, chap. III, 58 et pl. CLXIV, 1.

(6) Inédit; d'après les renseignements recueillis chez les habitants de Deir Seta.

(7) Inédit, voir chap. III, 12.

(8) Sur le couvent de Bātabu, voir appendice III; sur les couvents de Tell 'Ade et Turmanīn, et d'autres couvents autour de la plaine de Dāna, voir chap. III, 13-15 et 17-23.

(9) Ci-dessous, chap. III, 13.

(10) *DUSSAUD, Topographie*, p. 221 et 233-243. Ci-dessous, chap. III, 6, 10 et 14.

piste qui se dirige vers le Nord. Là se trouvent entre autres le couvent du Sud-Est, des hôtelleries, des bazars, *l'andrôn*, puis l'église du Nord. C'est de cette piste que part la « voie processionnelle », qui, passant sous un arc monumental, gravit la pente jusqu'au couvent du Stylite (1). Et nous serions porté à croire que l'immense et subite renommée de ce saint est elle-même due en partie à la présence de sa colonne sur une des plus importantes voies de communication de la province (2).

La voie que nous proposons de restituer, existe bien sur le terrain : dans sa partie septentrionale elle a été reprise, presque sans aménagement, par la route actuelle de Dāna à 'Afrīn (3) ; dans sa partie méridionale elle est toujours carrossable et ne connaît qu'un obstacle, les marais du Ruġ, qui sont d'origine toute récente. De cette voie se détachent toutes les principales pistes qui mènent à l'intérieur de la montagne. De nombreuses données indirectes, archéologiques et littéraires — nous en avons cité quelques unes — témoignent de son importance pour les communications, aussi bien intérieures qu'extérieures, du Massif. Si elle n'est pas portée sur les itinéraires antiques, et par conséquent n'a pas attiré l'attention des spécialistes de la topographie historique, c'est qu'à l'époque romaine elle n'est plus qu'une route d'intérêt local, à l'écart de la grande circulation administrative et militaire de la province. Elle a cependant pu jouer antérieurement un rôle stratégique important : au IX^e et au VIII^e siècle avant notre ère, elle a probablement été l'une des voies d'invasion des armées assyriennes, qui en suivirent, soit tout le trajet, soit son tronçon Nord ou son tronçon Sud. A l'époque hellénistique elle était la seule voie directe possible, seule abritée d'une attaque de flanc, aussi bien entre Apamée, le grand centre militaire du royaume séleucide, et Cyrrhus, sa forteresse septentrionale, qu'entre ces deux villes et Chalcis. Son rôle reste essentiellement le même pendant la première

(1) Ci-dessous, chap. III, 30 à 39.

(2) H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, Bruxelles et Paris, 1923, p. XXIV-XXXIV.

(3) C'est là, du reste, le tracé de la route nouvelle, établie par l'armée britannique en 1941, pour prolonger jusqu'à 'Afrīn et à la frontière la route qui depuis 1936, venant de Dāna, atteignait Dart'azze. Il n'a fallu que quelques jours pour l'aménager : présent à ces travaux, j'eus l'impression d'une simple remise en usage.

période de l'occupation romaine, jusqu'en 72 de notre ère, au moment où la défense de l'Antiochène se déplace vers l'Est, de Cyrrhus vers Hiérapolis-Membiğ. C'est probablement à partir de cette date, qui coïncide peut-être avec le premier aménagement de la voie directe d'Antioche vers l'Euphrate, par Chalcis ou Bérée, que la route d'Apamée à Cyrrhus perd sa valeur militaire pour n'être plus que l'axe principal des communications intérieures du Massif.

Combinée avec les routes extérieures qui forment un losange, cette artère se présente comme une diagonale Nord-Sud, alors que la route d'Antioche à Chalcis forme la diagonale Ouest-Est (pl. XXXVII). Nous avons ainsi un système de routes principales, qui relient la région au monde extérieur et sur lesquelles se greffent les communications intérieures.

*
* *

19. *Communications intérieures* (pl. XXXVIII). — Celles-ci se faisaient au moyen de nombreuses pistes qui reliaient aux routes les sites principaux. Ces pistes cherchent toujours à atteindre et à suivre les vallées et les plaines intérieures, en passant de l'une à l'autre par des cols qui peuvent être assez difficiles. Elles cheminent en général sans aménagement du terrain, comme il est naturel pour de simples itinéraires de portage. Toutefois, les traces relevées sur le terrain prouvent que certaines d'entr'elles, les plus fréquentées, avaient été adaptées à l'usage du chariot (1).

Ainsi le Ğebel Zāwiye est desservi par deux pistes qui quittent à Mħanbel la route d'Apamée et gagnent, l'une Er Riħa (c'est le tracé actuel de la route de Lattaquié à Alep), et l'autre El Bāra. D'Er Riħa, la piste septentrionale atteint Idlib et la plaine de Chalcis; la piste méridionale longe le grand wādi qui traverse le Ğebel, d'El Bāra à Ma'arret en No'mān, et se dirige vers Tell Mennīs, sur la route d'Apamée à

(1) Les pistes carrossables connues seront mentionnées au cours de la description de chaque Ğebel.

Chalcis (1). Une autre grande piste, venant d'Apamée, pénètre dans la montagne à Ḥerbet Bal'a et remonte une large vallée par Ḥazzarīn jusqu'à El Bāra; elle gagne ensuite Ūrem el Ğōz, Er Rīḥa et Idlib, où elle se ramifie: vers l'Ouest, dans le Rūğ, près de Bešmarūn; vers le Nord, dans la plaine du Funduq; et vers le Nord-Est, par Binniš, vers Chalcis. Dans cette partie Sud du Massif Calcaire, le relief uniforme de la montagne et ses larges vallées en pente douce rendent les communications relativement aisées. Toutes les grandes pistes intérieures convergent d'ailleurs sur El-Bāra, qui était le centre de la région dans l'antiquité.

Dans la partie centrale du Massif, au contraire, les communications sont rares, et possibles seulement dans la direction Nord-Sud, par les plaines qui séparent les trois chaînes parallèles du Ğebel Dueili-Waṣṭāni, du Ğebel il A'la et du Ğebel Bariša. Le parcours est rendu difficile par le fractionnement du terrain et la raideur des pentes; les liaisons transversales sont inexistantes et les points de jonction des pistes se trouvent dans les plaines, au pied de la montagne. Du Rūğ Armenāz une piste monte par Kefertḥerīn jusqu'au col qui lie le Ğebel Dueili au Ğebel il A'la, puis descend dans l'Amq, par Salqīn et Ḥārim (2). Plus à l'Est, une autre piste quitte à Funduq la route d'Apamée à Cyrrhus, passe par la plaine de Šelf, entre les Ğebels Bariša et il A'la, pour aboutir également à Ḥārim (3). Deux autres pistes partent de ce même nœud

(1) Cette route transversale, qui gagne en importance à partir du V^e siècle, était probablement carrossable sur tout son parcours, et tout au moins à partir d'El Bāra jusqu'à Ma'arret en No'mān (voir appendice I, pl. CXXXVII). A Kfer Rūma se voient encore des traces de son pavement (appendice I, pl. CXLI, 38). Le pont et la colonne-frontière, relevés par Butler en 1905 (*PAES, II B*, p. 111-113), ont disparu depuis. Les traces d'une autre route pavée, inédite, sont visibles dans la même région, aux environs de Dāna-Sud.

(2) Ce tracé a été repris par la route actuelle d'Idlib à Ḥārim.

(3) Sur cette route, voir plus loin, chap. IV, 1 et 2, pl. XC. Elle était carrossable sur tout son parcours, comme en témoignent les traces suivantes, observées sur le terrain: 1. ornières dans le roc, relevées dans le Wādi el-Kebīr, à 1 km. environ à l'Est de Ḥārim; 2. dans le même Wādi, avant la plaine de Šelf: dalles et entailles dans le roc (M. van BERCHEM et E. FATIO, *Voyage en Syrie*, p. 71); 3. traces de la route dans le Wādi Ğuwanīye, au dessous de Kefr Finše (*AAES I*, p. 25).

important de communications : la première traverse le Ġebel il A'la et atteint Armenāz, sur le versant occidental (1) ; la seconde dessert les villages sur le palier oriental du Ġebel Barīša, et rejoint, au Nord, la plaine de Dāna et la route d'Antioche à Chalcis (2).

Dans la partie Nord du Ġebel Sim'ān, les liaisons avec la vallée de l'ʿAfrīn sont difficiles et exceptionnelles. La plupart des villages sont orientés vers le plateau de l'Est, par l'intermédiaire des vallées transversales, qui interrompent l'arête Nord-Sud de la montagne. Une seule piste suit péniblement la ligne des crêtes : elle conduit du défilé de Qāṭma (par Deir Mišmiš, Kimār, Brād, Kafr Nābo, Qabtān et ʿAnġāra) à Ūrem el Kubra, sur la route d'Antioche à Bérée (Alep), et se prolonge en ligne droite jusqu'à Chalcis. Au Sud de la chaîne principale, dans la plaine de Dāna, se croisent plusieurs pistes, qui relient les grandes plaines extérieures à travers le plateau du Ġebel Ḥalaqa (3). L'une d'elles, qui relie Tezīn à Alep, par Erḥāb, a déjà été mentionnée par Dussaud (4). Une autre, non moins fréquentée, part, plus au Nord, du gué de l'ʿAfrin à Bellāne, et mène, par Mašhed Ruḥīn, Ḥezre, Turmanīn et Erḥāb, à Toqād, d'où elle gagne Alep par Qabtān, ou Chalcis par ʿAnġāra (5).

Ainsi l'ensemble du Massif se trouve divisé en une série d'éléments cernés par des pistes, chaque élément représentant une unité du relief.

(1) C'est le seul passage transversal dans cette région : FROMENT, *Carte touristique et archéologique du caza de Ḥārem*, dans *Syria*, XI, 1930, p. 288 ; DUSSAUD, *Topographie*, p. 216.

(2) Sur cette route, voir chap. III, 51 ; pl. LXXXIX et CLXXXIV, 2.

(3) Ci-dessous, chap. III, 2.

(4) DUSSAUD, *Topographie*, p. 435 ; cf. notre carte de la plaine de Dāna, pl. CCIV.

(5) Cette piste a été omise sur nos cartes. Plusieurs autres pistes muletières, venant de l'Est et de l'Ouest, se croisent dans la plaine de Dāna. Il y a encore une trentaine d'années, avant l'aménagement de la route moderne d'Antioche à Alep, les voyageurs non-escortés préféraient à la voie directe, par le défilé d'ʿAin Delfi et de Bāb el Hawā, les pistes moins commodes, mais plus dégagées du plateau du Ġebel Ḥalaqa. A l'époque des expéditions de Butler, la route postale ottomane quittait la voie romaine à Bāb el Hawā et se dirigeait, par Dāna et Turmanīn, vers Kefr Kermīn et Terīb, évitant la montée du col de Tell ʿAqibrīn. La route asphaltée actuelle, au contraire, suit presque sans changement le tracé antique.

Chacune des trois régions possède son propre réseau de communications. Celui du Ĝebel Zāwiye, avec ses nombreuses pistes qui rayonnent de l'intérieur vers les plaines, est le plus développé ; celui du centre, avec ses rares pistes qui passent par des couloirs étroits et séparés, et ne se rejoignent qu'à l'extérieur du Massif, est le plus primitif ; dans le Ĝebel Sim'ān, l'axe de la circulation est la crête Nord-Sud de la montagne. Enfin, la plaine de Dāna entre le Ĝebel Barīša et le Ĝebel Sim'ān, à l'intersection des routes d'Antioche à Chalcis et d'Apamée à Cyrrhus, est aussi le grand centre des communications intérieures et des communications transversales de la région. Les trois parties du Massif ont ceci de commun qu'elles n'offrent du côté Ouest que de rares points de pénétration ; du côté Est, au contraire, les accès sont faciles et nombreux.

De ce réseau principal se détachent une multitude de pistes secondaires, qui par des vallons et des crêtes gagnent les villages de la montagne. Les villages situés sur les hauteurs sont établis en relation directe avec une de ces pistes ; un sentier souvent très raide permet de descendre vers la vallée ; il constitue la seule communication par laquelle beaucoup de sites antiques, si importants et si riches qu'ils fussent, aient jamais été reliés au monde extérieur.

Sur les crêtes et les plateaux, d'autres sentiers relient les villages entre eux. En fait, si impraticable que le terrain paraisse, un homme à cheval arrive à circuler sans trop de difficulté à l'intérieur de chaque ĝebel ; le mulet et l'âne sont toutefois des montures plus appropriées au terrain.

Le caractère rudimentaire des communications intérieures fait contraste avec la richesse des installations agricoles antiques. L'usage du chariot a toujours été une exception : les transports de matériaux, de marchandises, de produits agricoles se sont presque uniquement faits par portage, au moyen d'animaux de bât ou à bras d'homme.

Sauf deux exceptions — El Bāra et Brād (1) — le Massif Calcaire ne comportait pas dans l'antiquité de centres locaux importants, auxquels les villages eussent été subordonnés. Les sites, malgré leurs différences, se présentent sur un pied d'égalité. Il n'y a pas entre eux de hiérarchie ou

(1) Appendice I, pl. CXXXIII, et pl. CXXXVII à CXXXIX.

de dépendance. Chacun semble avoir organisé sa propre économie en fonction de ses relations avec la piste ou la route. Ils sont orientés vers une voie de communication, plutôt que vers un centre urbain.

Cette égalité des sites entre eux, et cette égalité dans les communications, expliquent la marche régulière de l'occupation, telle qu'elle ressort de la carte du peuplement au VI^e siècle.

*
* *

20. Conclusion : l'unité géographique et humaine du Massif Calcaire.

— Nous avons noté, au cours de notre étude, les différences qui viennent nuancer le caractère du paysage, du peuplement, de l'agriculture dans les différentes parties du Massif, et nous en avons montré l'importance pour l'origine et le développement des villages. Cette diversité ne saurait nous empêcher de reconnaître partout l'action des mêmes facteurs naturels : du relief, du climat, du sol, du régime des eaux, de la végétation. En outre le travail de l'homme, en établissant les communications, a lui aussi contribué à parfaire l'unité de la région. Certes, les ġebels sont séparés par de profondes cassures qui prolongent les plaines intérieures ; mais ils restent soudés les uns aux autres par des cols. De ces cols, qui sont franchis par les voies de communication qui circulent entre les ġebels, partent aussi vers l'intérieur les pistes et les sentiers. Ainsi se trouve réalisée entre toutes les parties du Massif Calcaire une unité géographique et humaine.

C'est cette unité qui nous permet de tirer de l'étude des sites, choisis dans des régions différentes, des enseignements historiques valables pour l'ensemble. C'est que la vie agricole, malgré sa variété, a suivi ici, dans l'antiquité, une même évolution générale : nous assistons partout au passage progressif d'une économie de culture mixte (céréales et plantations) à une économie de monoculture (oliviers, et quelquefois, oliviers et vignes).

L'évolution se fait à la fois dans le temps et dans l'espace : on tend vers la monoculture à mesure que l'on passe du II^e au VI^e siècle, et à mesure que l'on s'éloigne des vallées vers l'intérieur des montagnes.

III

LES PLAINES INTÉRIEURES

A. Les abords du Massif.

A l'époque des premières grandes expéditions archéologiques en Syrie, à la fin du siècle dernier et au commencement de ce siècle, de vastes étendues du Massif Calcaire étaient dépeuplées et incultes. Les sites réoccupés au moyen-âge ⁽¹⁾ étaient de nouveau abandonnés, et seuls quelques rares villages subsistaient encore à l'intérieur de la montagne. Depuis des siècles la vie du Massif s'était repliée vers sa périphérie, dans des agglomérations qui vivaient à la fois de plantations et de céréales, et dans quelques petites villes qui avaient monopolisé le commerce régional. A la plupart des explorateurs la déchéance de cette région, jadis si prospère, était apparue comme définitive et comme résultant d'une modification de climat, de destructions violentes ou de l'épuisement des ressources naturelles ⁽²⁾.

L'expérience des trois dernières décades a démenti ces conclusions. Pendant cette période de sécurité et d'ordre, succédant à des siècles d'anarchie, le Massif Calcaire est sorti de son isolement, il s'est enrichi et

(1) Voir ci-dessous, appendice IV.

(2) Ci-dessus, chap. II, 6, 8, 15 et 16.

s'est repeuplé. La création dans la Ğezīre d'un grand centre de production de céréales, a permis de consacrer les terres du Massif à des cultures plus appropriées et plus profitables, comme l'olivier et le coton. Les champs en friche ont été mis en culture et de nombreuses ruines antiques sont de nouveau habitées. De pauvres villages de l'intérieur se sont transformés en bourgs entourés de plantations, directement liés aux grandes villes par un réseau de routes locales. L'évolution, d'abord lente et à peine perceptible, s'est accélérée avec l'indépendance du pays et avec la conjoncture économique favorable qui a suivi la seconde guerre mondiale. Cette prospérité renaissante n'est évidemment pas comparable à la prospérité antique, mais elle prouve que le Massif n'a rien perdu de ses possibilités et que son appauvrissement séculaire et son abandon étaient dus à des circonstances historiques, et non au changement des conditions de la vie.

Les villages de culture mixte et les petits centres agricoles, situés aux abords du Massif, et qui avaient pris l'initiative de coloniser à nouveau les régions abandonnées de la montagne, ont été les premiers à profiter de ces circonstances nouvelles.

*
* *

Dans la partie centrale du Massif, c'est à dire dans le Ğebel Bariša, le Ğebel il Aqla et le Ğebel Dueili-Waṣṭāni, — ces localités se trouvent toutes sur le versant Ouest, face à l'Amq, au débouché des pistes de montagne.

Ainsi *Yēni Šehir*, sur la route d'Antioche à Alep, est une petite bourgade entourée de vergers, devant un grand étang d'eau vive, alimenté par une puissante source qui jaillit au pied du Ğebel Bariša (1).

Hārim, à l'issue du Wādi el Kebīr, possède un marché permanent et des khans pour les produits de la région et de l'extérieur. Des sources irriguent ses jardins, et ses olivettes occupent les premières pentes du Ğebel il Aqla (2).

(1) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 231 ; Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades*, p. 134.

(2) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 170 à 172 ; Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord...*

A *Salqīn*, à l'extrémité Nord du Ğebel Dueili, où la multitude des sources est extraordinaire, les vergers et les cultures maraîchères voisinent avec les oliveraies, qui couvrent une surface de plusieurs milliers d'hectares (1).

Plus au Sud, dans l'étroite gorge de l'Oronte, *Derkūš* est un des sites les plus pittoresques de la Syrie, avec ses cultures irriguées par des norias, son pont ancien, ses moulins et ses bains, son petit marché (2).

A *Armenāz* et à *Kefert̄herin*, dans la vallée qui sépare le Ğebel Dueili du Ğebel il A'la, l'air est plus sec et l'irrigation permanente manque. Ici l'olivier pousse, à la fois en beaux quinconces sur les pentes, et dans la plaine à côté des immenses champs de coton du Ruğ (3).

La prospérité de ces petits centres ruraux est due au climat assez humide, à la fertilité du sol et à la présence de l'eau qui rendent possible une grande variété de cultures : cultures maraîchères et fruitières, plantations irriguées et plantations sèches, pâturages, terres à céréales et terres à coton. La richesse des ressources agricoles a créé de multiples possibilités d'échange, encore facilitées par le développement récent du réseau routier et du transport automobile.

Partout le souq est très actif, et dans les khans, les transactions sur les denrées à exporter sont considérables. L'artisanat s'est développé jusqu'à former de petites industries (verrerie (4), poterie, etc.), qui desservent la campagne. Ici résident les gérants des grands propriétaires fonciers d'Alep et les aghas locaux, dont les maisons spacieuses se détachent de la masse des habitations plus modestes de la petite bourgeoisie rurale : culti-

p. 135 ; FROMENT, *Carte touristique et archéologique du caza de Hārem*, dans *Syria*, XI, 1930, p. 285 ; M. van BERCHEM et E. FATIO, *Voyage en Syrie*, p. 229 à 238.

(1) FROMENT, *Carte touristique...*, p. 288.

(2) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 155 et 163 ; FROMENT, *Carte touristique...*, p. 290 ; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, p. 27.

(3) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 215 s. ; Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord...*, p. 153 ; FROMENT, *Carte touristique...*, p. 287 à 288.

(4) J. GAULMIER, *Note sur la fabrication du verre à Armanaz*, dans *Bulletin d'études orientales*, IV, 1936, p. 53 à 60.

vateurs, commerçants, artisans, fonctionnaires, qui possèdent des olivettes et des jardins aux environs.

Hārim est le chef-lieu du caza (arrondissement) qui englobe le Ğebel Dueili, le Ğebel il Aġla et le Ğebel Barīša, ainsi que la partie occidentale du Ğebel Hālaqa, avec la plaine de Dāna. Salqīn, Derkūš et Kefertherīn sont les sièges des nahiyés, ou cantons.

Ces agglomérations, où le nombre d'habitants est de trois à quatre mille (1), ont conservé à travers le moyen-âge certains traits d'une vie urbaine élémentaire, qui se manifeste partout : dans l'organisation du plan, dans l'aspect des maisons et des rues, dans la position dominante envers la campagne, dans l'animation qui règne sur leurs routes à l'époque des récoltes.

Il serait tentant de se représenter l'antiquité sous des traits analogues, bien que sa trace ait généralement disparu, et que les indications épigraphiques et littéraires nous manquent. Les seules exceptions sont Yēni Šehīr, où subsistent les ruines d'Imma, dont le nom est conservé comme celui d'une station de la route (2), et peut-être Derkūš (l'ancienne Platanos ?), autre station routière et centre de batellerie antique, à en juger par une inscription gravée sur la paroi des rochers qui bordent l'Oronte (3).

Cependant l'ancienneté de ces petites villes ressort davantage de leur situation même. Bâties au pied des montagnes qui entourent la plaine d'Antioche, à moins d'une journée de marche de la capitale antique du pays, elles étaient sans doute dans sa dépendance économique immédiate : elles étaient les entrepôts où s'accumulaient pour elle les denrées agricoles, et les intermédiaires de son commerce avec les régions voisines. Elles ont

(1) D'après le *Répertoire alphabétique des noms des lieux habités*, dressé par le Service géographique des Forces françaises au Levant, en août 1945, le nombre des habitants de ces villes est le suivant : Hārim, 4230 ; Salqīn, 4600 ; Derkūš, 3000 ; Kefertherīn, 4350 ; Armenāz, 3745.

(2) V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, p. 343 ; R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 231 et 451 ; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, p. 37 et 38 ; *IGLS*, 624 et 625.

(3) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 155 ; cf. R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, p. 28 ; *IGLS*, 664 et 665.

continué à jouer ce même rôle, à une échelle de plus en plus réduite, après la conquête arabe et jusqu'aux temps modernes (1).

Il est en effet remarquable que dans cette partie du Massif ces bourgades constituent encore aujourd'hui les seuls points de contact qu'aient les villages de la montagne avec l'extérieur. Rien ne semble plus justifier cette orientation. Le centre administratif du pays, le centre des communications et des échanges, la résidence des grandes familles à qui appartiennent les terres, sont bien loin à l'Est, à Alep, — et pourtant, tout récemment encore, les paysans du Ğebel il A'la, et même du Ğebel Barīša, descendaient à Ğārim ou à Armenāz pour leurs achats et leurs ventes, et c'est aussi de là qu'ils se rendaient à Alep (2). C'est que la circulation intérieure de cette région était orientée dans le passé vers Antioche, et que les villages modernes, installés dans les ruines antiques, ont tout naturellement repris les anciens itinéraires, tracés par le relief, qui conduisaient vers les petites villes du versant occidental (3). Celles-ci, grâce à leur situation et à leurs ressources, avaient survécu à la décadence du pays et avaient conservé leur fonction de centres d'échanges.

Leur rôle, d'ailleurs déjà très affaibli par le tracé des nouvelles frontières après la première guerre mondiale, a été diminué encore, à la veille de la seconde, par la cession du sandjak d'Alexandrette à la Turquie. A présent la nouvelle frontière passe au pied même de la montagne, à une centaine de mètres seulement au delà des jardins de Ğārim, de Salqīn et de Derkūš; toutes les relations avec Antioche sont coupées, et Yēni Šehir est devenue une bourgade turque. Par un nouveau réseau de routes, l'état syrien s'efforce de réparer le dommage et de rattacher ces villes, et les villages de la montagne qui en dépendent, à l'intérieur du pays.

(1) CL. CAHEN, *La Syrie du Nord...*, p. 472; J. WEULERSSE, *Antioche, essai de géographie urbaine*, dans *Bulletin d'études orientales*, IV, 1934, p. 27 s.

(2) Sur le versant oriental, au contraire, plus pénétrable et plus voisin de la capitale actuelle, il existe de très grands villages, mais ils sont plus loin dans la plaine, et ne servent pas de centre de relations avec la montagne.

(3) Ci-dessus, chap. II, 19.

*
* *

Au Sud, dans le Ğebel Zāwiye, la situation est inverse : il n'y a pas de localités importantes sur le versant occidental, et seul Qal'at el Mudīq, village réfugié dans la citadelle antique d'Apamée, possède un petit marché local (1). Les relations avec l'Ouest sont à peu près inexistantes (2). La crête du ğebel, qui surplombe les marécages du Ğāb et du Ruġ, est la véritable limite de cette région, entièrement tournée vers l'Est, vers les grandes plaines de la Syrie intérieure.

Ses trois villes : Ma'arret en No'mān, Er Riḥa et Idlib, occupent une position intermédiaire entre la plaine et la montagne. Elles doivent leur prospérité à une économie établie sur l'association de diverses cultures sèches : plantations (oliviers et vignes), céréales et coton.

Ma'arret en No'mān, chef-lieu du caza qui comprend la moitié Sud du Ğebel Zāwiye, est une petite capitale régionale. Les grands propriétaires habitent sur place et leur emprise s'étend à la fois sur les villages à céréales de l'Est, et sur les oliveraies de la montagne. Située sur l'artère principale du pays, la route de Damas à Alep, elle sert d'entrepôt aux produits agricoles, et surtout au blé, distribués ensuite dans les grandes villes (3).

Er Riḥa, au pied du Ğebel Arba'in, sur la route de Lattaquié à Alep, est seule à posséder une grande source. C'est plus spécialement une ville de plantations, de petite et moyenne propriété (4).

Idlib, la plus importante des trois, est située sur la même route, à la pointe Nord du Ğebel Zāwiye. C'est le chef-lieu d'un caza qui passe pour le plus riche de la Syrie. Son terroir comprend les plus grandes

(1) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 197 à 199 ; CL. CAHEN, *La Syrie du Nord...*, p. 163 ; V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, p. 334 ; M. van BERCHEM et E. FATIO, *Voyage en Syrie*, I, p. 188 s.

(2) Ci-dessus, chap. II, 19.

(3) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 187 à 194 ; CL. CAHEN, *La Syrie du Nord...*, p. 162.

(4) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 204-205 et 212 ; CL. CAHEN, *La Syrie du Nord...*, p. 157.

oliveraies du pays, des vignobles, des plaines à céréales et de vastes champs de coton, dont la culture se développe sans cesse (1). Elle possède aussi plusieurs manufactures.

Le trait caractéristique de l'activité de ces trois villes est la concentration, périodique et en grandes masses, de quelques produits spécialisés — blé, olives, raisin, coton, — destinés à une exportation immédiate. Au regard de cette activité, leur commerce local et leur artisanat, pourtant bien développés, ne jouent qu'un rôle secondaire. Ce sont de gros centres collecteurs, fournisseurs des grandes villes, étroitement liés à celles-ci, et notamment à Alep, dont ils ont partagé l'essor économique dans les dernières décades. Elles sont très peuplées et très vivantes, mais il leur manque la variété et l'équilibre archaïques des échanges, qui font l'individualité des petites villes du versant occidental, restées en réalité en marge du pays.

Aussi leur aspect se modifie-t-il rapidement. Aux carrefours des routes se sont constitués de nouveaux quartiers, comprenant des entrepôts, des boutiques et des garages, des services administratifs et des écoles, et les grandes habitations modernes des notables, entourées de jardins. Cependant le noyau ancien, avec ses maisons serrées autour de la mosquée, des khans et des souqs, est encore intact et quelques beaux spécimens de l'architecture musulmane témoignent de son importance au moyen-âge (2).

Les vestiges de leur passé antique sont assez nombreux, mais, dispersés et noyés dans les constructions médiévales et modernes, ils ne permettent aucun jugement sur l'organisation et l'aspect de ces villes à l'époque romaine. Ma'arret en No'mān, probablement l'ancienne Arra (3), a conservé plus de restes que les deux autres (4). Par leur style, ils

(1) J. WEULERSSE, *Paysans de Syrie*, p. 253.

(2) M. van BERCHEM et E. FATIO, *Voyage en Syrie*, I, p. 201 à 203.

(3) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 182, 188 et 238.

(4) La grande mosquée de Ma'arret en No'mān est construite sur l'emplacement d'une église du VI^e siècle. D'une autre église, du V^e ou du VI^e siècle, située dans la partie Sud de la ville, il reste plusieurs assises de la façade

appartiennent à la région du Massif Calcaire, avec toutefois quelques traits plus proprement byzantins, dans la tradition des villes de la Syrie intérieure (1).

Du domaine économique d'Idlib dépendent aussi un grand nombre de bourgs florissants, situés sur le versant Nord-Est du Ġebel Zāwie et sur le versant Est du Ġebel Barīša, mais qui appartiennent déjà à la plaine. Plusieurs d'entre eux, comme Kelli, Binnīš, El Fū'a, Sermīn et Ma'arret Maṣrīn, sont connus depuis l'antiquité ou le moyen-âge. Les deux derniers ont conservé leur caractère médiéval; Ma'arret Maṣrīn, dont la population a doublé en vingt ans, est devenu une véritable petite ville (2).

*
* *

Au Nord, le Ġebel Sim'an présente certaines analogies avec le

Sud, comprises dans les constructions actuelles qui donnent sur la rue. L'abondance des chapiteaux de colonnes à grand diamètre atteste que ces deux églises n'étaient pas les seules, et leur style montre que l'époque du développement de la ville se place dans les deux derniers siècles avant la conquête arabe. Le R. P. Mattern avait déjà noté le grand nombre des vantaux sculptés en basalte, provenant des tombeaux, tout pareils à ceux de la région voisine de l'Est (*Mattern, Villes mortes*, p. 27). La citadelle (El Qal'a), avec ses restes d'enceinte du moyen-âge, se trouve à 500 mètres au Nord-Ouest de la ville; elle est sans liaison avec celle-ci, ce qui est une disposition inconnue aux fondations antiques de Syrie, mais courante dans les agglomérations médiévales de la région (cf. El Bara, pl. CXXXVIII et CXXXIX).

(1) Cf. le décor architectural de cette époque, à Alep (J. SAUVAGET, *Alep*, pl. IX) et à Hama (P. J. RUIS, *Notes on the Early Christian Basilica in Hama*, dans *Berytus*, IV, 1937, p. 117 à 120). Les chapiteaux byzantins, dits "à deux zones", connus à Qaṣr Ibn Wardān (*PAES, II B*, p. 24 à 45; *Early Churches*, p. 168 à 169), mais inconnus à l'intérieur du Massif, se retrouvent dans les agglomérations situées à ses bords: à Idlib (inédits, provenant d'une église aujourd'hui disparue) et à Kfer Rūma (également inédits, remployés dans la mosquée actuelle du village).

(2) Sur Kelli, Binnīš et El Fū'a, voir les appendices III et IV. Sur Sermīn et Ma'arret Maṣrīn, voir CL. CAHEN, *La Syrie du Nord...*, p. 156. Kelli comptait, en 1945, 1400 habitants; Sermīn, 1900; El Fū'a, 2900; Binnīš, 4000; et Ma'arret Maṣrīn, 5000 (*Répertoire alphabétique des noms des lieux habités, dressé par le Service géographique des Forces françaises au Levant*, 1945).

Ğebel Zāwiye. Il est, comme lui, isolé de l'Ouest : les villages de son versant occidental lui sont étrangers et appartiennent à la vallée de l'Afrīn. La ville d'Afrīn elle-même, bien que chef-lieu d'un caza qui comprend une bonne partie de la montagne, est trop éloignée. Le Ğebel Sim'an tout entier fait aujourd'hui partie du domaine économique d'Alep, avec qui ses villages communiquent soit par le défilé de Qātma, soit par les nombreuses vallées transversales de l'Est.

Au débouché de ces vallées, et reliés à la route d'Alep à 'Azāz, se trouvent de gros villages : Nebbul, Neġaule, 'Anadān et d'autres encore, qui exploitent les terres à céréales et les vignobles de la plaine (1). Mais contrairement au Ğebel Zāwiye, le Ğebel Sim'an ne possède pas sur ses bords de centres agricoles de caractère urbain. C'est que la capitale est toute proche : les communications avec elles sont relativement nombreuses et faciles, et les produits de la région y sont acheminés directement, sans intermédiaires ni entrepôts.

Aussi le paysage rural sur le versant Est de la montagne est-il celui des grandes plaines. Le mouvement de repeuplement, de ce côté, a été lent et sporadique : quelques petites agglomérations se sont établies à la tête des vallées, et des plantations commencent à remonter les pentes. Cependant la réoccupation des terres abandonnées du Ğebel Sim'an s'est faite essentiellement, non pas de l'Est, mais du Sud, en partant des villages du Ğebel Ĥalaqa, ou encore du Nord par des nomades.

*
* *

Cette colonisation récente de la montagne suit à peu près partout les mêmes étapes : c'est d'abord l'extension des champs de blé sur des terres inoccupées, où l'on construit un abri temporaire pour la moisson et le battage ; c'est ensuite l'installation permanente d'une famille, à qui

(1) Nebbul avait, en 1945, 4000 habitants ; Neġaule, 1550 ; 'Anadān, 2084 (*Répertoire*).

incombe la surveillance des cultures ; puis viennent les premières habitations définitives, établies pour la plupart dans les ruines ; et finalement, après plusieurs années, se constitue un petit village, d'une dizaine de familles, avec les débuts d'une plantation de figuiers et d'oliviers (1).

Le mouvement s'achève le plus souvent par l'intervention d'un grand propriétaire foncier des environs, des commerçants et des usuriers des villes, qui partagent les récoltes avec les villageois et qui finissent par s'approprier leurs terres, d'après le procédé traditionnel du patronage et du prêt. Les paysans de la montagne, isolés, peu nombreux, privés de l'appui de leur village d'origine, sont pratiquement sans défense contre cette forme légale d'éviction, qui les réduit en métayers de leur ancienne propriété (2). D'ailleurs leur situation matérielle se modifie à peine — elle se trouve même quelque peu améliorée au début, car, libérés pour quelque temps de leurs dettes, ils gardent l'illusion de rester maîtres de leurs champs contre une redevance annuelle au nouveau propriétaire. Celui-ci, de son côté, les soutient dans les années de mauvaise récolte, ou dans leurs différends avec les voisins et les agents du fisc. En règle générale, cette expropriation du fellah ne s'accomplit qu'après son installation définitive sur les terres nouvelles, ce qui décharge l'acquéreur des grands frais de leur mise en valeur, et lui permet d'en connaître exactement le rendement. Pour lui, du reste, la valeur de ces terres dépend en premier lieu de la présence sur place d'une main d'œuvre permanente.

Les plantations créées et exploitées par le propriétaire lui-même, à l'aide d'une main d'œuvre attirée sur les lieux à des conditions particulières, sont plus rares, et ne se rencontrent que dans quelques endroits favorisés (3).

Il faut encore mentionner la colonisation de la montagne par des groupements ethniques non-arabes. Les Kurdes yézidis, établis dans le pays depuis le moyen-âge, mais sédentarisés depuis quelques générations

(1) Voir ci-dessus, chap. II, 15, p. 77-78.

(2) Voir A. LATRON, *La vie rurale en Syrie et au Liban*, Beyrouth, 1936, p. 129 à 131 ; J. WEULERSSE, *Paysans de Syrie*, p. 113 s.

(3) Voir plus loin, Deir Sêta : chap. III, 55.

seulement, ont occupé, dans le Nord du Ğebel Sim'ān, un grand nombre de sites antiques, encore déserts lors du passage de Butler, de Gertrude Bell et du R.P. Lammens (1). Leur expansion s'est dernièrement heurtée à un mouvement analogue, mais plus méthodique et mieux épaulé, des paysans arabes, venus du Sud, et elle est aujourd'hui partout en recul (2).

Les Turcomans nomades, qui au commencement de ce siècle dressaient leurs tentes sur le plateau du Ğebel Ḥalaqa et même au delà de la route d'Antioche à Alep, sont à présent installés sur les lieux de leurs anciens campements, dans les ruines tant de fois occupées et abandonnées qui bordent la plaine de Dāna (3).

Cette grande plaine intérieure présente, par ses monuments antiques, comme par son développement récent, la meilleure introduction à la connaissance des sites du Massif Calcaire, et c'est elle que nous allons étudier maintenant.

(1) A comparer, pour se rendre compte du repeuplement récent, les cartes de la région, dans, *AAES I* et *PAES, I B*, avec notre carte 2, à la fin de ce volume, et la carte LVI du volume de planches. Sur les Yézidis du Ğebel Sim'ān, voir H. LAMMENS, *Le massif du Ğabal Sim'ān et les Yézidis de Syrie*, dans *Mélanges de la faculté orientale de l'Université Saint-Joseph*, Beyrouth, II, 1907, p. 336 s.; R. LESCOT, *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar*, Beyrouth, 1938, p. 201 s.

(2) Ci-dessus, chap. II, 15 et pl. LVI.

(3) F. A. NORRIS en a indiqué deux sur sa carte (*PAES, I B*, p. 60): à Serġible et à Burdaqli; ce sont des campements turcomans et non des campements kurdes. Comme il ressort de la description des sites, ces campements étaient beaucoup plus nombreux que ne l'indique la carte. Aujourd'hui encore l'élément turcoman, tout récemment arabisé, est très fort dans les villages du Ğebel Bariša et du Ğebel Sim'ān, et même dans le Ğebel Zāwiye (par exemple à El Bāra).

B. La plaine de Dāna.

1. *Situation et caractère.* — 2. *Communications.* — 3. *Les grands sanctuaires païens : Šeiḥ Barakāt, Burğ Baqirḥa, Srīr.* — 4. *Les sites de la plaine : leur caractère agricole et leurs monuments.* — 5. *Bāb el Hawā.* — 6. *Dāna* — 7. *Kfeir.* — 8. *Kiš'ala.* — 9. *Burdaqli.* — 10. *Sermada.* — 11. *Sarfūd et Breiğ.* — 12. *Tell 'Aqibrīn.* — 13. *Turmanīn et Deir Turmanīn.* — 14. *Hezre et Deir Aḥṣān.* — 15. *Tell 'Ade, Deir Tell 'Ade et Burğ es Sab'.* — 16. *Stabilité de la plaine de Dāna dans les changements de l'histoire.*

I. Situation et caractère (pl. XL, CCIV et CCV). La plaine de Dāna est située entre le Ğebel Sim'ān et le Ğebel Barīša, immédiatement au pied du Ğebel Seiḥ Barakāt. Là se croisent la grande route d'Antioche à Chalcis, et la route intérieure longitudinale d'Apamée à Cyrrhus⁽¹⁾. Le paysage a été décrit très heureusement par Théodoret de Cyr : « Il est un mont élevé, situé à l'orient d'Antioche et à l'occident de Bérée, dominant les montagnes voisines, et dont le sommet extrême affecte la forme d'un cône. Sa hauteur lui a valu son nom : les habitants du pays ont coutume de l'appeler *Koryphé* (sommet). Autrefois, sur sa cime même, se trouvait un temple des démons, tenu en grande vénération par les gens du voisinage. Plus bas, vers le midi, s'étend une plaine qui forme comme un golfe, fermé de chaque côté par des promontoires recourbés, pas très élevés. Ces promontoires s'étendent jusqu'à la route carrossable, et ils reçoivent les deux pistes qui, coupant [la route], montent du Sud vers le Nord, de l'un et de l'autre côté. Dans la plaine se sont établis des villages, petits et grands, collés à droite et à gauche contre les collines. A la racine même du mont élevé, se trouve une très grosse et très populeuse bourgade, qu'on appelle Teleda dans la langue du pays. Au-dessus, sur la pente, est un vallon buissonneux, qui n'est pas escarpé, mais modérément incliné vers la plaine et regardant le midi » ⁽²⁾.

(1) Ci-dessus, chap. II, 18 ; p. 82 à 84.

(2) THÉODORET., *Hist. relig.* 4 (P. G. LXXXII, col. 1339), traduction de F.

Théodoret, qui décrit vraisemblablement la plaine telle qu'il la voyait de Tell 'Āde, la compare à un golfe : elle ressemble plutôt à un lac intérieur. Allongée du Sud-Ouest au Nord-Est sur 14 km., sa plus grande largeur, qui est de 4 km., correspond au passage de la route d'Antioche à Alep. Le sol y est plan, c'est une cuvette alluviale enserrée dans les collines du Ġebel Ḥalaqa (« l'anneau ») et dominée au Nord par la montagne et le temple de Šeiḥ Barakāt (876 m.). Au Sud de la route, la plaine va jusqu'au Ġebel Bariša (647 m.), qui culmine au temple de Burğ Baqirḥa, d'où une vallée descend vers l'Est, pour atteindre la plaine au village de Sermada. Au Sud-Est de la plaine se dresse, presque isolé, le Ġebel Srīr (558 m.), lui aussi couronné d'un temple.

*
* *

2. *Communications* (pl. CCIV). — La route d'Antioche débouche dans la plaine par l'arc de Bāb el Hawā, sous lequel elle passe (1).

A l'entrée de la plaine se dresse au Nord de la route un tell, le Tell Ma'mūš ; avant de s'engager de nouveau dans la montagne, on laisse au Nord un autre tell, celui d'Aqibrīn. Ainsi se trouve attestée, non seulement l'occupation très ancienne de la plaine, mais encore l'existence également ancienne d'une voie allant d'Ouest en Est. La route romaine (2), encore conservée à cet endroit (pl. CLXX, 3 et 4), franchit ensuite le col qui relie le Ġebel Srīr au Ġebel Ḥalaqa, elle s'engage

CUMONT, dans *Études syriennes*, Paris, 1917. Nous avons modifié celle-ci sur deux points : nous proposons de traduire *ἰππευομένης* par « carrossable » ; *ἰππεύειν* signifie plutôt « conduire un char » que « monter à cheval ». Et nous préférons, *τροῦς*, « pistes » à « sentiers ». Une piste est un chemin créé par le passage des piétons et des animaux.

(1) Sur Bāb el Hawā, voir plus loin, chap. III, 5.

(2) Il en restait 1.200 m. en 1907 (F. CUMONT, *Études Syriennes*, p. 8, carte II, fig. 3 et 4 ; *AAES I*, p. 28). Pour ce qui en reste aujourd'hui, voir la carte du Levant, au 1/50.000^e, feuille *Oroum es Soughra* (1936), ainsi que notre pl. CCIV. La route moderne asphaltée, qui coupe l'ancienne sur le col même de Tell Aqibrīn, ne l'a pas autrement endommagée ; par contre, le tronçon situé au pied de ce col, a servi de carrière au village moderne.

dans une petite vallée et tourne à angle droit vers le Sud, pour déboucher, par le défilé de Kefr Kermīn, dans la plaine de Chalcis.

Un texte de l'empereur Julien fixe à Litarba (Tērib), à deux kilomètres à l'Est de Kefr Kermīn, la limite septentrionale de la Chalcidène (1) : la plaine de Dāna fait donc partie de l'Antiochène (2).

La route d'Apamée à Cyrhus débouche au Sud, par un étroit défilé entre le Ğebel Srīr et le Ğebel Barīša, à mi-distance entre les villages de Sermada et de Tell 'Aqibrīn. Si notre interprétation de Théodoret est exacte, elle se divisait ici en deux branches : l'une gagnait Sermada et longeait le rebord Ouest de la plaine ; l'autre, par Tell 'Aqibrīn, suivait le rebord Est. Elles se rejoignaient au pied du Šeiḥ Barakāt, qu'une seule route contournait par l'Est, pour gagner le col de Dart'azze (3).

Nous avons déjà mentionné quelques routes secondaires, en partie carrossables, qui reliaient les villages de la montagne à la plaine de Dāna, et nous avons aussi parlé des innombrables pistes muletières qui y pénètrent de tout part par les larges vallées à pente douce du Ğebel Ḥalaqa (4). Par sa situation à l'endroit le plus étranglé du Massif, au centre de son système montagneux et en contact facile avec les deux grands plaines extérieures, celle d'Antioche et celle de Chalcis, la plaine de Dāna est le véritable carrefour des communications de la région.

*
* *

3. *Les grands sanctuaires païens : Šeiḥ Barakāt, Burğ Baqirḥa, Srīr* (pl. VIII ; XL ; XLI ; XLII ; XCIII ; CXXXI, 18 ; CLXXIII ; CLXXIV ; CCII, 1). — Ce qui marque la plaine de Dāna, ce ne sont pas seulement les routes qui la traversent, ce sont encore les trois temples païens qui

(1) JULIAN., *Epist.* (27 Hertlein), éd. Cumont et Bidez, Paris 1924, p. 180. Cf. F. CUMONT, *Études syriennes*, p. 2.

(2) Ce que confirment d'ailleurs les inscriptions, toutes datées d'après l'ère d'Antioche.

(3) Ci-dessus, chap. II, 18 ; p. 84.

(4) Ci-dessus, chap. II, 19 ; p. 89.

la dominant du haut de leurs trois sommets, et l'encadrent comme dans un triangle.

Le sanctuaire de *Seiḥ Barakāt (Koryphé)* est connu depuis longtemps, au moins par les inscriptions qui datent la construction de l'enceinte (1). Il consistait dans une monumentale terrasse carrée, de 68 mètres de côté, au centre de laquelle se dressait un temple, qui, d'après nos récents sondages, semble avoir été tétrastyle et orienté à l'Ouest. Une annexe s'élevait dans le péribole, au Sud-Est. L'entrée principale de l'enceinte, au Nord, était précédée de propylées (pl. XLI; XLII,1; CXXXI,18).

Les inscriptions fixent l'histoire du mur d'enceinte, avec les noms des donateurs. D'après le R.P. Mouterde, la construction a duré du milieu du premier siècle de notre ère jusque vers 170 (2). Le temple même n'est pas daté; il n'en reste d'ailleurs qu'une partie des fondations; mais les fragments d'architecture, très nombreux, ressemblent étroitement à ceux des temples de *Burğ Baqirḥa* et de *Srīr* (voir plus loin), et remontent par conséquent au second siècle. L'édifice est donc postérieur aux premiers travaux de la terrasse; mais il était évidemment précédé par un lieu de culte ancien, peut-être seulement par un autel en plein air qui a donné son nom au dieu: le temple, en effet, était dédié à Zeus *Madbachos* (Zeus « autel ») et à *Selamanès*, vieilles divinités sémitiques (pl. CLXXIV).

C'est encore à Zeus *Madbachos*, sous le nom de Zeus *Bômos*, qui en est la traduction grecque, qu'est dédié le temple de *Burğ Baqirḥa*. Celui-ci est infiniment mieux conservé, et H. C. Butler a pu en proposer une reconstitution complète (3). C'est aussi un tétrastyle prostyle, orienté à l'Est, conforme au type romain, mais avec des simplifications

(1) *IGLS*, 465 à 475, avec bibliographie. Cf. ci-dessus, chap. I, 4. La montagne de *Seiḥ Barakāt*, identifiée au mont *Koryphé* de Théodoret de Cyr par F. CUMONT, dans *Études syriennes*, p. 29 s. Voir aussi W. K. PRENTICE, dans *AAES III*, p. 104 à 126. Les plans de la pl. XLII sont le résumé d'une exploration rapide effectuée en 1940.

(2) *IGLS*, p. 267.

(3) *AAES II*, p. 66 à 69. Cf. ci-dessus, chap. I, 4.

(pl. VIII, CLXXIII et CCII, 1). Il était entouré d'une enceinte, encore reconnaissable, et dont la porte, restée debout, garde une inscription datée de 161 (1). Une inscription inédite, gravée sur la colonne la plus au Nord du portique (voir appendice II), témoigne que l'on construisait encore dans le sanctuaire en l'an 238 (2).

Le temple de Srīr se dresse sur le sommet de la chaîne Sud du Ğebel Ḥalaqa. C'est un sommet isolé qui, comme le dit Butler, a dû être de tout temps un lieu de culte (3). Il est impossible de reconstituer sans fouilles le plan du sanctuaire. Toutefois un fragment d'inscriptions nomme l'empereur Trajan et fixe ainsi sa date (4). L'entablement et l'encadrement de la porte, conservés, sont du même style que le temple de Burğ Baqırḥa.

Ces trois temples contemporains, romains par leur disposition et par leur composition architecturale, paraissent tout d'abord étrangers au pays. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'ils soient dus, en partie au moins, à une intervention officielle. Toutefois les formes ont une saveur locale, dans leur simplification rationnelle, et dans la précision un peu sèche des profils. La corniche des rampants du fronton vient s'amortir sur celle de l'entablement, au lieu de la doubler. La frise, comprimée, devient comme un membre de l'architrave, et fait partie du même bloc (pl. CLXXIII, 1 et 3). A Burğ Baqırḥa, les faces latérales n'offrent, en dehors des pilastres d'angle, qu'un seul pilastre, placé de façon asymétrique, et représentant le mur de refend de la cella. Par analogie, un pilastre central orne la face postérieure (pl. VIII et CLXXIII, 1). La corniche, faite d'une doucine, est en forte saillie sur le mur, mais son galbe est déprimé. Le profil des bases, chapiteaux, portes etc., est peu accusé, mais expressif. A Šeiḥ Barakāt, nous avons découvert les chapiteaux dans une fouille. Ils présentent la combinaison suivante.

(1) *IGLS*, 569.

(2) Ci-dessus, appendice II, inscr. 20 et pl. CXLV, 20. Il est encore à noter que le fronton conservé de la face Nord du temple porte en bas-relief une figure de Niké entre deux palmes.

(3) *PAES, II B*, p. 236.

(4) Règne de Trajan, 116/117.

La colonne porte un chapiteau toscan, composé d'un astragale de perles et de pirouettes, d'une échine d'oves, et d'un abaque traité comme une corniche. Mais de plus, le haut du fût est orné, au dessous de ce chapiteau, d'un astragale strié en torsade et d'un rang de grandes feuilles d'acanthé épannelées. Tout cet ensemble est taillé dans un bloc, et forme manifestement une unité dans l'esprit du sculpteur (pl. CLXXIV, 2). — La même composition se retrouve aux pilastres de Burğ Baqırğa (1), mais les chapiteaux des colonnes sont d'un style corinthien simplifié (pl. CLXXIII, 3 et 4).

(1) J'ai relevé le même chapiteau dans le temple de Qal'at Kalōta (II^e siècle). En dehors de notre région, on connaît dans la Syrie du Nord deux autres exemples de ce chapiteau : l'un à Tell Abiad (inédit), l'autre à Qaṣr el Ḥeir eš Šarqī (A. MUSIL, *Palmyrena*, p. 77, fig. 20 ; cf. A. GABRIEL, dans *Syria*, VIII, 1927, p. 322, fig. 15, et D. SCHLUMBERGER, *Syria*, XIV, 1933, p. 306). Ces deux chapiteaux, qui selon nous sont aussi du II^e siècle, ont des feuilles ciselées, disposées en hélice (ce sont les plus anciens exemples connus du chapiteau dit « à feuilles tournées par le vent », si répandu dans le Massif Calcaire à l'époque chrétienne). On retrouve le même chapiteau composite, mais à feuilles d'acanthé droites, sur la côte méditerranéenne : le Musée National de Beyrouth en possède un très bel exemple. Mais c'est surtout dans la Syrie du Sud que ce type est très répandu : voir K. WULZINGER et C. WATZINGER, *Damaskus*, I, *Die antike Stadt* : chapiteaux à Qaimariye, à Eṣ Ṣaleh-īye, p. 103, fig. 66 ; à 'Ain Terme, p. 104, fig. 68 ; à Kefr Baṭne, p. 104). Deux chapiteaux de ce même type, l'un en calcaire, l'autre en basalte, sont conservés au Palais Azem, à Damas. Pour le Ḥaurān et le Ğebel Drūz, voir *AAES II*, p. 402 à 405, et R. BRÜNNOW et A. v. DOMASZEWSKI, *Provincia Arabia*, III, p. 322 et 323. Le plus ancien exemple connu étant celui du temple de Si' (I^{er} siècle avant notre ère : *Syrie centrale*, pl. 4 ; *AAES II*, p. 322 et 323), il est possible que cette forme soit née, avec tant d'autres formes hétéroclites, dans l'architecture nabatéenne. A l'époque chrétienne, ce chapiteau, que nous appellerons « chapiteau toscan composite », a connu une grande fortune dans l'architecture religieuse du IV^e et du V^e siècle. Un chapiteau de pilastre, inédit, dans l'église Ouest de Burğ Ḥeidar (milieu du IV^e siècle), est encore proche des modèles classiques. Mais quand on a utilisé le même type pour les colonnes de la nef des basiliques, il a fallu l'adapter pour recevoir la pesante charge de l'arcade et de l'étage de la claire-voie : l'abaque devient un tailloir massif ; l'échine, un quart de rond, se transforme en un cône tronqué, renversé, qui occupe la moitié de la hauteur du chapiteau, et sa surface est souvent cannelée (cf. le chapiteau de pilastre du palais de Dioclétien à Spalato : E. HÉBRARD et J. ZEILLER, *Spalato, le palais de Dioclétien*, p. 63). Sous cette forme il apparaît, en de nombreuses variantes, dans les églises

Il est difficile de dire si ces traits particuliers représentent des caractères originaux de l'architecture du Massif Calcaire à l'époque romaine ; ces temples sont les premières constructions monumentales de la région. On trouverait dans le Ĝebel Drüz les mêmes motifs et les mêmes tendances à la simplification. Tel pourrait avoir été, pour l'Antiochène aussi, l'aspect du décor avant l'arrivée des Romains. En tout cas, c'est à partir de ces éléments, qui appartiennent à toute la Syrie intérieure, qu'il faudrait étudier la genèse et le développement de l'architecture propre du Massif.

Ces trois temples, qu'on trouve ainsi à l'origine de l'architecture régionale, apportent en même temps un témoignage capital sur la vie ancienne de la plaine. Ce sont des hauts-lieux romanisés, mais dédiés aux dieux traditionnels du pays — « aux dieux des ancêtres » — par de grandes familles, à peine hellénisées, et parées elles-mêmes du droit de cité romaine (1).

*
* *

Sur le Šeih Barakât, à un demi kilomètre environ à l'Ouest, au pied de son cône terminal, s'étendent les ruines du seul village de cette montagne, celles de *Herbet Šeih Barakât* (pl. XLI et CXXX, 19). Cette agglomération, importante par ses dimensions (de 300 m. sur 500 m.), est d'origine très ancienne, antérieure aux vestiges actuels du temple (2).

L'absence de toute construction monumentale et l'aspect uniformément pauvre de ses maisons, avec leur petit appareil polygonal de moellons ou leurs blocs mal équarris, laisse croire que la condition des

de la fin du IV^e siècle et du commencement du V^e, construites par deux architectes contemporains et probablement d'origine étrangère, Markianos Kyris et Julianos (voir ci-dessus, chap. I, 14, p. 51, note 3), ainsi que dans les églises de Kimār et de Kalōta (église Est), et d'ailleurs. Cette forme composite disparaît dans la région à la fin du V^e siècle, lors de l'adoption presque générale du seul chapiteau corinthien pour les colonnades de la nef.

(1) *IGLS* 465 à 474 ; cf. ci-dessus, chap. II, 18 ; p. 85.

(2) *AAES I*, p. 31 ; *IGLS* 476 et 477. Voir ci-dessous, chap. III, 26 et chap. III, 27, la description des plus anciennes maisons de Qaṭūra et de Refāde.

habitants n'a pas changé dans les six siècles de l'existence du village. C'étaient probablement des serfs, des colons, ou de petits métayers, qui exploitaient les terres du sommet, propriété du sanctuaire païen, et, après la christianisation du pays, de quelques notables, ou de l'un des nombreux couvents des environs. Dans la partie Sud, au bord de la plateforme qui surplombe la plaine de Dāna, se trouve un quartier tardif, serré autour d'une petite basilique à abside carrée, de la fin du VI^e, ou peut-être même du VII^e siècle. Le seul trait notable de cette église, construite dans la même technique rudimentaire que le reste du village, est le martyrion avec ses reliquaires à huile, entaillés dans la paroi des murs, au lieu d'être comme ailleurs disposés sur le sol (pl. XLII, 2).

Le village antique de *Baqirḥa* (1) est situé sur le versant Nord du Ġebel Bariša, au dessous du temple (pl. XCIII et CLXVI, 3). Ses maisons s'étagent en terrasses le long de rues tracées d'Ouest en Est, parallèlement à la pente. Leur date varie du II^e au VI^e siècle ; elles sont spacieuses et monumentales, exécutées en grand appareil polygonal ou régulier, extrêmement soigné. La plupart possèdent deux entrées de niveau différent : l'une au Nord, sur la rue inférieure, s'ouvre au rez-de-chaussée, aménagé en pressoir ou en dépôt ; l'autre, au Sud, sur la rue supérieure, mène à l'étage d'habitation. Les maisons sont précédées, souvent de deux côtés, de portiques, dont les chapiteaux et les colonnes sont taillés avec une grande finesse et un sens très juste des proportions. Les rues sont reliées entre elles par des rampes transversales ou par des escaliers. Deux églises se dressent aux deux bouts du village, dans l'enfilade des rues. A l'Ouest, c'est une basilique du commencement du V^e siècle, construite par Markianos Kyris ou par ses disciples, remaniée et élargie en 501, avec un décor qui rappelle celui du baptistère de Qal'at Sim'an (2). A l'Est, dans un quartier plus récent, s'élève une très belle et grande basilique à abside carrée, datée de 546 (3),

(1) *AAES II*, p. 191 à 193 et p. 209 à 212 ; *PAES II B*, p. 195 à 201 ; *IGLS*, 565 à 568.

(2) *Early Churches*, p. 133 ; *AAES III*, inscr. 51, p. 71 et 72.

(3) *Early Churches*, p. 139 ; *AAES III*, inscr. 53, p. 73 et 74.

dont nous avons reproduit la façade et le chevet sur la planche CLVI.

Le plan très ordonné de l'agglomération et la belle apparence de ses constructions lui confèrent un caractère presque urbain, encore renforcé par la disposition très particulière des maisons, alignées derrière leurs portiques, avec leurs pressoirs et leurs magasins donnant directement sur la rue.

Baqirḥa se trouve au milieu de terrains pierreux et abrupts, à mi-chemin entre les agglomérations commerciales du palier inférieur du Ğebel Barīša, et les villages de plantations de la crête. Comme sa position et son organisation l'indiquent, l'agriculture n'était pas l'occupation principale de ses habitants : c'était la fabrication de l'huile, probablement pour les marchés d'exportation de Babisqa, de Ba'ūde et de Dār Qita, installés au dessus de la route d'Antioche à Chalcis (1). Il se peut que le village ait d'abord appartenu au temple, qui aurait été le premier propriétaire des grands pressoirs de la région (2). Mais, au contraire de Ḥerbet Šeiḥ Barakāt, resté jusqu'à la fin un village de petits agriculteurs dépendants, Baqirḥa s'est développé, dès le II^e siècle, en une agglomération importante de propriétaires d'huileries.

*
* *

4. *Les sites de la plaine : leur caractère agricole et leurs monuments* (pl. XL, 2; XLI; XLIII à XLVIII; LI; CXXVI; CLXVII à CLXXII; CCIV et CCV). — La région de Dāna se présente aujourd'hui comme un centre de culture mixte. Le sol comporte une couche profonde de terres alluviales très fertiles et relativement humides. Ces propriétés, fort recherchées, sont passées en grande partie dans les mains des Alépins, sans que les paysans en aient perdu de leur aisance. Jusqu'à ces derniers temps la plaine produisait presque exclusivement des céréales, mais récemment la culture du coton, facilitée par les excellentes communications et par l'apport des capitaux d'Alep, a pris une très grande extension.

(1) Ci-dessus, chap. I, 6; p. 23 et 24.

(2) Cf. ci-dessus, chap. I, 11, p. 41 et note 5.

La prospérité qui en résulte a amené d'importants changements dans l'économie de la plaine, et du même coup, dans le caractère de son habitat. Le blé, jadis un produit d'exportation, n'est plus semé que pour les besoins locaux. Les meilleures terres sont à présent réservées au coton, devenu la culture principale ; ailleurs, dans les parties rocheuses et sur les pentes des collines, on voit se développer des vignobles et de grandes plantations d'oliviers et de figuiers (pl. XLV).

La population s'est considérablement accrue, surtout par l'affluence de l'extérieur. Des familles de fellahs et des groupements de nomades, attirés par la haute paie pendant les travaux saisonniers, ont fondé de nouveaux villages dans les ruines environnantes et cultivent les terres en friche du Ġebel Ḥalaqa. D'autres villages se forment au milieu des plantations. Parmi les villages anciens, quelques uns ont pris une grande importance et possèdent aujourd'hui le statut municipal. Leurs quartiers neufs, aux larges rues et aux maisons spacieuses en pierre de taille, rappellent les petites villes agricoles du Ġebel Zāwiye. Aujourd'hui le paysage désolé et vide que nous ont décrit les voyageurs, il y a cinquante ans ou plus, se ranime et s'humanise. Avec ses pentes revêtues de la verdure des plantations, ses villages peuplés et ses foules de paysans, occupés dans les champs à l'époque du labour et de la moisson, il ressemble de nouveau au paysage que contemplait l'anachorète Eusèbe, du haut de sa retraite de Teleda (1).

A l'exception de deux tells, ceux de Tell Ma'muṣ et de Tell 'Aqibrīn, restés inexplorés, et à l'exception de Dāna et de Sermada, tous les villages se trouvent sur les bords de la plaine — « collés à droite et à gauche contre les collines », selon l'expression de Théodoret de Cyr. On compte en tout vingt sites antiques : dix sites encore habités (marqués d'un astérisque), et dix sites déserts.

Ce sont : Au milieu des champs : *Dāna et *Sermada. Sur le bord occidental (du Sud au Nord), *Sarfūd et Breiġ (ces deux dans la vallée de Sermada), Bāb el Hawā, *Burdaqli, Kiš'āla, *Deir Aḥṣān, Deir Mālek,

(1) F. CUMONT, *Études syriennes*, p. 31, note 2 ; S. SCHIWIEZ, *Das morgenländische Mönchtum III*, Mölding bei Wien, 1938, p. 205. Cf. ci-dessous, chap. III, 15.

**Hezre*, *Hezre el ʿĀtiqa*, **Tell ʿĀde* et *Burğ es Sabʿ*. Le couvent de *Deir Tell ʿĀde*, au Nord, est situé sur le versant du Ğebel Šeiḥ Barakāt, exactement dans l'axe longitudinal de la plaine. Sur le côté oriental on trouve (du Nord au Sud) : *Deir Turmanīn*, **Turmanīn*, **Kfeir*, *Deir ʿamān* et **Tawāmi* (ces deux derniers à quelque distance de la plaine), et enfin, tout à fait au Sud, au pied du Ğebel Srīr, le village de **Tell ʿAqibrīn*.

Beaucoup de ces villages doivent à la fertilité du sol d'avoir été occupés en permanence depuis la plus haute antiquité. Leur passé n'est évidemment représenté que par des fragments intégrés dans les constructions actuelles, ou encore par quelques monuments exceptionnels, devenus l'objet de la piété populaire. Dāna et Sermada, connus par les textes assyriens et égyptiens, sont contemporains des sites abandonnés de Tell Maʿmūš et de Tell ʿAqibrīn. C'étaient, à l'origine, des agglomérations en pisé ou en briques crues, sans cesse démolies et reconstruites, disparues sans laisser d'autres traces qu'une élévation du terrain. Il est à noter que ces quatre plus anciens établissements de la région occupent dans la plaine des hauteurs isolées, à distance des pentes (1). Cette position s'explique assez par les nécessités de la défense, d'autant plus que les premiers occupants de la plaine étaient probablement des laboureurs, et non des planteurs, et que le développement des plantations, suivi d'une dispersion des villages vers la lisière de la plaine, n'a commencé qu'au I^{er} siècle de notre ère, après la pacification du pays par les Romains.

Sur les bords de la plaine, le rythme perpétuel de repliement et d'expansion, qui a succédé à la progression constante du peuplement à l'époque romaine, a laissé subsister, dans un cadre antique détérioré, de rares monuments médiévaux, d'un intérêt et d'une qualité médiocres,

(1) Dāna et Sermada sont en réalité des îlots détachés des promontoires rocheux du Ḥalaqa, surélevés par les débris nivelés des établissements antérieurs. Le cas est le même pour Hezre, qui, bâti sur une échine étroite, est pratiquement aussi isolé. Il est possible que le village primitif d'ʿAqibrīn ait occupé d'abord le tell du même nom, et qu'il se soit déplacé, au I^{er} siècle, de l'autre côté de la route, au pied du Ğebel Srīr. Tērib, à quelques kilomètres à l'Est, est également une agglomération très ancienne, située, elle aussi, sur un tell à plusieurs centaines de mètres de la montagne.

exécutés le plus souvent avec des matériaux de remploi. Le reste a péri ou s'est confondu dans les habitations modernes. A côté, sur les mêmes pentes, et plus haut, sur le plateau du Ġebel Ḥalaqa, sont de nombreux sites antiques abandonnés, allant du I^{er} au VII^e siècle.

Cette période est en vérité la seule qui nous ait laissé des monuments importants et durables, car les époques antérieures, comme celles qui ont suivi, n'ont élevé que des abris caducs, dont la trace subsiste à peine. Au contraire, pour les sept premiers siècles de notre ère, la perfection remarquable de la taille des pierres a préservé de la destruction naturelle ou volontaire une multitude d'édifices : habitations, temples, églises, couvents, mausolées. On se représente difficilement aujourd'hui l'immense effort que suppose la création, en pleine campagne, de cette architecture monumentale, presque unique dans un monde où l'architecture paysanne est faite de moellons et de terre.

Quand on regarde aujourd'hui la plaine de Dāna et ses villages, on les voit encore sous l'aspect que leur a donné cette forte civilisation. Toutes les agglomérations, médiévales ou modernes, sont établies dans les ruines des villages antiques ou sur leurs fondations. Et, comme le prouve le nombre des sites encore inoccupés, la plaine de Dāna, à présent l'une des régions rurales les plus riches et les plus peuplées de la Syrie, est loin d'atteindre la prospérité et la densité de population qu'elle avait à l'époque romaine.

Dans la brève description des sites, que nous allons présenter, nous avons essayé de dégager, dans chaque cas, les traits qui caractérisent le mieux l'histoire de la plaine à cette époque. Nous commencerons par Bāb el Hawā, sur la route d'Antioche à Chalcis, par où les voyageurs venant de l'Ouest entrent dans la plaine.

*
* *

5. *Bāb el Hawā* (pl. XL 2, et CXXV, 3). — Les monuments conservés de Bāb el Hawā sont de l'époque chrétienne (1). Par son appa-

(1) Sur les monuments de Bāb el Hawā, voir *AAES II*, p. 267 ; *PAES, II B*, p. 210 ; *IGLS*, 528. Une étude d'ensemble du site n'a pas encore été faite.

reil et ses détails, l'arche qui franchit la route est du VI^e siècle. L'église voisine, avec ses arcs, qui ne sont en fait que des poutres découpées en forme d'arc, et ses chapiteaux ioniques à tailloir massif, est de la fin du IV^e siècle (1). Elle est liée par l'arche de la route à un vaste ensemble de constructions, situé au Nord de celle-ci. Cette partie des ruines, déjà très endommagée à l'époque de Butler, a encore servi de carrière pour la construction de la route moderne et de divers bâtiments du poste frontière, installé là après la cession du Sandjak. Au sol, les restes sont extrêmement confus : la photographie aérienne présente un vaste rectangle de 70 m. sur 30, dont la longueur est parallèle à la route et à l'église (pl. XL. 2). Cet ensemble monumental est placé au débouché d'une vallée, longue de 2 km. et large de 400 m., où passe la route, et qui est plantée de céréales (pl. CCIV) : cette situation est comparable à celle qu'occupe, plus à l'Ouest, le couvent de Qaşr el Banāt, qui domine au tournant de la route une cuvette alluviale (2). Il est possible qu'il faille également restituer à Bāb el Hawā un couvent et son terroir.

Toutefois une inscription gravée sur une stèle à quelques centaines de mètres à l'Ouest de Bāb el Hawā, copiée par Prentice, et interprétée par Grégoire — interprétation légèrement retouchée par le R.P. Mouterde — nous donne un renseignement précieux : nous nous trouvons sur un domaine impérial. La lecture définitive de l'inscription est en effet la suivante (3) :

(1) Cf. *AAES II*, p. 25. C'est la forme des chapiteaux, et non celle des arcades, qui permet de dater l'église. L'architrave entaillée en forme d'arc est employée dans certaines petites églises, indistinctement entre le IV^e et le VI^e siècle : voir *LASSUS, Sanctuaires*, p. 71 et 72.

(2) Voir plus loin, chap. III, 21.

(3) *IGLS*, 528. Pour le commentaire, cf. surtout H. GRÉGOIRE, *Miettes byzantines*, dans *Anatolian Studies Presented to Sir W. Ramsay*, Manchester, 1923, p. 158 ; et R. MOUTERDE, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth*, XI, 1923-1924, p. 453. Sur les maisons impériales, cf. J.B. BURY, *The Imperial Administrative System in the Ninth Century*, London, 1911, p. 79 et 101.

Χωρίον διαφέρει τῷ θείῳ οἴκῳ τῶν Ὁρμίσδου, προνοουμένων ὑπὸ Μάγνου τοῦ πανευφήμου ἀπὸ ὑπατῶν, κόμητος καθοσιωμένων δομειστικῶν, γενικοῦ κουράτορος.

Terrain appartenant à la maison sacrée des biens d'Hormisdas, gérés par Magnus, le très illustre consulaire, comte des domestiques sacrés, curateur général.

On estime que ce domaine faisait partie des biens attribués par Constantin au prince perse Hormisdas, frère de Sapor II, qui s'était réfugié auprès de lui en 323, et rendit de grands services, d'abord à son protecteur, puis à Julien, dans leurs guerres de Perse (1). Ces biens, qui avaient fait retour à l'empereur, étaient gérés, comme d'autres grands héritages, par de très hauts personnages de la cour: Magnus le Syrien, dont parle l'inscription, avait été ministre des finances (*comes sacrarum largitionum*) et avait joué un rôle militaire important en Haute Syrie, dans la lutte contre Chosroès II en 573. Cette inscription révèle qu'il avait commandé la garde impériale. Son successeur, comme curateur des biens d'Hormisdas, Domentiolus, est attesté en 578 (2). L'inscription doit donc se placer entre ces deux dates.

Le continuateur de Théophane indique à deux reprises que les biens d'Hormisdas comprenaient, à Constantinople, le monastère des martyrs Serge et Bacchus (3). On connaît par ailleurs un « palais d'Hormisdas ». C'est dire que les biens attribués au réfugié avaient été considérables et que la propriété de Bāb el Hawā n'en constituait que la moindre partie.

Il est difficile d'en fixer les limites. Notre plan (pl. XL, 2) montre clairement que les bâtiments sont à l'Est de l'arche. On en conclura que l'arche donne accès à un domaine situé à l'Est de celle-ci, et dès lors on ne doutera guère que ce domaine n'ait compris la plaine de Dāna, en tout ou en partie (4). La porte monumentale, précédée de la stèle,

(1) Références dans PAULY-WISSOWA, s. v. *Hormisdas*.

(2) E. STEIN, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches*, Stuttgart, 1919, p. 98 et 101, note 7.

(3) *Theophanes continuatus* (Bonn), XLVIII, p. 154 et 649.

(4) Il est peu probable que la petite vallée à l'Ouest de Bāb el Hawā, au bout de laquelle se trouve la stèle, ait constitué le domaine impérial. Ce sont à notre avis, la

marquait l'entrée de la propriété impériale pour le voyageur qui arrivait d'Antioche, et les constructions qui l'entouraient — au Sud l'église, et au Nord l'ensemble des bâtiments — doivent avoir fait partie de la résidence du gestionnaire, en l'occurrence Magnus le Syrien (1). De toute manière, les restes conservés, même l'église, sont postérieurs à Hormisdas.

*
* *

6. *Dāna* (pl. XLIII ; CLXIV, 6 ; CLXVII, 2 ; CLXX, 1 ; CCIV et CCV). — *Dāna*, au centre de la plaine, est un site célèbre, dès les textes assyriens, et jusqu'à la bataille de l'*Ager Sanguinis* (2). Aujourd'hui, avec ses trois mille habitants, c'est la bourgade principale de la région et le centre de sa production cotonnière. Elle occupe une éminence isolée, exhaussée par des couches de débris anciens. Son importance à toutes les époques explique la disparition presque complète des édifices antiques. Le seul monument entièrement conservé est un tombeau à baldaquin, situé à l'extrémité Nord du village (3). Sur un socle élevé, quatre colonnes ioniques portent un riche entablement et une pyramide de pierre appareillée. Ce monument surplombe une carrière percée d'arcosoliums (pl. XLIII ; LXXXVI, 7 ; CLXIV, 6 ; CLXX, 1). L'un de ceux-ci porte la date de 324 de notre ère, que Vogüé a attribuée au monument même (4). Butler le croit plus ancien et le place au III^e siècle. Le caractère classique des chapiteaux ioniques permettrait de lui donner une date encore antérieure : on pourrait accepter la lecture

stèle et l'arche qui marquent l'entrée dans le domaine, qui, par conséquent, devait se trouver à l'Est, dans la plaine de *Dāna*.

(1) Cf. la position du palais et de l'église à *Qaṣr Ibn Wardān*, ensemble contemporain de celui de *Bāb el Hawā* (palais construit en 564) : *PAES, II B*, p. 26 à 45 ; *PAES III B*, inscr. 908, p. 40. R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, p. 175, pl. CXIV et CXV.

(2) R. DUSSAUD, *Topographie*, pp. 221, 239, 243 ; *AAES II*, p. 29 ; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 282 ; *IGLS*, 490 à 495.

(3) VOGÜÉ, *Syrie centrale*, pl. 93 ; *AAES II*, p. 73 ; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 282, pl. XLIII.

(4) *IGLS*, 491 ; VOGÜÉ, p. 117.

du R.P. Mouterde pour l'inscription, très fruste, gravée sur la base du monument lui-même, et où il propose de lire la date de 181-182 (1).

A partir de cette date, une série d'inscriptions datées et de fragments architecturaux nous conduit jusqu'en 494. Texier et Pullan ont relevé, en 1840, une église datée de 483, dont il ne reste aujourd'hui que l'abside (2). A l'Ouest du mausolée, une vaste citerne couverte en dalles posées sur les architraves de trois rangs de piliers, appartenait à des thermes (3).

Ce mausolée, qui domine le village, et les grands tombeaux souterrains dont nous avons donné un exemple sur la pl. LXXXV, 2, impliquent l'existence au II^e siècle de grandes familles terriennes; et d'autre part la présence de thermes, édifice rare dans la région, indique que Dāna était dans l'antiquité, comme aujourd'hui, l'agglomération principale de la plaine. La prospérité du village a duré au moins jusqu'à la fin du V^e siècle. Comme la plupart des sites de la plaine, Dāna n'a pas conservé de monuments datés ou datables du VI^e siècle (4).

(1) *IGLS*, 492. Les chapiteaux ioniques du III^e et du IV^e siècle sont déjà très éloignés de leurs modèles classiques : leur tailloir massif, carré, couvre entièrement les volutes; l'échine est un cône tronqué, renversé, qui s'adapte au plan carré du tailloir; les volutes se détachent à peine du volume des chapiteaux (voir, par exemple, le chapiteau de Kafr Nābu, dans *Early Churches*, p. 236, fig. 256). Dans le monument de Dāna, au contraire, nous avons un véritable abaque ionique en coussin, très en retrait; l'échine forme un cercle parfait, au sommet comme à la base; les volutes sont très en saillie, et gardent une vraie valeur plastique; on remarque la palmette traditionnelle à la commissure des volutes. Dans l'ensemble, le mausolée est très élancé, et ses moulures, de relief accusé, sont de facture délicate, — il garde la légèreté des monuments distyles de Sermada et de Qaṭūra. Tous ces indices nous permettent de le placer au II^e siècle.

(2) *TEXIER* et *PULLAN*, *Architecture byzantine*, pl. LIX et LX, p. 193; *AAES II*, p. 142, fig. 53; *AAES III*, inscr. 90, p. 99; *IGLS*, 490. L'église se trouve au centre du village. Une autre inscription (*IGLS*, 494) parle d'une église dédiée à S^{te} Marie. Peut-être était-ce la même.

(3) Ci-dessus, p. 26, note 1.

(4) En contraste avec la montagne, où l'activité de construction se poursuit sans interruption, la plaine de Dāna ne possède que de rares monuments du VI^e siècle. Les seules exceptions sont les constructions des grands domaines (Bāb el Hawā, Tell

Les constructions du moyen-âge ont été presque entièrement absorbées par le village moderne. On reconnaît à peine leur trace dans les maisons de moellons et de terre, constamment démolies et rebâties. On croit pouvoir identifier les restes d'un noyau défensif sur l'emplacement de l'église (1), et de parties plus anciennes dans la mosquée actuelle; le cimetière a conservé des stèles médiévales datées (2).

Au terroir actuel de Dāna appartiennent deux villages antiques, Kfeir et Kiš'ala, situés, l'un à l'Est et l'autre à l'Ouest, sur les pentes du Ġebel Ḥalaqa.

*
* *

7. *Kfeir*. — Kfeir (3), à 2 km. à l'Est, sur un terrain rocailleux, est enveloppé d'oliviers. Une tour antique les domine et les surveille. Une tombe porte la date de 360: c'est peut-être celle d'un vétéran, car le R.P. Mouterde croit pouvoir y lire le mot de « *primipile* » (4). Cette tombe est devenue une mosquée, qui est datée de 1460-61 (5), et probablement contemporaine d'une mosquée non-datée, assez bien conservée, qui se trouve à Burdaqli (6). La présence de ces deux monuments médiévaux tardifs prouve que la plaine de Dāna, qui avait acquis une

‘Aqibrīn), quelques églises et surtout les couvents, dont le nombre s'accroît progressivement vers la fin du siècle. Sur les six inscriptions datées que nous possédons de cette période, l'une est la borne du terrain d'Hormisdas (Bāb el Hawā, entre 573 et 578: *IGLS*, 528), quatre appartenaient à des édifices ecclésiastiques (Burdaqli, 517: *IGLS*, 525; Burg es Sab', 572: *IGLS*, 478; Deir'amān, 579: *IGLS*, 502; Deir Tell 'Āde, 601/2: *PAES*, IV B, inscr. 16), et une seule pourrait provenir d'une habitation privée (Turmanīn, 592: *IGLS*, 500).

(1) Restes d'une tour médiévale, en face de l'abside. Cf. les églises de la région, transformées au moyen-âge en fortins: ci-dessous, chap. III, 45, pl. LXXXI, et appendice IV, pl. CLIV et CLV.

(2) Ci-dessous, appendice IV, pl. CLIV et CLV.

(3) *PAES*, II B, p. 241.

(4) *IGLS*, 504.

(5) *PAES*, IV D, inscr. 127, p. 90.

(6) *PAES*, II B, p. 235; ci-dessous, chap. III, 9; p. 121.

certaine prospérité sous les Zenguides et les Ayyoubides, l'a conservée pendant l'époque mamelouque.

Des maisons, construites récemment pour la surveillance des plantations et pour le séjour pendant la moisson, constituent le noyau d'un petit village naissant.

*
* *

8. *Kiš'ala*. — Les ruines inédites de *Kiš'ala* occupent un promontoire à 2 km. environ à l'Ouest de *Dāna* (pl. CCIV et CCV). A l'exception de quelques montants de porte avec leurs linteaux, presque rien ne reste des maisons, construites en appareil polygonal rudimentaire, et qui s'échelonnent entre le I^{er} et le IV^e siècle. Le caractère agricole de l'agglomération ressort de la multitude de ses pressoirs et citernes, éparpillés sur toute la surface du promontoire : c'était, comme *Kfeir*, un petit village de plantations, et, au moins au début, un village de propriétaires indépendants, comme l'attestent ses nombreux hypogées du II^e siècle, dont l'un est daté de l'été 135 (1).

Le site semble avoir été définitivement abandonné au VII^e siècle, peut-être déjà au VI^e.

*
* *

9. *Burdaqli* (pl. CLXVII, 5 et 6). — Plus loin, à 1 km. au Sud-Ouest de *Kiš'ala*, à mi-chemin entre ce village et *Bāb el Hawā*, se trouve le site de *Burdaqli* (2). Butler, qui le visita en 1905, l'avait trouvé inhabité, occupé pendant quelques semaines de l'année par des familles nomades qui venaient y séjourner, sans doute pour la récolte du blé semé en automne, avant la saison des pluies. Aujourd'hui ces mêmes nomades turcomans, qui travaillent régulièrement comme manœuvres saisonniers dans les champs de *Dāna* et *Sermada*, ont fondé à *Burdaqli* un

(1) Ci-dessous, appendice II, inscr. 19, pl. CXLV, 19.

(2) *PAES, II B*, p. 235 ; *IGLS*, 525 et 526.

village, et possèdent leurs terres sur le plateau du Ğebel Ğalaqa, et leurs propres plantations.

Le site possède de nombreux restes de constructions médiévales musulmanes, parmi lesquelles trois mosquées du XII^e siècle (1), une mosquée du XV^e siècle, avec un minaret octogonal, et des cimetières avec des stèles datées de 1135 à 1338 (2).

Dans l'antiquité, c'était presque une petite ville, dominée par un beau tombeau monumental à arc, ornée de deux églises au moins, et de riches résidences; alentour sont de vastes carrières. Les inscriptions funéraires montrent que dès le II^e siècle, il y avait là des familles importantes de propriétaires. Les tombeaux sont pour la plupart des cuves taillées dans le sol, avec couvercle de sarcophage. Le plus ancien est de 164 (3). Un autre, daté de 310, a été construit par un vétéran, Valerius Romullus. L'inscription indique qu'il avait été enrôlé en Pannonie supérieure (4).

*
* *

10. *Sermada* (pl. XLIV, CLXXI, 1 et 2). — Sermada est situé tout à fait au Sud de la plaine, sur une colline basse, détachée du Ğebel Bariša (5). C'est là que débouche la vallée qui descend de Burğ Baqırğa, et qui forme comme une annexe de la plaine. C'est comme Dāna un site très ancien, cité dans les textes de Thoutmès III (6). Le village antique a pratiquement disparu: il reste quelques pans de murs épars, et des fragments remployés, parmi lesquels sont plusieurs inscriptions, datées

(1) Datées par analogie avec la mosquée M2 à El Bāra, de 497/1103-04: voir la note de Mme Dominique Sourdel, dans l'appendice IV; pl. CL, 41 et 44.

(2) Ci-dessous, appendice IV, pl. CLIV et CLV.

(3) *IGLS*, 522.

(4) *IGLS*, 523.

(5) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 221; *AAES II*, p. 58 à 60: *Villes mortes*, p. 86; FROMENT, *Carte touristique...*, dans *Syria*, XI, 1930, p. 282; Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades*, p. 153 et 154; M. CANARD, *Histoire des Hamdanides*, p. 217.

(6) G. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, II, p. 142, note 6; cité d'après R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 221, note 9.

de 341/2, 436/7, 482/3 (1). La première est une des plus anciennes inscriptions chrétiennes de Syrie. D'autres textes, non datés, apportent peu de renseignements : l'un évoque un personnage ecclésiastique, παραμονάριος (IGLS, 511); un autre rappelle la construction d'un ἱερὸς ναός (IGLS, 517): il s'agit certainement d'une église.

Les maisons modernes, construites sur des fondations antiques, gardent quelque chose de l'ancien aspect : elles sont précédées de vastes cours, au fond desquelles s'élèvent de grandes maisons faisant face au Sud, soigneusement alignées.

Les monuments les plus importants ne sont pas à Sermada même, mais à un kilomètre vers l'Est (2). C'est une nécropole, taillée dans le sol rocheux, constituée d'hypogées accessibles par des rampes. Au dessus, devant une carrière, se dresse un beau monument distyle, haut d'environ seize mètres (pl. XLIV ; CLXXI, 2). La base, avec plinthe et corniche, porte deux colonnes faites de treize tambours. Aux trois quarts de la hauteur, au dixième tambour, les deux fûts sont reliés par une traverse architravée, taillée dans le même bloc que les tambours qu'elle lie. Les chapiteaux corinthiens portent un entablement, traité dans le même style que les temples décrits plus haut. Une inscription très mutilée est gravée sur la plinthe des colonnes : le monument a été dédié à un certain Alexandros par Socrates, fils d'Antiochos. La date se place entre 132 et 141 (3). Comme le baldaquin de Dāna, les colonnes de Sermada sont visibles de toute la plaine, et se détachaient, même dans l'antiquité, des autres constructions du village.

Dans un hypogée, à quelques minutes de marche, une autre inscription, signée du prêtre païen Manlaios, porte la date de 111-112 (4).

Ces monuments funéraires du début du II^e siècle attestent l'existence dès le premier siècle d'une classe opulente et hellénisée.

(1) IGLS, 511 à 518.

(2) Vogüé, pl. 93; AAES II, p. 60; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 282, pl. XLIII.

(3) IGLS, 519.

(4) IGLS, 520.

Au moyen-âge, à l'époque de la reconquête byzantine, puis des croisades, Sermada était une forteresse importante qui gardait les issues occidentales et méridionales de la plaine, tout comme Tell 'Aqibrīn en gardait l'issue orientale, et Tell 'Āde l'issue septentrionale. Sa position au débouché des chemins venant d'Antioche, du Ġebel Bariša et de la plaine de Chalcis, lui a valu d'être constamment nommée dans les chroniques à propos des batailles que se livrèrent les Musulmans et les Francs au début du XII^e siècle (1). On se rappelle que ces luttes s'achevèrent, en 1164, sous les Zenguides, par l'expulsion des Francs du Massif Calcaire et par le report de la frontière franque sur l'Oronte (2). Le village semble avoir été fortifié, à en juger par quelques restes de murs, mais la forteresse même se trouvait, à l'emplacement de l'ancien couvent, sur les rochers qui surplombent la plaine, à 1 km. au Sud-Est de Sermada (3). Elle commandait un système de fortins et de tours de guet, installés pour la plupart dans des constructions antiques, et disséminés sur les pentes septentrionales du Ġebel Bariša et du Ġebel Srīr: Sarfūd, Burġ Naṣr, Burġ Nemri et autres (4).

De nos jours Sermada vit surtout de la culture des céréales et du coton. C'est à partir de là que s'est faite, depuis vingt ans, la réoccupation de la partie Nord du Ġebel Bariša. Les terres qui entourent plusieurs ruines jusque là abandonnées ont été remises en culture: tantôt les paysans y viennent seulement pour les travaux et la surveillance des récoltes; tantôt ils commencent à s'installer définitivement et forment le noyau de nouvelles agglomérations. Dār Qīta, Babisqa, Ba'ūde, Sarfūd, Kseġbe et même, plus loin, les ruines du village antique de Baqirḥa, ont ainsi retrouvé un peu de vie. On n'y cultive encore que des céréales,

(1) Références dans Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord...* (p. 285, 286, 292, 294, 303, 329), et R. GROUSSET, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, I (p. 553, 555, 556, 558, 577, 579, 582, 642).

(2) Cl. CAHEN, p. 408 et 409; R. GROUSSET, II, p. 459 s.

(3) Voir, pl. CCIV, Qal'at Sermada. Sur la transformation de l'ancien couvent en forteresse, en 1121, par le roi Baudouin II, voir CAHEN, p. 329, et GROUSSET, I, p. 579.

(4) Voir pl. LXXXIX et CCIV. Cf. la carte de F.A. NORRIS, *PAES*, I B, p. 60.

mais partout les paysans ont déjà créé les premiers vergers d'oliviers et de figuiers.

*
* *

11. *Sarfūd et Breiğ* (pl. CLXXII). — Les deux sites se trouvent dans la vallée de Sermada, à 4 km. au Nord-Ouest de ce dernier village — Sarfūd au Sud, et Breiğ au Nord. Cette étroite vallée, aux pentes raides et nues, s'étend jusqu'au pied de Ğebel Bariša et se termine là par un ravin qui remonte jusqu'au temple de Burğ Baqirħa (pl. CLXXI, 3 et 4; pl. CCIV). Dans cette partie de la plaine de Dāna, la montagne domine et le paysage est celui de l'intérieur du Massif. Dans l'économie antique de ces lieux, les terres à céréales ne jouaient plus qu'un rôle secondaire: Sarfūd est déjà typiquement un village de plantation, comme ceux des crêtes du Ğebel Bariša.

Sarfūd ⁽¹⁾ occupe le sommet d'une haute colline, plantée d'oliviers et de figuiers, appartenant aux gens de Sermada. Les ruines ont été plusieurs fois habitées et abandonnées, au moyen-âge comme à l'époque moderne. A présent un petit village s'est formé de quelques cabanes, que Mattern y avait trouvé dès 1928. L'agglomération antique s'est développée surtout au IV^e et au V^e siècle. De cette époque datent la plupart des opulentes villas à portiques, les tours de surveillance des plantations et la grande basilique, assez semblable à celle de Qaṣr el Banāt : sans doute est-elle, comme cette dernière, l'œuvre de Markianos Kyrīs ou de son équipe ⁽²⁾.

Breiğ, sur le côté Nord de la vallée, face à Sarfūd ⁽³⁾, est l'ensemble monastique le plus intéressant de la région. Le R.P. Mattern, qui le visita le premier, en 1928, en a donné la description, ainsi qu'un croquis sommaire de son plan. Quiconque regardera notre photographie (pl. CLXXII, 1) saisira au premier coup d'œil l'unité que le monument forme

(1) *Villes mortes*, p. 87, pl. XXXII et XXXIII.

(2) *Villes mortes*, p. 87 ; cf. ci-dessus, chap. I, p. 51 et note 3.

(3) *Villes mortes*, p. 88, fig. 23, pl. XXXIV.

avec le paysage, et comprendra ce que nous avons dit plus haut de la concentration, en une seule main, des fonctions du carrier, de l'entrepreneur et de l'architecte (1). A cet égard, c'est un monument typiquement syrien, et particulièrement caractéristique du Massif Calcaire. Le couvent est véritablement découpé dans la pente escarpée de la montagne. La carrière, ouverte dans le flanc du rocher, et élargie par les déchets, a créé une plateforme à gradins sur laquelle s'élèvent les constructions. Les parois ravalées de la carrière servent de fond aux diverses parties du couvent; d'autres parties sont entièrement taillées dans le roc. Un système ingénieux de rigoles amène l'eau des citernes, situées à un niveau supérieur, directement dans les bâtiments (pl. CLXXII, 3 et 4).

Le couvent semble avoir été élevé d'un seul jet dans la seconde moitié du VI^e siècle: c'est probablement le couvent de Mar Daniel, que nomment les lettres monophysites (2).

Ce petit ensemble monastique offre peut-être la solution de plusieurs problèmes encore obscurs du monachisme de la région. En effet, le choix d'un emplacement aussi peu propre à la construction d'un couvent ne s'explique, croyons-nous, que par l'existence préalable d'une communauté d'ermites, dispersés dans les cavernes de cet endroit. Il existe, dans la région, un autre exemple, inédit, encore plus net, de ces monastères rupestres: c'est Mġāret el Mal'ab, aux environs de Fidre, dans le Ġebel Sim'an. Ici toutes les parties du couvent — l'église, la chapelle funéraire, le bâtiment conventuel et les habitations des moines — sont des cavernes monumentales, entièrement taillées dans le roc. Le couvent de Breiġ serait comme une forme intermédiaire entre ce dernier type et les couvents construits, comme ceux de Turmanġn et de Tell 'Āde.

*
*
*

12. *Tell 'Aqibrġn* (pl. XLVI; CXXVI, 4; CLXIX, a). — Ce village (3),

(1) Ci-dessus, chap. I, 12 et 13; p. 42 à 44.

(2) Ci-dessous, chap. III, 20 et appendice III, pl. CLII et CLIII.

(3) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 192 et 220-221; *PAES, II B*, p. 238 s.; *Villes mortes*, p. 86; Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord...*, p. 154; M. CANARD, *Histoire des Hamdanides*, p. 217.

à quelques centaines de mètres au Sud du tell du même nom, dont il est séparé par la route, garde parmi ses demeures paysannes modernes les restes imposants de grands monuments du VI^e siècle (1). Il ne s'agit pas d'une église, malgré l'existence d'une claire-voie, et malgré les fenêtres décorées d'une moulure enveloppante, traits réservés d'ordinaire à l'architecture ecclésiastique. Il ne s'agit pas non plus d'une villa de type normal. L'ampleur du bâtiment suggère plutôt un édifice officiel considérable (2). Nous inclinons cependant, en le comparant avec Bāb el Hawā (3), à y voir la résidence d'un grand domaine, ou encore, à cause de ses vastes écuries (4), un grand caravansérail. On remarque à Tell 'Aqibrīn une autre construction très monumentale, et de caractère analogue, puis une petite chapelle du VI^e siècle, adossée au roc (5) : il s'y trouve une inscription syriaque, sur une dalle de chancel (6).

Les autres édifices antiques ont été détruits par la construction du village moderne. Comme à Sermada, on en distingue les contours, suivis par les maisons actuelles. C'est un village prospère, fondé sur la culture des céréales et du coton (7) ; mais comme il est situé au pied de la montagne, ses oliveraies se développent sur les pentes. La comparaison de deux photographies aériennes, l'une prise en 1935, l'autre en 1939 (pl. CLXIX a) permet de constater le progrès des plantations en cinq ans. Au dessus du village se dresse, sur la colline, une tour antique, qui, sans vue vers l'Est, n'a pu jouer un rôle militaire. Elle était

(1) *PAES, II B*, p. 239, fig. 237 à 239.

(2) On pourrait le comparer à un grand édifice de Deir Sim'an : *PAES, II B*, p. 280 (House n° 1). Ci-dessous, chap. III, 33, pl. LXIX et CLXXXIII.

(3) Voir plus haut, chap. III, 5 ; p. 114 et 115.

(4) Je dois le relevé encore inédit de ces écuries, à l'amabilité de M. Mahmoud CHAHID, surveillant des Antiquités.

(5) *PAES, II B*, p. 239, fig. 240.

(6) *PAES, IV B*, inscr. 14, p. 13.

(7) La plaine étant légèrement inclinée vers le Sud, il se produit au pied du Gebel Srīr, à l'emplacement du village, d'une part une accumulation permanente des eaux souterraines, qui a permis l'établissement d'un puits à grand débit ; et d'autre part une accumulation saisonnière des eaux de surface, dont profitent quelques champs de cultures maraîchères d'hiver et de printemps. Voir pl. XLIV et CLXIX a.

plutôt destinée à la surveillance des oliveraies antiques qui sans doute l'entouraient; les oliveraies modernes s'approchent de son pied.

Ici encore nous constatons l'occupation du site à l'époque païenne (1): le sarcophage de Gaianos porte la date de 222 (2). C'est la seule inscription du III^e siècle, trouvée dans la plaine de Dāna. Une autre inscription (3) nomme Magnus, évêque de Chalcis (fin du IV^e siècle). Une équipe de constructeurs, venue de Tell 'Aqibrīn, a travaillé aux dépendances du baptistère de Qal'at Sim'an (4).

L'emplacement de la forteresse médiévale (5) n'a pas encore été reconnu. Ce n'était probablement pas le village même, trop défavorablement placé pour la défense, comme pour la garde des alentours, mais, soit les ruines confuses situées au Nord-Est, à proximité du col et de la route qui le franchit (pl. CCIV), soit l'une des ruines encore inexplorées des pentes du Ġebel Ḥalaqa, peut-être son sommet même, couronné du temple. Il n'est pas exclu qu'il s'agisse, ici encore, du couvent ancien (6), transformé en place forte.

*
* *

13. *Turmanīn et Deir Turmanīn* (pl. XVI; XLVIII; XLIX, 2; LI; CXXVI, 6; CLXVIII, 2 à 4 et 6; CLXIX b). — Au Nord-Est de Kfeir se dresse le gros village de Turmanīn (7). Il n'y reste que quelques blocs pour attester l'antiquité du site, qui contrairement à l'avis de certains

(1) Comme nous l'avons dit plus haut (chap. III, 4), il est possible que l'emplacement primitif du village de Tell 'Aqibrīn ait été le tell du même nom, situé dans la plaine, de l'autre côté de la route.

(2) *IGLS*, 505.

(3) *IGLS*, 508.

(4) *IGLS*, 413.

(5) Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord...*, p. 285; R. GROUSSET, *Histoire des croisades*, I, p. 553 et 555.

(6) Ci-dessous, appendice, III, pl. CLII et CLIII.

(7) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 220, 222, 435; VOGÜÉ, p. 138 à 140 et pl. 130 à 138; E. SACHAU, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 459; F. CUMONT, *Études syriennes*, p. 311; *AAES I*, p. 29; *AAES II*, p. 196; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 282.

explorateurs, a été habité dès le I^{er} ou II^e siècle de notre ère, comme l'attestent les hypogées de cette époque qui se trouvent dans une nécropole située à l'Ouest du village (1). Dans le village même, le linteau d'une porte prise dans les constructions modernes, porte une inscription monophysite, datée de 592 (2).

Turmanīn est resté désert au moyen-âge (3). Il s'est repeuplé et a pris de l'importance au siècle dernier, à l'abri d'un poste de gendarmerie ottoman, installé là pour la protection du relais de la route postale d'Antioche à Alep. Depuis lors, il est devenu le chef-lieu de nahiyé qui comprend la plaine de Dāna et ses environs. Avec ses 2000 habitants, il est aujourd'hui, après Dāna, la principale agglomération de la région, et possède les champs et les olivettes de la partie Nord de la plaine.

Le couvent qui a rendu célèbre le nom du village, en est distant de 2 km. vers le Nord, à 1 km. de la route actuelle de Dāna à Dart'azze, juste au pied des pentes, parmi de grandes oliveraies qui s'étendent sur plusieurs kilomètres. Vogüé a publié son monastère et son église. L'église a disparu, sauf une fenêtre du collatéral Sud (pl. CLXVIII, 4). Le reste, dans l'ensemble, est dans l'état que présentent les relevés de Duthoit (pl. XVI; XLIX, 2; LI).

Cet ensemble comprend quatre corps de bâtiments. L'église du couvent, au Sud, était une des plus belles et des plus riches basiliques de Syrie. Elle est remarquable surtout par ses deux tours de façade, flanquant le narthex, et par son abside, engagée, polygonale, ornée de deux étages de colonnes adossées. Son style la place au commencement du VI^e siècle. Le bâtiment conventuel est tout aussi monumental: il comporte à chaque étage une seule pièce de 23 m. sur 12, entourée d'un portique à piliers. Sur la face Est, ce portique était interrompu en son milieu par un pavillon (pl. LIII, 4 et CLXVIII, 3). Devant ce dernier est une citerne rectangulaire à ciel ouvert, profonde de 8 m., très soigneu-

(1) Turmanīn est peut-être d'origine encore plus ancienne, et serait nommé dans les textes égyptiens: H. GAUTHIER, *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques*, VI, p. 44; cité d'après R. DUSSAUD, dans *Syria*, XI, 1930, p. 103.

(2) *IGLS*, 500.

(3) YAQŪT, II, p. 662 et 666.

sement taillée et entourée d'une balustrade (1). Plus à l'Est, en face du bâtiment conventuel, se dresse une habitation, du type ordinaire, précédée d'un portique. Au Nord enfin est un grand monument funéraire collectif, de 8 m. sur 5 m. 50 ; il n'en reste que le sous-sol, avec des arcosoliums taillés dans les parois.

Ce couvent, composé selon le programme habituel en Syrie du Nord, paraît avoir été construit d'une seule venue : il a le caractère d'une fondation. La qualité de la construction et du décor est exceptionnelle. Nous reviendrons plus loin sur l'analyse de cet ensemble, qui était probablement aussi un important sanctuaire de pèlerinage (2).

A l'Ouest, à quelque distance du couvent, sur la route même, se dressait une colonne isolée (3), faite de plusieurs tambours, aujourd'hui à terre (pl. XLVIII et CLXVIII, 2). Elle mesurait 1 m. de diamètre. Le socle est conservé, sous un amas de cailloux ; il n'est pas mesurable sans fouille. Des plaques de bronze étaient jadis encastrées dans la colonne, fixées par des queues-d'aronde dont les marques se distinguent encore. On ne peut dire si c'était une colonne funéraire, ou si, comme dans d'autres cas, c'était une colonne honorifique sur une frontière (4). On observera pourtant, en faveur de cette dernière hypothèse, que la colonne se dresse justement sur la limite, très ancienne, de deux arrondissements : au Nord commence le *caza* de Ġebel Sim'ān, tandis que Turmanīn et Ĥezre sont encore dans le *caza* de Ĥārim.

*
* *

14. *Ĥezre et Deir Aḥṣān* (pl. CLXVII, 3). — En face de Turmanīn, dans la partie Ouest de la plaine, à Ĥezre (5) et à Deir Aḥṣān, des

(1) Ci-dessus, p. 45 et note 6.

(2) Ci-dessous, chap. III, 19.

(3) Inédite, relevée par l'auteur.

(4) Cf. la colonne de Tell Ḥalāwe et la colonne de Kfer Rūma : *PAES, II B*, p. 65 et 113. Voir D. SCHLUMBERGER, *Bornes frontières de la Palmyrène*, dans *Syria*, XX, 1939, p. 43 à 73. L'auteur les définit comme « des monuments honorifiques élevés sur une frontière » (p. 50, note 3).

(5) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 435.

pans de murs antiques se mêlent aux constructions modernes. On y a relevé quelques inscriptions chrétiennes (1), mais en réalité ces deux villages n'ont pas été explorés, non plus que les ruines de Ḥezre el 'Atīqa et de Deir el Mālek, situées plus haut, sur le bord du Ġebel Ḥalaqa (pl. CCIV et CCV). Ḥezre, peut-être Khuzarra des textes assyriens (2), serait d'origine aussi ancienne que Dāna, Sermada, Turmanīn, Tērib et les deux tells de la plaine. Ḥezre et Deir Aḥṣān, comme Tell 'Āde, dont il sera question plus loin, ont connu un développement rapide depuis l'introduction de la culture de coton ; ils fournissent aujourd'hui la majeure partie de la main d'œuvre aux champs de Dāna et de Turmanīn.

Au Nord de Ḥezre, sur la piste qui conduit à Tell 'Āde, presque exactement en face de la colonne-frontière de Deir Turmanīn, se trouve une stèle grossièrement cintrée, portant une inscription de la tétrarchie (3).

Sa partie inférieure étant perdue, l'inscription ne révèle rien sur sa destination (4). Le R.P. Mouterde, qui l'a publiée, l'a identifiée comme un milliaire, ce qui aurait pour nous l'avantage de confirmer notre hypothèse sur l'importance de la route directe d'Apamée à Cyrrhus, par la plaine de Dāna (5). Cependant la découverte récente de cinq bornes cadastrales datées, à Burğ Ḥeidar, à Ferkān, à Kafr Lāb et à Kafr Nābu (6), nous incline plutôt à voir également dans ce monument une borne cadastrale, dressée sur la limite des domaines antiques de Ḥezre et de Tell 'Āde.

Ces stèles du Ġebel Sim'an, qui nous rendent les noms anciens des villages et les noms des censiteurs, permettent de fixer définitivement à

(1) *IGLS*, 489 et 496 à 498.

(2) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 435, note 2, citant E. KRAELING, *Aram und Israel*, p. 110, note 2.

(3) *IGLS*, 499.

(4) La stèle a été déplacée, et probablement brisée, en 1937, lors de l'aménagement de la piste entre Ḥezre et Tell 'Āde. Malgré des recherches et des sondages, il ne nous a pas été possible de retrouver la partie manquante.

(5) Ci-dessus, chap. II, 18.

(6) Ci-dessous, appendice II, inscr. 8, 8a, 8b, 8c et 9 ; pl. CLXIII a et CLXIII b.

l'an 298 l'opération cadastrale effectuée en Syrie sous la tétrarchie. La stèle de Ḥezre, dans sa partie conservée, est exactement pareille.

Faut-il mettre ces six monuments en relation avec les traces d'une délimitation du terrain, observées justement dans cette même région et que nous avons présentées sur les planches XLI, XLVIII, LI et CLXIX b ? Sur les photographies aériennes de la plaine de Dāna et du Ġebel Sim'ān, reproduites sur la planche CLXIX b, on reconnaît en effet des lignes parallèles, aux espacements réguliers, rigoureusement orientées d'Ouest en Est, qui s'étendent parfois sur plusieurs kilomètres. Ces traces sont jusqu'à présent passées inaperçues, car elles sont difficilement perceptibles au sol, sur un terrain accidenté et rocailleux, déchiré d'innombrables fissures, masqué par des champs, des plantations et des constructions. Elles consistent en alignements de moellons bruts, amasés par la main de l'homme, de manière à former des levées en arête, basses, mais s'allongeant souvent sur des kilomètres. Leur étude est tout-à-fait impossible sans un relevé minutieux, effectué préalablement sur l'ensemble de la région et reporté sur une carte à grande échelle. Tout ce qu'on peut dire pour l'instant, d'après les photographies aériennes, c'est qu'il ne s'agit pas d'un phénomène géologique, car ces traces ne tiennent aucun compte de la configuration du sol. Elles traversent, toujours strictement droites et parallèles, les vallées et les crêtes, et découpent la région d'une façon régulière et tout-à-fait arbitraire. Ainsi dans la plaine de Dāna, au Nord de la ligne qui va de la stèle de Ḥezre à la colonne de Deir Turmanīn, les traces visibles sur le sol rocheux du domaine conventuel réapparaissent au delà des terres arables, sur le promontoire de Tell 'Āde (pl. XLI, XLVII, XLVIII, XLIX b). Il est à noter que les sillons actuels des champs labourés suivent, dans cette partie de la plaine, exactement la même direction. Ailleurs, dans le Ġebel Sim'ān et dans le Ġebel Zāwiye, les limites des propriétés antiques et modernes, les murs de clôture, les constructions, les sentiers et les pistes sont de préférence orientés parallèlement à ce tracé, et le soulignent. A Šeiḥ Sleimān (pl. CXXX, 16 et CLXIX b) et à Šinšaraḥ (pl. CLXV, 6) le village antique tout entier, avec ses ruines et ses champs, est inscrit dans ce réseau qui, par conséquent, doit remonter au III^e ou

au IV^e siècle, et être en relation avec la vie agricole de l'agglomération antique.

Il est malheureusement impossible de préciser davantage ou de trouver une explication satisfaisante à ce dispositif. Les bandes de terrain ainsi délimitées ignorent trop délibérément les facteurs naturels pour correspondre à des unités d'exploitation agricole, ni, pour cette même raison, aux parcelles d'une propriété privée. L'échelle immense de l'entreprise, et l'orientation commune de tout le réseau sur une vaste surface du Massif, nous interdisent d'autre part d'y voir une initiative locale des communautés villageoises, répartissant la terre entre leurs membres, ou de propriétaires fonciers la distribuant à leurs fermiers. S'agit-il alors d'une mesure générale, ordonnée par l'état dans son intérêt propre ? d'une division qui constituerait des unités de calcul pour les révisions prévues au début de chaque indiction — tous les quinze ans ? Faudrait-il y voir, comme dans les bornes villageoises, les vestiges du cadastre, établi en 298 ? Nous devons nous borner à poser cette question et à signaler ce fait entièrement nouveau, qui demanderait une étude spéciale.

*
* *

15. *Tell 'Āde, Deir Tell 'Āde et Burğ es Sab'* (pl. XLVII ; CXXVI, 5 ; CLXVII, 4 ; CLXVIII, 1). — Tout à fait au Nord, sur le côté Ouest de la plaine, sur un promontoire rocheux, sont les maisons de Tell 'Āde (1). Le site inhabité, dont parle Butler, est devenu un gros village, à partir duquel les oliviers et les figuiers envahissent les pentes du Ğebel Šeiḥ Barakāt. Les ruines ont presque disparu. Le caractère de l'agglomération antique était celui des villages de culture mixte de Deir Aḥṣān et de Ḥezre, de même que l'époque de son épanouissement semble là aussi, avoir été le IV^e et le V^e siècle. L'église, relevée par But-

(1) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 222 ; *AAES I*, p. 125 ; *AAES II*, p. 142 ; *AAES IV*, p. 3 ; *PAES, I B*, p. 64 ; *PAES, II B*, p. 242 et 246 ; *PAES, IV B*, inscr. 16 à 19, p. 15 à 20 ; F. CUMONT, *Études syriennes*, p. 29 à 33 ; Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord...*, p. 153 et 154 ; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 292 ; *IGLS*, 478 à 480.

ler⁽¹⁾, est très semblable à celle de Dāna, et doit, elle aussi, être de la fin du Ve siècle⁽²⁾. De la forteresse médiévale, il ne reste à présent que des fragments de l'enceinte et une porte monumentale, qui était flanquée de deux tours polygonales⁽³⁾.

Non loin du village se dressaient deux couvents. Les ruines du premier, Burğ es Sab^c, sont sur le promontoire même, à quelques centaines de mètres au Nord, au dessus de Tell 'Āde⁽⁴⁾. Le second, le célèbre monastère de Teleda, aujourd'hui Deir Tell 'Āde, se trouve à 1500 m. au Nord-Est, sur la première pente du Ġebel Šeiḥ Barakāt, d'où il regarde en enfilade la plaine de Dāna⁽⁵⁾.

Nous sommes ici dans un des grands centres du monachisme syrien, et par exception nous disposons à la fois de sources littéraires, d'éléments archéologiques et d'un certain nombre d'inscriptions grecques et syriaques, qui nous permettent de reconstituer l'histoire de ce monastère et de celui de Burğ es Sab^c pendant six-cents ans, du milieu du IV^e siècle jusqu'au milieu du X^e.

Notre première source, l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret de Cyr, écrite en 444, est d'autant plus précieuse, que son auteur non seulement connaît lui-même les couvents de la région et a entendu raconter les débuts de Teleda par les disciples et les successeurs immédiats du fondateur, mais aussi parce qu'il témoigne de l'influence essentielle de ce couvent dans la formation du monachisme en Antiochène⁽⁶⁾. D'après Théodoret, un certain Ammianos avait créé une « retraite de méditation

(1) PAES, II B, p. 242, fig. 246.

(2) AAES II, p. 142 ; *Early Churches*, p. 64.

(3) Inédite.

(4) M. POGNON, *Inscriptions sémitiques de la Syrie*, p. 54 ; PAES, II B, p. 243 ; PAES, III B, inscr. 1117, p. 147 ; PAES, IV B, inscr. 19, p. 18 ; IGLS, 478.

(5) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 222 ; PAES, I B, p. 64 ; PAES, II B, p. 243 s. ; PAES, IV B, inscr. 16 à 18, p. 18 ; *Early Churches*, p. 96.

(6) THÉODORET DE CYR, *Historia religiosa* : pour tout ce qui concerne le présent exposé sur Teleda d'après le récit de Théodoret, nous suivons l'analyse des textes et la chronologie établie par S. SCHWIETZ, *Das morgenländische Mönchtum*, III, *Das Mönchtum in Syrien und Mesopotamien und das Aszetentum in Persien*, Mölding bei Wien, 1938, p. 203 à 210.

sur la philosophie » aux flancs du mont Koryphé, aux abords du bourg de Teleda, — probablement vers le milieu du IV^e siècle. En ce temps existait déjà dans le voisinage une autre colonie d'anachorètes, celle de Marianos. C'est le neveu de ce dernier, le reclus Eusèbe, qui jouera le rôle décisif dans les développements qui vont suivre. Dès les environs de 360, sa renommée est telle qu'Ammienos l'invite à prendre la direction de sa propre communauté, celle de Teleda (1). La réputation d'Eusèbe se répandit bientôt au delà des limites de l'Antiochène et attira dans son couvent les ascètes des régions voisines. Ainsi Jacques et Agrippa, deux éminents disciples de Julien Saba dans l'Osroène, préférèrent vivre comme simples moines sous la direction d'Eusèbe, plutôt que de prendre la succession de leur maître, mort en 367. De même l'abbé Marosas, probablement, celui du couvent de Necheile (Négaule ?), vient, vers 400, se retirer à Teleda, suivi de son disciple, l'ismaélien Abbas. Mais Eusèbe n'est pas seulement un contemplatif, c'est un homme d'action. Il fonde plusieurs communautés monastiques, grecques et syriaques, sur le mont Koryphé et aux environs. Deux de ses disciples, Eusébônas et Abibiôn, construisent, vers 370, un monastère — peut-être est-ce Burğ es Sab' (2) — à quelque distance à l'Ouest du couvent de Teleda. C'est là que S. Syméon le Stylite vient de Cilicie, en 402, pour passer les dix premières années de sa vie ascétique (3). Eusèbe meurt vers 406; il a pour successeur le moine Agrippa d'Osroène. Théodoret, lui-même moine au couvent de Nikertai, près d'Apamée, séjourne dans les deux couvents, une première fois sans doute dès avant sa consécration épiscopale en 423, et plus tard comme évêque de Cyrhus. A cette époque David, le successeur d'Agrippa, était à Teleda le supérieur de 150 moines. Un oratoire, desservi par un prêtre, leur était commun, par où l'on doit entendre qu'ils habitaient dans la dispersion. Le couvent était entouré de nombreuses communautés filiales, créées par Eusèbe

(1) Comme il ressort de la mention, après la mort de Marianos : SCHIWIEZ, p. 205 et note 6.

(2) Le nom même du lieu — qui en arabe signifie « la tour du lion », d'après la tour conservée — rappelle, par sa consonance, le nom du fondateur.

(3) H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. XVI et XXX ; SCHIWIEZ, p. 210.

et ses disciples. Celle d'Eusébônas et d'Abibiôn comptait 80 moines lorsque Théodoret la visita sous leur successeur Héliodore.

Nous ne possédons pas, sur Teleda au V^e siècle, d'autres renseignements, ni de monuments datables. C'est pourtant l'époque de la grande prospérité de la région, celle de l'affermissement du monachisme. L'organisation de ce dernier se traduit, à la fin du siècle et au siècle suivant, par la reconstruction, selon un programme unique, de tous les couvents existants, et par de nombreuses fondations nouvelles. Nous sommes de nouveau mieux renseignés sur le VI^e siècle, où commence à décliner la prospérité des campagnes, mais où le monachisme régional connaît une expansion continue, qui va de pair avec la propagation du monophysisme (1).

Vers 500, Philoxène d'Hiérapolis envoie aux moines de Teleda une lettre théologique (2). En 567 et 569, « le grand couvent de Teleda » figure, après celui de Bātabu, en tête des listes de couvents, dans la correspondance échangée entre les monophysites de Constantinople et ceux d'Orient, au sujet de la querelle trithéiste (3). A cette date Teleda, comme la plupart des couvents de la région, s'était donc rallié au monophysisme et en était devenu l'un des principaux centres. En 572, sous Justin II, qui est nommé dans l'inscription, l'abbé (?) Siméon, fils de Bastos, construit une tour à Burğ es Sab (4). En 601, l'abbé Yohannan construit un portail de l'enceinte de Teleda (5). De 631 à 649, le moine Jean du monastère d'Eusebônas est patriarche monophysite d'Antioche (6).

Comme le montrent les textes et l'épigraphie, la vie monastique ne s'arrête pas avec la conquête arabe. A la fin du VII^e siècle, Jacques d'Édesse enseigne le grec pendant onze ans au couvent d'Eusebônas, puis séjourne pendant neuf ans à Teleda, où il termine sa recen-

(1) Voir ci-dessous, chap. III, 17 et appendice III.

(2) F. CUMONT, *Études syriennes*, p. 31.

(3) Voir ci-dessous, la note de A. CAQUOT, dans l'appendice III.

(4) PAES, III B, inscr. 1117, p. 147 ; IGLS, 478.

(5) PAES, IV B, inscr. 16, p. 15.

(6) J.-B. CHABOT, *Chronique de Michel le Syrien*, II, p. 419 ; R. DEVRESSE, *Le patriarcat d'Antioche*, Paris 1945, p. 119.

sion de l'Ancien Testament, et meurt en 708 (1). En 858, Mathieu, fils d'Isaac, de Teleda, reconstruit le couvent de Burğ es Sab^c (2). En 907, sous le patriarche Dionysios, on restaure le portail de l'enceinte de Teleda (3); en 941, le patriarche Mar Yohannan (Jean V) y construit une tour (4). Pendant ce X^e siècle, quatre patriarches jacobites d'Antioche reçoivent à Teleda leur consécration. Le premier d'entre eux, Jean V, (qui est le bâtisseur de la tour du couvent), fut ordonné en 936 et enseveli vers 954 « dans le grand couvent, dans le caveau du vénérable Mar Jacques d'Édesse » (5). Ce rôle éminent que continue de jouer au X^e siècle le couvent de Teleda, s'explique sans doute par sa situation indépendante loin des villes déjà islamisées, au milieu d'une population rurale restée chrétienne.

L'inscription syriaque de 941 est la dernière inscription chrétienne connue et le dernier témoignage certain d'une construction ecclésiastique dans la région. Abraham, le dernier patriarche consacré à Teleda, le fut en 962, l'année où se précise la menace de l'invasion byzantine (6). Quatre ans plus tard, en 966, les armées victorieuses de Nicéphore Phocas traversent la plaine de Dāna, en route vers Antioche (7). En 968 la Syrie du Nord tout entière est envahie et ravagée; l'année suivante Antioche est prise. Après le traité de 970 avec l'état Hamdanide, une partie de la région est incorporée dans la nouvelle province byzantine d'Antioche (8). Pour deux-cents ans la montagne devient un pays

(1) MICHEL LE SYRIEN et BAR-HÉBRAEUS, cités d'après F. CUMONT, *Études syriennes*, p. 32.

(2) PAES, IV B, inscr. 19 p. 18 à 20.

(3) PAES, IV B, inscr. 16, p. 15 à 17.

(4) PAES, IV B, inscr. 17, p. 17.

(5) MICHEL LE SYRIEN et BAR-HÉBRAEUS, cités d'après F. CUMONT, *Études syriennes*, p. 32, note 2.

(6) C'est à dire la prise d'Anazarbe et le sac d'Alep, en 962, par Nicéphore Phocas : Ch. DIEHL et G. MARÇAIS, *Le monde oriental de 395 à 1081*, p. 462 ; E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches, von 363 bis 1071*, p. 93.

(7) Par la grande route antique, de Qinnésrīn (Chalcis), à Tezīn et Artāh. Cf. E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze...*, p. 94.

(8) E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze...*, p. 94. De l'énumération, faite par Kemal ed

de frontière et un pays de guerre, hérissé de forteresses et disputé entre les armées byzantines, puis franques, et les armées musulmanes. C'est à cette époque, à une date impossible à préciser, qu'il faut placer la fin de la communauté jacobite de Deir Tell ʿĀde. Les Grecs, revenus dans le pays comme conquérants et restaurateurs de la foi orthodoxe, n'avaient pas de raisons de ménager le monophysisme syrien, qui pendant trois siècles avait vécu sous la protection musulmane, et qui leur était resté hostile. En 979, l'installation d'un couvent grec fortifié à Qalʿat Simʿān, à quelques kilomètres au Nord de Tell ʿĀde, sur la frontière même entre Byzance et l'Islam, est significative, à la fois au point de vue religieux et au point de vue militaire, de la politique byzantine (1).

Dīn, des lieux restés musulmans (Apamée, Kafr Ṭāb, Maʿarret en Noʿmān, le Ğebel es Summāq — nom actuel des collines au Nord-Est du Ğebel Zāwiye, souvent étendu, au moyen-âge, à cette dernière montagne toute entière — Maʿarret Maṣrīn, Qinnēsīn, El Aṭāreb (actuel Tērib), Balāṭ, Erḥāb, Baṣufān, Kimār et ʿAzāz), il ressort que le Ğebel Zāwiye, la plaine de Qinnēsīn (de Chalcis), la partie orientale du Ğebel Ḥalaqa, et le Ğebel Simʿān restaient à l'état hamdanide d'Alep, et que par conséquent, le Ğāb entier, ou sa partie occidentale, le Ğebel Barīša, la partie occidentale de Ğebel Ḥalaqa et la plaine de l'Afrīn étaient passés à la province byzantine reconquise d'Antioche. La frontière suivait donc probablement en gros le tracé de la route directe d'Apamée à Cyrrhus : elle était dominée, dans ses parties Sud et Nord, par les possessions musulmanes du versant occidental du Ğebel Zāwiye et du Ğebel Simʿān ; elle était protégée, en son milieu, par les places fortes byzantines du versant oriental du Ğebel Barīša ; elle traversait la plaine de Dāna dans son axe longitudinal, laissant aux Arabes les villages de la partie orientale de la plaine, et aux Byzantins les villages de sa partie occidentale. La frontière ni le traité n'ont duré, comme le prouvent les interventions incessantes des armées byzantines, des armées égyptiennes des Fatimides et des armées turques des Seldjoukides. D'autre part les Byzantins, à l'apogée de leur puissance, ne se sont pas tenus à la démarcation convenue, mais se sont emparés de positions stratégiques sur les crêtes du Ğebel Zāwiye et Ğebel Simʿān (El Bāra, Qalʿat Simʿān, Qalʿat Kalōta : voir la planche CLV de l'appendice IV), ce qui leurs permettait de défendre les approches de la montagne et de surveiller les plaines de l'Est. En résumé, la limite des possessions byzantines s'est déplacée continuellement, jusqu'à la prise d'Antioche par les Turcs en 1084, mais n'a jamais contenu le Massif Calcaire dans son ensemble. Au contraire, le territoire de la principauté franque d'Antioche a englobé, de 1100 à 1119, la montagne tout entière, et même des parties des plaines d'Alep et de Qinnēsīn.

(1) D. KRENCKER, *Die Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Kalʿat Simʿān*, p. 26 à 28. Cf. ci-dessous, chap. III, 45 et pl. LXXIII, 2 ; LXXIX, 5 ; LXXXII.

En 1030, pour échapper aux persécutions, les jacobites se voient obligés de transférer le siège de leur patriarcat à Diarbekir, en dehors de l'empire, en terre musulmane (1).

Tell 'Āde est le chef-lieu de la région, et probablement une place forte, quand les croisés l'occupent en 1100 sous Bohémond, prince d'Antioche (2). Le couvent, qui n'est plus mentionné dans les chroniques, était sans doute déjà abandonné à cette date. Pendant la première moitié du XII^e siècle la plaine de Dāna change constamment de maîtres, et devient un lieu de passage des troupes et un champ de bataille permanent (3). Après l'expulsion des Francs, qui se fait par étapes, de 1135 à 1164, le pays est repeuplé et islamisé, comme l'attestent les inscriptions arabes et les édifices du culte musulman (4).

(1) R. JANIN, *Les églises orientales*, p. 460.

(2) Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades*, p. 154 et 230 ; R. GROUSSET, *Histoire des croisades*, I, p. 376.

(3) Tell 'Āde, occupé en 1100, et abandonné en 1104 à la suite de la défaite franque à Harrān, est repris en 1105 par Tancrède, le successeur de Bohémond. En 1119, l'armée franque d'Antioche est écrasée dans la plaine de Dāna par l'armée turcomane d'Il Ghazi (la bataille d'*Ager Sanguinis*) ; momentanément perdue, la région est aussitôt réoccupée par l'armée de secours du roi Baudouin II. En 1120, Tell 'Āde est razié par le gouverneur turc d'El Atāreb (Tērib). Dans la même année, la possession franque de Tell 'Āde et des villages en sa dépendance, est confirmée dans la trêve conclue entre Baudouin II et Il Ghazi. En 1122, l'armée franque s'établit dans la plaine de Dāna pour surveiller l'armée turcomane qui assiège Zerdana. En 1126, la forteresse de Sermada est enlevée par l'armée de Mossoul, qui pille les villages de la plaine et ravage les moissons. A partir de 1130, la plaine subit des raids incessants des bandes turcomanes. En 1135, Tell 'Āde, avec d'autres forteresses du versant oriental de la montagne, est conquise par Zengui ; l'intervention d'une armée franco-byzantine, qui traverse la plaine (« par la route de Balāṭ »), aboutit à un échec. En 1145, une armée de renfort de Jérusalem atteint Tell 'Āde (par la route directe d'Apamée à Cyrrhus), trop tard pour secourir Édesse, déjà prise par Zengui. Entre 1147 et 1149, Zengui enlève les dernières forteresses franques sur le versant occidental du Massif. En 1164, une défaite franque devant Ḥārim achève la reconquête musulmane de la région (Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades*, p. 230, 239, 292, 294, 302, 351, 355, 360, 368, 380, 383, 408 et 409 ; R. GROUSSET, *Histoire des croisades*, I, p. 376, 409, 420 à 422, 553 s., 574, 577, 582, 642 ; II, p. 63, 191, 272 s., 280, 464).

(4) Ci-dessous, appendice IV.

Ainsi l'occupation grecque et l'occupation latine avaient hâté dans la région la fin du christianisme syrien, dont les monastères de Tell 'Āde et de Burğ es Sab^c étaient les derniers grands foyers.

Bien entendu, la fondation de ces deux communautés monastiques vers le milieu du IV^e siècle, n'implique pas la construction, à la même date, des édifices qui nous sont parvenus. Les premiers abris des moines et les premières églises n'étaient probablement que des cabanes, ou encore des cavernes, comme à Breiğ ou à Mğāret el Mal'ab. Les deux bâtiments conservés de Deir Tell 'Āde, dépourvus de tout ornement, sont difficiles à dater avec précision : ils sont toutefois postérieurs à la constitution du type définitif de l'édifice conventuel, et datent par conséquent du VI^e siècle (1). Ils comprennent chacun deux grandes salles rectangulaires superposées ; des portiques à piliers les entourent, comme à Deir Turmanīn, mais ils sont rattachés l'un à l'autre par un portique d'où l'on descend dans la salle funéraire, percée d'arcosoliums. La tour, construite en 941 par le patriarche Jean, dominait l'ensemble. Il est regrettable que les inscriptions ne viennent pas fixer la date des autres parties du monument, et que l'église du couvent n'ait pas encore été retrouvée.

Du couvent d'Eusebōnas — le Burğ es Sab^c actuel (2), si notre identification est exacte — il ne reste que la tour, datée de 572 par une inscription grecque, et un linteau avec une inscription syriaque de 858/59 ; ce ne sont que deux dates dans la vie de l'ensemble monumental, en grande partie disparu. Le reste des constructions, d'apparence plus modeste qu'à Deir Tell 'Āde, ne pourrait être identifié sans dégagements ni relevés.

*
* *

16. *Stabilité de la plaine de Dāna dans les changements de l'histoire.* — L'histoire de la plaine de Dāna, à l'issue de cet examen de ses villages, paraît facile à retracer dans ses grandes lignes.

(1) *PAES, II B*, p. 243 à 246. Cf. ci-dessous, chap. III, 18.

(2) *PAES, II B*, p. 243.

A toutes les époques, la plaine est un lieu de passage. Aujourd'hui une seule route automobile, qui traverse la plaine en son milieu, relie Tell 'Aqibrîn à Dāna, Ḥezre, Turmanîn et Dart'azze, sans atteindre les autres villages. Ceux-ci sont desservis par des pistes, qui rejoignent la route. D'après Théodoret, les pistes longeaient autrefois les pentes et unissaient tous les villages. Pour les relations entre la plaine et l'extérieur, la route d'Antioche à Alep a conservé son rôle antique; la route intérieure d'Apamée à Cyrhrus a repris elle aussi une certaine vie. Ainsi les relations entre l'Est et l'Ouest comme entre le Nord et le Sud passent-elles par ce carrefour.

La plaine de Dāna est le point où se rapprochent le plus les deux grandes plaines, partout ailleurs séparées, d'Antioche et de Chalcis. Cette situation fait d'elle un intermédiaire entre ces deux régions et le Massif Calcaire, au centre duquel elle se trouve.

Aux origines, les grands villages actuels, Dāna et Sermada, et peut-être aussi Turmanîn et Ḥezre, figurent déjà dans les textes égyptiens et assyriens: ils étaient sur la route normale des invasions, qu'elles vinssent du Sud ou du Nord-Est. Cette époque reculée n'a pas laissé de traces sur le terrain, à l'exception de deux tells, Tell Ma'mūš et Tell 'Aqibrîn.

Sous la domination séleucide, la plaine se trouve à mi-chemin entre deux grands centres militaires du royaume: Cyrhrus et Apamée. La route Nord-Sud, qui les relie à travers le Massif, a dû servir de rocade à tous les déplacements des armées, sous la protection avancée de Chalcis du Bélus. Cette époque encore ne nous a laissé aucune documentation épigraphique ou monumentale. Mais l'essor soudain de la plaine au lendemain de la conquête romaine n'aurait pas été possible sans une population déjà dense et une économie agricole très avancée.

Dès les débuts de cette nouvelle période, au I^{er} et au II^e siècle, la plaine de Dāna atteint un degré de prospérité qui ne sera plus dépassé aux siècles suivants. C'est une période d'intense activité de construction, et de fondation de nouveaux villages. Comme en témoignent l'épigraphie et les monuments, la plaine paraît largement ouverte aux influences méditerranéennes, conséquence sans doute de son rôle, lorsque les Ro-

mains organisèrent l'arrière-pays d'Antioche et développèrent leur puissance militaire vers l'Est.

Les Romains, en effet, ont aménagé des routes à travers la Syrie pour organiser des passages directs entre l'Occident et la Mésopotamie. L'inscription de Marc Aurèle, près de Qaşr el Banāt, commémore sans doute une réfection de la route stratégique d'Antioche à Chalcis et à Bérée, à travers le Massif Calcaire. Les restes de cette route sont peut-être à la fois le monument romain le plus ancien, le plus imposant, et le plus significatif de la région. L'épigraphie atteste l'action de Trajan et de Dioclétien; Julien nous a raconté son passage. Et l'existence de propriétés impériales, attestée pour le VI^e siècle, se trouve, par le nom d'Hormisdas, reportée au moins jusqu'à l'époque constantinienne.

Hormisdas a été établi dans la région par l'autorité impériale. Il n'a pas été le seul. La présence d'une clientèle du pouvoir central est attestée par une série d'inscriptions funéraires et de mausolées. Le caractère monumental de ceux-ci, leur emplacement dominant, montrent l'importance sociale de ceux pour qui on les a construits. Le tombeau de Sermada est, d'après l'inscription, un tombeau familial. Il est permis d'en supposer autant pour celui de Dāna, où le mausolée surmonte un groupe de plusieurs arcosoliums. Les deux dates, 181 et 324, indiquent l'emploi continu de la nécropole, sinon par une même famille, du moins par quelques grandes familles successives. Dans le village de Burdaqli, couronné lui aussi d'un tombeau monumental, deux autres tombes nous font constater l'origine étrangère de ses propriétaires: l'un, mort en 164, Ariston fils de Séleucus, a un nom qui semble indiquer une lointaine origine macédonienne; l'autre, Valerius Romullus, en 310, précise qu'il est un vétéran d'origine pannonnienne. Le tombeau de Kfeir est peut-être aussi celui d'un vétéran. Gaianos, à Tell 'Aqibrīn, porte un nom latin. Nous avons déjà noté les noms latins des donateurs de l'enceinte du sanctuaire de Šeiḥ Barakāt. Sur le versant Nord de cette montagne, à Qaṭūra, se trouvent deux autres mausolées de vétérans aux noms latins (1). Au Sud de la plaine, à Me'ez, une riche dame, Settia Secunda, assure en

(1) Ci-dessous, chap. III, 26.

129, à ses frais, la réparation de l'andrôn. A Me'ez encore, le père de Mikkalos Zaarougas, fondateur du temple villageois, s'appelait Dométios (1). A l'Est, à Tērib on trouve une inscription, rédigée par exception en latin (2).

Comme nous l'avons dit, les trois temples qui dominent la plaine, n'ont pas le caractère de l'architecture locale, leur inspiration vient d'ailleurs, et par là ils renforcent cette impression d'une initiative étrangère. Ils ont du reste été construits à la même époque que les grands tombeaux, par des personnages qui semblent avoir appartenu à la même classe sociale, porteuse d'influences extérieures.

Dans ces noms, dans les titres de leurs porteurs, dans ces tombeaux, dans ces temples, dans cette route, partout nous trouvons la marque de Rome fortement imprimée.

Le III^e siècle a laissé un vide presque aussi total que l'époque séleucide. Nous n'en connaissons, dans la plaine, qu'un seul monument daté, d'ailleurs peu important : un sarcophage de 222 à Tell 'Aqibrin. Le IV^e et le V^e siècle, au contraire, sont représentés par une multitude de monuments et d'inscriptions. Cette seconde période de prospérité se distingue de la première par quelques traits essentiels : par l'effacement progressif des éléments romains et des éléments hellénistiques méditerranéens dans l'architecture, qui maintenant a acquis son caractère propre ; par la première apparition de formes du décor oriental ; par l'absence de l'architecture monumentale funéraire, signe peut-être d'un changement dans la structure de la classe des grands propriétaires fonciers ; par la diffusion du christianisme et par la fondation des premières communautés monastiques.

Nous trouvons à Sermada, dès 341/42, une des premières inscriptions chrétiennes de la Syrie du Nord (3). Mais il ne reste pas de trace de monuments cultuels de cette époque. Ils ont pourtant existé, comme le prouvent les textes sur les couvents, mais sans doute ont-ils disparu pour faire place aux édifices dont nous voyons les ruines, et qui remontent, eux, à la fin du V^e et au VI^e siècle. C'est alors qu'on bâtit, ou

(1) Ci-dessous, chap. III, 53.

(2) *IGLS*, 354.

(3) La plus ancienne inscription chrétienne, connue dans la région, se trouve à quelques kilomètres plus au Nord, à Qaṭūra : *IGLS*, 443 ; ci-dessous, chap. III, 26.

rebâtit, les églises de Tell 'Ade, de Dāna, de Tell 'Aqibrīn et de Burdaqli, et les couvents de Teleda, de Burğ es Sab', de Breiğ et de Turmanīn.

Le VI^e siècle est le commencement du déclin pour l'architecture civile rustique; l'architecture des grands domaines impériaux ou privés se maintient; mais surtout c'est l'apogée de l'architecture religieuse, et notamment monastique. Nous verrons plus loin (1) que la plaine de Dāna devient à cette époque un centre de la propagation monophysite. A ses abords immédiats ou plus lointains se pressent de nombreux couvents, grands et petits — une quarantaine au moins (pl. LIV, et appendice III, pl. CLII et CLIII).

Les monastères ont survécu à la conquête arabe. Pendant plus de trois siècles ils sont seuls à nous informer sur la vie de la plaine. Tandis que la montagne se dépeuple, ainsi que les villages des environs immédiats de la plaine, on construit encore en 941 à Teleda, et le dernier renseignement que nous possédions sur ce couvent est de 962. Or cette continuité de la vie monastique suppose la survivance de fortes communautés villageoises chrétiennes dans la plaine elle-même (2).

L'occupation byzantine en 970, et franque en 1100, ouvre une époque d'insécurité et de guerres permanentes. La plaine de Dāna, située sur la limite des terres chrétiennes et des terres musulmanes, au carrefour des deux grandes routes, devient un lieu de passage des troupes et le théâtre d'innombrables batailles. La vie agricole continue assurément dans quelques rares villages, comme Dāna, Tell 'Āde et Sermada, sous la protection des forteresses, et nous possédons de ce temps quelques renseignements sur les vignobles et les oliveraies de la plaine, sur ses récoltes ravagées ou réquisitionnées par les armées (3). Mais dans l'ensemble, la région s'appauvrit et les derniers éléments chrétiens disparaissent.

(1) Ci-dessous, chap. III, 17, et appendice III.

(2) Très probablement le Massif Calcaire marquait à cette époque la limite entre les populations islamisées des plaines d'Alep et de Qīnesrīn, et les populations en majorité chrétiennes des plaines de l'Afrin, de l'Oronte et de l'Amq. La présence à Burdaqli d'une stèle funéraire musulmane, datée de l'année même de la conquête de la région par Zengui (en 1135), prouve qu'à cette date il existait déjà des villages musulmans dans la plaine de Dāna.

(3) Sur les vignobles des coteaux de Sermada, voir Cl. CAHEN, *La Syrie du*

Après la reconquête musulmane — en 1135, pour la plaine de Dāna, en 1164, pour l'ensemble du Massif, — la région repeuplée et islamisée jouit d'une tranquillité relative (1). Après une longue interruption, nous possédons de nouveau des monuments datés, tous islamiques : stèles funéraires, mosquées, inscriptions arabes. La première en date est de 1135 (stèle de Burdaqli), la dernière est de 1460, de la fin de la domination mamelouque. Sous les Ottomans commence la régression. Les villages en bordure de la plaine, réoccupés à l'époque précédente, sont de nouveau désertés ; les terres du plateau du Ġebel Ḥalaqa sont abandonnées, envahies par des pasteurs nomades. Seuls quelques villages subsistent au milieu de la plaine.

C'est encore cet état de choses que trouvent les explorateurs, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle : les plus anciennes agglomérations de la plaine, Dāna, Sermada, Tell 'Aqibrīn et Turmanīn, sont des villages de terre et de moellons, pareils à d'innombrables villages de la Syrie intérieure ; les couvents sont en ruine, et en ruine aussi les sites des pentes — même ceux qui sont immédiatement au dessus de la plaine et qui ont été habités au moyen-âge, comme Burdaqli, Kfeir et Tell 'Āde. Les tentes des Turcomans venant du Nord descendaient encore, à l'époque des voyages de Butler, jusqu'à la route romaine. La période de sécurité, entre les deux dernières guerres, les a vus reculer jusque dans le Ġebel Sim'ān et vers le Kurd Dāġ, abandonnant les collines devant l'expansion des cultures et devant le repeuplement à partir des villages de la plaine.

Dans ce mouvement d'expansion et de retrait, la plaine de Dāna apparaît comme l'élément stable, où les terres arables ont attaché au sol les paysans, depuis l'époque des tells jusqu'à nos jours.

Nord..., p. 473, note 6 ; les bois d'oliviers des pentes du Gebel Ḥalaqa dissimulaient l'avance de la cavalerie turcomane à la bataille d'*Ager Sanguinis*, en 1119: R. GROUSSET, *Histoire des croisades*, I, p. 555 ; sur les récoltes ravagées et réquisitionnées en 1126 par l'armée de Mossoul, commandée par Boursouqi, voir R. GROUSSET, *Histoire des croisades*, I, p. 642.

(1) Sur le retour des familles musulmanes dépossédées par les Francs, voir Cl. CAHEN, p. 355, et R. GROUSSET, II, p. 63.

C. Couvents antiques autour de la plaine de Dāna.

17. *La plaine de Dāna, centre de vie monastique.* — 18. *Le « grand couvent de Teleda ».* — 19. *Deir Turmanīn, le couvent de Menin.* — 20. *Breiğ, le couvent de Mar Daniel.* — 21. *Qaṣr el Banāt, le couvent de Mar Biza.* — 22. *Caractéristiques du couvent dans l'Antiochène du VI^e siècle.* — 23. *Le couvent comme exploitation agricole.* — 24. *Comparaison avec les couvents de l'Apamène.*

17. *La plaine de Dāna, centre de vie monastique* (pl. LIV, CLII et CLIII). — La plaine de Dāna, nous l'avons vu, dominée par trois hauts-lieux païens, a toujours été un centre religieux. Au II^e siècle, sur ces trois hauts-lieux, trois temples de type romain furent construits par les notables de la région, réorganisée par l'autorité impériale⁽¹⁾. La plaine est devenue ensuite, au IV^e siècle, un centre de vie monastique, et c'est autour d'elle que semblent se grouper les couvents du Massif Calcaire.

A peine le christianisme s'étendait-il hors des villes, au milieu du IV^e siècle, qu'une extraordinaire ferveur ascétique s'emparait des campagnes⁽²⁾. Une colonie d'anachorètes s'était installée au mont Koryphé

(1) Ci-dessus, p. 105 à 109.

(2) L'épigraphie du IV^e siècle nous apporte quelques précisions sur les débuts du christianisme dans le Massif Calcaire. Du premier tiers de ce siècle nous ne possédons jusqu'à présent, sur la nouvelle religion, aucun témoignage daté : les deux plus anciennes inscriptions chrétiennes certaines sont de 336/37, et se trouvent l'une à Qaṭūra (*IGLS*, 443), l'autre à Ma'arret Šelf (*IGLS*, 594). Sur les sept inscriptions datées de la décennie suivante, trois sont chrétiennes : Sermada, de 341/42 (*IGLS*, 518) ; Kaukanāya, de 349 (*IGLS*, 596), et Sinḥār, de 349/50 (*IGLS*, 396). Il est à noter que ces cinq inscriptions, ainsi que l'inscription suivante de 350, à Dār Qīta (*IGLS*, 542), proviennent toutes de maisons d'habitation. La première inscription funéraire chrétienne connue est celle de 351, à Turīn (*IGLS*, 653). De cette même décennie du milieu du IV^e siècle, sur dix inscriptions datées, six sont chrétiennes ; ce sont, outre les deux inscriptions déjà mentionnées de Dār Qīta et de Turīn, l'inscription funéraire d'Ūrem el Ğōz, de 354 (*IGLS*, 670) ; une seconde inscription de Dār Qīta, de 355 (*IGLS*, 543) ; l'inscription funéraire de Kuāro, de 359 (*IGLS*, 660), et l'inscription d'un linteau de

sous Constance (337-361). Sous Valens (364-378), elle était célèbre ⁽¹⁾, et c'est l'époque où S. Jean Chrysostome et S. Jérôme se retirent loin des villes, ou, comme ils disent, dans les solitudes, qui désignent ici, en réalité, les campagnes ⁽²⁾ : le premier dans l'Amanus de 374 à 380 ; le second probablement aux environs d'Imma, de 375 à 377 ⁽³⁾. En ce temps, la petite colonie du mont Koryphé s'était organisée en communauté monastique à 1 km. de Teleda. L'impulsion était venue d'un ascète, Eusèbe, qui avait réuni les groupes d'anachorètes épars dans la montagne, et qui ne tardera pas à fonder encore autour du couvent de nombreuses filiales. Eusèbe peut être considéré comme le véritable fondateur du monachisme dans la région, et c'est Teleda qui fut le centre du mouvement ⁽⁴⁾.

porte à Kseğbe, de 359/60 (*IGLS*, 510). La décade suivante a fourni quatre inscriptions chrétiennes sur huit qui sont datées : à Kuāro, de 361 (*IGLS*, 662) ; à Turlāḥa, de 363/64 (*IGLS*, 575) ; à Frikyā, de 364 (*AAES III*, inscr. 248), et à Kaukanāya, de 369 (tombeau dont le propriétaire s'intitule « Eusèbe le Chrétien » : *IGLS*, 598). Cette décade est importante pour l'histoire du christianisme, car elle nous présente le plus ancien, et peut-être le seul exemple du qualificatif de « chrétien », ajouté à un nom propre, et cet exemple est presque contemporain de la dernière inscription païenne datée, celle d'El Ḥoṣn dans le Ğebel Dueili, qui mentionne la restauration, en 367/68, du haut-lieu de Zeus Koryphaios (*IGLS*, 652). La première inscription de la décade suivante est aussi la première inscription connue d'une église chrétienne : élevée en 372, à Fafertīn (*IGLS*, 389), elle est seulement de quatre ans postérieure à la restauration du temple païen d'El Ḥoṣn. A partir de cette date, nous ne connaissons plus d'inscriptions païennes ou incertaines : toutes les inscriptions datées des dernières décades du IV^e siècle sont incontestablement chrétiennes (*AAES III*, 152 ; *IGLS*, 611 et 460 ; *AAES III*, 153 ; *IGLS*, 668 et 595 ; *AAES III*, 154 ; *IGLS*, 569, 602, 680, 689 ; *AAES III*, 278 ; *IGLS*, 381 et 555, etc.). Il ressort de cet examen de l'épigraphie datée que la christianisation du Massif Calcaire a débuté vers la fin du règne de Constantin le Grand, qu'elle s'est développée sous Constance II, et s'est affermie sous le règne de Valens, sans avoir subi d'arrêt pendant la courte réaction païenne de Julien. Or ces dates répondent aux phases de la naissance et de l'expansion du monachisme dans la région.

(1) Ci-dessus, chap. III, 15 ; p. 133 s.

(2) LASSUS, *Sanctuaires*, p. 266.

(3) S. SCHIWIEZ, *Das morgenländische Mönchtum* : II, p. 169 à 172 ; III, p. 290 s.

(4) Ci-dessus, chap. III, 15 ; p. 133 s. Nous suivons dans ce paragraphe les dates et les conclusions de l'exposé de S. SCHIWIEZ, III, et en particulier § 26, p. 203 à 210.

Alors que la Syrie du Sud subissait l'influence du monachisme égyptien, la Syrie du Nord suivait une voie indépendante. C'est de l'Osroène, qui était alors un actif foyer d'ascétisme, que semble être venu le ferment (1). En effet, le plus ancien couvent de l'Antiochène, celui de Gindaros, sur la route d'Édesse à Antioche, avait été fondé dans les dernières années de Constantin le Grand par Astérios, disciple de Julien Saba, le célèbre ascète osroénien (2). Teleda est près de Gindaros, sur l'autre rive de l'Éufrate, et nous avons déjà fait remarquer que lorsque Julien Saba mourut, ses deux principaux disciples vinrent se mettre sous la direction d'Eusèbe, auquel l'un d'eux finit par succéder (3). Les relations avec l'Osroène semblent donc avoir été dominantes. Du reste Acace, supérieur d'un monastère voisin de Bérée, puis évêque de cette ville, était un moine de Gindaros, disciple d'Astérios, et fut plus tard une des sources de Théodoret sur la vie d'Eusèbe (4). Une fois Teleda devenu un centre de vie monastique, c'est vers lui et vers la région qu'il dominait, que vinrent les ascètes : S. Syméon y vint de Sis, sur les confins de la Cyrrestique et de la Cilicie (5) ; son premier imitateur, Daniel le Stylite, originaire de Samosate, s'était arrêté près de lui à l'occasion d'une étape entre Antioche et cette ville (6). Théodoret cite encore plusieurs ascètes venus du Nord vers l'Antiochène (7), et ses fré-

(1) SCHIWETZ, III, p. 407 s.

(2) IDEM, III ; sur Julien Saba : p. 59 s. ; sur Astérios et le couvent de Gindaros : p. 180 à 187.

(3) Ci-dessus, chap. III, 15 ; p. 134.

(4) SCHIWETZ, III, p. 182 s. ; p. 203 et note 1 ; p. 205.

(5) IDEM, III, p. 321 ; H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. XXIV.

(6) H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. XLV ; E. DAWES et N. H. BAYNES, *Three Byzantine Saints*, p. 10.

(7) Ce sont d'après SCHIWETZ, III : Markianos de Cyrhus, fondateur de plusieurs communautés dans les solitudes de Chalcis (p. 196) ; l'ermite persan Aphraatès (p. 278) ; les ermites Pierre de Galatie (p. 280), Romanos de Cilicie (p. 283), Zénon du Pont (p. 284), Théodose et Thalélaeos de Cilicie (p. 290 et 314). Alexandre, le fondateur des communautés des acémètes, était venu en Syrie de l'Asie Mineure (p. 369 s.) ; l'anachorète Malchus de Maronia, près d'Imma, était originaire de Nisibis (p. 214 à 218).

quents voyages à Teleda et à Telanissos (Deir Sim'an) témoignent de l'activité de la route longitudinale du Massif, qui reliait tous ces monastères à Cyrrhus et au Nord (1).

Au début, les ascètes vivaient dispersés autour de l'abri de leur maître, se réunissaient à la fin de la journée pour la prière et le repas, mais passaient leur temps dans une méditation solitaire, sans autre discipline que les conseils et l'exemple de leur maître (2). Or déjà sous les premiers successeurs d'Eusèbe on constate un lien plus strict, un règlement des heures de prière, de travail et de sommeil ; l'existence d'un premier noyau architectural sous forme d'une chapelle et probablement d'un réfectoire (3) ; mais chacun semble résider encore, comme auparavant, dans une hutte ou une grotte des alentours (4). La vie de S. Syméon témoigne de cette tendance à l'isolement, qui permet une discipline plus sévère que la vie en commun, et c'est même là le trait saillant de l'ascétisme de ce temps (5). Ainsi s'expliquent d'ailleurs les nombreuses créations de filiales, qui se détachent constamment des monastères, et contribuent à l'extension rapide du monachisme.

Dans une région aussi peuplée, parsemée de villages, accessible de toutes parts, l'isolement véritable était d'ailleurs impossible. L'ascète, même séparé de sa communauté, vivait en contact journalier avec les paysans, parmi lesquels se recrutait bientôt un premier cercle d'imitateurs, noyau d'un futur couvent.

Il est important de noter que les fondations d'Eusèbe comprirent, dès le début, deux sortes de communautés, les grecques et les syriaques (6). Ces dernières étaient probablement composées de gens du pays, de condition humble, ignorant le grec. C'est eux qui avaient surtout le contact des

(1) SCHIWIEZ, III, p. 203 et note 1 ; p. 206 et note 9. H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. VI.

(2) IDEM, III, p. 204 s., 310, 412 s.

(3) IDEM, III, p. 209, 309, 355.

(4) IDEM, III, p. 308 s.

(5) IDEM, III, p. 321 s. ; DELEHAYE, p. XXIV s.

(6) SCHIWIEZ, III, p. 209. Il en était vraisemblablement de même pour toutes les communautés monastiques de la région.

paysans, et c'est eux sans doute qui devinrent par la suite les propagateurs du monophysisme.

Ces communautés en nombre toujours croissant, avec leurs milliers de moines qui peuplaient la campagne (sous Théodoret, les deux couvents de Nikertai ⁽¹⁾ à eux seuls en comprenaient quatre-cents), ne pouvaient évidemment plus vivre de la seule charité des villageois : il leur fallait des moyens propres d'existence, et une organisation économique. Cette organisation matérielle semble évoluer parallèlement à la réglementation de la discipline spirituelle. Aussi en trouve-t-on, dès le premier tiers du Ve siècle, une première expression architecturale au couvent de Qaşr el Banât, avec un programme où se trouvent déjà toutes les données essentielles des grands couvents du VI^e siècle ⁽²⁾.

Pendant le VI^e siècle, les chantiers monastiques s'ouvrent de toutes parts. Les constructions primitives disparaissent, sont remplacées par des ensembles de type unique, qui prennent l'aspect des grandes résidences domaniales — ce qu'ils étaient en effet, car dans cette région agricole, la seule forme de subsistance était la terre ⁽³⁾.

Vers la fin du siècle, à la veille des grandes guerres décisives entre Byzance et l'Iran, suivies presque aussitôt par la conquête arabe, le couvent était devenu une institution inséparable de la vie rurale et un élément aussi commun dans le paysage que le village, le mausolée ou la tour de surveillance des plantations. Presque toute agglomération importante en possédait un, parfois plusieurs, à ses alentours ⁽⁴⁾. Pour cette époque, les

(1) IDEM, III, p. 230. Sur la localisation du couvent de Nikertai, voir notre appendice III. A l'époque de Théodoret, le couvent de Teleda avait 150 moines, et le couvent d'Eusébônas et d'Abibiôn 80 (ci-dessus, chap. III, 15 ; p. 134). Vers 412, le couvent du périodeute Bassus, près de Telanissos (Deir Sim'ân), en comptait 200 (SCHWIETZ, III, p. 327). Alexandre l'acémète avait fondé en Mésopotamie du Nord un couvent de 400 moines ; il arriva à Antioche, après un voyage de mission à travers la Syrie, avec une suite de 150 moines (IDEM, III, p. 372 et 376).

(2) Ci-dessous, chap. III, 21.

(3) Ci-dessous, chap. III, 23.

(4) Voir par exemple les petites plaines fermées du versant oriental du Ğebel Bariša : Kafr Deriân, Me'ez, Deir Sêta, qui possèdent chacune un couvent, élevé à quelque distance de l'agglomération : ci-dessous, chap. III, 52, 53 et 55 ; pl. LXXXIX.

textes, la toponymie et les monuments permettent de dénombrer au moins une quarantaine de couvents aux environs immédiats de Dāna.

Il n'est malheureusement pas possible de déduire du récit de Théodoret le nombre réel de couvents de son temps, ni de localiser les fondations d'Eusèbe autour de Teleda — à l'exception d'une seule, et de quelques autres couvents plus éloignés. Nous avons par contre une source précieuse d'information dans la correspondance échangée en 567 et 569 entre les monophysites de la région et ceux de Constantinople, à propos de l'hérésie trithéiste : sur les 80 couvents mentionnés dans cette correspondance, 50 environ ont été reconnus par d'autres et par nous-même comme appartenant au Massif Calcaire, et probablement lui appartiennent-ils tous. Trente d'entre eux sont situés à proximité de Dāna. Encore ne s'agit-il dans ces lettres que des couvents monophysites, et non des couvents orthodoxes, qui pourtant devaient exister à cette époque. Les autres sources littéraires n'ont pas encore été exploitées d'une façon méthodique.

A ce nombre déjà considérable, nous sommes en droit d'ajouter les couvents non-reconnaissables sur place, mais dont la présence est indiquée par le nom de « Deir » (« Dār »), ou de « Qaṣr », ou de « Mār ». Ces noms trompent rarement dans la région : la plupart des couvents, reconnus par leurs ruines ou d'après les textes, les portent. Il n'en est pas de même pour les mots « Qal'a » et « Burğ » (« Breiğ », « Burğke »), qui peuvent indiquer aussi bien un couvent que tout autre édifice antique isolé, fortifié au moyen-âge.

Une trentaine de ruines, dont vingt autour de Dāna, ont été étudiées par Vogüé, par Butler, par Mattern, par Lassus et par nous. Quelques unes sont identifiées par les textes. Ce n'est qu'une faible partie de ce qui existe en réalité, et les travaux d'exploration ne sont qu'à leur début : avec nos connaissances du programme conventuel il serait aujourd'hui possible d'entreprendre un inventaire définitif de tous les couvents conservés.

Notre documentation est donc très insuffisante et demande une nouvelle confrontation avec les sources littéraires, les inscriptions et la toponymie, et surtout de nouvelles recherches sur le terrain. C'est pourquoi l'inventaire présenté ci-dessous reste incomplet et peut-être même inexact sur certains

points. Malgré ses imperfections il donne, croyons-nous, une idée correcte de l'expansion étonnante du monachisme à la fin de la période antique et de son rôle dans la vie de la région.

Notre inventaire énumère en premier lieu les couvents de la plaine même ; ensuite les couvents situés à peu de distance, sur ses deux grandes voies transversales, et sur les hauteurs environnantes ; enfin les couvents plus éloignés, mais toujours accessibles de Dāna en moins d'une journée de marche. Les justifications et les références sont données dans l'appendice III. Les numéros entre parenthèses se rapportent à la carte et à sa légende, sur les planches CLII et CLIII ; les noms marqués d'un astérisque sont des additions non-portées sur la carte, mais mentionnées dans l'appendice (1).

*

a. *Les couvents de la plaine de Dāna.* — Des deux premières communautés du mont Koryphé, celle d'Ammanos, devenue le couvent de Teleda, est l'actuel *Deir Tell 'Ade* (24) ; celle de Marianos, qui d'après Théodoret était située à 25 stades de la première, devrait — si elle avait survécu jusqu'au VI^e siècle — être recherchée parmi les sites encore inexplorés du versant occidental de la montagne (pl. CCIV). *Burğ es Sab'* (28) est selon nous la ruine du couvent fondé, avant 378, par Eusébônas et Abibiôn de Teleda.

Les autres fondations de Teleda sont inconnues : ce sont sans doute les couvents voisins, rebâti au VI^e siècle, tel que *Deir Turmanīn* (27), probablement le couvent de MNYN des listes monophysites, et aussi les sites encore peu explorés de *Deir Aḥṣān* (100), de *Deir el Mālek* (104), et peut-être aussi de *Ḥezre el 'Atīqa* (*).

Plus au Sud se trouvaient, d'après les listes monophysites, le couvent de reclus de *Deir'amān* (79), le couvent de *Tell 'Aqibrīn* (65), dont l'emplacement exact est inconnu, et, sur les rochers au-dessus du village, le couvent de *Sermada* (64), fortifié en 1121 par les Francs : c'est le *Deir el Ḥoṣn* des chroniqueurs arabes, le *Qal'at Sermada* actuel. *Breiğ* (23), dans la vallée de Sermada, est probablement le couvent de Mar Daniel des mêmes listes.

*

(1) La planche LIV, qui indique la répartition des couvents autour de la plaine de Dāna, a été complétée et légèrement corrigée dans les listes et les planches de l'appendice III, auquel se réfèrent les numéros du présent inventaire.

b. *Couvents situés sur la route d'Antioche à Chalcis.* — Nous ignorons si les abris des anachorètes Palladios d'*Imma* (82), et Abraames du village voisin (non-identifié) de *Paratomos* (*), mentionnés par Théodoret, sont par la suite devenus des couvents ; de même celui de l'anachorète Malchus, au village (également non-identifié) de *Maronia* (*), situé selon S. Jérôme à 30 milles à l'Est d'Antioche, sur la route de Chalcis, c'est à dire aussi au voisinage d'*Imma*.

Deux autres couvents de cette route sont identifiés d'après les listes monophysites : ce sont *Harrān* (46) et *Qaṣr el Banāt* (25), ce dernier vraisemblablement le couvent de Mar Biza. A proximité, sur les pentes du Ġebel Bariša, *Qaṣr el Madaḥḥar* (90) et *Qaṣr Iblisu* (115) étaient peut-être aussi des couvents. Comme nous l'avons démontré plus haut, *Bāb el Hawā* (83), à l'entrée de la plaine de Dāna, n'était pas un couvent, mais la résidence d'un domaine impérial.

Toujours sur la même route, mais à l'Est de la plaine, les listes monophysites signalent le couvent de reclus de *Kefr Kermīn* (80), le couvent de *Tērib* (67), dont on ignore s'il était le même que celui du stylite Jean de Litarba, et au Sud-Est, dans la plaine, déjà près de Chalcis, le couvent de *Barqūm* (71).

*

c. *Couvents situés sur la route d'Apamée à Cyrhus.* — Au Sud de la plaine de Dāna, au pied du Ġebel Bariša, *Kelli* (81) est probablement le « couvent de reclus » cité dans les listes monophysites. A *Bātabu* (37) se trouvait le couvent de Mar Bass, qui figure en tête de ces listes, et où se tenaient les réunions des archimandrites et des ascètes monophysites, qui en 567 et 569 condamnèrent la doctrine trithéiste.

Au Nord de la plaine, *Dart'azze* (98), sur le versant oriental du mont Koryphé, était sans doute à l'origine une des nombreuses fondations d'Eusèbe de Teleda. A *Sitt er Rūm* (20) se trouve un petit couvent non-identifié. *Deir Sim'an* (10 à 12) était le centre de pèlerinage de S. Syméon. Le couvent qui avait reçu le saint avant son ascension sur la colonne, a disparu, mais il y reste trois autres couvents du VI^e siècle, exceptionnellement bien conservés.

Au dessus de la bourgade s'élève la montagne de *Qal'at Sim'an* (31), couronnée du grand sanctuaire cruciforme et du couvent, construits autour de la colonne du Stylite. La route de Cyrhus, qui à partir de *Deir Sim'an* longe le pied de la montagne, laisse à sa gauche avant de descendre dans la vallée de l'*Afrīn*, le couvent de *Bardhān* (3) et le couvent de *Šāder*, ou de *Šiḥ ed Deir* (*), probablement l'antique Šiḥ, où le corps de S. Syméon fut déposé sur un chariot, pour être amené à Antioche.

*

d. *Couvents situés à moins d'une demi-journée de Dāna.* — Sur les hauteurs environnantes, à une distance inférieure à 10 km., c'est à dire à deux ou trois heures de marche de la plaine, se trouvent les couvents suivants : au Nord,

dans le Ğebel Sim'an, le couvent rupestre de *Mğāret el Mal'ab* (16); à l'Ouest, dans le Ğebel Ğalaqa, les couvents de *Kfeludīn* (55) d'*Ibezmū* (48) et de *Saħhra* (63) des listes monophysites; au Sud, dans le Ğebel Bariša: les couvents de *Ba'ūde* (38) et de *Kseġbe* (56) des mêmes listes, et le couvent de *Bašakūħ* (*), reconnaissable à son tombeau collectif; aussi le petit couvent bien conservé de *Me'ez* (14), et le couvent également bien conservé du stylite Jonas à *Kafr Deriān* (30), mentionné dans les listes monophysites.

Deux autres couvents de stylites se trouvaient, d'après ces listes, dans le Ğebel Ğalaqa, à l'Est de Dāna: à *Erħāb* (75) et à *Toqād* (77); un quatrième était à *Kafr Yaħmūl* (76), dans la plaine de Chalcis, au pied du Ğebel Bariša. A son voisinage les mêmes listes nomment encore les couvents d'*El Ğīne* (45), de *Ğazzānu* (47), de *Nurān* (59) et de *Tell Şandil* (66).

*

e. *Couvents situés à moins d'une journée de Dāna.* — A ces quarante-six couvents, proches de la plaine, on peut en ajouter une quarantaine d'autres, situés à une distance inférieure à 25 km. Ce sont, dans le Ğebel Sim'an: les couvents reconnus sur place, mais non identifiés, de *Brād* (5) et de *Burġ Ğeidar* (6), et le couvent de stylite de *Kimār* (21); les ruines encore insuffisamment étudiées de *Ğarāb Şams* (87), de *Banastūr* (*), de *Kafr Lāb* (*) et de *Burġ el Qas* (*). Ce sont les ruines des couvents également non-identifiés du Ğebel il Aġla: *Deir Şem'un* (9), *Qaşr el Deir* (17), *Qaşr el Ğarbi* (18); et, dans la même région, les couvents présumés de *Dauwār* (56) et de *Ğuwanīye* (86). Ce sont ensuite les couvents mentionnés dans les listes monophysites, ou dans d'autres textes, que nous énumérons ici dans l'ordre alphabétique: *Armenāz* (69), *Artāħ* (70) *Aġma* (32), *Bafettīn* (34), *Başufān* (36), *Bezartūn* (39), *Bşendlāya* (40), *Deir Sēta* (43), *Ferkān* (44) *Ğenderes* (*), *El Fū'a* (72), *Kafr Basīn* (50), *Kafr Tay* (52), *Kefer Binni* (53), *Kefertherīn* (73), *Neġaule* (*), et le couvent d'un stylite à *Qurzēhil* (*). Ce sont enfin les couvents désignés par la toponymie: *Dār Qīta* (97), *Deir Ballūte* (91), *Deir Mišmiš* (105), *Deir Salūne* (106), *Ed Dueir* (110), *Duwerriħ* (112), *Mār Ishāq* (117), *Mār Sāba* (89), et *Qaşr el Banāt* du Gebel Bariša (114).

*

Nous pouvons donc croire, vers la fin du VI^e siècle, à l'existence d'au moins quatre-vingts couvents. Ce chiffre, établi d'après l'état actuel de nos connaissances, est certainement bien inférieur à la réalité. Notre liste comprend la presque totalité des couvents connus dans la partie septentrionale du Massif Calcaire. Leur groupement autour de la plaine de Dāna est donc significatif, comme l'est aussi le fait que les monuments les plus importants, les mieux conservés et les mieux attestés par

les textes ou par l'épigraphie, se trouvent soit dans la plaine même, soit dans sa proximité.

Nous avons choisi, pour définir maintenant le programme conventuel, les deux grands ensembles voisins de Deir Tell 'Āde et de Deir Turmanīn, situés dans la partie Nord de la plaine, et le couvent de Breiḡ, situé dans sa partie Sud. Ces trois couvents sont du VI^e siècle. Nous y ajoutons celui de Qaṣr el Banāt, sur la route d'Antioche à Chalcis, construit au V^e siècle.

*
* *

18. *Deir Tell 'Āde* — le « grand couvent de Teleda » (pl. CLVIII, 1). — Il est naturel de commencer par Deir Tell 'Āde, jadis Teleda. Nous avons vu, par l'exposé historique, le rôle de ce couvent dans l'histoire du monachisme syrien (1).

Son église n'a pas été retrouvée (2), et il est difficile de se rendre compte de l'ensemble sans des fouilles, qui permettraient seules un nouveau relevé. Son importance pour nous est de présenter, dans un ensemble qui est incontestablement un couvent, deux éléments, qui, nous le verrons, font partie intégrante de tout programme conventuel (3).

C'est d'abord un tombeau collectif, taillé dans le roc, et compris dans l'ensemble de la composition monumentale. Il est ici couvert de dalles, qui prolongent le dallage de la cour supérieure; on y descend par un escalier dans une salle, orientée d'Est en Ouest et divisée par deux arcs transversaux en trois compartiments, contenant six arcosoliums et un sarcophage isolé.

Le second élément est constitué par le bâtiment monastique. A Teleda le tombeau se trouve au dessous d'un couloir précédé d'un portique qui relie deux bâtiments d'un type que nous retrouvons dans tous

(1) Ci-dessus, chap. III, 15; p. 133 s.

(2) Elle était très probablement située au Sud, face au portique qui relie les deux bâtiments conventuels, selon le schéma de tous les couvents importants de la région: cf. chap. III, 22.

(3) *PAES, II B*, p. 243 à 246; fig. 247 à 249; *Early Churches*, p. 96.

les grands couvents du Massif Calcaire. Ce sont, dans chacun de ces bâtiments, deux très grandes salles rectangulaires superposées, orientées du Nord au Sud, sans division intérieure, et donnant par de nombreuses portes sur un portique, qui, sur trois ou même sur quatre côtés, enveloppe l'édifice sur toute sa hauteur. Le bâtiment de l'Ouest, le plus vaste, enferme une salle de 17 m. 14 sur 9 m. 60. Le portique enveloppant, comme toujours dans les couvents, est fait de piliers rectangulaires, parfaitement lisses, et de linteaux non-moulurés. Malgré la massivité des piliers et l'absence totale de décor, ces monuments, par la sûreté de leurs proportions, sont parmi les plus harmonieux de l'architecture syrienne.

Comme nous l'avons déjà dit (1), les parties conservées du monastère de Teleda ne peuvent remonter à l'époque de sa fondation, au milieu du IV^e siècle, ni même au séjour qu'y fit Théodoret de Cyr dans la première moitié du V^e (2). Les deux bâtiments conventuels et le portique qui les relie sont de la fin du V^e siècle, ou du VI^e. En l'état présent de nos connaissances, il est impossible de proposer une date plus exacte, à cause de l'extrême simplicité de l'architecture et de l'absence d'une église, qui aurait pu fournir des indices plus sûrs.

La tour, étant datée de 941 (3), ne peut évidemment pas servir à l'étude du programme conventuel. Le couvent était entouré d'une enceinte, dont la porte, au Sud-Est, est datée de 601 et de 907 (4).

*
* *

19. *Deir Turmanīn* — le couvent de MNYN (pl. XVI; XLI; XLVIII; XLIX, 2; LI; LIII; CXXVI, 2; CLXVIII, 3, 4, 6; CLXIX b). — De l'autre côté de la plaine, le couvent de *Deir Turmanīn* présente un ensem-

(1) Ci-dessus, chap. III, 15; p. 139.

(2) SCHIWIEZ, III, p. 203 et note 1. Il nous semble impossible d'accepter, pour les parties encore reconnaissables, la date du V^e siècle que lui attribue BUTLER (*Early Churches*, p. 97); seul le tombeau collectif pourrait être de cette époque.

(3) PAES, IV B, inscr. 17.

(4) PAES, IV B, inscr. 16.

ble plus complet, grâce à Vogüé, qui en a relevé la basilique aujourd'hui disparue (1). Celle-ci, qui était un monument très important, doit être de peu postérieure à la construction du grand sanctuaire de Qal'at Sim'an, dont elle répète la composition décorative avec un goût plus sûr et dans une technique plus soignée. Nous verrons que le monastère de S. Syméon peut être daté de 490 environ (2), si bien que la basilique de Turmanin serait de la fin du Ve, ou des premières années du VIe siècle. Comme l'ensemble du couvent paraît construit d'un seul jet, cette date serait celle de tous les édifices qui le composent.

La basilique se trouve isolée au Sud (pl. XVI; XLIX, 2; LI). Elle répond au programme complet d'une église normale, enrichie d'une abside engagée, polygonale; d'un narthex encadré de deux tours; et, longeant les collatéraux, de deux portiques, qui manquent dans le relevé de Vogüé. Elle est, pour la région, de vastes dimensions: 37 m. sur 18 m. 50.

Le bâtiment conventuel, qui forme un angle droit avec la façade d'entrée (Ouest) de l'église, est lui aussi remarquable par ses dimensions et par la recherche de sa composition (pl. XLIX, 2; LIII, 4; CLXVIII, 3). La grande salle indivise, orientée du Nord au Sud, mesure à chaque étage 23 m. sur 12 m. Elle est enveloppée sur quatre côtés d'un portique, interrompu au milieu de la façade Est par un pavillon saillant, sans liaison appareillée avec le bâtiment, et donc ajouté après coup. Ce pavillon lui-même est flanqué de deux appareils de piliers monolithes avec linteaux, disposés aux angles du bâtiment, devant le portique. Ils servaient à monter l'eau aux étages, — l'un d'une citerne, l'autre d'un grand réservoir à ciel ouvert (2).

Ce réservoir, placé devant la façade Est du bâtiment, fait partie de la composition monumentale de l'ensemble (pl. XVI; XLIX, 2). Il est de forme régulière, de 16 m. sur 13 m., et profond de 8 m.; il est taillé dans le roc avec une perfection égale à l'exécution des édifices qui l'entou-

(1) Ci-dessus, chap. III, 13; p. 128.

(2) Ci-dessous, chap. III, 41 à 44.

(3) Ci-dessus, p. 45 et note 6.

rent. Il était encadré d'une balustrade faite de dés et de dalles, pareille aux chancels des églises. Au delà se dresse une habitation du type courant, avec rez-de-chaussée de deux pièces, étage, portique à l'Ouest et au Sud (pl. XVI ; XLIX,2).

Ces trois bâtiments, groupés autour du réservoir, forment comme un premier ensemble, le plus important.

Au Nord, au delà du mur qui relie l'habitation au bâtiment conventuel, se trouve le tombeau collectif. Sa superstructure a disparu. Il en subsiste la partie taillée dans le roc, avec ses arcosoliums. Elle est orientée d'Ouest en Est et s'ouvre de plain pied par un arc. Elle est flanquée, au Nord, d'une seconde salle semblable, destinée sans doute à l'agrandir. Les deux pièces sont entourées d'un portique, et le bâtiment, dont elles forment le rez-de-chaussée, ressemble par conséquent au bâtiment conventuel voisin (pl. XVI ; XLIX, 2).

Plus au Nord, on distingue des traces d'autres constructions, impossibles à identifier sans dégagements, mais qui faisaient très probablement partie des communs ou d'autres dépendances économiques du couvent ⁽¹⁾.

Tout cet ensemble est contenu par de petits murs en un enclos d'environ 200 m. sur 120, lui-même divisé par d'autres murs en compartiments de dimensions variées. Le couvent avait donc à sa disposition immédiate un vaste terrain qui pouvait contenir toutes les constructions nécessaires à la vie d'une communauté nombreuse et organisée, et peut-être même les abris dispersés des moines. Au Sud, l'enceinte était interrompue par une petite construction aujourd'hui méconnaissable, qui pourrait avoir été l'entrée particulière de l'église (pl. XVI et XLIX,2).

Ainsi les ruines de Deir Turmanin, infiniment mieux conservées que celles de Deir Tell 'Āde, permettent d'ajouter au bâtiment à portique et au tombeau collectif deux autres éléments constants du programme conventuel : l'église, et l'habitation, qui est ici celle de l'higoumène ou du prêtre desservant. Un cinquième élément, les dépendances

(1) Voir la reconstitution hypothétique d'une partie de ces constructions sur les planches XVI et XLIX, 2.

économiques, construites avec des matériaux rudimentaires, existait aussi, mais ne se laisse pas étudier sur le terrain sans fouilles. De plus, nos relevés, qui complètent ceux de Vogüé, font ressortir, par le tracé de l'enceinte, l'étendue de la propriété d'un grand couvent du VI^e siècle.

Il faut ajouter que l'église de Deir Turmanīn n'était probablement pas une église conventuelle ordinaire. Ses dimensions, le grand luxe et la perfection de son architecture, qui la distinguent de la plupart des églises de la région, tant villageoises que monastiques ; sa position au milieu d'une enceinte séparée, destinée au rassemblement de nombreux fidèles ; sa façade Ouest monumentale, surmontée d'une loge entre deux pavillons, — tous ces traits exceptionnels nous engagent à la classer parmi les sanctuaires de pèlerinage du Massif Calcaire, comme Qalblöze, Ruweiḥa, El Bāra, Ḥass, Deir Ṣoleib, ou, dans des régions voisines, Reṣāfe et Cyrrhus (1).

*
* *

20. *Breiğ* — le couvent de *Mar Daniel* (pl. CLXII, 1 à 4). — On retrouve la même disposition et les mêmes édifices dans ce couvent, élevé dans la seconde moitié du VI^e siècle, à quelques kilomètres au Sud-Ouest de Sermada (2).

Nous avons déjà noté la maîtrise avec laquelle son constructeur avait su vaincre les difficultés du terrain et installer le couvent sur la pente abrupte de la montagne. L'exiguïté de la surface ainsi obtenue l'avait obligé à serrer ses édifices, à les développer en hauteur et à les tailler en partie dans le flanc du rocher. Il a néanmoins réussi à donner à son plan la même ordonnance qu'à Deir Turmanīn (3). L'église — ici à nef unique et probablement à étage — est, comme de règle, placée en avant, au Sud (pl. CLXXII, 4). Un peu en arrière, et formant un angle avec elle, se trouve le bâtiment conventuel à deux étages, orienté, comme toujours, du Sud au Nord, mais cette fois avec un seul portique, qui donne à l'Est sur une petite cour (pl. CLXXII, 2 et 3).

(1) Ci-dessus, p. 32 et note 2.

(2) Ci-dessus, p. 124 et 125.

(3) Voir le croquis sommaire du plan dans J. MATTERN, *Villes mortes*, fig. 23.

Au delà de cette cour s'élève une construction à plusieurs étages, haute et massive, qui rappelle un donjon médiéval, impression encore renforcée par l'absence de fenêtres dans la partie inférieure et par une échauguette au dessus de l'entrée: c'était probablement l'habitation des moines (pl. CLXXII, 2 et 4). Elle contient au rez-de-chaussée un tombeau à cinq arcosoliums et un sarcophage libre.

Au Nord, au fond de la cour, à un niveau supérieur, sont les citernes et une série de pièces — probablement des communs — taillées dans le roc et couvertes de dalles. Le couvent était clos, du côté de la vallée, par un mur, dont les traces subsistent à l'Est et à l'Ouest des constructions.

Cet ensemble, resté intact jusqu'à nos jours, présente, malgré ses dimensions réduites et malgré son emplacement anormal, le programme complet d'un couvent nord-syrien, dont les parties essentielles sont l'église, le bâtiment à portique, le tombeau collectif et l'habitation avec ses dépendances.

*
* *

21. *Qaşr el Banāt — le couvent de Mar Biza* (pl. XLIX, 1 ; LII ; CXXV, 2). — *Qaşr el Banāt* est un autre ensemble monastique, bien conservé lui aussi, mais antérieur de près d'un siècle à *Deir Turmanīn* (1). Il s'élève à 5 km. à l'Ouest de *Bāb el Hawā* sur la route d'Antioche à Chalcis, devant une petite plaine arable, cernée des contreforts du *Ġebel Ḥalaqa* et du *Ġebel Bariša*, très rapprochés à cet endroit (pl. LII et CCIV).

Il comprend, au Sud, une importante basilique, immédiatement accessible de la route. De son chevet se détache un portique qui conduit à un tombeau collectif, en partie souterrain, puis à un grand bâtiment à trois étages, allongé du Sud au Nord, avec un portique qui donne sur une cour intérieure. Deux autres bâtiments, plus petits, mais de même hauteur et également à portiques, dessinent l'angle Nord-Ouest de la cour. Un quatrième bâtiment occupe son côté Ouest. Il est carré en plan, et son rez-de-

(1) *AAES II*, p. 140 à 142 ; *PAES, II B*, p. 214 à 223 ; *Early Churches*, p. 93 ; *Villes mortes* p. 77 s., pl. XXVIII à XXX.

chaussée ne forme pas une salle close, mais s'ouvre, sur deux côtés adjacents, par un simple rang de piliers ; il est précédé d'un portique, et celui-ci, au lieu de donner sur la cour, donne vers l'extérieur : c'est l'entrée du couvent. Dans la cour, près du collatéral Nord de l'église, se dresse encore une tour à six étages, qui comporte à chaque étage, outre la cage de l'escalier, un petit vestibule et une chambre. Aux quatre étages inférieurs, les fenêtres sont réduites à de simples fentes (pl. XXI, 1).

Une inscription, gravée sur un chapiteau de la colonnade Nord de la nef, nous apprend que l'église a été construite, à la suite d'un vœu, par l'architecte Kyris, enterré ici même (1). Il s'agit de Markianos Kyris, dont la première construction datée, l'église de Babisqa, remonte à 390, alors que la dernière, l'église de Dār Qīta, est de 418 (2). Il a donc exercé son métier dans la région pendant 28 ans au moins (3). C'est probablement de la fin de son activité que date la basilique de Qaṣr el Banāt, puisqu'il était déjà mort lorsque fut sculpté le chapiteau qui porte son inscription commémorative. Du reste la sûreté de la composition, à la fois harmonieuse et monumentale, témoigne d'une maturité que l'on ne trouve pas dans ses premières œuvres.

Mais on reconnaît aussi le travail de son équipe à la finesse des profils et aux proportions très équilibrées des trois bâtiments à portiques. Le quatrième bâtiment, situé à l'Ouest, à l'entrée du couvent, appartient lui aussi, à en juger par son appareil, à la même phase du chantier. Par conséquent, comme à Deir Turmanīn et à Breiğ, l'ensemble paraît conçu d'un seul jet, et immédiatement exécuté dans ses parties essentielles — à l'exception de la tour, laquelle, comme son implantation déjà l'indique, est une adjonction tardive (4).

Par son architecture, ce couvent est le plus ancien de ceux que nous connaissons. En particulier on n'y trouve pas le bâtiment habituel à salle unique enveloppée d'un portique, dont le type n'était sans doute pas encore

(1) *IGLS*, 531.

(2) *IGLS*, 561 et 535.

(3) Ci-dessus, p. 51 et note 3.

(4) Dans la légende de la planche XXI, 1, cette tour a été par erreur désignée comme datant du milieu du V^e siècle ; il faut lire : « milieu du VI^e siècle ».

constitué au moment où le couvent fut édifié. Les trois bâtiments à un seul portique rappellent les grandes villas de la région. Toutefois ils ne sont pas orientés : tous font face à la cour. D'autre part leur portique, aux piliers rectangulaires et aux linteaux lisses, n'est pas celui des maisons, mais celui des monastères. Enfin leur intérieur est indivis. Il faut donc les considérer comme une forme de transition entre l'habitation et les édifices monastiques du siècle suivant. La même remarque s'applique à la construction de l'entrée, qui par rapport à l'église occupe la même position que le bâtiment à portique enveloppant de Deir Turmanīn, et qui avait probablement ici la même fonction (pl. XLIX, 2).

Quant à la tour, elle est identique aux innombrables tours villageoises du VI^e siècle, destinées à la surveillance des plantations (pl. XXI, 1 à 3 ; CLXXVIII ; CLXXXVII, 4), et c'est pourquoi il est peu vraisemblable qu'elle ait été construite pour abriter des cellules de reclus ou les habitations permanentes des moines (1). Sa hauteur exceptionnelle se justifie plutôt par la situation des oliveraies antiques sur les pentes qui dominent le couvent. Elle pouvait, évidemment en cas de nécessité, servir de refuge momentané ou de logement à un corps de garde, mais elle n'avait pas de valeur proprement militaire.

Tous ces bâtiments apparaissent à Qaṣr el Banāt comme les annexes de l'église, qui est la construction la plus vaste et la plus en vue de l'ensemble. Cela encore est un indice de l'ancienneté du couvent : déjà à Deir Turmanīn les bâtiments conventuels occupent une surface beaucoup plus étendue, et nous les verrons, au VI^e siècle, se développer aux dépens de l'église. Celle-ci perd graduellement en importance, jusqu'à s'incorporer entièrement à l'édifice à portiques, ou même, comme c'est le cas surtout dans l'Apamène, jusqu'à se réduire à un petit oratoire accolé à cet édifice (2).

Qaṣr el Banāt, déjà construit sur le plan commun à tous les grands ensembles monastiques du VI^e siècle, prouve par certaines particularités de son architecture que le programme conventuel, bien que déjà fixé au début du V^e siècle, n'avait pas encore reçu à cette époque sa forme définitive.

(1) Ci-dessus, p. 20, note 1, et p. 30, note 3. Cf. avis contraire, LASSUS, *Sanctuaires*, p. 280.

(2) Voir plus loin, chap. III, 24 et pl. LIII.

*
* *

22. *Caractéristiques du couvent dans l'Antiochène* (pl. XVI, XLIX, L à LIII, LXVIII, LXX). — L'analyse rapide que nous venons de faire de ces quatre monastères permet de reconstituer le programme conventuel normal du VI^e siècle (1). C'est d'abord l'église, toujours placée en avant, au Sud, de façon à être facilement accessible de l'extérieur : toutes les portes principales des églises syriennes — celle de l'Ouest, comme celles du Sud — s'ouvrent ici librement (pl. XVI ; XLIX, 1, 2 et 4 ; LI ; LII ; LXVII, 1 à 3). Cela est d'autant plus remarquable que l'église villageoise est en principe l'édifice le plus éloigné de l'entrée, souvent accessible seulement à travers une cour fermée, placée devant sa façade Sud (pl. XI, XIV, XV, CXI à CXIV).

Au Ve siècle et au début du VI^e, à Qaṣr el Banāt comme à Deir Turmanīn, l'église est vaste, elle est la construction principale du couvent. Mais rien ne la caractérise comme église monastique : c'est une basilique à trois nefs du type habituel (2), dans laquelle les moines ne semblent pas avoir occupé une place privilégiée. Cependant durant le VI^e siècle elle perd en importance : elle n'a qu'une seule nef, de dimensions de plus en plus réduites et toujours plus étroitement liée aux autres parties du couvent. Cette évolution de l'église conventuelle est illustrée au mieux dans les trois couvents de Deir Sim'an (pl. LXVII, 1 à 3 ; LXX ; CCVIII) : dans le couvent Nord-Ouest, élevé vers 500, l'église est encore une basilique monumentale, qui domine toutes les autres constructions ; dans le couvent Sud-Ouest, qui date du milieu du VI^e siècle, elle est à nef unique, mais de même volume que les bâtiments qui l'entourent ; dans le couvent Sud-Est,

(1) Sur le programme conventuel, cf. ci-dessus, p. 19 et 20, et LASSUS, *Sanctuaires*, 272 à 276.

(2) Dans l'état actuel des recherches, nous ne connaissons, dans aucune église conventuelle, l'exèdre-ambon qui se dresse dans la nef centrale de nombreuses églises villageoises. Les recherches n'ont été faites ni à Qaṣr el-Banāt, ni à Deir Turmanīn ; elles n'ont pas donné de résultat à Deir Sim'an. Sur cet ambon, voir J. LASSUS et G. TCHALENKO, *Ambons syriens*, dans *Cahiers archéologiques*, V, 1951, p. 75 à 122 ; et dans le présent ouvrage, les églises de Qirqbīze et de Beḥyo, chap. IV, 16 à 19 et 27, ainsi que les planches IX, X, XI, XIII, CIII, CV, CVI, CVIII, CXI et CXIII.

le plus tardif des trois, c'est une petite chapelle, comprise dans la construction de l'édifice à portique, et invisible de l'extérieur (1).

*

Ce bâtiment à portique enveloppant est un autre élément essentiel du programme. Il a, lui aussi, sa place bien déterminée dans le plan : il se trouve, un peu en retrait, devant l'entrée principale de l'église (pl. XLIX, 1 et 2 ; L, 1 ; LXVII, 1 à 3). Comme celle-ci, il est d'apparence monumentale et largement ouvert de toutes parts (pl. XVI ; LXX ; CLXVIII, 3). Il comporte, à chaque étage, une grande salle, orientée du Sud au Nord, bien éclairée, et entourée d'une galerie portée par des linteaux et piliers monolithes (pl. LIII, 4). A Qaṣr el Banāt ce type d'édifice ne semble pas encore formé ; à Breiḡ le manque de place n'a permis de mettre un portique que sur une seule façade. Mais partout ailleurs, le portique enveloppant est constitué : dans les grands couvents de Deir Tell 'Āde, de Deir Turmanīn, de Deir Sim'ān, de Qal'at Sim'ān, et même dans les petits couvents de Qaṣr el Brād (2) et de Kimār (3). Le couvent de Deir Tell 'Āde et les trois couvents de Deir Sim'ān possèdent deux édifices pareils, reliés entre eux par un portique ; dans le couvent Sud-Ouest de ce dernier village on en a même ajouté, après coup, un troisième (pl. LXVII, 1 à 3 ; CCVIII).

Cet édifice a été considéré, à la suite de Vogüé, comme une hôtellerie (4) : les textes littéraires parlent en effet d'hôtelleries adjointes aux couvents, et la nécessité d'abriter les innombrables pèlerins que la colonne de S. Syméon attirait à Deir Sim'ān avait suscité cette interprétation. Dès lors on rattachait tous les couvents au pèlerinage et on en faisait des gîtes d'étapes pour pèlerins.

Le caractère de ces bâtiments conviendrait peut-être au logement tem-

(1) Ci-dessous, chap. III, 34 à 36 et pl. LXVII, 1 à 3 ; LXX ; CCVIII.

(2) Ci-dessous, p. 169, et pl. XLIX, 5.

(3) LASSUS, *Sanctuaires*, pl. XLIII, 2 et XLV, 3.

(4) VOGÜÉ, p. 138, applique le terme de pandocheion au bâtiment à portique du couvent Sud-Est de Deir Sim'ān. L'interprétation a été discutée, mais en général adoptée : cf. LASSUS, *Sanctuaires*, p. 276.

poraire de nombreux hôtes ; toutefois ils ne ressemblent pas aux auberges de la région, identifiées par l'épigraphie ⁽¹⁾, qui sont des constructions allongées, à un seul portique, aux cours fermées, avec de vastes écuries au rez-de-chaussée (pl. XVII). La différence entre les deux types ressort clairement du plan de Deir Sim'ān, où il y a sept bâtiments conventuels à portique enveloppant, et où il existe néanmoins un grand nombre d'hôtelleries dans le quartier du pèlerinage (pl. CCVIII) ; et encore davantage du plan de Qal'at Sim'ān, où ces dernières sont groupées autour du baptistère, à distance du couvent (pl. L, 1 ; LXXXIII ; CCIX ; CCX). D'autre part, si Qaşr el Banāt ou Deir Sim'ān, ou même à la rigueur Deir Tell 'Āde, se trouvent sur l'itinéraire du pèlerinage, d'autres couvents, comme Breiğ, Qaşr el Brād, ou Kimār, sont à l'écart des grandes routes. Enfin, on l'a vu, Qaşr el Banāt était achevé bien avant la mort du Stylite, donc avant que le pèlerinage ait pu justifier la construction de vastes hôtelleries et de relais. Par conséquent, s'il est vrai que l'édifice ait pu héberger des pèlerins ou des hôtes de passage, il ne semble pas avoir été construit à cet usage seul, et l'exemple des petits couvents le montre en effet intimement lié à la vie de la communauté ⁽²⁾.

Mais l'édifice paraît encore moins adapté à servir de logement permanent aux moines : ses grandes salles, sans divisions intérieures, aux murs percés de multiples portes, ne laissent, malgré leurs dimensions, que peu de place pour le couchage. En hiver le séjour devait y être plus pénible que dans les huttes individuelles, mieux protégées contre les intempéries. Il est d'autre part difficile de se représenter les moines, dont on connaît le penchant vers l'isolement, vivant ainsi à l'étroit, dans une promiscuité de tous les instants qui ressemblerait fort à celle d'un casernement, et qui supposerait en outre un changement radical des règles monastiques vers la fin du V^e siècle ⁽³⁾.

Ces vastes salles bien éclairées, avec portes et galeries qui assuraient

(1) Ci-dessus, p. 21 à 25 ; *PAES, II B*, p. 162, 188, 278, 297.

(2) Voir plus loin, p. 170 et 171, la description des couvents de Burğ Ĥeidar et de Me'ez (pl. LIII, 1 et 3).

(3) Cf. avis contraire, dans *LASSUS, Sanctuaires*, p. 276.

une circulation commode et des dégagements rapides à un grand nombre d'occupants, semblent, au contraire, comme faites pour être des lieux de réunion ou des ateliers. Et, vu l'étroite relation entre cet édifice et l'église, nous n'hésitons pas à l'identifier au réfectoire, qui, comme on le sait, constituait avec l'oratoire le premier noyau architectural des plus anciennes communautés de la région.

Cependant son aspect ouvert, et sa place à l'entrée du couvent, prouvent qu'il était, comme l'église, accessible au public, et suggère encore une autre destination, celle d'un hospice charitable (*xenodochion*), adjoint aux couvents antiques pour le secours aux malades et aux pauvres, pour l'hospitalité éventuelle à des voyageurs ou pèlerins ⁽¹⁾. Il est possible d'ailleurs que ces usages aient été cumulés: d'une part le réfectoire, et par extension le centre de la vie collective du monastère ⁽²⁾; et d'autre part l'hospice, centre des activités charitables. Ce qui paraît indéniable, c'est l'importance et le caractère en quelque sorte public de ce type d'édifice, qui est par ailleurs le seul à appartenir exclusivement à l'architecture monastique.

*

Un troisième élément conventuel était l'habitation. On la rencontre parfois sous forme d'une villa du type habituel (pl. XVI; XLIX, 2; LXVII, 2 et 3). Elle ne comprend alors que quelques pièces, et ne paraît pas suffire à abriter la colonie des moines que les textes nous invitent à supposer. Elle se trouve presque toujours au Nord du chevet, à côté du *diakonikon* ⁽³⁾, et était par conséquent destinée au supérieur

(1) SCHIWIEZ, III, p. 240, 356, 365. Voir *Hospices*, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, VI, p. 2748.

(2) SCHIWIEZ, III, p. 240, 309 s.; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 282; Sur les travaux agricoles, voir les prescriptions de Rabbula, dans SCHIWIEZ, III, p. 366 s. Cf. les presoirs des monastères, dans l'appendice III.

(3) Sur le rôle des annexes du chevet dans les églises syriennes, voir LASSUS, *Sanctuaires*, p. 162 et 194.

du couvent, ou au prêtre, si ces deux fonctions étaient distinctes. Le couvent du Nord-Ouest à Deir Simʿān possédait, outre ce logement au chevet, une autre construction, placée à l'extrémité Est, dans l'axe de la cour. Elle avait l'aspect d'une petite tour, couronnée d'un élégant pavillon dont les larges baies permettaient une vue étendue sur le couvent et ses environs. C'était sûrement l'habitation de l'higoumène (pl. LXVII,1; LXX).

Par contre la grande construction à rez-de-chaussée et à trois étages, qui à Qaṣr el Banāt est située au chevet de l'église, sur le côté Est de la cour, semble bien être l'habitation des moines, auxquels la tour, construite un siècle plus tard, aura pu servir de refuge en cas de danger (pl. XLIX,1). A Breiḡ, le bâtiment en forme de tour, situé également à l'Est de la cour, était à la fois l'habitation et le refuge de la communauté (pl. CLXXII,1 et 2). De même à Qalʿat Simʿān, l'aile réservée aux moines se trouvait à l'Est de la cour, en face de l'édifice à portique enveloppant (pl. L,1; LXXII; LXXXII; CXX).

Dans d'autres grands couvents — à Deir Tell ʿĀde, à Deir Turmanīn et à Deir Simʿān, — il n'a pas été possible de déterminer le bâtiment d'habitation des moines, et cela malgré le bon état de conservation des ruines. Une certitude ne pourrait être obtenue qu'après le dégagement de la construction et de ses abords. Il se peut cependant que dans beaucoup de cas les moines aient continué de vivre individuellement ou par petits groupes, selon la tradition des premières communautés, dans des huttes dispersées tout autour du couvent (1) : celui-ci ne comprendrait alors, en dehors de l'église et de quelques habitations destinées à des privilégiés, que des salles de réunion et de travail. Une telle hypothèse ne semble pas en contradiction avec le caractère si monumental des parties conservées des couvents, si l'on réfléchit que le cas est le même pour la plupart des sites, où seules les grandes constructions et les demeures riches sont debout, tandis que les cabanes des pauvres, en moellons et en terre, ont disparu (2). L'unité de

(1) Ci-dessus, chap. III, 17; p. 148.

(2) Ci-dessus, p. 13 et note 3; cf. chap. V.

l'architecture conventuelle, en effet, ne doit pas faire perdre de vue la diversité très probable des règles et du genre de vie des communautés au VI^e siècle, diversité qui explique que certaines d'entr'elles eussent des habitations collectives, et que d'autres n'en eussent pas. Une distinction existait sans nul doute, par exemple, entre les couvents orthodoxes et les couvents monophysites; entre les couvents de la langue grecque et de la langue syriaque; entre les couvents ordinaires et les couvents de pèlerinage, de reclus, de stylites.

*

Un quatrième élément important du programme est le tombeau collectif (1). Il se trouve au Nord ou à l'Est du chevet de l'église (pl. XLIX, 1 et 2; L, 1; LXVII, 3; CCX), bien distinct du martyrion avec ses reliquaires (2), distinct aussi des tombes individuelles, aménagées parfois, dans les églises villageoises, à côté du martyrion (3). La partie inférieure du tombeau conventuel, avec ses arcosoliums, est en principe taillée dans le roc, comme les hypogées de la région; la partie supérieure est très souvent construite en forme d'une petite chapelle, orientée vers l'Est (4). Très souvent aussi le tombeau est creusé dans le sous-

(1) Ci-dessus, p. 38 et note 1.

(2) Sur le culte des martyrs dans les églises syriennes, voir LASSUS, *Sanctuaires*, p. 162 et 182; et dans le présent ouvrage, les églises de Ḥerbet Šeiḥ Barakāt (p. 110 et pl. XLII, 2), de Taqle (chap. III, 29, et pl. IX, 2 et LXVI), de Bamuqqa (chap. IV, 11; pl. XCIX), de Qirqbize (chap. IV, 16 à 20; pl. CIII et CVI) et de Beḥyo (chap. IV, 27 et 30; pl. CXI à CXIV); ainsi que les planches IX à XIII.

(3) Par exemple, dans les églises de Serḡilla, de Ruweiḥa (église de Bizzos), de Babisqa (église de l'Est), de Dār Qīta (église des SS. Paul et Moïse), de Ḥerbet el Ḥatīb, de Qaṣr Iblīsu : *PAES, II B*, fig. 132, 165, 177, 186, 207, 211. Cf., dans le présent ouvrage, le tombeau dans l'église de Qirqbize : chap. IV, 16 à 15, et pl. CIII et CVI.

(4) A Deir Turmanīn (ci-dessus, p. 129 et 157; pl. XLIX, 2); à Deir Sim'ān (couvent du Sud-Est, ci-dessus, chap. III, 36; pl. LXVII, 3 et CCVII); à Qaṣr el Ġarbi (*AAES, II*, p. 241); à Qal'at Sim'ān (ci-dessus, chap. III, 46; pl. LXXXIII).

sol du bâtiment à portique (1), de l'habitation (2), ou même de l'église (3).

Il n'y a chaque fois qu'un nombre limité d'arcosoliums, moins d'une dizaine en général. Ce petit nombre serait surprenant s'il s'agissait de tombes individuelles, mais il s'agit certainement de tombes collectives. On a trouvé près de Séleucie de Piérie le sépulcre d'un monastère, où les tombes sont pourvues d'inscriptions qui ne laissent aucun doute à cet égard : elles n'attribuent pas les tombes à des personnes, mais aux diverses catégories des défunts qu'on y déposait (kanônikoi, klêrikoi, hypêretai, laïkoi), et en réservent une pour les « vieux ossements » qu'on y entassait (4). Cet usage devait être général, et explique l'exigüité des sépulcres conventuels. Il n'est d'ailleurs pas spécial à ces communautés, mais est attesté aussi chez les païens et provient sans doute de ce qu'une sépulture individuelle, dans un tombeau monumental, était un luxe auquel la plupart ne prétendaient pas. Le seul sépulcre monastique à posséder un plus grand nombre de tombes est celui du couvent Nord-Ouest de Deir Sim'ân, qui fait aussi exception par sa composition architecturale (pl. LXVII, 1 ; LXX ; CCVIII) : ce tombeau a la forme d'une cour carrée, encadrée d'un portique à étage, au rez-de-chaussée duquel s'alignent seize arcosoliums (5). Mais même ce nombre n'aurait évidemment pas été suffisant pour contenir les morts de la communauté pendant l'existence plus que centenaire du couvent.

(1) Dans le couvent Sud-Ouest de Deir Sim'ân (ci-dessus, chap. III, 35 ; pl. LXVII, 2 et CCVIII) ; à Kimâr (voir plus loin, p. 171, et LASSUS, *Sanctuaires*, p. 276) ; à Deir Tell 'Âde (dans ce couvent le tombeau se trouve sous le couloir qui relie les deux édifices à portique : *PAES, II B*, p. 245 et fig. 247 ; ci-dessus, chap. III, 15 et 18 ; p. 139 et 154).

(2) Dans le couvent de Breïğ : *Villes mortes*, p. 88, fig. 23 ; ci-dessus, chap. III, 11 et 20 ; p. 125 et 159).

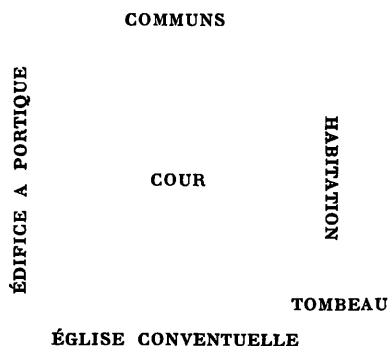
(3) A Burğ Heïdar, et probablement aussi à Kafr Deriân : voir plus loin, p. 170 et 171 ; *PAES, II B*, p. 292, fig. 318 ; *Villes mortes*, p. 92.

(4) H. SEYRIG, *Antiquités syriennes*, III, 30, inscr. 6, p. 39.

(5) Ci-dessous, chap. III, 34 ; pl. LXVII, 1 et LXX ; *PAES, II. B*, p. 274, fig. 286 et 289.

*

Nous l'avons dit, les quatre éléments essentiels du programme conventuel — l'église, le bâtiment à portique enveloppant, l'habitation et le tombeau collectif — se rencontrent déjà à Qaṣr el Banāt. Le plan d'ensemble est aussi fixé et ne subit que peu de changements au cours du VI^e siècle; seules évoluent les formes architecturales. Nous pouvons résumer ce programme dans le schéma suivant :



D'après ce schéma sont construits, avec des variantes sans portée, tous les couvents importants de la région : Qaṣr el Banāt, Deir Tell ʿĀde, Deir Turmanīn, Breiġ, les trois couvents de Deir Simʿān, et même, malgré son plan exceptionnel, le grand couvent de Qalʿat Simʿān.

*

Dans les petits couvents le schéma est appliqué avec moins de rigueur, et la disposition de l'ensemble est tantôt lâche, tantôt, au contraire, très resserrée, avec plusieurs éléments réunis sous un seul toit.

Ainsi *Qaṣr el Brād* ⁽¹⁾, situé en bordure de la plus grande agglomération du Ġebel Simʿān, comporte une petite chapelle à nef unique ;

(1) *PAES, II B*, p. 313, fig. 347 ; *Early Churches*, p. 109 ; *LASSUS, Sanctuaires*, p. 272, pl. XLII ; *Villes mortes*, p. 146, pl. LI. Le plan présenté ici (pl. CXXXIII et CCVII) fait partie des nouveaux relevés de Brād, établis pour une monographie du site.

un bâtiment à portique, dont les salles mesurent seulement 9 m. 70 sur 7 m. 25 ; un tombeau, dont la superstructure a disparu ; d'autres constructions très ruinées, qui pourraient être l'habitation et les communs. Le tout était compris dans une enceinte et dominé par une petite tour à trois étages, dressée sur le point le plus élevé de la propriété. Le programme conventuel est ici complet, mais les constructions sont dispersées sur une grande surface et dans un ordre inversé, adapté à la route qui contourne le couvent au Nord (pl. XLIX, 5 ; CLXVI, 5 ; CCVII, 9).

Le même caractère dispersé et ouvert, se retrouve dans le petit couvent de *Sitt er Rûm* (pl. XLIX, 3 ; LXIII ; CLXXVI, 1 à 4), dont seule l'église, en excellent état de conservation, a été relevée par Butler (1).

A *Burğ Heidar* (2) toutes les parties sont groupées, selon le schéma des grands couvents, dans un seul bâtiment, composé de deux blocs parallèles, très rapprochés (pl. XLIX, 4 ; LIII, 1 ; CXXIX, 13). Celui du Nord contient, au rez-de-chaussée comme à l'étage, deux petites pièces, sans doute l'habitation et les dépendances, et une troisième pièce, plus grande, allongée du Nord au Sud, qui tient lieu de la salle conventuelle. Ce bloc est relié par un portique et un couloir au bloc du Sud, qui renferme l'église à une seule nef, avec le tombeau collectif au sous-sol.

Le couvent de *Qaşr ed Deir* (3) présente la même disposition serrée que *Burğ Heidar* (pl. C ; CVIII, 2 ; CXCVII, 1).

A *Me'ez* (4) l'habitation des moines se trouve aussi au Nord, mais dans une construction séparée. Au Sud, à une assez grande distance d'elle, le bâtiment conventuel à deux salles superposées reprend, à une très petite échelle et simplifié à l'extrême, le plan du couvent Sud-Est de *Deir Sim'an* : le portique n'existe que sur le côté Sud ; l'église, qui

(1) *PAES, II B*, p. 258 et 259, fig. 276 et 277 ; ci-dessous, chap. III, 28.

(2) *PAES, II, B*, p. 292, fig. 318. Désigné par Butler comme chapelle mortuaire.

(3) Ci-dessous, chap. IV, 24.

(4) Ce couvent, situé sur la bordure Est de la plaine, n'est pas mentionné dans la description du site par le R. P. Mattern. Notre plan du bâtiment conventuel (pl. LIII, 3) est établi d'après un croquis à main levée.

fait partie de la salle du rez-de-chaussée, n'est pas même séparée d'elle, mais marquée seulement par une abside carrée, qui fait saillie sur la façade Est (pl. LIII, 3; CLXXXIV). Au Sud-Est, à quelques pas du portique, se trouve le tombeau collectif, avec ses arcosoliums taillés dans le roc.

Aucun des couvents de reclus, mentionnés dans les listes monophysites, n'a encore été retrouvé sur le terrain, et nous ignorons tout de leur architecture (1).

Les couvents de stylites (2) sont des lieux de pèlerinage, reconnaissables au grand espace ouvert, aménagé pour les foules autour de la colonne. Au reste l'ordonnance des bâtiments est la même que dans les couvents ordinaires. Le couvent de *Kimār*, par exemple, a une disposition analogue à celle de Qaṣr el Brād, sauf que le tombeau est creusé dans le sous-sol de l'édifice à portique (3).

Le couvent de *Kafr Deriān* apparaît comme une réduction à l'extrême du même programme (4). A l'intérieur d'une cour rectangulaire on trouve, à l'Ouest, le pavillon d'entrée, et au milieu, près du mur Nord, la colonne du stylite Jonas, avec un sarcophage creusé dans le roc à son pied : c'était sans doute son tombeau. Au fond, dans l'axe de la cour, se dresse une construction qui contient à la fois une crypte, probablement funéraire ; une chapelle à l'abside carrée, saillante, adossée au mur Est de l'enceinte ; et, tout en haut, une seule pièce, qui était la salle conventuelle ou l'habitation. L'église est précédée d'un porche, de deux travées plus large que la façade, qui porte une loge accessible de l'étage (pl. L, 2; LXXXVIII, 1; CLXXXIV, 3 et 5).

(1) Cf. LASSUS, *Sanctuaires*, p. 280 et 281. Les couvents non-identifiés de reclus, mentionnés dans les listes monophysites, se trouvaient à Deir 'amān, à Kefer Kermīn et à Kelli : voir ci-dessus, p. 151 et 152, et appendice III, pl. CLII et CLIII.

(2) LASSUS, *Sanctuaires*, p. 277 s., 283 s. Les couvents de stylites de la région, connus par les textes ou par les monuments, sont à *Kimār*, à *Qurzēhil*, à *Qal'at Sim'ān*, à *Kafr Deriān*, à *Tērib*, à *Erḥāb*, à *Kafr Yaḥmūl* et à *Toqād* : cf. ci-dessus, chap. III, 17 p. 151 s., et appendice III, pl. CLII et CLIII.

(3) LASSUS, *Sanctuaires*, p. 276, pl. XLIII, 2 et XLIV, 3.

(4) *Villes mortes*, p. 90 s., pl. XXXV, 1 ; LASSUS, *Sanctuaires*, pl. XLV, 2. Voir ci-dessous, chap. III, 52.

Nous avons parlé ailleurs de la signification de cette loge placée au dessus de l'entrée des sanctuaires de pèlerinage (1). Notons qu'ici le porche et la loge se présentent comme une construction particulière, adjointe à l'église, qui remplace l'édifice à portique et complète la salle de l'étage. Le couvent de Kafr Deriān date de la seconde moitié du VI^e siècle : il fut très probablement élevé durant la vie du stylite, qui avait en 567, avec d'autres archimandrites de la région, signé la condamnation de la doctrine trithéiste (2). La fonction de la loge paraît claire : elle est idéalement placée pour servir aux visiteurs ou aux moines qui avaient à s'entretenir avec le saint (pl. LXXXVIII, 1).

Le couvent de *Qal'at Sim'ān* sera étudié dans un des paragraphes suivants (3). Remarquons seulement ici que malgré ses vastes dimensions et sa forme exceptionnelle, qui résulte de sa combinaison avec le sanctuaire cruciforme, on reconnaît dans son plan l'essentiel du schéma des grands couvents (pl. L, 1 ; LXXII ; LXXXIII ; CLXXXII, 1 et 3 ; CLXXXIII, 3 ; CCIX ; CCX). L'édifice à portique enveloppant est, comme toujours, placé devant l'entrée principale, qui est ici le narthex Sud ; les habitations sont à l'Est, elles sont rattachées au chevet du grand sanctuaire par une petite basilique à tribunes, qui est l'église conventuelle. Ces constructions forment avec les branches Sud et Est de l'église cruciforme une cour fermée. Au Nord de celle-ci se trouve le tombeau, en forme d'une chapelle funéraire, presque entièrement taillé dans une ancienne carrière.

A l'Est de l'aile réservée aux moines, séparé par une ruelle, s'allonge un bâtiment parallèle, qui se termine au Nord par une tour : c'étaient les communs du monastère.

*

Les communs et la tour n'ont pas été identifiés dans tous les cou-

(1) Ci-dessus, p. 32 et note 2 ; p. 33 et note 1.

(2) Voir la note de M. André CAQUOT, dans l'appendice III.

(3) Ci-dessous, chap. III, 43 et 46.

vents (1). Les communs, à cause de leur maçonnerie, souvent très primitive, n'ont peut-être pas résisté aux destructions ; peut-être aussi étaient-ils, comme dans certaines villas, aménagés dans le rez-de-chaussée de l'habitation (2), ou quelquefois même hors du groupe central conventuel (3).

La tour est connue à Qaṣr el Banāt, à Qaṣr el Brād, à Qaṣr el Deir, à Burğ es Sab' et à Qal'at Sim'an. A Deir Tell 'Āde elle est datée de 941/42. A Deir Sim'an (couvent du Nord-Ouest) et à Breiğ, l'habitation monastique en forme de tour a probablement la même destination. Dans d'autres couvents la tour se trouvait peut-être à l'extérieur de l'enceinte, au milieu des cultures, comme presque toutes les tours de la région, élevées au VI^e siècle, à l'époque de la plus grande extension des plantations, qui fut aussi l'époque de l'insécurité croissante, en partie à cause des guerres avec l'Iran, à la veille de la conquête arabe (4).

Ces deux derniers éléments du programme — les communs et la tour — relèvent de l'architecture villageoise, et leur présence dans les couvents confirme le caractère d'exploitation agricole de ceux-ci.

*
* *

23. *Le couvent comme exploitation agricole* (pl. XLVIII, XLIX, LI, LII). — Lorsque au delà de l'examen immédiat des monuments on regarde les environs du couvent, on constate qu'il est enclos dans un système de murs, qui enferment avec lui une surface plus ou moins étendue de terrain (pl. XLIX et L). Au sol, ces murs n'apparaissent plus comme de véritables constructions, ils sont faits de moellons à peine dégrossis. Parfois entièrement détruits, ils sont presque invisibles, et leur tracé ne peut être établi qu'à partir des photographies aériennes au

(1) Les communs comme construction indépendante, ont été identifiés à Qal'at Sim'an, à Turmanīn, à Qaṣr el Banāt, à Breiğ, à Qaṣr el Brād (?) et à Qaṣr ed Deir.

(2) Comme par exemple, à Burğ Heidar, à Me'ez, peut-être aussi à Qaṣr el-Banāt.

(3) Probablement dans les trois couvents de Deir Sim'an : ci-dessous, chap. III, 34 à 36.

(4) Ci-dessus, p. 30 et 31.

moyen d'un relevé attentif (1). Ils se présentent comme les limites d'une propriété, avec les divisions intérieures, nécessaires à son exploitation. Remarquons que l'église, au Sud, et le bâtiment à portique enveloppant, sont toujours les premiers accessibles de la route, comme des édifices dont la destination primordiale était publique, alors que les autres bâtiments, plus à l'écart de la route, sont tournés vers l'exploitation.

La présence de ce système de murs nous amène en effet à considérer le couvent, non plus seulement comme une fondation religieuse, mais aussi comme une grande entreprise agricole. De même que les règles canoniques ont imposé sa forme au monastère, de même l'exploitation a ses exigences, qui vont jouer leur rôle dans l'implantation et l'organisation intérieure de l'établissement.

*

Qaşr el Banāt, par sa situation, offre le meilleur exemple de cette relation entre le couvent et le paysage (2). La route d'Antioche à Chalcis suit un défilé, sur lequel s'ouvre au Nord un cirque, contenant la petite plaine alluviale (700 m. du Nord au Sud, 270 m. d'Ouest en Est) que domine le couvent (LII et CXXV, 2). A quelques centaines de mètres à l'Est est gravée l'inscription de Marc Aurèle, au dessous de laquelle a été gravé en 588 un autre texte: Jean, chancelier de Brād, y fixe, au nom du comte d'Orient Paul, les limites territoriales des Bizikoi (3). Ceux-ci doivent être les moines de Mar Biza, couvent connu par des textes syriaques, et qui doit être Qaşr el Banāt (4). —

(1) Nous avons relevé les traces de ces murs dans les couvents suivants: à Deir Tell 'Ade, à Breiğ, à Qaşr el Banāt, à Deir Turmanīn, à Sitt er Rūm, dans les trois couvents de Deir Sim'an, à Burğ Heidar, à Qaşr el Brād, à Šinšarağ, à El Bāra, dans les couvents de Deir Šobāt et d'Ed Deir (ci-dessus, chap. III, 18 à 22; ci-dessous, chap. III, 28 et 34 à 36; pl. XLIX à LIII; LXVII; CXXV, 2; CXXVI, 6; CXXIX, 13; CXXXII; CXXXIII; CXXXVIII; CXL, 34; CLXIX b).

(2) Ci-dessus, chap. III, 21; pp. 159 à 161.

(3) *IGLS*, 529 et 530.

(4) Ci-dessus, appendice III.

On est à 40 km. d'Antioche : une bonne journée de marche. Il n'y a, à plusieurs kilomètres à la ronde, aucun site antique. Un seul sentier, venant de Babisqa dans le Ğebel Bariša, rejoint la route en face de la plaine.

Il est clair que la plaine appartenait au couvent. Un système de murs en moellons non-liés, dont nous avons dit qu'il était habituel, forme un vaste enclos, dont la trace se perd aujourd'hui dans la plaine, mais qui vient buter aux carrières d'où fut tirée la pierre du couvent. Dans cet enclos subsistent des ruines de maisons rustiques, très détruites, qui doivent être les dépendances agricoles (1).

La plaine permet la culture des céréales : c'est celle qu'on y pratique encore aujourd'hui. Cette culture suffisait peut-être à fournir le pain aux moines du couvent, mais non à assurer toute leur subsistance. Les pentes douces des collines sont aujourd'hui dénudées. Toutefois, dans des fissures parallèles aux pentes, et qui forment comme des gradins, on trouve d'étroites bandes de terre (pl. LII et CXXV,2). Il y a là comme une série de terrasses naturelles, exposées au Sud. Ce serait un terrain particulièrement propice pour une plantation d'oliviers, et par analogie avec d'autres sites, en particulier avec Tell 'Aqibrin (2), nous pouvons sans hésiter admettre qu'il en existait une au V^e et au VI^e siècle.

Il faut imaginer le couvent se dressant en bordure de la plaine de céréales, entouré de collines couvertes de plantations en terrasses : paysage tout différent de celui d'aujourd'hui, mais qui seul rendait possible la vie du monastère. Les céréales assurent la consommation quotidienne ; l'exploitation des oliviers, dans des proportions industrielles, fait du couvent un centre de production.

*

A cause de son unité géographique et de son isolement, le site de Qaşr el Banāt a rendu particulièrement facile notre analyse. Mais elle

(1) Voir les photographies aériennes, dans *Villes mortes*, pl. XXVIII ; cf. nos planches XLIX, 1 et LII.

(2) Ci-dessus, p. 125 s. ; pl. XLVI ; CXXVI, 4 ; CLXIX a.

peut désormais nous servir de base pour l'étude de cas plus complexes. Nous allons en examiner un.

Le couvent de Deir Turmanīn se trouve dans une situation analogue (pl. XLI, CCIV), sur les premières pentes, très douces, au Nord-Est de la plaine de Dāna, à quelque distance de la route actuelle de Tell 'Aqibrīn à Dart'azze (1). Nous retrouvons, autour des constructions monastiques, un système analogue, mais plus complexe et plus cloisonné, de murs et de dépendances très ruinées (pl. XVI; XLIX,2; CLXIX b). Mais il nous est cette fois impossible de fixer la limite du domaine qui a pu dépendre du couvent, car la plaine de Dāna forme un vaste ensemble, avec de nombreux villages, comprenant chacun diverses exploitations agricoles, parmi lesquelles le couvent prend place (pl. CCIV).

Le mode d'exploitation antique reste par contre évident : en bordure de la plaine, le couvent a possédé aussi bien des champs labourables que des collines propices aux oliviers (pl. XLVIII). De nos jours d'ailleurs, ces ruines sont entourées de plantations, qui se sont étendues sans cesse au cours des dernières années (pl. XLV). Nous avons ici, ressuscité sous nos yeux, le paysage antique tel que nous le restituons tout à l'heure à Qaṣr el Banāt (pl. XLVIII, LI et CXXVI,6).

Une analyse semblable, avec quelques variantes, pourrait être faite pour d'autres couvents : Deir Tell 'Āde, Burğ es Sab', Breiğ, Sitt er Rūm, Burğ Ḥeidar, Qaṣr el Brād, Qaṣr ed Deir, etc. ; elle nous amènerait aux mêmes conclusions.

*

Un autre problème serait de définir les relations qui existaient entre le village antique de Turmanīn et le couvent, comme d'ailleurs, de l'autre côté de la vallée, entre le village et le couvent de Tell 'Āde. On peut citer d'autres cas semblables, où un couvent se trouve comme lié à une agglomération (2). Ces rapports paraissent trop réguliers pour

(1) Ci-dessus, chap. III, 13 et 19 ; p. 127 et 155.

(2) Par exemple, El Bāra était entouré de couvents : nous en avons identifié

être fortuits. Il est certes possible que des moines, au début, se soient installés à proximité d'un village pour y trouver des facilités d'existence. Mais on peut penser aussi que certains couvents, conçus comme des exploitations agricoles, se soient installés à proximité de la main d'œuvre, car la récolte des olives et la fabrication de l'huile doivent se faire simultanément, à une date précise, dans les délais les plus rapides, et il y faut un renfort saisonnier considérable. Certains couvents ont même pu donner naissance à des villages par le travail qu'ils offraient. Du reste on peut imaginer, pour la dernière époque, des cas où le village aurait été la propriété du couvent : les liens de propriété ou de dépendance de certains villages par rapport à des sanctuaires sont traditionnels en Syrie ⁽¹⁾. La nature exacte de ces relations entre le couvent et le village ne paraît pas pouvoir être définie par des constatations d'ordre seulement archéologique — en particulier dans une région encore habitée comme la plaine de Dāna. Nous devons nous contenter de présenter plus loin, à titre d'hypothèse, les différentes solutions possibles ⁽²⁾. Le cas particulier de Deir Sim'ān, que nous étudierons aussi, nous permettra des précisions complémentaires ⁽³⁾.

Dès maintenant cependant, les couvents du V^e et du VI^e siècle, dont on voit les ruines dans le Massif Calcaire, nous apparaissent comme des exploitations agricoles autonomes, bien concertées, établies sur les routes,

trois, mais ils étaient sûrement plus nombreux. Cf. chap. V et appendice I, pl. CXXXVII à CXXXIX.

(1) Voir par exemple l'inscription de Baetocaecé (Ḥoṣn Sleimān), *IGRR III*, n° 1020, qui montre les empereurs Valérien, Gallien et Salonin (253 à 256) confirmant les droits du sanctuaire sur le village, tels qu'ils étaient définis par un rescrit du roi Antiochus I (de 293 à 261), ou de son successeur Antiochus II (vers 259-258). Cf. M. ROSTOVITZEFF, *Social and Economic History of the Roman Empire*, p. 247 et 567 ; H. SEYRIG, *Antiquités syriennes*, 48, *Aradus et Baetocaecé*, dans *Syria*, XXVIII, 1951, p. 191 s. A Qabr Ḥirām, en 575, on a cru pouvoir conclure que l'autorité ecclésiastique avait l'administration de deux villages : E. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 613 ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 251, note 1.

(2) Voir ci-dessous, chap. V.

(3) Ci-dessous, chap. III, 34 à 36 et 39.

et largement mêlées à la vie paysanne, tant par l'église et l'édifice à portique, ouverts aux fidèles, que par leur rôle dans l'économie de la région.

*

Aucun monument ne permet plus de se faire une idée de l'organisation matérielle des premiers couvents, dont l'existence est pourtant si bien attestée par les sources, dès la première moitié du IV^e siècle. Il est possible qu'à cette époque de petites colonies d'ermites aient vécu pauvrement, ou aient jeté les bases de l'organisation que nous venons de décrire; il se peut aussi que le couvent, doté dès sa fondation, ait pris place tout de suite parmi les grands domaines du pays. Qaṣr el Banāt est le seul monastère connu du V^e siècle; au VI^e siècle, tous les couvents, magnifiquement reconstruits, presque simultanément, représentent une force qui s'impose, non seulement dans la vie religieuse, mais dans toutes les manifestations de la vie régionale. La disparition de tout reste des couvents du IV^e siècle (1) montre avec quelle ampleur nouvelle le monachisme s'est développé dans la Syrie du Nord au VI^e: on s'explique le rôle que les moines, devenus une force sociale autant qu'économique, ont pu jouer à cette époque — par leur influence sur le peuple — dans la propagation du monophysisme.

*
* *

24. *Comparaison avec les couvents de l'Apamène* (pl. LIII). — Nous venons de voir les couvents de la plaine de Dāna, qui offrent les traits caractéristiques des couvents de la partie antiochénienne du Massif. Il ne sera pas inutile maintenant de jeter un coup d'œil rapide sur les couvents de la partie apaménienne, qui présentent certains caractères différents.

Dāna du Sud. — A la vérité, jusqu'ici, on n'en connaissait qu'un, celui de Dāna du Sud (à ne pas confondre avec Dāna du Nord, dont

(1) Voir plus haut, p. 149.

il vient d'être question), situé aux environs de Ma'arret en No'mān (1). Il se compose d'un seul bâtiment, de plan complexe, caractérisé comme couvent par les portiques à piliers qui l'enveloppent. A la plus grande salle du rez-de-chaussée est annexée à l'Est, dans l'axe transversal, une petite pièce carrée, communiquant avec elle par une porte étroite surmontée d'un arc (pl. LIII,6). Outre six petites fenêtres, une fenêtre axiale en forme de croix (2), haut placée, donne à cette pièce l'allure d'un oratoire. Mais c'est un oratoire privé du couvent, différent de l'église publique, nettement différenciée, des couvents de l'Antiochène. Tout au plus le comparera-t-on aux chapelles intérieures du couvent Sud-Est de Deir Sim'ān et du couvent de Me'ez (pl. LIII, 2 et 3).

Šinšaraḥ (*Herbet Hass*). — Dans la même série se place l'ensemble monumental de Šinšaraḥ, nommé Deir Sabbāḡ par les paysans et publié par Vogüé comme un groupe de villas (3). Il se dresse à quelque distance au Sud de l'agglomération, et est entouré d'un vaste enclos (pl. LIII, 5 et CXL, 34). On y trouve deux bâtiments égaux, de plan plus complexe que celui d'une villa, et des tombeaux monumentaux. D'autres sarcophages sont placés dans le sous-sol du bâtiment du Nord. De plus, la salle principale du même bâtiment, placée au-dessus des sarcophages, est prolongée à l'Est, dans son axe, par une pièce carrée, comme à Dāna du Sud. C'est évidemment l'oratoire, et l'ensemble, avec son tombeau souterrain, est encore, comme son nom l'indique, un couvent.

Deir Šobāt. — La grande propriété isolée qui, au Sud-Ouest d'El Bāra (pl. CXXXVIII), porte le nom de Deir Šobāt, appartient au même groupe (4). Si l'on en compare le plan avec celui de Dāna du Sud et avec celui du principal bâtiment monastique de Turmanīn, on constate des

(1) *PAES, IIB*, p. 139 à 142, fig. 163 et 164, pl. XIII et XIV; *LASSUS, Sanctuaires*, p. 283, pl. XLIV, 3 et 4.

(2) L'abside de l'église conventuelle de Burğ Ḥeidar est éclairée par une fenêtre pareille.

(3) *Vogüé*, pl. 54; *Villes mortes*, p. 34, pl. XI, 3.

(4) *Vogüé*, pl. 52 et 53; *AAES II*, p. 159, 243 et 244; *Villes mortes*, p. 45 et 46, pl. XVI.

analogies frappantes. Le monument a pour centre une vaste salle rectangulaire, comparable par ses dimensions à celle de Turmanīn (pl. LIII,4), entourée sur ses quatre côtés par un dispositif de couloirs et de terrasses qui reproduit le schéma du portique enveloppant (pl. LIII,7). A l'Est enfin nous retrouvons, dans l'axe de la salle, l'oratoire saillant et fermé, auquel correspond le pavillon de la façade Est de Turmanīn. Dans les deux cas il se retrouve au rez-de-chaussée et à l'étage. Il s'agit donc ici encore d'un couvent, et la présence de tombeaux dans l'enceinte s'explique dès lors tout naturellement.

Nous constatons donc, de Turmanīn à El Bāra, en passant par Dāna du Sud et Šinšaraḥ, une tendance à resserrer sur l'intérieur du couvent la vie monastique. A Turmanīn, si la grande basilique mêle le public à la vie religieuse de la communauté, nous trouvons cependant déjà une organisation intérieure qui semble prévoir des exercices de piété réservés aux seuls moines. Les portiques extérieurs tendent à s'individualiser (pl. LIII,4); à El Bāra, ils sont devenus des couloirs ou des salles, qui permettent une vie plus isolée (pl. LIII,7) : le couvent devenu plus habitable tend à ressembler à une villa, ce qui explique l'interprétation erronée d'une ruine, dont la vraie nature est pourtant impliquée, ne fût-ce que par son nom de Deir Ṣobāt.

Un autre ensemble d'El Bāra porte le nom d'*Ed Deir* (pl. CXXXVIII), et une inscription y signale la présence de « la sainte église de Kapropera » (1). Nous n'avons pu identifier l'église dans les ruines. C'est probablement qu'elle n'existe pas sous une autre forme que celle que nous venons de décrire : un oratoire carré, annexé à la grande salle du monastère.

Un dernier exemple est le couvent inédit de *Deir Debbāne*, sur le sommet de la colline qui domine El Bāra au Sud-Ouest (pl. CXXXVIII). Ici encore l'église fait défaut, et la salle conventuelle, avec le tombeau au sous-sol, avait probablement un oratoire adjoind sur le côté Est.

(1) *Villes mortes*, p. 36, 42 et 44 ; *PAES, II B*, p. 114, inscr. 1063 ; *Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth*, XVI, 1932, p. 87 et 88.

Ces cinq couvents sont de la seconde moitié du VI^e siècle. S'il est permis de rien conclure d'exemples aussi peu nombreux, il semble que les couvents de l'Apamène, à cette époque, étaient caractérisés par une organisation très compacte, aux parties fortement liées entr'elles, et rappelant par là celle d'une grande habitation. L'église y paraît exister uniquement sous forme d'un oratoire, annexé à la salle conventuelle : type dont nous ne connaissons en Antiochène que deux exemples : à Deir Turmanin (pl. LIII,4) et à Qal'at Sim'an (pl. LXXXIII).

Si l'exploration future de l'Apamène devait confirmer cette conclusion, une différence radicale apparaîtrait entre les couvents de cette province et ceux de l'Antiochène, dont les monastères sont bien moins fermés, bien plus accessibles de l'extérieur, d'une composition bien plus lâche et plus souple, où l'église, toujours nettement différenciée, ouvre toujours directement ses portes au passant. Dans l'Antiochène, l'église est l'élément essentiel du couvent, dont le rôle social, grâce à elle, prend un autre aspect.

*

Cependant la tendance que manifestent les couvents de l'Apamène au VI^e siècle, vers une vie plus monastique et plus fermée, ne laisse pas de se faire sentir aussi dans certains couvents de l'Antiochène à la même époque. C'est ce que l'on percevra en regardant notre planche LIII, 1 à 4. A Burğ Heidar, le bâtiment conventuel est divisé en petites salles comme dans l'Apamène, et forme un ensemble avec la chapelle. Au couvent Sud-Est de Deir Sim'an, le bâtiment unique, enveloppé dans le portique habituel, est divisé en deux parties, dont l'une forme la salle conventuelle, et l'autre la chapelle ; le sanctuaire de celle-ci, s'ouvrant par un arc triomphal, débordé dans le portique, et possède encore une petite abside carrée, faisant saillie à l'extérieur : l'analogie avec Šinšaraḥ saute aux yeux. A Me'ez, petit couvent très simple, on reconnaît la même idée, mais le sanctuaire s'ouvre directement, sans séparation, sur un côté de la salle conventuelle. Dans ces trois exemples, cependant, on ne saurait regarder l'église comme le développement d'un oratoire : c'est manifestement une église, intégrée dans

le bâtiment monastique. A Deir Turmanīn au contraire, qui constitue notre quatrième exemple, l'église conventuelle est la célèbre grande basilique, dont nous avons parlé : cependant, vers la fin du VI^e siècle, le besoin se fit sentir d'un lieu de culte réservé à la communauté monastique, et l'on établit à chaque étage du bâtiment conventuel, aux dépens du portique Est, un oratoire ouvert sur la grande salle, exactement comme nous l'avons vu à El Bāra.

Ajoutons, pour éviter toute méprise, que les différences dans l'organisation intérieure des couvents de l'Apamène n'enlèvent rien à leur caractère de grandes entreprises agricoles. Les couvents d'El Bāra (Deir Ṣobāt, Ed Deir et Deir Debbāne), les couvents de Dāna-Nord et de Šinšaraḥ, et d'autres encore, apparaissent sur la carte comme de grands domaines qui se sont appropriés les terrains environnants, et semblent dominer l'économie de la région (pl. CXXXVIII et CXL,34).

Le principal résultat de notre étude des couvents de Dāna a été de montrer l'importance du monachisme dans la vie régionale à la veille de la conquête arabe, et de relever les lacunes et les imprécisions qui subsistent dans notre connaissance de l'architecture monastique. Se fondant sur ces premiers résultats, on pourrait maintenant entreprendre une étude plus approfondie, qui devrait, à notre avis, débiter par un inventaire exhaustif des vestiges conservés, et par des dégagements et relevés détaillés. En effet, non plus qu'aucune autre catégorie de monuments du Massif Calcaire, les couvents n'ont jusqu'à présent fait l'objet de recherches systématiques sur le terrain (1).

Dans les paragraphes suivants nous allons encore donner une brève description des trois monastères de Deir Sim'ān et du sanctuaire de S. Syméon à Qal'at Sim'ān (2); les autres couvents ne seront plus examinés que dans leurs relations avec les sites étudiés.

(1) La seule étude de la vie monastique, établie sur une connaissance des monuments du pays, est celle de J. LASSUS, *Sanctuaires*, p. 264 à 288; l'ouvrage de S. SCHWIEZ, *Das morgenländische Mönchtum*, III, n'utilise que les sources littéraires.

(2) Ci-dessous, chap. III, 34 à 36 et 40 à 50.

D. La plaine de Qaṭūra

25. *Situation et caractère ; communications.* — 26. *Un village mixte de grande et petite propriété : Qaṭūra.* — 27. *Une agglomération de grandes résidences : Refāde.* — 28. *Un village dépendant d'un couvent : Sitt er Rūm.* — 29. *Une communauté de petits agriculteurs : Taql.*

25. *Situation et caractère ; communications* (pl. LV ; LVI ; LVII ; CLXXIV, 3 ; CLXXVI, 1 ; CCV). — Nous venons d'étudier une plaine intérieure importante, la plaine de Dāna, qui est un nœud capital de communications, au croisement des deux routes qui traversent le Massif. Nous avons montré que la vie agricole y était permanente, que la culture des céréales y permettait l'existence de villages prospères ; qu'elle pouvait, en développant des plantations d'oliviers sur les pentes, servir de centre de peuplement aux collines voisines. Nous y avons rencontré, à travers le temps, des indices probables ou certains de différentes formes de propriété : domaine impérial, grands domaines privés, terres distribuées à des vétérans, propriétés monastiques.

Il convient d'examiner selon la même méthode une région où les ruines sont mieux conservées : elle ne peut manquer de nous donner des renseignements complémentaires. Nous suivrons pour cela, vers le Nord, la route de Cyrrhus, afin d'étudier une plaine située au delà du Ĝebel Šeiḥ Barakāt (pl. LV). Cette plaine, la plaine de Qaṭūra, est une cuvette alluviale, qui mesure seulement 3 km. du Sud au Nord, sur une largeur moyenne de 600 m. ; elle s'étend à une altitude moyenne de 460 m., au pied de la chaîne principale du Ĝebel Sim^ʿān. Un éperon, sur lequel se dresse le sanctuaire de S. Syméon, la limite au Nord ; au Sud, elle s'arrête aux pentes du Ĝebel Šeiḥ Barakāt. Vers l'Ouest, son bord se relève légèrement, sans interrompre la vue sur la vallée de l'Afrīn, et au delà sur la plaine d'Antioche et la chaîne côtière. Elle est étranglée en son milieu par deux promontoires rocheux, entre les-

quels passe la route actuelle. On y cultive des céréales, mais, au contraire de la plaine de Dāna, la surface des terres arables ne peut en aucune manière rendre compte de l'importance des sites antiques qui l'entourent (pl. LVII et CLXXIV, 3).

*

Sur le col qui sépare les deux plaines, est le gros village de *Dart'azze* (pl. XLI; LVI; CLXVIII, 5; CCV). Nous avons déjà parlé de l'expansion rapide de ses oliveraies, de son importance comme centre de repeuplement du Ġebel Sim'an et en particulier de la plaine de Qaṭūra (1). C'est aujourd'hui, depuis l'ouverture de la route vers 'Afrīn et vers Alep, le grand marché de la région. A l'époque romaine, ce lieu de passage a dû jouer un rôle analogue (2). Les monuments antiques ont presque complètement disparu. Il ne reste que de nombreux hypogées, très anciens et d'exécution sommaire; quelques pans de mur, difficiles à suivre parmi les maisons modernes; et un beau bas-relief, dont l'inscription est depuis longtemps connue (3), mais dont nous publions pour la première fois une photographie complète (pl. CCII, 4). Cet objet passe généralement pour un ex-voto, mais provient plutôt d'un tombeau. Quoi qu'il en soit, il atteste un luxe notable, et son sujet, sa composition et sa technique trahissent un artisan des villes. Il est daté de 235/236.

*

La plaine de Qaṭūra a livré la plus ancienne inscription païenne du Massif Calcaire, datée de 73/74 (4), et la plus ancienne inscription chrétienne, datée de 336/337 (5). Elle est entourée de six ruines antiques,

(1) Ci-dessus, chap. II, 15; p. 77 et 78.

(2) Ci-dessus, chap. II, 18; p. 83 et 84.

(3) *IGLS*, 463. Voir ci-dessous, appendice II, inscr. 18.

(4) *IGLS*, 427. Ci-dessous, chap. III, 27; p. 195.

(5) *IGLS*, 443. Ci-dessus, chap. II, 17; p. 145, note 2; ci-dessous, p. 193.

qui au lieu d'être placées, comme dans la plaine de Dāna, au pied même des pentes, le sont à quelque distance, dans des positions dominantes. Ce sont : *Qaṭūra*, à l'extrémité Sud de la plaine ; *Refāde* et *Sitt er Rūm*, sur la bordure Ouest ; *Taqle*, à l'Est ; et, tout à fait au Nord, le couvent de *Qal'at Sim'an*, avec le village de *Deir Sim'an* à son pied (pl. LVII). Dans cette partie du Massif, déserte depuis des siècles, les monuments n'ont été altérés que par des destructions sismiques. Ils se présentent aujourd'hui presque dans l'état de leur abandon, au lendemain de la conquête arabe, et permettent une étude beaucoup plus complète de la vie antique de la plaine, que ne fait Dāna.

Au moyen-âge, seul *Deir Sim'an* paraît avoir été occupé d'une façon permanente, et cela au moins jusqu'au XI^e siècle (1). *Qal'at Sim'an*, restauré et fortifié par les Byzantins en 979, n'a eu qu'une existence éphémère, ayant été repris et saccagé, pour la première fois en 983 ou en 985, par l'armée du Hamdanide Sa'ad ed Daula, et ensuite deux fois en 1017, par une armée fatimite (2).

A présent, *Qaṭūra* et *Deir Sim'an*, avec une vingtaine de feux chacun, sont les deux seuls hameaux de cette région, tout récemment repeuplée. Deux ou trois familles habitent en outre les ruines de *Refāde*. *Sitt er Rūm*, *Taqle* et *Qal'at Sim'an* sont déserts (3). En tout, la population actuelle atteint à peine 300 habitants, soit une quarantaine de familles paysannes pauvres, installées dans des maisons et hypogées antiques, et dans quelques constructions modernes de moellons et de terre.

A côté de la plaine très peuplée de Dāna et du bourg florissant et

(1) Ci-dessous, chap. III, 30.

(2) E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, p. 104 et note 6, p. 105, p. 109 et note 2. Ci-dessous, chap. III, 45.

(3) A l'époque des expéditions de Butler, en 1899-1900 et en 1905, tous les sites de la plaine étaient déserts, à l'exception de *Qaṭūra*, occupé par quelques familles pendant les semailles et la récolte. Ils ont été repeuplés, à partir de *Dart'azze*, après la première guerre mondiale, *Qaṭūra* le premier, et les autres sites dans l'ordre indiqué dans notre croquis, pl. LVI. *Refāde* n'est habité que depuis quelques années. La seule famille installée à *Qal'at Sim'an* a été expropriée par les autorités lors des travaux de restauration du sanctuaire.

actif de Dart'azze, avec ses 5000 habitants ⁽¹⁾, les environs de Qaṭura paraissent abandonnés. Tel n'est cependant pas le cas, et il faut les avoir visités après les premières pluies d'automne, à l'époque du labour et des semailles, pour constater que non seulement les grandes superficies arables, mais la moindre cuvette de terre et la moindre crevasse des montagnes, sont préparées pour la culture ⁽²⁾. Au printemps les pentes et les crêtes sont teintes de la légère verdure des jeunes blés, qu'on risque de fouler à chaque pas, en s'écartant des rares sentiers laissés à la circulation. Mais dès le mois de mai toute verdure disparaît, et, la moisson faite, ces champs minuscules s'effacent ; l'activité paysanne se concentre aux aires autour des villages ; le paysage se vide et devient pour six ou sept mois un désert pierreux, parcouru seulement par quelques troupeaux.

En fait, toute l'étendue de la montagne est exploitée au maximum, au prix de très grands efforts, mais avec une technique des plus rudimentaires ⁽³⁾ et par des cultures (froment et orge), qui, n'étant

(1) D'après le *Répertoire*, dressé par le Service géographique des Forces françaises, Dart'azze avait 4476 habitants en 1945, mais ce nombre est dépassé depuis bien des années. L'accroissement rapide de la population et sa concentration dans ce bourg, devenu la vraie capitale du Gebel Sim'an, est un des faits les plus frappants de la période qui sépare les deux guerres. Depuis notre première visite dans la région, en 1935, Dart'azze a plus que doublé sa surface bâtie.

(2) Sur nos planches (LVIII à LX, LXIII, LXIV, etc.), nous avons indiqué cette extrême fragmentation des aires cultivables de la montagne, mais il ne s'agit que de croquis, sommaires et schématisés, d'un terrain beaucoup plus complexe, dont seul un relevé topographique détaillé ou des vues verticales aériennes pourraient rendre le véritable caractère. Au sol, ces petites taches de terre fertile sont le plus souvent rendues invisibles par les accidents du terrain et la forte réverbération des masses calcaires. Leur existence est révélée brusquement, et pour peu de temps, par une vigoureuse verdure après les pluies hivernales. On comparera le même paysage des environs de Bamuqqa, présenté par le croquis topographique (pl. XCII), par la photographie prise au sol (pl. CLXXXVIII, 1) et par la vue verticale aérienne (pl. CLXXXVIII, 2).

(3) Cette technique est pourtant parfaitement adaptée aux conditions du travail paysan et pourra difficilement être améliorée tant que persistera l'exploitation des terres en céréales. Par exemple, l'araire à un seul attelage, très léger et maniable, qui permet de manœuvrer parmi les rochers, ne fait qu'égratigner le sol ; l'ensemencement des petites surfaces pierreuses doit se faire avec grande précaution, pour éviter la perte

nullement appropriées au terrain, sont d'un rendement ridiculement faible par rapport à la surface travaillée. Les paysans qui cultivent ces terres rocheuses et dispersées font parfois des dizaines de kilomètres pour les atteindre, et, avant de s'établir définitivement, y restent dans des abris temporaires pour toute la durée des travaux saisonniers. Qaṭūra a ainsi été la première ruine repeuplée : elle l'a été par des ressortissants de Dart'azze qui possédaient des champs dans la plaine et aux environs. Le village moderne de Deir Sim'ān est de même origine, mais il doit son développement à des terres plus éloignées, acquises des Kurdes dans le Nord de la montagne.

Ce contraste entre l'insignifiance du peuplement actuel de la plaine et son peuplement antique, qui était de plusieurs milliers d'habitants ; entre la misère d'aujourd'hui et la prospérité ancienne, confirme ce qui a été dit plus haut de la solidarité qui lie le mode d'exploitation agricole et l'habitat dans le Massif Calcaire (1). La culture des céréales, même poussée, comme elle l'est à présent, à la limite de ses possibilités, est impuissante à nourrir une population nombreuse et à créer d'importantes agglomérations. Comme le prouvent les riches villages antiques et l'exemple récent de Dart'azze, la seule culture capable de rendre prospère ce pays montagneux est la culture des plantations sèches, et en particulier celle de l'olivier.

*

La route antique, qui descendait du col de Dart'azze, suivait la pente du Šeiḥ Barakāt et longeait ensuite, sans toucher directement

des grains ; l'utilisation de la herse ou du rouleau est exclue ; le moissonneur doit très souvent renoncer à la faucille et couper une à une, ou même arracher avec leurs racines, les courtes tiges des blés, qui dépassent à peine les pierres des champs, etc. Tous ces travaux pénibles et peu efficaces sont rendus encore plus difficiles par la grande dispersion des surfaces cultivables, et ils exigent infiniment plus de temps et d'efforts, et donc plus de bras, que les mêmes travaux dans les plaines. Nulle part le désaccord entre la nature du sol et la culture imposée par la nécessité n'est aussi manifeste que dans cette région de Qaṭūra, tout récemment remise en valeur.

(1) Ci-dessus, chap. II, 15, p. 77 et 78.

Qaṭūra, Refāde et Sitt er Rūm, la bordure Ouest de la plaine, jusqu'à Deir Sim'ān (pl. LVII). La route actuelle, au contraire, suit la bordure Est, coupe en diagonale la partie septentrionale de la plaine et rejoint à Deir Sim'ān le tracé antique, qui conduit vers le Nord, dans la vallée de l'ʿAfrīn (1).

Une autre voie importante, reliant les plaines de Dāna et de Qaṭūra, était dans l'antiquité la piste muletière qui contournait le versant occidental du Šeiḥ Barakāt, par Tell ʿAde, Burg es Sabʿ, Zerzīta, et débouchait par un profond ravin devant le village de Qaṭūra (pl. XLI). C'est là probablement le chemin qu'avait emprunté Syméon le Stylite, en allant du couvent d'Héliodore à Teleda vers le couvent de Maris à Telanissos (2).

De Deir Sim'ān, d'autres pistes et sentiers reliaient la plaine avec les villages de Ğeleme, de Šāder et d'Iskiān, dans la vallée de l'ʿAfrīn, et d'autres remontaient les pentes du Ğebel Sim'ān pour rejoindre, à Baṣufān et à Bazīher, la voie des crêtes et les voies transversales de la montagne (3).

Ainsi la plaine, traversée par la grande route intérieure d'Apamée à Cyr̄rus, possédait à ses extrémités deux centres de communication locale, qui étaient également ses deux principaux centres de peuplement : Qaṭūra, au Sud, en contact avec la plaine de Dāna et le Ğebel Ḥalaqa ; Deir Sim'ān, au Nord, en contact avec la plaine de l'ʿAfrīn et le Ğebel Sim'ān.

Dans l'aspect de ces deux sites se trouvent comme résumées les deux grandes périodes de l'histoire antique de la région. Qaṭūra, au pied du sanctuaire de Zeus Madbachos, avec sa masse compacte de maisons paysannes en maçonnerie polygonale, dominée par de grands tombeaux aristocratiques, est resté jusqu'à la fin le village agricole et le village païen qu'il avait été du I^{er} au III^e siècle. Deir Sim'ān, au pied du martyrion de S. Syméon, avec ses magnifiques couvents et hôtelleries, construits en grand appareil régulier, est un village chrétien et un lieu de pèlerinage du V^e et du VI^e siècle.

(1) Sur cette route antique, voir chap. II, 18 ; p. 83 s.

(2) H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. XXV ; S. SCHIWETZ, III, p. 326.

(3) Ci-dessus, chap. II, 19 ; p. 89.

*
* *

26. *Un village mixte de grande et petite propriété* : Qaṭūra (pl. LVII à LIX ; LXI ; LXII, 1 à 3 et 6 ; CXXVII, 7 ; CXLIV, 14 ; CLXXV, 2 à 3 ; CCV). — Le village de Qaṭūra ⁽¹⁾ est au pied même du Šheiḥ Barakāt, à l'écart de la piste moderne de Dart'azze à Deir Sim'an, à la pointe Sud de la plaine, et au débouché d'un ravin qui, passant par Zerzīta, contourne la montagne par le Nord-Ouest (pl. LVII et LVIII). Les ruines occupent une superficie d'environ 250 m. sur 200. Les monuments sont pour la plupart très mal conservés. Les maisons les plus anciennes, bâties au bord de la plaine, sont construites en appareil polygonal rustique de petit calibre : aussi les murs se sont-ils écroulés, et leurs débris couvrent-ils une assez vaste surface. Seules restent debout quelques portes. Des linteaux gisent à terre, dans les ruines (pl. LIX).

Ce quartier du village est d'époque païenne : les inscriptions et le décor l'attestent ; Butler l'a déjà signalé ⁽²⁾. Les linteaux ont un caractère massif, et sont décorés d'une façon primitive : il n'y a ni cadre ni moulures, ni même stéréotomie correcte. De la surface plane, se détachent en fort relief, un peu comme dans les monuments basaltiques du Nord-Ouest, des motifs tantôt géométriques, tantôt figuratifs (palmes, couronnes, croissants). Une inscription nomme Zeus, entre quelques formules de bon augure ⁽³⁾. Dans le même quartier, un linteau monumental inédit présente un entablement surchargé d'ornements, et porte dans une couronne une acclamation impériale : le décor paraît remonter aux environs de 300 ⁽⁴⁾. Comme l'embrasure de la porte est large de 2 m. environ, il doit s'agir d'un monument public, peut-être celui dont Butler a conjecturé l'existence et qui était soit un temple, soit un andrôn ⁽⁵⁾.

(1) VOGŪÉ, pl. 94 ; AAES I, p. 116 ; AAES II, p. 61, 273 et 274 ; AAES III, p. 125 à 133 ; PAES, IV B, p. 21 et 22 ; IGLS, 440 à 455.

(2) PAES, II B, p. 250.

(3) PAES, II B, p. 130, inscr. 114 ; IGLS, 446. Cf. les linteaux de la même époque à Ḥarāb Šams : PAES, II B, p. 322, fig. 359 et 360.

(4) Ci-dessous, appendice II, inscr. 14 ; pl. CXLIV, 14.

(5) Voir la situation de ce monument dans l'appendice I, pl. CXXVII, 7 ; cf. ci-dessus, p. 15 et p. 29, note 2.

Il y a, dans le ravin mentionné plus haut, une intéressante série de niches funéraires (pl. CLXXV, 3) avec images sculptées, accompagnées de noms sémitiques, que Butler attribue au I^{er} siècle de notre ère (1). En réalité, la grossièreté de ces reliefs n'est pas nécessairement archaïque, et les noms sémitiques pourraient indiquer seulement la condition modeste des défunts. L'encadrement de certaines de ces images (pl. LXII, 1 et 3; CLXXV, 3) rappelle soit une porte, soit plutôt un de ces monuments distyles, dont il sera question plus loin (2), et qui sont du II^e siècle. C'est d'ailleurs au II^e siècle (à l'an 122) que remonte, si sa lecture est correcte, la seule inscription datée de cette nécropole (3).

Il faut mettre à part, dans ce vallon, un tombeau rupestre monumental, le premier sur la piste venant de Zerzita (pl. LXII, 2). Au dessus d'un socle saillant est creusé un vestibule qui s'ouvre entre deux demi-colonnes, sous un arc à tympan sculpté. La chambre funéraire intérieure, à trois arcosoliums, donnait sur le vestibule par une porte, surmontée d'une inscription; on fermait cette porte en roulant une dalle arrondie, pour la manœuvre de laquelle un logement est ménagé dans le roc (4).

Le bas-relief représente un personnage drapé, étendu sur un lit de banquet. Au-dessus vole un aigle aux ailes éployées. L'inscription bilingue, grecque et latine, nomme Titus Flavius Julianus, vétéran de la VIII^e légion Augusta, sa femme Flavia Titia, et leurs héritiers et descendants. Ce tombeau, qui est probablement de la fin du II^e siècle, montre que la famille du défunt avait acquis le droit de cité romaine depuis plusieurs générations.

Au Nord, au débouché du ravin, à proximité de l'ancien village, est

(1) *PAES, II B*, p. 249 et 250, fig. 257 et 258. Les tombes que signalent ces niches, sont taillées au pied de la paroi verticale du ravin.

(2) Voir ci-dessous, p. 191 s.

(3) *IGLS*, 453.

(4) *AAES III*, p. 127, inscr. 111; *PAES, III B*, p. 153, inscr. 1127; M. van BERCHEM et E. FATIO, *Voyage en Syrie*, I, p. 228. Notre croquis schématique, sur la pl. LXII, 2, corrige le croquis de ce dernier ouvrage, mais ne reproduit pas le bas-relief funéraire.

un autre tombeau monumental, taillé dans la paroi du rocher et composé d'un dromos, d'un vestibule et d'un hypogée à trois arcosoliums. Il porte la date de 240 (1), et appartient, lui aussi, à la période païenne de Qaṭūra.

Le plus beau monument de cette période est le tombeau distyle d'Aemilius Reginus, daté de 195; les colonnes et l'inscription sont publiées, mais l'ensemble du monument ne l'est pas encore (2). C'est un hypogée taillé dans la pente de la colline, au Sud, au-dessus du village (pl. LXI; LXII,6; LXXXV,3). Un étroit vestibule, couvert d'une magnifique voûte appareillée, conduit à une porte, très basse, que fermait une pierre tournante; au-dessus de cette porte, un tympan semi-circulaire porte une inscription monumentale. De la porte, on descend de 80 cm. par des degrés escarpés, dans une salle carrée de 4 m. de côté. Dans les trois autres parois s'ouvrent des niches d'une profondeur exceptionnelle (2 m. 70), au fond desquelles sont les sarcophages. Cette composition architecturale, certainement consciente, est un développement du type ordinaire du tombeau à arcosoliums, et aboutit à un véritable plan cruciforme, composé à partir d'un carré central.

Le plafond, haut de 2 m. 20, est à peine plus élevé que le sommet des arcosoliums. La face antérieure des sarcophages est tantôt taillée dans le roc, tantôt faite d'une plaque rapportée, encastrée dans les parois latérales des niches. Les couvercles ont disparu. De nombreuses petites niches s'ouvrent dans les murs, les unes immédiatement au-dessus du sol, dans les parois latérales et derrière le sarcophage lui-même, les autres à 90 cm. du sol. Sans doute contenaient-elles des lampes pour les morts.

Le vestibule s'ouvre sur l'extérieur par une archivolte moulurée, contrebutée à droite et à gauche par deux murs pleins. Sur le socle ainsi formé, large de 4 mètres environ, se dressent deux colonnes hautes de 7 m. 50, d'un diamètre de 0 m. 90, espacées de 2 m. 70, composées

(1) *IGLS*, 447.

(2) Vogüé, p. 118, fig. 39, pl. 94; *AAES II*, p. 61; *PAES, II B*, p. 250, fig. 259; *PAES, III B*, p. 129; *IGLS*, 448. La description qui suit, et les figures des planches LXI, LXII, 6 et LXXXV, 3, sont faites d'après nos relevés, exécutés dans l'été de 1942.

de trois tambours seulement. Leur base est faite d'un simple tore, surmonté d'un listel; le chapiteau toscan, d'un profil schématique, est taillé dans le même bloc que le tambour supérieur. Sur les deux colonnes repose une architrave à deux bandeaux. Le lit supérieur de cette architrave a été laissé en bosse, et n'a donc jamais rien porté: le monument est complet tel qu'il est (pl. LXI; LXII,6; CLXXV,2).

Alors qu'à Sermada ⁽¹⁾ le monument distyle est complètement distinct du tombeau dont il marque l'emplacement, nous avons à Qaṭūra un ensemble bien composé: le socle portant les colonnes, l'arc donnant accès au vestibule, le caveau cruciforme. Cette composition constitue une étape dans l'histoire de l'architecture funéraire syrienne (pl. LXII, 4 à 6).

Nous venons de voir que certains bas-reliefs rupestres représentent des personnages debout dans un cadre, qui évoque peut-être un monument à deux colonnes, surmonté d'une mince architrave (pl. LXII, 1 à 3; CLXXV, 3). Dans le monument de Reginus, il n'est possible de restituer une statue ni entre les colonnes, ni sur l'architrave. La parenté de formes semble néanmoins évidente entre les deux séries: colonnes construites et reliefs funéraires.

Le monument, à l'écart du village, sur la hauteur, est visible de très loin: c'est la même intention qu'à Dāna, à Burdaqli et à Sermada (pl. CLXXV, 2; cf. pl. CLXX, 1 et 2, et pl. CLXXI, 2).

Aemilius Reginus, pour qui ce tombeau a été construit, était un jeune homme de 21 ans, fils d'Ulpia Regilla et d'Aemilius Ptolemaeus; il avait servi cinq ans dans l'armée, comme auxiliaire dans les bureaux d'un gouverneur de Syrie.

A une cinquantaine de mètres à l'Ouest, sur une hauteur qui domine ce tombeau et toute l'agglomération, est un ensemble de constructions très anciennes et très ruinées (pl. LIX), qui était peut-être la villa de la famille du défunt.

Les deux quartiers tardifs de Qaṭūra sont situés à l'Ouest, au-dessus de l'ancien village, sur les deux bords du ravin (pl. LVIII et LIX). On

(1) Ci-dessus, p. 122, pl. XLIV.

trouve là des constructions dont l'architecture modeste est celle des petites résidences du ġebel au IV^e et au V^e siècle. Le quartier du Nord conserve un linteau daté de 336/337 (1), dont l'inscription est, avec celle de Ma'arret Šelf, le plus ancien texte chrétien de tout le Massif. Un autre linteau est daté de 466/467 (2). Dans le quartier du Nord on trouve deux constructions également datées, l'une de 391 (3) et l'autre de 476 (4).

Enfin au Nord, à quelque distance du village, se dresse une villa isolée, comprenant une luxueuse tour d'habitation, d'un très bel appareil du VI^e siècle, et des communs, le tout entouré d'une enceinte (pl. LIX).

*

En résumé, les données topographiques et archéologiques permettent d'esquisser les caractères principaux du village.

A l'époque païenne, il y a deux catégories d'édifices : d'une part, des habitations modestes, serrées les unes contre les autres au pied de la pente, construites dans un petit appareil polygonal mal joint ; et d'autre part quelques villas, bâties plus haut, dans un appareil polygonal soigné ; — d'une part une nécropole rupestre, dont les défunts portent des noms sémitiques et ont sculpté de grossiers bas-reliefs ; et d'autre part quelques mausolées luxueux, construits par des citoyens romains, et dressés aux endroits les plus visibles. De ces deux catégories, la plus riche remonte au II^e siècle, et l'autre, ou du moins ses exemples les plus anciens, pourrait remonter plus haut.

A l'époque chrétienne, il n'y a pas trace d'un changement dans la condition des petites gens, cependant que quelques villas modestes, aux IV^e et V^e siècles, s'ajoutent aux autres à distance de l'agglomération primitive.

Il est remarquable que Qaṭūra, bien qu'on y trouve la plus ancienne inscription chrétienne de la Syrie du Nord, n'ait pas d'église : les vues

(1) *IGLS*, 443. Cf. chap. III, 17 ; p. 145, note 2.

(2) *IGLS*, 441.

(3) *IGLS*, 440.

(4) *IGLS*, 444 et 445.

prises d'avion indiqueraient la position d'un tel édifice, s'il eût été considérable. Cette lacune est peut-être à mettre en rapport avec le fait que la prospérité du village remonte au moins au II^e siècle, en pleine époque païenne, alors que la rareté des monuments plus tardifs semble indiquer un certain arrêt, pour une raison ou pour une autre, dans le développement de la localité. Les inscriptions datées ne descendent, en effet, pas plus bas que 476, et la seule construction d'importance, au VI^e siècle, est une villa élevée à l'écart du village (pl. IX).

A l'époque ottomane, la plaine de Qaṭūra fut un objet de conflit entre les Arabes et les nomades kurdes : de ce fait, elle resta souvent inculte pendant plusieurs années successives. Récemment, comme on l'a vu, les ruines ont été réoccupées par des paysans de Dart'azze, qui, une fois installés, ont rapidement essaimé vers le Nord (1).

*
* *

27. *Une agglomération de grandes résidences : Refāde* (pl. XXII, 3; LVII; LX; LXIII; CXXVII, 8; CXLIV, 15; CLXXVI, 1; CLXXVII; CLXXVIII; CLXXXVIII, 1; CCV). — Refāde (2) est situé à 1500 m. au Nord-Ouest de Qaṭūra, assez à l'écart de la plaine, sur une pente rocheuse qui descend doucement vers elle (pl. LVII et CLXXVI, 1). Le site comprend une dizaine de groupes d'édifices opulents. Chacun comporte plusieurs corps de bâtiments, groupés très librement autour d'une vaste cour (pl. LX et CLXXVIII, 3). Leur construction extrêmement soignée a résisté au temps. Entre ces groupes, et peut-être dans la dépendance de chacun d'eux, subsistent quelques vestiges de constructions infiniment plus humbles, dont beaucoup n'avaient probablement pas d'étage.

C'est à Refāde qu'on a trouvé l'inscription datée de 73/74 (3). Mais

(1) Ci-dessus, chap. II, 15; p. 77 et 78; pl. LVI.

(2) Voḡūḡé, pl. 110 et 111; *PAES, II B*, p. 254 à 258, fig. 265 à 274; *IGLS*, 424 à 431.

(3) *PAES, II B*, p. 254, fig. 265; *IGLS*, 427.

aucun reste d'édifice de cette époque ne peut-être identifié avec certitude, et il est impossible pour l'instant d'établir si ce fragment provient d'un temple ou d'un monument votif, comme certains fragments découverts à Brād (1). Les maisons les plus anciennes ont déjà, contrairement à ce que nous avons remarqué à Qaṭra, un caractère soigné et monumental. Butler propose à bon droit de les dater du II^e ou même du I^{er} siècle de notre ère. Elles sont en grande maçonnerie polygonale, et leurs façades montrent bien les principes techniques qui sont à la base du procédé (pl. CLXXVII) : on construit d'abord des portes monumentales, faites de trois blocs monolithes ; on dresse ensuite, en blocs pesants, les angles de la maison ; puis, dans l'espace entre porte et angles, on encastre une première assise dans le roc ; enfin on élève le mur en adaptant chaque bloc au précédent par une taille soignée. Comme les blocs ont en général des joints obliques et une hauteur variable, ils composent des assises brisées, où les pierres s'emboîtent et se tiennent selon des principes qui procèdent de l'arc et de l'encorbellement. Cette construction compacte en grand appareil irrégulier, qui associe étroitement la maison au roc, ne procède pas, comme on pourrait le croire, d'une insuffisance technique, mais d'une recherche très réfléchie en vue de protéger l'édifice contre les tremblements de terre, fréquents dans le pays, et particulièrement dangereux dans les régions rocheuses, faute de l'amortissement que crée une épaisseur de terre.

Ce sont ces procédés qui étaient en usage dans la région, lorsque sont intervenus les architectes des villes, qui ont introduit la technique classique du mur, en assises horizontales (2). Les deux techniques ont subsisté jusqu'au VI^e siècle, l'une réservée aux édifices officiels et à quelques riches résidences, l'autre aux habitations modestes et aux constructions usuelles. Cependant à un moment donné, encore mal déterminé, on constate une fusion des deux procédés, attestée déjà dans quelques édifices anciens de Refāde. Les blocs, toujours de grand format, sont taillés à angles droits, et les assises deviennent horizontales, mais leur hauteur est

(1) Cf. p. 14 (7 et 10) ; appendice II, 1 ; pl. CXLII, 1.

(2) Ci-dessus, p. 12 et note 1.

sans cesse modifiée par des décrochements. Le mur en reçoit une cohésion qui lui a permis, malgré l'absence de mortier et de tout crampon ou goujon, de résister aux secousses sismiques. A partir du IV^e siècle, cette technique est perfectionnée et devient de règle (pl. CLXXVIII, 1 et 2).

Ces deux types d'appareil sont représentés à Refâde avec de nombreuses variantes, et une étude plus détaillée permettrait sans doute de fixer leur chronologie. On trouve au VI^e siècle, dans des édifices, de dates rapprochées, des portiques de style tout différent : les uns sont faits simplement de piliers monolithes et d'architraves non-moulurées ; les autres comportent, au-dessus d'une rangée de piliers, une série de colonnes très élégantes, avec bases moulurées, chapiteaux corinthiens, dalles d'appui sculptées, riche architrave, et au-dessus, une corniche formant l'extrémité des dalles de couverture. Il y a là un véritable ordre d'architecture, libéré complètement des traditions classiques (1).

Le village forme une masse compacte, où l'on distingue cependant des unités indépendantes. Chacune comprend d'abord un édifice d'habitation, d'une élégance recherchée qui n'est pas si habituelle dans les villas ; il comporte des pavillons reliés par des loggias plutôt que par des portiques. A ce corps de bâtiment sont rattachées, à l'intérieur d'une vaste cour, par le moyen d'autres galeries, des constructions moins importantes, mais d'un aspect encore monumental. Au rez-de-chaussée, la hauteur moindre de l'étage, l'étroitesse des portes et l'absence de tout décor font penser à de vastes magasins. L'ensemble du village donne une impression d'aisance, d'une vie aux fonctions plus diverses, aux goûts individuels plus marqués que dans la plupart des autres bourgades, austères et uniformes. L'absence de quartiers modestes confirme ce caractère aristocratique : il paraît naturel de supposer une hiérarchie entre les grands propriétaires fonciers, ainsi groupés à Refâde, et les modestes cultivateurs des autres villages de la plaine.

Le village est dominé au Sud-Ouest par une belle et puissante tour

(1) Voir Vogüé, pl. 110 et 111 ; *PAES, II B*, fig. 267 à 271.

du VI^e siècle, à quatre étages, bâtie avec un soin particulier, ornée d'une moulure au dessus du premier étage (1). Une latrine en encorbellement atteste qu'on y vivait. La tour surveille la plaine et permet des vues très lointaines : elle appartenait sans doute à la communauté et était destinée à la police, et aussi à la surveillance des cultures (pl. LX ; CLXXVIII, 2 et 3). Une autre tour de la même époque (2), mais plus petite, a été transformée en villa, par adjonction d'une galerie à étage et d'une seconde tour (pl. XXII, 3 et CLXXVIII, 1).

Comme Qaṭūra, cette agglomération, si riche qu'elle soit, n'a pas d'église. C'est d'autant plus intéressant que le site a rendu six inscriptions chrétiennes, pour la plupart assez développées : en 427, c'est une doxologie ; en 439, ΙΧΘΥC ; en 510 la formule du psaume CXX (CXXI), souvent employée pour bénir les portes ; en 516/517, « *Jésus le Nazaréen, celui qui a été enfanté de Marie, le fils de Dieu, habite ici ; qu'aucun mal n'y pénètre* ». Il y a là une connaissance des formules, peut-être même une certaine recherche théologique (3).

Quelques tombes simples, creusées dans le roc, ont été signalées dans les environs de la tour. L'une d'entre elles porte une date : 341/342 (4). Il n'y a pourtant pas à Refāde de grands monuments funéraires, qui correspondraient au caractère opulent de ses habitations, pas plus qu'il n'y a d'église, ni de quartier paysan. Ces trois lacunes vont être comblées par l'étude du site voisin, Sitt er Rūm, qui n'est pas distant de Refāde de plus de deux-cents mètres.

*
* *

(1) PAES, II B, p. 258, fig. 274.

(2) PAES, II B, p. 255, fig. 267 et 268. Dans la légende de notre pl. XXII, 3, la première tour a été par erreur datée du II^e siècle. Comme le prouve un fragment de sa corniche, encore en place, la construction est contemporaine de la maison n° III de Butler (PAES, II B, p. 256, fig. 269 et 270), et remonte par conséquent au VI^e siècle.

(3) IGLS, 426, 425, 431, 424. Voir aussi, dans l'appendice II, 15, l'inscription inédite, datée de 488, avec la représentation martelée d'un stylite (?) ; pl. CXLIV, 15.

(4) IGLS, 430.

28. *Un village dépendant d'un couvent : Sitt er Rûm* (pl. XIII, 3 ; XLIX, 3 ; LVII ; LXIII ; CLXXV ; CLXXVI). — S'il n'y a d'église ni à Qaṭūra, ni à Refāde, du moins y en a-t-il une au monastère qui se dresse sur la route antique, à peu près à mi-chemin entre les deux villages (1). C'est une église à nef unique (pl. XIII, 3 ; XLIX, 3 ; CLXXVI, 2 à 4), vaste, haute et bien proportionnée, avec un sanctuaire rectangulaire saillant ; elle est très bien conservée, soigneusement construite, avec une porte dans chaque face — sauf à l'Est — et une porte donnant directement de l'extérieur dans le sanctuaire. Elle est éclairée par une rangée de fenêtres hautes, en forme de cintre, placées comme pour une claire-voie. Il n'y a aucun décor sauf à l'encadrement des portes ; la corniche est réduite à un cavet. La forme architecturale est traitée avec une parfaite sûreté : la simplicité même ajoutée à l'élégance. Le monument est du VI^e siècle.

Le couvent comprend en outre un bâtiment très ruiné, avec des portiques sur les faces Nord et Sud. Un mur le relie au chevet de l'église ; trois rangées de piliers massifs, très serrés, dessinent un rectangle au Sud du bâtiment. Au Nord se trouvent d'autres constructions monastiques détruites. Le tout était compris dans une enceinte dont les traces se perdent au Sud. Des dégagements et des relevés détaillés seraient nécessaires pour établir le plan exact de cet ensemble monastique, dont nous ne pouvons donner ici qu'un croquis sommaire (pl. XLIX, 3).

Pour modeste qu'il soit, ce monastère n'en domine pas moins le reste du site. Sur un demi-hectare, à l'Ouest (pl. LXIII), on trouve en effet les ruines de constructions analogues à celles de la partie ancienne de Qaṭūra. Les murs y sont d'un appareil encore plus primitif, et les jambages et linteaux monolithes y sont plus rares. Il ne reste qu'un entassement de moellons, où il serait difficile de distinguer des plans (pl. CLXXVI, 6). A l'écart, au Nord-Ouest, est une villa mieux conservée (pl. LXIII et CLXXVI, 5).

Il est possible que nous ayons ici, comme à Qaṭūra, le village primitif, en vif contraste avec les constructions aristocratiques de Refāde. Quant à

(1) Cf. ci-dessus, p. 170 ; pl. XLIX, 3. L'église seule a été relevée par BUTLER : PAES, II B, p. 258 et 259, fig. 276 et 277.

la villa, elle pourrait être plus ancienne que celles de Refāde, et avoir été en relation avec le grand monument funéraire qui se dresse en bordure même de la plaine, au Sud-Est de la petite agglomération (pl. LXIII).

Ce monument ⁽¹⁾ est analogue aux monuments distyles que nous avons déjà rencontrés ; cependant il est composé, non de deux colonnes, mais de deux piliers monolithes, porteurs d'une architrave surmontée autrefois d'une corniche que Butler a encore vue par terre (pl. LXII, 5 et CLXXV, 1). Sur la face des piliers, sous les chapiteaux, se trouvent des encastremens rectangulaires, ornés d'un cadre, destinés à des plaques métalliques. L'épithaphe est gravée sur la frise et sur les plates-bandes de l'architrave.

Le caveau que ce monument signale au loin est situé à quelque distance. Il comporte six arcosoliums, sur trois faces d'une salle carrée ; dans la quatrième s'ouvre la porte, au bas d'un escalier.

L'inscription attribue le tombeau à un certain Eisidotos, fils de Ptolemaios, qui le construisit de son vivant, en 152. C'est un grand tombeau de famille, qui comportait quinze sarcophages.

Nous retrouvons en Eisidotos un représentant de la même catégorie sociale que ceux qui ont construit, à la même époque, les tombeaux de Sermada, de Burdaqli, de Dāna et de Qaṭūra ; comme à Sermada et à Dāna, il a érigé son monument à l'écart du village, plus près de la grande route, en un point visible de loin, pour assurer sa mémoire.

Lorsqu'on compare ces cinq monuments contemporains qui affirment, non sans distinction, l'importance de cinq familles ; lorsqu'on les voit jalonnant les plaines, à distance des agglomérations, dressés en des points très

(1) Vogüé, pl. 94 ; *PAES, II B*, p. 259 et 260, fig. 278, pl. XXII ; *IGLS*, 438. Le croquis en perspective de Vogüé, et la reconstitution proposée par Butler, contiennent quelques détails inexacts qu'il est nécessaire de corriger ici : à sa base le chapiteau est moins large que le fût ; l'architrave, au lieu d'être posée en retrait, s'aligne directement sur l'abaque du chapiteau, et dépasse par conséquent l'aplomb des piliers ; il en est de même pour la frise, posée à l'aplomb du listel qui couronne l'architrave ; l'architrave et la frise font d'ailleurs partie du même bloc ; la mouluration est très peu saillante, et au total le profil de l'entablement est plus massif et plus éloigné de la tradition classique, telle qu'on la connaît à Antioche par exemple, mais il est plus conforme à l'architecture du Massif à cette époque. Non plus que le monument distyle de Qaṭūra, le monument de Sitt er Rūm n'était couronné d'une statue.

visibles, on peut se demander s'ils ne marquent pas la prise de possession du sol par une classe nouvelle; s'ils ne sont pas les témoins d'une redistribution des terres, au I^{er} et au début du II^e siècle, en quelques lots très vastes qui faisaient de leurs propriétaires, peut-être d'origine étrangère, une véritable aristocratie locale. Le tombeau d'Aemilius Reginus, de la fin du II^e siècle, est le dernier de la série (pl. XLIII; XLIV; LXII, 4 à 6; CLXX, 1 et 2; CLXXI, 2; CLXXV, 1 et 2).

Tout se passe comme si les conditions sociales qui avaient permis ces constructions avaient cessé ensuite. Bien entendu les tombeaux ont pu être utilisés par les héritiers et successeurs des premiers propriétaires, mais, dans cette région tout au moins, on n'a plus éprouvé le besoin d'y ériger ces monuments qui dominant le paysage (1).

*
* *

29. *Une communauté de petits agriculteurs : Taqle* (pl. V, 1; LVII; LXIV; LXV; LXVI; CXXVII, 9; CLXXIX, 1 à 2; CCV). — Le village de Taqle n'était connu jusqu'ici que par une rapide visite des compagnons de Butler (2). Contrairement à ce qu'ils ont cru pouvoir conclure de la médiocrité des restes, le site est loin d'être sans importance: il nous apporte des précisions sur les villages de paysans.

Taqle est à 2 km. au Nord-Est de Refāde, de l'autre côté de la plaine, haut sur la pente de la montagne (pl. LVII). C'est un village très ruiné, qui comporte une quinzaine de petits établissements, formés chacun de plusieurs éléments juxtaposés, souvent sans étage (pl. LXIV et LXV). Le rez-de-chaussée est fréquemment divisé par des piliers, entre lesquels s'alignent des auges: dans toute la région cette ordonnance est celle des étables. Les murs de ces édifices ne sont pas alignés, les angles ne sont pas droits. La faible profondeur des maisons, dont le plan prend un caractère allongé, est certainement due à l'emploi de troncs d'arbres coupés sur place, qui n'avaient

(1) Ci-dessus, p. 39 et note 2.

(2) *PAES, II B*, p. 284.

pas la portée des bois d'importation. Comme on employait probablement l'olivier ou le chêne vert, trop tordus pour entrer dans une charpente, le village devait être couvert en terrasses (pl. V, 1). Chaque maison pourtant possède un portique, fait de piliers très sommairement dressés, qui précède généralement la façade Sud. L'ensemble donne une impression de pauvreté et d'incertitude technique, encore renforcée par l'absence d'éléments décoratifs. Il y a dans les ruines deux pressoirs, l'un près de l'église, l'autre à l'extrémité Nord-Est du village. Il n'y en avait probablement pas d'autres (pl. LXV).

*

Le village est dominé aujourd'hui, comme il l'a toujours été sans doute, par son église : malgré ses dimensions modestes, c'est un bon exemple de basilique rurale (pl. CLXXIX). Nous avons fait un relevé de l'église et de ses dépendances, qui permet une étude et une restitution complètes. Nous publierons à part cette monographie, et nous nous contenterons ici d'en utiliser les résultats (1).

Cette basilique à trois nefs mesure à l'extérieur, sans le portique, 18 m. 50 sur 12 m. 50. La nef centrale a 5 m. 20 de portée et 14 m. de longueur (pl. IX, 2 et LXVI). Il y a quatre arcs de chaque côté. L'abside, flanquée de deux annexes, est inscrite dans un chevet droit. L'annexe du Nord, qui est le diakonikon, s'ouvre par une porte sur le bas-côté, et était primitivement reliée à l'abside par une autre porte, murée ensuite. Celle du Sud, la chapelle des martyrs, ouverte à l'Ouest par un arc, contient encore deux reliquaires à huile en forme de sarcophages, avec leurs couvercles. Comme il arrive souvent dans les petites églises de cette époque, le collatéral Sud est sensiblement plus large que celui du Nord (2). Il y a une porte à l'Ouest, qui est l'entrée principale de l'édifice, et deux portes au Sud ; il n'y en avait vraisemblablement aucune au Nord.

(1) Le croquis, fait de mémoire, présenté par LASSUS, *Sanctuaires*, p. 173, doit être remplacé par le plan publié ici (pl. LXVI).

(2) Nous avons relevé cette assymétrie des collatéraux dans les églises suivantes : à Sinhār, à Başufān (égl. Ouest), à Burğ Heidar (égl. Est), à Kalōta (égl. Est), à Qal'at Kalōta, dans les deux églises de Babisqa, et dans d'autres encore.

Deux des façades de l'église sont précédées de portiques, l'un à l'Ouest, fait de piliers, l'autre au Sud, plus tardif, fait de colonnes. Au VI^e siècle, on a construit en l'alignant sur le chevet, à l'extrémité du portique, un baptistère carré : une absidiole contient une cuve monolithe de 65 cm. de diamètre, prise dans un socle de deux marches.

De cette église, il ne reste debout que la partie centrale de la façade Ouest, conservée jusqu'au pignon et ornée de trois rangs de trois fenêtres (pl. CLXXIX). Elle est bien étudiée dans sa structure et dans ses proportions : c'est l'époque où les façades extérieures et en particulier la façade occidentale prennent la valeur d'une composition. Ici, l'exécution est si sûre que, malgré le caractère schématique du dessin et l'absence du décor, le monument donne une impression d'heureux équilibre.

La porte, de hauteur modeste, est ornée d'une moulure sobre, qui dessine sur le linteau un cadre plus élancé que la porte elle-même (pl. CLXXIX, 1). Au chevet, seules quelques assises sont en place, avec une fenêtre en cintre qui éclairait l'abside ; deux colonnes sont encore debout, les autres sont à terre. L'intérieur du monument a été quelque peu dérangé par la construction, au moyen-âge sans doute, de deux murs faits de matériaux de remploi, entre les colonnes.

Une telle église, qu'il faut placer entre la réfection de la basilique de Harāb Šams (1) et la construction de celle de Mšabbak (2), représente une tradition locale vivante, différente de la série des églises de Markianos Kyris (3) et sans doute un peu postérieure. Elle paraît dater du milieu du V^e siècle (4).

*

(1) *PAES, II B*, 323, fig. 364 ; *Early Churches*, p. 32 et 33.

(2) *AAES II*, p. 143-146 ; *PAES, II B*, p. 341, fig. 391 ; *Early Churches*, p. 62 à 64 ; *Villes mortes*, p. 115 à 117, pl. XLI.

(3) *Ci-dessus*, p. 51 et note 3.

(4) Notons encore que cette église est la seule connue jusqu'à présent comme étant couverte d'un enduit extérieur, dont les traces sont visibles sur la façade Ouest. Les éléments moulurés étaient laissés à nu. L'enduit intérieur était par contre de règle dans presque toutes les constructions profanes et religieuses de la région : *ci-dessus*, p. 53 et note 1.

Le mode de construction des édifices privés de Taqle est si simple, qu'il n'offre pas d'éléments de datation. Toutefois ces édifices présentent le même aspect et la même exécution. Pour proposer une date, il faut se reporter au style de l'église. Celle-ci, bien que construite en grand appareil, et plus solidement que les autres édifices, n'en représente pas moins un type modeste et rustique, et s'apparente à l'aspect du village. Si nous avons eu raison de l'attribuer au milieu du V^e siècle, il ne sera pas imprudent d'attribuer au reste du village une date à peine antérieure.

Ce qui frappe, à Taqle, c'est l'absence de toute grande résidence, du genre de celles qui donnent leur caractère à des sites comme Refāde ou Qaṭūra. Nous ne trouvons ici que des établissements agricoles modestes, et tous à peu près équivalents.

Si nous caractérisons Refāde comme un centre où se groupent de grands propriétaires de la région, il nous faut interpréter Taqle comme un village de paysans : petits propriétaires, fermiers, ou métayers. Ces paysans se sont évidemment installés pour cultiver les plantations d'oliviers ou de vignes, qu'ils ont aménagées sur les pentes. Peut-être aussi travaillaient-ils dans la plaine, assez voisine. Le village est très serré : il n'y a pas place pour de vastes cours ; les maisons sont alignées comme pour suivre le tracé des rues : la croissance de chacune s'est faite non par groupement autour d'une cour, mais par adjonction de pièces sur une même ligne. Il n'y avait que deux pressoirs (pl. LXV) : l'un, qui fait partie des dépendances de l'église, est un édicule en grand appareil, avec un bel arc à l'entrée ; l'autre, à l'extrémité Est du village, au dessus des dernières maisons, est un simple bassin creusé dans le roc. Tout cela indique une vie de communauté très étroite entre les habitants, une même condition sociale. Un peu à l'écart, quoique liée au village, l'église avec ses dépendances domine tout l'ensemble (pl. CLXXIX, 2) : c'est encore une différence avec Refāde, où l'agglomération garde un aspect entièrement laïque.

Bien que nous ayons attribué Taqle au V^e siècle, la technique de ses constructions est plus archaïque. L'ossature des maisons, formée par les cadres des portes et par les angles renforcés, est remplie par des moellons grossièrement taillés ; cet appareil, très éloigné de l'appareil

polygonal, évoque les édifices de la partie la plus ancienne des villages de Qaṭira et de Sitt er Rūm (1). Avec un écart d'au moins trois siècles, nous retrouvons, dans ces constructions modestes, l'emploi traditionnel de techniques anciennes, communes à tout le Massif, alors qu'elles ont été remplacées dans les constructions plus luxueuses — ici, l'église — par le grand appareil à assises horizontales. Ces deux exemples doivent nous garder d'un jugement trop général, qui, se fondant sur la technique des monuments qui frappent le voyageur (églises, couvents, tombeaux, résidences), en étendrait la leçon à l'ensemble de l'architecture de la région — et conclurait au niveau social de la population. Ces demeures humbles, grossièrement construites, se sont éboulées, et ne peuvent plus que difficilement être étudiées ou même reconnues, mais elles n'en occupent pas moins, sur beaucoup de sites, une part importante de la surface habitée (2). Il existe même, dans le Ġebel Sim'ān en particulier, de nombreuses agglomérations entièrement composées d'édifices de ce genre, donc complètement écroulés (3). Sans épigraphie ni architecture monumentale, elles n'ont pas arrêté les archéologues, et il serait d'ailleurs impossible d'en faire le relevé. Il faut néanmoins en tenir compte pour étudier la vie sociale de la montagne.

C'est aussi en partant de cette technique primitive qu'il faudrait étudier toute l'histoire de la construction dans la région. C'est d'elle que sont nés aussi bien l'appareil polygonal mégalithique, que l'appareil à décrochements qui constitue à partir du IV^e siècle la grande réussite de la technique locale (4) : ce dernier appareil résulte, nous l'avons dit, de la combinaison de l'appareil polygonal et de l'appareil classique à assises horizontales. A Taqle même se trouvent attestés le point de départ et le point d'arrivée : on les trouvera, respectivement, dans les maisons et dans l'église.

(1) Ci-dessus, p. 189 et 198 ; cf. Herbert Seiḥ Barakāt, p. 109.

(2) Cf. ci-dessous, Beḥyo : chap. IV ; pl. CX, CXVII et CXCVIII, 3.

(3) Par exemple, parmi les sites les mieux conservés, Bazihér et Beḡrasīn, dans le Ġebel Sim'ān. D'autres villages antiques de la même région ne sont que de champs d'éboulis, anonymes.

(4) Ci-dessus, p. 11 et 12, note 1.

E. Deir Sim'an.

30. *Situation et caractère.* — 31. *Les auberges.* — 32. *L'andrôn.* — 33. *La résidence.* — 34. *Le couvent du Nord-Ouest.* — 35. *Le couvent du Sud-Ouest.* — 36. *Le couvent du Sud-Est.* — 37. *L'église du Nord-Est.* — 38. *Les carrières.* — 39. *Conclusion: un village agricole devenu centre de pèlerinage.*

30. *Situation et caractère* (pl. LV ; LVII ; LXVII ; CXXXII, 21 ; CCV ; CCVIII). — Nous avons appelé la plaine que nous étudions plaine de Qaṭūra, parce que nous avons l'impression qu'elle a été, à l'origine, exploitée à partir de ce village. Nous avons étudié les différents sites qui la bordent, en remontant vers le Nord, et chaque fois nous avons constaté que cet ordre topographique correspondait en quelque mesure à un ordre chronologique : alors que Qaṭūra est prospère surtout au I^{er} et au III^e siècle, Refāde, qui existait déjà à cette époque, ne prend une véritable importance qu'à partir du IV^e. Taqle est un village de la première moitié du V^e siècle. Avec Deir Sim'an nous arrivons à un site qui, s'il conserve un noyau ancien, n'a connu son plein développement qu'au VI^e siècle (1).

La *Vie* de Saint Syméon nous montre l'ascète qui rompt vers 412 avec le couvent d'Héliodore à Teleda, et vient se retirer à Telanissos dans la communauté de Maris, fils de Bar'aton (2). Il n'y a rien d'étonnant à ce que ce monastère primitif, qui a pu être très pauvre et d'installation très sommaire, — Théodoret le désigne comme une petite cabane (3) — n'ait pas

(1) Vogüé, pl. 108, 109 et 114 ; AAES I, p. 112 ; AAES II, p. 175 et 268 ; AAES III, p. 135 à 137 ; PAES, I B, p. 66 et 67 ; PAES, II B, p. 265 à 280 ; PAES, III B, p. 169 à 175 ; PAES, IV B, p. 24 à 39 ; PAES, IV D, p. 91 à 93 ; G. L. BELL, *The Desert and the Sown*, p. 274 à 281 ; Th. USPENSKI, *Architecture ancienne de la Syrie*, dans *Bulletin de l'Inst. archéol. de Constantinople*, VII, 1902, p. 186 s. ; M. van BERCHEM et E. FATIO, *Voyage en Syrie*, I, p. 225 à 228.

(2) H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. XXVI ; S. SCHIWIEZ, *Das morgenländische Mönchtum*, III, p. 326 s.

(3) SCHIWIEZ, III, p. 327. Appelé pourtant « un grand monastère » dans la *Vie* de S. Daniel : E. DAWES et N. H. BAYNES, *Three Byzantine Saints*, p. 10.

laissé de traces : il a été effacé sans doute par la construction d'un des grands couvents du VI^e siècle (1).

Tout le monde a reconnu le caractère exceptionnel de Deir Sim'ān : le petit village agricole est devenu une ville de pèlerinage, née de la gloire du Stylite. Les grands édifices qui s'y dressent ont été construits à partir de la mort du saint — en 459 — et surtout à partir du moment où le chantier du grand sanctuaire a amené sur la hauteur, souvent de très loin et pour plusieurs années, un nombre considérable d'ouvriers. Certaines de ces équipes ont travaillé dans le village après avoir travaillé à Qal'at Sim'ān (2). Les inscriptions nous montrent que trois monuments ont été achevés entre 470 et 480 : ce sont trois hôtelleries (3). Des trois grands monastères qui entourent le village, celui du Nord-Ouest leur est à peine postérieur : il paraît être contemporain de l'église Saint-Phocas de Baṣufān, datée de 491/492 (4). L'église du Nord et le couvent du Sud-Est, sont les monuments ecclésiastiques les plus récents, et datent de la fin du VI^e siècle. C'est en gros entre ces deux dates qu'il faut placer l'expansion du site antique. Par la suite, sa permanence est attestée par une profusion d'inscriptions syriaques : deux sont de 577/578 et de 578/579 (5), et d'autres, non-datées, vont, selon Littmann, jusqu'au IX^e, et peut-être même jusqu'au XII^e siècle (6). De nombreux graffiti coufiques descendent jusqu'au haut moyen-âge (7). D'après le témoignage de Yaqout, Deir Sim'ān possédait encore au XI^e siècle un couvent prospère, qui hébergeait des voyageurs (8). Ceux-ci attestent que les communications du Nord au Sud à travers le Massif n'avaient pas

(1) Peut-être se trouvait-il sur l'emplacement de l'actuel couvent du Nord-Ouest, qui est à la fois le plus proche du village primitif (pl. LXVII, 4) et aussi le plus ancien des couvents conservés de Deir Sim'ān, ayant été construit dans la dernière décennie du V^e siècle : voir ci-dessous, p. 211 s.

(2) Voir la note précédente, et plus loin, chap. III, 42.

(3) Ci-dessous, p. 208 et 209 ; *IGLS*, 416 et 417 ; cf. appendice II, inscr. 16, pl. CXLIV, 16.

(4) Ci-dessous, chap. III, 42 ; *PAES*, IV B, inscr. 50.

(5) *PAES*, IV B, p. 24 et 25, inscr. 26 et 27.

(6) *PAES*, IV B, p. 25 à 39, inscr. 28 à 49.

(7) *PAES*, IV D, p. 91 à 93, inscr. 128 à 134.

(8) *PAES*, IV B, p. 28 et 29.

encore perdu toute leur importance, et ce sont elles qui justifient la survivance de la localité jusqu'à une date aussi tardive, dans une plaine dépeuplée. Mais il ne faut pas non plus oublier la situation particulière de Deir Sim'ān, au seuil des grandes régions fertiles de la Syrie septentrionale.

En effet, lorsque venant de la plaine de Qaṭūra, on aborde le village, on a l'impression de sortir de la montagne ; le paysage change : on aperçoit au fond la chaîne côtière de l'Amanus, avec la plaine d'Antioche à son pied ; au Nord les contreforts du Taurus, et, au premier plan, les étendues vertes du Kurd Dāg et de la vallée de l'Afrin. De ce col très ouvert on descend dans la vallée, vers le Nord, en longeant la chaîne principale du Ġebel Sim'ān (pl. LV). Le tracé antique de la route d'Apamée à Cyrrhus est rendu là tout à fait évident par la configuration du terrain ⁽¹⁾.

*

Telanissos, aujourd'hui Deir Sim'ān, se trouve sur un plateau peu élevé qui, avec la colline de Qal'at Sim'ān, domine au Nord la plaine de Qaṭūra (pl. LVII). Le village est au pied même de la colline, au Sud-Ouest (pl. CXXXII, 20 et 21). Il dispose encore d'autres terres arables : plus loin, vers le Nord, se trouve une nouvelle plaine cultivable, dont les abords sont restés inhabités, et qui faisait certainement aussi partie de son territoire (pl. LV).

Telanissos est constitué par un village ancien, situé au Nord, enveloppé plus tard vers le Sud et vers l'Est par un village nouveau, créé pour les besoins du pèlerinage (pl. LXVII et CXXXII).

De l'ancien village il ne reste aujourd'hui qu'un vaste champ d'éboulis, duquel émergent les assises inférieures de quelques constructions en appareil polygonal. C'était une agglomération serrée, de plan presque rectangulaire, d'environ 250 m. sur 150, aux ruelles étroites et sinueuses, aux longues maisons composées de pièces alignées, dont l'étroitesse trahit la faible portée des poutres (pl. CXXXII et CCVIII). C'est l'un de ces villages paysans,

(1) Cf. ci-dessus, chap. II, 18 ; p. 83 à 87.

déjà décrits à propos de Ḥerbet Šeiḥ Barakāt, de Qaṭura et de Sitt er Rum, et qui, comme eux, a été construit entre le I^{er} et le IV^e siècle (1).

La route qui vient de Refāde contourne le village, et ne le touche qu'à sa pointe Nord-Est. Là se trouve un grand carrefour, d'où partent les quatre voies principales : 1^o la route de Cyrrhus ; 2^o la voie monumentale du pèlerinage, qui, passant sous un arc triomphal, monte vers le sanctuaire du Stylite ; 3^o la piste de Baṣufān et de Taqle ; enfin 4^o, une rue, qui gagne le centre du village et dessert le groupe d'édifices le plus important du quartier de pèlerinage (pl. LVII, CLXXXII et CCVIII).

Cette partie récente de Telanissos a un tout autre aspect. Ses constructions sont dispersées le long des rues, sans ordre ni plan préconçu, comme des baraquements de foire. Mais elles se distinguent des modestes maisons de l'ancien village par l'ampleur de leur composition et par la beauté de leur grand appareil, très soigné, qui pendant quinze siècles a résisté aux tremblements de terre et à une occupation prolongée jusqu'au moyen-âge. Ce sont presque exclusivement des édifices publics, des monastères, des bazars et des auberges.

*
* *

31. *Les auberges* (pl. LXVIII et CCVIII). — Le caractère du site se manifeste dans ces types de bâtiments qui ne répondent pas aux programmes habituels, et n'ont le caractère ni d'habitations privées, ni d'établissements agricoles. Ce sont d'abord des hôtelleries, destinées à héberger une foule considérable de pèlerins. Malgré les différences de plan, elles sont toutes construites d'après le même schéma : autour d'une cour fermée, irrégulière, se dressent des bâtiments de dimensions et de formes variées, qui constituent le noyau de l'auberge, et auxquels s'ajoutent des constructions d'une forme spéciale à plusieurs étages, où une série de grandes salles s'alignent derrière une galerie, parfois sur une cinquantaine de mètres. Butler, qui n'en reproduit qu'une, y avait reconnu un bazar — une rangée de boutiques

(1) Ci-dessus, p. 109 et 110, p. 189 et 198.

analogues à celles qu'on trouve sous les portiques des rues monumentales dans les villes hellénistiques (1). Mais les bâtiments de ce type sont très nombreux, et si leur rez-de-chaussée contient parfois, comme à Babisqa (2), des boutiques ou des ateliers d'artisans (pl. XVII, 1), ils n'en étaient pas moins des annexes des hôtelleries, et leurs étages supérieurs étaient probablement destinés aux pèlerins modestes. L'un, dont nous publions l'inscription, remonte à 471 (3). Deux autres inscriptions du même quartier datent de 479 : la première nomme le constructeur, Syméon, et la seconde donne à l'édifice le nom de *pandocheion* (4). Ces trois textes sont gravés sur trois linteaux de porte. Le décor de tous trois est sculpté par un seul ouvrier. Les trois bâtiments ne remontent pas seulement à la même période, mais sont probablement encore l'œuvre du même architecte, Syméon : son nom figure dans une quatrième inscription, non-datée (5), gravée sur un linteau de même style et appartenant au même groupe d'auberges (pl. LXVIII et CCVIII).

Notons que les grandes hôtelleries de Deir Sim'an répètent, sur une échelle amplifiée et dans un ordre plus lâche, la composition des auberges de la région, telles que Dār Qīta au V^e siècle (6), ou Kafr Nābo au VI^e (7). Elles comprennent toujours deux parties rigoureusement séparées (pl. XVII, 2 et 3) : l'une, de petites dimensions, dont on louait sans doute le rez-de-chaussée et l'étage à des voyageurs aisés ; et l'autre, beaucoup plus importante, sans divisions intérieures, qui contenait des écuries et des logements en commun (8).

*
* *

(1) Voir le plan de F. A. NORRIS, dans *PAES*, II B, p. 265. Cf. ci-dessus, chap. I, 6, et en particulier, p. 22 et note 3.

(2) *PAES*, II B, p. 176 ; ci-dessus, p. 23 et note 3 ; pl. XVII, 1.

(3) Ci-dessous, appendice II, inscr. 16, pl. CXLIV, 16.

(4) *IGLS*, 416 et 417.

(5) *IGLS*, 418. Voir également Vogüé, pl. 114 ; *PAES*, II B, p. 278, fig. 298. Notre perspective, pl. LXVIII, complète le relevé de Butler.

(6) *PAES*, II B, p. 188 et 189, fig. 195 ; *IGLS*, 539.

(7) *PAES*, II B, p. 297 à 299, fig. 328 ; *IGLS*, 378.

(8) Sur les auberges, voir ci-dessus, chap. I, 6 ; p. 21 à 25.

32. *L'andrôn* (pl. LXVII,4 ; LXVIII ; LXIX,2 ; CCVIII). — Près de ces auberges, et au carrefour des routes, s'élève un édifice à étage, avec un portique monumental à colonnes, qui donne sur la rue (1). Au rez-de-chaussée est une salle unique, avec une porte dans chacune des quatre parois ; cette salle est divisée en deux par un grand arc destiné à porter les poutres de l'étage supérieur. Celui-ci contenait également une seule grande salle (pl. LXIX,2 ; CCVIII). L'appareil à multiples décrochements paraît être du VI^e siècle ; c'est aussi la date de quelques éléments sculptés. Nous considérons cet édifice, appelé par Butler la « basilique civile », comme un andrôn (2).

De l'autre côté de la rue, plus proche de l'arc triomphal qui marque l'accès vers la colline, se trouve un bâtiment analogue, mais dont le rez-de-chaussée, et probablement aussi l'étage, étaient divisés en deux pièces égales, chacune précédée d'un portique (3).

Ce dernier édifice était flanqué de constructions rudimentaires, sans étage, à une seule pièce ouvrant sur la rue. Ces constructions s'étirent le long de la voie processionnelle, de l'andrôn jusqu'à l'arc. Ce n'étaient probablement pas des habitations, ni des auberges, mais des échoppes à l'usage des pèlerins (pl. CCVIII).

*
* *

33. *La résidence* (pl. LXVII ; LXIX,1 ; CLXXXIII,1 ; CCVIII). — Au Nord du quartier neuf, en bordure de l'ancien village, se dresse un ensemble qui n'a pas été bien interprété (4). Une grande cour est bordée sur trois côtés de communs à un seul étage, en partie constitués par

(1) *PAES, II B*, p. 278, fig. 298. Nos perspectives, pl. LXIX, 2, faites d'après des relevés nouveaux, corrigent le dessin de Butler, qui n'avait reconnu qu'un seul étage à ce bâtiment.

(2) Sur les andrôns, voir ci-dessus, chap. 1, 8 ; p. 28 et 29, note 2.

(3) C'est l'édifice n° V du plan de NORRIS, *PAES, II B*, p. 265. Cf. notre pl. CCVIII.

(4) *PAES, II B*, p. 280, fig. 299. Ici encore notre dessin, pl. LXIX, 1, complète le relevé de Butler.

des écuries, dont les auges sont en place. Le bâtiment principal occupe le quatrième côté, celui du Nord (pl. LXIX,1 et CLXXXIII,1). C'est une très belle construction à rez-de-chaussée et deux étages, qui comprend à chaque étage une salle unique, et un portique en façade. Cette salle est divisée en trois par deux rangs de supports disposés en T, ordonnance plutôt propre à des locaux de représentation.

Les supports sont des arcs sur piliers au rez-de-chaussée, des colonnes aux étages supérieurs. Butler, qui n'a décrit que ce dernier édifice, en fait une hôtellerie ou une villa, à vrai dire bien somptueuse. Pour notre part, ce plan exceptionnel, avec les écuries et le corps de garde que nous avons relevés, nous incline plutôt à y voir une résidence officielle. Ajoutons que l'entrée de ce grand ensemble est cachée par les débris, mais qu'elle pourrait être en rapport avec une voie à deux rangs de piliers, qui paraît s'y acheminer de l'Ouest (pl. CCVIII).

*
* *

34. *Le couvent du Nord-Ouest* (pl. LXVII,1 et 4; LXX; CXXXIII; CCVIII). — Vers l'extérieur, l'agglomération est encadrée par quatre établissements ecclésiastiques (pl. LXVII,4). A l'angle Nord-Est c'est une église isolée; les trois autres, très importants et très complexes, sont des couvents analogues à ceux que nous avons rencontrés à Deir Tell 'Ade et à Deir Turmanin.

Le plus ancien des trois est le couvent du Nord-Ouest (1). Le plan publié par Butler demande à être complété (pl. LXVII,1; LXX; CCVIII). Il correspond au schéma habituel des grands ensembles monastiques de la région (2). Au Sud est une grande basilique, avec un sépulcre conventuel derrière son chevet. Au Nord sont deux bâtiments à portiques enveloppants, reliés par une galerie, et une cour dont le niveau est inférieur à celui du sol de l'église; à l'Est, se faisant face, sont deux constructions

(1) *PAES, II B* («West Monastery»), p. 270 à 275, fig. 286 à 293; *Early Churches*, p. 105; *Villes mortes*, p. 136 et 137.

(2) Ci-dessus, chap. III, 22; p. 162 s.

distinctes, d'un type particulier, dont le rez-de-chaussée et l'étage comportent chaque fois une salle unique, ouverte sur la cour par une rangée de piliers. A l'Est, ces deux constructions sont liées par un portique transversal qui précède une habitation à plan carré, ayant la forme d'une tour couronnée d'un élégant pavillon aux larges baies (1).

La cour est ainsi encadrée de portiques ininterrompus qui assuraient la communication entre les différentes parties du couvent, groupées d'après leurs fonctions : à l'Ouest, l'église et le premier bâtiment conventuel ou *xenodocheion* sont accessibles de l'extérieur, et ouverts aux laïcs ; au milieu, le tombeau collectif et le second bâtiment conventuel étaient réservés aux moines ; à l'Est les deux portiques à étage n'étaient pas des habitations, mais convenaient parfaitement au logement temporaire des hôtes, surtout pendant les mois d'été. La construction qui prend en enfilade la cour et permet une surveillance commode de l'ensemble, est exécutée avec une recherche particulière, et était sans doute la résidence de l'higoumène, distincte ici de l'habitation du prêtre, aménagée dans deux pièces superposées, à l'Est du diakonikon (pl. LXVII,1 et LXIX).

Butler attribue l'église au Ve siècle : il est possible de préciser cette date. L'église présente le type le plus évolué de la basilique régionale, mais sa façade Ouest est une copie de la façade de la branche Nord du sanctuaire cruciforme de Saint-Syméon (2). A l'intérieur, le décor rappelle la même source. Mais ce qui est important, ce sont les chapiteaux, qui sortent incontestablement des mêmes mains que ceux de Saint-Syméon, ce qui met le couvent à la fin du Ve siècle ou au début du VIe (3).

Les autres bâtiments du couvent sont d'une date très voisine de celle de l'église, mais n'ont pas été bâtis en une fois. Le cimetière conventuel a été aménagé derrière l'église, dont il prolonge les murs Nord et Sud : il est accessible du Nord par trois arcs sur colonnes donnant accès à un vestibule. Le cimetière lui-même n'est autre que la carrière d'où l'on a tiré la pierre pour le couvent, et que l'on a aménagée en forme d'une cour

(1) Ci-dessus, chap. III, 22 ; p. 173.

(2) Ci-dessous, chap. III, 42.

(3) Ci-dessous, chap. III, 42 et 49.

carrée, bordée de portiques à étage ; des arcosoliums sont percés dans le roc sous les portiques du rez-de-chaussée, alors que les portiques supérieurs sont de simples galeries (1). Cet ensemble est donc postérieur à la construction de l'église, mais fait partie du plan initial.

En résumé, la chronologie des bâtiments s'établit ainsi : la basilique a été mise en chantier sans doute après l'achèvement du martyrium cruciforme de Qal'at Sim'an, dans la dernière décade du Ve siècle (2), en même temps que l'un des édifices conventuels, celui qui est devant l'entrée de la basilique ; la carrière, située au chevet de l'église, a été exploitée dès le commencement en vue de l'aménagement du tombeau collectif ; sa partie maçonnée est contemporaine du second édifice conventuel ; les deux portiques à étage y ont été ajoutés ensuite, et l'habitation avec son portique, qui ferme la cour du côté Est, représente la quatrième et la dernière étape du chantier. L'ensemble était achevé dès la première décade du VIe siècle, car si les différentes phases de la construction sont bien marquées dans l'appareil, par les joints qui séparent les bâtiments, l'unité du décor ne laisse aucun doute sur la continuité et la succession rapide des travaux, exécutés d'après un programme unique, par les mêmes équipes.

A cinquante mètres à l'Ouest du couvent est un enclos, enfermant une surface de terre arable, au milieu de laquelle se dresse un édicule composé d'un socle appareillé et de quatre piliers d'angle (3). Les linteaux ont dû supporter un toit, probablement en charpente. Cette construction, faite d'éléments disparates, qui remontent au VIe siècle, mais sont ici remployés, est bien postérieure au couvent. Elle rappelle d'assez loin les tombeaux tétrastyles de Dāna et de Brād, mais pourrait aussi avoir eu la même destination qu'un étrange et élégant petit monument situé au Sud de l'ancienne basilique de Ruweiḥa, et qu'on a interprété comme une loge de reclus (4).

Un enclos d'environ 250 m. sur 130 englobait, outre le couvent et ce

(1) *PAES, II B*, p. 270, fig. 286 et 289.

(2) Ci-dessous, chap. III, 42.

(3) Ce monument est inédit ; sa position est indiquée sur nos pl. LXVII, 4 ; CXXXII, 21 ; CCVIII.

(4) *AAES II*, p. 100 ; *Villes mortes*, p. 19, pl. VII, 2 ; *LASSUS, Sanctuaires*, p. 281, pl. XLIV, 1.

monument, quelques constructions dispersées, d'une exécution sommaire, des citernes, des carrières ayant servi de réservoirs d'eau, des parties rocheuses et des terres cultivables (pl. CCVIII). Le couvent occupe l'angle Sud-Est de ce terrain, au contact de l'ancien village et au carrefour des pistes qui montent des villages situés en bordure de la vallée de l'Afrîn. Cette position s'explique peut-être par l'existence d'autres terres conventuelles cultivables, au Nord et à l'Ouest du village, mais peut-être aussi par la nécessité de prévoir un enclos aussi grand que possible pour l'accueil en masse des pèlerins qui se rendaient au sanctuaire de S. Syméon.

Comme nous l'avons dit plus haut (1), il est possible que ce couvent, le plus ancien et le plus monumental des trois couvents de Deir Sim'ân, le plus rapproché aussi de l'agglomération primitive, ait remplacé l'antique couvent de Maris qu'avait habité S. Syméon avant son ascension sur la colonne de la montagne voisine.

*
* *

35. *Le couvent du Sud-Ouest* (pl. XIII,12; LXVII,2 et 4; CXXXII, 21; CCVIII). — Le couvent du Sud-Ouest (2) forme l'angle d'une vaste étendue de terre arable de 275 m. sur 250, encore entourée de murs, qui sur la photographie aérienne apparaît comme formant avec lui un ensemble. Sa composition est comparable à celle que nous venons de décrire. Cette fois encore il faut faire quelques réserves sur le plan trop sommaire de Butler : il est juste dans l'ensemble, mais la partie Nord est beaucoup plus développée qu'il ne le dit, et comporte des adjonctions tardives qui n'ont pas été relevées ; l'édifice conventuel du Nord, plusieurs fois agrandi, est beaucoup plus étendu, et il est, comme les deux autres, orienté du Sud au Nord, et non d'Ouest en Est, comme l'indique le plan de Butler. L'implantation est plus irrégulière, et c'est elle qui permet de reconnaître la marche de la construction. La composition d'un tel couvent ne posait plus de problèmes aux architectes : il leur suffisait de grouper à leur

(1) Ci-dessus, p. 206, note 1.

(2) Désigné comme « South Monastery » par Butler : *PAES, II B*, p. 267 à 270, fig. 282 à 285 ; *Early Churches*, p. 107 à 109 ; *Villes mortes*, p. 137 et 138.

convenance des éléments connus, dont le plan, l'aspect et l'exécution leur étaient familiers. Ici le groupement est tout à fait clair : il s'ordonne autour d'une cour pavée, où les portiques des édifices, raccordés, forment un véritable péristyle. Le programme primitif comportait l'église au Sud, une maison d'habitation à l'Est, deux bâtiments conventuels au Nord et à l'Ouest. Sous l'édifice de l'Ouest est creusée une crypte funéraire, avec des arcossoliums (pl. LXVII, 2 ; CCVIII).

L'architecte a traité l'église avec la même aisance. Elle comporte une seule nef, très vaste en vérité (17 m. 40 sur 8 m. 10), avec un sanctuaire triparti, et un chevet droit. Par exception, les trois parties du sanctuaire s'ouvrent toutes trois sur la nef par des arcs ; en plan elles sont toutes trois rectangulaires (pl. XIII, 12). L'arc triomphal, bien entendu, est beaucoup plus large et plus haut que les arcs latéraux. L'annexe du Sud, le martyrion, fait au Sud de l'église une saillie, qui contient un grand sarcophage (1).

L'église était bordée de portiques à l'Ouest et au Sud ; le bâtiment conventuel du Sud, le dernier construit de l'ensemble, a inséré son portique dans celui de l'église. Ce bâtiment ne comporte pas de salle indivise ; à chaque étage il est composé de trois pièces distinctes. Son portique est orienté vers une sorte de cour, entourée de bâtiments complexes et très démolis, où nous avons cru reconnaître des auberges (pl. CCVIII). Nous aurions ainsi, séparé de la cour du monastère, un ensemble d'hôtelleries qui dépendaient pourtant du couvent.

La grande enceinte qui délimite les biens du couvent est divisée en deux parties inégales par un mur allant d'Est en Ouest. La partie Nord ne contient pas d'édifices visibles. Dans la partie Sud on distingue, parmi les citernes et les restes de constructions écroulées, un grand abreuvoir, fait de quatre rigoles creusées dans la pierre et formant un carré de 20 m. de côté, sur la face Ouest duquel se dresse un pilier élancé, haut de 5 m. environ (2). Toute

(1) Cf. le même dispositif à Qaşr el Brād : *PAES, II B*, p. 313, fig. 347. Ce ne sont pas, dans ces deux cas, des reliquaires habituels à huile, en forme de sarcophages, mais de véritables tombes, très vraisemblablement celles des fondateurs de la communauté, vénérés comme des saints.

(2) Ce monument est inédit. Voir son emplacement sur les planches LXVII, CXXXII et CCVIII.

cette partie était très probablement destinée à la réception de grandes foules de voyageurs. Le couvent est placé, sans doute pour cette raison, et comme le couvent précédent, du côté du village, tout à fait dans l'angle Sud-Est de sa vaste propriété, encadrée par les routes (pl. LXVII, 4).

L'église conventuelle rappelle, par le jeu des corniches de son chevet, l'église Est de Baqirḥa, construite en 546 ⁽¹⁾, mais en diffère par le caractère plus schématique de ses moulures et de son décor, sculpté avec négligence. Ce monument, remarquable surtout par ses belles proportions, par l'unité de composition de ses façades et par sa perfection technique, est postérieur d'un demi-siècle au moins à la basilique du couvent Nord-Ouest, et date par conséquent de la seconde moitié du VI^e siècle.

Nous constatons la même sûreté d'exécution et la même ampleur dans l'architecture des édifices conventuels du Nord et de l'Ouest, et de la maison d'habitation voisine du chevet : ces trois bâtiments sont sans aucun doute contemporains de l'église.

Quant à l'édifice conventuel du Sud, qui rompt la continuité des portiques de l'église, il est, comme l'indique déjà son implantation, postérieur au premier ensemble ; il date probablement de la fin du VI^e siècle, de la même époque que la grande hôtellerie, située au Sud-Est du couvent, dont elle faisait sans doute partie.

*
* *

36. *Le couvent du Sud-Est* (pl. LIII, 2; LXVII, 3 et 4; CXXXII, 21; CCVIII). — C'est le monument qui, depuis Vogüé, porte le nom de « grand pandocheion » ⁽²⁾. Il se trouve au delà de la route, sur la pente, à la pointe Sud de la colline de Qal'at Sim'an (pl. LXVII, 4, CXXXII). Il comporte deux bâtiments à portiques, distincts et alignés ; celui du Nord mesure 38 m. sur 17 m. ; l'autre 28 m. sur 18 m. 50. Des constructions secondaires, ruinées, qui ont appartenu au même ensemble, se trouvent à l'Ouest des bâtiments principaux (pl. LXVII, 3; CCVIII).

(1) *PAES, II B*, p. 199 à 201. Cf. ci-dessus, p. 110 et pl. CLVI.

(2) *VOGÜÉ*, pl. 108 ; *PAES, II B*, p. 275 à 278, fig. 296 et 297 ; *Early Churches*, p. 109, fig. 110 ; *Villes mortes*, p. 135, pl. XLVIII ; *LASSUS, Sanctuaires*, p. 276, pl. XLIII, 3.

A l'Est, sur un niveau plus élevé, une plate-forme, taillée dans le versant de la colline, contient dans son angle Nord-Est une chapelle funéraire à étage, mi-taillée mi-construite, avec sept arcosoliums au rez-de-chaussée. Deux autres arcosoliums s'ouvrent dans la paroi même de la plate-forme. On passe directement de là au premier étage du bâtiment conventuel Sud, au moyen d'un pont fait de piliers et linteaux portant des dalles (1).

Le bâtiment du Nord est divisé au rez-de-chaussée en deux salles, séparées par une pièce étroite. Il comporte trois étages, mais les portiques n'en ont que deux.

Le bâtiment du Sud avait aussi trois étages. Il est divisé au rez-de-chaussée en deux salles; celle du Sud, la plus petite, forme la nef d'une petite chapelle intérieure, dont le sanctuaire, précédé d'un arc, occupe la largeur du portique Est et se prolonge à l'extérieur par une petite pièce carrée qui s'ouvre elle aussi par un arc (pl. LIII, 2; LXVII, 3; CCVIII).

Dans le couvent du Nord-Ouest, l'église est la construction la plus vaste et la plus riche; dans le couvent Sud-Ouest, elle a les mêmes dimensions et le même caractère que les trois bâtiments à portiques. Au couvent Sud-Est, la chapelle n'est plus qu'une petite pièce. Nous avons cité ailleurs ces trois monastères de Deir Sim'ān comme exemple de l'évolution de l'église conventuelle, qui au cours du VI^e siècle, cesse d'être l'édifice principal, pour devenir une simple annexe de l'ensemble (2). Ici la chapelle n'est pas seulement de dimensions modestes, elle est encore si complètement intégrée au bâtiment à portiques, qu'elle reste invisible de l'extérieur.

Malgré la disproportion de cette petite chapelle avec l'ensemble où elle est incluse, celui-ci est encore un couvent: le caractère des bâtiments et la présence du tombeau collectif le démontrent suffisamment.

La propriété du couvent, qui est d'environ 200 m. sur 100 m., était délimitée à l'Est par la pente de la colline; au Nord, par un mur encore bien conservé; au Sud, par la piste qui mène à Taqle et à Baṣufān; à l'Ouest

(1) *PAES*, II B, p. 278, fig. 297. Ce pont est semblable au pont aujourd'hui disparu, relevé par Butler à Kfer Rūma: *PAES*, II B, p. 112, fig. 128 et 129.

(2) Ci-dessus, chap. III, 21, p. 161, et chap. III, 22, p. 162.

enfin, par la route d'Apamée à Cyrrhus (pl. LXVII, 4 ; CXXXII ; CCVIII). Comme dans les deux exemples précédents, le couvent se serre à la bordure Est de son domaine, contre les gradins de la carrière ; de plus il aligne ses principaux bâtiments sur une seule file, du Nord au Sud, laissant un grand espace inoccupé en face du village. Ici encore nous pensons que cette disposition a été choisie pour ménager un terrain aussi étendu que possible du côté de la route, destiné aux abris provisoires ou au campement en plein air des pèlerins.

Il est difficile de dater exactement cet ensemble : à l'exception de la corniche, dont le cavet très haut, à peine concave, dépourvu de listels, appartient par là à la seconde moitié du VI^e siècle, le couvent est dépourvu de tout élément mouluré ou décoré. La chapelle funéraire rappelle celle de Qal'at Sim'an, mais elle porte la même corniche que les deux bâtiments à portique, et est par conséquent de la même date que ceux-ci. Cependant cette simplicité même des édifices, et l'intégration de l'église, témoignent d'une époque très avancée, où l'architecture conventuelle avait acquis son caractère propre, et montrent que le couvent est le plus tardif des trois, et remonte donc à la fin du VI^e siècle.

*
* *

37. *L'église du Nord-Est* (pl. LXVII, 4 ; CXXXII ; CVIII). — Cette église est située au Nord-Est, à quelque distance de l'ancien village, sur la route qui mène vers Cyrrhus par la vallée de l'ʿAfrīn (1). Elle est isolée et ne paraît même pas avoir possédé les annexes habituelles aux églises de la région. Elle occupe, comme les couvents, la partie Est d'un terrain assez étendu, encadré de pistes, mais ce terrain n'a révélé aucune trace de constructions permanentes (pl. CCVIII).

C'est une petite basilique à colonnes, du type normal, à abside semi-circulaire et à chevet droit. Contrairement au dessin de Butler, elle comportait deux tours de part et d'autre du chevet, et un portique devant la

(1) *PAES, II B*, p. 275, fig. 294 et 295 ; *Early Churches*, p. 61 et 62.

façade Ouest (1). Elle a subi un incendie qui a ravagé sa façade Ouest et sa porte a été remplacée, probablement au moyen-âge, en sous-œuvre, par deux jambages portant un linteau (2).

Quelques éléments décoratifs, copiés de Qal'at Sim'ân, ainsi que le bel et grand appareil de l'église, avaient amené Butler à classer celle-ci parmi les églises du V^e siècle (3). Mais les chapiteaux de la nef, l'ornement des portes, la rosace entre les fenêtres de la façade Ouest, et d'autres détails encore, sont incontestablement de la fin du VI^e siècle, notamment la facture du décor, le faible relief des moulures des portes, enfin les encadrements des fenêtres, qui sauf pour le fronton, sont entaillés ou seulement gravés au trait dans la surface plane de la pierre.

A une trentaine de mètres au Sud, séparé par un mur, est un groupe de constructions très ruinées, qui était selon nous une grande hôtellerie (pl. CCVIII). On pourrait se demander si cet ensemble n'appartenait pas à l'église, ou même si les deux monuments ne constituaient pas un couvent. Cependant l'emplacement inusité de l'église, au Nord et à distance des autres bâtiments, rend cette hypothèse peu probable. Et d'autre part, son architecture est conforme à la tradition des églises villageoises et non à celle des églises monastiques de cette époque.

La population permanente du village n'avait probablement d'autre église que cette petite basilique. On mesure par là la faible importance de cette population, comparée à celle des pèlerins, dont le nombre croissait encore lors du grand pèlerinage à la colline de S. Syméon.

*
* *

38. *Les carrières* (pl. CXXXII, 20 et 21 ; CCVIII). — A Deir Sim'ân toutes les grandes constructions ont sur leur terrain leurs propres carrières.

(1) Signalons une inscription inédite, que nous n'avons pu relever, sur la façade Ouest, au dessus de la rosace, entre les deux fenêtres, et une autre inscription, syriaque, sur la corniche de la porte Est du collatéral Sud.

(2) Peut-être au X^e siècle, lors de la fortification de la colline et de la restauration des églises du sanctuaire de S. Syméon par les Byzantins. Voir ci-dessous, chap. III, 45.

(3) *Early Churches*, p. 61.

De celles-ci beaucoup ont par la suite servi de réservoirs d'eau ; d'autres, comme celles des couvents, sont devenues des tombeaux (1).

En outre, le village est entouré d'une ceinture de grandes carrières, exploitées en commun pour les chantiers des nouveaux quartiers. Ces carrières sont disposées parallèlement à la bordure extérieure du village, au delà de la grande route. Ainsi le versant occidental de la montagne de S. Syméon forme sur plusieurs centaines de mètres une vaste carrière ininterrompue, à gradins, et le plateau rocheux au Sud, également entaillé sur une grande surface, est devenu par la suite le cimetière du village (2).

Cette situation, et l'ampleur même des carrières, qui sont les plus importantes de la région, indiquent la manière dont a surgi, presque d'un seul jet, l'agglomération de pèlerinage.

*
* *

39. *Conclusion: village agricole devenu centre de pèlerinage* (pl. LXVII, CXXXII, CCVIII). — Dans l'examen des édifices de Deir Sim'an, nous n'avons pas mentionné l'élément essentiel de tous les villages étudiés jusqu'à présent : la villa, la ferme, la maison paysanne. C'est que l'exploitation agricole est pratiquement absente de Deir Sim'an au VI^e siècle. Quant à l'habitation elle se rencontre rarement comme construction isolée, mais elle est presque toujours liée aux hôtelleries.

Celles-ci, nous l'avons vu, constituent la masse principale du village récent. Notre relevé sommaire, fait sans fouilles ni dégagements, permet d'identifier une douzaine au moins de ces grands ensembles, répartis entre l'agglomération primitive et la grande route, et auxquels se mêlent des constructions secondaires, probablement des baraquements, des bazars, des boutiques et des ateliers d'artisans.

(1) Ces carrières sont beaucoup plus nombreuses que ne l'indique notre relevé sommaire du site, présenté sur la pl. CCVIII. Sur les carrières de la région, voir p. 42 s.

(2) Au milieu des carrières situées au Sud du village est un tombeau inédit, non-daté, dont l'entrée est surmontée d'un arc monumental, fait de longues dalles taillées en claveaux et reposant sur une corniche fortement moulurée. Le profil de cette corniche permet d'attribuer le monument à la fin du V^e, ou au VI^e siècle.

Au Nord, à la limite des anciens et des nouveaux quartiers, et à la bifurcation de la voie processionnelle qui accède à la colline, se trouvent plusieurs édifices de caractère officiel, parmi lesquels nous croyons reconnaître l'andrôn et la résidence.

Les établissements ecclésiastiques — les trois couvents et l'église — sont placés par rapport au village de la même façon : ils lui sont extérieurs, mais en sont très voisins. De plus ils sont à proximité immédiate des routes. Chacun était entouré à distance d'un enclos qui renferme ses propriétés. La surface d'ensemble de celles-ci est supérieure à la superficie totale du village ; elles contiennent des terres cultivables, des carrières, des réservoirs d'eau, des abreuvoirs, et très probablement des terrains avec des abris provisoires pour la réception des grandes foules de pèlerins.

Si l'on compare le groupement serré de ces couvents autour du village, avec l'implantation d'un couvent comme Deir Turmanin ou Qaṣr el Banāt, qui disposait d'une surface de culture considérable, on conclura qu'à Deir Sim'ān les moines ne vivaient pas, comme ailleurs, de l'exploitation de leurs terres. Beaucoup plus étroitement liés à la vie du village, ils tiraient leurs ressources, du pèlerinage dont ils étaient les maîtres (pl. LXVII).

Les carrières, les couvents et le quartier des auberges isolent l'ancien bourg de Telanissos aussi bien à l'Est et à l'Ouest qu'au Sud. Il apparaît clairement que ses habitants n'intervenaient pas dans l'exploitation de la plaine de Qaṭūra. En fait ils avaient à leur disposition vers le Nord une autre plaine arable, assez vaste, et aux abords de laquelle ne se trouve aucune autre agglomération (pl. LV et LVII). Au delà, il était possible d'aménager des oliveraies sur les pentes : des pressoirs, en vérité de dimensions très modestes, ont été retrouvés dans les ruines.

Mais cette activité agricole reste ici secondaire : au VI^e siècle le village n'existe qu'en fonction du grand sanctuaire du Stylite, un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de la Syrie. Parmi les villages situés aux abords de la plaine de Qaṭūra, il apparaît comme étant de beaucoup le plus vaste, le plus complexe, le mieux organisé. La chronologie des monuments, les inscriptions et les textes sur la vie de S. Syméon permettent de suivre les principales étapes de son évolution. Agglomération paysanne, à l'origine,

de même importance et de même caractère que l'ancienne Qaṭūra ou que Sitt er Rūm, il ne possédait, jusqu'au V^e siècle, aucune construction monumentale et n'avait, au début de ce siècle, qu'un petit couvent. Déjà très fréquenté durant la vie de S. Syméon (1), il ne semble s'organiser pour la réception en masse des étrangers qu'après sa mort, dans la seconde moitié du V^e siècle : les premières auberges sur le bord de la route, encore très modestes et de style rustique, sont de cette période. La constitution des nouveaux quartiers date de l'ouverture, au dernier quart du même siècle, du grand chantier de la colline (2). L'affluence de milliers d'ouvriers et l'intense circulation des matériaux de construction et du ravitaillement, acheminés par Telanissos vers la colline, ont dû le transformer pendant des années en un grand centre d'hébergement, de commerce et de transport. La prospérité et l'expansion rapide du village à partir de cette époque sont attestées non seulement par le nombre et la qualité de ses constructions, mais surtout par les immenses carrières ouvertes à ses alentours. La fin des gros travaux sur la colline n'arrête pas son développement. Des équipes de constructeurs, libérées de leur tâche, construisent alors le plus ancien couvent conservé du village, celui du Nord-Ouest, auquel s'ajoutent au cours du VI^e siècle deux autres couvents, l'église, la résidence, l'andrôn et les grandes annexes des hôtelleries.

Il faut encore insister ici sur le rôle de la route d'Apamée à Cyrrhus. C'est elle qui avait répandu, en quelques années, la gloire du Stylite au delà des limites de la région, et avait amené, dès les débuts de son ascèse, la foule des curieux et des admirateurs au pied de sa colonne. C'est grâce à elle qu'a pu être entreprise et terminée dans un délai étonnamment court, la construction d'un des plus grands monuments religieux du pays. C'est à côté d'elle enfin que s'est formée, à l'écart de l'ancien village, la nouvelle ville des pèlerins, qui survivra au dépeuplement de la région et qui deviendra, au X^e et au XI^e siècle, avec la citadelle de la colline, un centre défensif byzantin (3).

*
* *

(1) H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. XXX s. ; S. SCHIWIEZT, *Das morgenländische Mönchtum*, III, p. 329 s.

(2) Ci-dessous, chap. III, 42 et 44.

(3) Ci-dessous, chap. III, 45.

F. Qal'at Sim'ân.

40. Le site. — 41. Les données chronologiques d'après les sources. — 42. Les débuts du sanctuaire et le caractère impérial du chantier. — 43. La composition architecturale. — 44. Les étapes de la construction. — 45. Destinées ultérieures : le couvent médiéval fortifié et les ouvrages similaires dans la région. — 46. Restitution du plan primitif de Saint-Syméon. — 47. Le programme et sa réalisation architecturale. — 48. Origines du plan : la croix et l'octogone. — 49. La technique de l'exécution et le décor. — 50. Qal'at Sim'ân et la plaine de Qaṭūra. — Note sur la restitution de l'octogone de Saint-Syméon.

40. Le site (pl. L, 1 ; LIV ; LV ; LVII ; LXXIII ; LXXVII à LXXX ; LXXXII ; LXXXIII ; CXXXII ; CLIII ; CLXXIV, 3 ; CLXXIX, 3 ; CLXXXIII ; CCV ; CCIX ; CCX). — Le dernier site qu'on doit rattacher à l'étude de la plaine de Qaṭūra est le grand sanctuaire de Qal'at Sim'ân, qui, nous venons de le voir, était la raison d'être de Telanissos, et contribua à la fortune de toute la région.

Le magnifique paysage aux grands espaces ouverts, cernés de loin par les chaînes côtières et par le Taurus, que nous avons décrit à propos de Deir Sim'ân, sert de fond à l'éperon rocheux et abrupt sur lequel se dressent, à près de cent mètres au-dessus de la plaine, le martyron et le couvent de Saint-Syméon (1). Toute la plaine de Qaṭūra y conduit ; la route automobile

(1) Nous ne citons ici que quelques descriptions des explorateurs, et quelques études essentielles, faites d'après les recherches sur le terrain. Sur l'ensemble du site, voir : VOGÜÉ, p. 141 à 154, pl. 139 à 151 ; AAES I, p. 30 et 116 ; AAES II, p. 184 s ; PAES, I B, p. 65 à 67 ; PAES II B, p. 280 à 284, pl. XXIII et XXIV ; M. van BERCHEM et E. FATIO, *Voyage en Syrie* (ouvrage antérieur aux explorations de Butler, mais publié plus tard), Le Caire, 1914-1915, I, p. 222 à 225, et II, pl. XLIX à LIV ; *Early Churches*, p. 97 à 105 ; J. MATTERN, *Villes mortes de Haute Syrie*, 2^e édition, 1944, p. 115 à 134 ; IGLS, 411 à 413 ; E. HONIGMANN, *Symeónos temenos*, dans PAULY-WISSOWA, IV, 1099 ; G. de JERPHANION, *La voix des monuments*, II, 1938, p. 111-133. Études récentes, surtout sur la restitution de l'état initial de l'octogone : D. KRENCKER, *War das Oktogon der Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Kal'at Sim'ân überdeckt ?*, dans *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 49, 1934, p. 62 s. ; M. ÉCOCHARD, *Le sanctuaire de Qal'at Sim'ân : notes archéologiques*, dans *Bulletin d'études orientales*, VI,

moderne et la route antique, qui passait plus à l'Ouest, s'y dirigent comme nécessairement (pl. LV). La masse sévère des bâtiments qui couronnent cet éperon semble une forteresse qui domine toute la région (pl. CLXXIX, 3).

Au pied de la montagne, la route se divise ; une branche gravit le plateau, plus élevé de quelque trente mètres, et va vers Deir Sim'ān, d'où elle redescendra, par une pente très douce, sur la vallée de l'Afrīn. L'autre branche suit l'étroit ravin qui continue la plaine, et remonte vers le Nord-Est pour atteindre à Baṣufān le plateau supérieur et la piste qui dessert le Nord du Massif, avec Brād, sa capitale antique (1). L'éperon de Qal'at Sim'ān est pris entre ces deux routes (pl. LV et LVII).

Du sanctuaire, la vue s'étend sur de grandes distances, sauf vers le Sud, où s'élève la silhouette massive du Ġebel Šeiḥ Barakāt (pl. CLXXIV, 3 et CCV), le haut-lieu antique de Zeus Madbachos, devenu de nouveau, depuis le moyen-âge, grâce au tombeau d'un saint musulman, un centre de pèlerinage pour les populations arabes, turcomanes et kurdes des environs (2).

Le site du sanctuaire de Saint-Syméon est une vaste plate-forme artificielle, pour l'aménagement de laquelle on avait entaillé la crête du Nord au Sud et remblayé les pentes à l'Ouest et à l'Est (pl. LXXI ; LXXII ; CXXXII ; CLXXIV, 3 ; CLXXXIII, 3). L'établissement de ce socle exigea une énorme entreprise.

Le centre et le niveau même de la plate-forme se trouvaient imposés par avance : il s'agissait de glorifier la colonne sur laquelle un des plus

1936, p. 61 s. ; D. KRENCKER, *Die Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Ka'at Sim'ān, I. Bericht über Untersuchungen und Grabungen im Frühjahr 1938, Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften* (1938, 4) Berlin, 1939. Résumé et discussion de ces travaux dans l'ouvrage de J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, Paris, 1947, p. 129 à 132, 135 et *passim*. Le présent exposé a pour base nos relevés, faits en 1936-1942 pour le chantier de restauration. Nous n'avons pas pratiqué de fouilles, à l'exception de quelques dégagements partiels aux endroits où l'exigeaient les travaux.

(1) Sur ces deux routes, et sur les communications de la plaine de Qaṭūra, voir ci-dessus, p. 83 s., 187 et 188.

(2) Ci-dessus, p. 105 et 109. Le sanctuaire actuel est vénéré par les Musulmans aussi bien que par les Yézidis : R. LESCOT, *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjār*, Beyrouth, 1938, p. 249.

extraordinaires ascètes syriens avait passé les trente dernières années de sa vie (1).

Syméon, fils de paysans aisés, est né en 386 à Şiş, près de Nicopolis. Attiré dès son enfance par la vie ascétique, il est reçu, vers 402, au couvent d'Héliodore à Teleda, et y reste dix ans. En 412, il se rend à Telanissos, où il vit retiré pendant trois ans dans la petite communauté fondée par un certain Maris, dont le père, Bar'aton, était chef du village. Il monte ensuite sur la montagne voisine et pratique la *stasis* au milieu d'un enclos circulaire, sur le terrain appartenant au prêtre David de Telanissos. Son genre de vie suscite la curiosité, et les visiteurs se font de plus en plus nombreux.

Pour les éviter, il se fait dresser une colonne, de deux coudées suivant la *Vie* syriaque, de six coudées selon Théodoret. Mais bientôt on lui en construira d'autres, de plus en plus élevées : la dernière aura quarante coudées, d'après le texte syriaque, et trente-six, d'après Théodoret. Sur ces colonnes, le saint passera en tout quarante-deux ans.

Il importe, pour comprendre le caractère du monument élevé à la mémoire du Stylite, de souligner l'aspect populaire de son ascèse, qui se pratiquait au grand jour devant une assistance nombreuse, et ressemblait fort à un office religieux permanent. De plus, S. Syméon est aussi un prédicateur et un missionnaire. Deux fois par jour, entre les prières, il

(1) Les trois sources principales sur la vie de S. Syméon sont : 1° le XXVI^e chapitre de l'*Histoire ecclésiastique*, par THÉODORET de CYR, écrite en 444, quinze ans avant la mort du saint ; 2° la *Vie* syriaque, par Bar Apollon et Bar Hatar Bar Udan, écrite en 472-473, quatorze ans après sa mort ; 3° la *Vie* grecque, par Antoine, qui se dit disciple de S. Syméon et témoin oculaire de sa mort. Sur la biographie du Stylite et sur la critique des sources voir : H. LIETZMANN, *Das Leben des heiligen Symeon Stylites*, Leipzig, 1908 ; H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, Bruxelles, 1923, p. I à XXIV ; S. SCHWIETZ, *Das morgenländische Mönchtum*, III, *Das Mönchtum in Syrien und Mesopotamien*, Mödling bei Wien, 1938 ; P. PEETERS, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, Bruxelles, 1950, p. 93 à 136. La *Vie* de Daniel le Stylite apporte des faits importants sur la biographie de S. Syméon et sur les origines du sanctuaire de Qal'at Sim'an : H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. XXXV à LVIII, et p. 1 à 47 ; traduction anglaise commentée de la *Vie de Daniel*, par E. DAWES et N. H. BAYNES, *Three Byzantine Saints*, Oxford, 1948, p. 1 à 84. Sur la vie des stylites et des reclus syriens, voir aussi J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, p. 277 s., et *Images de stylites*, dans *Bulletin d'études orientales*, II, 1932, p. 67 à 82.

prend la parole, exhorte ses visiteurs, donne des conseils, convertit les nomades païens, apaise leurs différends. Sa vie est un exemple typique du monachisme syrien qui savait concilier l'isolement et la discipline la plus sévère avec la participation directe à toutes les manifestations de la vie temporelle et religieuse, en contact journalier avec le peuple ⁽¹⁾. Aussi son ascendant sur les masses est-il grand : autour de sa colonne se presse une foule qui vient de régions de plus en plus lointaines, à mesure que sa célébrité se répand. Théodoret parle de visiteurs venus de Ravenne, d'Arabes, de Perses, d'Arméniens, d'Ibères, d'Homérites, d'Espagnols, de Gaulois, de Bretons ⁽²⁾. Daniel, le futur stylite, arrive à Qal'at Sim'an avec des archimandrites qui avaient assisté à Antioche à une réunion ecclésiastique ⁽³⁾. Des communautés entières de moines, les hauts dignitaires de l'église et de l'état font le pèlerinage de sa colonne. Son nom et son autorité sont invoqués dans des querelles religieuses. Au moment où Théodoret écrit son *Histoire ecclésiastique*, quinze ans avant la mort du saint, l'image de Syméon ornait déjà les ateliers des artisans à Rome ⁽⁴⁾ : les relations commerciales de l'Antiochène avec le monde romain ont donc contribué à diffuser la renommée du Stylite.

Après sa mort et le transfert de son corps à Antioche, la vénération populaire reste attachée au lieu de son ascèse, et c'est autour de la colonne, devenue le symbole et la relique du saint, que s'élèvent bientôt le vaste sanctuaire commémoratif et le plus grand couvent de la région, avec un baptistère monumental et de nombreuses hôtelleries.

*
* *

41. *Les données chronologiques d'après les sources.* — Pour rétablir le cadre dans lequel se place cette immense entreprise, et pour fixer sa chronologie, il faut se rappeler les événements qui suivent la mort du Saint, tels qu'ils nous sont rapportés par les textes. En voici le résumé.

(1) Ci-dessus, p. 145 s.

(2) H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. XXXI.

(3) E. DAWES et N. H. BAYNES, *Three Byzantine Saints*, p. 10.

(4) H. DELEHAYE, p. XXXI.

S. Syméon meurt en 459, le 24 Juillet si nous adoptons l'argumentation du R.P. Delehaye (1). D'après la *Vie* de S. Daniel, il n'y avait, à ce moment, aucune construction sur la colline — ni pour les disciples, ni pour les visiteurs (2). D'après la *Vie* de S. Syméon par Antoine, disciple du Stylite et témoin oculaire de ses derniers jours, la colonne était entourée seulement d'un enclos qui se fermait par une porte (3).

La translation du corps du Stylite à Antioche nécessite une intervention officielle : il ne faut pas moins de la présence du *magister militum* Ardabour, avec un corps de 600 soldats, pour protéger le patriarche Martyrius et sa suite contre les protestations des moines de Telanissos et la colère de la population, accourue de toute part pour s'opposer à l'enlèvement des reliques. Le culte instauré provisoirement dans la grande église constantinienne à Antioche, autour du corps du saint, n'interrompt pas le pèlerinage à la colonne (4).

En 464, Zénon devient *magister militum* à Antioche ; il montre à ce moment des sympathies monophysites, et impose Pierre le Foulon comme patriarche pendant une absence de Martyrius. Il ne peut empêcher pourtant que Pierre ne soit exilé en 467, enfermé à Constantinople dans le couvent des Acémètes, et remplacé par un orthodoxe (5).

Daniel le Stylite, qui en 460 a imité aux environs de Constantinople l'ascèse de Syméon (6), est en relations suivies avec l'empereur Léon, qui lui fait élever d'abord une colonne, puis, auprès de celle-ci, un couvent avec un martyriion consacré à S. Syméon. On y apporte solennellement d'Antioche des reliques du Stylite, et ainsi se crée un troisième centre de culte, de caractère impérial affirmé. Sa construction se place entre 471 et 474 (7). A cette même date, la *Vie* syriaque, écrite en 472/473,

(1) IDEM, p. XIV et XV.

(2) E. DAWES et N.H. BAYNES, p. 40.

(3) H. DELEHAYE, p. XI. Il est toutefois question d'un autel de marbre au pied de la colonne, sur lequel fut posé le corps du saint : IDEM, p. XXXII.

(4) IDEM, p. XXXIII et XXIV.

(5) R. DEVREESE, *Le patriarcat d'Antioche*, Paris, 1945, p. 65.

(6) H. DELEHAYE, p. XI, et XLVI s.

(7) IDEM, p. XLVII et L ; E. DAWES et N.H. BAYNES, p. 19 s., 40 s.

ne mentionne aucune construction projetée ou mise en chantier à Qal'at Sim'an (1).

En 474, Zénon devient empereur, et, surtout après la révolte de Basile, en 476, où Daniel prend violemment parti contre l'usurpateur monophysite, Zénon reprend avec lui les relations étroites qu'avait eues Léon. Zénon d'ailleurs s'appuie désormais sur les orthodoxes et laisse Pierre le Foulon en exil (2).

En 482, Zénon publie l'édit de l'*Hénotikon*, qui marque le début du schisme avec Rome, et nécessite un resserrement des patriarchats orientaux. Pierre le Foulon, qui accepte l'édit, est rétabli à Antioche. Il reprend d'ailleurs, avec Philoxène de Maboug, sa propagande monophysite (3).

Sévère, patriarche monophysite d'Antioche de 512 à 518, prononce un panégyrique de S. Syméon, qui lui vaut les protestations de ses amis : il s'en explique dans une lettre qui nous a été conservée (4). Les moines orthodoxes d'Apamée se plaignent en 517 au pape Hormisdas d'avoir été attaqués par les partisans de Sévère et de Pierre d'Apamée, alors qu'ils se rendaient en pèlerinage à Qal'at Sim'an (5).

Telles sont les données historiques. Si elles ne nous apportent pas de précisions sur la construction même du sanctuaire de Qal'at Sim'an, elles nous prouvent cependant qu'à la mort du Stylite, en 459, et jusqu'à 473, il n'y avait pas d'édifice sur la montagne de Telanissos, tandis qu'il existait déjà deux centres officiels de son culte : l'un à Antioche, dans la métropole du diocèse d'Orient, et l'autre à Constantinople, dans la capitale de l'empire. Nous avons d'abord à nous demander quand le chantier peut avoir été ouvert sur le lieu même de l'ascèse.

*
* *

(1) P. PEETERS, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, p. 126.

(2) E. DAWES et N. H. BAYNES, p. 49 s. ; H. DELEHAYE, p. LI s. ; R. DEVRESSE, p. 66.

(3) E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, II, Paris-Bruxelles, 1949, p. 25 s. ; R. DEVRESSE, p. 66 et 67.

(4) H. DELEHAYE, p. XXIII.

(5) L. DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, Paris, 1925 ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 286 et note 1.

42. *Les débuts du sanctuaire et le caractère impérial du chantier.* — Le martyrium cruciforme de S. Syméon couvre, à lui seul, une surface de près de 5.000 mètres carrés (1). Les constructions de la partie Nord de la colline, c'est-à-dire le martyrium lui-même, le monastère avec sa cour, et le tombeau conventuel, occupent une superficie d'environ 10.000 mètres carrés, et celles de la partie Sud — le baptistère avec ses annexes, et le propylée — plus de 2.000 mètres carrés. Cet ensemble, d'environ 12.000 mètres carrés, est élevé dans un endroit très défavorable, qui impose un formidable travail de nivellement. Or, d'une part le monument principal paraît avoir été construit d'un seul jet (2), et d'autre part la hâte de l'exécution semble montrer que les travaux ont été conduits dans un temps très bref. Par ailleurs, à côté d'équipes locales, on constate la présence de sculpteurs d'origine très diverse et très lointaine (3).

Un tel chantier, qui devait employer simultanément toutes les équipes nécessaires — terrassiers, carriers, transporteurs, tailleurs de pierre, épanneleurs, sculpteurs, maçons, charpentiers, manœuvres, — devait comporter plusieurs milliers d'ouvriers, nécessairement soumis à une organisation unique. Il est donc impossible de l'attribuer uniquement à l'initiative locale, par exemple à celle des moines de Telanissos, en admettant même qu'ils aient pu réunir les sommes énormes qui étaient requises.

*

L'initiative vient-elle d'Antioche ? C'est peu probable, car cette ville possédait déjà les reliques de S. Syméon. C'est vers elle que le patriarche Martyrius devait tout naturellement chercher à attirer les pèlerins. La colonne n'avait plus de raison de l'intéresser, d'autant plus que le conflit avec les monastères et les populations monophysites de l'arrière-pays, suscité par l'enlèvement du corps du saint, ne s'était probablement pas apaisé de sitôt. L'intervention d'Ardabour, alain et arien, lors du transport des

(1) Presque autant que Sainte-Sophie à Constantinople.

(2) Ci-dessous, chap. III, 44 ; voir, plus loin, *Note sur la restitution de l'octogone.*

(3) Ci-dessous, chap. III, 49.

reliques, peut n'être due qu'à la nécessité de maintenir l'ordre : nous n'avons pas de raison de lui attribuer un intérêt particulier pour une telle entreprise.

L'époque des troubles au sein du patriarcat, qui s'ouvre avec l'arrivée du nouveau *magister militum*, Zénon, et de Pierre le Foulon, semble encore moins favorable. Pierre le Foulon lui-même, comme les patriarches orthodoxes qui le remplacent pendant ses exils successifs, et dont l'histoire est d'ailleurs mal connue, ont vécu dans les plus graves soucis : on voit mal comment ils auraient mis en œuvre un aussi vaste projet, compatible seulement avec une autorité ecclésiastique stable et une paix relative entre la métropole et les communautés de la province.

*

Antioche étant éliminée, c'est vers Constantinople que nous conduisent toutes les probabilités, et celles-ci semblent se concentrer autour d'un des personnages les plus considérables de l'Église en ce temps, Daniel le Stylite.

Dès le règne de Léon I (457-474), ce disciple de Saint Syméon avait établi des rapports entre Telanissos et la cour de Constantinople. On le voit d'abord lorsqu'après la mort du Stylite, un autre disciple de celui-ci, Sergios, voulut remettre à l'empereur le manteau du saint — sans doute pour en appeler, au nom des communautés de la région, du tort qu'elles avaient subi par l'enlèvement brutal du corps de leur maître (1). Ne pouvant arriver jusqu'à la personne de l'empereur, Sergios remit la relique à Daniel. Daniel prit par la suite une telle influence sur Léon, qu'il obtint une nouvelle translation, complète ou partielle, des reliques de S. Syméon à Constantinople, où un martyrion leur fut construit sur le Bosphore, entre 471 et 474. Il se pourrait que Daniel eût dès ce temps suggéré à l'empereur la construction d'un autre martyrion autour de la colonne du saint.

Quoi qu'il en soit, l'influence de Daniel sur Zénon fut encore plus grande lorsque celui-ci fut devenu empereur, et lui fut gré de l'aide qu'il lui avait donnée contre l'usurpateur Basilisque. Zénon, il ne faut pas l'oublier, voulait

(1) Sur tous ces événements, voir la *Vie* de Daniel le stylite : H. DELEHAYE, p. XLVII s., et E. DAWES et N. H. BAYNES, p. 19 s.

alors attacher plus fortement les provinces d'Orient à son empire. Cette politique d'union se manifesta quelques années plus tard, sur le plan religieux, par la promulgation de l'*Hénotikon*, et par les efforts de l'empereur pour le faire accepter par tous les évêques. La construction d'un grand martyrion en l'honneur d'un saint syrien, si populaire dans les provinces orientales et si célèbre dans tout l'empire, peut avoir été conçue comme un moyen d'apaiser les discordes qui divisaient si violemment les chrétiens, en Syrie en particulier : ce projet entre tout à fait dans la ligne de l'*Hénotikon*.

Il serait donc logique d'attribuer à l'empereur Zénon et à sa politique l'ouverture du chantier. Provisoirement, nous pourrions fixer celle-ci vers 476 au plus tôt, au moment où Zénon, écrasant l'insurrection de Basilisque, raffermir son pouvoir.

*

Quant à la date de la fin des travaux, ce sont les critères archéologiques qui la fixeront.

L'église de Saint-Phocas à Baṣufān ⁽¹⁾, le premier village au Nord de Qal'at Sim'an, nous donne un terminus *ad quem*. Sa dédicace syriaque est datée de 491/492 ⁽²⁾. Or cette église est une réplique partielle de Saint-Syméon (pl. LXXIV). Son abside, que nous avons récemment dégagée ⁽³⁾, est ornée à l'extérieur de deux rangs de colonnettes évidemment copiées du chevet de Saint-Syméon, et le système décoratif, ainsi que le profil des moulures, le sont également. Les chapiteaux corinthiens des piliers et des colonnes de la nef ne sont pas seulement des copies de ceux de Qal'at Sim'an, ils sont dus au ciseau des mêmes ouvriers, et plus exactement, selon nos observations, d'une équipe d'ouvriers originaires de la région ⁽⁴⁾. Quant aux

(1) *PAES*, II B, p. 285, fig. 304 ; *Early Churches*, p. 67, 69 et 70. Voir la situation du village sur notre pl. LV.

(2) *PAES*, IV B, inser. 50.

(3) L'abside était prise dans une tour médiévale, construite lors de la transformation de l'église en un poste fortifié : ci-dessous, chap. III, 45, et pl. LXXXI, 2.

(4) Reconnaisables à la technique de l'acanthé, qui forme une feuille stylisée, mais encore plastique, et qui reste plus classique d'esprit que les types importés. On

chapiteaux des colonnettes de l'abside, ils sont également sculptés par une équipe venue du chantier de Qal'at Sim'an, mais cette fois, le traitement de l'acanthé est très différent du travail local ; il est plus schématisé, rappelle davantage le champlevé et témoigne de l'origine étrangère des sculpteurs : des raisons que nous ne pouvons développer ici nous font penser que cette équipe était venue de Haute Mésopotamie, peut-être de Ṭūr 'Abdīn (1).

Ces observations permettent d'affirmer que l'église de Baṣufān n'est pas seulement une copie de Saint-Syméon, comme l'a déjà vu Beyer (2), mais

peut suivre l'évolution de cette technique à partir des chapiteaux les plus anciens de la région, du II^e et du III^e siècle (monument distyle de Sermada, temple de Burğ Baqırḥa) et des premières églises, comme celles de Qırqḥize (première moitié du IV^e siècle) et de Brād (l'église de Julianos, fin du IV^e siècle). Un bon exemple de ces chapiteaux du V^e siècle, antérieurs à Qal'at Sim'an et à Baṣufān, est donné par les chapiteaux encore inédits de l'église E5 d'El Bāra (voir la situation de cette église sur notre pl. CXXXIX).

(1) Les mêmes chapiteaux sont sculptés à la porte de l'enceinte Nord de Reṣāfe. Voir également les chapiteaux de la Mésopotamie du Nord et du Ṭūr 'Abdīn (G.L. BELL, *The Churches and Monasteries of the Tur Abdin*, dans M. van BERCHEM et J. STRZYGOWSKY, *Amida*, p. 224 s. ; C. PREUSSER, *Nordmesopotamische Baudenkmäler*, Leipzig, 1911, p. 49 s., 53, pl. 62 à 65).

(2) C'est H. W. BEYER, dans *Der syrische Kirchenbau*, p. 69 s., qui le premier a proposé de fixer la date de Saint-Syméon à partir de l'église de Baṣufān. Il a pris comme arguments : 1^o les chapiteaux à feuilles en hélice, qu'il croyait avoir été sculptés pour la première fois à Qal'at Sim'an ; 2^o l'arc triomphal de l'abside qui, selon lui, reposait sur des colonnes détachées, comme dans l'octogone et dans le porche de Saint-Syméon ; 3^o le système de moulures continues qui encadrent les ouvertures. Les deux premiers arguments sont erronés : le chapiteau à feuilles en hélice est une forme syrienne, connue dans la région dès l'époque païenne (ci-dessus, p. 108 et note 1) ; l'arc triomphal de Saint-Phocas ne repose pas sur des colonnes détachées, mais sur les pilastres de l'abside (l'erreur est due à une fausse interprétation du monument par Butler) : les deux colonnes détachées étaient placées devant l'abside et elles étaient destinées à porter, non pas l'arc, mais une poutre à laquelle était suspendu un rideau (nous avons relevé le même dispositif dans l'église polygonale de Muğleya (pl. XII, 6) et dans la basilique de Saint-Serge à Reṣāfe). Quant aux moulures enveloppantes, elles sont antérieures à Saint-Syméon, et c'est pourtant dans ce monument qu'elles ont été, pour la première fois, employées d'une façon conséquente comme motif de composition. Malgré ces erreurs, la conjecture de Beyer était correcte, et elle se trouve confirmée par la comparaison des techniques de la taille à Qal'at Sim'an et à Baṣufān.

une œuvre sortie des mêmes mains. La présence simultanée de deux équipes de sculpteurs d'origine différente, qui avaient l'une et l'autre pris part au grand chantier, implique une succession immédiate des travaux. Il va de soi que la modeste communauté de Baṣufān n'aurait pas pu faire appel à des ouvriers étrangers, mais s'est servie des équipes libérées après la fin des travaux de Qal'at Sim'ān.

Du reste, le cas de Baṣufān n'est pas isolé. Nous avons vu plus haut que l'église du couvent Nord-Ouest de Deir Sim'ān est aussi une copie partielle de Saint-Syméon (1). Là aussi nous pouvons distinguer le travail des équipes locales et celui de plusieurs équipes étrangères. Il va sans dire, ici encore, que cette église a été construite après celle de Saint-Syméon. De même à Turmanīn (2).

*

Le sanctuaire cruciforme de Qal'at Sim'ān, commencé en 476 au plus tôt comme nous l'avons vu, a donc été terminé vers 490. Il s'ensuit que la totalité des travaux tombe sous le règne de Zénon. Or la rapidité avec laquelle cette immense entreprise a été exécutée ne se conçoit que si l'on y voit une initiative de l'empereur, et l'œuvre d'un chantier impérial, organisé comme un service public, disposant de crédits considérables, pouvant réquisitionner la main d'œuvre locale, et faire appel à des spécialistes de toutes les provinces de l'Orient.

On constate d'ailleurs dans l'exécution du monument des signes de hâte manifeste : l'ouverture simultanée de toutes les parties du chantier paraît évidente ; il en résulte, principalement dans l'octogone où les équipes se rejoignirent, de mauvais raccords, aussi bien dans l'appareil que dans la décoration. Le flottement atteint l'unité du décor, qui diffère d'une nef à

(1) Ci-dessus, chap. III, 34, p. 212.

(2) Ci-dessus, p. 127 s. et 155 s., pl. CLXVIII, 4 et 6. C'est précisément à la fin du Ve siècle, après l'achèvement des grands travaux à Qal'at Sim'ān, que s'ouvre l'époque des reconstructions monumentales dans les couvents de la région : ci-dessus, p. 142 et 149.

l'autre (1). La construction de l'octogone a posé des problèmes techniques qu'on n'a résolus qu'en cours de travail. Enfin, les diverses équipes qui sculptaient les éléments décoratifs, ne se sont pas contentées de préparer chacune sa série d'éléments, mais ont parfois travaillé, chacune dans sa technique, sur la même pierre de la frise ou sur le même chapiteau (2). Cette hâte ne peut s'expliquer que par des ordres supérieurs, qui impliquaient des sacrifices de détail.

Il faut s'imaginer, sur ce chantier — le plus grand qui ait jamais fonctionné dans la Montagne — des milliers d'ouvriers travaillant tous à la fois à leurs diverses tâches, avant même que les murs n'aient commencé de monter. Le cours normal de l'exécution s'en trouva bouleversé, et il fallut prévoir et organiser, sans respecter la succession habituelle de travaux.

Toutes ces considérations nous mènent à la même conclusion : un tel chantier n'a pu être entrepris et mené à bien que par l'autorité de l'État.

*
* *

43. *La composition architecturale* (pl. LXXII, LXXV, LXXVI, LXXXIII, CCIX, CCX). — Rappelons brièvement la composition du sanctuaire, telle qu'elle ressort des publications antérieures, et telle qu'elle se présente encore aujourd'hui aux visiteurs (3).

(1) Dans les détails de l'exécution, mais non pas dans la composition : voir plus loin, chap. III, 49.

(2) Cf. LASSUS, *Sanctuaires*, p. 291 ; voir ci-dessous, chap. III, 49.

(3) VOGÜÉ avait présenté séparément la partie septentrionale, groupée autour du sanctuaire cruciforme, et la partie méridionale, comprenant seulement le baptistère avec l'hôtellerie du Nord (pl. 139 et 149). BUTLER (*PAES, II B*, pl. XXIII et XXIV) n'avait donné que le plan du sanctuaire cruciforme, corrigé par F.A. NORRIS, ainsi qu'un essai de reconstitution en élévation et en coupe. Notre premier plan sommaire de la colline (publié par D. KRENCKER, dans *Die Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Kal'at Sim'an*, p. 1, et par J. LASSUS, dans *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, p. 285) avait été dressé pour le chantier de restauration, en 1936, d'après les plans de Vogüé et de Butler, et à l'aide de photographies aériennes. Il est annulé par le présent plan des constructions reconnaissables à la surface (pl. CCIX), plan établi d'après nos relevés, effectués pendant les travaux, de 1936 à 1942. Ce plan ne peut être considéré comme définitif, et devra être complété par des fouilles et par des relevés détaillés.

La colonne du Stylite se dresse, sur un socle taillé dans le roc, au centre d'un octogone, dont le sol est à présent couvert d'un dallage du X^e siècle (1). Cet octogone est formé de huit grands arcs, dont quatre donnent accès, vers les quatre points cardinaux, à quatre basiliques à trois nefs ; cependant que les quatre autres s'ouvrent sur des absidioles que relie les collatéraux des basiliques (pl. CLXXX, 2). La basilique orientale, de deux travées plus longue que les trois autres, contient le sanctuaire, formé de trois absides saillantes à l'extérieur, et flanqué de deux sacristies (pl. CLXXXI). La basilique méridionale, servant d'entrée principale, est précédée d'un porche monumental, où se répète le décor de l'octogone (pl. LXXXVII ; CLXXX, 1 ; CCIX ; CCX).

Les quatre branches, malgré leurs dimensions exceptionnelles, ont les proportions et la structure des églises de la fin du V^e siècle (2) ; leurs façades sont celles des basiliques de la région. A l'Ouest, où la déclivité du terrain empêche l'accès à la nef, celle-ci s'ouvre sur une loge qui domine la vallée, et dont la fonction n'est autre que celle de la loge placée au-dessus de l'entrée dans toutes les églises de pèlerinage (3). Ici, cette loge communique avec la nef par trois arcs sur colonnes, et avec les deux collatéraux par deux portes. De nombreuses portes extérieures — vingt-sept en tout — permettent un accès facile de tous les côtés du sanctuaire.

*

Le couvent annexé au sanctuaire forme avec les branches Est et Sud de celui-ci une cour rectangulaire (pl. L, 1 ; LXXII ; CLXXXII, 2 ; CCIX ; CCX). Il comprend un bâtiment conventuel en équerre, à rez-de-chaussée et à deux étages, placé devant le porche Sud du sanctuaire, et enveloppé de

(1) Comme l'attestent de nombreux remplois antiques, sculptés, et en particulier les dalles de chancel, qui proviennent très vraisemblablement de la branche orientale du sanctuaire. Sur l'aménagement médiéval du couvent, voir ci-dessous, chap. III, 45.

(2) On les comparera par exemple avec l'église de l'Est à Kalōta, construite en 492 : *PAES, II B*, p. 315 à 317.

(3) Ci-dessus, p. 32 et note 2.

portiques sur tous les côtés sauf à l'Est. Sa disposition intérieure, encore obscure, a été altérée par des reconstructions médiévales (1); elle paraît en tous cas plus complexe que dans les autres couvents. On reconnaît au Nord la salle habituelle, avec un oratoire, analogue à celui de Deir Turmanin, accolé à sa façade Est (2), et, au Sud, deux autres salles, dont l'une contenait des écuries.

A l'Est lui est adjointe l'aile réservée aux moines, comprenant plusieurs grandes salles à un ou à deux étages. Plus à l'Est encore, séparé par une étroite ruelle, qui a son entrée particulière au Sud, s'étend un bloc allongé, parallèle, qui contenait les dépendances économiques du couvent.

L'église conventuelle est une petite basilique à trois nefs, placée entre l'habitation des moines et le chevet de la branche Est du sanctuaire. Elle possédait au-dessus de ses collatéraux des tribunes, qui communiquaient avec les sacristies du sanctuaire et avec le premier étage du couvent. Son chevet droit était flanqué de deux tours (pl. CCIX et CCX).

*

L'église cruciforme et le couvent forment un ensemble, que nous avons décrit sommairement, parce que le relevé de Vogüé, rectifié sur certains points par Butler, suffira à informer le lecteur, jusqu'à ce qu'une fouille exhaustive puisse être pratiquée. Il n'en est pas de même pour le second ensemble, qui se dresse à l'écart vers le Sud, et qui a pour centre le baptistère : ici, les plans de Vogüé sont incomplets (3). Ayant éliminé en 1942 les constructions modernes (4), nous sommes en mesure d'étudier de près ce

(1) Vogüé (pl. 139) a donné un plan beaucoup plus détaillé des aménagements intérieurs du couvent, qu'il est actuellement impossible de vérifier sans fouilles. Notre plan ne présente que les murs antiques et les additions médiévales encore visibles (pl. CCIX).

(2) Ci-dessus, p. 156 et pl. XVI, XLIX et LIII, 4. Sur la destination de cet oratoire, voir ci-dessus, III, 24, p. 178 s.

(3) Vogüé, pl. 149; *Early Churches*, p. 191; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 226.

(4) Nos travaux avaient pour but la démolition des constructions modernes (marquées par la lettre B sur la pl. LXXIX, 6) et la consolidation du tambour. Nous avons également dégagé le sol à l'intérieur de l'édifice, ainsi que la cuve baptismale dans l'abside.

monument considérable (pl. LXXVI ; LXXXIII ; LXXXVII ; CLXXXII, 2 ; CCIX ; CCX).

Le baptistère forme un octogone inscrit dans un carré. Au-dessus d'un cube de base, enveloppé d'un collatéral, l'octogone apparaît comme un tambour à huit pans. Le collatéral forme au Nord, au Sud et à l'Ouest trois salles allongées ; à l'Est est l'abside baptismale, flanquée, comme il est de coutume en Syrie, de deux petites pièces. L'ensemble est entouré sur trois côtés d'un portique extérieur à colonnes, et sur le quatrième côté, d'une basilique à trois nefs (1). Cette basilique est semblable à la basilique contiguë au sanctuaire cruciforme : les dimensions, l'élévation, la technique et la composition du décor sont aussi les mêmes. Les deux églises doivent être contemporaines.

De part et d'autre du baptistère s'élèvent trois bâtiments en forme de rectangle allongé. L'un, muni de portiques sur deux côtés, est construit dans le prolongement de la basilique ; il comporte des écuries au rez-de-chaussée, et, à son extrémité Ouest, une porte monumentale à deux arcs doubles, par où la voie processionnelle, montant de Deir Sim'ân, pénètre dans l'enceinte sacrée (2). Les deux autres bâtiments, perpendiculaires au premier, encadrent l'ensemble, l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est ; ils sont bordés, vers l'intérieur, de portiques. Ces trois bâtiments forment avec le baptistère et sa basilique un tout bien composé, auquel répond, à l'autre extrémité de la plate-forme, le sanctuaire flanqué de son couvent (pl. CCIX).

*

La disposition des lieux en vue du baptême est fort intéressante (pl. LXXV et LXXVI). Nous avons retrouvé la cuve baptismale dans l'abside (3). Deux escaliers permettent d'y descendre, non pas de l'octogone,

(1) Sa maçonnerie est sans liaison avec la maçonnerie du baptistère : elle a donc été ajoutée plus tard.

(2) Cette porte a été construite par une équipe venue de Tell 'Aqibrîn : *IGLS*, 413 ; ci-dessus, p. 127.

(3) La cuve baptismale présentée sur la pl. LXXV, date d'un aménagement postérieur à la construction, car sa maçonnerie recouvre la mosaïque encore existante

mais bien des deux pièces annexes, qui donnent elles-mêmes accès au collatéral. Cette disposition est certainement en rapport avec les baptêmes en masse qui devaient se célébrer là. Sans doute le néophyte, à peine franchie l'entrée de l'enceinte sacrée, était-il dirigé vers le baptistère, où, par les collatéraux, il était conduit à la cuve, d'où il sortait par le côté opposé pour laisser place à d'autres. L'emplacement du baptistère près du propylée semble indiquer que c'est seulement ensuite que le néophyte était admis à l'église cruciforme. — Un baptistère collectif du même type, et contemporain du nôtre, a été découvert à Gérasa, et son fonctionnement a été expliqué par Lassus (1). Ces deux monuments témoignent de conversions en masse, en particulier chez les Bédouins du désert, que Théodoret cite expressément dès le vivant de S. Syméon (2). En même temps, on comprend la destination des trois bâtiments annexés au baptistère. Ce sont des hôtelleries, organisées comme celles de Deir Sim'an (3). Du reste, la composition de Qal'at Sim'an rappelle d'une façon frappante celle que l'empereur Léon fit exécuter sur le Bosphore pour Daniel le Stylite : autour de la colonne de ce dernier s'élevèrent un martyron de S. Syméon, un bâtiment pour les frères, et un autre bâtiment pour les hôtes (4).

*

du fond. La cuve primitive, que nous n'avons pas dégagée, était donc plus grande et occupait probablement tout l'intérieur de l'abside.

(1) J. W. CROWFOOT, *Churches at Jerash, British School of Archaeology, Supplementary Paper 3*, et dans *Gerasa, City of the Decapolis*. Ce baptistère est annexé à l'église de Saint-Théodore, construite en 494/496, et, selon l'auteur, il en est contemporain. Cf. LASSUS, *Sanctuaires*, p. 217 s., qui donne aussi des références aux exemples analogues. Lassus avait suggéré le même fonctionnement pour le monument de Qal'at Sim'an, dont il ignorait alors le dégagement et la destination même, qui n'était pas assurée (*Sanctuaires*, p. 218 s.). Le plus ancien baptistère syrien de ce type est celui de Saint-Babylas à Qausiye, qui date probablement de la fin du IV^e siècle : J. LASSUS, dans *Antioch-on-the-Orontes*, II, p. 29 s., et *Sanctuaires*, p. 218 s.

(2) H. CHARLES, *Le christianisme des Arabes nomades sur le limes et dans le désert syro-mésopotamien, aux alentours de l'hégire*, Paris, 1936, p. 36.

(3) Ci-dessus, p. 208 et 209.

(4) H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. L.

On voit maintenant comment s'équilibrent les deux ensembles monumentaux qui occupent les deux extrémités de l'enceinte sacrée : à l'entrée, le baptistère et ses hôtelleries ; au fond, le martyrion et le couvent (pl. LXXXIII et CLXXXIII, 3). Derrière ce second ensemble se trouve encore une annexe, c'est le tombeau collectif, qui n'est absent, nous l'avons vu, d'aucun de nos monastères. Il a été réservé dans une carrière, au cours de l'extraction des pierres, si bien qu'il s'y dresse comme un monolithe (pl. LXXI, 2). Il a l'aspect d'une chapelle à nef unique, et, de même que tous les tombeaux collectifs des couvents, il est orienté comme une église (pl. CLXXXII, 1). La façade, ornée avec mesure, et les deux frontons, sont les seules parties construites (1). D'autres tombes, sans doute destinées à des personnes de marque, ont été aménagées, les unes dans les absidioles, les autres en saillie sur les façades Est des basiliques Nord et Sud (pl. CCIX).

Sur la voie processionnelle, à 80 m. au Sud du baptistère, se dresse un propylée, porté par deux fois trois arcs. Il faudrait des fouilles pour en

(1) VOGÜÉ, pl. 139 ; C. PREUSSER, *Nordmesopotamische Baudenkmäler*, Leipzig, 1911, p. 68, pl. 82. Le tombeau contient huit arcosoliums, trois sur chacun des longs-côtés, et deux sur le côté Est. Les sarcophages, très profonds, également taillés dans le roc, étaient faits pour contenir deux corps superposés, le corps supérieur étant posé sur une dalle, ou sur une planche, supportée par des saillies dans la paroi du sarcophage. Au Nord, devant l'entrée, taillé dans le même rocher que l'édifice, se trouvait encore un arcosolium extérieur, avec un sarcophage qui était peut-être destiné pour les ossements évacués de la chapelle : voir ci-dessus, p. 38, note 1, p. 167 s., et plus particulièrement, p. 168 et note 4. L'arcosolium extérieur, précédant l'hypogée, présente un dispositif courant dans l'architecture funéraire de la région ; les dimensions du sarcophage qu'il abrite sont très souvent insuffisantes pour permettre d'y poser le corps d'un adulte (voir par exemple le tombeau de la villa de Bamuqqa : chap. IV, 7 et pl. XCVIII). Sur la tombe à deux places du martyrion de Qausiye, voir J. LASSUS, dans *Antioch-on-the-Orontes*, II, p. 37, et *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, p. 124. Dans la paroi Est du tombeau de Qal'at Sim'an, dans l'axe de l'entrée, au-dessus des deux arcosoliums, se voient des encastremements et des mortaises, disposés symétriquement et destinés à fixer une grande plaque métallique, sur laquelle étaient sans doute gravés les noms des défunts. Le tombeau avait un petit sous-sol cruciforme, pouvant contenir trois sarcophages, qui était accessible de l'intérieur par une trappe fermée par une dalle, et par un escalier raide. Ce sous-sol date probablement du X^e siècle, à en juger par le chapiteau d'une colonnette, trouvée lors du dégagement du monument.

définir exactement l'aspect. Ce propylée termine la voie processionnelle, dont l'arc triomphal, près de Deir Sim'ān, indiquait le commencement (pl. LXXXIII, CXXXII, CCIX et CCX).

*
* *

44. *Les étapes de la construction* (LXXIII, 1; LXXVII; LXXVIII; CCIX). — Sur nos planches LXXVII et LXXVIII, nous avons tenté de résumer, avec une part d'hypothèse, les premiers résultats de notre enquête sur la marche des travaux du sanctuaire. Cette enquête a pour base nos relevés et nos observations sur la préparation du terrain à bâtir, sur la position des carrières et des substructions réservées dans le roc, sur la technique de la taille et sur le caractère de l'appareil et du décor ⁽¹⁾. Il ne s'agit ici, bien entendu, que d'un tableau des étapes successives de la construction : une chronologie précise des bâtiments ne pourra être établie qu'après une étude exhaustive, appuyée sur des fouilles et des relevés de détail.

Au début, il n'y avait que la colonne, située sur la crête rocheuse de la colline et entourée d'un enclos circulaire, construit sans doute en moellons, peut-être seulement à la hauteur d'une balustrade. Autour de cette colonne, entre 476 et 490, on éleva d'un seul jet le sanctuaire, composé de l'octogone et des quatre branches basilicales (pl. LXXVII, 1). Son plan est clairement tracé sur le sol par la base des murs, taillée dans le roc, comme le montre notre pl. LXXI, 2.

Au Sud, sur la même crête, fut implanté le baptistère. Sa position, en face du martyrium cruciforme et dans l'axe de son entrée principale, fait présumer qu'il appartient au même projet, et nous avons vu d'autre part combien l'existence d'un baptistère était indispensable au sanctuaire. Or le décor du baptistère renforce cette impression, car ses éléments sculptés, au lieu d'être préparés dans les proportions convenables à un aussi petit édifice, ne sont rien d'autre que des blocs restés en surplus sur le chantier de l'église cruciforme. De là la lourdeur fâcheuse du décor, qui contraste

(1) Le présent exposé n'est qu'un bref résumé de ces études et de relevés détaillés, qu'il serait impossible de publier ici.

avec la perfection du plan et de l'élévation du monument. Le baptistère, selon nous, a constitué tout au plus une seconde tranche des mêmes travaux.

D'autre part, nous avons deux basiliques strictement semblables, celle du couvent et celle du baptistère : même plan, même élévation, même appareil, même décor, le tout de la fin du V^e siècle ou tout au plus du début du VI^e. Elles sont visiblement contemporaines (1). Or la première s'appuie à l'église cruciforme, comme la seconde au baptistère : l'une et l'autre constituent donc une seconde étape du chantier (pl. LXXVII, 2).

Une troisième étape est donnée ensuite : le couvent s'appuie à sa basilique, et il est très probable que l'hôtellerie centrale, qui s'appuie au baptistère, lui fut annexée à la même date.

Par la suite, à une époque sur laquelle nous avons moins de précisions, les communs furent ajoutés au couvent, qui ne cessait de croître, et l'ensemble monumental du baptistère fut complété par la construction de deux hôtelleries latérales, et de la porte à deux passages, en même temps que furent élevés les propylées à l'extrémité Sud de la colline (pl. LXXVIII, 3).

En d'autres termes, les travaux commencés dans le dernier quart du V^e siècle par le martyron cruciforme et le baptistère, ont continué sans interruption, après l'achèvement de ces deux sanctuaires vers 490, par la construction du couvent et des annexes du baptistère. On peut croire que

(2) Le mur Nord de l'église conventuelle n'est pas appareillé au mur de la sacristie Sud du sanctuaire cruciforme ; du côté Sud, l'église est sans liaison avec les bâtiments monastiques. De plus, ses deux collatéraux ne sont pas parallèles : le collatéral Nord suit l'alignement du bras oriental du sanctuaire, tandis que le collatéral Sud suit l'alignement du monastère ; de ce fait l'église est plus large à son chevet qu'à son entrée, et son plan trapézoïdal compense la différence d'implantation des deux groupes de constructions. Il en faut conclure que l'église conventuelle fait partie du même projet, et peut-être des mêmes travaux de nivellement, que le monastère, mais qu'elle a été construite avant celui-ci. Le cas est le même pour le baptistère et son église : les murs des deux constructions ne sont pas liés ; les deux collatéraux de l'église ne sont pas parallèles, et sa nef s'élargit vers le chevet. L'église aussi est donc postérieure au baptistère, mais antérieure à l'hôtellerie du milieu, alignée à son collatéral Sud. Les chapiteaux et les entablements des deux églises sont exactement pareils ; ils sont copiés de l'église cruciforme, mais sculptés par des équipes différentes, moins habiles.

l'ensemble des bâtiments était terminé dès le premier quart du VI^e siècle (pl. LXXXIII et CCX).

A cette époque les violents tremblements de terre qui ravagèrent le pays en 526 et en 528, et détruisirent presque entièrement la ville d'Antioche, avaient très probablement aussi causé des dommages au sanctuaire de Qal'at Sim'ân, et surtout à l'octogone qui en était la partie la plus vulnérable (1). C'est peut-être à partir de cette date qu'on renonça à la couverture de l'octogone, qui resta une cour à ciel ouvert, telle que l'a vue et décrite Évagrius lors de son passage vers 560 (pl. LXXVIII, 4).

*
* *

45. *Destinées ultérieures : le couvent médiéval fortifié et les ouvrages similaires dans la région* (pl. LXXIII, 2 ; LXXIX, 5 ; LXXX à LXXXII ; CLIV ; CLV ; CCIX). — Il faut toutefois tenir compte, beaucoup plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, des transformations apportées par les Byzantins au X^e siècle. Les fouilles récentes de D. Krencker ont révélé par l'exemple de la basilique Est l'importance de cette réoccupation du site (2), probablement abandonné dans l'intervalle (3). L'inscription bilingue, grecque et syriaque, de la mosaïque de la nef, commentée par divers savants, reste en partie obscure (4). Elle commémore en tout cas une construction du « mur du

(1) Voir plus loin, *Note sur la restitution de l'octogone*, p. 271.

(2) D. KRENCKER, *Die Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Kal'at Sim'ân*, p. 26 s. ; R. NAUMANN, *Mosaik- und Marmorplattenfussboden in Kal'at Sim'ân und Pirun*, dans *Archäologischer Anzeiger*, 57, 1942, p. 19 à 46.

(3) Aucun indice archéologique sûr ne permet de conclure à une occupation médiévale, antérieure à la reprise du site par les Byzantins. Le sanctuaire continuait sans doute d'être visité par des pèlerins des environs, mais la conquête arabe ayant mis fin à l'afflux des pèlerins venant de l'Asie Mineure et des pays méditerranéens, il est vraisemblable que les moines ont abandonné le vaste couvent de la colline, devenu inutile, et se sont retirés à Deir Sim'ân, qui était resté habité pendant cette même période (ci-dessus, p. 206). Le texte de l'inscription byzantine découverte dans la nef orientale, semble bien indiquer qu'il s'agit de la réoccupation d'un site désert.

(4) H. LIETZMANN, dans D. KRENCKER, *Die Wallfahrtskirche...*, p. 27, pl. 23 ; B. MEISSNER, *Eine griechisch-syrische Bilingue aus Qal'at Sim'ân*, dans *Zeitschrift der*

monastère » et certains travaux de décoration. Ces travaux eurent lieu sous le règne de Basile II le Bulgaroctone et de Constantin VIII, en 979.

De nombreux remplois, que l'on reconnaît à leurs sculptures, et un appareil différent, permettent de distinguer les nouvelles constructions des anciennes, et de suivre le programme des restaurations, qui transformèrent la colline en une forteresse (1).

Toute l'esplanade sacrée fut ceinte d'un rempart continu, qui, allant du propylée au Sud jusqu'au tombeau conventuel au Nord, relie les deux ensembles monumentaux, jusque là isolés, du martyrion et du baptistère (pl. LXXIII,2).

Cette forteresse, élevée sur les confins de la province d'Antioche reconquise, était sans doute destinée à en défendre les communications Nord-Sud, et à surveiller les plaines ennemies de l'Est. Elle montre en effet de ce côté un front fermé, encore renforcé par un ouvrage qui, s'appuyant sur les carrières au Nord de l'enceinte, barre la seule liaison du promontoire avec les hauteurs voisines. C'est vers l'Ouest au contraire, vers la vallée de l'Afrin et vers Antioche, que se trouvent les entrées (pl. LXXIX, 5 et LXXXII).

deutschen morgenländischen Gesellschaft, 94, 1940, p. 372 à 374 ; E. LITTMANN, *Zu den Inschriften von Qal'at Sim'an*, même revue, 95, 1941, p. 311 à 316 ; R. MOUTERDE, dans J. MATTERN, *Villes mortes de Haute Syrie*, 2^e édition, p. 131, note 1 ; J. OBERMANN, *A Composite Inscription from the Church of St. Simeon the Stylite*, dans *Journal of Near-Eastern Studies*, V, 1946, p. 73 à 82. Cette inscription en mosaïque, laissée sans protection, a été couverte par nous d'une couche de papier asphalté et d'une légère plaque de ciment armé, qui permettrait de la transporter dans un musée. Une seconde inscription, syriaque, gravée sur le fût d'une colonne renversée dans l'octogone, et datée, elle aussi, de 979, a été traduite et commentée par E. LITTMANN, dans le même article, p. 311 à 313.

(1) R. DUSSAUD (*Voyage en Syrie*, dans *Revue archéologique*, 1896, I, p. 38) avait le premier attiré l'attention sur la forteresse médiévale installée dans l'antique couvent de Saint-Syméon, forteresse dont M. van BERCHEM et E. FATIO (*Voyage en Syrie*, I, p. 222, note 4) ont contesté l'existence. En réalité, les sources arabes citées par ces deux auteurs prouvent seulement qu'il n'y a pas eu d'occupation militaire musulmane du site sous le règne des Mameluks, au XIV^e et au XV^e siècle : il a pu y en avoir une du X^e au XII^e siècle. Aucune étude n'a encore été faite sur les fortifications médiévales de Qal'at Sim'an.

L'accès normal continue de se faire par Deir Sim'ân. On se présente devant l'ancien propylée, qui a été aménagé et flanqué de deux tours, et l'on pénètre dans une première cour, à l'angle Sud-Est de laquelle se dresse une tour de guet, veillant sur la plaine de Qaṭūra et le défilé de Dart'azze. Plus haut, on arrive devant l'ensemble du baptistère, fortifié sur toute sa longueur. Le baptistère lui-même, et son église, forment un bastion à plusieurs tours ; l'ancienne entrée, réduite à un seul arc, est flanquée de deux tours, elle aussi. Après l'avoir franchie, on se trouve dans la place d'armes, défendue à l'Est par un système de bastions, et l'on arrive devant la citadelle proprement dite.

Cette citadelle, ceinte d'une muraille puissante, avec de nombreuses tours, avec ses portes soigneusement gardées, contient l'ancien martyrium et son couvent. La branche Ouest de l'église cruciforme a été transformée en un bastion, dans lequel est aménagée une seconde entrée de la forteresse, bien plus forte que la première. La voie d'accès de la vallée de l'ʿAfrīn passait probablement sous les arcs de soutènement de l'ancienne basilique, sous le regard de trois tours (entre lesquelles une poterne était ouverte pour les piétons), et pénétrait par une rampe dans la place d'armes (1). De celle-ci une porte fortifiée donne seule accès à la citadelle.

Après avoir traversé l'avant-cour fortifiée de la citadelle, on pénètre par une seconde porte dans l'ancienne cour du couvent. Les bâtiments monastiques ont été remaniés et réaménagés. Quant à l'église cruciforme, elle forme un dernier réduit, où seule la basilique Est, restaurée, a été conservée au culte (2). Elle est devenue une église proprement byzantine,

(1) C'est cet accès médiéval que M. ÉCOCHARD (*Le sanctuaire de Qa'at Sem'ân...*, p. 89, pl. XIV) a pris pour la voie processionnelle. Dans l'antiquité une telle voie n'avait pas d'objet, car elle aurait éloigné du sanctuaire les pèlerins venant de Deir Sim'ân, et les aurait dirigés vers la vallée de l'ʿAfrīn. Aucun escalier ou plan incliné n'existe pour accéder sous les arcs de la substruction vers la plateforme devant la basilique Nord.

(2) De l'avis de D. Krencker, qui l'avait dégagée en 1938, la construction, commencée sous forme d'une basilique cruciforme voûtée, à coupole centrale, fut presque aussitôt abandonnée, et l'église resta inachevée jusqu'au moment du sac et de l'abandon définitif du couvent, au début du XI^e siècle (*Die Wallfahrtskirche...*,

avec un narthex, et, en guise d'atrium, l'octogone transformé en cour dallée, avec les restes de la colonne du stylite (1).

p. 27 et 28, pl. 2). En réalité, les éléments mis à jour sont insuffisants pour reconnaître la structure véritable de l'église : une partie de sa maçonnerie a servi à la grande habitation kurde du XIX^e siècle, qui occupe tout le bras oriental (pl. LXXIX, 6 ; *Die Wallfahrtskirche...*, pl. 3), et il ne reste à présent de la construction byzantine que deux fragments du narthex et les deux murs anciens des collatéraux, renforcés par une paroi intérieure et par des contreforts. L'église étant intégrée dans la citadelle pour en constituer la partie la plus forte (pl. LXXXII), il est possible que cette consolidation des murs n'ait été entreprise que par mesure de défense, car elle correspond à la condamnation simultanée de deux des portes latérales de la basilique et de toutes les fenêtres, sauf une, de son collatéral Nord, plus exposé, tandis que les fenêtres du collatéral Sud, qui donnent sur la cour protégée du couvent, furent laissées ouvertes (*Die Wallfahrtskirche...*, pl. 2). Dans la nef, aucune trace ne subsiste au sol des quatre piliers, destinés, selon Krencker, à porter la coupole ; le pavement antique, à en juger d'après les planches du compte-rendu des fouilles (*Die Wallfahrtskirche...*, pl. 1, 2, 22), paraît même intact à cet endroit ; les bases, en partie taillées dans le roc, de la colonnade Sud de l'ancienne basilique n'ont pas été supprimées, et celles de la colonnade Nord sont très vraisemblablement encore conservées dans la maçonnerie moderne, qui n'a pas été enlevée par les fouilleurs. Comment alors expliquer, dans cette construction restée à ses débuts, la présence d'une dédicace byzantine en mosaïque, insérée dans le pavement antique à l'endroit le plus visible, au seuil de l'entrée principale, et qui annonce la fin des travaux en l'an 979 ? Dans la marche normale d'un chantier, cette mosaïque ne peut avoir été posée qu'après l'achèvement de tous les travaux du gros-œuvre et de la couverture de l'édifice ; laissée sans protection en plein-air, dans une construction inachevée, elle aurait bientôt été détruite par les intempéries. Comment, d'autre part, interpréter cette inscription, d'ailleurs obscure, sauf pour ce qui est de la construction de l'enceinte ? Le couvent est-il resté sans église pendant près de quarante ans de son existence ? Ou faut-il plutôt admettre, tout au moins jusqu'à la reprise des recherches sur place, que l'église avait bien été terminée à la date indiquée, mais simplement comme une basilique à colonnes et à toit en charpente (pl. LXXIX, 5 et LXXXII) ?

(1) D'après les récits des voyageurs du XVII^e siècle, la colonne (plus vraisemblablement une partie d'elle) était encore debout à cette époque : Fr. v. TROÏLO, *Orientalische Reisebeschreibung*, éd. de 1734, Dresde et Leipzig, cité par H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. CL, note 1. La partie inférieure du premier tambour, conservée dans sa position de chute (pl. CLXXX, 2), a été remise en place en 1938 par la mission de Krencker (*Die Wallfahrtskirche...*, pl. 11). L'aspect de ses brisures prouve que des fragments ont été détachés d'elle intentionnellement, sans doute pour être emportés comme reliques, et cela depuis un temps très ancien, peut-être même avant la réoccupation byzantine du site, au X^e et au XI^e siècle (cf. VOGÜÉ, p. 148 et 149).

*

Nous venons de décrire l'ensemble du X^e siècle comme une forteresse : les témoignages archéologiques nous y obligent, et le développement de l'organisation défensive de la frontière nous invite même à lui attribuer une certaine importance. Toutefois, le témoignage de l'épigraphie nous impose une autre constatation : en 979 la citadelle était aussi un monastère. C'est en 969/970 que Nicéphore Phocas avait imposé la paix aux Hamdanides d'Alep (1). On peut imaginer qu'il songea d'abord à fortifier un point de passage important, où l'existence de ruines fournirait une ossature à la forteresse. La puissance byzantine s'affirmant, on put restaurer une partie au moins de ce qui avait été le couvent du Stylite. Ce couvent ne devait d'ailleurs pas subsister longtemps : d'après Yahya ibn Sa'ïd, l'armée de l'émir d'Alep, Sa'ad ed Daula, assiégea le couvent pendant trois jours, en 985, et finit par s'en emparer (2). Les moines furent tués ou vendus comme esclaves. Toutefois les Byzantins revinrent encore, puisque le « couvent de Deir Sim'an » (il s'agit très vraisemblablement du couvent de S. Syméon, sur la colline, et non d'un des couvents du village) fut attaqué à deux reprises en 1017 par une armée égyptienne (3). Il y a donc eu plusieurs sièges et sacs du couvent fortifié pendant les trente-huit ans de son existence, entre 979 et 1017 (4). Il n'en est plus question pendant les croisades, et il n'existe aucune preuve archéologique certaine de son occupation à cette époque, ni comme forteresse, ni comme monastère.

(1) M. CANARD, *Histoire de la dynastie des Hamdanides*, Paris, 1953, p. 831 s. ; E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, p. 94.

(2) IDEM, p. 105.

(3) IDEM, p. 109.

(4) Signalons, outre les traces d'incendie constatées par la mission de Krencker à l'intérieur de la branche orientale (*Die Wallfahrtskirche...*, p. 26), d'autres traces d'incendie et des restes de poutres carbonisées, que nous avons relevés au cours des travaux de restauration, cette fois dans une construction incontestablement byzantine : à la porte qui mène de l'avant-cour de la citadelle dans la cour du couvent. Ce fait nous porte à croire que l'incendie à l'intérieur du sanctuaire, dont parle Krencker, date de la même époque, c'est à dire de la fin du X^e siècle ou du commencement du XI^e, et que la construction brûlée était bien l'église byzantine, couverte par conséquent d'un toit en charpente, et achevée, comme l'annonce sa dédicace, en 979 (cf. p. 244 et note 2).

*

Il reste à examiner le rôle de la place forte de Qal'at Sim'an dans l'ensemble des postes fortifiés médiévaux de la région. Voici une liste provisoire de ceux-ci, simplement établie au hasard de nos voyages et complétée d'après R. Dussaud, H. C. Butler et Cl. Cahen (1). Les numéros entre parenthèses se rapportent à l'appendice IV (carte des vestiges médiévaux, pl. CLIV et CLV), où l'on trouvera les justifications et références. Les noms suivis d'un astérisque ne sont pas marqués sur la carte, mais sont mentionnés dans le texte de l'appendice.

Dans le Ĝebel Sim'an.

Brād (8). — L'église du Nord transformée en un fortin à deux tours, avec des logements pour la garnison installée dans le collatéral Nord et dans les deux pièces adjacentes à l'abside. Ce poste est bien situé pour surveiller à la fois la vallée de l'Afrin, le versant Nord du Ĝebel Sim'an et ses communications transversales avec la plaine d'Alep (pl. LXXX ; LXXXI, 4 ; CCVII, 4).

Qal'at Kalōta (20). — Haut-lieu païen, transformé en église, elle-même réaménagée en une petite forteresse à double enceinte. Elle domine la plaine de l'Est et la partie Nord du Ĝebel Sim'an (pl. LXXX et LXXXI, 3).

Kalōta (13). — L'église de l'Est, devenue un poste de guet sur la piste venant d'Alep (pl. LXXX).

Ĥarāb Šams (12). — L'église du Sud fortifiée : le chevet transformé en une tour avec des logements ; les nefs devenues une cour. Sur une ancienne piste d'Alep à Qal'at Sim'an (pl. LXXX).

Başufān (6). — L'église de Saint-Phocas, sur la même piste. Son intérieur est aménagé en une cour encadrée de logements ; une puissante tour dressée à l'Est, devant le chevet (pl. LXXX et LXXXI, 4).

Darfazze (*). — Vestiges probables de fortifications médiévales au centre du village actuel.

Dans la plaine de Dāna.

Les trois grandes forteresses, déjà mentionnées, de *Tell 'Ade*, de *Sermada* et de *Tell 'Aqibrin* (cf. chap. III, 10, 12 et 15), qui gardaient les accès de la plaine, commandaient en outre un système de petits fortins et de postes de guet, nombreux surtout

(1) R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* ; Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades* ; AAES, I et II ; PAES, I B ; PAES, II B ; PAES, IV D.

dans la partie méridionale. Ils permettaient — en liaison avec des postes semblables sur les versants Nord et Est du Ġebel Bariša — de surveiller les approches de la montagne du côté de la plaine de Qinnasrīn (Chalcis), et de transmettre des signaux au delà des crêtes environnantes. Notons, parmi ces fortins, *Šeiḥ Barakāt* (17), *Dāna* (*), *Burġ ‘Abdalla* (*), *Burġ Ġabr* (*), *Burġ Naṣr* (*), *Burġ Ḥāled* (*), *Burġ Nemri* (*), *Sarfūd* (16) (pl. LXXX ; LXXXIX ; CCIV).

Dans le Ġebel Bariša.

Sur le versant oriental de cette montagne, dominant la plaine de Qinnasrīn (Chalcis) et la route d'Apamée à Cyrrhus, nous avons identifié des fortins à *Me‘ez* (14), à *Deir Sēta* (9), à, *‘Aršīn* (1), et une forteresse situé au-dessus du caravansérail antique de *Funduq* (12). Sur le versant septentrional, au-dessus de la route de Qinnasrīn à Antioche, des vestiges de fortifications se trouvent à *Dār Qīta* (11), à *Babisqa* (2), et probablement à *‘Ain Delfi* (*). En face de la plaine de l'Amq, ce défilé était gardé par la puissante forteresse d'*Imm* (15), l'antique Imma (pl. LXXX ; LXXXIX ; CCIV).

Dans le Ġebel il A‘la.

Signalons dans cette montagne quelques fortins identifiés : à *Bšendlente* (9), à *Berīš-Nord* (7) et à *Teltīta* (18). Plus loin, à l'Ouest, sur le sommet le plus élevé du Ġebel Dueili, à *El Ḥoṣn* (*), le temple de Zeus Koryphaios, transformé en forteresse, dominait la plaine du Rūġ. Plus au Sud, au-dessus de *Derkūš* (pl. LXXX), se trouvait la forteresse de *Turīn* (27).

Dans le Ġebel Zāwiye.

Nous ne mentionnons pas ici les fortins et les postes de garde tout à fait semblables, situés dans le Ġebel Zāwiye, et trop éloignés de *Qal‘at Sim‘ān*. Ils sont reportés sur nos planches LXXX, CLIV et CLV, et on en trouve la liste dans l'appendice IV. Signalons seulement, comme un exemple bien conservé et de quelque importance, le fortin inédit, élevé autour de l'église d'*El Ḥoṣn* à *El Bāra*, qui se trouve au Sud du *Wādi el Ġōz*, en face de la grande forteresse de *Qal‘at Abū Ṣofiyān* (pl. LXXXI, 1 ; CXXXVIII et CXXXIX).

*

Il faudrait des recherches systématiques sur le terrain pour compléter la liste de tous ces petits ouvrages et pour déterminer leur rôle dans le système défensif des grandes forteresses que les chroniques médiévales mentionnent sur quelques points élevés et, plus loin dans les plaines, à l'Ouest et à l'Est de la montagne. Pour l'instant il n'est même pas possible de les dater avec

certitude, ni de préciser à quelles armées ils ont servi. Très probablement ils ont été occupés, à tour de rôle, par des garnisons byzantines, arabes, franques, et turques, au cours des guerres incessantes qui ont ravagé le pays entre le milieu du X^e siècle et le milieu du XII^e.

Toutefois la similitude des fortins situés dans le Nord du Ĝebel avec la place forte de Qal'at Sim'an, nous autorise à supposer qu'ils ont été élevés en même temps que celle-ci, dans le dernier quart du X^e siècle, c'est-à-dire immédiatement après la reconquête byzantine d'Antioche. Leur installation hâtive dans des constructions antiques abandonnées (pour la plupart dans des couvents, dans des églises ou dans des tours), et le caractère sommaire de l'exécution témoignent de leur médiocre valeur défensive. Ce n'étaient en réalité que des postes de guet, répartis le long de la frontière, sur des hauteurs ou au croisement des pistes de la montagne, et occupés par de petites garnisons mobiles. Trop faibles pour offrir une résistance sérieuse, ils suffisaient pour assurer la police d'une région presque dépeuplée, et pour signaler les mouvements des armées ennemies.

Cette ligne de surveillance, dont Qal'at Sim'an apparaît comme l'articulation principale pour la partie Nord de la montagne, à la bifurcation de la route des crêtes et de la route des plaines, paraît indiquer le véritable tracé des limites entre les possessions byzantines d'Antioche et les possessions des Hamdanides d'Alep, vers la fin du X^e siècle. Le témoignage de Kamal ed Dīn, qui attribue les villages de la montagne aux Musulmans et fixe ainsi la frontière au pied du Ĝebel Sim'an, dans la vallée de l'Afrīn, ne semble donc plus valable pour la décade qui suit immédiatement la conclusion de la paix de 970. Les Byzantins, à qui la plaine avait été remise par le traité, s'étaient semble-t-il assurés sur la crête la possession d'une ligne de surveillance et de protection (1).

*
* *

46. *Restitution du plan primitif de Saint-Syméon* (pl. LXXXIII et CCX). — En raison de l'importance des remaniements médiévaux à Qal'at

(1) Ci-dessus, p. 136 et note 8.

Sim'ân, il conviendrait, pour étudier le site, de procéder à l'inverse de la méthode adoptée jusqu'ici : pour restituer le plan primitif, il faudra négliger les éléments du X^e siècle, et n'attribuer au couvent antique que les éléments restants.

Dès à présent, notre enquête sommaire permet de rectifier les relevés publiés par Vogüé, toujours acceptés jusqu'ici. Si l'on élimine du schéma primitif les enceintes et les tours, il ne reste que deux groupements d'édifices distincts, isolés l'un et l'autre, et ayant chacun son centre : le couvent, groupé autour du sanctuaire cruciforme ; les hôtelleries, autour du baptistère (pl. LXXXIII). On peut légitimement ajouter un troisième ensemble, représenté par le village de Deir Sim'ân (pl. CXXXII). L'ensemble n'est pas clos. Les portes monumentales qui jalonnent la voie des processions ne correspondent pas à des enceintes successives précédant un sanctuaire fortifié, mais à des stations ayant chacune son caractère : l'arc triomphal, au moment où l'on quitte Deir Sim'ân, annonce l'ascension de la montagne ; les trois arcs doubles du propylée donnent l'accès au sanctuaire ; une double arcade monumentale permet la traversée des hôtelleries et l'accès du baptistère ; enfin un porche à trois arcs marque l'entrée du martyron. A l'intérieur, les huit arcs de l'octogone terminent autour de la colonne du saint cette voie triomphale (pl. CCX).

*
* *

47. *Le programme et sa réalisation architecturale* (pl. L, LXXII, LXXXIII, LXXXIV, CCIX, CCX). — Seul un relevé détaillé et des fouilles étendues sur toute la colline donneront des certitudes sur la chronologie et sur les fonctions des diverses parties du monument et feront comprendre l'organisation de l'ensemble. Encore serait-il nécessaire de résoudre au préalable, sur des exemples moins complexes et mieux datés, plusieurs problèmes encore obscurs de l'architecture religieuse et profane du Massif Calcaire. Ce travail n'a jamais pu être entrepris jusqu'ici, et l'étude qui reste à la base de notre connaissance de Qal'at Sim'ân est toujours celle de Vogüé. Les recherches de Butler n'ont en somme abouti qu'à quelques rectifications de détail, la plus importante concernant la déviation de la branche Est de la

croix. Elles ne présentent aucune étude d'ensemble, et la reconstitution du sanctuaire n'est faite que pour répondre à la description d'Évagrius (1).

Après Butler, l'attention des archéologues reste fixée sur le seul octogone, qui est peut-être la clef du monument, mais qu'on ne saurait considérer isolément. En 1934, D. Krencker, contre Butler, émet l'hypothèse d'une couverture de cet octogone; en 1938 il vient sur place pour y trouver des éléments de vérification. Dans l'intervalle, M. Écochard propose une autre hypothèse, celle de la préexistence de l'octogone comme monument isolé. Ces démonstrations, appuyées sur des relevés et des dégagements partiels, ne semblent pas convaincantes et n'ont pas entraîné d'adhésion définitive. Le seul problème qu'on ait cherché à résoudre reste entier (2).

Il n'entre pas dans le cadre du présent travail d'offrir une monographie ou même une description du monument, ni de discuter ces théories récentes, souvent contradictoires, et fondées, selon nous, sur une connaissance encore imparfaite du site et de l'architecture de la région en général. Nous avons simplement voulu, par l'analyse du plan, exposer les déductions qu'autorise l'état actuel des lieux. On nous permettra cependant de présenter, dans les pages suivantes, quelques remarques sur des sujets qui se sont offerts à notre réflexion au cours de fréquents séjours sur le chantier de restauration.

★

Prenons d'abord la composition d'ensemble de l'église et du couvent. Nous savons par les exemples cités plus hauts, que l'organisation d'un grand monastère suit des règles, non pas strictes, mais suffisamment constantes (3). L'église, plus ou moins isolée, est placée au Sud, en avant du groupe conventuel, et ses portes du Sud et de l'Ouest sont directement accessibles de l'extérieur. Elle n'est donc pas destinée aux moines seuls, mais accueille les visiteurs. L'édifice à portique, également ouvert au passant, se trouve devant l'entrée principale de l'église et forme un angle droit avec elle. Ces deux bâtiments encadrent, avec les autres constructions du couvent, une cour

(1) *PAES, II B*, p. 282 à 284, pl. XXIII et XXIV.

(2) Voir plus loin, *Note sur la restitution de l'octogone*, p. 268 s.

(3) Ci-dessus, p. 162 s., p. 169.

située au Nord et réservée à la communauté (pl. XVI). Dans les villages, l'église est au contraire située au Nord de l'ensemble ecclésiastique, et elle n'est souvent accessible qu'à travers une cour fermée, qui la précède au Sud (pl. XIV; XV; LXXXIV, 2).

Le plan de Qal'at Sim'ân présente un compromis entre ces deux solutions (pl. L; LXXXIII; LXXXIV, 1). Les dépendances ecclésiastiques forment, comme dans les villages, une cour fermée, située au Sud de la branche orientale, qui est l'église proprement dite du sanctuaire. Mais cette cour est, comme dans les couvents, distincte de l'entrée principale, bien dégagée, marquée par le porche à trois arcs de la branche méridionale. Comme dans les couvents aussi, l'édifice à portique est placé devant cette entrée principale, et la disposition intérieure des autres bâtiments est également conforme au programme monastique, tandis que, comme nous l'avons dit, leur situation par rapport au sanctuaire même est celle des églises villageoises. C'est qu'ici la fonction primordiale des moines était de desservir le sanctuaire, ils sont groupés autour de lui dans le couvent, qui n'est qu'une annexe du martyrium. Le caractère exceptionnel du culte a amené cette disposition intermédiaire entre les formes locales du monastère et de l'église paroissiale.

*

Pour quelle liturgie cet édifice est-il construit ? A la fin du Ve siècle, à l'époque du chantier de Saint-Syméon, la liturgie eucharistique normale dans l'Antiochène avait fixé pour le schéma basilical une disposition qui devait rester invariable pendant cent-cinquante ans, jusqu'à la fin de la période antique (1). Au fond de la nef, sur une plate-forme à trois marches, l'autel se dresse dans l'abside, flanquée au Nord par le diakonikon, au Sud par une chapelle des martyrs. Le milieu de la nef est occupé en grande partie par un bēma en fer à cheval, qui touche presque les colonnes, et laisse un vide important en avant du chancel. Les fidèles se tiennent donc uniquement dans les collatéraux et derrière le bēma (pl. LXXXIV, 4; CXI; CXIII). — On pourrait reconnaître quelque chose de ce schéma dans la disposition

(1) Nous corrigeons ici quelque peu les résultats exposés par Lassus, *Sanctuaires*, p. 161 à 242.

d'ensemble de Saint-Syméon, où les fidèles se tenaient dans les trois branches Nord, Ouest et Sud de la croix. L'octogone correspondrait ainsi au béma, non par sa fonction, mais par sa position ; et la nef orientale tout entière formerait le sanctuaire (pl. LXXXIV, 3).

La chapelle des martyrs occupe dans les églises une place secondaire. A Qal'at Sim'an, au contraire, la colonne du Stylite se dresse au centre même du monument : c'est que le culte du saint occupe ici une place prééminente. L'arc traditionnel, si modeste, de la chapelle des martyrs, est multiplié par huit dans l'octogone (1).

*

Les considérations de rite ont certainement joué leur rôle dans l'élaboration du projet, toutefois elles n'expliquent pas à elles seules le plan du sanctuaire. Le problème qui s'est posé à Qal'at Sim'an était plus complexe : il s'agissait d'élever à la gloire du Stylite un monument commémoratif, en prenant pour centre la relique restée en place après le transfert de son corps à Antioche, la colonne de quarante coudées ; d'aménager autour de cette relique un espace assez vaste pour les foules considérables que déplaçait déjà le pèlerinage ; de permettre enfin la célébration de la messe (2). Ce programme impliquait d'une part une composition ordonnée autour de la colonne ; d'autre part une composition orientée pour la synaxe.

Des problèmes analogues avaient été résolus par les constructeurs des grands sanctuaires constantiniens de Jérusalem dans le sens d'une séparation plus ou moins stricte du culte des lieux saints et de l'office religieux quotidien pour les fidèles. Ainsi sur le mont des Oliviers, l'octogone de l'Ascension, très vraisemblablement distinct de l'église (3). Ainsi encore le Saint-Sépulcre, où toutefois la basilique placée dans l'axe d'entrée de la rotonde de l'Anastasis, était comprise dans la même enceinte et faisait partie de la même

(1) Sur les martyriums dans les églises, et sur l'arc du martyrium, voir LASSUS, *Sanctuaires*, p. 163 s. et 167 s.

(2) IDEM, p. 129.

(3) L.-H. VINCENT et F.-M. ABEL, *Jérusalem nouvelle*, Paris, 1914, p. 337 s. ; A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 282 s. ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 107 et 108.

composition architecturale (1). A Bethléem, la liaison entre les deux édifices était plus étroite : l'octogone qui contenait la grotte de la Nativité, forma l'abside — à peine ouverte à l'assistance — d'une basilique à cinq nefs (2).

A Qal'at Sim'ān, cent-cinquante ans plus tard, l'architecte opta pour la combinaison d'un octogone central pour la relique, avec le plan cruciforme de quatre branches basilicales, dont trois étaient destinées aux pèlerins, cependant que la quatrième, celle de l'Est, était réservée pour la célébration de la synaxe eucharistique.

Cette solution, qui fait du martyrium et de l'église un édifice unique pouvant contenir au moins une dizaine de milliers de fidèles, avait été préparée à la fois par des changements survenus dans le culte commémoratif, et par une longue évolution des formes architecturales, que nous pouvons suivre à partir des plus anciens monuments, tant chrétiens que païens, en Syrie même et dans les pays limitrophes.

*
* *

48. *Origine du plan : la croix et l'octogone* (pl. LXXXV à LXXXVII). — Le plan en croix a des antécédents dans l'architecture funéraire rupestre du Massif Calcaire, où l'admirable technique indigène de la taille avait créé pour les plus modestes sépultures des intérieurs monumentaux de forme régulière. On le trouve d'abord dans l'hypogée à trois arcosoliums et vestibule (3), qui est le type le plus répandu du tombeau, du I^{er} au VII^e siècle (pl. LXXXV, 1). Les hypogées déjà mentionnés du II^e siècle à Dāna et à Qaṭūra (4) ne sont que des amplifications de ce schéma : dans le premier, le plan est répété trois fois

(1) L.-H. VINCENT et F.-M. ABEL, *Jérusalem nouvelle*, p. 206 s. ; A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 251 s. ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 103 à 105.

(2) L.-H. VINCENT et F.-M. ABEL, *Bethléem*, Paris, 1914 ; L.-H. VINCENT, *Le sanctuaire de la Nativité d'après les fouilles récentes*, dans *Revue biblique*, 1936, XLIV, p. 544, et XLV, p. 93 ; A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 245 s. ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 105 et 106.

(3) LASSUS, *Sanctuaires*, p. 116 ; ci-dessus, p. 34. Ce plan cruciforme est répété presque régulièrement dans la disposition des reliquaires-sarcophages, dans les martyriums installés au chevet des églises : pl. IX, X, XCIX, CVI, CXI à CXIV.

(4) Ci-dessus, p. 118 et 191, pl. LXI et LXII, 6.

autour d'une salle carrée; dans le second, les sarcophages sont placés dans des niches profondes, partant d'un carré central, dont les arcs évoquent un tétrastyle (pl. LXXXV, 2 et 3). A Séleucie de Piérie, au centre d'un curieux hypogée cruciforme (1) du III^e siècle, se dresse un ciboire isolé à quatre arcs, extrait du roc au-dessus d'une tombe: c'est le tétrastyle dégagé, souterrain (pl. LXXXV, 4).

*

Ces tombeaux tétrastyles, nous les retrouvons, à l'extérieur cette fois, aux environs même de Qal'at Sim'an. Nous avons décrit au passage celui de Dāna, de la fin du II^e siècle (2), dont les quatre colonnes ioniques, placées sur un socle massif, portent un entablement et un baldaquin fait de dalles (pl. XLIII; LXXXVI, 7; CLXX, 1). A Brād (3) et à Ūrem el Kubra (4), ces tétrastyles du III^e siècle ont des arcs sur piliers et un toit pyramidal, et se dressent sur un soubassement qui contient la chambre sépulcrale (pl. LXXXVI, 6). Ceux de Kimār (5) et de Frikya (6) (au V^e siècle), avec arcs et piliers également, sont posés à même le sol, au-dessus d'une tombe creusée dans le roc (7).

Le tétrastyle de Frikya a été, après coup, clos de murs; des sarco-

(1) Il n'existe pas de relevés corrects de ce tombeau, appelé Tombeau des Rois, et qui a été décrit par plusieurs explorateurs, entre autres par: W. H. BARTLETT et W. PURSER, *Syria, the Holy Land, and Asia Minor*, Londres, 1837, II, p. 73; POUJOLAT, *Récits et souvenirs d'un voyage en Orient*, Tours, 1877; P. PERDRIZET et Ch. FOSSEY, *Voyage dans la Syrie du Nord*, dans *BCH*, XXI, 1897, p. 78, 86. Voir aussi P. JACQUOT, *Antioche, centre de tourisme*, p. 476 et 488. Notre reconstitution du plan est faite d'après les photographies (pl. LXXXV, 4).

(2) Ci-dessus, p. 117 et 118.

(3) *PAES, II B*, p. 299 et 300, pl. XXV.

(4) F. CUMONT, *Études syriennes*, p. 11 et 12; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, p. 39 et 40.

(5) Inédit, mentionné dans LASSUS, *Sanctuaires*, p. 117.

(6) Inédit.

(7) Voir également un mausolée du V^e siècle, celui d'Olympiane, à Dāna-Sud (Vogüé, pl. 78; *AAES III*, p. 118; *Villes mortes*, pl. I), tétrastyle à colonnes et à toit pyramidal, qui s'élève au-dessus de la tombe creusée dans le roc, tout comme le tétrastyle du tombeau primitif de Saint-Jean à Éphèse (H. HÖRMANN, *Die Johanneskirche*, dans *Forschungen in Ephesos*, IV, 3, Vienne, 1951, p. 224, fig. 59).

phages ont été placés sous ses arcs, et il est devenu un édicule à arcoliums : c'est là un autre type de tombeau à l'air libre, dont l'usage se répand vers la fin de la période antique, surtout dans la région du Ğebel Zāwiye, et dont l'exemple le plus connu est le mausolée de Bizzos à Ruweiḥa (1), au VI^e siècle (pl. LXXXVI, 9).

Dans cette dernière catégorie, la fusion des formes rupestres avec les formes construites est du reste totale : la forme intérieure convient aussi bien à un hypogée cruciforme qu'à un tétrastyle enveloppé de maçonnerie (2). Ailleurs, l'étroite parenté des deux types apparaît dans leurs multiples combinaisons, sous terre ou en plein-air. Le centre de la composition est partout le carré formé par les quatre arcs, aux baies ouvertes ou aménagées en niches funéraires, et parfois développées en de profondes exèdres.

*

Le martyrium de Saint-Babylas à Qausīye (3), construit en 381 par l'évêque Mélèce d'Antioche, apparaît ainsi comme une variante monumentale de cette série (pl. LXXXV, 5). Aux arcs du carré central, qui a cette fois des dimensions considérables — 16 mètres de côté — sont ajoutées, selon les

(1) Vogüé, pl. 91. Signalons que le sommet de la coupole était préparé (pl. LXXXVI, 9) pour recevoir un couronnement en forme de fleuron, ou encore un chapiteau comme le mausolée de Cyrrhus (pl. LXXXVI, 10), et peut-être aussi comme les mausolées de Brād, de Dāna-Nord et de Qal'at Kalōta (pl. LXXXVI, 6, 7 et 8).

(2) Nombreux exemples dans Vogüé, dans *AAES II* et dans *PAES, II B*. Citons parmi les plus connus le mausolée aujourd'hui disparu de Diogène, à Ḥass (Vogüé, pl. 70; *AAES II*, p. 160); parmi les mausolées annexés aux églises, celui de Deir Ṣoleib (R. DUSSAUD, dans *Revue archéologique*, 1897, I, p. 350; J. MATTERN, R. MOUTERDE et A. BEAULIEU, *Dair Ṣolaib*, dans *Mélanges de l'Université Saint Joseph*, Beyrouth, 1939, XXII, 1, p. 15 et 16), et celui de l'église Sud à Anderīn, datée de 528 (*PAES, II B*, p. 60, fig. 54 et 56); on comparera ce dernier monument, construit, à l'hypogée cruciforme de l'église Nord de Dār Qīta, antérieur de près d'un siècle (*PAES, II B*, p. 178 s., pl. 186). Voir également le mausolée de Saydnāya : J. LASSUS, *Deux églises cruciformes du Hauran*, dans *Bulletin d'études orientales*, I, 1931, p. 30, 46 à 48, pl. IV, 16 et VI.

(3) J. LASSUS, *L'église cruciforme, Antioche-Kaoussié*, dans *Antioch-on-the-Orontes*, II, p. 5 à 44; et *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, p. 123 à 128; A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 77, 152 s.

points cardinaux, quatre salles allongées, appelées « exèdres » dans les inscriptions commémoratives (1). La liaison de ce monument, à la fois avec les mausolées tétrastyles du type de Brād, et avec les hypogées cruciformes du type de Qatūra, paraît évidente, mais le rôle de ses deux parties est inversé : le centre de l'édifice est devenu ici le tombeau du saint, tandis que les quatre bras sont occupés par les fidèles, réunis pour sa commémoration (2).

*

Le tétrastyle n'est pas la seule forme connue. Nous avons, dans la Syrie du Nord, un monument polygonal ouvert, c'est le mausolée de Cyrrihus (3). Sur un socle hexagonal élevé, contenant la tombe, se dressent six piliers d'angle, portant des arcs, une corniche très développée et un toit appareillé à six pans, couronné d'un chapiteau. A l'intérieur, la naissance du toit est marquée par un riche entablement, porté par des colonnes adossées aux angles de l'hexagone (pl. LXXXVI, 1). Nous avons là, dès le III^e siècle sans doute, un exemple parfaitement mûr d'un ordre qui annonce l'octogone de Qal'at Sim'an et qui sera employé auparavant, vers 300, dans le mausolée de Dioclétien à Spalato, et vers 380, dans le martyrium de Nysse en Cappadoce.

*

C'est également à Spalato et à Nysse que nous pouvons reconnaître les origines de la combinaison de l'octogone avec la croix, qui apparaîtra, perfectionnée et développée, dans le plan de Saint-Syméon (pl. LXXXVII, 1).

Le mausolée de Dioclétien est une rotonde à coupole, inscrite dans un octogone à toit pyramidal (4). Il est entouré d'un portique octogonal et orné d'une colonnade intérieure appliquée, faite de deux rangs superposés de huit

(1) J. LASSUS, dans *Antioch-on-the-Orontes*, p. 15, 18, 38 s.

(2) Dans le mausolée de Galla Placidia à Ravenne, construit vers 450, (Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, p. 118 à 122), et qui a gardé le caractère d'un hypogée cruciforme, les sarcophages sont placés dans les bras de la croix.

(3) FR. CUMONT, *Études syriennes*, p. 212. L'auteur a présenté à tort ce monument comme octogonal. Le dessin de notre pl. LXXXVI, 10 est fait d'après les mesures et les photographies prises par M. Louis Dubertret, que j'en remercie vivement.

(4) É. HÉBRARD et J. ZEILLER, *Spalato, le palais de Dioclétien*, Paris, 1912, p. 68 s.

colonnes placées à distance de la paroi circulaire, dans les rayons des angles extérieurs de l'édifice. Entre les colonnes du rang inférieur s'ouvrent huit larges et profondes niches — quatre rectangulaires, correspondant aux points cardinaux, et quatre semi-circulaires, selon les diagonales — qui créent dans la rotonde un dispositif à plan rayonnant.

L'ensemble monumental de Spalato est probablement l'œuvre d'architectes syriens ⁽¹⁾, peut-être de ceux qui, quelques années auparavant, avaient achevé le palais du même empereur à Antioche. Ce palais, situé sur une île aujourd'hui disparue de l'Oronte ⁽²⁾, renfermait sans doute dans son enceinte un monument semblable, à plan central, consacré au culte impérial. Il est possible que l'église octogonale dédiée au Sauveur, que Constantin le Grand fit bâtir au même endroit, un quart de siècle plus tard, ait repris l'ordonnance du monument païen, devenu par cet intermédiaire le modèle des premiers grands sanctuaires commémoratifs du culte chrétien ⁽³⁾.

*

Les textes nous ont en effet conservé la description d'un sanctuaire chrétien analogue: c'est le martyrion dont Grégoire de Nysse envisageait la construction vers 380, à l'époque même où Mélèce d'Antioche élevait à Qausiye le martyrion de S. Babylas ⁽⁴⁾. C'était un octogone, avec huit colonnes adossées dans les angles intérieurs, et huit niches alternantes, en saillie: quatre semi-circulaires, et quatre rectangulaires, ces dernières développées en profondeur de façon à former de véritables salles. L'ordonnance de l'édifice est manifestement celle du mausolée de Dioclétien, mais par l'extension

(1) A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 218 s.; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 94; J. STRZYGOWSKI, *L'ancien art chrétien en Syrie*, Paris, 1936, p. 64 et 84.

(2) J. LASSUS, dans *Antioch-on-the-Orontes*, I, p. 114 s.; A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 214 s.

(3) A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 219 s.

(4) Lettre de Grégoire de Nysse à Amphiloque: J.-R. MIGNE, *Patrologie grecque*, 46, 1093 s. Reconstitution du martyrion d'après le texte, par B. KEIL, dans J. STRZYGOWSKI, *Kleinasion, ein Neuland der Kunstgeschichte*, Leipzig, 1903, p. 71, 79 s.; J. EBERSOLT, *Monuments d'architecture byzantine*, p. 173; A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 151.

des niches rectangulaires, disposées selon les deux axes principaux, le plan rayonnant de Spalato a été converti en un plan cruciforme, apparent de l'extérieur (pl. LXXXVII, 1). Par le volume, c'est toujours l'octogone qui domine, et les quatre bras ne sont en réalité que ses annexes, pareilles aux exèdres du tétrastyle de Qausiye.

Par leur structure, ces deux martyriums contemporains, de la fin du IV^e siècle, sont encore de véritables monuments funéraires, inspirés des modèles antiques, et transformés en édifices de culte par l'adjonction de quatre ailes, orientées vers le centre. Le plan en croix ainsi obtenu, et qui dérive, comme nous l'avons vu, de l'architecture païenne, est ici mis en évidence et prend à cette époque une valeur symbolique (1).

*

Du siècle suivant nous connaissons deux sanctuaires, où ces ailes, plus spacieuses et mieux agencées, sont traitées comme les nefs d'une église normale.

Dans le sanctuaire préjustinien de Saint-Jean à Éphèse, quatre basiliques, séparées par les piliers massifs du tétrastyle, dessinent en plan une croix libre (2). A Gerasa, dans l'église construite en 464/465 et dédiée aux Prophètes, Apôtres et Martyrs, le tétrastyle est formé par l'intersection de deux nefs basilicales, inscrites dans un rectangle, et ses quatre colonnes s'alignent sur les colonnades des nefs (3). Dans ces deux monuments, l'association de la

(1) A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 152 et 153 ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 115.

(2) H. HÖRMANN, *Die vorjustinianische Kirchenanlage*, dans *Forschungen in Ephesos*, IV, 3, Vienne 1951, p. 200 s. ; A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 154 s. ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 149. Le martyrium préjustinien d'Éphèse résume à lui seul toute l'évolution, du monument funéraire au sanctuaire cruciforme : le ciboire monumental à quatre colonnes, antérieur à la Paix de l'Église, et qui s'élevait au-dessus de la tombe de l'apôtre, fut intégré dans un édifice cubique aux angles intérieurs renforcés, portant des arcs, et qui évoque un tombeau tétrastyle ; à cette construction furent ajoutées au V^e siècle quatre basiliques, dont celle de l'Est était à cinq nefs et à abside (H. HÖRMANN, p. 224 à 337 ; A. GRABAR, p. 59 et 66).

(3) J. W. CROWFOOT, *Christian Churches*, dans *Gerasa, City of the Decapolis*, publié par C. H. KRAELING, New Haven, 1938, p. 191 ; A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 165 et 166 ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 148.

liturgie au culte commémoratif est marquée par l'accentuation des bras de l'axe Ouest-Est, et par l'addition d'une abside au bras oriental. Ici encore, il s'agit moins d'un changement de structure que d'aménagements imposés par le programme à une forme préexistante (1). Mais par suite de ces transformations une nouvelle orientation est introduite dans le plan du sanctuaire, qui prend davantage l'aspect d'un édifice ordinaire du culte. En même temps sa partie centrale perd en importance : à l'extérieur elle n'apparaît plus qu'au-dessus des toitures des nefs (2); à l'intérieur règne l'enfilade des colonnes qui se prolonge au delà du tétrastyle comme dans les portiques des rues hellénistiques.

*

Pour la première fois à Qal'at Sim'an, on arrive à une véritable pénétration des deux éléments, et à un équilibre des volumes intérieurs.

Vu par dedans, le volume de l'octogone donne l'unité aux quatre nefs. Ce n'est en réalité qu'un anneau de huit grands arcs, réunis par une archivolte continue, et dont les piliers, réduits au minimum, sont encore allégés par des colonnes détachées (pl. CLXXX, 2). Vers les quatre points cardinaux, ces larges baies forment comme les arcs triomphaux des quatre basiliques, et ce n'est pas par hasard que leur forme ovale permettait la vue entière de la colonne du saint, du fond même des quatre nefs (3). Vers les diagonales,

(1) A Éphèse, les quatre basiliques sont véritablement ajoutées au martyrium plus ancien. L'église de Gêrasa est par contre une combinaison architecturale de ces deux éléments, mais qui paraît beaucoup plus harmonieuse dans le tracé du plan, qu'elle ne l'était probablement en élévation.

(2) Cf. la reconstitution en perspective de Saint-Jean d'Éphèse, par H. HÖRMANN, dans *Ephesos*, IV, 3, p. 229 s., fig. 63. A Gêrasa, la superstructure du tétrastyle était encore plus masquée par les collatéraux et les constructions placées aux quatre angles du sanctuaire.

(3) L'arc ovale à trois centres n'est employé à Qal'at Sim'an que dans l'octogone, dans les trois absides du chevet et dans l'entrée centrale du porche Sud. Les archivoltes des absidioles diagonales, les deux arcs secondaires du porche, ainsi que les arcades des quatre nefs, sont des arcs en plein-cintre, surhaussés. Ailleurs dans la région, nous n'avons rencontré la forme ovale que dans deux monuments : l'abside de l'église à nef unique de Kfeir, près de Qalblöze, qui est de la seconde moitié du Ve siècle (*AAES II*, p. 149 et 150 ; *Early Churches*, p. 76 et 77), et les arcades de la nef

les arcs se répètent dans les quatre absidioles. Cette unité dans l'espace est d'ailleurs complétée par une unité dans les mesures, car les nefs ont reçu la largeur des côtés de l'octogone, et la longueur de son diamètre (1). En outre, le décor de l'octogone est repris dans celui des piliers et des colonnes des nefs (2).

L'heureuse disposition des collatéraux, qui, pareils aux déambulatoires, enveloppent à la fois le martyrion et la croix, élargit encore la perspective intérieure, et parfait l'unité de l'édifice. L'architecture ajourée de l'octogone se trouve ainsi complètement intégrée dans l'ensemble cruciforme, qui, malgré la grande extension des bras, apparaît comme une composition à plan rayonnant (pl. LXXXVII, 1).

*

Il ressort de notre exposé que les éléments dont se compose Saint-Syméon — la basilique, l'octogone, le plan en croix — sont tous connus dans l'Antiochène, et que les combinaisons qui sont à l'origine de son plan ont été ébauchées, en Syrie et dans les provinces orientales de l'empire, au cours de l'évolution du martyrion, issu du mausolée païen (3). Sans doute la nécessité s'est-elle fait sentir de ménager une place à l'assistance toujours plus nombreuse des fidèles autour de la tombe du saint. Par la suite, avec le rôle grandissant du culte des reliques, le programme s'est constamment amplifié et enrichi d'apports nouveaux, empruntés à l'architecture funéraire ou ecclésiastique. Au Ve siècle, à la dernière étape de ce développement, le culte des reliques se rapproche de la liturgie eucharistique normale, comme l'attestent les remaniements du martyrion préjustinien de Saint-Jean d'Éphèse, ou encore le plan de l'église de Gérasa, antérieure seulement d'une

de l'église de Bizzos à Ruweiḥa, au VI^e siècle, reproduites, à tort, par Vogüé et Butler comme arcs en plein-cintre (Vogüé, pl. 68 et 69; *AAES II*, p. 227 à 229; *PAES, II B*, p. 142 à 148). Dans la Syrie du Sud, l'arc ovale est connu à Boşra (R. BRÜNNOW et A. von DOMASZEWSKI, *Provincia Arabia*, III, p. 38), et dans une construction antique inédite à Šaqqa.

(1) Voir l'étude de Vogüé (p. 146 s.), qui, malgré quelques erreurs de détail, reste encore valable aujourd'hui dans son ensemble.

(2) Voir le paragraphe suivant, p. 266.

(3) A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 166 s., 194 s.

décade à l'ouverture du chantier de Qal'at Sim'an. A cette époque le martyrium cruciforme comporte trois parties essentielles, juxtaposées : le reliquaire, l'église et les salles pour les fidèles. Mais Qal'at Sim'an est seul à réaliser l'unité de ces trois parties par une composition harmonieuse et monumentale, qui résume les expériences précédentes. Réalisation, d'ailleurs, sans lendemain dans l'architecture syrienne (1).

(1) Les martyriums syriens de l'époque anastasienne et justinienne sont de dimensions bien plus modestes. Ils sont construits, soit sur le plan cruciforme amplifié du tombeau-tétrastyle à quatre niches, comme par exemple Saint-Élie à Ezr'a, de 542, et le martyrium de Šeqra (LASSUS, *Sanctuaires*, p. 147 et 148), comme l'église Est d'Anderīn (PAES, *II B*, p. 56), ou comme l'édifice hors-les-murs, de la fin du VI^e siècle, à Rešāfe (église, selon H. SPANNER et S. GUYER : *Rusafa*, p. 42, et A. MUSIL, *Palmyrena*, p. 323 à 326 ; salle d'audience du phylarque ghassanide El Mundir, selon J. SAUVAGET, *Les Ghassanides et Sergiopolis*, dans *Byzantion*, XVI, 1, 1939, p. 115 à 130 : peut-être ce monument était-il destiné à devenir le mausolée du phylarque ?) ; soit encore sur plan circulaire ou polygonal, avec un anneau d'appuis intérieurs, comme les sanctuaires de Fa'lūl, de 526/527 (PAES, *IIB*, p. 95) et de Mir'āye (PAES, *II B*, p. 70), ou comme Saint-Georges à Ezr'a, de 515 (Vogüé, pl. VI ; *Early Churches*, p. 122). Les sanctuaires énumérés se trouvent tous dans la Syrie du Nord-Est ou du Sud (cf. les monuments analogues en Palestine et en Transjordanie, réunis par J. W. CROWFOOT, dans *Early Churches in Palestine*, Londres, 1941). Dans le Massif Calcaire nous ne connaissons qu'un seul édifice de ce genre : c'est l'église polygonale de Muğleya (Vogüé, pl. 63 ; *Early Churches*, p. 151 ; notre pl. XII, 6). Par contre dans cette région purement rurale, toutes les églises villageoises possédaient à cette époque leur propre martyrium, installé au chevet, dans la pièce au Sud de l'abside. Une troisième forme, issue également du mausolée païen et répandue dans toutes les provinces méditerranéennes et asiatiques de l'empire, est adoptée pour les grands martyriums urbains, ayant le caractère de cathédrales. C'est le tétrastyle aux baies fermées par des absidioles ajourées, à colonnes, et entouré d'un collatéral. Celui-ci peut être de plan circulaire, comme dans l'église des Saints Serge, Bacchus et Léonce à Boşra, de 515 (J. W. CROWFOOT, *Churches at Bosra and Samaria-Sebaste*, dans *British School of Archaeology in Jerusalem, Supplementary Paper 4*, 1937.) et peut-être aussi à Sainte-Hélène d'Alep (M. ÉCOCHARD, *Notes sur un édifice chrétien d'Alep*, dans *Syria*, XXVII, 1950, p. 270 s.), ou bien il peut épouser le contour quadrilobé du reliquaire, comme à Apamée (monument encore inédit, dégagé par F. MAYENCE et J. LACOSTE : cf. A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 189, note 1, et LASSUS, *Sanctuaires*, p. 153, note 2), et comme à Séleucie de Piérie (W. A. CAMPBELL, *The Martyrium at Seleucia Pieria*, dans *Antioch-on-the-Orontes*, III, p. 35 s.). Malgré la grande diversité de leurs plans, ces sanctuaires sont tous composés selon un même schéma, distinct de celui de Qal'at

*

On a vu plus haut que Saint-Syméon est né d'une initiative impériale. On peut se demander où le projet a été élaboré.

Les dimensions de Saint-Syméon passent celles de tous les monuments chrétiens que l'on connaisse en Syrie, et témoignent par là de son importance dans la vie religieuse du pays. La forme du sanctuaire a été déterminée par le caractère du site et par l'organisation du pèlerinage, ainsi que par le culte instauré autour de la colonne, peut-être déjà du vivant du Saint ⁽¹⁾. Toutes ces données locales étaient parfaitement connues de l'architecte, qui, en outre, n'ignorait rien des procédés très particuliers de la construction dans le Massif Calcaire.

Mais en revanche, cet architecte connaissait toute la tradition architecturale du martyrium, et son développement dans le cadre général de l'empire. Il avait des grandes compositions monumentales, une expérience qui ne s'acquerrait que sur les chantiers urbains. On ne saurait donc voir en lui un architecte du même type que Markianos Kyris, qui, malgré ses qualités artistiques raffinées, reste lié à son cadre local, et nettement rural.

L'ensemble de ces considérations nous porte à croire que le projet de Saint-Syméon est sorti d'une grande ville, très proche du Massif Calcaire, et que cette ville ne saurait guère être qu'Antioche.

Sim'ān : le martyrium et l'église sont partout réunis dans une seule construction, entourée d'un déambulatoire, et à laquelle est incorporé le chevet. Le martyrium de Reṣāfe, avec son abside intégrée dans le tétrastyle allongé comme une nef, présente une fusion complète de la basilique syrienne avec le martyrium à plan central (H. SPANNER et S. GUYER, *Rusafa, die Wallfahrtskirche des heiligen Sergios*, Berlin, 1926, p. 56 s. ; voir aussi les reconstitutions de A. MENDEL, dans A. MUSIL, *Palmyrena*, New York, 1928, p. 303 à 308, fig. 96 à 101). Saint-Syméon le Jeune du Mont Admirable, construit un siècle environ après Qal'at Sim'ān, en imitation évidente de son plan, n'est cependant pas un sanctuaire cruciforme. De son modèle il ne retient que la disposition de l'octogone avec la basilique Est (cf. LXXXIV, 3) ; les trois autres bras sont réduits à de simples vestibules de l'octogone et des deux autres églises parallèles, placées au Nord et au Sud de la première (J. MÉCÉRIAN, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1934, p. 144 s. ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 133 ; A. GRABAR, *Martyrium*, I, p. 361).

(1) Ci-dessus, p. 225.

*
* *

49. *La technique de l'exécution et le décor* (pl. CLXXX à CLXXXII). — Comme nous venons de l'indiquer, des éléments étrangers voisinent avec la tradition locale dans la construction et dans le décor.

Le sanctuaire est entièrement construit selon les procédés habituels de la région. Il est fortement lié au sol par ses soubassements, taillés ou encastrés dans le roc (pl. LXXI). Ses murs sont élevés, sans mortier ni autres moyens de liaison, en blocs de grand format, posés en assises horizontales avec décrochements. L'appareil des piliers, des linteaux et des arcs est celui de toutes les constructions profanes et religieuses du Massif, à la fin du Ve siècle; de même la technique de la taille, celle de l'épannelage, enfin celle de la couverture des nefs, attestée par les logements des poutres.

L'organisation du chantier n'est pas moins caractéristique. Elle suit nettement la mode du pays. L'emplacement des carrières et l'habile exploitation du terrain permettent l'ouverture simultanée et l'enchaînement des diverses opérations du gros-œuvre (nivellement, extraction, taille, maçonnerie) (1). Ainsi non seulement l'exécution de cette vaste entreprise, mais encore sa direction, avait été confiée aux constructeurs indigènes.

*

Mais, à l'examen des formes architecturales, on observe, à côté des éléments locaux, une foule d'éléments importés, tant syriens qu'étrangers, difficiles d'ailleurs à démêler en raison de notre connaissance incomplète du décor grandes villes de Syrie et des régions voisines. S'il est vrai que les quatre basiliques appartiennent, par leur structure comme par leurs proportions, à l'art local; s'il en est de même pour un grand nombre de leurs détails, comme les colonnes et les arcs des nefs, les consoles et les colonnettes de la claire-voie, les corniches extérieures et intérieures, les archivoltés des arcs et des fenêtres; en revanche, d'autres éléments paraissent inconnus jusque là dans le Massif: telles les riches moulures des archivoltés et des entablements de l'octogone, du porche Sud et de l'abside centrale; les encadrements des portes, les piliers cannelés, les colonnes détachées, les attiques qui masquent

(1) Ci-dessus, p. 42 s., p. 124.

les demi-frontons des collatéraux, etc. Comme on le voit, ce sont les éléments de provenance étrangère qui ornent les parties les plus importantes et les plus en vue de l'édifice (pl. CLXXX et CLXXXI).

Les façades des trois bras présentent un curieux mélange de formes connues et de formes nouvelles, réunies dans une composition habituelle à la région. Les collatéraux, d'ordinaire assez sombres dans les églises de cette époque, sont ici éclairés par de très grandes fenêtres, dont les archivoltes continues enveloppent les trois faces de la basilique et se superposent aux autres éléments du décor, tout en créant parfois une fâcheuse accumulation de profils (1). Exception faite pour le chevet et pour l'entrée Sud, ce décor extérieur est assurément la partie la moins réussie du monument. Le dessin très étudié des façades est compromis par l'excès d'un décor trop chargé, disproportionné à l'ensemble de la surface comme à l'importance des ouvertures. Les corniches et les encadrements sont en forte saillie mais le modelé des profils est faible, dépourvu d'effet plastique (pl. CLXXXI, 2). Le dessin des ornements est schématique ; la taille négligente trahit une exécution mécanique. Cette décoration somptueuse et lourde n'a ni la beauté, ni la finesse des œuvres de Markianos Kyris, ou de la basilique de Qalblöze, ou même des petites églises rustiques du Massif.

Les mêmes façades nous révèlent pourtant quelques détails intéressants sur la façon dont étaient conduits les travaux : elles prouvent que le chevet, l'octogone et chacune des quatre basiliques constituaient, dans le cadre d'une organisation plus vaste, des chantiers distincts, où les plans étaient exécutés assez librement par des équipes indépendantes de carriers, de tailleurs, de maçons et de sculpteurs, tandis qu'une équipe spéciale était chargée du décor intérieur. De là une interprétation toute différente d'un même schéma de façade ; de là toute une variété de profils, sculptés pourtant d'après le même gabarit ; de là encore la diversité de l'appareil, les raccords souvent fâcheux, surtout dans les assises supérieures, en conséquence du progrès inégal de la maçonnerie dans les différentes parties de l'édifice (2).

(1) Cf. pl. CLXXXI, 2, et *PAES*, II B, fig. 302 et pl. XXIV.

(2) Voir, à la fin du chapitre, p. 268 s., la *Note sur la restitution de l'état initial de l'octogone*.

*

On reconnaît le même caractère disparate dans le décor intérieur (qui est, du reste, d'une exécution supérieure à celle des façades), et plus particulièrement dans les chapiteaux des nefs et de l'octogone.

Tous ces chapiteaux sont de mêmes dimensions, de même dessin, de mêmes proportions, de même composition. Il en existe trois catégories : chapiteau corinthien ordinaire, chapiteau corinthien à guirlandes, chapiteau corinthien à feuilles en hélice. Toutes trois ont derrière elles, dans la région, une longue tradition et une évolution propre, que nous connaissons par les monuments. Or à Saint-Syméon, les différences dans le traitement de l'acanthé ne sont pas seulement celles qu'on trouve ailleurs dans le Massif Calcaire et dans les régions voisines. On y distingue, à côté de la technique locale habituelle, plusieurs techniques étrangères, irréductibles les unes aux autres (1). L'étude qui fixera leurs origines respectives est encore à faire, mais on reconnaît dès à présent des affinités très caractéristiques, tantôt avec la région de Ṭūr 'Abdīn, tantôt avec l'Osroène, ou encore avec la Cilicie, peut-être même avec des régions plus lointaines de l'Asie Mineure, et avec l'Égypte.

Alors qu'on importait sur les grands chantiers urbains des chapiteaux tout prêts, fabriqués dans les carrières de l'état, par exemple à Proconnèse, ici, au contraire, ce sont les sculpteurs qui viennent de partout pour collaborer à une grande œuvre. Ces étrangers ont travaillé côte à côte avec les équipes locales, et il est intéressant d'observer qu'ils n'ont jamais atteint la même perfection que les ouvriers nourris dans la tradition du pays. Plusieurs siècles d'effort créateur avaient pourvu ces derniers d'un riche répertoire de formes et de compositions, ainsi que d'une maîtrise technique supérieure. En outre, il ne faut pas l'oublier, ces équipes locales n'avaient pas seulement l'avantage de travailler dans leur pierre

(1) Dans le compte-rendu de la fouille allemande de 1938, R. Naumann, dans un bref aperçu sur le décor du sanctuaire, a noté la diversité des techniques employées, mais n'a pas étudié leur origine : R. NAUMANN, *Zur Ornamentik der Wallfahrtskirche*, dans D. KRENCKER, *Die Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Ka'at Sim'an*, p. 31 et 32, pl. 29 et 30.

habituelle; elles travaillaient encore sur des épannelages qui leur étaient familiers, puisque, comme on l'a vu plus haut, les équipes d'épanneleurs étaient elles aussi recrutées sur place.

C'est cette supériorité du travail local qui détermine en fin de compte non seulement l'aspect du décor, mais encore le caractère général du sanctuaire, qui, malgré tous les apports étrangers, appartient essentiellement à l'architecture du Massif Calcaire, dont il atteste à la fois la pleine floraison, et la forte individualité.

*
* *

50. *Qal'at Sim'an et la plaine de Qaṭūra* (pl. LV et LVII). — La plaine de Qaṭūra, enclose dans la montagne, isolée à l'intérieur du Massif Calcaire, semblait destinée à former le petit centre agricole prospère que nous avons étudié. Mais la route qui la traverse lui permettait des contacts plus lointains. C'est grâce à cette facilité de communications que la renommée de S. Syméon s'est répandue si rapidement, fort au delà de la Syrie du Nord.

Le prestige du Stylite, déjà de son vivant, devait faire de Telanissos un centre d'attraction pour des populations de plus en plus éloignées. Le succès de sa prédication auprès des Bédouins du désert n'est qu'un des aspects de l'attrait que sa colonne exerçait sur l'imagination. Ses imitateurs, si nombreux, ont contribué encore à répandre sa gloire, jusqu'au bord du Bosphore avec Daniel, et même plus loin.

Cet intérêt universel, et le développement des pèlerinages de Qal'at Sim'an après la mort du saint, expliquent suffisamment que ce site se soit imposé pour la création d'un sanctuaire monumental. Dès lors la plaine de Qaṭūra forme le siège d'un vaste chantier, qui attire à lui la main d'œuvre du Massif Calcaire, et, par delà, les équipes de renfort, envoyées de Syrie et de toutes les provinces orientales de l'empire. Ainsi Qal'at Sim'an devient pour le Massif Calcaire un centre où l'architecture locale s'épanouit, tout en s'enrichissant de conceptions nouvelles.

En même temps Telanissos, où s'était développé un grand lieu de pèlerinage, accumule des profits dont toute la région bénéficie. Mais — par

delà cette conséquence, qui ne touche guère que la pleine de Qaṭūra — les couvents, les hôtelleries et les marchés de Telanissos servirent pour toute la région comme un lieu de rencontre et d'échange avec le monde extérieur. Le rôle de diffusion qui avait appartenu au chantier de Saint-Syméon dans les années de son fonctionnement, fut ensuite dévolu à la ville de pèlerinage, et il est permis de croire que c'est de là que se répandirent dans le monde les conceptions, issues de la synthèse opérée autour de la colonne du Stylite. Peut-être même n'est-il pas téméraire de penser que ce carrefour joua son rôle jusqu'à diffuser l'art du Massif Calcaire dans le monde méditerranéen.

Note sur la restitution de l'octogone de Saint-Syméon.

La note suivante sur l'état initial de l'octogone n'a d'autre objet que de préciser un problème souvent débattu, dont la solution, selon nous, dépend uniquement de recherches plus approfondies sur le terrain.

Après tout ce qui précède, il ne semble pas possible de retenir l'hypothèse de Michel Écochard sur la préexistence de la partie centrale du sanctuaire comme monument isolé (1). — Le plan tracé au sol par les travaux de nivellement et par les substructions prises dans le roc, montre, au contraire, que l'édifice a été mis en chantier et achevé d'un seul trait, sous la forme originale d'une croix, composée à partir de l'octogone qui renferme la colonne du Stylite (2).

Cette conclusion est confirmée par de nombreux détails, dont nous ne retiendrons ici que les suivants. 1° les socles des deux arcades diagonales qui relie l'octogone à la nef orientale, font corps avec les soubassements,

(1) M. ÉCOCHARD, *Le sanctuaire de Qa'at Sim'ān : notes archéologiques*, dans *Bulletin d'études orientales*, VI, 1936, p. 61 à 90, et plus particulièrement p. 84 à 87.

(2) Ci-dessus, p. 224, 235, 240 et pl. LXXI, LXXII.

taillés dans le roc, des piliers de l'octogone (1). Les arcades mêmes sont parfaitement appareillées aussi bien à la maçonnerie des collatéraux qu'à celle de l'octogone ; elles appartiennent par conséquent à la même tranche des travaux (2). L'absence de liaison de leurs supports avec les piliers de l'octogone n'est pas une preuve du contraire : c'est un procédé normal dans la région pour les arcs-fermes et les arcs-boutants (3), justifié d'ailleurs ici par l'impossibilité d'obtenir un appareil convenable pour la forme compliquée du pilier. — 2^o les arcs de l'octogone, ornés d'une riche archivolt à l'intérieur, ne le sont à l'extérieur que sur les trois côtés qui s'ouvrent respectivement vers le Nord, le Sud et l'Ouest. Les faces extérieures des quatre arcs des diagonales sont par contre nues, et nue aussi la face qui donne sur la nef orientale (4). Il s'ensuit que le rôle des quatre bras par rapport à

(1) C'est précisément l'un de ces piliers, « a », que M. Écochard avait étudié en détail, pour arriver à la conclusion qu'il est postérieur à la construction initiale (p. 64 s., fig. 1 et 2). On reconnaît ce socle monolithe du pilier, vue de la basilique orientale, sur les photographies de D. KRENCKER, *Die Wallfahrtskirche...*, pl. 20 et 21.

(2) Voir par exemple, sur les planches de M. Écochard (XII, 1 et 4), le départ de ces arcs du côté des absidioles. Si l'on devait, comme le veut l'auteur, attribuer à une date plus tardive toutes les parties mal raccordées ou mal appareillées, on serait obligé d'éliminer beaucoup plus d'éléments qu'il ne fait lui-même dans son croquis, fig. 5, p. 68. C'est pourtant aux parties inférieures, taillées dans le roc, et aux premières assises, mieux exécutées que le reste, dans l'octogone comme dans les quatre ailes, qu'on reconnaît l'homogénéité du plan de l'édifice (pl. LXXI et LXXII).

(3) Voir, par exemple, les arcs-boutants des angles du baptistère (pl. LXXVI et CLXXXII, 2). Le procédé qui consiste à ajouter des parties secondaires sans liaison à la construction principale, très souvent même en détruisant l'unité du décor, est du reste un trait commun à toute l'architecture du Massif Calcaire : il est employé régulièrement pour les portiques des villas, des églises et des couvents. A Qal'at Sim'an même, tous les portiques et tous les auvents sont construits de cette façon (pl. CLXXXI, 2), et en particulier le porche monumental Sud, qui n'est pas appareillé à la façade, mais qui est décoré par les mêmes sculpteurs que l'octogone, et en est par conséquent contemporain (pl. CLXXX, 1 ; voir également le portique de l'église Est à Baqirha, pl. CLVI, 1, et la façade Sud de l'église de Qalblöze, pl. CLX, 1 et 2). En règle générale tous les éléments secondaires de la maçonnerie, destinés à supporter ou à renforcer la charpente, étaient exécutés en même temps que celle-ci, et presque toujours sans liaison avec la maçonnerie principale de l'édifice.

(4) La place nous a manqué pour présenter des photographies à l'appui de cette

l'octogone était déterminé d'avance par le programme, et avait trouvé son expression dans le décor : les bras Sud, Nord et Ouest du sanctuaire, destinés à abriter les pèlerins, étaient orientés vers la colonne au centre de l'édifice, tandis que le bras oriental, réservé pour la célébration de la messe, était, comme de règle, tourné vers l'Est. — 3^o les mêmes équipes de sculpteurs ont travaillé aussi bien dans l'octogone que dans les bras. C'est ainsi que l'une a taillé les chapiteaux de l'octogone et ceux des nefs, cependant qu'une autre a été chargée des entablements de l'octogone et de l'archivolte de l'abside centrale (1).

*

Ajoutons que la remarquable identité de la structure et des proportions serait inconcevable dans un édifice construit à deux époques et selon deux projets différents. Le plan du sanctuaire, malgré son originalité et son ampleur, n'est pas d'ailleurs une forme composite, mais termine logiquement l'évolution de l'église cruciforme, que nous avons tracée dans les paragraphes précédents (2).

Certes, des changements mineurs, dont témoignent de nombreux raccords dans le décor et dans l'appareil, et dont Écochard fait son argument principal, se sont produits au cours de la construction, mais cela sur l'ensemble du monument, et non pas seulement dans l'octogone (3). Ils résultent, croyons-nous, de l'organisation particulière du chantier et de la hâte

constatation. Voir, dans *PAES II B*, fig. 303, l'arc orné Nord de l'octogone, vu de la basilique Nord ; dans M. ÉCOCHARD, *Le sanctuaire de Qal'at Sem'an...*, pl. XI, 1, la surface nue de l'arc diagonal Nord-Est, vue de l'absidiole ; dans D. KRENCKER, *Die Wallfahrtskirche...*, pl. 20 et 21, la surface également nue de l'arc Est, vue de la basilique Est.

(1) Ci-dessus, p. 265, note 2.

(2) Ci-dessus, chap. III, 48, p. 254 s.

(3) On reconnaît, dans le décor des parties que M. Écochard considère comme appartenant à la construction initiale, les mêmes différences dans l'exécution et les mêmes raccords malhabiles. Ainsi les moulures de l'archivolte sans fin de l'octogone suivent, au-dessus du même pilier, sur un côté le tracé horizontal du lit de pose du premier claveau, et, sur l'autre côté, le tracé oblique de son lit d'attente.

avec laquelle étaient conduits les travaux (1). Ils n'affectent d'ailleurs nulle part l'unité du plan et de l'exécution.

*

Daniel Krencker a établi d'une façon définitive l'existence d'une superstructure de l'octogone, qu'il reconstitue sur ses planches comme couronnée d'un dôme de bois (2). Pour concilier sa thèse avec le seul témoignage historique que nous possédions sur l'architecture du sanctuaire, il est obligé d'admettre que ce dôme fut renversé par quelque catastrophe, probablement par le tremblement de terre de 526, et que l'octogone est resté depuis lors une cour hypèthre, telle que l'a vue Évagrius vers 560 (3).

(1) On constate, pour l'ensemble du monument, une exécution plus négligée dans les parties supérieures de la maçonnerie et du décor. Outre les changements survenus pendant la construction, il faut encore distinguer les modifications qui résultent des réparations effectuées après les nombreux tremblements de terre, qui avaient sans doute endommagé le sanctuaire au cours des cent-cinquante ans de son existence, avant la conquête arabe (voir plus bas, note 3).

(2) L'auteur avait émis cette hypothèse de la couverture de l'octogone en 1934, après sa première visite du sanctuaire : D. KRENCKER, *War das Oktogon der Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Kal'at Sim'an überdeckt ?*, dans *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 49, 1934, p. 62 s. L'hypothèse fut rejetée, dans le même fascicule, par S. GUYER, *Zur kunstgeschichtlichen Stellung der Wallfahrtskirche in Kal'at Sim'an*, p. 90 s. En 1938, D. Krencker avait entrepris des fouilles et des relevés dans l'octogone et dans la basilique orientale de Saint-Syméon, dont les résultats furent publiés en 1939 : D. KRENCKER, *Die Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Kal'at Sim'an, I. Bericht über Untersuchungen und Grabungen im Frühjahr 1938, angeführt im Auftrage des deutschen archäologischen Instituts*, Berlin, 1939. Les recherches de l'auteur ne se limitent pas au seul problème de la couverture de l'octogone, mais traitent aussi plusieurs autres questions importantes de la construction antique et médiévale du sanctuaire. Voir les discussions de : A. M. SCHNEIDER, dans *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1939, p. 335 à 342 ; de J. LASSUS, dans *Syria*, XXI, 1940, p. 105 à 108, et dans *Sanctuaires*, p. 135 à 137 ; de G. de JERPHANION, dans *Orientalia periodica christiana*, IX, 1943, p. 203 à 211.

(3) C'est pourtant après ce tremblement de terre de 526 que la grande église octogonale constantinienne d'Antioche fut couverte d'un dôme de bois (voir les références dans C. O. MÜLLER, *De antiquitatibus Antiochenis*, Göttingen, 1839, II, § 15). Le sanctuaire de Qal'at Sim'an aurait d'ailleurs pu être endommagé par plusieurs

L'auteur n'étudie que l'état original de l'édifice, en admettant, pour la période suivante, les reconstitutions de Vogüé et de Butler (1).

S'il est vrai que rien ne permette de vérifier cette hypothèse de la disparition du dôme, quelques décades seulement après son achèvement, les preuves archéologiques de son existence paraissent irréfutables : la superstructure de l'octogone au-dessus des nefs, percée de grandes fenêtres, ne saurait être en effet que le tambour destiné à éclairer une construction couverte. A vrai dire, on a objecté à Krencker qu'après avoir élevé ce tambour à une hauteur de 25 mètres, les constructeurs n'ont peut-être pas su y poser un toit (2). Cette hypothèse fait vraiment bon marché de l'importance du monument et de l'identité partout évidente du plan et de l'exécution. Il est difficile de croire que le problème de la couverture n'eût pas reçu sa solution dans le projet même, conformément aux possibilités techniques du chantier. D'ailleurs la structure intérieure de l'octogone, ainsi que les éléments de sa corniche terminale, avec les logements préparés pour la char-

autres séismes pendant la période qui s'est écoulée entre son achèvement et la visite d'Évagrius, par exemple en 528 (IDEM, I, § 5), ou en 551. Le fait qu'Évagrius, qui parle ailleurs de ce tremblement de terre, ne le mentionne pas en rapport avec Saint-Syméon, semble cependant indiquer que la transformation du martyrium en une cour à ciel ouvert, si elle avait réellement eu lieu, comme le suggère Krencker, à la suite d'une catastrophe, datait d'une époque déjà ancienne, dont le souvenir s'était effacé, par conséquent plutôt de l'an 526 ou 528. D'autres tremblements de terre, qui avaient aussi pu endommager la construction et nécessiter des travaux de restauration, sont attestés pour la fin du VI^e siècle, en 588 et en 599 (IDEM, I, § 5 ; *Chronique anonyme syriaque de 1234*, éd. J. B. CHABOT, *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, série III, t. 14 ; traduction russe par N. V. PIGOULEVSKAÏA, dans *Vizantia i Iran*, § 76, p. 253, et § 82, p. 257). Les trois arcs de la moitié Sud de l'octogone ont, comme le montre la position de chute des blocs et des colonnes, également été renversés par un tremblement de terre, probablement au moyen-âge, après la reconquête musulmane du site, peut-être à l'époque des croisades, en 1114, 1157 ou 1170 (voir les références dans Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, p. 271, note 25, et p. 395-396, note 2 ; R. GROUSSET, *Histoire des croisades*, II, p. 556, note 1).

(1) Ce qui ressort indirectement du texte du compte-rendu : l'auteur n'examine pas les travaux antérieurs de Vogüé et de Butler.

(2) G. de JERPHANION, *Sur l'église de Saint-Syméon le Stylite au Djebel Sem'ân*, dans *Orientalia periodica christiana*, IX, 1943, p. 210.

penne, tels que les a relevés Krencker (1), confirment ses conclusions sur l'unité architecturale du sanctuaire, conçu et exécuté comme un édifice cruciforme dominé par le martyron central, et non comme un groupement de quatre basiliques autour d'une cour à ciel ouvert.

Cependant la reconstitution d'une couverture d'aussi vastes dimensions se heurte à des difficultés que les essais de Krencker ne parviennent pas à résoudre (2). Le tambour, haut de 10 m., avec sa coupole en charpente, à double paroi, d'un diamètre extérieur de 29 m., d'une hauteur totale de 18 m., qu'il restitue sur les murs conservés de l'octogone, triple la charge des huit faibles piliers, juste suffisants pour supporter le poids de la maçonnerie actuelle. L'octogone s'élève librement, presque à la moitié de sa hauteur (et aux deux tiers si l'on compte la coupole) sans être contrebuté. Sur une hauteur totale de quelque 25 m., ses murs ne sont épais que de 80 cm. : 10 cm. seulement de plus que ceux des nefs. Appareillés selon la mode du pays, sans mortier ni autre moyen de liaison, ils sont pratiquement sans cohésion, et n'offrent pas de résistance aux pressions causées par un déplacement des charges. Pour la même raison, la coupole de Krencker ne repose en fait que sur la seule assise de la corniche terminale, qui en vérité aurait été écrasée par un tel poids, disloquée par les poussées que multiplient encore les vents très violents de la région, elle aurait ainsi provoqué la chute de tout le tambour. Cette construction fragile, à peine équilibrée, même sans son immense coupole, est imaginée sans souci des techniques attestées dans le reste de l'édifice, et paraît déjà inacceptable pour cette seule raison. Les charpentes citées par Krencker, sont d'une époque ou d'une nature trop différentes pour servir d'appui à sa démonstration (3).

(1) D. KRENCKER, *Die Wallfahrtskirche...*, p. 17, fig. 14, pl. 14. Dans la région du Massif Calcaire, ces logements sont toujours taillés dans la corniche au moment de la pose des poutres.

(2) IDEM, p. 8 s., pl. 6 et 7.

(3) IDEM, p. 20 s. — Le dôme en charpente de Qubbet eş Şaħra à Jérusalem (pl. 27, 2) a 20 m. de diamètre ; il est porté par quatre piliers de 2 m. sur 4 m., qui s'élèvent jusqu'à la corniche terminale du tambour, et par douze colonnes ; l'écart des supports ne dépasse pas 3 m. ; ce premier anneau, circulaire, est entouré d'un second anneau, octogonal, de huit piliers massifs et seize colonnes, et enfin d'un troisième

Il existe pourtant sur place un exemple contemporain, que l'auteur ne mentionne pas, et qui montre avec quelle précaution et quelle habileté les constructeurs indigènes savaient assurer la stabilité d'une couverture polygonale. C'est le baptistère de Qal'at Sim'ân, un octogone de 8 m. de diamètre et d'une hauteur de 13 m. (pl. LXXVI et CLXXXII, 2). Son toit pyramidal à huit pans est parfaitement adapté à la structure de l'édifice, et inséré dans sa maçonnerie par l'intermédiaire de consoles et de colonnettes appliquées (1), qui transmettent les charges de la base du tambour aux quatre angles massifs du cube dans lequel est inscrite la partie inférieure de

anneau, extérieur, octogonal aussi, aux murs épais de 1 m. 75, encore renforcés par des pilastres. Le pont romain en charpente, reconstitué d'après le bas-relief de la colonne de Trajan (fig. 16), peut difficilement être comparé à la couverture de Saint-Syméon : ses arches se contrebutent les unes les autres, et ses deux extrémités s'appuient contre les berges par l'intermédiaire d'arcs et de piliers maçonnés. Il en est de même pour la charpente cintrée moderne (pl. 28, 1), posée sur une plate-forme bétonnée à même le sol, et dont les fermes sont fixées dans des sabots de ciment armé qui contiennent les poussées. Ajoutons que la coupole maçonnée ovoïde (probablement postérieure à la construction) de Saint-Georges à Ezr'a n'a que 9 m. de diamètre ; que la coupole moderne de bois de Saint-Élie, dans la même ville, n'a que 8 m. ; et que celle de Šeqra, également de bois, n'a que 6 m. et demi. La plus grande portée, de 12 m. environ, est attestée pour les quatre martyrions urbains à plan quadrilobé de Boşra, d'Alep, de Séleucie de Piérie et d'Apamée (voir plus haut, p. 262, note 1), dont on ignore d'ailleurs le mode de couverture. Le problème posé par les dernières découvertes de Krencker est donc le suivant : était-il possible, avec les procédés habituels du chantier, de couvrir l'octogone de Saint-Syméon avec ses 27 m. de diamètre, ou bien faut-il y restituer, comme dans les monuments susdits (qui lui sont si inférieurs par leurs dimensions), soit un tétrastyle intérieur, contrebuté par des absides, soit un anneau d'appuis concentrique, qui réduiraient la portée de sa couverture ?

(1) Contrairement à ce qu'on a dit, la fonction de ces colonnettes sur consoles n'est pas purement décorative, mais, tout comme dans les claires-voies des nefs (cf. pl. CXIV), avant tout constructive. Les consoles supérieures, sur lesquelles repose l'anneau de sablières servant de chaînage, décharge la corniche. En même temps, elles assurent une répartition égale du poids de la charpente sur tout le pourtour, et le reportent, par l'intermédiaire des colonnettes, sur les consoles inférieures, elles-mêmes chargées en queue par les piliers d'angle. Le toit est ainsi complètement intégré dans le tambour, mais n'exerce que des pressions insignifiantes sur sa maçonnerie, les charges étant transmises directement sur la partie inférieure de l'octogone.

l'octogone. Ces angles sont à leur tour déchargés par des arcs et des murs transversaux vers l'enceinte du collatéral. Ce petit édifice est un modèle de répartition calculée des charges transmises du sommet de la toiture, par une succession de contrebutements, jusqu'à une large assiette sur le sol.

Le grand octogone du sanctuaire avait sans doute, lui aussi, été composé d'après un schéma semblable, et même plus développé, qui, tout en réduisant la portée de sa couverture, permettait la transmission des poussées et des charges sur des constructions intermédiaires, contrebutées à leur tour, et jusqu'aux murs des collatéraux. Pour la partie inférieure de l'octogone, cette fonction est assurée par les quatre nefs et les quatre chapelles trapézoïdales, avec leurs absides et leurs arcs-boutants. Pour la partie supérieure, il devait exister une construction intermédiaire, à colonnes ou à piliers, qui portait le tambour et son toit ⁽¹⁾, et qui était de forme soit polygonale, comme dans la plupart des sanctuaires à plan central, soit encore quadrilobée, comme dans les grands martyrions urbains d'Apamée, de Séleucie, d'Alep ou de Boşra ⁽²⁾.

De ce dernier sanctuaire, Vogüé avait relevé le plan circulaire, d'un diamètre de 36 m., pratiquement impossible à couvrir ⁽³⁾; et Butler lui

(1) L'hypothèse d'un anneau intérieur aurait encore l'avantage d'expliquer la déviation de l'axe longitudinal de la basilique orientale, qui est de trois degrés environ par rapport à l'axe Ouest-Est du monument (*PAES, II B*, p. 281). Le sanctuaire est en effet implanté à partir de la base de la colonne du Stylite, taillée dans le roc, et cette base n'est pas strictement orientée selon les points cardinaux. Les quatre côtés de l'octogone, sur lesquels s'ouvrent les quatre nefs, ont été disposés parallèlement aux quatre côtés de la base. Ce soin, dans un intérieur aussi vaste que celui du martyrion *dans son état actuel*, était superflu, car on pouvait orienter l'octogone selon les points cardinaux, sans que l'orientation irrégulière de la base fût visible à œil. Mais il n'en est pas de même si l'on suppose l'espace rétréci par un anneau de supports: cet anneau, très proche du socle et de sa balustrade, devait nécessairement être orienté comme lui. On conçoit qu'une telle disposition intérieure ait déterminé celle de l'octogone et des nefs, — sauf cependant celle de la nef orientale, qui, pour des raisons liturgiques, fut orientée (tout au moins dans la mesure où cela se pouvait) sur les points cardinaux.

(2) Ci-dessus, p. 262, note 1.

(3) Vogüé, p. 63 à 67, pl. 22. L'auteur avait cependant proposé sa reconstitution

donnait un anneau octogonal intérieur de 24 m. de diamètre (1); mais, tout récemment, Crowfoot, en dégagant le sol, a fini par reconnaître sa structure véritable : un tétrastyle à piliers d'angle et à quatre absides ajourées à colonnes, qui réduit des deux tiers, de 36 m. à 12 m., la portée de sa couverture (2).

Un dispositif analogue, s'il avait existé à Saint-Syméon, aurait dû laisser au moins quelques traces dans le sol rocheux de l'octogone, couvert aujourd'hui d'un dallage du X^e siècle (3), qui, chose étonnante, n'a pas été démonté par la curiosité des explorateurs. En étudiant les étapes de la construction du sanctuaire, nous avons indiqué schématiquement cette possibilité sur les pl. LXXVII, LXXVIII et CCX. Il ne s'agit là que d'une suggestion pour l'étude future de ce problème, qui après les recherches de Vogüé, de Butler et de Krencker ne demande peut-être, pour être résolu, qu'un dernier examen sur le terrain (4).

avec une rotonde intérieure à huit arcs sur piliers et colonnes intermédiaires, qui portaient le tambour et la coupole.

(1) *PAES, II B*, p. 281 à 286; *Early Churches*, p. 124 à 127. Butler l'avait reconstitué d'après l'unique pilier d'angle qu'il croyait, à tort, avoir reconnu devant le pilastre Nord de l'abside.

(2) J. W. CROWFOOT, *Churches at Bosra and Samaria-Sebaste*, dans *British School of Archaeology in Jerusalem, Supplementary Paper 4*, 1937.

(3) En admettant même que ce dispositif ait disparu dès 526, lors de la transformation, supposée par Krencker, du martyrium endommagé en une cour à ciel ouvert, attestée par Évagrius vers 560.

(4) Cette hypothèse paraît la seule techniquement acceptable jusqu'au jour où le dégagement du sol donnera des certitudes sur la structure véritable de l'octogone. A côté de ce problème, la forme de la couverture semble secondaire, car elle dépend en premier lieu de la reconstitution de l'intérieur du martyrium : Krencker l'a restituée comme une coupole en charpente ; avec la réduction de la portée par des supports intermédiaires, il serait également possible de lui donner la forme d'un toit pyramidal, semblable à celui du baptistère (pl. LXXVII, LXXVIII, CCX).

G. Terrasses du versant oriental du Ğebel Barīša.

51. Situation. — 52. *Kafr Deriān*. — 53. *Me'ez*. — 54. *Kafr 'Arūq*. — 55. *Deir Sēta*. — 56. *Ĥarbanūš et Kefer Binni*. — 57. *'Aršin*. — 58. *Funduq*. — 59. Caractère particulier des petites plaines.

51. Situation (pl. LXXXIX et XCI; CLXXXIV à CLXXXVII; CCIV). — Nous allons présenter maintenant, très rapidement, une série de petites cuvettes arables qui occupent un palier sur le versant oriental du Ğebel Barīša, entre la plaine de Dāna et celle de Rūğ. Elles sont rattachées à la route de Cyrrihus à Apamée par des vallées d'accès facile; d'autre part elles sont reliées entre elles par une piste intérieure commode, qui part de la vallée de Sermada et rejoint la grande route dans la plaine de Funduq (1).

Nous désignerons ces cuvettes, qui sont de véritables petites plaines, par le nom des villages qui les occupent: ce sont du Nord au Sud: *Kafr Deriān*, *Me'ez*, *Kafr 'Arūq*, *Deir Sēta*, *Ĥarbanūš*, et *Kefer Binni*. La plaine d'*'Aršin*, située plus haut, est en contact avec cette dernière. La plaine de *Funduq*, enfin, se trouve au pied de la montagne, entre le Rūğ et la plaine de Chalcis.

Toutes ces plaines ont à peu près le même aspect. Elles sont limitées vers l'Ouest par les pentes élevées et rapides du Ğebel Barīša; elles sont séparées les unes des autres par des cols et des plateaux rocheux facilement accessibles; vers l'Est, le rebord qui les sépare de la grande plaine de Chalcis est moins accusé, mais n'en suffit pas moins à leur donner le caractère fermé des sites de montagne, que nous avons déjà noté à propos de la vallée de Sermada (2).

(1) Sur cette piste, voir ci-dessus, p. 89. Sur la plaine de Funduq, voir plus loin p. 287 s. — Sur la route d'Apamée à Cyrrihus, voir ci-dessus, p. 83 s.; sur les pistes reliant la plaine à la montagne, ci-dessus, p. 88, et plus loin, p. 288.

(2) Ci-dessus, p. 124.

*
* *

52. *Kafr Deriān* (pl. L, 2; LXXXVIII, 1; LXXXIX et XCI; CLXXXIV, 1 à 3 et 5 à 6). — Le village de Kafr Deriān ⁽¹⁾ est situé au pied du Ġebel Bariša, à l'Ouest de sa petite plaine (pl. LXXXIX). Il est entouré d'oliviers, qui occupent à la fois les premières pentes et une partie du sol plat (pl. CLXXXV, 1). Ce village a survécu à la décadence de la région, comme l'atteste l'acte de sa constitution en waqf par le sultan Abou Saïd Khochqadam, en 1466, au profit d'une zaouïa d'Alep ⁽²⁾. Cet acte définit exactement le domaine du village, limité par les terres des villages voisins (pl. LXXXIX): au Sud, par la vallée de Me'ez; à l'Est par les bornes de Sarfūd et de Sermada; au Nord, par les terrains de Babṭa (Babuṭṭa); à l'Ouest par ceux de Ba'cyān (Babi'cyān). Il montre que Kafr Deriān possédait à cette époque, comme aujourd'hui, et sans doute comme dans l'antiquité, des plantations sur les pentes de la montagne, et des champs de blé dans la plaine. Toutefois ses possessions étaient alors plus restreintes qu'à présent, où elles débordent sur les terres des sites abandonnés.

Malgré la disparition presque totale de ses monuments, le village actuel a conservé sa structure ancienne. Ses maisons, construites sur les fondations des villas antiques, en gardent le plan et la disposition, avec leurs grandes cours, leurs façades en pierre de taille, leur ordonnance simple et nette. Un linteau inscrit, remployé dans la mosquée du village, a sans doute appartenu à une église érigée en 529 ⁽³⁾.

A l'Est, sur l'autre côté de la cuvette arable, s'élève le couvent du stylite

(1) Vogüé (Kafr Drian), carte; *AAES I* (Kafr Diyān), p. 116; *PAES, I B* et *PAES, II B* (Kefr Diyān): carte de F. A. NORRIS; Lt. FROMENT, *Carte touristique et archéologique du каза de Ĥārem*, dans *Syria*. XI, 1930, p. 284; *Villes mortes*, (Kfar Deriān), p. 5, 90 à 95; LASSUS, *Sanctuaires* (Kafer Derian), p. 277 et 279; *IGIS*, 578 à 580. Le village actuel avait 630 habitants en 1945: *Répertoire alphabétique des noms des lieux habités, Syrie*, dressé par le Service géographique des Forces françaises du Levant, août 1945. Sur l'identification du nom antique syriaque - KPR DRYN - voir E. HONIGMANN, dans *Zeitschrift für Semitistik*, I, 1922, p. 24, et E. LITTMANN, *ibid.*, p. 185.

(2) J. SAUVAGET, *Alep*, p. 261 s.

(3) *IGLS*, 578.

Mār Yonān, identifié par R. Mousterde et J. Mattern d'après un manuscrit syriaque (1) : nous avons étudié ce couvent dans un chapitre précédent (2). Sa colonne, sa tombe et sa petite chapelle à étage sont entourées d'une enceinte rectangulaire : c'est le programme, réduit au minimum, d'un établissement monastique qui est aussi un centre local de pèlerinage (pl. CLXXXVI, 3 et 5). Nous avons reproduit son plan sur la même page et à la même échelle que celui de Qal'at Sim'an, pour montrer l'identité du programme des deux sanctuaires, malgré l'énorme différence des dimensions et de la composition (pl. L). Ce couvent fut construit dans la seconde moitié du VI^e siècle, très vraisemblablement du vivant de Mār Yonān, comme le prouve le balcon aménagé au-dessus de l'entrée de la chapelle (pl. LXXXVIII, 1) pour permettre aux visiteurs de s'entretenir avec le stylite (3).

Plus au Nord, J. Mattern avait découvert les restes très ruinés d'une grande basilique à colonnes, et probablement à deux tours, laquelle, à en juger par sa situation, pourrait bien avoir appartenu à un autre couvent ou à un autre sanctuaire de pèlerinage (4).

A 1 km. au Sud de Kafr Deriān, sur la piste qui mène à Me'ez, se trouve un socle rocheux, taillé sur le bord de la piste, avec un encastrement destiné à fixer une stèle, qui était peut-être la borne frontière entre les deux villages (5). Un second encastrement paraît avoir contenu une plaque métallique, posée verticalement (pl. CLXXXIV, 6).

(1) WRIGHT, *A Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum*, I, p. 11, col. 2 ; R. MOUTERDE, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, Beyrouth, XVI, 1932, p. 86 ; *Villes mortes*, p. 92 et 93 ; ci-dessus, p. 171 et 172, et pl. L, LXXXVIII, 1 (à corriger sur ces deux planches le nom de Stylite : Jonas, au lieu de Jean ; voir ci-dessous, la note de A. CAQUOT, dans l'appendice III).

(2) Ci-dessus, p. 171.

(3) Rien cependant ne permet de conclure, comme le suggère J. Mattern, qu'il s'agit ici d'un couvent de recluses (*Villes mortes*, p. 92). Il est même probable que l'étage au-dessus de la chapelle n'était pas destiné à l'habitation des moines, mais était une salle de réunion.

(4) *Villes mortes*, p. 93.

(5) Sur les bornes villageoises, voir ci-dessus, p. 130 s., et appendice II, inscr. 8, 8a, 8b, 8c, 8d, 8e et 9 ; pl. CLXIII a et CLXIII b.

*
* *

53. *Me^cez-Ikhkhenis* (pl. XVIII, 5; LIII, 3; LXXXVIII, 2; LXXXIX; XCI; XLVI, 26 et 27; CLII à CLV; CLXIV, 4; CLXXXIV, 2 et 4; CLXXXV; CLXXXVII, 5 et 6; CCIV). — Ce site important, ignoré des expéditions de Vogüé et de Butler, a été exploré en 1929 par les RR. PP. R. Mouterde et J. Mattern (1). Il se trouve à 3 km. au Sud de Kafr Deriān, dans une plaine fermée, qui mesure 2 km. sur 2 km. (pl. LXXXIX; CLXXXIV, 2; CLXXXV, 1 et 2). Il comprend, outre les ruines de l'agglomération antique, les restes d'un petit village musulman médiéval, deux mosquées et un cimetière avec de beaux tombeaux du XIII^e et du XV^e siècle (pl. CLXXXVII, 5 et 6). Nous avons vu que ce village était encore habité dans la seconde moitié du XV^e siècle (2). Aujourd'hui le site est désert et complètement déboisé. Ses terres sont partagées entre les paysans de Kafr Deriān et de Kafr 'Arūq, qui y cultivent des céréales.

Dans l'antiquité, du II^e au VII^e siècle, c'était une vraie petite ville, construite sur un plan régulier, avec de larges rues droites, tracées d'Est en Ouest et coupées par des ruelles perpendiculaires (pl. CLXXXV, 1 et 2). En son milieu s'élèvent trois monuments: l'andrôn, terminé en 129 (3), précédé au Sud par une petite place, jadis bordée de portiques, et qui est flanquée à l'Ouest d'un temple, construit en 157 (4), à l'Est d'un grand réservoir d'eau (5), d'environ 30 m. sur 50 m., creusé à plein-air dans le sol rocheux et entouré d'une balustrade de pierres appareillées (pl. LXXXVIII, 2; CLXIV, 4; CLXXXV, 4 et 6).

Comme le montrent les inscriptions, chacun des deux premiers monuments a été offert par une seule personne: Settia Secunda a offert

(1) *Villes mortes*, p. 95 à 103. Le site avait été visité, par le R.P. Julien, au cours de son exploration de la région, en 1888: M. JULIEN, *Sināi et Syrie*, Lille, 1893, p. 268. Voir aussi FROMENT, *Carte touristique...*, dans *Syria*, XI, 1930, p. 285. *IGIS*, 581 à 586.

(2) Ci-dessus, p. 278, et appendice IV, pl. CLIV et CLV.

(3) *Villes mortes*, p. 100; ci-dessus, p. 29, note 2, pl. XVIII, 5.

(4) *Villes mortes*, p. 101; ci-dessus, p. 15.

(5) *Villes mortes*, p. 100; ci-dessus, p. 45.

les portes, les dallages du portique (c'est-à-dire les poutres monolithes qui formaient la terrasse du premier étage) et les tuiles de l'andrôn⁽¹⁾ ; le temple tout entier a été construit par Mikkalos, dit Zaarouga, fils de Dometius⁽²⁾. Dans les deux cas il est fait allusion au village — *Ikhkhenis* — qui constituait donc une collectivité autonome : ses chefs, les « Anciens », sont nommés dans une inscription inédite comme donateurs du portique de ce même temple⁽³⁾. Remarquons aussi que Settia Secunda, Dometius, et un certain Aurelius, dont on nous propose de faire un *numerarius*⁽⁴⁾, portent des noms latins. Ils appartenaient, ici encore, comme dans tant d'autres cas déjà cités⁽⁵⁾, à une couche sociale romanisée, sans doute celle des grands propriétaires, peut-être d'ailleurs issue de la population locale⁽⁶⁾.

De la façon dont ces trois monuments sont intégrés dans le réseau des rues on peut conclure que leur emplacement avait été prévu dans le tracé même du plan d'Ikhkhenis, fondé par conséquent, ou entièrement reconstruit, au début du II^e siècle, peut-être par les personnages mêmes qui avaient fait don des édifices publics à la communauté⁽⁷⁾.

(1) *IGLS*, 584.

(2) *IGLS*, 581.

(3) Ci-dessous, appendice III, 26 et pl. CXLVI, 26.

(4) *IGLS*, 582. D'après son emplacement, la colonne sur laquelle est gravée l'inscription fait partie du même portique que le linteau portant l'inscription précédente III,26. Aurelius était donc, à côté des presbytres de la commune, l'un des donateurs du portique du temple construit par Mikkalos Zaarouga. Une seconde inscription, inédite, trouvée au même endroit sur le fragment d'un linteau, donne le nom d'un autre donateur (appendice III, 27 ; pl. CXLVI, 27). Sans doute un dégagement, même superficiel, des alentours, permettrait-il de compléter la liste des personnages qui ont pris part à la construction du temenos du temple.

(5) Ci-dessus, p. 84 et 85, 109, 141 et 142, 190 s.

(6) Il est à noter que le temple est désigné non pas, comme à Burğ Baqırha ou à Şeiḥ Barakāt, par les dieux qu'on y vénérât, mais par l'expression τὸν ναὸν τῆς ἰχκηνίσις κώμης, comme propriété du village. Cette dédicace, ainsi que celle de l'andrôn, est gravée à l'endroit le plus en vue de l'édifice, sur le linteau de son entrée principale, comme pour bien souligner la position sociale du donateur.

(7) Notre plan (pl. LXXXVIII, 2), fait d'après un croquis à main levée, n'est correct que pour la situation de l'ensemble, non pas pour les détails des trois édifices.

Cet ensemble monumental de l'époque païenne a constitué pendant plus de 500 ans le centre de la vie villageoise ⁽¹⁾, alors que deux églises n'y ont été bâties qu'à la fin de l'Antiquité : l'une à l'extrémité Est, l'autre à l'extrémité Ouest de l'agglomération.

La première de ces églises est une grande basilique à colonnes et à abside semi-circulaire. L'ampleur de sa composition est remarquable, et cette impression luxueuse est renforcée par le chevet droit, avec sept fenêtres admirablement groupées, par la richesse de l'arc triomphal, des moulures et des chapiteaux ⁽²⁾ : on reconnaît à ces signes l'architecture qui prend son origine à Qal'at Sim'an, mais qui est portée ici à son plus haut point de perfection. L'église est entourée d'une enceinte, où se trouvaient des dépendances aujourd'hui confuses. Au Sud, reliée à son chevet par un portique, s'élève une chapelle monumentale à abside saillante, qui est un baptistère ⁽³⁾. La façade Ouest était précédée d'un porche, probablement entre deux tours, et d'une avant-cour à portiques. Comme nous l'avons dit plus haut, cette église était très vraisemblablement celle d'un pèlerinage local, de même type que Ruweiḥa et Qalblōze ⁽⁴⁾. Elle date des premières décades du VI^e siècle (pl. CLXXXV, 3 et 5).

L'église de l'Ouest ⁽⁵⁾, également à colonnes, à abside et à chevet droit, paraît, à en juger par le style de ses chapiteaux, plus tardive : elle pourrait

(1) Il est impossible, sans fouilles, de déterminer ce qu'est devenu le temple à l'époque chrétienne. Sans doute fut-il désaffecté vers la fin du IV^e siècle, mais, au contraire des temples villageois contemporains de Brād, de Kafr Nābo, de Babisqa et de Šinšarah (ci-dessus, p. 14, n^o 7, 8, 9 et 17), ne fut-il pas détruit, tout au moins pas complètement. En tous cas il ne fut pas, comme ceux-ci, remplacé par une église. Il semble que le téménos et son portique ont fait partie des édifices publics du village jusqu'à la conquête arabe.

(2) *Villes mortes*, p. 97 à 99, fig. 25 et 26, pl. XXXVI et XXXVII ; *IGLS*, 585 et 586. Le plan du R. P. Mattern demande à être complété, surtout par des relévés de la partie occidentale de l'église et de ses annexes.

(3) Plutôt qu'un martyrium, comme le suppose le R. P. Mattern (*Villes mortes*, p. 98). Cf. les baptistères du Saint-Sépulcre, de Gérasa et de Qausīye : LASSUS, *Sanctuaires*, p. 217 s. Voir aussi le baptistère de Qal'at Sim'an : ci-dessus, p. 236 s., pl. LXXXVI et CCIX.

(4) Ci-dessus, p. 32 et note 2.

(5) *Villes mortes*, p. 95 et 96, pl. XXXVI, 1 et 2.

être du milieu du VI^e siècle. Son décor est aussi riche et l'exécution en est aussi soignée, mais elle est beaucoup plus détruite, et il faudrait de dégagements importants pour dresser son plan et pour la dater avec précision. Signalons à côté d'elle un réservoir qui collecte l'eau amenée des premières pentes du Ġebel Barīša, par un aqueduc taillé dans le roc, et qui semble se prolonger comme canalisation souterraine vers le centre du village.

Le vaste champ de ruines est jonché de débris d'édifices, élevés pour la plupart en maçonnerie polygonale, ce qui atteste l'ancienneté de leur construction. D'innombrables portes et portiques encore debout jalonnent le plan en damier de l'agglomération (pl. CLXXXV, 1 et 2). Dans le quartier central — qui contient l'andrôn, le temple et le réservoir monumental — et dans le même alignement que ceux-ci, mais plus à l'Ouest, se trouve un grand édifice partiellement conservé, qui ressemble aux thermes-auberge de Babisqa (1). Il se peut qu'il s'agisse également d'un bain et d'une auberge : ces édifices étaient probablement alimentés par le même aqueduc que l'église de l'Ouest, et cet aqueduc semble poursuivre sa course souterraine jusqu'au réservoir en face du temple (pl. CLXXXV, 1).

Le petit couvent de Me'ez déjà mentionné (2), est situé à l'écart, exactement comme celui de Kafr Deriān, à l'Est de la plaine, sur le plateau rocheux qui sépare celle-ci de la grande plaine de Chalcis. L'absence de tout décor rend difficile sa datation. Toutefois les particularités du plan et de l'appareil rappellent Kafr Deriān, et permettent donc une attribution à la seconde moitié du VI^e siècle, à une époque postérieure à celle des deux églises du village (LIII, 3 ; CLXXXIV, 4). Sur la crête qui domine la plaine de l'Ouest, se dresse une construction isolée, que nous n'avons pas visitée, mais qui pourrait être un second couvent, fortifié au moyen-âge.

Me'ez est l'agglomération principale de notre série, et elle occupe la plus grande des plaines. Son plan ordonné et ses édifices publics attestent sa richesse et son rôle de centre régional dès le début du II^e siècle. Comme dans beaucoup de localités, prospères déjà à cette époque, ses églises sont seulement du VI^e siècle et s'élèvent en marge du village (3). La somptuosité

(1) Ci-dessus, p. 25 et note 6, p. 26 et 27, pl. XIX, 3 et XX, 3.

(2) Ci-dessus, p. 170 et 181, pl. LIII, 3.

(3) Voir plus loin, l'église de Bamuqqa, chap. IV, 11 et 12.

de leur décor et la belle qualité de l'exécution, ainsi que la présence d'un baptistère développé, indiquent que la prospérité et l'importance du village n'avaient pas diminué vers la fin de l'antiquité. Entre ces deux dates le village a certes poursuivi une existence aisée et a continué à s'agrandir, comme le prouve le grand nombre des habitations privées construites au IV^e et au V^e siècle. C'est un bel exemple de vie rurale stable, avec deux époques de plus grande richesse, l'une au commencement et l'autre à la fin.

*
* *

54. *Kafr 'Arūq* (pl. LXXXIX et XCI; CLIV et CLV; CLXXXVI, 1 et 2; CLXXXVII, 3). — *Kafr 'Arūq* (1) est situé à 3 km. au Sud de Me^{ez}, sur un plateau rocheux qui divise en deux sa plaine (pl. LXXXIX et CLXXXVI, 2). Il est habité au moins depuis le II^e siècle : un architecte y signe une construction en 191/192. Une inscription funéraire récemment découverte porte la date d'octobre 238 (2). Aujourd'hui, peu d'édifices restent debout. L'agglomération antique était composée surtout de nombreuses villas indépendantes, dispersées sur une très grande surface.

Comme Me^{ez}, le site a conservé quelques maisons du moyen-âge (3), avec un cimetière et une mosquée. Celle-ci s'élève sur l'emplacement d'une église, peut-être celle des saints Eias, André et Dométios, dont une borne d'asile est datée de 521/522 (4).

Le petit village actuel (5), dont les terres sont passées aux mains des propriétaires fonciers d'Alep, commence à s'entourer de plantations et possède quelques belles maisons neuves en pierres de taille (pl. CLXXXVII, 3).

*
* *

(1) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 239. Comme les deux villages précédents, *Kafr 'Arūq* a été pour la première fois exploré par R. Mousterde et J. Mattern, en 1929: *Villes mortes*, p. 103. Voir également FROMENT, *Carte touristique...*, dans *Syria*, XI, 1930, p. 284. *IGLS*, 587 à 590.

(2) *IGLS*, 588. Ci-dessous, appendice III.

(3) Ci-dessous, appendice IV, pl. CLIV et CLV.

(4) *IGLS*, 589.

(5) *Kafr 'Arūq* avait 272 habitants en 1945 : *Répertoire des noms des lieux habités...*

55. *Deir Sēta* (pl. LXXXIX et XCI ; CXLV, 21 ; CLII à CLV ; CLXV, 2 ; CLXXXVI, 3 à 6). — Les ruines de Deir Sēta ⁽¹⁾ disparaissent aujourd'hui dans la verdure d'une vaste oliveraie créée par un grand propriétaire d'Idlib, qui a couvert d'arbres toute la cuvette arable et les pentes qui l'entourent (pl. CLXXXVI, 3 et 5). Le paysage, entièrement transformé depuis une décade, offre maintenant une image vivante de ce qu'était la région à l'époque de sa prospérité antique, et la réoccupation même du site présente des points communs avec le peuplement antique de la montagne, qui sera l'objet de notre prochain chapitre ⁽²⁾. Cette réoccupation a pour centre, non pas un groupement villageois, mais la ferme. Celle-ci se compose d'étables, de magasins et de la demeure intermittente du maître ; elle est entourée des cabanes de quelques ouvriers agricoles, occupés à soigner et surveiller la plantation (pl. CLXXXVI, 4 et 6). Il s'y ajoute, à l'époque de la cueillette, les huttes des manœuvres saisonniers.

Parmi les monuments médiévaux de Deir Sēta, il faut mentionner une mosquée, un grand cimetière, et la forteresse, appelée « El Qal'a » ⁽³⁾, située à l'Est, sur une crête isolée, d'où elle surveillait la grande plaine et la route d'Apamée à Cyrrhus (pl. CLXXXVI, 5). Elle est aménagée dans une construction antérieure qui semble avoir été un couvent ⁽⁴⁾, élevé lui-même sur des fondations plus anciennes encore, probablement sur celles d'un haut-lieu païen ⁽⁵⁾.

Le village antique comportait une agglomération serrée, au milieu de la plaine, et un grand nombre de villas aux alentours. Ses deux églises datent du VI^e siècle. Celle de l'Ouest ⁽⁶⁾ avait un baptistère carré et était reliée à un curieux édifice hexagonal, que Vogüé a reconstitué avec un anneau inté-

(1) Vogüé, p. 123, 169, 195, et pl. 100, 101, 116, 117 ; *AAES I*, p. 24 et 112 ; *AAES II*, p. 118, 169, 195, 238 ; *AAES III*, p. 43 ; *Early Churches*, p. 128, 129, 153 à 156, 205, 208, 235, 243 ; *I GLS*, 604 et 605.

(2) Ci-dessous, chap. IV.

(3) Ci-dessus, p. 248 (9), et appendice IV, pl. CLIV et CLV.

(4) Ci-dessus, p. 153 (43), et appendice III, pl. CLII et CLIII.

(5) Ci-dessus, p. 15 (18), pl. VII.

(6) Vogüé, pl. 27 ; *AAES II*, p. 278 ; *Early Churches*, p. 155 ; *LASSUS, Sanctuaires*, p. 226.

rieur de six colonnes et une cuve baptismale au milieu — reconstitution sans doute erronée, car dans cette région la cuve est toujours placée non pas au centre du baptistère, mais dans son abside, à l'Est (1) ; du reste, il paraît tout à fait improbable qu'une seule église ait possédé deux baptistères.

Comme les deux villages précédents, Deir Sēta était habité dès le II^e siècle (2), et a connu une dernière période de grande prospérité au VI^e.

*
* *

56. *Ḥarbanūš et Kefer Binni* (pl. LXXXIX et XCI). — Ces deux plaines sont les plus méridionales de notre série. Toutes deux restèrent occupées au moyen-âge. *Ḥarbanūš* (3) est aujourd'hui un gros village musulman du type de la plaine, avec ses maisons couvertes de coupoles coniques ; il n'a presque rien conservé de son passé antique à part des fragments réemployés dans ses murs. *Kefer Binni* (4) est un petit village druze installé dans un champ de ruines de peu d'importance. Les deux villages vivent de la culture mixte des céréales et des plantations et possèdent, outre leurs petites plaines, des champs et des oliveraies à l'intérieur de la montagne.

*
* *

57. *ʿAršīn* (pl. LXXXIX et XCI). — Ce grand village antique abandonné occupe une colline à 1 km. au Nord de *Kefer Binni*, sur un sentier qui rejoint la crête du *Ġebel Barīša* (5). Il se trouve en réalité à l'écart des plaines du versant oriental de cette montagne, et de la piste qui les relie. Nous le

(1) *Early Churches*, p. 151 s. ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 217 s. Cf. ci-dessus les baptistères de *Taqle* p. 202, pl. IX, 2 et LXVI), de *Dār Qīta* (pl. IX, 3) et de *Qal'at Sim'ān* (p. 236s., pl. LXXV et LXXVI) et, ci-dessous, le baptistère de *Bamuqqa*, chap. IV, 11 ; pl. XCIX.

(2) Voir l'inscription funéraire inédite, datée de 141, dans l'appendice II, 21, pl. CXLV, 21.

(3) *AAES I*, p. 26, 91, 114. Village de 700 habitants, d'après le *Répertoire...*

(4) *AAES I*, p. 23, 26, 114. Village de 170 habitants en 1899 (*AAES I*, p. 100), de 360 habitants en 1945 (*Répertoire...*).

(5) R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 214 et 228 ; *AAES I*, p. 26 et 108 ; *AAES II*, p. 198 ; *AAES III*, p. 43 ; *Early Churches*, p. 130 et 131 ; *IGLS*, 621.

mentionnons cependant ici à cause de son caractère intermédiaire entre ces sites et les sites de la montagne qui seront étudiés dans le chapitre suivant.

Depuis le moyen-âge son vaste champ de ruines a servi de carrière aux villages de Ḥarbanūš et de Kefer Binni. Il n'y reste à présent debout qu'une villa à deux étages, du V^e siècle, et la belle abside, seule conservée d'une église du début du VI^e (1). Elle se détache entre deux sacristies saillantes, comme le chevet des églises de Baṣufān (2) et de Banqūsa (3), et elle est décorée d'après le même schéma, simplifié d'une façon assez originale : sa lourde corniche est portée par des conques posées sur des consoles, mais les colonnettes qui les supportent manquent ; trois larges fenêtres enveloppées d'une archivolte continue, occupent presque toute la surface extérieure de l'abside.

Dans ce site resté inexploré depuis le passage de l'expédition américaine en 1899, on n'a relevé jusqu'à présent qu'une seule inscription ; datée de 433, elle est gravée sur un couvercle de sarcophage, fermant une tombe creusée dans le roc (4).

Comme il ressort des textes, 'Aršīn était un village fortifié au moyen-âge, mais sa forteresse n'a pas encore été identifiée (5).

*
* *

58. *Funduq* (pl. XXXVII et XXXVIII ; LXXXIX et XCI ; CLIV et CLV ; CLXIV, 1). — Cette grande plaine (6), de 5 km. sur 2 km. et demi, est située au pied de la pointe Sud du Ġebel Barīša et sépare cette montagne

(1) *Early Churches*, p. 131, fig. 133.

(2) L'église de Saint-Phocas : *PAES, II B*, p. 285 ; *Early Churches*, p. 67, 69 et 70 ; ci-dessus, p. 231, pl. LXXIV.

(3) L'église du Sud : Vogüé, pl. 118 ; *AAES II*, p. 193 ; *Early Churches*, p. 129.

(4) *I GLS*, 621.

(5) C'était probablement 'Aršīn el Quṣūr de Yaqut : G. LE STRANGE, *Palestine under the Moslems*, Londres, 1890, p. 399 ; H. LAMMENS, *Notes de géographie syrienne*, dans *Mélanges de la Faculté orientale de l'Université Saint-Joseph*, Beyrouth, 1906, p. 240 ; R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 214 et 228 ; CL. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des croisades*, p. 156, note 20 ; ci-dessus, appendice IV, pl. CLIV et CLV.

(6) FROMENT, *Carte touristique...*, dans *Syria*, IX, 1930, p. 288.

des contreforts septentrionaux du Ğebel Zāwiye (pl. LXXXIX). Sur son sol uniformément plat et très fertile, les champs de blé alternent aujourd'hui avec les cultures de coton tandis que les oliveraies se développent sur les pentes. Par sa situation comme par son caractère agricole, la plaine de Funduq forme la transition entre les petites plaines de la montagne et les grandes plaines du plateau intérieur. Elle est un point de passage obligé pour la route antique d'Apamée à Cyrhus (1) : celle-ci, montée par les paliers successifs du Ğāb et du Rūğ, y débouchait par un défilé entre Tell et-Telāl et Tell Tūne (2) ; puis, la traversant sur toute sa longueur, elle gagnait par un second défilé la plaine du Nord.

Nous avons déjà mentionné l'importance de Funduq pour les communications locales, antiques aussi bien que modernes, entre le Massif Calcaire et les grandes plaines de l'Ouest et de l'Est (3). D'ici partent de nombreuses pistes : les unes vont vers Ma'arret Mašrīn et les villages de la plaine de Chalcis ; vers Idlib, Er Riḥa et Ma'arret en No'mān, dans le Ğebel Zāwiye ; une autre s'engage dans la vallée de Šelf, entre le Ğebel Bariša et le Ğebel il A'la, et atteint Ḥārim et El 'Amq (4) ; une autre encore traverse le Ğebel il A'la et aboutit dans le Rūğ Armenāz ; enfin une dernière relie les villages ici étudiés du versant oriental du Ğebel Bariša et rejoint par Sermada la route romaine pavée d'Antioche à Bérée et à Chalcis.

Funduq a perdu son rôle avec le développement de l'automobile, qui a drainé les communications locales sur les routes asphaltées, plus commodes et plus rapides malgré leurs grands détours. Jadis gîte d'étape pour les voyageurs et les pèlerins, entrepôt et centre d'échanges entre la plaine et la montagne, son caravansérail délaissé est à présent occupé par un petit village de 120 habitants (5). La construction date du bas moyen-âge, mais elle

(1) Ci-dessus, p. 83 s.

(2) Ce sont deux tells inexplorés (voir index et cartes 3 et 4 à la fin de ce volume). Tell et-Telāl, à l'Ouest, est inhabité ; Tell Tūne, à l'Est, est occupé par un petit village de 90 habitants (*Répertoire...*). Cf. la situation analogue, par rapport à la route, des deux plus anciennes agglomérations de la plaine de Dāna : Tell Ma'mūs et Tell 'Aqibrīn ; ci-dessus, p. 104, 112 et 113 ; pl. CCIV.

(3) Ci-dessus, p. 88.

(4) Voir plus loin, chap. IV, 1 ; p. 293 s.

(5) Il faut aussi mentionner deux autres causes de la déchéance actuelle de Fun-

repose sans doute sur des fondations plus anciennes. Son grand puits (pl. CLXIV, 1) garde des traces d'un appareil antique.

Au-dessus de Funduq, sur la pente du Ġebel Bariša, se dresse une construction isolée que nous n'avons pas eu l'occasion d'examiner; ce pourrait être une forteresse médiévale qui gardait les nombreux défilés de la plaine.

*
* *

59. *Caractère particulier des petites plaines* (pl. LXXXIX et XCI). — Nous avons vu que chaque site dans cette série comporte une plaine fermée qui forme une unité d'exploitation bien limitée, trop faible cependant pour l'importance de ses ruines. Le village établi pour cultiver son sol arable n'aurait pu se développer sans disposer de terrains plus vastes, et la répartition des lieux antiques nous enseigne en effet que leur domaine englobait chaque fois, outre la petite plaine à céréales, des étendues rocheuses de la montagne, où la culture des plantations était la seule possible.

Ces plaines, organisées et florissantes dès le II^e siècle, ne possèdent pourtant aucun vestige monumental antérieur. Pour les mêmes raisons qu'à Dāna et à Qaṭūra, leur brusque essor avait sans doute été préparé par des changements importants survenus dans l'économie de l'Antiochène, dans son régime agricole, comme dans son régime foncier. Mais il faut noter une différence importante. Dans les plaines de Dāna et de Qaṭūra, nous avons vu de grands domaines se constituer au début de notre ère, sur des terres habitées de longue date (1). Ici au contraire, la région semble avoir d'abord été pauvre, faiblement peuplée, peut-être inhabitée: sa mise en valeur est

duq: d'une part l'interruption totale des communications régionales avec la Cilicie, très intenses avant la première guerre mondiale, par les vallées du Qāra Sū et de l'Afrin, et par la vallée de l'Oronte; d'autre part la formation récente des marécages du Rūġ, qui a coupé la liaison directe entre la région d'Apamée et la région d'Alep. La construction d'un réseau de routes locales, très activement poursuivie par l'Etat syrien, et l'assèchement projeté du Rūġ, vont certainement rendre à Funduq son importance ancienne dans la liaison entre les plaines de la Syrie du Nord et la plaine de Ġāb, elle-même en voie d'assèchement.

(1) Ci-dessus, p. 118, 121, 141, 193, 199 et 200.

l'œuvre d'une nouvelle aristocratie rurale, dont l'épigraphie nous montre l'influence dans les affaires villageoises. C'est pourquoi, partout où les ruines permettent de le voir, les riches villas du I^{er} ou du II^e siècle entourent une petite agglomération paysanne, fondée ou entièrement reconstruite à la même époque.

*

La prospérité continue de ces localités connaît son apogée dans la première moitié du VI^e siècle. C'est alors seulement, d'ailleurs, qu'on construit les églises, d'une richesse et d'une perfection technique remarquables. Vers la fin du siècle on constate cependant les signes d'un appauvrissement croissant : les constructions privées se font de plus en plus rares, et les seuls édifices religieux de cette période sont de petits couvents, d'une exécution sommaire et sans décor.

L'époque de l'occupation arabe, de la reconquête byzantine et des croisades n'a pas laissé de traces visibles sur le terrain, à l'exception de quelques ouvrages militaires peu importants. Au XII^e siècle, après l'expulsion des Croisés au delà de l'Oronte, la vie semble renaître dans la région, et nous trouvons sur chaque site des habitations, des mosquées, des cimetières musulmans. L'abondance relative de ces monuments ne peut cependant tromper sur leur valeur. A part les stèles funéraires qui présentent un art local archaïsant ⁽¹⁾, le reste n'est qu'une architecture de remploi ; ces agglomérations paysannes, qui ont subsisté jusqu'à la fin du XV^e siècle, n'occupent qu'une partie insignifiante des champs de ruines antiques, et ne sont même plus reconnaissables à première vue aujourd'hui.

A l'époque ottomane nous constatons une nouvelle régression, une réduction des surfaces cultivées et l'abandon d'un village sur deux : chacun prend la charge de deux plaines. Les villages, diminués en nombre et en population, gardent quelques fragments clairsemés de leurs anciennes oliveraies ; la base de leur économie est toutefois devenue l'exploitation en céréales des plaines elles-mêmes.

De nos jours on assiste à une reprise des plantations, lente et dispersée lorsqu'elle est due à l'initiative des villageois seuls, mais qui aboutit à des

(1) Voir appendice IV.

résultats surprenants lorsqu'elle est menée rationnellement et avec de grands moyens par les propriétaires citadins. Ces efforts individuels n'ont pourtant pas apporté de changements apparents dans la vie paysanne, ni entraîné la réoccupation des sites abandonnés, sauf dans un cas, à Deir Sēta : encore ne s'agit-il là que de l'installation d'une seule ferme, dont le maître réside ailleurs. La population, sensiblement accrue depuis une trentaine d'années, est néanmoins restée attachée à ses villages d'origine et à la culture traditionnelle des céréales, à laquelle elle consacre la plus grande partie de ses terrains. Dans l'ensemble, cette région est de plusieurs décades en retard sur l'évolution des plaines situées à l'Est, au pied de la montagne et en communications faciles avec les villes de l'intérieur.

*

Dans les régions étudiées jusqu'à présent, les villages antiques se partageaient les champs d'une grande plaine et les olivettes à ses abords. Les limites de leurs possessions nous étaient pratiquement inconnues. Ici, sur le versant oriental du Ġebel Barīša, la configuration du terrain nous a permis de déterminer, avec plus de précision qu'ailleurs, le terrain et les possibilités agricoles de chacun des six villages répartis à des distances presque régulières de 3 km. et reliés par une voie locale unique. Leur étude nous conduit aux mêmes conclusions que celle du couvent de Qaṣr el Banāt, dans sa plaine également isolée (1). Les terres arables dont ils disposent suffisent à peine à assurer leur subsistance, encore qu'il faille, lorsque la culture des céréales est seule pratiquée, plusieurs plaines pour nourrir un seul village. Mais pour se développer et accroître leur population, il leur faut sans cesse étendre les plantations sur le flanc de la montagne, jusqu'à faire de l'arboriculture leur culture principale ou même leur culture unique.

C'est dans ces conditions sans doute qu'est née la fortune étonnante de ces plaines, qui a duré près de cinq siècles et dont les traces n'ont pas été effacées par quatorze siècles de déchéance. L'exemple le plus frappant est donné par Me'ez, la plus importante de ces localités, et la mieux conservée : ce village à présent abandonné, était à lui seul plus peuplé dans l'antiquité que la région entière de nos jours.

(1) Ci-dessus, p. 174 et 175.

IV

LES VILLAGES DE LA MONTAGNE

A. *La région de Šelf.*

1. *Situation et caractère.* — 2. *La plaine et les villages des crêtes.*

1. *Situation et caractère* (pl. XC ; XCI ; CXC VII, 3 ; CCVI). — Les plaines que nous avons étudiées jusqu'à présent offrent deux caractéristiques : d'une part elles se trouvaient sur une ligne de grande communication ; d'autre part le caractère intermédiaire qu'elles présentent entre la montagne et le plateau intérieur syrien, se traduit par une économie mixte et par vingt siècles de destinée commune, depuis l'occupation romaine du pays jusqu'à nos jours.

Il existe d'autres types de plaines : ce sont des plaines isolées, enserrées dans le système montagneux, à l'écart des grandes routes et des plaines extérieures. Il est impossible de les étudier sans les mettre en relation avec les sites des crêtes qui les environnent. Nous n'étudierons qu'une de ces plaines, la plaine de Šelf, d'abord à cause de son importance propre, ensuite parce qu'elle nous fournira une excellente introduction à l'étude des villages de la montagne (1).

(1) La plaine n'a jamais été considérée dans son ensemble ; voir R. GARRETT, dans *AAES I* (Wādī Ḥattān), p. 14, 18, 21, 127 ; M. van BERCHEM et E. FATIO, *Voyage*

Le Ğebel Barīša et le Ğebel il A'la sont séparés par un système de gorges et de vallées profondes, où chemine une piste difficile qui va de Funduq, station de la route d'Apamée à Cyrrihus, vers Ğārim au bord de la plaine de l'Amq (pl. XC et XCI). Ces défilés s'élargissent, au milieu de leur parcours, pour former la plaine de Šelf, étendue du Nord au Sud sur 8 km., et large d'un km. en moyenne (1).

L'impression, dans cette plaine, est celle d'un isolement véritable : la paroi du Ğebel il A'la, à l'Ouest, monte presque verticalement à près de 300 mètres. A l'Est, le Ğebel Barīša, moins haut, est presque aussi hostile. L'accès à la montagne paraît fermé (pl. CXCVII, 3 et CCVI). Sauf les trois villages échelonnés dans la vallée (2), on ne voit aucune habitation : les pentes paraissent désertes et cachent aux yeux la richesse extraordinaire des ruines qui occupent les sommets.

Aussi le contraste est-il saisissant lorsque, ayant gravi le Ğebel il A'la, on domine les hauteurs (pl. XCI). On découvre tout à coup que cette région était la plus peuplée du Massif Calcaire dans l'antiquité : aux trois villages de la plaine correspondent une cinquantaine de villages de crêtes (3).

en Syrie, I, p. 70 ; Lt. FROMENT, *Carte touristique et archéologique du caza de Ğārem*, dans *Syria*, XI, 1930, p. 285 ; cf. ci-dessus, p. 59.

(1) Sur cette route, qui était carrossable, voir ci-dessus, p. 88 et note 3 ; p. 288.

(2) De ces trois villages, Ğattān, au Nord, occupe une colline au milieu de la plaine, face à Qalblōze ; Serdīn, au centre, est au pied du Ğebel il A'la, au-dessous de Behyo ; Ma'arret Šelf, au Sud, est sur les premières pentes du Ğebel Barīša. Les deux premiers villages vivent essentiellement de la culture de céréales, à laquelle s'ajoute, depuis quelques années, celle du coton ; ils possèdent en outre quelques jeunes plantations d'oliviers. Ma'arret Šelf, le plus fortuné, partage avec Kaukanāya la partie Sud de la grande oliveraie qui occupe la crête du Ğebel Barīša (pl. XC et CLXV, 3). Ses champs plus humides à cause de la légère pente de la plaine (qui est de 6 m. environ sur 8 km. de longueur), retiennent plus longtemps les pluies hivernales et permettent des cultures plus variées (outre le froment et l'orge, des vesces, des fèves, etc.) et même quelques cultures maraîchères. Ces trois villages possèdent des puits, qui sont aussi la seule ressource en eau pour les habitants de la montagne pendant les années de sécheresse. Ğattān a aujourd'hui 400 habitants, Serdīn 360, Ma'arret Šelf, 725 (*Répertoire des noms des lieux habités...*). Sur ces trois villages, voir *AAES I*, p. 14, 18, 21 à 25 ; *AAES II*, p. 108 ; van BERCHEM et FATIO, I, p. 70 ; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 285 ; *IGLS*, 593, 594, 640, 641.

(3) Notre croquis topographique, pl. XC, ne présente que les villages les plus

Malgré le désordre apparent du relief, le voyageur qui emprunte la plaine de Šelf et les gorges entre Funduq et Ḥārim, se trouve conduit par le terrain : c'est un passage obligatoire. D'autre part il s'aperçoit bientôt que malgré la fermeture apparente des montagnes, chaque village des crêtes est relié à la plaine par un sentier, souvent extrêmement abrupt et incommode, mais très marqué et fréquenté. Sur chaque crête, les villages sont reliés entre eux par des sentiers assez commodes qui restent presque à la même altitude, et qui, parallèles à la route de la plaine, la doublent sur tout son trajet (pl. XC et CCVI).

La plaine est entièrement consacrée aux céréales. Les crêtes sont, aujourd'hui encore, parsemées d'oliviers. Les pentes sont nues. Il y a opposition totale entre la plaine et la montagne, entre deux agricultures et deux économies.

*
* *

2. *La plaine et les villages des crêtes* (pl. XC ; C ; CLXVI, 2 et 4 ; CXC VII, 3 ; CCVI). — Si pourtant on considère à la fois les villages de la plaine et ceux des deux lignes de crête, et si l'on consulte leurs vingt-huit inscriptions datées (1), on constate un développement historique commun, qui permet de les traiter comme un ensemble.

On a quatre inscriptions du second siècle, toutes quatre funéraires. Les deux premières, à Bšendlāya, en 134, nomment un certain Tiberios Claudios

rapprochés de la crête. Pour la liste complète des sites de cette région, voir l'index et la carte 3, à la fin de ce volume.

(1) En voici la liste, présentée dans l'ordre chronologique, avec, entre parenthèses, les numéros de *IGLS* : Bšendlāya, de 134 (638 et 639) ; Qerqānya, de 146 (592) ; Kefr Fenše, de 189 (610) ; Kfeir, de 230 (appendice II, inscr. 22) ; Beriš-Nord, de 231 (appendice II, inscr. 24) ; Teltīta, de 246/247 (644) ; Kaukanāya, de 335 (600) ; Ma'arret Šelf, de 336/337 (594) ; Ğuwanīye, de 340 (612) ; Kaukanāya, de 349 (596) ; Turlāḥa, de 363/364 (575) ; Kaukanāya, de 369 (598) ; Ğuwanīye, de 374 (611) ; Kaukanāya, de 378 (595), et de 384 (602) ; Ğuwanīye, de 398 (617) ; Kaukanāya, de 431 (597) ; Serdīn, de 434/435 (640) ; Bettir, de 475 (629) ; Ḥerbet Ḥasan, de 507 (*AAES IV*, inscr. 6) ; Bašmišli, de 536/537 (571) ; Kaukanāya, de 552 (603) ; Bašmišli, de 553 (572) ; Ğuwanīye, de 554 (618 et 620) ; Bšendlāya, de 554 (635) ; Teltīta, de 570 (642).

Sosandros et sa femme (1); la troisième, à Qerqānya, en 146, nomme un Antonius fils de Seleucos (2); la quatrième, à Kefr Fenše, en 189, un Antiochos (3). Ces personnages appartiennent évidemment à la même classe sociale et ont la même origine que les grands propriétaires attestés par les tombeaux des plaines de Dāna et de Qaṭūra et par les dédicaces de Meʿez (4). Leurs noms mêmes, d'aspect macédonien et latin, sont analogues.

Le III^e siècle est représenté par trois inscriptions: la plus ancienne, à Kfeir, est funéraire, de 230 (5); la seconde, à Beriš-Nord, est gravée à l'entrée d'un édifice de réunion qui est probablement un andrôn, et est datée de 231 (6); la troisième, à Teltīta, est funéraire, datée de 246/247 (7).

Plus étonnante est la série que forment dix inscriptions qui s'espacent entre 335 et 398, et témoignent d'un nouvel essor de la région au IV^e siècle. La première en date, celle de 335, à Kaukanāya, reste en vérité incertaine (8), mais l'inscription suivante, celle de 336/337, à Maʿarret Šelf, est contemporaine de celle de Qaṭūra: ce sont les deux plus anciens textes chrétiens de la région. Toutes deux renferment d'ailleurs une affirmation de foi de forme élémentaire: « O Christ, sois secourable » (9). Parmi les autres inscriptions se trouve la fameuse inscription de 369 à Kaukanāya: « à Eusebios, Chrétien » (10). Nous avons donc, à une époque où d'ordinaire l'épigraphie est

(1) *I GLS*, 638 et 639.

(2) *I GLS*, 592.

(3) *I GLS*, 610.

(4) Ci-dessus, p. 85, 106, 109, 120, 121, 122, 190, 191, et p. 280.

(5) Inédite, voir appendice II, 22 et pl. CXLV, 22.

(6) Inédite, voir appendice II, 24 et pl. CXLVI, 24. Sur l'édifice à l'entrée duquel elle est gravée, voir ci-dessus, p. 29, note 2, et, plus loin chap. IV, 15; voir aussi les pl. XVIII, 1 et CCII, 2.

(7) *I GLS*, 644.

(8) *I GLS*, 600 (et bibliographie). Publiée pour la première fois en 1849, elle n'a été retrouvée ni par Vogüé, ni par Prentice, ni par le R. P. Mouterde. Il n'est donc pas possible de vérifier si elle appartenait véritablement à une église, ce qui nous paraît improbable.

(9) *I GLS*, 594 et 443. Ci-dessus, p. 184 et 193. Sur l'expansion du christianisme dans le Massif Calcaire, voir ci-dessus, p. 145, note 2.

(10) *I GLS*, 598.

pauvre, l'attestation d'une population nombreuse et d'un christianisme bien établi (1).

Si l'on examine les monuments, c'est aussi au IV^e siècle que semblent remonter les tombeaux et les habitations, d'un aspect homogène (2). Quant aux églises de la même époque, il est remarquable, dans cette région, de ne pas trouver parmi elles la basilique à trois nefs, qui est ailleurs la forme courante du sanctuaire chrétien (3), mais de rencontrer en revanche un type purement local, celui de l'église à nef unique (4). — Ce tableau, notons-le, est en contraste avec celui qu'offrent les villages des crêtes du Ğebel Sim'ān à la même époque : peu d'inscriptions datées (5), mais beaucoup de basiliques à trois nefs, dont les plus anciennes remontent jusqu'au milieu du IV^e siècle (6).

Au V^e siècle, où les inscriptions sont rares (7), l'architecture ecclésiastique rentre dans la norme, et, à partir de cette date, à côté d'églises à nef

(1) Kaukanāya, qui à elle seule a fourni la moitié des inscriptions du IV^e siècle, était dans l'antiquité l'agglomération principale sur la crête du Ğebel Barīša, tout comme Me'ez l'était sur le versant oriental de cette même montagne. Des recherches exhaustives sur place fourniront sans doute de nombreuses autres inscriptions de cette période. Malheureusement les ruines, restées inexplorees depuis le passage de Butler en 1899, se détériorent rapidement depuis la réoccupation récente du site par des paysans venus de Ma'arret Šelf. Voir VOGÜÉ, pl. 96 à 99, 103 à 106, 112, 120 ; *AAES I*, p. 20 à 24 et 118 ; *AAES II*, p. 109, 146, 173, 174, 179, 213, 271 ; *AAES III*, p. 58 à 62 ; *Early Churches*, p. 55, 136, 189 et 190 ; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 285.

(2) Voir, plus loin, chap. IV, B, C et D, la description des villages de Bamuqqa, de Qirqbīze et de Beḡyo.

(3) La seule exception, malheureusement insuffisamment étudiée, est l'église Nord de Banqūsa : *AAES II*, p. 88.

(4) Voir plus loin, chap. IV, 16 à 20, l'étude de l'église à nef unique de Qirqbīze.

(5) On connaît, dans le Ğebel Sim'ān, quatre inscriptions du IV^e siècle : à Kafr Nābo, de 308 ; à Sinḡar, de 349/350 ; à Fafertīn, de 372 ; à Kalōta, de 387 (*IGLS*, 375, 396, 389, 381).

(6) A Sinḡar (chevet réaménagé au VI^e siècle), à Baṡūṡa, à Ḥarāb Šams (reconstruite au V^e siècle), à Burḡ Ḥeidar, à Fafertīn, à Kafr Nābo, à Baṡufān, à Baṡamra, à Brād, à Surqānya : voir *PAES, II B*, p. 334, 330, 323, 288, 327, 294, 285, 325, 305, 326 ; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 168, et, dans le présent ouvrage, pl. IX, 1 ; XI, 1 ; XV ; CLVII, 1 ; CCVII, 5.

(7) Trois inscriptions datées du V^e siècle : à Kaukanāya, de 431 ; à Serdīn, de 434/435 ; à Bettir, de 475 : *IGLS*, 597, 640, 629.

unique, on construit des basiliques à trois nefs. Certaines d'entre elles sont des basiliques à piliers (pl. XI, 2 et 5 ; XCIX ; CVIII, 1 ; CXII ; CXIV ; CLVII, 3 ; CXCVI), et l'on peut croire que c'est d'ici que ce type d'édifice s'est répandu dans le Massif Calcaire (1).

Il faut remarquer également que la région que nous étudions est celle où le métier du constructeur est parvenu à sa plus haute perfection, qu'il s'agisse de la conception de l'architecture, de la composition, ou de l'appareillage des blocs. Le décor lui-même évite la surcharge qu'il n'a pas toujours évitée ailleurs. Malgré la richesse de son répertoire, il reste toujours proportionné à l'édifice, et subordonné à sa fonction d'ornement (2). Son exécution est d'une maîtrise et d'un naturel parfaits (pl. CLVIII, 3 ; CLIX, 1 et 2 ; CLX, 1 et 2 ; CXC, 3 ; CXCI, 3 ; CXCVIII ; CCII, 3).

A la différence de ce que nous avons vu jusqu'ici, ce n'est pas en fonction de la plaine que ces villages des crêtes s'organisent. Ils peuvent y trouver une partie de leurs céréales ; leurs habitants peuvent y descendre pour rejoindre la route et écouler leurs produits ; ils n'en dépendent pas organiquement.

(1) Ci-dessus, p. 17. Les basiliques à piliers, dans cette région, sont à Qalblöze, à Bettir, à Bašmišli et à Ğuwaniye : *Early Churches*, p. 71 et 72, 141 et 142, 144. Deux autres, inédites, sont à Bamuqqa et à Beħyo : ci-dessous, chap. IV, 11 et 30 ; pl. XI, 5, XCIX, CXII, CXIV. Dans le Ğebel Sim'an on ne connaît que deux basiliques à piliers, à Fidre et à Brād : *Early Churches*, p. 71 et 142 (plan corrigé de cette dernière église, sur notre planche XI, 4). Notons que l'église, datée de 602, de Šeiħ Sleimān, est en réalité une église normale, à travées étroites, dans laquelle les colonnes ont été remplacées par des piliers (*PAES, II B*, p. 337). Dans la partie antiochénienne du Ğebel Zāwiye, une seule basilique à piliers est connue : c'est la grande église du VI^e siècle à Ruweiħa (*PAES, II B*, p. 142 à 148 ; *Early Churches*, p. 145 à 147). Aucune église de ce type n'a été découverte dans la partie apaméenne de cette montagne ; par contre, dans l'Apamène, en dehors du Massif, il existe une église à piliers à Deir Šoleib (J. MATTERN, R. MOUTERDE, A. BEAULIEU, *Dair Šolaib*, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, Beyrouth, XXII, 1939, p. 17 s.). Les églises à piliers sont nombreuses, à partir du V^e siècle, dans la région basaltique de la Syrie du Nord-Est (*PAES, II B* et *Early Churches, passim*). A l'époque justinienne, leur plan est adopté pour les « cathédrales » des grands centres syriens de pèlerinage, à Cyrrhus (inédite) et Rešāfe (H. SPANNER et S. GUYER, *Rusafa, Die Wallfahrtsstadt des heiligen Sergios*, Berlin, 1926, p. 22 s. et 52 s.).

(2) Sur le décor, voir ci-dessus, p. 48 s.

Dans la plaine de Dāna, nous pouvions rattacher les oliveraies des hauteurs aux villages de la vallée; on serait plutôt tenté ici de faire dépendre les cultures de céréales, dans la plaine, des villages de la hauteur.

Les trois villages de la plaine de Šelf, qui sont encore habités, ne gardent que quelques traces de leur passé. Il reste surtout des tombeaux, des hypogées pour la plupart: il y a toutefois à Ma'arret Šelf, village mieux conservé que les deux autres, un mausolée du IV^e siècle, à moitié taillé dans le roc et couvert par une pyramide portée sur des arcs (1): c'est le type intermédiaire entre les mausolées tétrastyles païens, et les pyramides sur salle fermée du V^e et du VI^e siècle, si nombreuses dans le Ğebel Zāwiye (2). Ici encore nous saisissons le caractère de transition du IV^e siècle.

Les villages de crête se trouvent à peu près à la même altitude: à 500 m. environ au Ğebel Bariša, entre 600 et 700 au Ğebel il A'la (pl. CCVI). Les petites étendues de terre arable qu'on y trouve ont peut-être servi de centre aux installations primitives, mais la culture des céréales n'aurait pu, même au début, suffire à leur existence. De toute nécessité, ce qui leur a permis de vivre, c'est la culture de l'olivier, dont témoignent encore d'innombrables pressoirs. Les vignes sont rares aujourd'hui, et semblent n'avoir joué, dans le passé, qu'un rôle secondaire dans cette partie du Massif (3).

De nos jours, ces villages sont ou totalement inhabités, ou si peu peuplés que les constructions antiques n'ont pas subi de dommages graves (4). La structure du site antique reste partout discernable, et beaucoup de bâtiments sont dans un excellent état. Il nous suffira de les classer chronologiquement, d'en définir l'usage, et de mettre le site dans le cadre qui l'entoure pour apercevoir l'organisation sociale et économique de la région. Souvent on pourra

(1) Semblable au tombeau daté de 398, à Ğuwaniye (AAES II, p. 109): voir FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 285, fig. 1; LASSUS, *Sanctuaires*, pl. XXI, 6. Cf. ci-dessus, p. 35 et 36.

(2) Ci-dessus, p. 36, note 3.

(3) Seul des villages actuels, Bašmišli possède quelques vignobles sur le versant Nord du Ğebel Bariša. La grande région des vignes se trouve, comme nous l'avons dit plus haut (p. 71 et note 1, pl. XXXI), plus loin, à l'Est, au pied de la montagne, et dans les plaines du plateau intérieur. Il existe en outre des vignobles dans la partie Sud du Ğebel il A'la, face au Rūĝ Armenāz.

(4) La seule agglomération importante est ici Qerqānya, située sur la crête du

suivre le développement du même site à travers toute la durée de son existence.

Ces circonstances favorables nous ont amené à choisir dans cette région-là, de préférence à toute autre, les trois sites de montagne dont nous voudrions présenter une étude un peu plus détaillée. Nous avons choisi Bamuqqa, Qirqbize et Beħyo, non pas que nous les ayons relevés en plus grand détail, mais à cause de leur étendue restreinte, de leur abandon par les hommes, de la variété de leurs monuments, de leur chronologie bien assurée, et enfin, de l'intérêt de leur situation. Appartenant à la même région, ils présentent entre eux des rapports qui nous aideront à établir des conclusions communes.

Ces villages des crêtes ne sauraient être étudiés par la même méthode que ceux des plaines. Dans les plaines, il fallait grouper les sites analogues pour tirer de l'ensemble la leçon valable pour chacun, non sans l'appui des textes et des inscriptions. Dans les montagnes au contraire, l'étude individuelle des sites se suffit.

Gebel Barīša, au milieu de la grande oliveraie qui s'étend à une dizaine de kilomètres entre Dēhes, au Nord, et Kaukanāya, au Sud (ci-dessus, p. 68, pl. XXXII et XC). Avec ses 1000 habitants, c'est une véritable petite ville, centre de la production huilière de la région, et siège d'une famille de grands propriétaires d'Alep, à laquelle appartient la plus grande partie de cette plantation. Qerqānya est depuis peu reliée, par Serdīn et Ḥattān, à la grande route d'Alep à Ḥārim. Sur Qerqānya, voir *AAES I*, p. 119; *AAES II*, p. 5; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 285. Les autres agglomérations de la crête du Ğebel Barīša sont des villages de petits planteurs, exploitant la même oliveraie sous la dépendance de Qerqānya. Nous les énumérons du Nord au Sud, d'après nos cartes (pl. LXXXIX et XC), en donnant entre parenthèses le nombre de leurs habitants d'après le *Répertoire des noms des lieux géographiques*: Barīša (515), Rab'eita (110), Raḍwe (180), Buzġār (120), Kaukanāya (93). Sur le versant Nord de la même montagne se trouvent en outre Bašmišli (187) et Ṭurlāħa (93). Sur ces sites, voir: *AAES I*, p. 109, 122, 111, 118, 109 et 127. — Les villages de la crête du Ğebel il A'la sont plus nombreux mais plus petits et beaucoup plus pauvres que ceux du Ğebel Barīša. Ils sont exclusivement peuplés par des Druzes, réfugiés dans cette montagne depuis des temps très reculés (*AAES I*, p. 99 et 100). Voici la liste de ces villages, avec l'indication du nombre de leurs habitants, relevé par R. GARRETT, en 1899, et par le *Répertoire...*, en 1945: Benēbil (70-119), Qalblōze (150-140), Bšendlente (10-42), Kefer Kīle (30-72), Bšendlāya (30-48), Ma'šarte (?-40), Kafr Māres (40-48), Teltīta (20-65), Helle (?-60), Kūku (50-95). Voir *AAES I*, p. 110, 116, 117, 119, 120, 124.

B. *Bamuqqa.*

3. *Le site.* — 4. *Le début de l'agglomération : la villa.* — 5. *Les dépendances de la villa.* — 6. *Le pressoir.* — 7. *Le tombeau.* — 8. *Date et caractéristiques de la villa.* — 9. *La villa de Bamuqqa et les premières installations dans la montagne.* — 10. *Le village.* — 11. *La dernière construction : l'église.* — 12. *Origine et évolution de Bamuqqa.*

3. *Le site* (pl. LXXXIX à XCIII ; CXXXV, 26 ; CLXV, 4 ; CLXXXVIII ; CCIV). — Deux ravins, dans le prolongement l'un de l'autre, montent l'un de l'Est, de la vallée de Sermada (pl. CLXXI, 4), l'autre de l'Ouest, de Ḥarrān, qui est situé dans la plaine de Yeni Šehīr, l'ancienne Imma (pl. CLXVI, 4). Ils se rejoignent au sommet de la crête du Ġebel Barīša (pl. CCIV), au temple de Burğ Baqirḥa (1).

De là part vers le Sud la grande crête du Ġebel Barīša. Le seul village encore habité de nos jours, est ici Bašmišli (2), d'où plusieurs promontoires, couronnés de sites antiques abandonnés (3), se détachent de la crête, vers l'Est comme vers l'Ouest (pl. XCIII) : c'est sur l'un d'entre eux que se dressent, à 500 m. au Nord-Ouest de Bašmišli, les ruines de Bamuqqa (4).

Ce promontoire domine vers le Nord comme vers l'Ouest des ravins très

(1) Sur le temple et le village de Baqirḥa, voir ci-dessus, p. 14, 106, 110 et pl. VII, VIII, XCIII, CLXVI, CLXXIII et CCII, 1.

(2) *AAES I*, p. 14 à 17 et 109 ; *AAES II*, p. 62, 79, 231, 239, 252, 269 ; *AAES III*, p. 66 et 67, inscr. 46 et 47 ; *IGLS*, 571 et 572 ; ci-dessus, p. 15 (14) et p. 298, note 4. Village de 187 habitants (*Répertoire...*).

(3) Ce sont, parmi les plus proches, le temple et le village déjà mentionnés de Baqirḥa, les ruines de Bašakūḥ, de Ḥerbet Šarqiye (Ḥraybet) et de Babuṭṭa (*AAES I*, p. 109). Les terres de ce dernier village voisinaient dans l'antiquité et au moyen-âge, avec celles du village de Kafr Deriān, situé au Sud-Est : ci-dessus, p. 278 et note 1.

(4) *AAES I*, p. 15, 16 et 109 ; *AAES II*, p. 63, 79, 208 ; *AAES IV*, p. 197, inscr. 24 ; *Early Churches*, p. 136 et 152 ; ci-dessous, appendices I, 26 ; II, 25 et IV.

profonds (pl. XCII) ; vers le Nord-Ouest s'ouvre une vue magnifique sur la plaine de l'Amq (pl. CLXV, 4). Le sommet, légèrement convexe, offre pourtant une large cuvette de terre arable, d'environ 400 mètres sur 200, dont le Nord est occupé par le village antique. Autour de cette cuvette, toute la surface du promontoire est craquelée ; de grandes fissures marquent la direction Nord-Ouest Sud-Est ; l'orientation générale des craquelures est perpendiculaire à ces fissures (pl. CLXXXVIII, 2). Toutes ces fentes sont remplies de terre cultivable, résultat de la décomposition du calcaire : les paysans de Bašmišli y cultivent péniblement quelques céréales. En mars et en avril, le promontoire — comme l'ensemble de la région — est couvert d'une verdure légère qui disparaît dès le mois de mai, après la moisson.

Il n'y a d'arbres sur le promontoire que ceux du petit bois sacré qui entoure le sanctuaire musulman de Šeiḥ Ḥalīl Šādeq. Ce sanctuaire est constitué par une villa du I^{er} siècle ⁽¹⁾, qui forme l'objet principal de ces pages, et dont l'étude est rendue difficile par le fait que toute atteinte aux arbres du bois sacré, fût-elle minime, passe pour un sacrilège ⁽²⁾. Ce bosquet permet d'imaginer l'aspect de la région avant sa mise en valeur systématique par des plantations : il est formé de chênes-verts, hauts de 6 à 8 m., mais dont le tronc noueux pousse avec peine, et ne dépasse pas 20 cm. de diamètre. A l'Est du village, une clairière rectangulaire de 60 m. sur 120 m. est ménagée dans les arbres, en avant d'une belle stèle funéraire arabe du XII^e siècle (pl. XCII), qui très vraisemblablement est à l'origine du sanctuaire ⁽³⁾.

*

(1) Dans la salle du rez-de-chaussée de la villa, les deux placards à droite de l'entrée forment une sorte d'autel sur lequel sont posées quelques lampes primitives à huile. Sur les petits sanctuaires rustiques et leur rôle dans la vie de paysan, voir J. WEULERSSE, *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*, Paris, 1946, p. 228.

(2) C'est à ce sanctuaire que la villa de Bamuqqa et le village entier doivent leur bon état de conservation. Même dans les monuments renversés par les tremblements de terre, aucune pierre n'a été soustraite par les villageois. Pour la même raison sans doute le site est resté inhabité, tandis que les ruines voisines de Bašmišli sont progressivement absorbées par l'extension du village moderne.

(3) AAES IV, p. 197, inscr. 24. Le nom du défunt gravé sur la stèle est Ḥusein ibn Ḥalīl.

L'ensemble des ruines comporte quatre parties (pl. XCII) :

1. Une villa isolée, avec sa cour, ses dépendances et son pressoir, établie sur l'élévation rocheuse au milieu de la cuvette ;
2. Au Sud de la villa, une grande citerne et un hypogée monumental ;
3. Au Nord de la villa, une agglomération de seize fermes ;
4. Au Nord de cette dernière, à l'écart, une petite église.

Dans le village, parmi des ruines assez confuses et qui demanderaient une longue étude, subsistent quelques constructions bien conservées. Un examen de leur appareil permet d'affirmer que la plupart appartiennent au IV^e, au V^e et au VI^e siècles. L'église, elle, est de la fin du VI^e siècle ou peut-être même du VII^e. Par contre, la villa et le tombeau ne sont certainement pas postérieurs au second siècle. Nous constatons donc que, pendant deux cents ans au moins, ils restèrent probablement les seules constructions monumentales du site.

*
* *

4. *Le début de l'agglomération : la villa* (pl. XCII ; XCIV, 1 ; XCV à XCVII ; CLXXXIX, 2 ; CXC). — La villa ⁽¹⁾ comporte une enceinte rectangulaire de 27 mètres sur 22, avec deux entrées : l'une à l'Ouest pour l'habitation, l'autre au Sud en face du pressoir. Un bâtiment d'habitation occupe l'angle Nord-Est ; une écurie lui est annexée. Dans l'angle Sud-Ouest de la cour se trouve une petite étable (pl. XCV).

Cette villa est un des monuments les plus intéressants de toute la région, et son étude complète contribuerait sans doute à éclairer la question des origines de l'architecture locale. Malheureusement à l'intérieur de l'enceinte les arbres forment un véritable taillis difficilement pénétrable, où la surveillance jalouse des gens de Bašmišli interdit de casser la moindre branche. Notre relevé est donc très sommaire.

L'habitation, qui mesure 7 m. 60 sur 8 m. 15, comporte un rez-de-chaussée et un étage. Elle est complètement fermée vers l'extérieur ; son entrée est au Sud, dans la cour (pl. CLXXXIX, 2 et CXC, 3). Le rez-de-chaussée se compose d'une salle, précédée d'un vestibule, qui contient un escalier de

(1) Ce monument a été mentionné, mais non étudié, par Butler : *AAES II*, p. 79.

Pierre. L'étage contient aussi une salle, de mêmes dimensions, précédée, au-dessus du vestibule, par un portique. Le seul éclairage du rez-de-chaussée se fait par la porte, à travers le vestibule. A l'étage il y a trois fenêtres, toutes petites, très haut placées, percées irrégulièrement dans les parois Nord, Est et Ouest ; ce ne sont en réalité que des ouvertures d'aération : la lumière, ici encore, venait surtout de la porte, au Sud. Au rez-de-chaussée comme à l'étage, la porte de la salle est très ornée, ce qui ne laisse pas de surprendre, vu qu'elle était complètement masquée de l'extérieur par le vestibule comme par le portique (pl. XCV et CXC, 3).

Tout, dans cet édifice, contribue à lui donner un caractère d'exception : sa situation dans l'angle de la cour, sa position par rapport aux entrées, le plan presque carré des deux vastes salles qui en occupent respectivement les deux étages ; enfin l'appareil extraordinairement soigné des murs, fait d'assises hautes, droites, parfaitement régulières, évidemment établies d'après un plan préconçu (pl. XCVI ; XCVII, 1 ; CLXXXIX, 2). Au contraire de l'usage local, les murs ne reposent pas directement sur le roc, mais bien sur un socle qui les déborde un peu. Ils sont lisses, mais bordés, en bas par une légère feuillure, qui fait le tour de l'édifice, et le détache de son socle avec un raffinement singulier. Puis chaque étage comporte seulement trois hautes assises, cependant qu'une assise plus basse, dans laquelle sont logées les poutres, sépare les deux étages. Une haute assise de couronnement, sans corniche, portait la toiture. Aux angles sont taillés des pilastres, très peu saillants, ornés de chapiteaux toscans délicatement moulurés ; ils marquent eux aussi la composition, puisqu'ils paraissent porter l'assise intermédiaire d'une part, le couronnement d'autre part. C'est comme un rappel des ordres classiques superposés, qui se manifeste dans la structure.

L'assise de couronnement contenait les fermes de la toiture : comme les encastremements la traversent de part en part, il faut que le toit ait dépassé l'aplomb du mur. Ces trous, régulièrement disposés, forment deux paires, qui divisent la façade en trois. Le toit était donc porté par les deux gables et deux fermes doubles. Un dernier encastrement au milieu indique l'existence d'une ferme simple, destinée seulement à soutenir la couverture en tuiles. Nous donnons la reconstitution de cette toiture, qui formait auvent sur les

quatre façades (pl. XCVI et XCVII, 2). Notons encore que l'inclinaison du double versant de la toiture est moins raide que dans la plupart des constructions antiques de la région.

Cette forme de toit se trouve quelquefois dans la région, mais seulement dans les maisons et églises de type ancien (1). Elle exige des poutres d'une dizaine de mètres au moins (avec le dépassement), et une charpente très calculée. Or la même forme rustique, à faible pente et à forte saillie, sans corniche, est courante dans les villas de plaisance représentées par les peintures et les mosaïques du début de notre ère (2). Elle est aujourd'hui encore en usage dans les pays méditerranéens : dans la Syrie du Nord elle est caractéristique de la région côtière d'Antioche, tant dans la ville qu'aux environs (3). Il est donc probable qu'elle fût importée, au début de notre ère, de cette dernière ville dans le Massif Calcaire pour remplacer le toit en terrasse de l'architecture locale (4).

A l'intérieur, les parois des deux étages contiennent, dans leur épaisseur, des placards. Les blocs où ils sont ménagés forment une saillie de 25 cm. pour accroître la profondeur du réduit, et une forte moulure en doucine paraît porter l'ensemble. Des encoches permettaient la pose d'étagères en bois. A l'étage supérieur, la paroi de l'Est contient une grande niche, formant une cuve, d'où un conduit mène à travers le mur jusqu'à une gargouille : c'est très probablement une baignoire (5).

(1) Voir plus loin, la villa de Banaqūr ; la villa, l'église et les petites fermes de Qirqbīze, et l'andrōn de Beriš-Nord : chap. IV, 14, 15, 19, 22 ; pl. CLVIII, 2 ; CXCII à CXCIV ; CCII, 2 ; CCXI. La même forme du toit était en usage pour les plus anciennes basiliques du IV^e siècle dans le Ġebel Sim'ān : cf pl. IX, 1.

(2) Voir, par exemple, les représentations réunies par S. REINACH, dans *Répertoire de peintures grecques et romaines*, Paris, 1922, p. 374 s. ; ou par M. ROSTOVITZ, dans *Hellenistisch-römische Architekturlandschaft, Römische Mitteilungen*, 1911, pl. 1-2, *passim*.

(3) Cf. J. WEULERSSE, *Antioche, essai de géographie urbaine*, dans *Bulletin d'études orientales*, Damas, IV, 1935, p. 27 s., pl. VI, VII, etc. ; et aussi M. DUNAND, *De l'Amanus au Sinaï*, Beyrouth, 1953, p. 11 à 14.

(4) Ci-dessus, p. 11, note 1 et p. 12, note 1.

(5) Nous avons relevé une installation tout à fait semblable, mais de dimensions plus petites, au premier étage de la maison qui se trouve immédiatement au Sud de l'église des Saints-Paul-et-Moïse à Dār Qita. Voir la situation de cette maison sur le plan de F. A. NORRIS, dans *PAES, II B*, p. 177, et sur notre pl. XIV, 6.

Alors que les murs sont à l'extérieur magnifiquement dressés, leurs parois intérieures, assez sommairement taillées, étaient recouvertes d'un enduit.

Les portes, aux jambages inclinés, sont à la fois monumentales et élégantes (pl. CXC, 3). En bas, le linteau repose sur deux chapiteaux toscans d'une grande finesse. Lui-même est orné d'un entablement complet, d'une conception classique. Le bloc qui surmonte le linteau est taillé de façon à décharger celui-ci. A l'étage, le linteau comprend les mêmes éléments qu'au rez-de-chaussée ; mais la saillie de la corniche est plus forte, et au lieu de reposer sur des chapiteaux, elle surmonte un encadrement, d'ailleurs inachevé. Les chapiteaux toscans du portique sont les plus raffinés qu'il y ait dans la région, et méritent par là une description plus détaillée. Sous un tailloir léger et très saillant, l'échine forme une courbe presque insensible, et s'arrête sur un listel, qu'un cavet rattache au fût. Cet ensemble est encore souligné par une espèce d'anneau, obtenu par un amaigrissement du haut du fût. Une hauteur égale a été donnée à ces quatre parties : tailloir, échine, cavet et listel, anneau. — L'anneau que nous venons de décrire deviendra d'un usage courant dans l'architecture païenne de la Syrie du Nord (1), puis dans l'architecture chrétienne (2) : le présent exemple est le plus ancien que nous connaissions.

*
* *

5. *Les dépendances de la villa* (pl. XCV ; XCVI ; CLXXXIX ; CXC, 2). — De l'enceinte, il ne reste que quelques assises, qui pourtant atteignent encore 3 m. par endroits ; elle avait la hauteur du rez-de-chaussée de la villa, soit 3 m. 70. Elle est construite dans un appareil polygonal parfait, où les lits forment des lignes brisées, destinées à assurer sans mortier et sans goujons la liaison longitudinale du mur tout entier (pl. CXC, 2). Le mur est à double paroi, d'une épaisseur totale de 92 cm., avec un remplissage qui a disparu en partie. Il comporte, chose remarquable, des boutisses à têtes saillantes,

(1) Cf. le tombeau d'Aemilius Reginus à Qaṭūra : ci-dessus, p. 191 et 192, pl. LXI et CLXXV ; ou encore la villa de Banaqfūr, pl. CLVIII, 2.

(2) Cf. les basiliques du IV^e siècle à Burğ Ḥeidar et à Ḥarāb Šams : pl. CLVII, 1 et 2.

posées comme des rivets, et destinées à assurer le liaisonnement transversal (1).

Ces deux appareils, exceptionnellement soignés, sont ici juxtaposés sans aucun mélange : à côté de l'appareil classique de l'habitation, d'aspect étranger, le mur d'enceinte présente la forme la plus achevée de l'appareil local monumental (2).

*

Les dépendances font partie du plan initial. Elles sont construites aux angles de la cour, et utilisent les murs déjà dressés de la villa et de l'enceinte (pl. XCV). Celle du Nord est alignée sur l'habitation et s'ouvre par deux portes sur un large portique construit dans le prolongement du vestibule. Elle comporte une vaste pièce de 12m. 90 sur 6m. 40, divisée en deux parties inégales par un rang de piliers, entre lesquels sont des auges de pierre (pl. XCV et XCVI). A l'intérieur se trouve une citerne. L'exécution de ce bâtiment est très soignée, et sa position à côté de l'habitation prouve qu'il était destiné au service privé du propriétaire : il contenait sans doute son écurie et son personnel. La construction, qui d'abord n'avait qu'un rez-de-chaussée, fut ultérieurement augmentée d'un étage, comme l'atteste la rangée supérieure des logements de poutres, entaillée dans la façade Ouest de la villa (3).

La seconde construction, élevée dans l'angle Sud-Ouest de la cour, est de dimensions plus modestes et d'exécution plus sommaire. Elle mesure à l'intérieur 5 m. 60 sur 4 m. 60 ; sa hauteur, comme d'ailleurs celle de la construction précédente, est celle de l'enceinte, soit 3 m. 70. Elle est également divisée en deux par des piliers et des auges, mais elle ne possède qu'une seule

(1) Ce procédé est de règle pour l'appareil polygonal archaïque : cf. Refâde, pl. CLXXVII, 5. Le meilleur exemple est donné par l'appareil de l'étage inférieur de la ferme qui fait partie de l'ensemble ecclésiastique de l'église des Saints-Paul-et-Moïse à Dār Qīta (voir sa situation sur notre pl. XIV, 6).

(2) Ci-dessus, p. 195 et 196, 203 et 204 ; pl. CLXXVII.

(3) La construction s'élevait à la hauteur de l'étage de l'habitation et était couverte par le même toit. La villa ressemblait ainsi, par son plan et par sa structure, à la villa du II^e siècle relevée par Butler à Benēbil (*AAES II*, p. 69 à 71). Voir plus loin, chap. IV, 15, p. 323 et note 2.

porte. C'était, comme l'indique sa position, l'étable des bêtes de somme qui desservaient le pressoir.

*
* *

6. *Le pressoir* (pl. XCII ; XCV ; CXC, 1). — Le pressoir est à 20 m. au Sud de l'enceinte, il est aligné sur celle-ci, et du même appareil, visiblement contemporain. C'est un abri ouvert, porté sur deux murs au Nord et au Sud, et sur des piliers à l'Est et à l'Ouest. Le mur Sud contient une niche dans laquelle était logé le levier de la presse ; en avant de celle-ci sont le bassin rectangulaire et la citerne, taillés dans le roc ⁽¹⁾.

On remarquera sur le plan (pl. XCV), que le pressoir est placé dans l'axe des portes de la villa et de la cour : son fonctionnement pouvait ainsi être surveillé aussi bien du rez-de-chaussée que de l'étage.

Le pressoir, et la petite étable dans l'angle Sud-Ouest de la cour, font face à la maison et à son annexe, situées au Nord. Ce sont en réalité les deux seuls édifices d'exploitation de cette riche demeure : on en verra plus loin la raison.

*
* *

7. *Le tombeau* (pl. XCII ; XCIV ; XCVIII ; CXCI). — Le tombeau est isolé, à 140 m. au Sud-Ouest de la villa, au bord de la cuvette, à côté d'une grande citerne de forme irrégulière, couverte de dalles (pl. XCII). Il se présente comme une cour rectangulaire, taillée dans le roc, et entourée d'un mur d'enceinte percé d'une porte d'aspect massif ⁽²⁾. Dans la paroi du Nord s'ouvre le vestibule du tombeau ; celle du Sud est aménagée en escalier, conduisant à la porte (pl. XCVIII et CXCI, 2). L'enceinte est d'un bel appareil polygonal, identique à celui de la villa (pl. CXC, 2 et CXCI, 1) ; elle est couronnée d'une corniche monumentale, faite d'une ample doucine. La même corniche constitue le linteau de la porte ⁽³⁾.

La façade du tombeau, taillée dans le roc, se présente comme un portique avec deux pilastres et deux colonnes toscanes (pl. XCVIII, 1 et CXCI, 3),

(1) Voir, plus loin, chap. IV, 33, la description des pressoirs de Behyo.

(2) Ce tombeau a été décrit par BUTLER, dans *AAES II*, p. 63 et 64.

(3) Cf. *AAES II*, p. 63.

supportant une architrave à trois bandeaux. Le tout, dans sa simplicité, est d'une grande élégance. Une couronne de laurier, au naturel, est sculptée au milieu de l'architrave (pl. CLX, 3), et mériterait d'être étudiée, car c'est peut-être une couronne sacerdotale, insigne du propriétaire du tombeau : les deux rameaux de laurier s'y rejoignent sur une sorte de médaillon ou de cabochon, dont il y a sans doute peu d'exemples plus anciens (1).

Le chapiteau toscan est sensiblement moins raffiné et moins bien proportionné que celui de la villa, mais il serait faux sans doute d'en tirer des conclusions sur la date : pour un chapiteau taillé dans le roc, le travail est plus incommode, et peut conduire à un profil plus sommaire. — On observera la manière dont la mouluration de l'architrave se retourne aux deux extrémités du linteau, de sorte que son listel forme l'abaque des chapiteaux. Il y a là le point de départ d'une évolution, qui aboutira aux moulures enveloppantes du V^e et du VI^e siècle (2).

Le vestibule formé par le portique est terminé à l'Est par une banquette, à l'Ouest par un arcosolium avec un sarcophage, trop petit en réalité pour contenir le corps d'un adulte. C'était, plutôt qu'une tombe véritable, un ossuaire, destiné à recevoir les ossements évacués de l'hypogée, selon l'usage assez fréquent de la région (3).

Dans la paroi du Nord s'ouvre la porte du tombeau, ornée d'un encadrement à trois bandeaux, et flanquée de cinq dépressions rectangulaires, destinées sans doute à contenir des épitaphes de bronze ou de marbre. Le tombeau lui-même consiste en une salle carrée où s'ouvrent trois arcosoliums avec leurs sarcophages : celui de l'Ouest, par exception, en contient deux (pl. XCVIII, 2).

Si, à la suite de Butler, on compare ce monument funéraire à celui de

(1) Voir par exemple le camée du musée de Vienne, représentant l'empereur Claude (A. FURTWÄENGLER, *Antike Gemmen*, III, p. 322, fig. 165 ; A. ALFÖLDI, *Röm. Mitteilungen*, L, 1935, pl. 21), où une pierre précieuse était jadis insérée entre les deux rameaux. — Cf. H. INGHOLT, *Studier over Palmyrensk Sculptur*, pl. III, 1 et 2 ; etc.

(2) A comparer cette architrave avec la corniche des portes latérales Sud, dans les églises construites par Markianos Kyrus à Babisqa, en 401 ; à Kseğbe, en 414 ; à Dar Qīta, en 418 : *AAES II*, p. 136 ; *PAES, II B*, p. 166, 159, fig. 189.

(3) Ci-dessus, p. 168 et note 4, p. 239 et note 1.

Bšendlāya (1), on est frappé par l'identité de leur composition : mur d'enceinte, rampe, cour ouverte, portique. Toutefois, à Bšendlāya, l'avant-cour n'a pas de développement, le tombeau est signalé par un obélisque, et le décor est plus riche, avec sa frise sculptée de guirlandes.

L'inscription du tombeau de Bšendlāya est datée de 134 (2), mais son décor, à vrai dire, plus lourd, plus chargé que celui de Bamuqqa, moins élégant, nous paraît aussi plus tardif que lui. Or le tombeau de Bšendlāya est construit pour un certain Tiberius Claudius Sosandros et sa femme, par leur fils : on en conclura que ce couple était déjà établi là, pour le moins, à la fin du I^{er} siècle. Il nous paraît bien probable que les propriétaires de Bamuqqa appartenaient à la même classe et à la même époque.

Le tombeau est indiscutablement lié à la villa. Les deux enceintes sont du même appareil polygonal ; le décor et le style des deux monuments sont apparentés. Enfin le fait que toutes les autres constructions de Bamuqqa sont postérieures amène nécessairement à conclure que le tombeau est celui du propriétaire de la villa.

*
* *

8. *Date et caractéristiques de la villa.* — La villa que nous venons de décrire est d'un type unique. Elle ne ressemble pas aux habitations les plus anciennes de la région, simples alignements de pièces éclairées par des fenêtres, ouvrant sur un portique, et occupant tout le fond de la cour (3). Ici au contraire nous avons, placée dans l'angle de la cour, une vraie petite tour à une seule pièce par étage, à l'intérieur obscure et sans fenêtres, au rez-de-chaussée sans portique. Cette construction donne une impression d'isolement volontaire et de défense, faisant contraste avec l'ordonnance rationnelle, l'élégance, l'harmonie de la construction.

Le décor des chapiteaux, la mouluration, sont d'aspect très ancien, certainement plus ancien que tous les exemples datés, ou datables, dont les

(1) VOGÜÉ, p. 116, pl. 92 ; AAES II, p. 61 et 63 ; AAES III, p. 36 et 37.

(2) IGLS, 638 et 639.

(3) Ci-dessus, p. 10 à 13, pl. V et VI.

premiers remontent au II^e siècle (1). Nous l'attribuons donc au I^{er} siècle de notre ère. Cette date explique peut-être les caractères exceptionnels que nous venons de noter dans l'édifice, puisque nous ne pouvons le comparer à aucune villa qui en soit contemporaine. Comme ces singularités ne nous rappellent, non plus, par leur esprit, aucun édifice syrien d'influence romaine, nous serions portés à rattacher notre villa à une tradition locale de l'Antiochène, dont elle serait, à l'heure qu'il est, le seul témoin. L'architecte, ni la main-d'œuvre, ne sont du Massif Calcaire, dont les temples eux-mêmes, si on les compare à la villa de Bamuqqa, font une figure rustique.

*

A vrai dire, on voit mal ce que pouvait être la vie dans une maison aussi obscure et petite. Pourtant, le soin de la construction, son élégance coûteuse, les commodités prévues dans les pièces, ne conviennent ni à une demeure paysanne, ni même à celle d'un propriétaire campagnard. Ce n'est pas non plus une habitation urbaine, ou une villa suburbaine comme celles de Daphné, dont les plans complexes ressortent aussi bien des textes que des fouilles (2). Nous y verrions volontiers la demeure temporaire d'un personnage très riche, appartenant à une classe cultivée et aristocratique, étranger à la montagne. Il ne semble pas avoir exigé une demeure ample et confortable, et n'y faisait sans doute que de brefs séjours.

*

Il nous reste à définir maintenant quel est le type de propriété, que représentent les éléments que nous avons décrits.

Un premier caractère est donné par l'exiguïté des dépendances de service par rapport à l'habitation. Il paraît certain que la villa n'abritait qu'un nombre restreint de serviteurs personnels du maître. Le personnel agricole permanent de la propriété — planteurs serviles ou salariés, ou métayers, — peu nombreux aussi en raison de la simplicité des travaux de surveillance et

(1) A l'exception d'un fragment d'entablement daté de 73/74, à Refāde : *PAES*, II B, p. 254 ; *IGLS*, 427 ; ci-dessus, p. 194.

(2) Voir, pour la région d'Antioche, une villa à Daphné : J. LASSUS, *Une villa de plaisance à Daphné-Yakto*, dans *Antioch-on-the-Orontes*, II, p. 95 à 147.

d'entretien, était logé sur le domaine, comme on verra plus loin, dans une agglomération à part ⁽¹⁾. Quant à la grande masse de la main-d'œuvre, elle était étrangère à la villa et se recrutait sans doute, pour la saison de la cueillette et du pressage, dans les villages des environs, ou même dans les villages plus lointains de la plaine.

Pendant cette brève période d'une activité intense, les fruits récoltés étaient amassés autour des pressoirs, qui fonctionnaient sans interruption. L'huile fabriquée était aussitôt expédiée, probablement par des entreprises spéciales de transporteurs, soit vers les villages collecteurs au bord de la route ⁽²⁾, soit vers les dépôts et les marchés de la ville.

La villa était le centre de toutes ces opérations, mais ce n'en était que le centre administratif. Rien ne permet de croire que le propriétaire y résidait en permanence, ou pour un séjour prolongé, ou qu'il y vivait avec sa famille. Sa présence devait être brève, et n'avoir pour objet que l'inspection et la surveillance du rendement : en d'autres termes, ce n'était pas un cultivateur, mais un capitaliste de la ville, qui faisait valoir ses propriétés, et se bornait à y faire sa tournée annuelle.

Le régime attesté par ce type de propriété, dont les éléments essentiels sont la plantation, le pressoir et le pied-à-terre du maître, est celui de la monoculture de l'olivier, où le propriétaire n'exploite pas personnellement son domaine, mais en laisse le soin à des colons, à des métayers ou à des fermiers à redevance fixe ; et la vente et l'exportation se traitent probablement à distance, avec des entreprises spécialisées. Nul besoin, par conséquent, de communs étendus : le maître a son logis, et veille sur le pressoir au moment de la cueillette ⁽³⁾.

*
* *

(1) Ci-dessous, p. 313 s.

(2) Ci-dessus, p. 23 et 24, note 1 et 2; p. 111; appendice I, pl. CXXXIV, 23 à 25.

(3) Le contraste entre l'apparence monumentale de l'habitation et l'exiguïté des bâtiments de service sera atténué dans les villas plus tardives, que leurs propriétaires occupent en permanence : voir la description des villas de Qirqbize et de Behyo, chap. IV, 14, 15, 31, et les pl. CIV ; CXI, 1 ; CXII, 1 ; CXV. Il reste néanmoins très marqué et constitue un des traits les plus caractéristiques de l'habitat de la montagne : cf. ci-dessus, p. 12, pl. V et VI.

9. *La villa de Bamuqqa et les premières installations dans la montagne* (pl. XCIII et CLXXXVIII). — La villa de Bamuqqa est probablement une des premières exploitations agricoles systématiques de la montagne. Elle témoigne d'une organisation nouvelle, où le grand propriétaire, étranger au pays, dirige de loin son exploitation. Six à sept hectares de terre à céréales n'expliquent pas une installation de cette importance. La propriété s'étendait certainement sur les rebords de la cuvette, sur toute la surface du promontoire et sur ses pentes, où les fissures du rocher et l'étagement des terrasses naturelles sont idéales pour les plantations d'oliviers (1).

Nos croquis topographiques (pl. XCII et XCIII) donnent une idée de l'étendue de ce domaine, dont la villa occupe exactement le centre.

Il y a aux environs, sur les crêtes du Ġebel Barīša, un certain nombre de sites comparables à Bamuqqa, bien qu'en général un peu plus tardifs. Aux environs même de Bamuqqa, à Babuṭṭa (2), à Bašmišli (3), à Bašakūḥ (4), à Baqirḥa (5), il y a des maisons et des tombeaux à partir du II^e siècle. Si l'on considère chacun de ces sites comme le centre d'un domaine analogue à celui de Bamuqqa, on obtient, en prenant pour base les divisions du relief, une division, hypothétique mais vraisemblable, du terrain cultivable en propriétés (pl. XCIII). La nature du sol, et certainement aussi les méthodes d'exploitation devaient être les mêmes. On remarquera que le nom de toute cette série de sites commence par le mot sémitique *Ba*, de bet = maison, ou propriété individuelle, ce qui pourrait être l'expression toponymique de nos conclusions (6).

(1) Comme le prouvent d'ailleurs les pressoirs isolés, situés sur les rebords du promontoire.

(2) *AAES I*, p. 109 ; *AAES II*, p. 65 ; *PAES, I B*, p. 61 et 63 ; *PAES, II B*, p. 193 à 195. Voir notre planche CLXVI, 4.

(3) Ci-dessus, p. 300 et note 2.

(4) *AAES I*, p. 15, 88, 109 ; *AAES II*, p. 171 et 241 ; *AAES III*, p. 65 et 66, inscr. 44 et 45 ; *IGLS*, 573 et 574.

(5) Ci-dessus, p. 110 et 111.

(6) Peut-être en opposition avec le mot *Kafr* (Kapra), désignant le village et la communauté villageoise. Ces deux termes n'ont évidemment rien d'absolu et ne sauraient à eux seuls définir le caractère de l'agglomération antique, car, comme nous le voyons par l'exemple de Bamuqqa, de Qirqbīze et de Behyo, sa structure sociale

*
* *

10. *Le village* (pl. XCII à XCIV ; CXXXV, 26 ; CLXXXVIII, 2 ; CLXXXIX, 1). — La villa et le tombeau ont dû rester pendant longtemps les seules constructions monumentales du promontoire de Bamuqqa (pl. XCIV, 1). Au III^e siècle, au plus tôt, il s'y ajoute, à une quarantaine de mètres au Nord de la villa, un édifice (pl. CLXXXIX, 1), qui rappelle par sa composition l'andrôn de Berîš-Nord (1).

Ce n'est qu'à partir du IV^e siècle qu'on voit se constituer, autour de cet édifice, et toujours à distance de la villa, un groupe de fermes, comportant chacune une cour fermée, avec maison d'habitation, annexes, et parfois un pressoir (2). Vers la fin du VI^e siècle il devait y avoir quinze à seize de ces unités distinctes (pl. XCIV, 2).

Les maisons sont à étage, de dimensions moyennes, bien bâties en grand appareil régulier de type évolué ; plusieurs d'entr'elles sont encore intactes (pl. CLXXXIX, 1). Les annexes sont petites, n'ont qu'un rez-de-chaussée, et sont élevées en moellons de petit calibre, comme la plupart de constructions villageoises secondaires de cette époque. Elles sont toutes écroulées, de même que les enceintes des cours, construites dans le même appareil.

Les cours sont étroites, de forme irrégulière, mais de superficie presque égale. Les bâtiments, très rapprochés les uns des autres, y sont placés comme au hasard, sans ordre ni orientation. Le village forme un ensemble de minuscules parcelles enchevêtrées, accessibles seulement de l'extérieur, et réparties, semble-t-il, avec le seul souci d'occuper le moins d'espace possible sur le terrain (pl. XCIV, 3 et CLXXXVIII, 1).

est en évolution continue. Ils pourraient tout au plus aider à reconnaître l'origine du village, à condition que son histoire se laisse retracer, comme dans les trois exemples susdits, à partir de ses vestiges archéologiques.

(1) C'est un édifice à étage, de forme allongée, orienté du Sud au Nord : semblable, par la disposition, le plan et les détails, à l'andrôn de Berîš-Nord, daté de 231 (voir plus loin, chap. IV, 15, p. 324 ; pl. XVIII, 1 et CCII, 2). Cet édifice est devenu une mosquée au XII^e siècle (cf. p. 318, note 3).

(2) D'autres pressoirs se trouvent au bord du promontoire, au Nord et à l'Ouest du village.

Nous retrouvons le même plan serré et irrégulier dans le quartier qui forme, avec la grande villa et l'église Ouest, le noyau primitif du village de Beḥyo (pl. CX ; CXVII ; CXXI). Ce quartier, comme nous le verrons plus loin, était habité par des ouvriers agricoles, sans doute au service du propriétaire de la villa (1).

Faut-il voir à Bamuqqa une fondation pareille, créée par le maître de la plantation pour ses ouvriers, ses colons ou ses métayers ? Dans les deux cas, l'exiguïté du terrain, son lotissement en très petites parcelles de même valeur, enfin sa position par rapport à la villa sont les mêmes. Mais tandis qu'à Beḥyo l'agglomération est contemporaine de la villa, à Bamuqqa elle lui est postérieure de plusieurs siècles. A Beḥyo, les habitations sont de véritables cabanes en moellons, à une seule pièce, sans étage et sans cour (pl. V, 4 et CXCVIII, 3). A Bamuqqa, la belle apparence des maisons atteste un niveau de vie plus élevé. Leurs cours fermées, avec les dépendances économiques et les pressoirs, sont celles des exploitations individuelles, d'ailleurs aussi distinctes, des habitations paysannes de Qaṭūra, de Sitt er Rūm ou de Taqle (2), que des riches résidences de Refāde (3). Pour toutes ces raisons, il semble qu'il faut interpréter Bamuqqa comme une communauté de cultivateurs indépendants, fermiers ou petits propriétaires.

La formation de cette nouvelle communauté paraît tardive, et aussi très lente : elle aurait duré du IV^e siècle au VI^e, si l'on se rapporte uniquement au style de ses édifices. Mais il se peut aussi qu'elle ait succédé, déjà au III^e siècle, au premier groupement paysan, subordonné à la villa, dont les habitations rudimentaires furent progressivement remplacées par les maisons plus confortables, à mesure qu'elles tombaient en ruines (4).

Ajoutons que la composition de Bamuqqa se répète sur de nombreux sites de la montagne, du IV^e au VI^e siècle. A cette époque les villages des crêtes sont en général constitués par une masse de petites fermes de même

(1) Voir plus loin, chap. IV, 28.

(2) Ci-dessus, p. 189, 198, 200, et pl. LIX ; LXV ; CXXVII, 7 et 9 ; CLXXVI ; CLXXIX.

(3) Ci-dessus, p. 194, pl. LX et CLXXVIII, 3.

(4) Voir plus loin, p. 316 s.

type, associées à une ou à plusieurs grandes villas, d'une date plus ancienne (1).

*
* *

11. *La dernière construction : l'église* (pl. XCII ; XCIV, 2 et 3 ; XCIX). — L'église située à l'extrême Nord doit être une des dernières constructions du village. Sa façade Ouest ressemble beaucoup à celle de Saint-Serge de Babisqa, qui est datée de l'an 609/610, et appartient donc tout à fait à la fin de la période antique du Massif (2).

Cette église se dresse à l'écart du village, dans une situation isolée (pl. XCII et XCIV, 2). Nous la décrivons pour rectifier le relevé de Butler (3). C'est une petite basilique à trois nefs, de 16 m. sur 12 m., avec chevet droit et sanctuaire rectangulaire. Le diakonikon est relié par deux portes au collatéral et au sanctuaire ; la chapelle des martyrs contient encore trois reliquaires. Ce n'est pas une basilique à colonnes — comme Butler l'avait supposé — mais une basilique à piliers : de part et d'autre de la nef sont deux grands arcs portés par un seul pilier central rectangulaire, entre deux piliers engagés (pl. XCIX).

Ce plan était inconnu jusqu'ici dans le Massif Calcaire, où les basiliques de ce type comportent toujours, de chaque côté, deux piliers et trois arcs (4). Nous en présenterons un second exemple, plus loin, avec l'église Est de Behyo (5). C'est la fin logique de l'évolution du plan basilical syrien : dans les basiliques à colonnes, dont le type est étranger à l'architecture locale, on assiste à un effort progressif pour espacer les supports (pl. IX) ; mais la portée-limite de l'arc sur colonnes, qui est de 3 m. 50 environ, est vite atteinte, et l'on emploie dès lors l'arc sur piliers, déjà connu de l'architecture profane (6), et qui donne à la fois plus d'ampleur à la nef et plus de stabilité à la

(1) Sur le processus de démembrement des propriétés initiales, voir plus loin, chap. V.

(2) *AAES II*, p. 217 ; *AAES III*, p. 88, inscr. 71 ; *PAES, II B*, p. 169 et 170 ; *PAES, III B*, p. 132, inscr. 1100 ; *Early Churches*, p. 141 ; *I GLS*, 563.

(3) *AAES II*, p. 208 ; *Early Churches*, p. 136.

(4) Ci-dessus, p. 297 et note 1.

(5) Voir plus loin, chap. IV, 30 ; pl. CXII et CXIV.

(6) Nombreux exemples dans *AAES II* et *PAES, II B*.

construction (pl. CLVII, 3 et CXCVI, 2). En même temps, par l'espacement des supports, les collatéraux sont mieux intégrés à l'ensemble. La basilique à un seul pilier, comme celle de Bamuqqa, sera l'étape dernière de cette tendance, au moins en ce qui concerne les petites églises.

Le décor est celui de la fin du VI^e siècle. A cette époque, aussi bien dans la composition que dans les détails, les grands problèmes ne se posent plus : la technique est acquise, et le perfectionnement consiste dans la recherche de solutions rationnelles et d'une simplification heureuse, non dénuée d'imagination. C'est par ces qualités-là que l'église de Bamuqqa est un exemple typique de l'architecture locale à la fin de la période antique.

A l'angle Sud-Est de la basilique est annexé un baptistère carré, de 5 m. 10 de côté. Butler restitue la niche baptismale à l'Est, au-dessous de deux fenêtres (1). Le décor atteste que le baptistère est contemporain de l'église, bien qu'il ne soit pas appareillé avec elle.

*
* *

12. *Origine et évolution du village de Bamuqqa* (pl. XCIII à XCIV). — A la veille de l'abandon du site, Bamuqqa forme donc une agglomération compacte entre deux monuments séparés par cinq siècles. Nous voudrions résumer l'évolution très typique de ce village.

Tout commence au premier siècle avec la construction d'une villa, d'un type étranger au pays, par un propriétaire qui possède la terre, et n'y demeure pas en permanence, mais vient surveiller son exploitation. Le caractère de celle-ci ne fait pas de doute : c'était une culture spécialisée de l'olivier, dont l'huile était pressée sur place et aussitôt exportée. C'était en fait une monoculture, car les quelques hectares de terre arable dont disposait la propriété n'auraient pas justifié une aussi luxueuse installation ; la récolte des champs pouvait tout au plus suffire aux besoins immédiats du maître et de ses domestiques.

(1) *AAES II*, p. 208, fig. 82 ; *Early Churches*, p. 152. Le mur Est du baptistère étant endommagé à cet endroit, il est impossible, sans fouilles, de déterminer le contour de son abside et l'emplacement de la cuve baptismale.

La villa et son pressoir occupent le sommet du promontoire, au milieu d'une vaste olivette qui couvrait les pentes et voisinait au Sud-Est avec les terres de l'exploitation pareille de Bašmišli. Au Sud de sa résidence, le propriétaire fait ériger un tombeau monumental pour lui et ses héritiers, qui sont probablement déjà sur place. Au Nord, il avait sans doute dès le début aménagé un terrain pour les habitations du personnel de sa plantation. Ce régime a probablement duré plusieurs générations.

Deux ou trois siècles plus tard, une petite communauté de cultivateurs s'est formée à côté de la villa. Les maisons, dont la construction s'échelonne du IV^e au VI^e siècle, sont modestes, mais confortables, et d'importance presque égale. Elles expriment un ordre social qui fait contraste avec la grande propriété primitive. Leur plan, qui reprend à échelle très réduite la disposition de la villa, prouve qu'il s'agit de petites exploitations individuelles, peut-être indépendantes.

Tout à fait à la fin de l'histoire du site apparaît l'église. Elle est de la fin du VI^e siècle et peut-être même du VII^e. On s'étonne que le village ait attendu si longtemps, mais il en est de même à Bašmišli, village contemporain, dont les deux églises sont aussi du VI^e siècle (1). Il y a donc là un phénomène constant, que nous avons déjà noté lors de notre étude des

(1) La première église de Bašmišli, dont il ne subsiste plus que le baptistère daté de 536/537 (*AAES II*, p. 239 ; *Early Churches*, p. 136 ; *IGLS*, 571), se trouvait au milieu du village. La seconde, de la fin du VI^e siècle, occupe une situation analogue à celle de Bamuqqa : elle est au Nord, à l'écart de l'agglomération. Elle lui ressemble d'ailleurs par ses dimensions et son aspect, mais elle est plus richement ornée. C'est aussi une basilique à piliers, mais du type normal : la nef est portée, sur chaque côté, par trois arcs sur deux piliers. Il est possible que son chevet droit ne fût pas divisé du tout, ou le fût seulement par des balustrades ou encore par des rideaux, qui séparaient, comme à Qirqbize et probablement aussi à Serğible, le sanctuaire proprement dit, du diakonikon et du martyrion (voir plus loin, p. 330 et pl. X, 1 et 3 ; XIII, 1 et 11 ; CIII, 2). Il est à noter que cette seconde église de Bašmišli possédait, elle aussi, son baptistère (qui n'a pas été relevé par Butler), ce qui fait deux baptistères pour un seul village, et trois pour ces deux petites communautés voisines. Ce fait, qui n'a rien d'exceptionnel dans les agglomérations du VI^e siècle (la communauté de Dār Qīta, par exemple, possédait deux baptistères : *PAES, II B*, p. 177 s.), a été discuté par J. LASSUS, dans *Sanctuaires*, p. 217 s.

plaines de Dāna et de Qaṭūra et du versant oriental du Ġebel Bariša (1) : les fondations les plus anciennes, déjà prospères à l'époque païenne, ont différé jusqu'à la fin de l'antiquité la construction de leurs églises.

Nous avons dit que dès le début la villa ne pouvait s'expliquer par la seule exploitation en céréales de la cuvette de Bamuqqa. A plus forte raison les quinze à seize fermes qui devaient, au VI^e siècle, tirer leur subsistance du sol du promontoire. La monoculture de l'olivier peut seule rendre compte de leur existence. D'autre part, l'extension de la superficie cultivable étant, comme par le passé, limitée par la nature des lieux, autant que par les possessions des villages voisins, il est évident que le terroir de cette nouvelle communauté n'a pu se constituer qu'aux dépens du domaine initial.

Cette transition de la grande propriété à la propriété moyenne ou petite sera illustrée plus loin par l'exemple de Qirqbize et de Beḥyo (2).

Bamuqqa a dû être abandonné après la conquête arabe, car toute activité de construction cesse à partir de cette date. L'absence de toute trace d'incendie ou de destructions violentes semble indiquer que cet abandon a été volontaire et avait laissé intactes les habitations, qui jusqu'à nos jours n'ont subi d'autres dommages que ceux causés par les tremblements de terre.

Le village fut réoccupé sous les Ayyoubides, comme l'attestent la mosquée et la pierre tombale déjà mentionnées (3). Mais au contraire de ce que nous avons constaté ailleurs (4), cette période médiévale n'a été ici ni importante, ni durable : elle n'a rien changé à l'aspect antique du village et n'a laissé d'autres vestiges que ces deux monuments du XII^e siècle.

(1) Ci-dessus, p. 193, 197, 283, 290.

(2) Voir plus loin, chap. IV, 23 et 34 ; chap. IV E et chap. V.

(3) Ci-dessus, p. 301, note 3. La mosquée installée dans l'édifice du III^e siècle (ci-dessus, p. 313, note 1), est reconnaissable par le mihrab taillé dans la paroi Sud du rez-de-chaussée. Elle est identique aux nombreuses petites mosquées du XI^e au XIII^e siècle que nous avons relevées dans la même région : à Burdaqli, à Me'ez, à Kafr 'Arūq, à Deir Sēta (ci-dessus, p. 121, 280, 284, 285 ; appendice IV, pl. CLIV et CLV), ainsi qu'au Ġebel Zawiye et notamment à El Bāra (appendice II, pl. CL).

(4) Ci-dessus, p. 138, 144, 290. Il est à noter que le village voisin de Babuṭṭa est resté habité jusqu'à la fin de la période mameluque (ci-dessus, p. 278, note 2).

C. Qirqbīze.

13. *Le site.* — 14. *La villa et les débuts du village.* — 15. *Date de la villa.* — 16. *La seconde construction : l'église.* — 17. *L'intérieur de l'église : la nef et le bēma.* — 18. *Étapes de l'aménagement du sanctuaire.* — 19. *Chronologie de l'église ; comparaisons.* — 20. *Intérêt historique de l'église de Qirqbīze.* — 21. *Les autres villas.* — 22. *Les fermes et les pressoirs.* — 23. *Chronologie et caractère du village.*

13. *Le site* (pl. XC ; C ; CI ; CXXXV, 27 ; CXCII, 1 ; CCVI ; CVII). — A Bamuqqa, nous étions encore près des grandes plaines de Dāna et de Yēni Šehīr (pl. CCIV). Qirqbīze au contraire est assez éloigné des plaines : il faut deux heures de marche pour l'atteindre de Ḥārim. Ses ruines, comme on le verra sur nos cartes (pl. XC et C), occupent un éperon rocheux qui se détache de la crête même du Ġebel il A'la, entre un ravin et la pente principale, qui domine la plaine de Šelf.

Cet éperon s'abaisse en pente douce vers le ravin (pl. CXCII, 1), et a été aménagé dans l'antiquité en terrasses, sans doute pour des plantations. De l'autre côté, vers l'Est, la pente escarpée qui descend vers Ḥattān, dans la plaine de Šelf, est nue et a toujours été impropre aux cultures (pl. C). La crête même de la montagne est couverte d'une étroite bande de terre arable, que Qirqbīze a dû partager avec deux autres villages antiques : Berīš-Nord et Qalblōze. Le village de Qirqbīze s'est ainsi formé à la tête de l'éperon, à la limite de ses terres à céréales et de ses terrasses à oliviers : c'est là que fut construit le plus ancien de ses monuments, une villa de la fin du III^e siècle (pl. CI et CII, 1). On voit que sa situation est quelque peu différente de celle de Bamuqqa, bâtie deux cents ans plus tôt, au centre de sa petite plaine fertile, elle-même entourée par la plantation. Dès le début la villa de Qirqbīze n'aurait pu subsister sur ses maigres champs de blé : elle a donc été fondée comme une exploitation de monoculture de l'olivier, qui devait être alors assez profitable pour compenser une dizaine d'années d'attente, jusqu'au plein rendement de la plantation.

*

Les ruines sont aujourd'hui désertes⁽¹⁾. Elles mesurent seulement 120 m. du Nord au Sud, et 100 m. d'Ouest en Est (pl. CI). Le site est resté inoccupé au moyen-âge, et tout y est antérieur au VII^e siècle. Au Nord, à une altitude un peu supérieure au reste du village, sont trois grands ensembles presque alignés, précédés de cours : au milieu la villa du III^e siècle, à l'Ouest une église du IV^e, à l'Est une villa un peu plus tardive (pl. CXCII ; CXCIV, 1 et 2 ; CXCIV, 1). Au Sud s'étend une surface ouverte, avec un réservoir creusé dans le roc. Encore plus au Sud s'élève une nouvelle série de constructions, plus modestes, très serrées (pl. CXCIV, 3 et 4 ; CXCIV, 3). Elle comprend : un ensemble assez vaste en apparence, mais composé de plusieurs habitations successives et distinctes (pl. CXCIV, 2), et un groupe de six petites maisons à portiques avec leurs cours.

Huit grands pressoirs ont été identifiés, les uns isolés aux abords du village, les autres annexés aux maisons (pl. CVII).

Butler, dans sa première publication, n'a donné qu'un seul croquis d'ensemble d'un site⁽²⁾ : c'est justement celui de Qirqbize, que nous présentons ici, notablement augmenté et rectifié (pl. CI et CII). Butler a cru voir un village fortifié⁽³⁾. Mais ce qu'il a pris pour une enceinte n'est que le contour extérieur d'un ensemble de propriétés closes, contiguës, tout au plus complété par un ou deux pans de murs sans valeur défensive. Deux accès très étroits sont ménagés au Nord et au Sud-Ouest, sans doute pour l'usage des deux groupes d'habitations (pl. CII, 5).

*
* *

(1) Qirqbize est resté inexploré depuis le passage de l'expédition américaine en 1899 (*AAES I*, p. 10 à 14, 87, 118 ; *AAES II*, p. 114 s., 269). FROMENT l'a mentionné dans *Syria*, XI, 1930 (*Carte touristique et archéologique du caza de Hārem*, p. 286). Ayant, au cours de nos voyages, reconnu une église dans l'édifice décrit par Butler comme une villa, nous avons en 1939 étudié de près ce monument, ainsi que l'ensemble des ruines.

(2) *AAES II*, p. 115, fig. 44.

(3) *AAES I*, p. 87 ; *AAES II*, p. 114 et 115.

14. *La villa et les débuts de l'agglomération* (pl. CI à CIV ; CXCII, 2 ; CXCIV, 1 et 2). — La première villa ⁽¹⁾ comporte une cour rectangulaire, où l'habitation et les communs se font face (pl. CIII, 1 et CIV). L'habitation, au Nord, est un édifice allongé, avec étage, divisé en deux logis dès la construction. Il est précédé d'un portique également à étage, à piliers monolithes et linteaux lisses. Ce portique repose sur une plateforme rocheuse, à un demi mètre environ au-dessus du niveau de la cour ; l'espace entre les piliers est occupé, sur les deux ailes par des marches d'accès, et au milieu par des auges ; tout ce dispositif, comme la plateforme elle-même, est taillé dans le roc. A l'étage, la balustrade est formée de six banquettes monolithes à dossiers. Les deux extrémités du portique, qui dépassent la largeur de l'habitation, sont aménagées en deux cages d'escalier, fermées du côté de la cour (pl. CIV et CXCIV, 1).

Au Sud, les communs, avec leur étage, sont divisés comme l'habitation. A leurs deux extrémités, ils sont traversés par les deux couloirs d'accès à la cour. Les deux murs latéraux, à l'Ouest et à l'Est, sont de même hauteur que le portique et les communs. Enfin, à l'extérieur, devant la façade Sud des communs, se trouve une citerne (pl. CIV ; CXCII ; CXCIV, 2).

Le programme de cet ensemble est clair. Deux familles, sans doute apparentées, se partageaient l'habitation et l'exploitation, et chacune avait sa part des communs. Il n'y a qu'une exception à cette symétrie : l'habitation de l'Est et ses communs ont des portes plus ornées. — On remarquera que chacune de ces deux parties présente en somme une application plus développée du même programme que *Bamuqqa* ⁽²⁾ : nous avons maintenant un portique à étage, des communs à étage aussi, une ordonnance bien comprise pour une exploitation agricole, où les maîtres et le personnel résident en permanence. La villa a maintenant trouvé sa forme, et c'est celle que l'on trouve généralement adoptée dans la région à partir de cette époque. C'est le terme de l'évolution de la maison rustique, commencée à *Bamuqqa* ⁽³⁾.

(1) Butler a donné de cette villa une description avec photographies, mais sans relevés : *AAES II*, p. 116 et 117.

(2) Ci-dessus, p. 302, pl. XCV.

(3) Ci-dessus, p. 10 à 13, pl. V et VI, et, plus loin, chap. IV, 15, p. 323 s.

La même évolution se voit aux formes de l'architecture. Le plan est plus allongé — même en laissant de côté le dédoublement. Le portique est intégré dans la construction par sa combinaison avec les corps d'escalier. On substitue aux colonnes les piliers rectangulaires monolithes sans chapiteaux, et à l'architrave le linteau plat. Les portes ont des jambages monolithes, bien qu'encore inclinés selon la tradition classique, et le décor se schématise. L'éclairage continue d'avoir sa principale source dans la porte, mais la fenêtre se développe (pl. CXCIV, 1). L'appareil de la façade Sud est encore fait d'assises régulières, mais qui ne traduisent plus à l'extérieur, comme à Bamuqqa, la logique de la construction. Les blocs, à l'étage, sont plus allongés, et les assises plus nombreuses ont parfois des lits légèrement irréguliers. Au rez-de-chaussée, et principalement dans les communs (ce qui est significatif), apparaissent des traits locaux : énormes monolithes avec joints obliques, décrochements d'assises, calage à l'aide de petites pierres ; le roc n'a pas été arasé mais taillé de façon à former le sol du portique et la première assise du mur. Enfin l'absence de corniche implique l'existence d'une toiture saillante, à poutres visibles, protégeant contre la pluie les murs de pierre non-liés (pl. CIV et CXCIV, 1).

Si la villa est devenue plus habitable, la composition de l'ensemble laisse davantage apparaître son caractère utilitaire. Elle s'ordonne autour de la grande cour rectangulaire, encadrée, à l'Ouest et à l'Est par des murs hauts de 6 m., au Nord et au Sud par des constructions de service (portique et communs), de même hauteur que les murs. Les constructions de service sont plus amples, plus développées, qu'à Bamuqqa. Le rez-de-chaussée des communs, éclairé seulement par les portes, reste obscur ; il contenait probablement des dépôts et des écuries. Par contre, les deux pièces de l'étage, pourvues de fenêtres, étaient sans doute destinées au personnel (pl. CIV et CXCIV, 2). Il est curieux de constater que le corps-de-logis paraît comme ajouté à cette composition. Il est de dimensions plus petites que le portique, et est d'ailleurs complètement masqué par celui-ci. Seule la façade, qui donne sur la cour, est élevée en appareil régulier, et ornée ; les trois autres faces, construites en appareil polygonal archaïque à double paroi, sont d'une exécution inférieure à celle des murs de l'enceinte et des dépendances. C'est

encore une différence avec Bamuqqa, où la résidence, bien en vue dans l'angle de la cour, avec ses quatre façades soigneusement ornées, domine les bâtiments de service (1).

*
* *

15. *Date de la villa* (pl. CIV ; CXCII, 2 ; CXCIV, 1 et 2). — A quelle date la villa de Qirqbize a-t-elle été construite ? Elle est nettement antérieure aux autres édifices du village, comme on le verra encore, mais il n'existe, sur place, aucun criterium précis pour la dater. Pour y parvenir, il est indispensable de faire un détour.

Quand on monte de Hārim vers Qirqbize, on rencontre plusieurs villages antiques, qui ne sauraient être décrits en détail ici, mais dont certains monuments forment un lien chronologique entre la villa de Bamuqqa et celle de Qirqbize. Deux de ces monuments, une villa à Benēbil et l'andrōn de Berīš-Nord, sont si importants à cet égard, qu'il faut en dire un mot.

*

Benēbil (2) conserve un tombeau distyle du II^e siècle comme ceux de Sermada et de Qaṭūra (3). Parmi ses villas, l'une, étudiée par Butler, présente également une corniche du II^e siècle, qui suffirait à dater l'édifice (4). Mais en outre le programme de cette demeure se rattache étroitement à celui de Bamuqqa, avec des indices d'une évolution plus avancée : le plan s'est allongé, et l'écurie s'y est vraiment incorporée ; les pièces sont pourvues de fenêtres. Les assises, encore parfaitement horizontales, sont déjà plus nombreuses et de hauteur variable. Le décor, sans avoir la plasticité vivante de celui de Bamuqqa, est encore finement exécuté. Un rapprochement entre cette

(1) Ci-dessus, p. 302 s., pl. XCV et CLXXXIX, 2.

(2) Sur Benēbil, voir *AAES I*, p. 8, 9, 108 ; *AAES II*, p. 62, 69, 75 ; *Villes mortes*, p. 106 ; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 286.

(3) Vogüé, pl. 93 et 94 ; *AAES II*, p. 59, 61 et 62 ; FROMENT, dans *Syria*, p. 282 et 286, pl. XLIII et XLVII ; *Villes mortes*, p. 86 et 106, pl. XL, 2 ; *IGLS*, 455, 519 et 628 ; E. WILL, *La tour funéraire en Syrie et les monuments apparentés*, dans *Syria*, XXVI, 1949, p. 288 et 289, note 1. Voir ci-dessus, p. 37 et note 2, p. 122, 190 à 193 ; pl. XLIV ; LXI ; LXII, 4 et 6 ; CLXXI, 2 ; CLXXV, 2.

(4) *AAES II*, p. 69 à 71, fig. 26 ; *Early Churches*, fig. 186 ; *Villes mortes*, p. 106.

résidence et le tombeau distyle, son contemporain, ne peut être prouvé, mais paraîtra tentant : ils pourraient bien remonter au même propriétaire et avoir été construits tous deux dans la première moitié du II^e siècle.

*

Les ruines de *Berīs-Nord* (1) sont en général du V^e et du VI^e siècle. Le village conserve cependant un noyau primitif, constitué de petites fermes, comme à *Bamuqqa*, construites en moellons et très ruinées. Sa petite église, inédite (pl. XI, 6), est, comme celle de *Bamuqqa*, très tardive et date de la fin du VI^e ou même du commencement du VII^e siècle (2). Comme à *Bamuqqa* aussi, l'agglomération s'est développée à partir d'un édifice du III^e siècle, très bien conservé, que nous avons identifié comme un andrôn (3). C'est une construction à étage, allongée du Nord au Sud (pl. XVIII, 1 et CCII, 2). L'entrée du Nord, surmontée d'un riche entablement, donne accès à un magasin divisé en trois nefs par des piliers portant des arcs. L'étage supérieur forme une salle dallée, trop monumentale pour une habitation, avec deux portes à l'Est et une grande et haute fenêtre au Nord, placée dans l'axe de l'entrée de l'édifice. C'était sans doute une salle de réunion. Il n'y a pas de corniche, et le toit à double pente, placé par exception dans l'axe longitudinal, dépassait l'aplomb du mur comme à *Bamuqqa* et à *Qirqbize*. Le décor — couronnement de la porte, pilastres d'angle, chapiteaux — est le même qu'à *Bamuqqa* et à *Benēbil*, mais la composition est plus schématique et la facture plus sèche. L'appareil, très régulier, et correctement exécuté dans son ensemble, présente quelques petits décrochements.

L'édifice est daté de 231 (4), par une inscription gravée à l'entrée du rez-de-chaussée.

(1) Site inédit, mentionné par R. GARRETT et par H. C. BUTLER sous le nom de *Barrīsh Kalb Lauzeh* (*AAES I*, p. 109 ; *AAES II*, p. 118). Nous l'avons exploré en 1939, en même temps que *Qirqbize*, et y avons relevé l'andrôn (ci-dessus, p. 28 et 29, note 2 ; pl. XVIII, 1 et CCII, 2), et l'église (pl. XI, 2 ; cf. J. LASSUS et G. TCHALENKO, *Ambons syriens*, dans *Cahiers archéologiques*, V, 1951, p. 113 s).

(2) Voir la précédente note. Au Nord de l'église, se trouve la seule grande villa identifiée de l'agglomération, placée dans une situation analogue à celle de la première villa de *Beḥyo* (cf. plus loin, chap. IV, 28, pl. CX et CXI, 1).

(3) Ci-dessus, p. 28 et 29, note 2.

(4) Voir appendice II, 24 et pl. CXLVI, 24.

*

On reconnaîtra dans ces deux monuments deux étapes d'une architecture, étrangère au pays, et dont le plus ancien exemple est la villa du I^{er} siècle à Bamuqqa. On pourrait suivre ce progrès sur d'autres monuments de la même région, par exemple sur les villas du II^e et du III^e siècle à Bašmišli (1) ou à Banaqfur (2) : on y observe la même tendance à la simplification, à l'élimination des éléments classiques du décor, à l'adaptation du plan et de la technique aux conditions locales (3).

Si l'on relit ce que nous avons dit plus haut de la villa de Qirqbize, on verra qu'elle marque un pas de plus dans cette évolution, aussi bien par un plan beaucoup plus accompli, que par son décor plus schématisé, par des traits locaux plus développés dans le choix des éléments et dans l'appareil. Nous estimons donc que cette villa remonte à la fin du III^e siècle.

*
* *

16. *La seconde construction : l'église* (pl. X, 1 ; XIII, 1 ; CII à CVI ; CXCII, 2 ; CXCIII ; CCXI). — L'édifice situé immédiatement à l'Ouest de la villa lui ressemble tellement que Butler, tout naturellement l'a considéré comme une seconde villa, et l'a décrit comme telle (4). C'est une église : et les paysans des environs l'appellent encore ainsi (5).

Elle est située presque à l'alignement de la villa et occupe comme elle une position dominante (pl. CI et CVII). Comme dans la villa, le bâtiment principal est au Nord (pl. CXCII, 2 et CXCIII, 3) ; comme celui de la villa, il s'ouvre sous un portique par deux portes ; et comme dans la villa, la porte de l'Est est plus ornée que celle de l'Ouest. Il n'y a pas de corniche. L'appareil et le décor sont du même principe que ceux de la villa, mais d'un aspect plus avancé. Comme la villa, l'église est précédée d'une cour rectan-

(1) *AAES II*, p. 79.

(2) *AAES II*, p. 78, et nos pl. V, 2 et CLVIII, 2.

(3) Ci-dessus, p. 12 et 50.

(4) *AAES II*, p. 117 et 118.

(5) Nous avons l'intention de publier une monographie de cette église dont nous ne pouvons donner ici qu'une description sommaire.

gulaire (pl. CIII). Après plusieurs remaniements on y a ajouté, à l'Ouest, une habitation avec sa petite cour particulière ; et à l'Est, à côté de l'entrée, un second portique (1).

Le portique de l'église est à colonnes, et repose sur une plateforme taillée dans le roc, reliée par trois marches au niveau de la cour. Devant le portique, presque dans l'axe de la porte Est de l'église, est une grande citerne couverte de cinq dalles, dans lesquelles est aménagée une ouverture carrée qui se fermait par un couvercle de bois (pl. CIII ; CIV ; CCXI).

L'entrée est ménagée dans l'angle Sud-Est de la cour. On y accède par la ruelle qui sépare l'église de la villa, et qui est ici couverte par un auvent. C'est une porte très monumentale, ornée d'un beau cadre mouluré, surmonté d'une corniche (pl. CIII ; CIV ; CXCIII, 1).

Une fois dans la cour, rien au premier abord n'indique que l'on soit devant un édifice religieux. A y regarder de plus près, cependant, le portique, réservé au seul rez-de-chaussée, et les claires-voies dans les murs, ne décèlent pas une habitation. On remarque aussi une petite croix, sculptée en saillie près du linteau d'une des portes (pl. CXCIII, 3). Mais c'est l'étude de l'intérieur qui est décisive.

(1) Primitivement l'église ne comportait d'autres annexes que le portique d'entrée, au Sud, précédé de la cour (pl. CIII, b et CIV). La même disposition élémentaire se retrouve dans les plus anciennes églises à nef unique, comme Iṣrūq et Nuriye, et dans les plus anciennes basiliques, comme Burğ Ḥeidar (église Ouest) et Baṭūṭa. Le développement des annexes, culturelles et économiques, de l'église ne date que de la fin du IV^e siècle ou du commencement du V^e (pl. XIV). Il va de pair avec l'amplification du programme liturgique et l'enrichissement du mobilier cultuel de l'église. C'est à partir de cette date que l'église prend l'aspect d'un organisme complexe et indépendant, comme on le voit par exemple à l'église de Serḡilla (*PAES, II B*, p. 114 à 118), construite vers la fin du IV^e siècle, constamment réaménagée et étendue au cours du V^e et du VI^e siècles (pl. XIV, 5) ; ou à l'église des Saints-Paul-et-Moise à Dār Qīta (*PAES, II B*, p. 178 à 184), construite au début du V^e siècle et associée à une ferme plus ancienne, avec des annexes tardives, groupées autour d'une cour, à l'Est (pl. XIV, 6). Les premières églises, quoique étroitement apparentées à la villa, ne possédaient pas d'habitation pour le clergé. Peut-être n'y avait-il même, au début, qu'un seul prêtre pour plusieurs communautés voisines, comme par exemple dans les villages très rapprochés d'Iṣrūq, de Nuriye et de Marmāya (pl. XC). Sur les dépendances ecclésiastiques, voir ci-dessus p. 18, et LASSUS, *Sanctuaires*, p. 28 s. et 216 s.

*
* *

17. *L'intérieur de l'église : la nef et le béma* (pl. X, 1 ; CIII ; CXCI, 2 et 3 ; CCXI). — On entre par deux portes décorées, ouvrant sur le portique, et l'on se trouve dans une nef unique, sans étage, où gisent des blocs d'un béma, d'un arc triomphal et d'un chancel, ainsi que cinq reliquaires. C'est donc une église. Le sanctuaire est rectangulaire, non-divisé, surélevé de deux marches, avec une armoire dans le mur Nord. Son mur Est est percé de deux larges fenêtres, égales à celles des claires-voies et placées comme elles ; plus bas sont encore trois fenêtres étroites. Dans le mur Sud du sanctuaire, une porte a été ouverte tardivement pour l'accès d'un martyrium, aménagé tardivement lui aussi dans l'extrémité du portique, sur lequel il s'ouvre par un arc (pl. CIII, 2).

L'église mesure, à l'intérieur, 14 m. 75 sur 6 m. 40. La profondeur du sanctuaire est de 3 m. 15 ; celle de la salle de 11 m. 60 (1). La hauteur est, du sol à l'assise supérieure, de 6 m. 55.

On n'a jamais encore trouvé en Syrie autant d'éléments du mobilier liturgique réunis dans un seul édifice. A l'exception de l'autel, que des fouilles permettraient sans doute de retrouver, tous les fragments sont à terre, et faciles à remettre à leur place. C'est ce que nous avons fait, et c'est ce qui justifie la description que nous allons donner (2).

Le béma est une plateforme trapézoïdale, qui s'arrondit en hémicycle vers l'Ouest (3). Il est placé dans l'axe de l'église à 4 m. 80 de l'abside, à 3 m. 10 du mur Ouest : il mesure 3 m. 77 de longueur, sur 3 m. 51 puis 3 m. 04 de largeur. Son podium est composé d'une assise extérieure appareillée,

(1) Nous donnons les cotes moyennes du plan, légèrement irrégulier.

(2) L'église, admirablement conservée, ne semble pas avoir été touchée depuis son abandon au VII^e siècle. A l'intérieur, l'arc triomphal et les blocs des assises supérieures, en s'écroulant, ont renversé le mobilier culturel en pierre. Le temps et les moyens nous ont manqué pour entreprendre un dégagement complet de l'église. Nous n'avons pu dégager que le béma sur tout son pourtour, sur un mètre de largeur, et remettre à leur place les éléments de sa superstructure, ainsi que les deux dalles de chancel du sanctuaire. Les autres éléments ont été relevés dans leur position de chute.

(3) Pour la description détaillée de ce béma, voir J. LASSUS et G. TCHALENKO, *Ambons syriens*, dans *Cahiers archéologiques*, V, 1951, p. 96 s.

décorée d'une série de profils ; il porte sur tout son pourtour une banquette à dossier, interrompue au milieu par un ambon plus élevé, en forme de trône. A l'angle Sud-Est, est une armoire de pierre. A l'Est, deux dalles de chancel encadrent une porte. C'est jusqu'ici le seul bēma dont tous les éléments aient été retrouvés (1). Il peut manquer quelques aménagements en bois (2) ; par contre, il n'y avait probablement pas de ciborium (3), ni de table au milieu de la plateforme. Le bēma paraît appartenir à un état ancien ; du moins les deux couches d'enduit qui forment le sol de l'église s'adaptent parfaitement à son contour, et n'apparaissent pas à l'intérieur (4).

*
* *

(1) Voir, dans le même article, p. 79 s., l'étude des éléments constitutifs du bēma ; également LASSUS, *Sanctuaires*, p. 207 s., et *Liturgies nestoriennes médiévales et églises syriennes antiques*, dans *Revue de l'histoire des religions*, CXXXVII, 1950, p. 236 s., ainsi que l'article *Syria*, du même auteur, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* de CABROL et LECLERC.

(2) Entre autres, un pupitre dans l'angle intérieur Nord-Est du bēma, attesté par des mortaises d'encastrement dans la dalle Nord du chancel.

(3) Comme il en existe à Beḥyo (*Ambons syriens*, p. 106 s., fig. 7 et 9 ; ci-dessous, chap. IV, 27 et pl. CXI, CXIII), ou à Reṣāfe (LASSUS, *Sanctuaires*, p. 210, fig. 91 ; la publication détaillée de ce dernier bēma, que nous avons relevé en 1942, est en préparation).

(4) Comme il ressort des études récentes, la présence d'une estrade au milieu de la nef était beaucoup plus répandue qu'on n'avait soupçonné dans le culte chrétien antique. Mais s'il est possible que les diverses formes de cette estrade puissent être ramenées à une origine liturgique commune, il semble que par la suite sa fonction ait varié selon les pays, selon les époques et les rites, et même selon l'importance de l'église. Dans le cas particulier de Qirqbize, et d'autres petites églises voisines (à Berīš, à Bettir, à Kfeir), qui ne pouvaient contenir que quelques dizaines de fidèles, il semble bien improbable que les sièges du bēma aient été réservés au seul clergé, qui ne pouvait être aussi nombreux. Ces sièges étaient plutôt occupés par les membres de la communauté même. Il paraît d'autre part douteux que l'ambon en forme de trône, situé au sommet de l'hémicycle, ait été destiné à la lecture des livres saints, car il n'est éloigné de l'extrémité Ouest de l'église que de 3 m. à Qirqbize, de 2 m. et demi à Bettir, de 2 m. seulement à Berīš : le lecteur aurait ainsi tourné le dos à l'assemblée. A Qirqbize, le « dossier » incliné de l'ambon est large de 48 cm. seulement, ce qui ne permettait pas d'y ouvrir et feuilleter un livre large de plus de 20 cm. environ. Cet ambon était donc plutôt destiné à recevoir soit un livre fermé, dont la lecture se faisait sur le pupitre dans l'angle Nord-Est du bēma (voir la note 2), soit une icône, placée ainsi face à l'autel du sanctuaire.

18. *Étapes de l'aménagement du sanctuaire* (pl. CV et CVI). — Par contre le sanctuaire a subi plusieurs changements, et seule une étude détaillée permettrait de distinguer avec certitude ceux qui sont survenus en cours de chantier, de ceux qui sont postérieurs et résultent d'une évolution rituelle. Nous nous bornerons d'abord à les énumérer dans leur ordre d'exécution (pl. CV et CVI).

1. L'église fut d'abord terminée comme une salle indivise ⁽¹⁾, sans autre sanctuaire qu'un simple podium formé d'une seule marche (pl. CV, 1).

2. Sur ce podium, plus tard, on posa l'arc triomphal : les piliers de celui-ci ne sont pas liés aux murs latéraux, mais s'y adaptent seulement dans une légère feuillure, pratiquée après coup dans la surface inégale des parois ⁽²⁾. De plus, cet arc interrompt l'ordonnance des claires-voies et des fermes, certainement prévue pour une salle non-divisée (pl. CV, 2 et CCXI).

3. Plus tard, on suréleva le sanctuaire d'une seconde marche, qui couvrit en partie les bases moulurées des piliers de l'arc, et l'on posa sur cette marche un chancel sculpté, avec une porte médiane ⁽³⁾. En même temps, ou un peu plus tard, on fixa sur le chancel des colonnettes, destinées à porter une poutre, encastrée sous les chapiteaux. Cette poutre ne peut guère avoir servi

(1) Pareille ainsi à la salle de réunion de l'andrôn, mais orientée, comme tous les sanctuaires chrétiens du pays, vers l'Est.

(2) Les chapiteaux de l'arc, en forme d'imposte, rappellent par leur forme les chapiteaux inédits de l'église Ouest de Burg Ғeidar (milieu du IV^e siècle), et par leur profil, certains chapiteaux de l'église de Baṭūṭa (même date). Ils sont ornés d'une seule rangée d'acanthes droites, pareils à ceux de Baṭūṭa. Par leur facture, ces chapiteaux de Qirqbīze sont certainement antérieurs aux chapiteaux corinthiens de l'église Est de Babisqa et de l'église de Julianos à Brād (toutes deux commencées dans la dernière décade du IV^e siècle) : la structure des feuilles est plus souple, moins stylisée.

(3) La forme élémentaire du chancel, fait de deux grandes dalles, ornées chacune de trois panneaux sculptés, est sans doute une preuve de son ancienneté. De même la façon dont les deux colonnettes, probablement de bois, non-prévues au début, étaient encastrées dans les dalles. Vers le milieu du V^e siècle, le chancel est généralement composé de dalles moins longues, à un seul panneau, et de dés (cf. *PAES, II B*, fig. 364, 367), plus rarement de dalles entre des colonnettes supportant une poutre (*AAES II*, p. 167 ; *Early Churches*, fig. 77) ; parfois ces colonnettes font corps avec les dés entre lesquels sont encastrées les dalles.

qu'à la pose d'un rideau. A la même époque on éleva le béma au milieu de la nef (pl. CV, 3).

4. Plus tard encore on installa dans la partie Sud du sanctuaire trois reliquaires à huile ⁽¹⁾, qu'on éclaira par une petite fenêtre ouverte dans l'angle Sud-Est du chevet. On donna à ces reliquaires un accès particulier, en ménageant une porte dans l'extrémité Sud du chancel ⁽²⁾. Une porte semblable fut pratiquée à l'autre extrémité du chancel, pour donner accès à ce qui est désormais le diakonikon, pour lequel on établit une armoire dans la paroi Nord du sanctuaire. En même temps le simple rideau qui fermait le sanctuaire fut remplacé par un dispositif permanent, dont il est possible de restituer l'aspect avec probabilité. Le chancel porte en effet la trace de deux paires de colonnettes entre les trois portes, et les piliers de l'arc sont pourvus, en dessous de l'encastrement de la poutre transversale, d'une deuxième mortaise destinée à une seconde poutre. Comme d'autre part les trois seuils portent des mortaises qui attestent l'existence de trois portes à battants, il est logique de croire que notre dispositif servait de cadre à ces portes, et comportait donc de panneaux pleins entre celles-ci. Peut-être existait-il là des icônes. De toute manière, le chevet était ainsi complètement séparé de la nef par une cloison qui préfigurait l'iconostase (pl. CVI, 4). Très probablement à la même époque le sanctuaire proprement dit fut séparé du diakonikon et du martyrion par deux rideaux fixés entre la cloison et le mur Est du chevet ⁽³⁾.

(1) Ce sont des blocs massifs dans lesquels sont creusés un ou plusieurs petits compartiments pour les reliques. Ils sont couverts d'une dalle en forme de couvercle de sarcophage, à double pente et à quatre accrotères d'angle. Dans ce couvercle sont percés des entonnoirs correspondant au nombre des compartiments. L'huile versée par ces entonnoirs entrant en contact avec les reliques et s'écoulait dans un petit bénitier, pratiqué sur la face antérieure du reliquaire. Dans les églises de la partie antiochénienne du Massif, ces reliquaires sont toujours installés dans la sacristie Sud du chevet (LASSUS, *Sanctuaires*, p. 167 s ; ci-dessous, p. 334, note 2).

(2) La dalle du chancel fut raccourcie d'un tiers à son extrémité Sud, pour donner accès aux reliquaires. Des trois panneaux dont était ornée sa face antérieure, il n'en reste que deux. De la même façon fut aménagée, au Nord, la porte du diakonikon.

(3) Cette division n'est pas indiquée sur nos planches X, 1 ; CIII, 2 ; CVI, 5 et 6. Peut-être était-elle complétée par des balustrades, dont l'existence semble assurée à

5. Enfin, on construisit un martyrium séparé dans l'extrémité Est du portique, et l'on perça une porte pour le relier au sanctuaire. Une tombe fut creusée ultérieurement sous le portique Est, à côté de ce martyrium (1). En dernier lieu, deux reliquaires furent installés dans la nef sur la première marche du sanctuaire (2), où nous les avons retrouvés (pl. CVI, 5 et X, 1).

*
* *

19. *Chronologie de l'église* (pl. CIII à CVI). — L'histoire de tout cet ensemble peut être retracée avec une précision suffisante.

Au début, l'église est seule, avec son portique et sa cour. Le plan est en somme celui d'une villa. L'absence de toute habitation ecclésiastique incline à penser que l'église dépendait de la villa voisine, construite si près d'elle et sur le même alignement. Il y a d'ailleurs d'autres indices de ces liens. L'appareil est le même, sauf un plus grand usage des décrochements à l'église; le stylobate du portique et la base des murs sont, dans les deux cas, taillés dans le roc même; l'assise supérieure, très haute et sans corniche, est traversée de part en part par les poutres, ce qui indique une toiture formant auvent.

présent pour les chevets des églises de Serğible et de Başmişli (*PAES, II B*, p. 227; *AAES II*, p. 231; cf. nos pl. X, 3 et XIII, 11).

(1) Sur les tombeaux aménagés dans l'enceinte ou à l'intérieur de l'église, voir LASSUS, *Sanctuaires*, p. 228 s. Ces tombeaux, assez fréquents en Syrie, semblent être réservés aux ecclésiastiques, aux fondateurs des églises et des couvents, aux grands notables de la communauté. Nous ne citons, pour notre région, que quelques exemples tirés de *PAES, II B*: 1° Babisqa, église Est (fig. 177): tombe creusée, comme à Qirbîze, à même le sol, à côté du chevet; 2° Dār Qîta, égl. des Saints-Paul-et-Moïse (fig. 186): hypogée cruciforme sur le côté Nord (un autre exemple, inédit, est l'hypogée devant le portique de l'église Est à Baqirḥa); 3° Ruweiḥa, église de Bizzos (fig. 165): deux mausolées, de part et d'autre du chevet (dans celui du Sud était enseveli le fondateur de l'église; notre pl. XIV, 1 corrige le relevé de Vogüé et de Butler en ce qui concerne la situation du mausolée Nord); 4° Serğilla (fig. 132): tombeaux adjoints au chevet et aux annexes de l'église (cf. notre pl. XIV, 5); 5° Qaşr Iblisu (fig. 211) et Kseḡbe (fig. 170): tombeau adjoint au baptistère (cf. notre pl. XIV, 1 et 3); 6° les couvents de Deir Sim'ān (fig. 285) et de Brād (fig. 341): sarcophage placé dans le martyrium (ci-dessus, p. 215 et note 1).

(2) Des reliquaires identiques, en forme de stèle, ont été retrouvés sur la marche du sanctuaire dans l'église inédite de Berîş-Nord (voir plus loin, p. 324 et note 1).

Du reste, l'identité de volume et d'apparence est encore de nos jours très frappante pour le voyageur, et il est clair que les deux édifices ne forment qu'un seul ensemble (pl. CIV ; CXCIII, 3 et CXCIV, 1).

Dans cet ensemble, pourtant, la villa a été construite la première, comme on le voit par les nuances du décor. Les deux portes de l'église et de sa cour ont des jambages monolithes, mais ceux-ci ne sont pas inclinés comme dans la villa ; leur composition est la même que dans la villa, mais les profils sont plus plats et commencent à perdre leur valeur organique ; les entablements, dont la frise tend à s'unifier au mur, semblent flotter au dessus des portes (pl. CXCIII, 1 et 3). A la porte Ouest de l'église, la corniche est traitée comme un bandeau, qui couvre un décor géométrique, inspiré par le filigrane d'un objet de sacristie, et non pas taillé en facettes comme il le sera au V^e siècle (1). — Nous avons fixé la date de la villa à la fin du III^e siècle ; l'église nous semble être plus tardive d'une génération, et remonter au premier tiers du IV^e siècle : elle était d'abord prévue comme une simple salle (2), avec sanctuaire formé par un simple podium d'une marche (pl. CV, 1).

Quant aux transformations ultérieures du sanctuaire, leur chronologie se laisse établir approximativement, par analogie avec les exemples datés (3).

L'arc triomphal de Qirqbize ne saurait être antérieur au milieu du IV^e siècle, date à laquelle il fut introduit dans la région avec les premières églises à plan basilical et à abside (4). Cette date se trouve confirmée par la facture

(1) Comme par exemple les panneaux sculptés du chancel dans cette même église, qui selon nous datent du début du V^e siècle (voir plus loin, chap. IV, 27). — Butler avait déjà fait la même remarque : « The cap of one of the doorways is enriched by the introduction of a broad band of fine geometrical ornament above its row of dentils, like those seen in the early churches » (*AAES II*, p. 118). Sans doute fait-il allusion à la rangée de disques qui orne le portail de la chapelle de Nuriye (*ibid.*, p. 92). Sur l'influence des objets et vêtements sacrés dans l'invention des nouveaux motifs du décor, voir plus loin, chap. IV, 27. Un autre exemple de ce décor est donné par la porte de la cour de l'église Ouest de Burğ Ḥaidar, construite vers 350. Sur les corniches trapézoïdales des anciennes églises, voir *Early Churches*, p. 219.

(2) Ci-dessus, p. 296 et note 6.

(3) En tenant simplement compte d'un certain retard, très probable lorsque les innovations sont introduites dans une église aménagée pour un culte plus ancien.

(4) Sur les premières basiliques chrétiennes du IV^e siècle dans le Gebel Sim'an, voir ci-dessus, p. 206, note 6. La plus ancienne paraît être celle de Sinhār (*PAES*,

des feuilles d'acanthé des chapiteaux et les moulures des bases, semblables à celles de la basilique de Baṭūṭa ⁽¹⁾, construite à cette époque (pl. CV, 2).

Le rideau qui ferme le sanctuaire, est aménagé après coup dans les églises du IV^e siècle, mais il est prévu dès la construction dans les premières églises du V^e ⁽²⁾. A Qirqbīze, il faut donc l'attribuer au début de ce siècle,

II B, p. 334 à 336; *Early Churches*, p. 29). Le sanctuaire de cette église fut approfondi au VI^e siècle, à l'époque où une chapelle (pl. CLVIII, 4) fut construite au Sud du chevet. L'emplacement de l'abside primitive fut aménagé en vestibule de la nouvelle abside, reportée plus loin vers l'Est. La sacristie Sud fut transformée en un martyrion ayant la profondeur de la chapelle annexe et ouvrant sur le collatéral par un arc (cf. *PAES, II B*, fig. 383, où est présenté l'état final de l'église, et notre pl. IX, 1, où est présenté son état primitif). Les deux plus anciennes absides conservées sont à notre connaissance celle de l'église de Baṭūṭa (*PAES, II B*, p. 330 s.) et celle de l'église Ouest à Burg Ḥeidar (*PAES, II B*, p. 288 s.), toutes les deux du milieu du IV^e siècle. Pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, nous ne rangeons pas, avec l'auteur d'*Early Churches* (p. 26 à 29), parmi les plus anciennes, les trois basiliques du Ḡebel Zāwiye : Serḡilla (*PAES II B*, p. 114 s.), Ruweiḥa (*AAES II*, p. 99) et Muḡleya (*AAES II*, p. 96). Ces trois églises, selon nous, sont contemporaines de la basilique de Julianos à Brād, construite à la fin du IV^e siècle et au début du V^e.

(1) Ci-dessus, p. 329, note 2.

(2) Sur le chancel des églises syriennes, voir LASSUS, *Sanctuaires*, p. 203 s. Sur le rideau, voir la note de l'auteur au début du même ouvrage et son article *Liturgies nestorienne médiévales et églises syriennes antiques*, dans *Revue de l'histoire des religions*, CXXXVII 1950, p. 239, note 1; également H. STERN, *Images des conciles dans l'église de la Nativité à Bethléem*, dans *Cahiers archéologiques III*, 1948, p. 96. En l'état présent de nos connaissances, il est impossible d'accepter comme une règle générale la séparation progressive du sanctuaire et de la nef, que nous avons constatée à Qirqbīze (plateforme, arc triomphal, chancel, rideau, cloison à trois portes). Il paraît toutefois certain que dans les plus anciennes basiliques l'abside était dès le début précédée d'un chancel, posé sur une plateforme à trois marches (pl. IX, 1). Le rideau de l'abside est par contre bien plus tardif : les logements de sa barre sont entaillés après coup dans les églises du IV^e siècle, à Burg Ḥeidar (égl. Ouest), à Baṭūṭa, à Fafertīn, à Brād (égl. de Julianos); mais ils sont préparés à pied d'œuvre dans les églises du V^e (à Dār Qīta, Saints-Paul-et-Moïse, construite en 418). Cette barre peut être fixée au-dessus des chapiteaux de l'arc triomphal, comme à Me'éz (égl. Est), à Kalōta (égl. Est), à Serḡible (église à nef unique); ou au-dessus des chapiteaux des piliers engagés Est de la nef, comme à Mšabbak, à Deir Sim'an (église Nord-Est), à Beḥyo (église Ouest), à Bašmišli. Elle peut être encastrée dans l'intrados de l'arc triomphal, comme à Ḥarāb Šams (église Nord), ou posée sur des consoles des claveaux de l'arc, comme à Burg Ḥeidar (église

de même que la première modification importante du sanctuaire : surélévation du podium par une seconde marche, pose d'un chancel à porte unique, avec les deux colonnettes qui supportent la barre du rideau. Le bēma actuel, dont le chancel porte un décor analogue à celui du chancel du sanctuaire, fut élevé à la même époque (pl. CV, 3), peut-être en remplacement d'un bēma plus ancien, fait en bois (1).

La chapelle des martyrs, installée au Sud du chevet, avec son arc ouvert sur la nef, est une nouveauté qui apparaît dans la Syrie du Nord vers 430 (2).

à nef unique Est); ou sur des consoles, au-dessus des chapiteaux de l'abside, comme à Kaukanāya (église Est), à Deir Turmanīn, à Šeiḥ Sleimān (église de la Vierge). Elle peut enfin être supportée par des colonnettes placées dans l'angle entre les pilastres de l'abside et les piliers Est de la nef, comme à Baṣufān (Saint-Phocas), à Deir Sim'ān (couvent Nord-Ouest), à Muḡleya (église polygonale), à Reṣāfe (Saint-Serge); ou par des colonnettes posées, soit sur les dalles du chancel (Qirḡbīze), soit entre les dalles (Banaqfūr), soit faisant corps avec les dés du chancel (Eṭ-Ṭūba). Sauf dans les trois derniers exemples cités, le rideau tiré laisse toujours découverte la plateforme fermée par le chancel, qui précède l'abside.

(1) L'origine du bēma est bien attestée par sa structure et par son décor, qui évoquent une technique de menuiserie, transposée en pierre : c'était sans aucun doute au début une estrade en charpente, couverte de planches, avec des bancs et des balustrades en bois; peut-être un dispositif provisoire, monté pour certaines cérémonies au milieu de la nef et enlevé ensuite. La superstructure de bois sur un socle massif s'est d'ailleurs conservée pendant toute la période antique, comme le prouve l'exemple de Berīš-Nord, de la fin du VI^e siècle (*Cahiers archéologiques*, V, 1951, p. 113 s.), et deux autres exemples, inédits : à Babisqa, dans l'église Est (390-408) et à Kafr Nābo (fin du IV^e siècle).

(2) Dans la partie antiochénienne de la Montagne, la chapelle des martyrs est toujours aménagée dans la sacristie Sud du chevet et s'ouvre par un arc sur le collatéral (pl. XI, 2 et 3, pl. XI, 2 à 6). Dans la partie apaméenne, cette chapelle n'a été reconnue dans aucune église, et les deux sacristies du chevet sont reliées aux collatéraux par des portes (pl. XII, 1 à 6). L'usage des reliquaires à huile est pourtant attesté pour l'Apamène, et c'est à Apamée même qu'ils furent pour la première fois identifiés, par les fouilles belges, dans une des pièces latérales du chevet d'une église (F. MAYENCE, *La quatrième campagne de fouilles à Apamée*, dans *Antiquités classiques*, IV, 1935, p. 201; H. DELEHAYE, *Saints et reliquaires*, dans *Analecta Bollandiana*, 1935, p. 225; LASSUS, *Sanctuaires*, p. 163 s.). Peut-être ces reliquaires étaient-ils, dans cette région, aménagés dans la sacristie du chevet, mais, au contraire de ce que nous avons constaté dans l'Antiochène, ils n'étaient pas accessibles, ni même visibles aux fidèles. — C'était d'ailleurs sans doute aussi le dispositif primitif des églises du IV^e siècle dans l'Antio-

C'est donc après cette date, peut-être vers le milieu du V^e siècle, que les trois reliquaires furent installés dans l'aile Sud du sanctuaire de Qirqbize, avec les deux portes supplémentaires, percées aux deux extrémités du chancel : celle du Sud correspondant à l'accès du martyron ; celle du Nord correspondant à l'accès du diakonikon. A la même date furent dressées les deux doubles colonnettes du chancel et la poutre, destinées à fixer les battants des trois portes et à séparer complètement le sanctuaire de la nef (pl. CVI, 4).

Le portique de l'église, construit avec celle-ci au IV^e siècle, comme en témoignent les chapiteaux de ses pilastres (pl. CXCIII, 3), fut refait au VI^e siècle, peut-être après les tremblements de terre de 526 et 528, comme en témoignent les chapiteaux actuels de ses colonnes. Cette réfection est sans doute liée à l'établissement du martyron séparé dans l'extrémité Est du portique (1), et de la porte qui le relie au sanctuaire.

chène même, dont les sacristies ne sont reliées aux collatéraux que par des portes : à Fafertīn, à Kafr Nābo, à Ba'ūde, dans l'église de Julianos à Brād, dans l'église Sud à Ruweiḥa (*PAES, II B*, fig. 370, 327, 174 ; notre pl. XI, 1 ; *AAES, II*, fig. 37) ; et dans les églises du début du V^e siècle : à Serḡible, à Deir 'Amān (égl. Est), à Tell 'Āde (*PAES, II B*, fig. 230, 241, 246), ainsi que dans l'église des Saints-Paul-et-Moïse à Dār Qīta, construite en 418, et dans celle de Qaṣr el Banāt, construite quelques années après (*PAES, II B*, fig. 188, 218 ; notre pl. XLIX, 1). Ailleurs la porte de la sacristie Sud a été remplacée, au V^e ou au VI^e siècle, par un arc : dans les églises du IV^e siècle à Sinḥār, à Burḡ Ḥeidar, à Ḥarāb Šams (*PAES, II B*, fig. 383, 311, 364), à Baṭūṭa (le relevé de Butler, *PAES, II B*, est à corriger) ; et dans les églises du début du V^e siècle : à Babisqa (égl. Est, de 390-408 : voir notre pl. LXXXIV, 4) et Kseḡbe (égl. Est, de 414 : *PAES, II B*, fig. 161). Dans l'église de Julianos à Brād (399-402) la chapelle des martyrs a été ajoutée postérieurement au collatéral Nord (pl. XI, 1). — Le premier exemple datable de la sacristie Sud ouvrant par un arc sur le collatéral est la basilique de Qaṣr Iblisu, dont le baptistère est construit en 431 (*PAES, II B*, p. 206, fig. 217). C'est donc peu avant cette date que le culte des martyrs fut introduit dans la liturgie antiochénienne du Massif Calcaire. Dans toutes les basiliques élevées à partir du milieu du V^e siècle, la sacristie Sud est dès la construction aménagée en martyron, ouvrant par un arc sur le collatéral (cf. nos planches : X, 1 et 2 ; XI, 2 à 6 ; XLII, 2 ; LXVI ; LXXIV ; LXXXIII ; LXXXIV, 4 ; XCIX ; CVIII, 1 ; CXI à CXIV). Il serait donc logique d'attribuer à la même époque l'installation des trois reliquaires dans la partie Sud du chevet de l'église de Qirqbīze.

(1) La chapelle des martyrs reliée au portique est un dispositif commun à un grand nombre d'églises à nef unique. Voir dans le présent ouvrage : Kfeir (pl. X, 2 ; XIII, 7), où le martyron fut ajouté après coup, comme à Qirqbīze ; Serḡible (pl. X, 3

Au VI^e siècle également furent aménagés : à l'Ouest de la cour, l'habitation du prêtre avec sa cour particulière (1) ; à l'Est le portique d'entrée (pl. CIII). La tombe pratiquée sous ce portique (2) n'a pu y être établie que pour le voisinage du martyrion (pl. CVI, 5 et X, 1).

Les deux reliquaires placés sur la marche devant l'arc triomphal sont identiques, par leur position comme par leur forme, à ceux de la basilique de Berīš-Nord (3), et datent par conséquent de la fin du VI^e siècle, ou du commencement du VII^e (pl. CIII, 2 et CVI, 5).

*

Les origines et la chronologie de l'église de Qirqbīze étant ainsi établies, il nous reste à la comparer brièvement à quelques autres églises à nef unique du voisinage, celles de Iṣrūq (4), de Maramāya (5) et de Nuriye (6). Butler attribue la première au milieu du IV^e siècle, et les deux autres à une date immédiatement postérieure (7).

Pour ce qui est de ses formes et de sa décoration, notre église est incon-

et XIII, 11) ; Rbē'a (pl. XIII, 13) ; Kefer Finše (XIII, 5). L'église de Qirqbīze est pourtant seule à posséder un arc ouvrant sur le portique. Partout ailleurs le martyrion est relié à ce portique par une porte.

(1) Cette cour était d'abord séparée de la cour de l'église par un portique dont les bases de colonnes sont encore en place (pl. CIII, 2).

(2) Voir ci-dessus, p. 331, note 1.

(3) Ci-dessus, p. 324, note 1. Ces deux reliquaires, placés ainsi près des deux portes latérales du chancel, semblent avoir joué un rôle usuel dans la liturgie commune, alors que les reliquaires du sanctuaire étaient l'objet d'un culte spécial, et que les reliquaires (non-identifiés) du martyrion sous le portique étaient directement accessibles aux fidèles. Un dispositif analogue existe encore dans l'église Ouest de Kseḡbe, construite, comme celle de Berīš, à la fin du VI^e siècle : ici le reliquaire dans la nef est aménagé dans le pilier engagé Est de l'arcade Nord. Butler l'avait interprété comme un « colymbion » (*PAES, II B*, p. 160, fig. 171). Notons que, outre ces reliquaires, il pouvait y en avoir encore deux autres, devant les deux entrées de l'église, comme semblent le prouver les mortaises devant les seuils des portes (pl. CIII, 2).

(4) *AAES II*, p. 89 ; *Early Churches*, p. 76.

(5) *AAES II*, p. 91 ; *Early Churches*, p. 76.

(6) *AAES II*, p. 91 ; *Early Churches*, p. 76.

(7) *Early Churches*, p. 76.

testablement plus ancienne et se place entre la villa de Qirqbīze, que nous avons mise vers 300, et l'église d'İsrūq, que Butler met vers 350. A vrai dire, on pourrait arguer que le bâtiment a été construit à d'autres fins, et n'a été transformé en église que plus tard. Mais cette hypothèse est tout à fait incompatible avec le monument, car une habitation ou un andrôn aurait nécessairement un étage, n'aurait pas de claires-voies ni de podium, ni ne serait nécessairement orientée à l'Est. Il faut donc croire que l'église de Qirqbīze a été construite pour être une église (1). Il est encore vrai que l'on admet couramment que le sanctuaire carré n'a été substitué à l'abside semi-circulaire que plus tard. Cette opinion, qui nous paraît juste pour la basilique à trois nefs, forme importée dans la région, nous paraît au contraire très hasardeuse pour l'église à nef unique. Cette dernière forme, née précisément dans la région que nous étudions (2), nous paraît au contraire — et c'est là le grand intérêt de Qirqbīze — issue de l'architecture profane, et n'avoir reçu que plus tard ce complément de l'abside, que constitue l'arc triomphal. C'est d'ailleurs dans la même région que l'on est revenu plus tard, sans doute en vertu d'une tradition qui s'y était conservée, aux églises et même aux basiliques à sanctuaire carré (3). Dans

(1) Cf. la remarque de BUTLER, dans *AAES II*, p. 89.

(2) Les plus anciennes églises à nef unique du IV^e siècle (Qirqbīze, İsrūq, Mara-māya et Nuriye), et du V^e siècle (Kfeir et Banaqfūr) se trouvent toutes sur les crêtes qui surplombent la partie Nord de la plaine de Şelf (voir notre pl. XC). Plus au Nord, sur le plateau de Halaqa, la plupart des églises de ce type sont du VI^e siècle, mais il en existe aussi quelques-unes qui sont du V^e (par exemple, Sergible : *AAES II*, p. 166). Dans le Ğebel Sim'an, au contraire, toutes les églises à nef unique sont du VI^e siècle.

(3) Voir la liste des églises à sanctuaire carré, dans *Early Churches*, p. 131 à 151. Ajouter à cette liste les églises suivantes, découvertes depuis : les basiliques de Berīš-Nord (ci-dessus, p. 324, note 1, pl. XI, 1) et de Herbert Seiḥ Barakāt (ci-dessus, p. 110, pl. XLII, 2) ; les églises à nef unique de Gubenli (LASSUS, *Sanctuaires*, p. 45, fig. 19), de Kafr Deriān (*Villes mortes*, p. 90 ; ci-dessus, p. 171 et chap. III, 52, pl. L, 2 et CLXXXIV, 3), de Breiğ (*Villes mortes*, p. 88 ; ci-dessus, p. 124 et 158, pl. CLXXII), de Qaşr ed Deir (ci-dessus, chap. IV, 24, pl. CVIII, 2), et les trois églises encore inédites, à nef unique, de Bşendlente, de Berīš-Sud et de Burğ Heidar (pl. CLVIII, 1). Il est à noter que si le nombre des églises identifiées à nef unique et à sanctuaire carré est égal dans les deux parties du Massif (17 églises dans le Ğebel il A'la et le Ğebel Barīša ; 17, également, dans le Ğebel Sim'an), par contre les basiliques à trois

l'église de Qirqbize, l'adjonction de l'arc triomphal, qui n'est en réalité que la façade d'une abside, représente précisément un effort pour adapter l'édifice aux règles nouvelles qu'imposait le culte (1).

*
* *

20. *Intérêt historique de l'église de Qirqbize* (pl. CIII à CVI; CXCIII). — Si notre datation est correcte, l'église de Qirqbize devra être considérée comme un des plus anciens monuments de l'architecture chrétienne de Syrie. C'est certainement l'église la mieux conservée de la région et, précisément à cause de ses petites dimensions et de sa structure simple, elle se prête admirablement à l'étude du dispositif en quelque sorte *minimum*, qu'exigeait le culte dans une toute petite communauté de quelque cinquante personnes, dans un canton écarté de l'Antiochène.

Par un heureux hasard, les nombreux remaniements qu'elle a subis pendant près de trois cents ans, se laissent reconstituer avec assez de précision pour retracer, en même temps que l'histoire de l'édifice, l'évolution de la liturgie locale, depuis ses débuts au IV^e siècle, jusqu'au lendemain de la conquête arabe, au VII^e. Dans un intérieur de forme élémentaire, qui se rapproche du type des salles de réunion, on voit s'établir, puis s'accroître, la séparation entre la nef et le sanctuaire — entre les fidèles et le clergé. Parallèlement, le mobilier devient de plus en plus complexe, et montre le développement des usages liturgiques, développement que les basiliques à trois nefs ne présentent, à la même époque, que d'une façon incomplète.

Mais l'église de Qirqbize a par ailleurs une importance plus grande encore : construite sous l'aspect d'une villa pour être une église, elle nous

nefs et à sanctuaire carré (au nombre de 16) se trouvent toutes dans la partie centrale du Massif. On ne connaît qu'une seule basilique de ce type dans le Ğebel Sim'an : à Ğerbet Šeiḥ Barakāt, encore se trouve-t-elle dans la partie la plus méridionale de cette montagne, qui domine le plateau de Ḥalaqa. Dans la partie Sud du Massif, dans le Ğebel Zāwiye, on ne connaît pas le sanctuaire carré : toutes les églises à nef unique, comme les églises à trois nefs, se terminent à l'Est par une abside semi-circulaire.

(1) LASSUS, *Sanctuaires*, p. 57 et 58.

présente le type local, inconnu jusqu'à présent, de l'église-maison. On sait qu'avant la paix constantinienne les églises ont été, sauf exception, aménagées dans des maisons préexistantes ou construites avec l'apparence extérieure des habitations. La découverte de Doura-Europos a montré pour le début du III^e siècle la forme que prenait une de ces églises urbaines en Mésopotamie (1).

Quoique notre monument soit du IV^e siècle, il nous permet de voir ce qu'était une église dans l'arrière-pays d'Antioche avant l'introduction de la basilique. Nous avons une version attardée d'un type primitif, où se mêlent la tradition de l'habitation et celle de l'édifice de réunion, qui n'est autre que l'andrôn (2). Et l'on a vu d'ailleurs que ce type n'est pas resté sans descendance.

La présence d'une église dans cette région, au début du IV^e siècle, n'est pas faite pour surprendre. Si l'épigraphie est muette à Qirqbize, nous avons vu que les sites compris immédiatement autour de la plaine de Šelf ont livré toute une série d'inscriptions funéraires chrétiennes datées du milieu du IV^e siècle. Le christianisme était donc dès auparavant solidement installé (3).

*
* *

21. *Les autres villas* (pl. CI; CII; CVII; CXC, 1 et 2). — L'étude de l'église de Qirqbize nous a retenus bien longtemps; mais le témoignage qu'elle apporte sur l'histoire du site est de première importance. Nous voyons ici le propriétaire, qui s'installe à la fin du III^e siècle, construire presque immédiatement une église à côté de sa villa, par conséquent à l'intention de sa famille et de ses paysans. Le contraste

(1) Bibliographie dans LASSUS, *Sanctuaires*, p. 10.

(2) Ci-dessus, p. 17, 28 et 29, note 2; pl. XVIII et LXXXVIII, 2. Butler avait déjà insisté sur l'identité de la structure de l'habitation et des premières églises à nef unique du IV^e siècle (*AAES II*, p. 89). Le caractère très particulier de ces églises du V^e siècle l'avait d'autre part amené à les identifier comme des édifices de réunion, erreur qu'il a corrigée par la suite (*AAES II*, p. 166 et 167; *Early Churches*, p. 24 et 75).

(3) Ci-dessus, p. 145, note 2, et p. 295.

est total avec Bamuqqa, où l'église a été construite en dernier lieu, à la fin du VI^e siècle ou au début du VII^e (1). De même il y a à Qirqbize des relations beaucoup plus étroites qu'à Bamuqqa entre les grandes villas et le reste de l'agglomération.

*

Dans le même alignement que l'église et l'habitation se trouve, à l'Est, un autre ensemble, qui est en réalité une double villa, quelque peu postérieure à l'église (pl. CI; CII,3; CXCIV,1). La cour rectangulaire, et l'habitation à portique placée au fond, sont divisées par un mur médian. Les communs sont placés dans la moitié Ouest, et le pressoir dans la moitié Est, comme s'ils avaient servi à une exploitation commune. De même une tour à étage est-elle placée au milieu de la cour, sur le mur médian: cet édifice dont nous avons de nombreux exemples à Behyo, semble avoir servi de magasin. (pl. CXCIV,4).

*

Sur la lisière Ouest du village est un autre ensemble, qui comprend au moins cinq habitations des V^e et VI^e siècles, de dimensions modestes, construites autour d'une cour commune où donnent leurs portiques (pl. CI; CII,5; CXCIV,2). La porte de l'ensemble est richement moulurée, avec un entablement d'acanthes très mouvementés et découpés, orné de rosaces: ce décor n'est pas antérieur au milieu du VI^e siècle.

*
* *

22. *Les fermes et les pressoirs* (pl. CI; CII; CVII; CXCII,1; CXCIV,3 et 4; CXCIV,3). — La partie Sud du village, séparée des villas par un espace non-bâti, comprend 6 fermes (pl. CI et CII,5). Le plan de cette agglomération rappelle par sa situation comme par son caractère celui de Bamuqqa, mais il est plus clair dans sa structure et mieux organisé. Les parcelles, aussi petites et serrées qu'à Bamuqqa, sont de forme plus régulière et mieux loties. Les bâtiments sont plus espacés, et sont uniformément orientés.

(1) Ci-dessus, p. 315 à 317.

Chaque ferme comprend, au Nord de son terrain, un corps-de-logis à étage, précédé au Sud d'un portique et d'une étroite cour. Le plan et la disposition sont des copies à échelle réduite de la villa. L'habitation comporte une seule pièce à chaque étage. Les portes sont souvent couronnées d'un entablement et flanquées, à droite et à gauche, de fenêtres. Les murs sont en grand appareil régulier, d'une exécution parfaite. La corniche terminale est absente, le toit dépassait donc l'aplomb des murs (pl. CXCIV,3).

Les pressoirs, construits en même temps que les habitations, sont placés dans l'alignement de celles-ci, ou dans leur voisinage immédiat. Ils sont du même type qu'à Bamuqqa, mais plus spacieux et de caractère très monumental ⁽¹⁾. Ils se dressent, en appareil très soigné, avec linteaux moulurés et piliers couronnés de chapiteaux, au-dessus des cuves taillées dans le roc (CXCIV,4).

Les enceintes des propriétés et les murs des dépendances sont dressés en partie en moellons, en partie en appareil régulier avec décrochements. La date de l'ensemble est du IV^e au VI^e siècle.

*
* *

23. *Chronologie et caractère du village* (pl. CVII et CXXXV,27). — On peut, sur nos remarques établir la chronologie du site : à la fin du III^e siècle ou au commencement du IV^e, il contient uniquement une grande villa à deux habitations (pl. CII,1 ; CIII,c). Avant le milieu du IV^e, on construit près d'elle une église. Sauf quelques constructions modestes qui auraient disparu sans laisser de traces, ces deux édifices jumelés restent seuls pendant une cinquantaine d'années (pl. CII,2 ; CIII,b ; CIV). On construit alors, sur la même alignement, la villa de l'Est. En même temps, et jusqu'au VI^e siècle, se développe le reste de l'agglomération, sans ordre apparent (pl. CII,3 et 4). A la fin le site comporte trois grandes habitations, six petites, et une église (pl. CII,5).

(1) Ci-dessus, p. 307 ; cf. *AAES II*, p. 269.

Comme à Bamuqqa, nous assistons à la multiplication des propriétés, à partir d'une résidence unique (1). La date de départ n'est pas la même: la fin du III^e siècle au lieu de la fin du I^{er}. Et l'évolution est assez différente: l'église est la seconde construction, et non pas la dernière; les habitations se répartissent en deux types qui se développent parallèlement, la grande résidence et la maison modeste. Tous ces édifices forment un ensemble organique, dominé par l'église et la résidence primitive, qui restent toutefois séparées des petits établissements par un espace vide.

*

Il n'est pas sans intérêt, pour terminer, de comparer l'ensemble du village avec le plan de la première villa qu'on y construisit: on y trouvait dans une même enceinte une habitation de maîtres au Nord, une cour au centre, des communs au Sud. Le village comprend de même un groupe de résidences riches au Nord, une place au centre, et au Sud des établissements modestes. Les grandes résidences dominent le village comme la maison de maîtres domine la villa.

Autour de la place, au sommet d'une croupe, se développent d'un côté les résidences et l'église, de l'autre les petits établissements. Sur la périphérie on trouve les pressoirs. Puis commence la zone des plantations que la nature du terrain limite au promontoire (pl. CVII).

*

Comme tous les villages de crête situées au-dessus de la vallée de Šelf (pl. XC), Qirqbize est resté désert au moyen-âge (2). La population actuelle, druze, installée dans quelques rares villages d'une dizaine de feux chacun, est restée à peu près constante depuis le passage de l'expédition américaine en 1899 (3), et n'a pas causé de dommages graves aux monuments. Nombreux sont encore dans cette partie de la montagne les sites qui, pareils à Qirqbize, n'ont pas été touchés depuis leur abandon.

(1) Ci-dessus, p. 313 s., 317 et 318.

(2) Sur les villages et les fortins médiévaux de cette région, voir ci-dessus, p. 248 et appendice IV (pl. CLIV et CLV); sur les villages modernes, ci-dessus, p. 298, n. 4.

(3) *AAES I*, p. 99 et 100.

D. *Beḥyo*.

24. *Les environs: Qalblōze, Kefer Kīle, Qaṣr ed Deir*. — 25. *Site de Beḥyo*. — 26. *Le village*. — 27. *Église de l'Ouest*. — 28. *Première villa et quartier central du village*. — 29. *Constructions de la seconde période*. — 30. *Église de l'Est*. — 31. *Constructions de la troisième période*. — 32. *Constructions de la quatrième période*. — 33. *Pressoirs*. — 34. *Organisation et caractère agricole de Beḥyo*.

24. *Les environs: Qalblōze, Kefer Kīle, Qaṣr ed Deir* (pl. XI, 2; XXII, 4; XC; C; CVII; CVIII, 1; CXXXVI, 29; CXLVI, 23; CLVII, 3; CLIX, 1 et 2; CLX, 1 et 2, 4 et 5; CXCVI et CXCVII; CCII, 3; CCVI). — Lorsqu'on va de Qirqbīze vers le Sud, le long de la crête, on arrive à *Qalblōze* (1); c'est le seul village entre Benēbil et Kefer Kīle, qui soit habité aujourd'hui (pl. XC; C; CCVI). Il laboure les terres qui étaient réparties dans l'antiquité entre Berīš et Qirqbīze, et exploite quelques oliveraies très anciennes, assez médiocres, dans la vallée qui descend vers l'Ouest (pl. CXXXVI, 29; CXCVII, 2). Il ne reste guère de ses monuments que la grande basilique, qui a fait la célébrité du site. Les autres constructions, dont on ne retrouve que des fragments dans les maisons modernes des Druzes, n'ont jamais été nombreuses ni très importantes: le village antique n'a pas pu être beaucoup plus grand que le village moderne (pl. CXCVI, 1). Par contre, il y a autour du site, dispersés sur un grand espace, de nombreux pressoirs, taillés dans le roc, et d'un aménagement primitif (pl. CXXXVI, 29). Comme le territoire même du village antique ne comportait pas de terres arables, ses habitants ont dû vivre uniquement de la culture de l'olivier. L'importance

(1) Vogüé, pl. 122 à 129; AAES I, p. 8 à 10, 100, 116; AAES II, p. 221 à 225; AAES III, p. 28 à 29; AAES IV, p. 9, inscr. 1; *Early Churches*, p. 71 et 72; *Villes mortes*, p. 107 à 114; LASSUS, *Sanctuaires, passim*; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 286; IGLS, 630 à 632; LASSUS et TCHALENKO, *Ambons syriens*, dans *Cahiers archéologiques*, V, 1950, p. 108 à 113. — Village druze, de 140 habitants en 1945 (*Répertoire...*).

de l'église ne peut s'expliquer par celle du village où elle est construite : son isolement au milieu d'une enceinte, à l'écart des maisons, la nouveauté du plan, de la construction et du décor (pl. XI, 2; XXII, 4; CVIII, 1; CLVII, 3; CLIX; CLX), le soin extrême apporté à l'exécution (pl. CXCVI) nous obligent à y voir un lieu de culte destiné à l'ensemble de la région, sans doute un lieu de pèlerinage⁽¹⁾. Le village semble exister pour l'église plutôt que l'église pour le village (pl. CXXXVI, 29) : les pressoirs ainsi que les oliveraies qui les entourent, paraissent avoir été la propriété de l'église. Ce monument exceptionnel demande une étude spéciale dont nous possédons les éléments, et qui, si les circonstances le permettent, paraîtra en son temps⁽²⁾.

*

Qalblöze est à 1700 m. à vol d'oiseau au Nord de Behyo. *Kefer Kile* est à 1000 m., au Sud (pl. XC; C; CCVI). C'est aussi un village druze établi dans les ruines, mais encore plus petit et plus pauvre que Qalblöze⁽³⁾. Il occupe, avec quelques petits champs labourables, le sommet d'une hauteur isolée, entourée de profonds ravins, dont les pentes sont aujourd'hui encore couvertes d'oliveraies (pl. C). De la belle église publiée par Vogüé le chevet est toujours debout, et abrite une habitation paysanne, à laquelle la nef, débarrassée de ses colonnes, sert de cour. Les autres maisons sont également installées dans des constructions antiques. Tous les fragments visibles de ces édifices témoignent de la perfection technique et de la finesse de composition, qui sont communes à toute cette région et font un contraste saisissant avec l'aspect misérable des constructions actuelles.

Kefer Kile était, comme Bamuqqa, Qirqbize et Qalblöze, et comme la

(1) Ci-dessus, p. 32, note 2. Quelques chapiteaux corinthiens isolés, du VI^e siècle, d'un diamètre trop grand pour avoir appartenu au portique d'une habitation, attestent l'existence d'une seconde église — probablement de l'église paroissiale — dans la partie Nord-Ouest du village.

(2) Nos premiers relevés, sommaires, effectués en 1935 pendant les travaux de consolidation du chevet et de la façade Ouest, ont été complétés, en 1939-1940, par des relevés détaillés de l'ensemble de la basilique et de ses alentours.

(3) VOGÜÉ, pl. 121; *AAES I*, p. 10 à 12, 117; *AAES II*, p. 216; *Early Churches*, p. 136; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 287. — Village druze de 72 habitants en 1945 (*Répertoire...*).

plupart des villages antiques de la crête, un village exclusivement adonné à la culture de l'olivier, seule culture possible dans cette région.

*

Qaṣr ed Deir (1) est situé à 500 m. à l'Est de Kefer Kile, sur la crête dont Beḥyo occupe le Nord (pl. C et CCVI). Cette crête forme ici le bord même de la montagne, et offre une vue splendide sur la vallée de Šelf à l'Est, sur la chaîne du Ğebel Bariša, et au loin sur la plaine de Chalcis (pl. CXCVII, 3). *Qaṣr ed Deir* était de toute évidence le couvent de Kefer Kile, placé par rapport au village dans une position analogue à celle des petits couvents de Kafr Deriān, de Me'ez ou de Deir Sēta (2). Il n'en reste qu'une petite tour du VI^e siècle, bien conservée, mais d'un équilibre précaire (pl. CXCVII, 1). Cette tour était jadis incorporée dans un ensemble, dont nous présentons sur la pl. CVIII, 2 un croquis à main levée (3). Son plan rappelle la disposition serrée du couvent de Burğ Ḥeidar (4), avec la partie monastique au Nord et la chapelle au Sud. Plus au Sud encore, sur le bord de la pente, se trouvent un grand réservoir d'eau et un pressoir. Une seconde tour, dont il ne reste que la fondation, se dressait à une trentaine de mètres à l'Ouest du couvent.

Cet ensemble monastique, dès le début, fut fondé comme une modeste exploitation agricole, avec ses deux tours qui surveillaient la plantation (5).

*
* *

25. *Site de Beḥyo* (pl. C ; CIX ; CXXXV, 28 ; CCVI). — Entre Qalb-lōze au Nord, et Kefer Kile, au Sud, est le site de Beḥyo (6). Par sa date

(1) FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 287. Ci-dessus, p. 170.

(2) Ci-dessus, p. 170 et 171, 285 ; pl. LIII, 3 et LXXXVIII à XC.

(3) La tour porte une inscription syriaque inédite.

(4) Ci-dessus, p. 170 et 181 ; pl. XLIX, 4 ; LIII, 1 et CXXIX, 13.

(5) Ci-dessus, p. 173 s.

(6) VOGÜÉ, pl. 113, 137 et 138 ; *AAES I*, p. 10, 12, 109 ; *AAES II*, p. 204, 243, 269 ; *Early Churches*, p. 114 ; FROMENT, dans *Syria*, XI, 1930, p. 287 ; LASSUS et TCHALENKO, dans *Cahiers archéologiques*, V, 1950, p. 103 s.

et par la cohésion de ses monuments, ce village abandonné se prête bien à une étude d'ensemble. Il se dresse sur un sommet isolé, à 720 mètres d'altitude, sur un des points les plus élevés du Ġebel il A'la (pl. C).

Comme à Qirqbīze, le terroir du village est bien défini. Il est limité d'un côté par la vallée de Šelf, et de l'autre par deux ravins qui descendent vers le Nord-Ouest, en direction de la plaine de l'Amq. Celui du Nord le sépare des terres de Qalblōze, celui du Sud des terres de Kefer Kile (pl. C).

Le village occupe un plateau aux pentes très douces et légèrement convexes (pl. C et CIX), dominant le versant Est très escarpé de la montagne. Un sentier permet de descendre à Serdīn (1), dans la vallée de Šelf, et de gagner la route de Funduq à Ĥārim; mais ce sentier est trop rapide pour avoir servi à de véritables transports. D'autre part Beḥyo est situé sur le sentier de crête, assez commode, qui suit le Ġebel sur toute sa longueur, en reliant ses villages (pl. XC). En cela encore, la situation est analogue à celle de Qirqbīze.

Par contre il y a entre les deux sites une différence essentielle: Qirqbīze dispose encore de quelques terres à céréales, et Beḥyo n'en a pas — pas même assez pour assurer la subsistance de la première villa qui s'y est installée au Ve siècle. Dès le début, par conséquent, comme nous venons de l'observer à Qalblōze, ses habitants n'ont pu vivre que de la culture exclusive de l'olivier; c'est ce qui donne son caractère au site.

*
* *

26. *Le village* (pl. C; CIX; CX; CXXXV, 28; CXCVIII; CXCIX). — Le village, placé peu au Nord du sommet, est de dimensions très modestes — 150 mètres de diamètre — et de structure très serrée (pl. CIX). L'état de conservation est moyen: il n'existe pas de monuments intégralement conservés, comme à Bamuqqa ou à Qirqbīze; mais les édifices, en partie écroulés, seraient susceptibles de dégagement, d'étude et de reconstitution

(1) Ci-dessus, p. 293, note 2; pl. C.

graphique. Un examen superficiel suffit d'ailleurs à montrer le caractère propre de chacun (1).

Dans la partie Est, à un niveau sensiblement plus élevé que les autres constructions, est un groupe de monuments plus importants et plus soigneusement exécutés, parmi lesquels sont deux églises, dont l'une, celle de l'Est, n'a pas encore été remarquée. Le centre du village est occupé par des constructions plus petites, de répartition très confuse, qui occupent à peu près la moitié de la surface construite. A l'extérieur, un peu plus bas, sont un grand nombre de pressoirs, qui dans l'antiquité se trouvaient immédiatement à la lisière des plantations (pl. CIX et CX).

Comme à Bamuqqa et à Qirqbize, il n'y a ni inscriptions, ni références littéraires : nous sommes donc tenus pour la chronologie aux critères que donnent les monuments eux-mêmes. Leur leçon est intéressante : alors que l'occupation de Bamuqqa se place au I^{er} ou au II^e siècle, et celle de Qirqbize au III^e ou au IV^e, nous avons ici un village du V^e et du VI^e siècle.

Nous commencerons par l'ensemble le plus ancien.

*
* *

27. *Église de l'Ouest* (pl. XI, 3; CX; CXI; CXIII; CXCVIII). — L'église de l'Ouest, relevée par Vogüé (2), et la villa au Sud, paraissent construites d'un seul jet (pl. CXI, 1); comme à Qirqbize, ces deux monuments sont les plus anciens de l'agglomération. La chronologie du site dépend donc de leur date précise, notamment de celle de l'église, qui fournit le plus d'éléments pour cela.

L'église est à vrai dire assez anormale — assez pour que Butler, lorsqu'il la visita, ait été frappé de ses anomalies et ait été amené à douter de sa destination. Mais ses doutes n'ont pas résisté à la réflexion, et, dans son

(1) Le site de Behyo a été exploré par nous en 1940, pendant les travaux de relevé à la basilique de Qalblöze. Outre le plan topographique du site et les plans sommaires de tous les monuments visibles à la surface, nous avons relevé en détail, et partiellement dégagé, le bema et le martyrion de l'église Ouest, ainsi qu'un pressoir.

(2) VOGÜÉ, p. 140, pl. 137 et 138. L'étude de BUTLER, dans *AAES II*, p. 204, est faite d'après ces relevés de Vogüé.

dernier ouvrage, il l'a classée parmi les basiliques du VI^e siècle (1). Mais cette date demande à être contrôlée d'après nos nouveaux relevés.

C'est une basilique à colonnes, à six travées, avec un sanctuaire rectangulaire peu profond (pl. XI, 3). La façade Est est semblable à la façade Ouest : la couverture de la nef et des collatéraux continue directement celle du sanctuaire et de ses annexes (2). Il en résulte pour le chevet une élévation basilicale, dans laquelle le sanctuaire ne se distingue pas, à l'extérieur, de la masse de la nef (pl. CXCVIII, 1 et 2). Le diakonikon s'ouvre sur le bas-côté par une porte, et la chapelle des martyrs par un arc (pl. CXI). Les entrecolonnements sont faibles, de 2 m. 80 seulement ; les colonnes sont trapues. L'impression de massivité est encore renforcée par les chapiteaux, qui ont presque le profil de chapiteaux impostes (3). Au centre de la nef, nous avons retrouvé un béma, très orné, avec un ciborium (4). Les trois reliquaires sont en place dans la chapelle des martyrs. Sur la façade Ouest, une porte s'ouvre dans l'axe de la grande nef, et deux fenêtres éclairent les collatéraux ; deux autres portes s'ouvrent sur la façade Sud. Pour le Nord, Vogüé en indique deux, que l'état du monument ne permet plus de vérifier. La façade Sud de l'église, précédée d'un portique, donne sur une cour dallée, qui la sépare de la villa voisine, et qui contient, comme à Qirq̄bize, une citerne. Le portique se retourne sur le côté Est, devant une petite habitation à deux pièces, sans doute celle du prêtre. Une construction, qui occupe l'extrémité Ouest du portique Sud, est tardive (5). A l'Ouest, un portique extérieur règne à la fois devant l'église et la cour.

*

(1) Cf. *AAES II*, p. 205 et *Early Churches*, p. 141.

(2) Cette forme du chevet n'est d'ailleurs pas exceptionnelle comme l'avait d'abord supposé Butler : elle se retrouve dans plusieurs églises de la même région, comme par exemple, non loin de là, dans les églises de Kefer Kile (Vogüé, pl. 121) et de Hureibāt (*AAES II*, p. 214).

(3) Voir plus loin, p. 351, la description et le croquis de ce chapiteau.

(4) Pour la description détaillée de ce béma, voir LASSUS et TCHALENKO, *Ambons syriens* dans *Cahiers archéologiques*, V, 1950, p. 103 s.

(5) Ce n'est pas une tour, comme l'a supposé l'auteur d'*Early Churches* (p. 141), mais une pièce à rez-de-chaussée seulement, aménagée après coup dans le portique et couverte par le même toit que celui-ci.

Notre restitution graphique, établie d'après un relevé plus précis, donne au monument un caractère quelque peu différent de celui qui ressort des planches de Vogüé, et nous amène à proposer une nouvelle date. L'église est de proportions plus ramassées qu'elle ne lui paraissait; la nef, plus courte, prise entre des colonnades plus serrées, est plus nettement séparée des collatéraux (pl. CXIII); elle ne donne pas l'impression élancée des églises du VI^e siècle (1). — De même pour l'exécution: l'appareil est massif, assez régulier, avec des assises peu nombreuses et des blocs de grandes dimensions (2); les ouvertures sont petites; il n'y a pas d'arc de décharge sur la porte Ouest, seule porte extérieure entièrement connue, et ces caractères nous empêchent de descendre au VI^e siècle (3). Par contre les fenêtres sont en cintre, ce qui n'apparaît pas avant le V^e siècle (4). Elles sont ornées d'une belle archivolte continue, taillée dans la surface plane, qui ne contourne pas l'édifice, comme il arrive vers la fin du V^e et au VI^e siècle (5), mais s'arrête comme un cadre vertical à la dernière fenêtre de la façade (pl. CXCVIII, 2).

Les corniches sont d'une exécution très soignée. Leur platebande est très saillante, leur doucine, avec une partie concave très développée, et une

(1) Par son aspect, mais non par ses détails, elle rappelle l'église de Taqle, construite vers le milieu du V^e siècle (p. 201 s., pl. LXVI). Cf. pl. IX, qui présente les coupes transversales de trois églises: du IV^e, du V^e et du VI^e siècle.

(2) Assez proche par sa technique de celui de l'église de Qaṣr el Banāt (*PAES, II B*, p. 214 à 223).

(3) Cf. la porte occidentale de l'église de Julianos à Brād, construite en 399/402 (*PAES, II B*, fig. 336), et de l'église conventuelle de Qaṣr el Banāt, construite vers 430 (*PAES, II B*, fig. 222).

(4) Les premières églises aux fenêtres cintrées, qui soient datées, sont l'église de Julianos à Brād, de 399/402 (voir la note précédente) et l'église Est de Babisqa, de 390/408 (*PAES, II B*, p. 165 à 169).

(5) Voir la basilique de Qalblōze (ci-dessus, p. 343 et note 1) qui selon nous est la première église à employer — quoique encore timidement et seulement à l'étage des collatéraux — l'archivolte continue, contournant les façades. L'emploi de ce motif est perfectionné et généralisé dans le sanctuaire cruciforme de Qal'at Sim'ān, construit entre 476 et 490, et dans l'église de Saint-Phocas à Baṣufān, élevée en 491-492 par les mêmes équipes que Saint-Syméon (ci-dessus, p. 231 et 265, pl. LXXIV, CLXXX et CLXXXI). Ce motif était alors une innovation toute récente comme l'atteste l'église de Kalōta, construite elle aussi en 492, et qui n'est pas ornée d'archivoltes continues (*PAES, II B*, p. 315 s., fig. 349 à 353; *Early Churches*, p. 67).

partie convexe qui tend vers le tore, offre un profil très accusé, qui lui non plus, n'est pas du VI^e siècle.

La façade Ouest est elle-même dans les traditions anciennes, avec une belle baie à trois arches au-dessus de la porte (pl. CXIII et CXCVIII, 3), et rappelle Brād et Qaṣr el Banāt (1). Le chevet est d'une composition plus avancée. Comme on le voit sur notre planche (pl. CXCVIII, 2), la corniche inférieure se décroche au milieu de la façade, et lui donne de l'unité en ordonnant les ouvertures disparates du chevet : fenêtre arrondie de la chapelle des martyrs, triple fenêtre du sanctuaire, ouverture rectangulaire très étroite du diakonikon. Au dessus, quatre fenêtres correspondent à la claire-voie, et le gable est allégé par deux fenêtres et un œil de bœuf. Cette composition nettement plus savante que celle de Qaṣr el Banāt, qui remonte à peu près à 430, ne présente pas encore la symétrie stricte dans la disposition des ouvertures qui sera de règle pour les chevets des églises dès le début du VI^e siècle (2).

Deux linteaux seulement sont en place. Celui de la porte qui relie le sanctuaire au diakonikon est orné d'une corniche de profil très simple, avec un disque à huit rayons, en ruban perlé. Celui du portail Ouest a été relevé par Vogüé (3) : la corniche, de forme trapézoïdale, est posée directement, sans l'intermédiaire d'une frise, sur un cadre très élégant. Sa surface inclinée est couverte, de part et d'autre d'un disque, par un entrelacs de ruban perlé, contenant des rosettes très variées. Ce motif, dont il existe peu d'exemples dans la région, n'est pas d'origine architecturale : il paraît emprunté à l'argenterie, aux étoffes brodées ou aux ivoires, c'est-à-dire au décor des accessoires du culte. Or nous le trouvons à Qirḡbize, qui est du IV^e siècle (4), alors qu'au VI^e, la géométrisation est complète, et forme un jeu de lignes abstraites. A l'intérieur, les chapiteaux des pilastres appliqués contre le mur

(1) *PAES*, II B, fig. 222, 336 et 338.

(2) Voir dans le présent ouvrage les chevets de l'église Est de Baqirḡa (pl. CLVI, 2) et de l'église Est de Me'ez (pl. CLXXXV, 3); voir aussi, dans *PAES*, II B, p. 196, fig. 201, le chevet de l'église Ouest de Baqirḡa, reconstruit en 501.

(3) VOGÜÉ, pl. 138. Le dessin est quelque peu schématisé : les motifs des rosettes sont plus riches et plus variés que ne l'indique Vogüé.

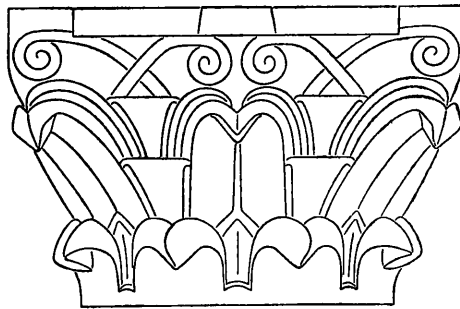
(4) Ci-dessus, p. 332 et note 1.

d'entrée, simplement moulurés, sont, comme du reste la façade extérieure, dans la tradition de l'art de Markianos Kyris, dont l'activité va jusque vers 430 (1).

Tous les indices chronologiques que nous venons de déterminer (plan, élévation, entrecolonnements, façades, ornement des linteaux, chapiteaux des pilastres) nous ont porté vers la première moitié du Ve siècle. Ils sont assez constants pour que nous puissions placer la construction de l'église, non pas au VI^e siècle comme Vogüé et Butler, mais vers le milieu du Ve.

*

Il nous reste à voir les chapiteaux des colonnes, qui sont d'un type inédit : ce sont des chapiteaux corinthiens, très massifs de forme, avec deux rangées de feuilles épaisses et lisses. Celles du premier rang alternent avec un élément en pointe de flèche, survivance de la feuille intermédiaire ; entre celles du second rang, les calices schématisés, et sans doute incompris, sont devenus des trapèzes superposés, d'où sortent des rubans étroits et des volutes, qui se retournent aux angles et au milieu de l'abaque. Celui-ci est en retrait, et tout à fait indépendant du décor. En réalité, nous sommes en présence d'un chapiteau imposte, sur lequel on a voulu sculpter tous les éléments d'un chapiteau corinthien.



Or nous avons découvert des chapiteaux de cette composition dans une église d'El Bāra publiée par Vogüé et par Butler, sous le nom d'église prin-

(6) Ci-dessus, p. 51, note 3 et p. 160.

cipale (1). Cette église est attribuée par Butler au IV^e siècle, mais l'étude que nous avons pu faire de ses ruines, et dont nous ne pouvons exposer ici le détail, nous a conduit à la mettre à la première moitié du V^e : il est donc parfaitement normal de trouver dans cette église et dans celle de Beħyo les mêmes chapiteaux.

Parmi les églises à sanctuaire carré, du moins parmi celles qui ont été étudiées, celle de Beħyo apparaît maintenant comme la plus ancienne : nous avons noté d'ailleurs, à propos de Qirqbize, que c'était autour de la plaine de Šelf que cette forme de sanctuaire avait pris naissance (2).

*
* *

28. *Première villa et quartier central du village* (pl. V, 6 ; CX ; CXI, 1 ; CXV, 1 ; CXXI, 1 ; CXXII, 1 ; CXC VII ; CXC VIII, 3). — La villa voisine de l'église a été remaniée et agrandie à plusieurs reprises (pl. CXV, 1). L'examen des murs montre que son plan primitif comportait deux résidences construites sur le même alignement et presque à la même époque, dans le même appareil, mais sans que leurs murs fussent liés. De l'autre côté de la cour se trouvaient les communs, divisés eux aussi. C'est donc la même ordonnance que dans la villa primitive de Qirqbize (3). Toutefois la distinction entre les deux parties est plus accusée. D'autre part, la villa et l'église sont ici en relations plus étroites encore qu'à Qirqbize : il n'y a pas de ruelle qui les sépare, et l'alignement nous oblige à supposer que les deux monuments ont été construits d'un seul jet (pl. CXI, 1 et CXXI, 1). Nous plaçons donc également la villa vers le milieu du V^e siècle.

*

Avec ces deux monuments va le quartier central du village. Il est situé à l'Ouest de l'église et de la villa, dans une position analogue au groupement de fermes à Qirqbize (pl. CX). Il n'est aujourd'hui qu'un amas confus

(1) Vogüé, pl. 60 ; *AAES II*, p. 97 et 219. Voir la photographie de ce chapiteau dans *Villes mortes*, pl. XIV, 5.

(2) Ci-dessus, p. 337 et note 3.

(3) Ci-dessus, p. 321, pl. CIII et CIV.

de pierres, avec quelques alignements des premières assises et quelques montants de portes encore debout (pl. CXCVIII, 3). La partie Ouest se prête encore aux relevés et permet de déterminer le caractère de l'ensemble ; la partie Est, par contre, qui se trouve devant l'église et la villa, n'est plus reconnaissable que par quelques traces de murs, et devrait être dégagée et fouillée (pl. CXVII).

Ce quartier serré, divisé en petites parcelles, est limité par quelques ruelles sinueuses et semble former en son milieu une petite place de forme irrégulière. Les maisons sont des cabanes de moellons, le plus souvent à une seule pièce, sans étage, sans annexes, avec une cour étroite et parfois même sans cour (pl. V, 4). L'aspect en est encore plus misérable que celui des agglomérations les plus pauvres du Ġebel Sim'an, comme Šeiḥ Barakāt, Qaṭūra ou Sitt er Rūm (1). Ce n'étaient certainement pas des demeures de paysans, ni de fermiers ou de métayers. L'exiguïté des cours et l'absence de dépendances économiques laissent supposer qu'il ne s'agit pas ici d'exploitations agricoles, mais d'habitations d'ouvriers non-proprétaires, dépendants sans doute de la villa (2).

En raison même de la pauvre qualité de ces constructions, leur datation n'est pas aisée. Quelques détails permettent cependant une attribution de ce quartier au V^e et au VI^e siècle : une partie des habitations était donc selon toute vraisemblance contemporaine de la première villa et de l'église.

Ce premier noyau du village était entouré de pressoirs, englobés plus tard dans les quartiers tardifs. Nous avons pu en identifier cinq, qui appartiennent à cette époque (pl. CXXI, 1). Il y en avait probablement d'autres, qui pourront être mis au jour par des fouilles.

*
* *

29. *Constructions de la deuxième période* (pl. CX ; CXV ; CXXI, 2 ; CXXII, 2 ; CXCIX). — La suite de l'histoire de Beḥyo est rendue plus obscure par le fait que tous les monuments y ont été élevés en quelque cent ans, en

(1) Ci-dessus, p. 109, 189 et 198 ; pl. CXXXI, 19 ; CXXVII, 7 ; CLXXVI, 6.

(2) Ci-dessus, p. 313 et 314.

un temps où la construction, le décor et la disposition avaient atteint leur forme définitive. D'autre part, on observe des reconstructions, des remaniements et des agrandissements qui paraissent témoigner de modifications incessantes dans la répartition des propriétés. Enfin la différence entre les grandes résidences et les maisons plus modestes est moins accusée que sur d'autres sites ; les habitations les plus pauvres échappent seules à la règle.

Tout ce que nous pouvons dire de la seconde période de l'histoire du site, c'est qu'on y voit s'aligner, au Nord et au Sud du premier groupe de bâtiments, d'autres villas, de dimensions un peu plus restreintes (pl. CXXI,2). La villa primitive s'agrandit et sans doute se subdivise. A l'Ouest, le quartier d'habitations pauvres s'agrandit lui aussi. Une nouvelle série de pressoirs, plus nombreux et plus excentriques, paraît correspondre à ce second état.

*
* *

30. *Église de l'Est* (pl. CX ; CXII ; CXIV ; CC, 1 et 3 à 6). — C'est l'église Est de Beḥyo qui permet de dater la troisième phase d'expansion du village. Elle est inédite, et se trouve au Nord-Est de la première, presque en contact avec elle, en arrière du premier alignement de constructions (pl. CX). Malheureusement assez mal conservée (pl. CC), elle possède deux cours, l'une à l'Ouest et l'autre au Sud, séparées par une habitation qui s'aligne sur le porche de l'église (pl. CXII).

C'est une basilique qui mesure 19 m. 30 sur 11 m. 75. L'intérieur est divisé par deux grandes arcades de chaque côté de la nef, reposant sur un seul pilier : nous avons déjà étudié, à Bamuqqa (1), ce type d'église, lui-même inédit. A Beḥyo le plan est plus traditionnel par ses proportions, et par la forme semi-circulaire de son abside. Quant aux motifs du décor, à la finesse de l'exécution, à la grande liberté de l'expression, ils rappellent les chefs d'œuvre de Qalblöze.

Cependant l'apparition de quelques éléments nouveaux permet de croire que cette église est plus tardive que celle de Qalblöze. C'est d'abord l'agran-

(1) Ci-dessus, p. 315, pl. XCIX.

dissement du sanctuaire, obtenu par une composition qui est nouvelle à trois égards (pl. CXIV). D'une part l'abside proprement dite est approfondie et dessine en plan un demi-cercle surhaussé. D'autre part, l'arc triomphal a reçu une ouverture plus grande que l'abside, et forme en avant d'elle une vraie voûte en berceau, profonde de 90 cm., qui élargit la perspective de l'abside sur la nef. Enfin tout cet ensemble est encore encadré, à droite et à gauche, par les piliers engagés des arcades latérales de la nef. De plus, le podium du sanctuaire, au lieu d'être établi comme d'habitude sous l'arc triomphal, est porté à 2 m. en avant. — Ce podium, d'ailleurs, avec son chancel, barre les trois nefs, et forme une enceinte réservée, où il faut pénétrer pour accéder, non seulement au sanctuaire, mais au diakonikon et au martyrion (pl. CXII et CXIV). Ce développement du sanctuaire, et cette séparation plus accentuée entre lui et la nef, sont caractéristiques du VI^e siècle (1). Il faut en dire autant des arcades à pilier unique, qui rendent son unité à l'édifice au lieu d'en retrancher les collatéraux (2) : nous avons ici le modèle qui a été suivi plus tard à Bamuqqa (cf. pl. XCIX).

Nous n'avons pas trouvé de bēma, et bien que notre recherche n'ait pas été absolument exhaustive, il ne semble pas y en avoir eu. Nous ne pouvons nous empêcher d'observer, bien que seule une statistique fondée sur des fouilles plus complètes doive permettre de l'affirmer, qu'il n'existe qu'un seul bēma dans chaque agglomération (3). On peut se demander si ce dispositif ne caractérise pas l'église principale.

De même que l'architecture, le décor présente des caractères de maturité (pl. CXIV et CC, 3 à 6). Les moulures de la façade suivent un système élaboré à Saint-Syméon, et qui devient général au milieu du VI^e siècle. Mais la spontanéité du décor, et le soin de son exécution, nous détournent de placer

(1) Cf. l'évolution du sanctuaire à Qirq̄bīze : ci-dessus, p. 329 s. et 332 s. Voir le cas extrême dans l'église E2 d'El Bāra (pl. XII, 4), où l'espace aménagé devant l'abside est devenu un véritable transept, séparé des nefs par un arc triomphal et deux arcs latéraux.

(2) Ci-dessus, p. 315 et 316.

(3) Notons également que le bēma n'a été reconnu dans aucune des nombreuses églises conventuelles de la région.

trop tard notre église : nous la mettrions volontiers après Qal'at Sim'an et Deir Turmanin, dans la première moitié du VI^e siècle.

*
* *

31. *Constructions de la troisième période* (pl. CX; CXII; CXV à CXVII; CXXI; CXXII; CXCIX). — A la même époque que cette église, nous plaçons un groupe de villas dont le décor est semblable. Elles sont situées au Nord de l'agglomération, et dans le même quartier que les villas plus anciennes. Elles sont de dimensions plus modestes et n'ont pas d'autres communs qu'un magasin en forme de tour, déjà observé dans la villa n^o 2 de Qirqbize (pl. XXII et CXCIV,4). Le village prend alors sa forme définitive, avec des ruelles qui circulent entre des blocs construits sans plan préétabli (pl. CXXII, 1 et 2). La zone des pressoirs s'étale de plus en plus loin du centre de l'agglomération. C'est ce stade que nous choisissons, comme le plus représentatif, pour étudier les divers types d'habitation (1).

*

On trouve à cette époque six villas (I à VI, sur la pl. CXV), d'importance d'ailleurs inégale, qui ont subi de nombreux remaniements et peuvent à la dernière période avoir été divisées entre des familles tout à fait indépendantes les unes des autres. Elles sont toutes situées sur les confins Est et Nord de l'agglomération sur un plan un peu surélevé par rapport au reste du village. Les deux églises forment le noyau de ce groupe (pl. CXXI, 3).

(6) Notre étude englobe la presque totalité des habitations qui existaient à cette époque sur le site, comme on peut voir en comparant les plans présentés sur les planches XCV à XCVII avec le plan d'ensemble de la planche CX. Dans cette étude (comme partout ailleurs), nous avons appelé *villas* les grandes unités d'exploitation, qui, outre la famille et les domestiques du maître, occupaient une main-d'œuvre agricole permanente ; nous avons appelé *fermes* des exploitations familiales modestes, indépendantes ou non (voir la description des villages de Bamuqqa et de Qirqbize dans les deux chapitres précédents : IV, B et IV, C) ; nous avons appelé *habitations ouvrières* les maisons primitives, de très petites dimensions et sans annexes économiques. Au contraire de ce que nous avons vu à Bamuqqa et à Qirqbize, il n'y a d'ailleurs pas, à Behyo, de distinction rigoureuse, mais de multiples formes intermédiaires entre ces trois catégories d'habitations.

Le plan n° I représente ce qu'était alors devenue la villa que nous avons décrite comme la plus ancienne (cf. pl. CXI, 1). Il y a maintenant quatre éléments d'habitation, correspondant à quatre étapes de constructions successives. Ils sont alignés, leurs portiques se juxtaposent exactement, l'édifice ainsi constitué garde une allure monumentale. Au VI^e siècle, un mur construit au milieu de la cour divise l'ensemble en deux unités distinctes, ayant chacune son entrée, sa cour, deux éléments d'habitation, et des dépendances. Le pressoir P. 18, d'abord à l'écart, à l'Est, a été rejoint par le développement des constructions (pl. CX).

La villa présentée sous le n° II est la seconde par ses dimensions et par sa date. Elle ressemble à la première, avec son portique et sa cour allongée; Elle est pourvue de vastes dépendances, plus grandes même que l'habitation principale. On doit supposer, pour ces deux premiers établissements, l'existence d'une main d'œuvre permanente, attachée à la propriété.

La villa n° III, au Nord de la première église, est déjà plus petite, mais garde encore une cour spacieuse avec deux portiques, et des dépendances presque aussi importantes que l'habitation. Elle appartient à la seconde période, et marque la transition entre la grande et la petite propriété.

Les villas IV, V et VI représentent enfin un type moins complet d'organisation : si l'habitation reste encore assez vaste et monumentale, la cour est plus réduite et les dépendances ne comportent plus qu'une seule construction en forme de tour carrée, de 5 m.50 de côté, probablement à deux étages (1). Il faut supposer que le personnel permanent de l'exploitation se limitait, ou presque, aux membres de la famille, et qu'au moment de la récolte, une main d'œuvre saisonnière s'y ajoutait. L'absence de dépôts permet de conclure que les produits agricoles n'étaient conservés que pour la consommation domestique (2).

Les pressoirs qui entourent ces villas, constituent un véritable quartier périphérique ; ils sont trop nombreux pour pouvoir être attribués, comme à Bamuqqa et à Qirqbize, à une propriété déterminée.

(1) Sur ces tours, voir ci-dessus, p. 30 et note 5. La tour-magasin présentée sur la pl. XXII, 1 est celle de la villa n° V de Behyo (cf. pl. CX et CXV, 5). Voir aussi, sur la pl. XCV, 4, la tour semblable, appartenant à la villa n° 2 de Qirqbize.

(2) Ci-dessus, p. 310 et 311, et, plus loin, p. 372 et 373.

*

Le type des établissements figurés sur la pl. CXVI nous est déjà connu par Bamuqqa et par Qirqbize (1). Ce sont de petites fermes, c'est-à-dire des unités d'exploitation familiales, dépendantes ou libres. Certaines d'entr'elles, comme les n° 18, 21 et 24, présentent le même schéma que les villas, mais établi sur une surface réduite : petite cour fermée, habitation à portique et à étage, de dimensions modestes, et, au lieu de dépendances, une tour-magasin. D'autres (pl. CXVI, 1, 2, 3, 10, 17) sont encore plus petites : ce sont des habitations tout à fait élémentaires, où le portique et la cour ne sont plus que des rudiments. D'autres enfin constituent des blocs, divisés probablement dès la construction en habitations séparées.

Sur la planche suivante (CXVII) est tout un quartier de logements plus modestes encore, représentant le premier noyau, développé, de l'agglomération, que nous avons décrit dans un des paragraphes précédents (2). Ce sont des maisons constamment rebâties et remaniées, sans étage, sans cour, serrées les unes sur les autres (pl. V, 4 et CXCVIII, 3).

*

Des contrastes aussi marqués dans le caractère des habitations impliquent une population socialement très différenciée : on va de la résidence confortable, par l'intermédiaire de villas de plus en plus modestes et de petites fermes, jusqu'à d'humbles cabanes.

Ces conditions sociales sont comme soulignées par la topographie du village (pl. CX et CXXII, 3) : les grandes villas sont à l'extérieur et à l'Est, de part et d'autre des deux églises ; les villas modestes occupent les lisières Nord et Sud ; les maisons des pauvres sont resserrées à l'intérieur de l'agglomération. On peut sans doute conclure que les propriétaires des villas tenaient à rester au contact direct des pressoirs et des oliveraies qui entouraient le village. La valeur des terrains plantés devait probablement empêcher l'extension de la surface bâtie et, par suite, resserrer le quartier des ouvriers agricoles (3).

(1) Ci-dessus, p. 313 s. et p. 340 et 341.

(2) Ci-dessus, p. 352 et 353.

(3) Il en est de même pour les groupements de petites fermes à Bamuq-

Pourtant, à la fin de l'histoire du site, quelques établissements modestes mais bien organisés sortent des lisières du village pour se rapprocher des plantations. L'habitation est alors combinée avec le pressoir lui-même. On peut se demander s'il ne s'agit pas d'artisans, propriétaires d'un pressoir plus perfectionné, et non de planteurs.

*
* *

32. *Constructions de la quatrième période* (pl. CX; CXV à CXVII; CXXI; CXXII). — Le quatrième et dernier état comporte quelques développements supplémentaires, notamment à l'Ouest de la ruelle qui longe tout le village. Cette fois nous distinguons un nouveau type d'établissement agricole, dont le pressoir fait partie intégrante; certains de ces établissements tendent à s'isoler quelque peu du reste de l'agglomération, et à s'installer au milieu des oliviers (pl. CXXI, 4). Cet état nous donne une idée de l'état final, préalable à l'abandon du site. Nous pouvons maintenant résumer l'évolution de ce site qui est différente de celle de Bamuqqa et de Qirqbize.

*

Sus les trois sites, les débuts de l'installation consistent dans une riche demeure⁽¹⁾. Mais alors qu'à Bamuqqa et à Qirqbize les nouvelles constructions sont en vif contraste avec la villa par leur modestie, et suggèrent par là un contraste social non moins vif, à Beḥyo au contraire il existe, entre la villa et les demeures les plus pauvres, tous les échelons d'une société très différenciée. On a vu, d'autre part, que Beḥyo offre les traces d'une division des grandes habitations, suivie de remaniements souvent considérables, notamment aux deux premières villas du site.

Comme toujours le type et le développement des plus humbles demeures sont difficiles à établir; chacune, si petite qu'elle soit, a sa cour, mais celle-ci est parfois réduite à une espèce de couloir. A la dernière période, l'installation de certaines fermes avec leurs pressoirs, à l'écart de l'agglomération,

qa (ci-dessus, p. 313 et 314, pl. XCIV, 2 et 3) et à Qirqbize (ci-dessus, p. 340 et 341, pl. CI et CII, 5).

(1) Ci-dessus, p. 302 s. et 321 s.

marque un changement dans le mode d'exploitation, qui correspond peut-être à un état de morcellement plus avancé des propriétés.

En conclusion, notre croquis (pl. CXXII, 1) donne un résumé de cette évolution et marque l'expansion progressive du site à partir du bloc primitif. Le village descend vers l'Ouest, vers ses plantations d'oliviers.

*
* *

33. *Pressoirs* (pl. CIX et CX ; CXVIII à CXX ; CXXI et CXXII ; CCI). — Sur les sites que nous avons étudiés jusqu'ici, nous n'avons rencontré qu'un nombre limité de pressoirs : dans les villages de la plaine, ils sont recouverts de terre ou ont disparu sous les constructions modernes ; sur les grands sites comme Deir Sim'an ou Refāde, il faudrait pour en fixer le nombre se livrer à d'importants dégagements. A Taqle (1) nous en avons reconnu deux, et il est intéressant d'observer que l'un est rattaché à l'église, alors que l'autre semble appartenir à la communauté (pl. LXV). Dans certains petits villages des crêtes, on en trouve parfois un nombre extraordinaire : nous avons signalé le cas de Qalblōze (2) où l'on en compte plus d'une vingtaine, dispersés sur une vaste surface, pour un hameau de cinq ou six fermes (pl. CXXXVI, 29). A Beḥyo, un relevé rapide, sans dégagements, a permis d'en repérer trente-sept : encore en est-il qui, ne comportant pas de superstructures, ont disparu sous la terre. Il peut en exister aussi sous les décombres : certains en effet étaient creusés dans les cours ou dans le sous-sol des édifices (3), ou encore dans des caves aménagées à la manière des hypogées (4). Il n'est pas impossible qu'une enquête plus approfondie arrive à en doubler le nombre.

Nous avons identifié à Beḥyo trente-et-une habitations. Quinze au moins sont trop pauvres pour avoir possédé des terrains, et par conséquent

(1) Ci-dessus, p. 201, pl. LXV.

(2) Ci-dessus, p. 343 et appendice I, pl. CXXXVI, 29.

(3) Comme par exemple un pressoir inédit à Kfeir dans le Gebel il A'la, ou le pressoir, inédit aussi, aménagé sous la nef de l'église E1 à El Bāra.

(4) Cf. le pressoir de Mār Sāba (Vogüé, pl. 113, 1 ; AAES II, p. 269) ; autres exemples : les pressoirs inédits de Sitt er Rūm et de Kafr Nābo.

des pressoirs. Il y a donc au moins une cinquantaine de pressoirs à répartir entre seize établissements. Cette statistique approximative donne la physiologie du village (pl. CX ; CXXII, 3 et 4).

*

Vogüé avait déjà été frappé de l'abondance des pressoirs dans cette région, et pour Behyo même, il en a publié un, à titre d'exemple, en essayant d'en décrire le fonctionnement (1). Il convient d'entrer dans quelques détails.

Résumons d'abord, en quelques mots, la technique de l'extraction de l'huile d'olives, dont le principe ne s'est pas modifié depuis l'antiquité (2). Elle comprend trois opérations essentielles :

1^o Le broyage des fruits, à l'aide de rouleaux ou de meules, pour détacher la pulpe des noyaux, pour en éliminer le liquide amer, et pour la réduire en une pâte homogène.

2^o Le pressage de la pâte, pour en exprimer l'huile. On se servait pour cela d'un appareil à levier, actionné, soit à bras d'homme, soit au moyen d'un treuil ou d'une vis verticale. C'est le type le plus répandu du pressoir antique dans les pays méditerranéens, connu aussi bien par les textes que par les monuments.

3^o La décantation, nécessaire pour séparer l'huile brute des sucres et débris végétaux. Elle se faisait dans des bassins remplis d'eau, et pouvait, au besoin, se répéter plusieurs fois.

(1) VOGÜÉ, p. 127, pl. 113. C'est le pressoir que nous avons reproduit sur notre pl. CCI, 1, pour montrer l'exactitude presque photographique des relevés de D. Duthoit, l'architecte qui accompagna Vogüé.

(2) Sur les pressoirs antiques, voir l'article *Torcular*, dans PAULY-WISSOWA, XII, 2, col. 1727 s. ; l'article *Pressoirs*, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, XIV, 2, col. 1731 ; R. CAGNAT et V. CHAPOT, *Manuel d'archéologie romaine*, II, p. 246 s. ; A. G. DRACHMANN, *Ancient Oil Mills and Presses*, Copenhague, 1932 ; H. CAMPS-FABRER, *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger, 1953 ; ci-dessus, p. 40. Sur les pressoirs modernes, voir J. et P. BONNET, *L'olivier, huileries d'olives et de graines*, Paris, 1946.

Les pressoirs de Behyo sont tous construits pour cette même technique ; ils diffèrent pourtant par leurs dimensions et leurs formes, par le soin variable apporté à leur exécution, par le développement variable de leurs installations.

*

Le type élémentaire comporte simplement la presse : il n'en reste sur place que le montant monolithe du levier, et une cuve rectangulaire (pl. CCI, 1). D'autres, plus grands, sont entourés de balustrades (pl. CCI, 3) ; d'autres de murs. On en trouve aussi qui sont couverts par une construction dont deux côtés opposés, ou deux côtés adjacents, sont constitués par des murs, les deux autres par un rang de piliers (pl. CCI, 2) : c'est le type des pressoirs de Bamuqqa et de Qirqbize (pl. XCV ; CXC, 1 ; CXCIV, 4). Un autre type encore comporte trois côtés pleins, et un rang de piliers, ou un arc, sur le quatrième : ce sont les pressoirs que nous avons rencontrés à Ba'ude (pl. XVIII, 3) et à Taqle (pl. LXV : le pressoir de l'église). Ces derniers types relèvent déjà de l'architecture par le soin de la construction et l'étude des proportions. Ils sont souvent combinés avec des habitations (pl. CXV et CXVI). — Parfois enfin le pressoir est une chambre souterraine.

Par contre, on ne trouve pas à Behyo les installations monumentales, à plusieurs étages, avec de vastes cours, magasins et réservoirs, qui constituent le quartier central d'El Bāra (1). Ce qui distingue Behyo de cette dernière ville, c'est précisément l'absence de véritables dépôts à huile — absence à première vue surprenante dans ce village adonné à la culture exclusive de l'olivier, — et c'est d'autre part la multitude de ses pressoirs, plutôt modestes et de formes très variées, dispersés sur le périmètre de l'agglomération, en contact immédiat des oliveraies. Au contraire d'El Bāra,

(1) Le quartier des grands pressoirs d'El Bāra est situé à l'Ouest et au Sud des églises E4 et E5, au centre même de la partie la plus ancienne de l'agglomération, appelée El Kafr (appendice I, pl. CXXXVII et CXXXIX). Voir la description d'un de ces pressoirs dans Vogüé, p. 84, pl. 35 et 36, et dans *AAES II*, p. 270. Ce même édifice avait servi de pressoir à vin pendant l'occupation franque, comme l'atteste l'inscription latine gravée au-dessus du soupirail par lequel on jetait les fruits dans la chambre de presse (Vogüé, p. 84, pl. 35, 2 ; ci-dessous, appendice II, inscr. 40, pl. CXLIX, 40 ; cf. *IGLS* 1459).

qui au V^e siècle semble avoir monopolisé la fabrication et le commerce de l'huile de toute une région ⁽¹⁾, Beḥyo, comme du reste tous les villages de cette montagne, se présente alors comme un centre purement agricole, étranger au commerce, comme une communauté de producteurs individuels, exploitant leurs propres plantations et en écoulant aussitôt le produit.

*

L'étude technique des pressoirs de Beḥyo demanderait l'exploration et le relevé d'un grand nombre d'exemples, ainsi que des comparaisons avec les pressoirs des villages voisins. Ce travail n'est pas encore fait. C'est pourquoi nous nous contenterons d'énumérer les éléments identifiés qui se répètent régulièrement, en nous rapportant à un seul pressoir, que nous avons partiellement dégagé ⁽²⁾.

L'élément essentiel de chaque installation est la cuve rectangulaire creusée dans le roc, d'une vingtaine de mètres carrés de surface, d'une profondeur d'environ un mètre. Ses parois sont lisses, ses angles arrondis. Le fond, légèrement incliné, communique par un canal percé dans la paroi, avec le récipient à huile. Celui-ci, également creusé dans le roc, a la forme d'une jarre à fond sphérique, et son orifice s'ouvre sur une plate-forme au-

(1) Appendice I, pl. CXXVII, et plus loin, chap. V, 9.

(2) Les publications antérieures sur les pressoirs antiques du pays se réduisent aux trois planches, avec leurs brefs commentaires, de Vogüé, et à quelques notes et photographies de Butler (Vogüé, p. 84 et 127, pl. 35, 36 et 113; *AAES II*, p. 268 à 270; *PAES, II B*, p. 109; cf. ci-dessus, p. 40 à 41 et notes). Au cours de notre exploration de la région nous avons relevé un grand nombre de pressoirs, en accordant surtout notre attention à leur nombre et à leur disposition, en rapport avec le caractère agricole et l'importance du site (cf. Baqirḥa, Kiš'ala, Taqle, Bamuqqa, Qirqbīze, Qalblōze; ci-dessus, p. 110, 120, 200 s., 307, 310, 313, 320, 340 et 343). — La description qui suit a pour base nos relevés sommaires des pressoirs visibles à la surface et reportés sur le plan topographique de Beḥyo (pl. CX), ainsi que le relevé plus précis du seul pressoir partiellement déblayé de ce site, reproduit sur les planches CXVIII à CXX et CCI, 4 à 6. Nous n'avons présenté ici qu'une reconstitution schématique de l'appareil des deux presses (voir pages 368 et 369), l'objet principal de ce paragraphe étant seulement de déterminer le rôle des pressoirs dans l'organisation villageoise et d'évaluer approximativement la main-d'œuvre nécessaire à leur fonctionnement.

dessus de la cuve. Parfois il est aménagé dans la cuve même, et dans ce cas il est entouré d'un rebord, qui empêchait l'eau et les déchets d'y pénétrer.

Dans l'axe longitudinal de la cuve, vers son bord, est encastré un lourd montant monolithe, large de 1 m. à 1 m. 50, haut de 2 à 3 m. Il est creusé d'une niche verticale, où l'on remarque le logement d'un levier (pl. CXVIII). C'est l'*arbor* des textes anciens, qui en Italie était fait de deux poteaux de bois, réunis par une poutre, et en Afrique du Nord, de deux piliers et d'un linteau de pierre (1).

Dans la cuve, ou à proximité, gisent encore un ou deux cylindres de pierre, longs de 2 à 3 m., d'un diamètre de 50 à 60 cm., pareils à de fûts de colonne très galbés (pl. CCI, 1). Ce sont des rouleaux destinés à préparer la pâte d'où était extraite l'huile. Les ouvriers travaillaient évidemment dans la cuve et roulaient ces cylindres pour écraser les fruits. Le fort galbe facilitait la manœuvre lorsqu'on avait à changer de sens. Il permettait probablement aussi d'augmenter la pression en appuyant à l'extrémité du rouleau et en le basculant, ou, au contraire, de la diminuer, en maintenant le rouleau en équilibre horizontal (2).

A côté du pressoir se trouvent toujours une ou plusieurs citernes à eau.

*

Dans les pressoirs simples, tous les travaux — de décortication, de

(1) A. G. DRACHMANN, *Ancient Oil Mills and Presses*, Copenhague, 1932, p. 145, fig. 12 et p. 161, fig. 31 ; H. CAMPS-FABRER, *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger, 1953, p. 421 s. La forme de ce montant dans le Massif Calcaire a beaucoup varié selon les régions et les époques. Il semble que le montant monolithe creusé d'une niche soit la forme finale adoptée à partir du V^e siècle dans le Ġebel il Aġla. Dans les pressoirs les plus anciens, comme par exemple à Bamuqqa, le levier était fixé dans une niche carrée, creusée dans un bloc horizontal faisant partie de la maçonnerie du pressoir. Ailleurs cette niche est aménagée dans la paroi verticale ravalée d'un rocher qui surplombe le pressoir (à Kfeir, inédit), ou dans la paroi du souterrain (Mār Sāba, Vogüé, pl. 113). Ailleurs encore, comme à Qirqbize, la niche est remplacée par un cadre monolithe, encastré dans le mur du pressoir (AAES II, p. 269), ou posé librement au bord de la cuve, comme l'*arbor* des pressoirs de l'Afrique du Nord (nombreux exemples à Bšendlāya).

(2) Cf. les broyeurs analogues encore en usage dans les pressoirs rustiques de l'Afrique du Nord : H. CAMPS-FABRER, *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, p. 40.

pressage et de décantation — s'effectuaient dans la même cuve. Cela exigeait des interruptions fréquentes pour le nettoyage et pour la préparation de l'opération suivante. Le rendement d'un tel pressoir était nécessairement faible et l'huile obtenue était de médiocre qualité. Elle était probablement destinée à l'éclairage et à des usages industriels. Peut-être aussi était-elle raffinée par la suite dans des huileries spéciales de la ville ou des centres d'exportation (1).

Dans les pressoirs plus complexes, au contraire, chaque opération avait son local particulier, ce qui permettait de traiter à la chaîne une grande quantité de fruits et de produire une huile plus fine. Ces pressoirs comportent des cuves séparées pour la décortication et le pressage, un jeu de bassins de décantation à niveaux différents, et de nombreux récipients à huile.

*

L'une de ces installations perfectionnées est celle qui porte sur le plan les nos P. 15 et 16. Elle est située dans la partie Sud de l'agglomération, au voisinage de la villa II, à laquelle elle appartenait probablement (pl. CX et CXXII, 3).

Elle se compose de deux pressoirs jumelés, avec leurs montants alignés, et des cuves, flanquées de plateformes contenant les récipients et les bassins de décantation. Les deux pressoirs sont séparés par une balustrade prise dans le roc (pl. CXVIII à CXX ; CCI, 3 à 6). Il s'agit là d'une véritable huilerie industrielle, à grand rendement, prévue pour la fabrication d'huiles de pureté variable.

L'ensemble couvre une superficie de 270 mètres carrés. Il était clos d'un mur vers l'Ouest, et de balustrades au Sud et au Nord ; il est trop grand pour avoir été couvert. Un tel pressoir montre avec quelle aisance on taillait en plein roc une installation aussi complexe, presque sans addition de maçonnerie. Les cuves même servaient de carrière, et la pierre extraite était immédiatement employée pour les parties construites.

(1) Ce qui explique peut-être le nombre surprenant de pressoirs à Baqirha, village qui se trouve à mi-chemin entre les plantations de la crête et les centres d'échange situés au-dessus de la grande route d'Antioche à Bérée et à Chalcis (ci-dessus, p. 110, et plus loin, chap. V, 10).

*

Le pressoir du Sud comporte le montant du levier, deux cuves successives, d'égale grandeur, mais de niveaux différents, deux récipients et deux bassins de décantation.

Le montant est un bloc massif, de 1 m. 50 sur 0.70 m., haut de 3 m., encastré en queue d'aronde au bord de la première cuve. Sa niche rectangulaire, de 0.67 m. sur 0.57 m., haute de 2 m., est munie, aux trois-quarts de sa hauteur, de deux rainures horizontales, destinées à fixer les madriers qui réglaient la position du levier.

Celui-ci, qui était de bois (*prelum*), et dont la longueur excédait celle des bassins, était évidemment trop lourd pour être actionné à bras d'homme : il l'était sans doute au moyen d'un treuil placé dans la tranchée devant la seconde cuve (1).

Chacune des deux cuves mesure 4 m. sur 4 m. 50. La première, plus profonde, située devant le montant, était la cuve de pressage. La seconde, avec ses deux rouleaux galbés encore en place, était la cuve de décortication. Le fond incliné de chaque cuve est relié, à son point le plus bas, à un récipient hémisphérique s'ouvrant sur la plateforme au Nord, et précédé d'un bassin de décantation. Le premier bassin possède en outre un récipient cylindrique, aménagé dans son angle Nord-Est.

*

Le pressoir du Nord comporte une seule grande cuve, de 3 m. 50 sur 6 m. 10, flanquée au Sud de deux plateformes à gradins : la plus basse contient deux récipients à huile, et la plus haute, deux bassins de décantation, chacun avec son récipient particulier. Au Nord de la cuve est une troisième plateforme, très spacieuse, avec une grande citerne à eau en son milieu.

Dans la cuve, devant le montant du levier, sont encastrées trois dalles, à peine saillantes, qui marquent l'emplacement des paniers remplis de pâte d'olive, empilés pour le pressage (2). Les canaux des deux récipients à huile

(1) L'appareil de ce pressoir devrait sans doute être reconstitué par analogie avec le premier pressoir décrit par Pline l'Ancien et étudié par DRACHMANN, dans *Ancient Oil Mills and Presses*, p. 50 et 145, fig. 12.

(2) Ailleurs, l'emplacement des paniers est un logement circulaire relié par une

sont forés cette fois plus haut que le fond de la cuve, et à des niveaux différents, ce qui indique que l'huile brute était déjà épurée à deux reprises dans la cuve même, à l'aide de l'eau puisée à la citerne. Elle l'était plusieurs fois encore dans les bassins supérieurs, disposés en cascade et, en outre, reliés avec le bassin du premier pressoir par un trou percé dans la balustrade (cf. pl. CXX et CCI, 5). L'eau nécessaire à cette opération arrivait d'une seconde citerne, située à l'Ouest, par une rigole à travers le mur.

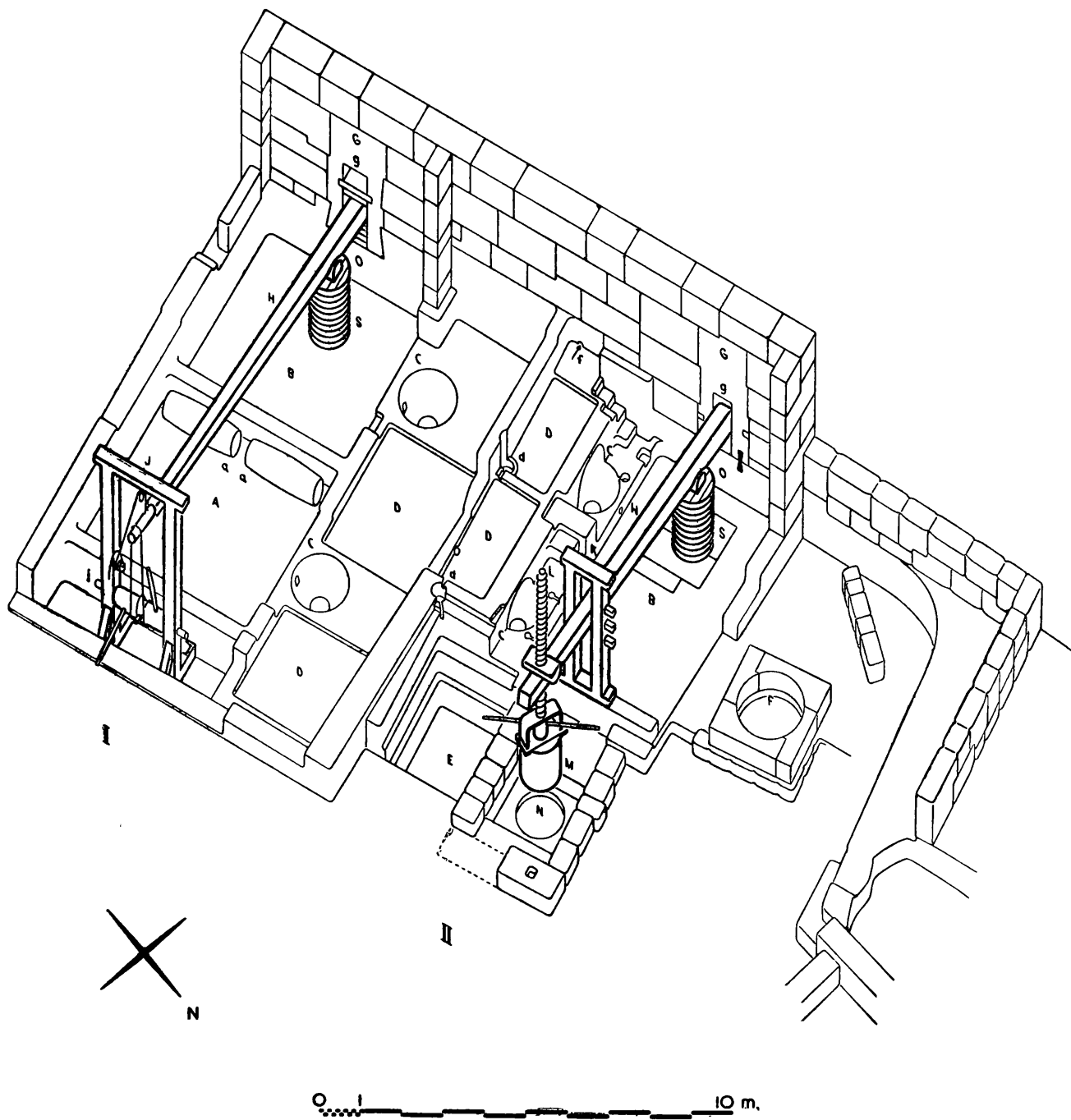
A l'Est, dans l'alignement de ces deux bassins, est une profonde fosse à gradins, sans doute pour l'eau usagée, ou pour les déchets.

La presse même est remarquable par son appareil perfectionné. Le montant est pareil à celui du premier pressoir; il était toutefois fixé au bord de la cuve par des queues d'aronde métalliques; la niche est moins grande, et le levier était fixé, non pas à ses parois verticales, mais à sa base.

Ce levier, long de 9 m., glissait entre deux poteaux de bois qui se dressaient dans leurs mortaises sur le rebord opposé (Est) de la cuve (1). En avant, entourée d'une balustrade de blocs grossièrement équarris, se trouve une plateforme qui contient une pierre cylindrique, logée dans un logement circulaire: nous avons par erreur libellé cette pierre comme une meule sur notre pl. CCI, 6, mais elle constitue en réalité le poids mobile du levier. Haute de 90 cm. et d'un diamètre de 97 cm., elle pèse environ onze-cents kilogrammes. Sur sa face supérieure est pratiquée une feuillure horizontale, large de 48 cm., de chaque extrémité de laquelle descendent des mortaises verticales en queue d'aronde; au centre est percé un trou cylindrique, de 36 cm. de diamètre, profond de 26 cm. Cette pierre est placée exactement dans l'axe du montant et des deux poteaux, et il est évident que les entailles pratiquées à son lit supérieur servaient à y fixer le bout du levier, qu'elle maintenait abaissé par son poids.

rigole à la cuve de décantation (dans le pressoir souterrain de Mār Sāba, publié par Vogüé, pl. 113, 1); à Deir Sim'ān, dans un pressoir inédit, il est entouré d'une rigole circulaire, comme dans le pressoir publié par A. SALADIN, dans *Plan et restauration du pressoir de Chaud-el-Battal près de Feriana* (*Archives des missions*, 3^e série, XIII, 1887, p. 125 s.) et reproduit dans *Manuel d'archéologie romaine*, II, p. 249, note 2, fig. 49.

(1) *Ibid.* Cf. A. G. DRACHMANN, *Ancient Oil Mills and Presses*, p. 148, fig. 16.



Behyo. Pressoirs P. 15 et 16 (cf. pl. CXVIII à CXX).
 Reconstitution schématique de l'appareil de presse.

I — pressoir Sud, à treuil.

II — pressoir Nord, à vis.

A — cuve de broyage et de décortication.

a,a — broyeurs cylindriques de pierre.

B,B — cuves de pressage.

C,C,C,C — récipients à fond hémisphérique.

D,D,D,D — bassins de décantation.

d,d — récipients de forme cylindrique.

E — fosse à déchets (?).

F — citerne à eau.

f — orifice du canal d'une seconde citerne.

G,G — montants du levier (*arbor*).

g,g — niches de logement du levier.

H,H — leviers de la presse (*prelum*).

I — treuil à corde du pressoir Sud.

J — chassis de ce treuil.

K — chassis directeur du levier

L — montants à vis

M — poids mobile de pierre

N — logement du poids

} du pressoir Nord.

O,O — plateaux de bois couvrant les paniers (*orbis olearius*).

S,S — paniers (*scourtins*) remplis de pâte d'olives.

Behyo. Pressoirs P. 15 et 16.

Reconstitution schématique de l'appareil de presse.

*

Nous pouvons, à partir de cette brève description, reconstituer le fonctionnement du pressoir de la façon suivante.

Les fruits récoltés étaient déchargés et triés à côté du premier pressoir, et broyés à l'aide des rouleaux galbés dans la cuve de décortication. Le liquide amer (*amurca*), qui s'échappait de la pulpe, était recueilli dans le récipient voisin, puis décanté, pour être utilisé comme engrais, ou pour certains usages industriels, comme la tannerie.

Le broyage terminé, la pâte d'olive était répartie dans des paniers (*scourtins*) qu'on empilait dans la cuve de pressage, devant le montant de la presse. La pile, recouverte d'un lourd plateau de bois (*orbis olearius*)⁽¹⁾, était alors soumise à la pression du levier (*prelum*), abaissé au moyen d'une corde attachée à son extrémité et qui s'enroulait autour du cylindre d'un treuil placé devant la seconde cuve. Le levier appuyait sur le plateau et comprimait la pile. A mesure que la hauteur de celle-ci diminuait, il fallait actionner le treuil, pour maintenir la pression.

L'huile exprimée s'écoulait de la cuve dans le premier récipient, où elle était puisée, pour être déversée dans le bassin de décantation, qu'on remplissait d'eau. Les déchets contenus dans l'huile brute se déposaient au fond, l'huile épurée surnageait et se déversait dans le second récipient.

*

Le second pressoir n'a pas de cuve de décortication. Les fruits étaient broyés dans la cuve du premier pressoir, ou bien dans un broyeur spécial à meules (dans une *mola olearia*, ou dans un *trapetum*), que nos déblaiements, trop superficiels, n'ont peut-être pas permis de découvrir, mais que nous avons dégagé dans un pressoir du village primitif de Deir Sim'an⁽²⁾.

(1) A. G. DRACHMANN, *ouvrage cité*, p. 119 et 169, fig. 39.

(2) Pressoir inédit, dégagé et relevé en 1940. Vogüé a reproduit, un peu sommairement, les moulins semblables du pressoir d'El Bāra et de celui de Mār Sāba (Vogüé, pl. 35, 1, 113, 1); un autre moulin à huile, de grandes dimensions, a été

Ici encore, les paniers remplis de pâte d'olive étaient placés en pile devant la presse, sur les dalles de la cuve. La pierre cylindrique mobile, fixée au bout du levier, était soulevée, soit au moyen d'une corde à poulies et d'un treuil, soit encore au moyen d'un montant de bois, à vis⁽¹⁾. La hauteur de sa suspension une fois réglée, son poids de plus d'une tonne abaissait le levier qui écrasait la pile d'un mouvement automatique et constant, jusqu'à l'extraction complète de l'huile.

L'huile brute était soumise aux multiples opérations du raffinage : elle était transvasée par deux fois de la cuve dans les deux premiers récipients sphériques, et deux ou trois fois encore, dans les bassins de décantation de la plateforme supérieure. On obtenait ainsi, dans chaque récipient, une huile d'un degré différent de pureté.

retrouvé à Kebriz, au Nord-Ouest de Cyrrhus (Fr. CUMONT, *Études syriennes*, p. 239, fig. 86). Voir la description de ces moulins dans *Manuel d'archéologie romaine*, II, p. 247, et dans l'étude de A. G. DRACHMANN, *ouvr. cité*, p. 7 s., 137 à 145, fig. 1 à 11. Par leur forme, les moulins syriens susdits rappellent plutôt le moulin romain de Madaure : M. CHRISTOFLE, *Essai de restitution d'un moulin à huile de l'époque romaine à Madaure (Constantine)*, Alger, 1930, reproduit dans H. CAMPS-FABRER, *ouvr. cité*, pl. IV, fig. 6.

(1) Dans le premier cas l'appareil de la presse était celui décrit par Héron et reconstitué par A. G. DRACHMANN, *ouvr. cité*, p. 63 à 67 et 151, fig. 20 ; dans le second cas c'était celui décrit par Pline l'Ancien, également reconstitué, par DRACHMANN (p. 56 et 146, fig. 16). La disposition des entailles sur la pierre servant de poids mobile à la presse, et plus particulièrement le grand trou circulaire, percé au centre de son lit supérieur, nous inclinent à adopter plutôt la seconde solution pour notre pressoir, c'est à dire un montant de bois cylindrique, à vis, fixé d'une part à l'extrémité du *prelum* et d'autre part au sommet du poids mobile, lequel était ainsi soulevé par le mouvement tournant de la vis. Voir le pressoir encore en usage il y a une cinquantaine d'années à Bosco Tre Case près de Naples, étudié par A. BOETHIUS dans l'ouvrage cité de DRACHMANN (p. 122 à 124, fig. 15, 40 et 41) ; également la presse berbère moderne publiée par A. BEL, dans *La fabrication de l'huile d'olive à Fez et dans la région*, *Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, 1917, p. 121 à 137, et reproduite par H. CAMPS-FABRER (*ouvr. cité*, p. 50, pl. IX). — D'après ce dernier auteur, l'appareil à vis n'a été identifié dans aucun des pressoirs romains de l'Afrique du Nord. Le pressoir de Behyo serait donc à présent le seul témoin archéologique de cette technique, que PLINE l'Ancien dans son *Histoire naturelle* (IX, 3, 171) avait décrite comme le dernier perfectionnement introduit à son époque dans la fabrication de l'huile d'olive (cf. ci-dessus, p. 368 et 369).

*

L'installation que nous avons décrite exigeait sans doute une vingtaine de manœuvres pour les trois opérations principales : la décortication, le pressage et la décantation. Il en fallait peut-être autant pour les divers travaux accessoires, comme le triage des fruits, le remplissage des paniers avec la pâte broyée, le nettoyage des cuves, des bassins et des paniers, le transport de l'eau, le vidage des récipients, etc.

Les pressoirs simples n'exigeaient probablement, pour le fonctionnement, que la moitié de ce personnel, soit, pour les quelque cinquante pressoirs du site, un millier d'ouvriers environ.

Si l'on ajoute à ce nombre, un nombre au moins égal de saisonniers, travaillant à la cueillette et au transport des fruits dans les vastes plantations qui servaient ces pressoirs, on est obligé d'admettre que la petite agglomération de Beḥyo, d'une trentaine de maisons et d'environ deux-cents habitants, voyait presque décupler sa population à l'époque de la récolte.

*
* *

34. *Organisation et caractère agricole du village* (pl. CXXII et CXXIII).

— Beḥyo est un village des crêtes très typique. La monoculture de l'olivier, seule possible ici, aboutit à une véritable exploitation industrielle. Le village n'a pas d'autre raison d'être : on n'y rencontre aucune autre forme d'activité — ni bazars, ni magasins. L'isolement du village le forçait à presser ses propres olives : d'où le nombre de ses pressoirs. Mais l'absence de grands dépôts implique l'enlèvement immédiat de l'huile fabriquée : le village a donc des débouchés extérieurs assurés. La subsistance des habitants dépend entièrement du monde extérieur : la vente de l'huile procure les ressources nécessaires à l'achat de tous les produits indispensables : alimentation, vêtements, outillage et même matériaux de construction, comme poutres, tuiles, chaux, mosaïques, etc.

La topographie du village reflète le système social, très déterminé, qui correspondait à cette activité. A la tête de la hiérarchie, sont les villas — demeures des grands propriétaires, groupées autour des deux églises. Les habitations modestes représentent une deuxième catégorie, encore possédante.

Viennent ensuite les petites exploitations avec leurs pressoirs. Le quartier pauvre contenait la main d'œuvre permanente. Celle-ci pouvait suffire à l'entretien des plantations, mais non à leur exploitation.

En effet le nombre des pressoirs et la complexité de leur organisation exigent une main d'œuvre bien plus nombreuse que celle que le village a pu fournir. Mais cette main d'œuvre n'était nécessaire qu'au moment de la récolte et de la presse des olives. Il faut donc croire que, le moment venu, des bandes nombreuses de saisonniers venaient s'employer sur les plantations et aux pressoirs, pour une période limitée à quelques semaines. Comme la date de la récolte ne peut avoir différé sensiblement d'un village à l'autre, il faut imaginer une véritable invasion de travailleurs, provenant des plaines à céréales extérieures au Massif, passant de montagne en montagne. La moisson se fait dans les plaines en mai et en juin ; le battage retient les paysans jusqu'à la fin de juillet. La maturité des olives ne commence qu'en octobre ou même en novembre : les mêmes équipes, parfois venues de loin, pouvaient donc assurer aussi bien la moisson dans la plaine, que la récolte des olives dans la montagne.

A cette foule de manœuvres étrangers, il faut encore, à la même saison, ajouter les innombrables transports qui amenaient immédiatement les outres et les jarres d'huile vers les centres de répartition. Toute la région devait présenter alors une animation extraordinaire : les travailleurs et les caravanes affluaient de toutes parts, toutes les agglomérations se transformaient en foires, les villages s'approvisionnaient pour toute l'année en produits lointains nécessaires à leur vie ; le Massif Calcaire sortait de son isolement, et vivait alors en contact avec les campagnes voisines, la Syrie intérieure et les villes de la côte (1).

(1) L'ampleur des églises et leur nombre parfois disproportionné à l'importance de l'agglomération, s'expliquerait ainsi par le fait qu'elles étaient destinées à recevoir, en plus des membres de la communauté, la masse des étrangers qui affluaient vers la montagne à l'époque de la récolte. — Ajoutons que le régime saisonnier de la monoculture de l'olivier, avec les sept à huit mois d'arrêt presque total des travaux, a dû être particulièrement favorable à l'intense activité de construction qui pendant plus de cinq siècles, constitue un des traits remarquables de la vie antique dans cette région : voir plus loin, chap. V, 25.

E. Conclusion : les sites de la montagne.

Nous avons choisi les trois sites que l'on vient de voir, parce qu'ils constituent des exemples à la fois élémentaires et démonstratifs. Bamuqqa, Qirqbīze et Beḥyo, abandonnés de nos jours, sont parmi les villages les moins étendus, les plus clairs dans leur structure, les plus aptes à faire comprendre le développement économique et social de la Montagne.

L'implantation de nos trois villages a suivi des règles qui, loin de leur être particulières, sont communes à toute la région. Les olivettes sont aménagées de préférence sur les pentes Sud et Ouest, qui sont plus ensoleillées, plus exposées aux vents humides de la mer. Le village se place le plus près possible des sommets, pour pouvoir surveiller ses plantations (pl. XCIII); il laisse au-dessus de lui l'espace nécessaire pour collecter les eaux de ruissellement dans ses citernes. Ce sont les grandes villas primitives, et généralement avec elles les églises, qui occupent la position dominante, le plus près de la crête. Au-dessous se groupe l'agglomération des maisons plus modestes et plus tardives. En bas, en bordure des oliveraies, se trouve la zone des pressoirs (pl. XCIV; CVII; CXXIII).

*

Mais d'autres constatations s'imposent.

Bamuqqa, encore voisine des grandes plaines et de la route, est en contact assez direct avec l'extérieur, et la proximité d'un grand lieu de culte, le temple de Burğ Baqirḥa, accroît ses relations (1). Qirqbīze, plus à l'écart, est encore relié à la petite plaine de Šelf (2). Beḥyo est le plus isolé (3).

L'établissement d'un village sur chacun de ces sites s'explique par des circonstances différentes. A Bamuqqa une cuvette de terre arable a permis aux habitants de subsister, en attendant que leurs oliviers commencent à

(1) Ci-dessus, p. 300; pl. XCIII et CXXXV, 26.

(2) Ci-dessus, p. 319; pl. C et CXXXV, 27.

(3) Ci-dessus, p. 345 et 346; pl. C et CXXXV, 28.

rapporter, et, même par la suite, les céréales ont dû continuer de jouer leur rôle dans son économie. Peut-être aussi que le premier propriétaire y trouva plus facilement la main-d'œuvre nécessaire à son installation. Qirqbize, avec des terres arables insuffisantes, n'a jamais pu en vivre, et a toujours dû demander son pain à la plaine de Šelf, surtout lorsque le village se fut développé; son fondateur était peut-être un habitant de cette plaine, attiré sur la hauteur par les profits de la plantation. Behyo enfin, qui n'a pas de terres arables, fut voué dès le début à la monoculture de l'olivier et dépendit toujours uniquement des possibilités d'exportation.

*

Ces différences dans la position et dans la nature des trois sites expliquent sans doute qu'ils aient été occupés à des dates différentes. A Bamuqqa, la facilité des communications et des subsistances explique une occupation ancienne, dès le I^{er} siècle; et il est assez probable que le premier occupant fut un homme de la ville, capable de discerner les promesses de la culture de l'olivier⁽¹⁾. Ce n'est que lorsque le mouvement commercial en question se fut développé, lorsque la demande d'huile fut devenue importante et lorsque la culture de l'olivier eut abouti à une longue expérience, qu'un propriétaire local put être attiré sur un site écarté comme Qirqbize. Cet enchaînement de circonstances se produisit surtout à partir du IV^e siècle, en un temps où la Syrie paraît avoir profité, pour son commerce, du déclin de l'agriculture en Occident. Behyo enfin est à la fois le plus reculé de nos trois sites, le plus impropre à la culture, et le plus tardivement occupé: il ne remonte qu'au V^e siècle. Et pourtant c'est aussi le plus peuplé des trois, le plus actif, et, à en juger par la beauté de ses églises, le plus brillant. Son occupation est si rapide et si nombreuse qu'on a l'impression d'une colonisation ininterrompue, qui témoigne de la vitalité des échanges, entretenue par une demande croissante.

(1) Ou un prêtre, comme on pourrait le conclure d'après la couronne, peut-être sacerdotale, qui orne le portique de son mausolée (ci-dessus, p. 208 et note 1; pl. CIX et CXCI, 3) — en ce cas celui du haut-lieu voisin de Zeus-Bômos à Burğ Baqırğa (ci-dessus, p. 106; pl. XCIII, CLXXIII et CCII, 1). Sur les domaines des sanctuaires païens dans cette région et sur leur rôle probable dans l'expansion de la culture de l'olivier, voir ci-dessus, p. 111 et plus loin, chap. V, 12.

*

Le lecteur aura remarqué que sur chacun des trois sites, il n'y a eu d'abord qu'une seule villa, et par conséquent une exploitation unique. A la fin, au VI^e siècle, nous avons trois villages. Chacun d'entre eux cependant porte la trace d'un développement social différent.

A Bamuqqa, la première villa est du I^{er} siècle, et le village, qui ne se forme qu'à partir du IV^e, est fait de seize fermes égales entr'elles, spacieuses, bien construites, sans rapport apparent avec la villa, qui ne joue pas de rôle dans la formation du village, et qui au VI^e siècle n'était peut-être même plus occupée par un grand propriétaire, mais par une ou plusieurs familles de petits cultivateurs.

A Qirqbize la villa est de la fin du III^e siècle, et les demeures modestes qui l'entourent à partir du IV^e, paraissent en dépendre : ici, à tous points de vue, la villa semble dominer le village. Cependant, à côté d'elle s'élèvent deux autres villas, dont l'une, construite au VI^e siècle, se compose de plusieurs petites habitations indépendantes.

A Behyo enfin la villa est du V^e siècle, et le village en est presque contemporain ; il comprend, à côté d'un quartier pauvre, plusieurs villas plus modestes, mais indépendantes, et plusieurs fermes : ici, il n'y a pas prédominance d'un seul, mais développement presque simultané de plusieurs catégories de propriétés à côté d'un groupement d'ouvriers agricoles. C'est probablement ce village, le plus récent des trois, qui représente le plus fidèlement l'évolution de l'habitat antique de la région, qui de la grande exploitation aristocratique s'est transformé en un agglomérat de petits établissements agricoles.

En d'autres termes, c'est à partir du IV^e siècle que se forment, dans la Montagne, ces villages de monoculture ou de quasi-monoculture, sans doute par morcellement de la propriété unique qui les avait précédés. Ce morcellement ne cessa de progresser, et c'est son stade avancé qui apparaît dans la formation de Behyo (1).

(1) Ci-dessus, p. 356 s., et plus loin, chap. V, 6 et 7.

UNE CIVILISATION RURALE

A. *L'habitat.*

1. Éléments de classement. — 2. Agglomérations primitives. — 3. Villages paysans. — 4. Villas. — 5. Groupements de grandes propriétés. — 6. Villages formés à partir d'une exploitation unique. — 7. Communautés de petits cultivateurs. — 8. Centres agricoles de la montagne. — 9. Agglomérations périphériques de caractère industriel et commercial. — 10. Domaines impériaux. — 11. Étendue limitée des domaines privés. — 12. Domaines ecclésiastiques. — 13. L'évolution de l'habitat. — 14. La structure du village.

1. Éléments de classement. — Dans les chapitres qui précèdent, nous avons étudié, tout en marquant l'unité du Massif, les villages des plaines intérieures, les villages des premières pentes et les villages des crêtes. L'impossibilité de les décrire tous nous a amené à choisir quelques groupes d'exemples, pris dans des régions de caractère différent, et nous pensons que les conclusions que nous avons fondées sur leur étude ont une valeur d'ensemble. Mais il va sans dire que les nuances locales subsistent, selon les particularités topographiques de chaque région, selon la proportion des surfaces stériles et des surfaces cultivables, selon la proximité des communications et les relations plus ou moins faciles avec les grandes plaines et les villes.

Nous allons maintenant présenter un essai de classement de l'habitat en ses diverses catégories. Cet essai ne saurait être que provisoire, faute d'un inventaire complet et d'un nouvel examen des textes littéraires et épigraphiques relatifs à la région. Cependant l'étude combinée des monuments et de leur milieu suffit à suggérer quelques conclusions. L'exposé qu'on va lire est fondé sur deux séries de documents : d'une part les rapports détaillés que nous avons donnés plus haut sur un certain nombre de sites ; d'autre part le catalogue sommaire, que l'on trouvera dans notre appendice I (pl. CXXVI à CXLI), où une quarantaine de sites sont groupés topographiquement ; on verra d'ailleurs que ce dernier groupement, dans la majorité des cas, revient en réalité à un groupement par catégories (1).

Nous allons examiner tour à tour : les formes primitives du village ; les formes composites du village : les villas et exploitations paysannes ; les groupements de plusieurs villas ; les villages formés à partir d'une propriété unique ; les centres agricoles de la montagne ; les agglomérations périphériques à fonction industrielle, commerciale ou religieuse ; enfin les domaines impériaux, privés et ecclésiastiques.

*
* *

2. *Agglomérations primitives.* — Le type le plus élémentaire que nous ayons rencontré est représenté par un certain nombre de villages, construits avec négligence et sans aucune prétention architecturale. Les murs, faits de moellons, se sont écroulés ; seules quelques portes aux jambages monolithes signalent quelques maisons dont la structure intérieure reste méconnaissable. C'étaient des agglomérats de cabanes sans étage, dont la couverture en terrasse était supportée par les troncs noueux d'arbres abattus dans les environs.

Il n'est pas facile de dater de telles ruines. Elles représentent, pour l'antiquité comme pour le moyen-âge, l'habitat de la partie la plus pauvre

(1) La position topographique des sites qui ne figurent pas sur les planches du volume II est donnée dans l'index et dans les cartes à la fin de cet ouvrage. Pour les localités non-mentionnées dans les chapitres précédents, voir les références aux études citées de VOGÜÉ, BUTLER, MATTERN et LASSUS.

de la population : petits laboureurs et pâtres. On reconnaît cependant dans la technique rudimentaire de ces demeures certaines particularités locales, qui sont à l'origine de l'appareil polygonal perfectionné du I^{er} et du II^e siècle⁽¹⁾. Certaines de ces ruines doivent, par conséquent, être antérieures aux plus anciens monuments datables de la montagne.

Ces villages sont plus nombreux que ne le révèle une exploration superficielle de la région. On les retrouve sur les pentes septentrionales du Ġebel Bariša, sur les crêtes du Ġebel Sim'ān, c'est à dire, dans les parties les plus désolées du Massif, aussi peu aptes à la culture des céréales qu'à la plantation. Certains d'entr'eux ont probablement survécu jusqu'au moyen-âge ; d'autres ont disparu, noyés dans des agglomérations plus importantes ; d'autres, enfin, semblent avoir été abandonnés dès l'antiquité, et ne présentent aujourd'hui que des champs d'éboulis anonymes, à peine perceptibles dans le paysage⁽²⁾.

*
* *

3. *Villages paysans.* — L'échelon suivant est donné par des villages presque aussi modestes, quoique plus étendus et mieux construits, constitués avant même que la région n'eût atteint, au II^e siècle, sa première période de prospérité. Nous en avons étudié quelques-uns aux environs de la plaine de Qaṭūra : les villages de *Qaṭūra*⁽³⁾ et de *Sitt er Rūm*⁽⁴⁾, la partie ancienne

(1) Parmi les procédés techniques qui attestent la haute antiquité de ces constructions, il faut mentionner en premier lieu l'appareil à double paroi et aux assises arquées, qui prennent leur appui aux angles massifs de l'édifice : ci-dessus, p. 11, note 1 ; p. 12, note 1 ; p. 204, note 3. Voir quelques exemples de cette technique, perfectionnée au I^{er} et au II^e siècle, soit dans l'appareil polygonal à Refāde (pl. CLXXVII) et à Bamuqqa (pl. CXC, 2 et CXCI, 1) ; soit dans l'appareil régulier au temple de Šeiḥ Barakāt (pl. CLXXIV, 1).

(2) Il n'est pas possible de donner un relevé même approximatif du nombre de ces ruines, négligées jusqu'à présent par les explorateurs. Signalons, parmi les plus importantes et les mieux conservées, les ruines suivantes du Ġebel Sim'ān, reportées dans notre index : *Ba'e* (pl. LV et LVI), *Baziher* (PAES, II B, p. 320 ; nos planches LV et LVI) et *Beğrasīn*.

(3) Ci-dessus, p. 189 s. ; pl. LVII à LIX et CXXVII, 7.

(4) Ci-dessus, p. 198 s. ; pl. LVII, LXIII, CLXXVI.

de *Deir Sim'ān* (1), *Herbet Šeiḥ Barakāt* (2) au sommet de la montagne du même nom. On peut en citer plusieurs autres, situés dans la partie centrale du Ġebel Sim'ān, par exemple *Burğ Heidar* (3), *Kafr Nābo* (4), *Ḥarāb Šams* (5), *Sinḥār* (6), *Fafertīn* (7), le noyau primitif de *Brād* (8); ou encore *Qaṣr Iblīsu* (9), et *Kseğbe* (10), sur le versant septentrional du Ġebel Barīša; *Frikya* (11) et *Rbē'a* (12), dans le Ġebel Zāwiye.

Ce sont des agglomérations serrées au bord d'une grande cuvette arable et composées d'unités indépendantes, ayant chacune pour centre une grande cour. L'habitation, au Nord, est parfois à étage et parfois précédée d'un portique à piliers monolithes. La forme étroite et allongée du plan trahit l'emploi du bois local pour la couverture en terrasse. Les murs sont élevés en appareil polygonal de petit calibre : il n'en reste aujourd'hui que les assises inférieures ensevelies sous les décombres, et les encadrements des portes, aux lourds linteaux souvent ornés de symboles païens grossièrement taillés(13). Partout où il est encore possible de suivre sur le terrain le plan de ces ensembles, on reconnaît leur caractère paysan au développement des dépendances économiques, à l'apparence modeste de l'habitation, à l'exécution sommaire, qui n'est pas l'œuvre de constructeurs de métier.

Ces ruines médiocres permettent d'imaginer l'aspect antique du peuplement au début de notre ère; elles témoignent de la plus ancienne organisation rurale, celle des communautés paysannes, qui descendaient sans doute

(1) Ci-dessus, p. 205 s.; pl. LVII, LXVII, CCVIII.

(2) Ci-dessus, p. 109 et 110; pl. XLI et CXXXI, 19.

(3) Pl. CXXIX, 13.

(4) *PAES, II B*, p. 293 à 299.

(5) Pl. CXXIX, 14.

(6) Pl. CXXX, 16.

(7) Pl. CXXVIII, 12.

(8) Voir plus loin, p. 387; pl. CXXXII et CCVII.

(9) *PAES, II B*, p. 206.

(10) *AAES I*, p. 118.

(11) *AAES I*, p. 114.

(12) *AAES I*, p. 122.

(13) Par exemple à *Qaṭūra* (ci-dessus, p. 189), ou à *Ḥarāb Šams* (*PAES, II B*, p. 232, fig. 359). Cf. les portes non-décorées de *Sitt er Rūm* (pl. CLXXVI, 6).

des *laoi* séleucides (1). Peu de ces villages sont parvenus jusqu'à nous dans leur état initial (2), et d'autre part les fondations nouvelles, après le II^e siècle, sont exceptionnelles : c'est que, dès cette époque, le caractère de l'habitat avait été profondément modifié par l'apparition d'une nouvelle forme de propriété : la villa.

*
* *

4. *Villas*. — Le village de *Taqle* (3), au-dessus de la plaine de Qaṭūra, est une de ces rares fondations paysannes tardives. Construit vers 450, d'un seul jet semble-t-il, il ne se distingue des villages plus anciens que par une certaine ampleur de ses maisons, qui témoignent d'une existence, peut-être modeste, mais assurée. La présence d'un seul pressoir (car le second appartenait à l'église) prouve que les habitants possédaient quelques olivettes, ou qu'ils pressaient en commun la récolte qui leur revenait, soit comme part de métayage, soit comme salaire des travaux effectués pour le compte de quelques propriétaires des environs.

A cette époque, en effet, les terres de la plaine étaient depuis longtemps passées entre les mains d'une aristocratie foncière, dont les résidences, doublées de tombeaux ostentatoires, avaient entouré les agglomérations paysannes. A Qaṭūra, des quartiers de villas, élevés sur les premières pentes du Šeiḥ Barakāt, ont fini par envelopper l'ancien village (4), qui ne s'agrandit plus. A sa nécropole primitive, avec ses grossiers bas-reliefs rupestres (5), s'ajoutent à la fin du II^e siècle les grands mausolées d'un Aemilius Reginus (6) et d'un Flavius Julianus (7), puis un hypogée construit en 240 (8). A Sitt er Rūm, le village semble tomber dans la dépendance

(1) E. BIKERMAN, *Les institutions des Séleucides*, Paris, 1938, p. 169 s.

(2) L'un des rares villages conservés de cette catégorie est *Herbet Šeiḥ Barakāt* (ci-dessus, p. 109 et note 2).

(3) Ci-dessus, p. 200 s. ; pl. LV, LVII, LXIV, LXV, CXXVII, 9 et CLXXIX.

(4) Pl. LIX.

(5) Pl. CLXXV, 3.

(6) Ci-dessus, p. 191 ; pl. LXI et CLXXV, 2 ; *IGLS*, 448.

(7) Ci-dessus, p. 190 ; pl. LXII, 2 ; *IGLS*, 455.

(8) *IGLS*, 447.

d'une villa, probablement celle du riche Eisidotos, dont le tombeau distyle, daté de 152, se dresse au voisinage (1).

Ce phénomène s'est probablement produit, à une échelle plus grande, dans la plaine de Dāna, mais dans cette région occupée en permanence, il n'a pas laissé de traces visibles sur le terrain, à l'exception de quelques somptueux monuments funéraires, comme ceux de *Dāna*, de *Burdaqli* ou de *Sermada* (2). Dans les parties abandonnées ou tout récemment colonisées de la montagne, au contraire, on peut aisément suivre, à partir des constructions datées, le progrès de cette nouvelle forme d'habitat; par exemple dans les villages du Ġebel Sim'ān, cités dans le paragraphe précédent: à *Kafr Nābo*, à *Burğ Heidar*, à *Sinḥār*, à *Brād*; ou dans les villages du versant oriental du Ġebel Barīša: à *Aršīn* (3), à *Deir Sēta* (4), à *Kafr Arūq* (5), et surtout à *Me'ez* (7), fondé ou complètement rebâti au II^e siècle par des notables de la région.

L'apparition de cette classe de propriétaires, souvent romanisés, installés sur les terres paysannes, parfois après une carrière de fonctionnaire ou de soldat, est un fait trop général et qui coïncide trop bien avec les débuts de l'occupation romaine, pour ne pas traduire un acte de l'état, appliqué probablement à l'ensemble du pays. La fortune de ces nouveaux maîtres et leur autorité dans les affaires locales ne cessent de croître aux siècles suivants, comme l'attestent l'architecture de leurs villas et de leurs tombeaux, et leurs donations religieuses ou profanes (7).

(1) Ci-dessus, p. 199; pl. LXIV et CLXXV, 1.

(2) Ci-dessus, p. 117, 120 et 122; pl. CLXX, 1 et 2; CLXXI, 2.

(3) Ci-dessus, p. 286.

(4) Ci-dessus, p. 285.

(5) Ci-dessus, p. 284.

(6) Ci-dessus, p. 280 s.

(7) La presque totalité des monuments de l'architecture domestique ou funéraire, publiés jusqu'à présent, a été élevée pour cette classe de propriétaires fonciers, les véritables maîtres de la région à l'époque romaine. Leurs donations religieuses et profanes, attestées par l'épigraphie, sont trop nombreuses pour pouvoir être citées ici (voir *IGLS*). Sur les donations religieuses de l'époque chrétienne, voir *LASSUS, Sanctuaires*, p. 244 s.

*
* *

5. *Groupements de grandes propriétés.* — A côté des villages où les villas se mêlent aux habitations paysannes, il en est d'autres, composés exclusivement de grandes propriétés. A quelques centaines de mètres à l'Ouest de Sitt er Rūm, au bord de la plaine de Qaṭūra, est *Refāde* (1), dont les résidences s'échelonnent du I^{er} au VI^e siècle en conservant jusqu'à la fin leur caractère aristocratique. C'est la plus importante des agglomérations agricoles de la région, la plus riche aussi, à en juger par l'opulence de ses édifices, et elle a probablement fini par posséder la plaine entière et les plantations d'alentour, avec les villages comme Sitt er Rūm et Taqle (2).

Ces groupements de grandes résidences sont nombreux sur les plateaux rocheux qui entourent les plaines et sur les premières pentes de la montagne, partout où la culture mixte des céréales et des plantations est possible, et partout où les villages voisins pouvaient fournir la main-d'œuvre nécessaire. Citons comme exemples : *Deir 'Amān* (3), à l'Est de Dāna, ou *Dallōza* (4), *Deir Sambil* (5) et *Šinšarah* (6), sur le palier qui précède à l'Est le massif du Ğebel Zāwiye.

Quelquefois aussi les résidences des propriétaires et les habitations paysannes constituent deux groupements rapprochés, mais distincts.

Le village de *Serğilla* (7), dans le Ğebel Zāwiye, s'est ainsi formé de deux agglomérations parallèles, équivalentes, séparées par un ravin : à l'Est sont les maisons anciennes, construites en appareil polygonal, auxquelles vient s'ajouter l'église à la fin du IV^e siècle (8) ; et plus tard, à l'Ouest, se groupent les villas, construites avec une recherche particulière, et leur nécropole aux

(1) Ci-dessus, p. 194 s. ; pl. LVII, LX, LXXIII et CXXVII, 8.

(2) Au VI^e siècle Sitt er Rūm semble être tombée dans la dépendance du couvent : ci-dessus, p. 198 s.

(3) Ci-dessus, p. 113 et pl. CCIV ; *PAES, II B*, p. 240.

(4) Pl. CXXI, 36.

(5) *AAES I*, p. 112.

(6) Pl. CXL, 34.

(7) Pl. CXL, 35.

(8) Pl. XIV, 5.

beaux sarcophages à ciel ouvert. Entre les deux, au fond du ravin, au carrefour des routes, se trouvent l'andrôn et les thermes, offerts à la communauté par un notable (1).

A *Ruweiḥa* (2), dans la même région, le village ancien et son église (qui est également de la fin du IV^e siècle), se trouvent au Sud d'une grande cuvette arable, en face d'un groupement de luxueuses résidences du IV^e et du V^e siècle, situé au Nord, à côté de la grande basilique à piliers du VI^e siècle (3). Le fondateur de celle-ci, Bizzos, sans doute l'un de ces grands propriétaires, est mentionné deux fois dans l'inscription gravée à l'entrée principale de l'église, et dans celle de son mausolée aménagé à côté du chevet (4).

*
* *

6. *Villages formés à partir d'une exploitation unique.* — Les hauts plateaux et les crêtes, déserts ou faiblement peuplés au début de notre ère, devinrent par excellence la région des grandes exploitations adonnées à la culture exclusive de l'olivier, et servirent alors de centres de peuplement pour la montagne. *Bamuqqa*, *Qirqbīze* et *Beḥyo*, étudiés dans le chapitre précédent (5), sont trois exemples de ces agglomérations, nés à trois époques différentes. Chacun est né d'une propriété unique. Mais on reconnaît aussi ce type de fondation sur de nombreux autres sites du Ġebel Bariša : à *Bašakūḥ*, à *Bašmišli*, à *Babuṭṭa*, à *Banaqfūr*, à *Išrūq*, à *Nuriye*, à *Maramāya* (6); ou du Ġebel il A'la : à *Benēbil* et à *Berīš-Nord* (7), à *Kfeir*, à *Bettir*, à *Bšendlāya* (8); ou à *Mḡāra* (9), dans le Ġebel Zāwiye.

(1) Pl. XVIII, 2 et XIX, 2; *AAES III*, p. 190, inscr. 217; Vogüé, pl. 86.

(2) Pl. CXLI, 37.

(3) Pl. XIV, 4; *PAES, II B*, p. 143 s.

(4) Ci-dessus, p. 256, note 1; pl. LXXXVI, 9; *IGLS*, 673 et 674.

(5) Ci-dessus, p. 300 s., 319 s., 343 s.; pl. XCI à CXXIII, CXXXV, CLXXXVIII à CCI.

(6) *AAES I*, p. 120.

(7) Ci-dessus, p. 323 à 325.

(8) *AAES I*, p. 110.

(9) *AAES I*, p. 120.

Ces sites ne comportaient au début que la villa, élevée sur un point dominant, et à côté d'elle, à quelque distance, une dizaine d'habitations pour le personnel permanent de la plantation. Le contraste est parfois grand entre l'architecture monumentale de la résidence, très souvent parfaitement conservée, et les pauvres restes de ces cabanes de moellons, occupées probablement par de petits métayers, ou par des ouvriers agricoles, vivant dans la dépendance entière de leur maître (1).

*
* *

7. *Communautés de petits cultivateurs.* — C'est pourtant sur ces mêmes sites et à partir de ces mêmes agglomérations rudimentaires que se forment dès le IV^e siècle les communautés de petits cultivateurs, dernière étape dans l'évolution de l'habitat de la montagne. Le processus est d'ailleurs variable: alors qu'à *Bamuqqa* seize familles vivent à leur aise au VI^e siècle sur le territoire qu'un seul propriétaire occupait au I^{er} (2), *Qirq-bize*, fondé deux siècles plus tard et arrivé à son apogée au V^e siècle, n'a jamais contenu plus de six fermes à côté de trois villas (3). Quant à *Behyo*, village d'origine comparable, quoique plus tardif, qui débute seulement au V^e siècle, il se présente au VI^e comme une organisation complexe, où figurent toutes les conditions sociales, et où les premières villas, divisées entre plusieurs familles, ont perdu leur prééminence (4). Néanmoins, le nombre toujours croissant d'habitations et de pressoirs atteste une extension continue des plantations et une prospérité non-diminuée pour l'ensemble du village.

Par leur aspect comme par leur structure, ces nouvelles agglomérations se distinguent aussi bien des agglomérations ouvrières auxquelles elles succèdent, que des anciens villages paysans, situés au pied de la montagne. Les maisons à étage et à portique, aux toits en charpente et en tuiles, sont élevées en appareil régulier de grand format, très soigné. Elles répètent, à une échelle modeste, l'ordonnance de la villa, avec sa cour fermée, son

(1) Ci-dessus, p. 313 s., 352 et 353, 358.

(2) Ci-dessus, p. 313 et 316; pl. XCIV, 3.

(3) Ci-dessus, p. 340 à 342; pl. CII et CVII.

(4) Ci-dessus. p. 356 à 359; pl. CXXI, 4 et CXXIII.

corps-de-logis et ses dépendances. Enfin le grand nombre des pressoirs, dont beaucoup sont adjoints aux habitations, ne laisse aucun doute sur l'occupation des habitants : c'étaient des cultivateurs individuels, peut-être indépendants : fermiers ou petits propriétaires, dont les exploitations s'étaient formées par morcellement de la grande propriété initiale (1).

*
* *

8. *Centres agricoles de la montagne.* — La brève saison de la récolte de l'olivier comprend plusieurs travaux simultanés, de nature très différente : la cueillette, le pressage immédiat des fruits (qui ne supportent ni l'emmagasinage ni de longs transports), et l'expédition immédiate de l'huile vers les marchés de la ville (2). Cette tâche complexe exigeait une entente entre les membres de la communauté sur la suite des travaux, sur le recrutement et la répartition des saisonniers, sur l'usage des pressoirs communs, sur les contrats de transport et de vente. L'andrôn, qui était sans doute l'endroit où se traitaient les affaires relatives à la récolte, comporte invariablement à l'étage une salle de réunion et, au rez de chaussée, une écurie, un pressoir ou un magasin (3). Il est généralement situé à l'entrée du village, devant un espace libre servant au marché.

Par endroits on constate une organisation plus étendue, qui groupe plusieurs communautés voisines autour d'une localité plus importante, avec un véritable marché, un édifice de réunion, de grands pressoirs et dépôts, auxquels s'ajoutent parfois une *stoa*, une auberge (4), ou un bain (5). Ce quartier commercial occupe toutefois une place très modeste dans l'ensemble des habitations villageoises, entourées de leurs pressoirs et plantations : il ne modifie pas l'aspect habituel, qui reste celui des villages agricoles de la montagne.

Parmi ces petits centres locaux, citons, dans le Ĝebel Sim'an, *Kafr*

(1) Ci-dessus, p. 374 à 376.

(2) Ci-dessus, p. 311, 372 et 373.

(3) Pl. XVIII ; ci-dessus, p. 28 et 29.

(4) Ci-dessus, p. 21 s. ; pl. XVIII.

(5) Ci-dessus, p. 25 s., pl. XIX et XX.

Nābo, avec son auberge ⁽¹⁾ et son huilerie datée de 224, qui appartenait primitivement au temple ⁽²⁾; *Burğ Heidar*, avec son andrôn et son marché ⁽³⁾; *Zerzīta* avec sa *stoa* ⁽⁴⁾; dans le Ġebel Bariša *Me'ez* ⁽⁵⁾ et *Kaukanāya* ⁽⁶⁾; et dans le Ġebel Zāwiye, *Muğleya* ⁽⁷⁾, avec ses thermes, *Serğilla* ⁽⁸⁾, avec son andrôn et son bain situés sur la place du marché; enfin *Ruweiha* ⁽⁹⁾, avec son marché encadré de portiques.

*

L'organisation commerciale apparaît sur une tout autre échelle dans deux des plus grandes agglomérations de la montagne : à Brād et à El Bāra.

Brād ⁽¹⁰⁾, sur la route des crêtes, au centre du Ġebel Sim'an, est né d'un village paysan situé au pied d'un temple (remplacé vers 400 par la grande basilique de Julianos). Il possédait au début du III^e siècle une auberge, un andrôn et de grands pressoirs et dépôts d'huile, groupés autour d'une place entre le village et le temple ⁽¹¹⁾. A la même époque s'était constitué au Nord un quartier aristocratique de grandes villas, avec un mau-

(1) Pl. XVIII, 3; *PAES*, II B, p. 297.

(2) *PAES*, III B, p. 180, inscr. 1170; *IGLS*, 376.

(3) Pl. CXXIX, 13; ci-dessus, p. 380 et note 3. L'andrôn (inédit) se trouve à l'Ouest du village, au Sud du couvent et de la chapelle du VI^e siècle (inédite, elle aussi : voir notre photographie, pl. CLVIII, 1).

(4) Regardée par BUTLER comme maison d'habitation : *PAES*, II B, p. 248, fig. 253 et 254.

(5) Ci-dessus, p. 280 et 281. Il semble qu'à Me'ez le marché se trouvait au Nord de l'andrôn, lequel donnait, au Sud, sur une petite place d'apparat, flanquée du temple et du grand réservoir d'eau : cf. pl. LXXXVIII, 2 et CLXXXV, 1.

(6) Ci-dessus, p. 296, note 1.

(7) Pl. CXL, 33; ci-dessus, p. 26 et 27.

(8) Ci-dessus, p. 26 et 28; p. 383 et note 7; pl. CXL, 35.

(9) *AAES* II, p. 128; ci-dessus, p. 384 et note 2; pl. CXXI, 37.

(10) Pl. CXXXIII et CCVII. Ci-dessus, p. 380, note 8 et p. 382.

(11) Relevés par BUTLER (*PAES*, II B, p. 303 à 305, fig. 332 à 334 : voir le plan légèrement corrigé sur nos planches CCVII, 6 et XVIII, 4). L'auberge (très vraisemblablement avec l'ensemble des constructions) a été élevée en 207/208 par la même équipe qui seize ans plus tard — en 224 — construisait l'huilerie du temple de Kafr Nābo : ci-dessus, p. 51 et note 2; cf. *IGLS*, 359 et 376.

solée tétrastyle et des thermes (1). Les deux groupements avaient fusionné au IV^e siècle, et l'agglomération, qui continuait de s'étendre vers l'Ouest, présente au VI^e siècle une masse compacte de près de 2 km. carrés, traversée de nombreuses ruelles et composée de villas, de fermes, de maisons paysannes, d'ateliers d'artisans et d'huileries. Elle possède à cette époque trois églises (2), et deux monastères, situés l'un au Sud (3), l'autre au Nord (4), sur des collines isolées. Le quartier commercial reste au Sud, devant la grande église, tandis qu'au Nord, une résidence officielle, construite en 496 (5), atteste que Brād était également devenu le centre administratif du Ĝebel Sim'ān — fait qui se trouve confirmé par l'épigraphie (6).

El Bāra (7), placé au cœur du Ĝebel Zāwiye, et au centre de rayonnement des communications intérieures, a joué un rôle analogue dans la partie Sud du Massif. Il est situé dans un défilé, sur la route importante qui à travers la montagne relie Ĝisr eš Šuġūr (l'ancienne Séleucie du Bélus ?) à Ma'arret en No'mān (l'ancienne Arra ?) et, par delà, Laodicée-sur-mer à l'Euphrate (8). Ce défilé s'élargit vers le Nord et vers le Sud en deux vallées fertiles, plantées d'oliviers, et qui s'ouvrent à leur tour sur deux vastes plaines couvertes de champs et de vignobles. La richesse du sol, qui produit les trois denrées essentielles du pays — le blé, l'huile et le vin (9), — la présence d'une source à grand débit (10) et la facilité des communications, ont été

(1) Pl. CCVII, 1 et 2 ; pl. XIX, 1 et XX, 1 ; pl. LXXXVI, 6 ; ci-dessus, p. 26 et 28 ; 225 et note 3.

(2) Pl. CCVII, 4, 5 et 8.

(3) Pl. CCVII, 9.

(4) Couvent inédit, situé au delà du ravin qui limite l'agglomération au Nord ; il n'est pas reporté sur notre pl. CCVII.

(5) Pl. CCVII, 3.

(6) *IGLS*, 530. Cf. ci-dessus, p. 174.

(7) Pl. CXXXVII à CXXXIX. Voir aussi la photographie aérienne du site publiée dans *Villes mortes*, pl. XIII, et dans M. DUNAND, *De l'Amanus au Sināi*, p. 40.

(8) Sur cette route, et sur les communications intérieures du Ĝebel Zāwiye, ci-dessus, p. 87 et 88, pl. LXXXVIII et CXXIV.

(9) Cf. l'inscription gravée au-dessus de la fenêtre d'une villa : VOGÜÉ, p. 90, pl. 46, 1 ; *IGLS*, 1462.

(10) Située au Nord-Ouest des ruines (pl. CXXXVIII) et appelée Ĝubb 'Allūn,

à l'origine de l'essor extraordinaire d'El Bāra, qui en quelque deux siècles est devenu l'agglomération la plus étendue et la plus peuplée du Ġebel Zāwiye (1). Le noyau primitif, El Kafr, qui s'est constitué vers la fin du IV^e siècle, s'étend, à la fin du VI^e, à l'Ouest du ravin appelé Wādi el Ġoz, sur une longueur d'un kilomètre et une largeur d'un demi kilomètre (2). Il comprend des quartiers d'opulentes villas, au moins cinq églises identifiées (3), un grand marché au centre (4), et, à côté de celui-ci, un quartier d'importantes huileries, de véritables fabriques, à plusieurs étages, aux vastes cours et réservoirs (5). Son étendue s'est accrue de hameaux et d'écartés importants, établis sur l'autre côté du ravin, et de propriétés privées (6) et monastiques (7), dont les terres s'entremêlent avec celles des villages voisins de *Muġleya*, de *Btirsā*, de *Bšilla*, de *Wādi Marṭūn*, de *Beylūn* et d'*Ibbīn* (8). Au total l'ensemble du territoire d'El Bāra couvre une quarantaine de kilomètres carrés.

Entrepôt, centre de transformation et de vente des produits locaux,

elle irriguait probablement aussi dans l'antiquité les terres du ravin de Wādi el Ġoz, aujourd'hui cultivées en céréales.

(1) El Bāra ne possède aucun monument datable, antérieur au V^e siècle. Une agglomération plus ancienne existait peut-être à l'Est, sur l'emplacement du village actuel.

(2) Pl. CXXXIX.

(3) Pl. XII, 1 à 5 ; pl. LXXXI, 1 et CCXII ; voir la situation de ces églises sur la pl. CXXXIX. Il y avait probablement encore deux autres églises : l'une au Nord, l'autre au Sud de l'agglomération. Les fondations d'une troisième église ont été découvertes par les habitants, il y a une vingtaine d'années, lors de la construction d'une maison dans le village actuel, mais ont disparu.

(4) Au moyen-âge, une partie de cette place fut occupée par le cimetière et la grande mosquée (Ġami' el Kebīr) : voir pl. CXXXIX (M 1) et CL, 44.

(5) Cf. ci-dessus, p. 362 et note 1.

(6) El Breiġ, et d'autres : voir pl. CXXXVIII.

(7) Nous avons identifié quatre couvents au voisinage immédiat d'El Bāra (pl. CXXXVIII) : *Ed Deir*, *Deir Raĥbān*, *Deir Šobāt*, *Deir Debbāne* ; un cinquième se trouvait peut-être à l'Ouest de Ġubb 'Allūn. Sur ces couvents, ainsi que sur les couvents d'El Bāra connus par les textes, voir ci-dessus, p. 179 et 180, et l'appendice III (pl. CLII et CLIII).

(8) Toutes ces localités sont situées à une distance à peu près égale, de deux à trois kilomètres, d'El Bāra (pl. CXXXVIII).

probablement centre administratif ⁽¹⁾ et religieux ⁽²⁾, El Bāra n'est cependant pas, malgré ses dimensions exceptionnelles, un centre urbain. Il reste par sa structure une communauté rurale, un agglomérat de plusieurs villages, hameaux et domaines isolés, entourés de leurs champs et de leurs plantations.

*
* *

9. *Agglomérations périphériques de caractère industriel et commercial.* — En face de ces centres agricoles, il en est d'autres, situés au pied de la montagne, en contact avec les grandes voies extérieures, et qui à partir du IV^e siècle se sont presque exclusivement adaptés aux activités industrielles et commerciales. Les uns se sont spécialisés dans la transformation de la récolte des plantations voisines, peut-être aussi dans le raffinage de l'huile brute ; les autres se sont chargés de la collecte et de l'exportation de l'huile et sont par la suite devenus des lieux d'échange avec les villes et les plaines voisines, ainsi que des stations d'étape pour les voyageurs et les caravanes. Ces localités se distinguent des villages qu'elles desservent par l'ampleur et le nombre de leurs pressoirs, de leurs locaux de commerce et de leurs édifices publics, qui se développent aux dépens des habitations, sans toutefois enlever entièrement à l'agglomération son ancien caractère agricole. Leurs habitants, d'ailleurs, devenus fabricants ou commerçants, entrepreneurs de transports ou artisans, étaient sans doute restés propriétaires et exploitants des champs et des olivettes d'alentour ⁽³⁾.

Le versant septentrional, aujourd'hui désert, du Ġebel Bariša, qui surplombe la voie antique d'Antioche à Bérée et à Chalcis, renferme plusieurs

(1) A en juger d'après les deux inscriptions inédites, publiées dans notre appendice II (pl. CXLVII, 28 et CXLVIII, 35).

(2) La grande basilique extra-urbaine d'El Ḥoṣn (E1, du plan, pl. CXXXIX) était vraisemblablement un sanctuaire de pèlerinage : voir pl. XII, 1 ; LXXXI, 1 ; et CCXII. Cf. ci-dessus, p. 32, note 2.

(3) Ce qui empêche d'ailleurs d'établir une distinction précise entre ces sites et les petits centres agricoles mentionnés dans le paragraphe précédent. Les différences portent moins sur la structure des agglomérations que sur leur situation : les premières se trouvent à l'intérieur de la montagne, au milieu de leurs plantations ; les secondes se sont développées sur la périphérie du Massif, à proximité de ses voies extérieures.

de ces sites : ainsi par exemple *Baqirḥa* (1), à mi-chemin entre la route et les plantations de la crête, avec ses grands pressoirs alignés sur la rue ; ou encore *Babisqa* (2), *Dār Qīta* (3), *Ba'ūde* (4), plus proches de la route, avec leurs *stoa* contenant des entrepôts, magasins et ateliers ; avec leurs auberges, leurs édifices de réunion, leurs thermes et leurs belles églises (5). Ailleurs, sur les pentes orientales et occidentales du Massif, face aux grandes plaines toujours habitées, des sites analogues ne se sont conservés qu'exceptionnellement, comme par exemple à *Kimār* (6), dans le Ğebel Sim'ān, ou à *Ĝerāde* (7), dans le Ğebel Zāwiye ; *Funduq*, entre le Ğebel il A'la et le Ğebel Zāwiye (8). *Hass* (9), *Kafer Ambil* (10) et *Kfer Rūma* (11), sur la bordure orientale de cette dernière montagne, présentaient sans doute le même aspect au VI^e siècle ; et également les bourgades modernes déjà mentionnées — *Imma*,

(1) Ci-dessus, p. 110 ; pl. XCIII et CCIV.

(2) Pl. CXXXIV, 23 et CCIV.

(3) Pl. CXXXIV, 24.

(4) Pl. CXXXIV, 25.

(5) Ci-dessus, p. 23. Signalons encore les trois agglomérations situées sur la route même qui relie Antioche à Bérée et à Chalcis (XL, 1 et CCIV) : *'Ain Delft*, à l'Ouest, au défilé qui marque l'entrée de la route dans la montagne (pl. CXXV, 1) ; *Tell 'Aqibrīn*, dans la plaine de Dāna (ci-dessus, p. 125 à 127, pl. XLV et CXXXVI, 4), et *Tērib*, l'antique Litarba, à l'Est, au débouché de la route dans la grande plaine de Chalcis (ci-dessus, p. 105). Ces stations de grand transit ont vraisemblablement aussi joué un rôle important dans les relations commerciales de la montagne avec les villes et les régions éloignées. Malheureusement leur étude est rendue difficile du fait que la première se trouve aujourd'hui sur le territoire turc, et que les deux autres sont des villages modernes très peuplés qui n'ont conservé que des débris de leurs monuments antiques (cf. p. 23, note 2).

(6) Site étudié par Lassus (cf. *Sanctuaires, passim*). Voir sa position sur nos pl. LV et XCI.

(7) *AAES I*, p. 113 ; *AAES II*, p. 127, 128, 152, 254, 261 ; *Villes mortes*, p. 15, pl. II à IV.

(8) Ci-dessus, p. 287 à 289 ; pl. XXXVII et LXXXIX.

(9) *AAES I*, p. 114.

(10) *AAES I*, p. 116.

(11) Pl. CXLI, 38. Ces trois villages se trouvent sur la route antique qui, en passant par El Bāra, relie Ğisr eš Šuġūr, dans la vallée de l'Oronte, à Ma'arret en No'mān, sur le versant oriental du Ğebel Zāwiye, face à la steppe (ci-dessus, p. 388 et note 8).

Ḥārim, Derkūš, Salkīn, Kefer Ṭḥerīn, Armenāz, Ma'arret en No'mān, Idlib, Er Rīḥa, qui sont aujourd'hui, comme ils l'étaient au moyen-âge et sans doute dans l'antiquité, des entrepôts et des marchés du commerce local (1).

Ces sites routiers constituaient dans l'antiquité un élément essentiel d'une économie régionale, développée en monoculture de l'olivier. Par leur intermédiaire, la montagne restait en rapports constants avec le monde extérieur, exportait ses récoltes, recrutait la main-d'œuvre saisonnière et se procurait non seulement les matériaux et les objets que réclamait sa prospérité sans cesse croissante, mais encore presque toutes les denrées nécessaires à sa subsistance quotidienne (2).

*

Il faut inclure dans la même catégorie les villages de pèlerins tels que *Deir Sim'ān*, qui est lui aussi d'origine paysanne, situé lui aussi sur une grande route au pied de la montagne, et dont le développement est contemporain et analogue à celui des sites mentionnés ci-dessus (3). Avec ses bazars, ses auberges et ses couvents, destinés à recevoir des dizaines de milliers de visiteurs, il représente une forme particulière d'activité commerciale. *Deir Sim'ān* est malheureusement le seul exemple connu en son genre, et en outre, par son importance, il sort du cadre local. Il existait certainement dans la région d'autres centres d'accueil, moins vastes, pour les pèlerins de sanctuaires comme *Qalblōze*, comme l'église de *Bizzos* à *Ruweiḥa* (4), ou comme les couvents de nombreux stylites et autres ascètes.

*
* *

(1) Ci-dessus, chap. III, A, p. 93 à 99. Nous citons ces bourgades à titre de comparaison, car en réalité elles appartiennent plutôt aux grandes plaines qui entourent le Massif.

(2) Cf. ci-dessus, chap. II, 13 ; p. 74 et 75.

(3) Ci-dessus, chap. III, 30 à 39 ; p. 205 s. ; pl. LV, LVII, LXVII à LXX, CXXXII, CCVIII ; p. 380.

(4) Sur les sanctuaires de pèlerinage, voir p. 32, note 2 et p. 33, note 1.

10. *Domaines impériaux.* — L'inscription de *Bāb el Hawā* nous a révélé l'existence d'une propriété impériale à l'entrée de la plaine de Dāna (1). Ce domaine, cédé par Constantin le Grand à un prince perse, le transfuge Hormisdas, et par la suite revenu à l'État, était géré en 573-578 par Magnus le Syrien, haut dignitaire impérial, qui en fit graver l'inscription.

Le site de Bāb el Hawā, dont l'arc monumental relie l'église du IV^e siècle avec un ensemble complexe mais très ruiné, qui semble dater du VI^e, était sans doute la résidence de cet intendant. Il est impossible de connaître l'étendue du domaine, qui devait être considérable, mais qui a probablement varié avec le temps. Au VI^e siècle, il touchait à l'Ouest les terres conventuelles de Qaṣr el Banāt (2); à l'Est il comprenait peut-être, tout au moins au début, l'ensemble de la plaine de Dāna, avec, au Nord et au Sud, les pentes du Ğebel Ḥalaqa et du Ğebel Bariša. Mais il est aussi possible qu'il ait englobé une partie plus vaste de la montagne dont la plaine de Dāna formait le centre.

L'inscription atteste l'existence de cette propriété depuis le premier quart du IV^e siècle jusqu'au dernier quart du VI^e; mais le domaine était sans doute antérieur, et devait dater au moins du début de l'occupation romaine. Ce n'était vraisemblablement pas le seul domaine d'État dans cette région. Il est permis de croire qu'il en existait d'autres dans les grandes plaines à l'Ouest et à l'Est de la montagne — reliquats des terres royales séleucides, héritées par Rome et gérées plus tard par de grands dignitaires de la cour, placés ainsi à la tête de la hiérarchie foncière du pays (3).

Il est à noter que le domaine de Bāb el Hawā est associé aux noms de deux personnages qui, à un intervalle de deux siècles et demi, avaient tous deux exercé des commandements dans les campagnes contre les Sassanides: Hormisdas sous Constantin et Julien (4), Magnus le Syrien sous Justin II (5).

(1) Ci-dessus, p. 114 à 117; pl. XL, CXXV, 3 et CCIV; *IGLS*, 528.

(2) Ci-dessus, p. 159 s., 174 et 175; pl. CCIV; *IGLS*, 530.

(3) Cf. *IGLS*, 625. Sur les grands domaines dans la région de l'Est, voir *IGLS*, 262; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, p. 193, 197, 198, 200, 201, 239.

(4) L'article de O. SEECK, *Hormisdas* 3, dans PAULY-WISSOWA; *IGLS* 528, avec bibliographie.

(5) L'article de W. ENSSLIN, *Magnus* 26, dans PAULY-WISSOWA; *IGLS*, *ibid.*,

Comme le Massif du Bélus était l'ultime barrière naturelle de l'Antiochène vers l'Est, et comme la plaine de Dāna — au carrefour des routes principales, à distance commode de la métropole — était la meilleure place d'armes pour les troupes en cas d'invasion ⁽¹⁾, il est possible que l'administration de ce domaine ait eu quelque signification militaire et ait été confiée pour cette raison aux généraux chargés de la défense des frontières.

*
* *

11. *Étendue limitée des domaines privés.* — L'exemple de Bāb el Hawā pose la question de l'existence des grands domaines privés dans cette région.

En réalité, les propriétés que nous avons rencontrées au cours de notre enquête, ne sont pas très vastes. Même au temps où une seule villa occupait un site, son terroir comprenait au plus quelques dizaines d'hectares cultivables, limités de tous côtés par des propriétés analogues. Les lots que se partageaient les villas groupées, du type de Refāde, ou associées à une agglomération paysanne, comme Qaṭūra, étaient encore plus restreints. A partir du IV^e siècle, les sites de montagne sont trop rapprochés les uns des autres, et les villas sont trop nombreuses, trop serrées sur chaque site, pour avoir constitué des domaines de quelque importance. La perfection monumentale des résidences ne peut d'ailleurs tromper sur leurs dimensions plutôt modestes et sur l'ordonnance tout à fait rustique de leur plan, composé de deux ou trois pièces alignées, habitées souvent par plusieurs familles. La fortune de leurs propriétaires ne saurait en aucun cas être comparée à celle des seigneurs des *latifundia* romains ⁽²⁾. Nulle part dans la montagne on n'a

où l'on verra que le titre de ce personnage, tel que nous l'avons donné plus haut (p. 116), est contesté. Voir aussi P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam*, Paris, 1951, p. 70 et note 3, p. 254 et note 3.

(1) C'est probablement dans la plaine de Dāna même que l'armée de secours, commandée par Magnus le Syrien, rencontra, en 573, la cavalerie perse et lakhmide, lancée contre Antioche et Apamée : voir P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam*, p. 70 et 3. Cf. le rôle analogue de la plaine à l'époque des croisades : ci-dessus, p. 143 et 247.

(2) Sur les grands domaines de l'époque romaine, voir l'article de Ch. LÉCRIVAIN, *Latifundia*, dans DAREMBERG et SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* ; l'article de E. KORNEIMANN, *Domänen*, dans PAULY-WISSOWA, suppl. IV ; M. Ros-

reconnu la trace de ces vastes unités autonomes, attestées ailleurs par les textes et les fouilles, groupant autour du palais du maître les bâtiments à usage agricole, les magasins, les écuries et les étables, les ateliers et les habitations des domestiques et des ouvriers — le tout entouré de son domaine et de ses villages, fermes et métairies. Ces domaines existaient peut-être dans les vallées fertiles de l'Oronte et de l'Afrîn, ou dans les plaines de Bérée et de Chalcis (1). Aux environs même de Dāna, quelques monuments funéraires et quelques restes d'édifices, d'une ampleur peu commune (2), permettraient de conclure à l'existence d'une catégorie de propriétaires supérieure à celle que nous avons identifiée jusqu'à présent, — mais là encore leurs possessions devaient être limitées par de nombreux et grands villages et par les propriétés monastiques (3).

Il faut donc croire que les conditions locales dans cette partie de l'Antiochène n'ont guère été favorables au régime des grands domaines privés. Elles ont dû contribuer au contraire à la création d'une classe de propriétaires plus modestes, mais très prospères, classe puissante sur le plan local et dans ses rapports avec les communautés paysannes, aux dépens desquelles elle a pu se développer.

Dans toute la région, en effet, la nouvelle forme de propriété, dont l'expression architecturale est la villa, résulte vraisemblablement de la distribution des terres du domaine d'État, jadis exploitées par les *laoi* et réparties ensuite entre la clientèle du pouvoir impérial : vétérans, fonctionnaires, etc., en partie d'origine étrangère, en partie recrutée parmi les notables du pays.

TOVTZEFF, *Studien zur Geschichte des römischen Kolonates*, p. 320 s., et *The Social and Economic History of the Roman Empire*, chap. VI et VII.

(1) Sur les grands domaines en Syrie, en particulier dans l'arrière-pays d'Antioche, voir surtout M. ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, p. 245 s., avec les références aux auteurs antiques : l'empereur Julien, Libanius, Jean Chrysostome, Malalas. L'auteur applique, à tort selon nous, ces descriptions aux villas du Massif Calcaire, explorées par Vogüé et Butler. Voir également, M. LEVTCHENKO, *Matériaux pour servir à l'histoire intérieure de l'empire romain d'Orient aux V^e et VI^e siècles*, dans *Recueil byzantin*, Moscou-Leningrad, 1945, p. 69 s. (en russe).

(2) A Dāna, à Burdaqli, à Sermada, à Tell 'Aqibrîn : ci-dessus, p. 117 s., 120 s., 125 s. ; pl. CLXX, 1 et 2, pl. CLXXI, 2.

(3) Pl. CCIV.

Cette nouvelle classe ne disposait pas seulement de l'appui gouvernemental, et des relations avec la métropole toute proche, mais aussi des moyens nécessaires pour la mise en valeur de la région par le développement massif de la culture de l'olivier et par son exploitation sur une échelle industrielle (1).

*
* *

12. *Domaines ecclésiastiques.* — Nous avons vu que la forme élémentaire de l'église, qui au IV^e siècle ne comprend que l'édifice du culte et une avant-cour (2), s'est enrichie, aux siècles suivants, d'annexes cultuelles, auxquelles s'ajoutent l'habitation du prêtre et les dépendances économiques (3). Ces dernières se développent parfois, comme par exemple à *Serğilla* et à *Dār Qīta*, jusqu'à constituer de véritables fermes (4). Ainsi l'église s'organise, elle aussi, comme une exploitation agricole et possède des terres en propre, ou des terres concédées, soit par la communauté villageoise, soit par l'un des grands propriétaires de la région. Ces possessions pouvaient être considérables, et dans quelques grands ensembles, comme la basilique de Julianos et la basilique à piliers, toutes deux à *Brād*, l'église peut comporter jusqu'à trois cours : la première réservée aux fidèles, la seconde à l'habitation et la troisième aux travaux agricoles et industriels (5). La présence de grands pressoirs à l'intérieur de l'enceinte, comme à *Brād* (6) et à *El Bāra* (7),

(1) Ci-dessus, p. 381 et 382.

(2) Ci-dessus, p. 326, note 1.

(3) Ci-dessus, p. 17 et 18, notes 3 à 8 ; p. 31, note 5 ; pl. XIV, 1 à 3 et XXI, 4 à 6.

(4) Pl. XIV, 5 et 6.

(5) Pl. XV ; CCVII, 4 et 5. Il est probable que l'église de Julianos, élevée sur l'emplacement du temple païen démolé, hérita des terres et des installations agricoles de celui-ci (cf. ci-dessus, p. 387 et notes 10 et 11).

(6) Les dépendances économiques de l'église de Julianos sont installées devant sa façade Ouest (pl. XV et CCIV, 5). Cette disposition est de règle dans l'architecture ecclésiastique de la région, comme on le voit aux ensembles mentionnés plus haut : à Taqle (pl. LX, 5), à *Serğilla* et à *Dār Qīta* (pl. XIV, 5 et 6), à *Burğ Heidar* et à *Seiḥ Sleimān* (pl. XXI, 4 et 6).

(7) Le pressoir souterrain de l'église d'*El Ḥoṣn*, à *El Bāra*, se trouve au-dessous de la nef ; il est accessible par un escalier aménagé devant la façade Sud.

prouve que l'église produisait de l'huile pour l'exportation, et possédait par conséquent ses propres olivettes. On reconnaît souvent, comme à *Dār Qīta* (1) et à *Ḥarāb Šams* (2), une seconde enceinte, plus vaste, qui enveloppe le terrain immédiat de l'église,

Parfois l'église apparaît, face à la communauté, comme l'unique propriétaire. Ainsi à *Taqle*, où elle est située dans une position dominante, avec l'habitation ecclésiastique contre son chevet et avec un magnifique pressoir devant son entrée Ouest, pressoir plus grand et mieux équipé que le pressoir commun du village (3).

L'église de la Vierge à *Šeiḥ Sleimān* se dresse au Sud du village, sur une colline isolée, entourée de champs et de plantations. L'habitation, pareille à une villa, avec étable et magasin au rez-de-chaussée, est placée devant la façade Ouest de l'église, et les portiques des deux édifices encadrent une petite cour dallée, avec une citerne au milieu (4).

La basilique de *Qablōze* (5), au milieu de ses pressoirs et de ses plantations, occupe par rapport à la petite agglomération de fermes la même position qu'occupaient les premières installations aristocratiques de *Bamuqqa*, de *Qirqbīze* et de *Beḥyo* par rapport à leurs villages (6). On pourrait multiplier ces exemples, où l'église s'intègre au village sur le même pied que la villa, à laquelle elle ressemble d'ailleurs par l'ordonnance et par le volume de ses constructions (7).

*

Ce ne sont pourtant pas les églises villageoises, ni les petits sanctuaires de pèlerinage de la montagne, qui révèlent l'importance du clergé comme propriétaire foncier, mais les couvents, organisés comme de grandes exploitations agricoles, équipées pour la culture de vastes surfaces, dont il est souvent

(1) Pl. CXXXIV, 24.

(2) Pl. CXXIX, 14.

(3) Ci-dessus, p. 201 ; pl. LXIV, LXV et CXXVII, 9.

(4) Pl. CXXX, 17 et XXI, 6.

(5) Ci-dessus, p. 343 ; pl. CVIII et CXXXVI, 29.

(6) Pl. CXXXV.

(7) Ci-dessus, p. 16.

possible de reconnaître les contours (1). A partir du Ve siècle on arrive à la constitution de domaines monastiques équivalents au terroir d'un village tout entier, ou même de plusieurs villages — à de véritables *latifundia*, que nous n'avons pas trouvés parmi les propriétés privées. Ainsi s'explique la construction d'ensembles monumentaux aussi superbes que *Turmanīn* ou *Tell 'Āde*, sièges de puissantes communautés monophysites, qui ont prospéré malgré les persécutions de l'orthodoxie officielle, malgré les guerres et les invasions, et dont quelques-unes ont pu survivre à la conquête arabe et se maintenir jusqu'au XIe siècle comme derniers foyers du christianisme syrien (2).

*

Ces couvents sont d'ailleurs les héritiers d'une tradition : les temples syriens, comme par exemple celui de Baetocécé (Ḥoṣn Sleimān), possédaient d'importantes propriétés et des villages (3). Dans notre région, le grand village de *Herbet Šeiḥ Barakāt* ne s'explique que comme dépendance agricole du temple de Zeus Madbachos (4). Le temple de *Kafr Nābo* se faisait construire une huilerie, sans doute pour presser les olives de ses plantations, et peut-être celles des plantations voisines (5). Une telle industrie pourrait avoir été à l'origine du village de *Baqirḥa* (6), situé au pied de l'important sanctuaire de Zeus Bōmos (*Burḡ Baqirḥa*), et du village de *Brād*, avec les huileries aménagées à côté du temple (7). Il n'est pas impossible que ces temples aient été les premiers à exploiter sur une grande échelle la culture de l'olivier.

*
* *

(1) Sur les couvents et les propriétés conventuelles, voir chap. III, C, p. 145 à 182, et appendice III (pl. CLII et CLIII).

(2) Ci-dessus, p. 135 s., 143 s., 178.

(3) Ci-dessus, p. 177, note 1.

(4) Ci-dessus, p. 106 et 109 ; pl. XLI et CXXXI.

(5) Ci-dessus, p. 387 et note 11.

(6) Ci-dessus, p. 106 et 110 ; p. 375, note 1 ; p. 391. Pl. XCIII.

(7) Ci-dessus, p. 387 et note 11.

13. *L'évolution de l'habitat.* — La distinction est parfois à peine perceptible entre ces divers types de peuplement. D'une part, malgré leur diversité, ils répondent tous aux mêmes conditions de vie et aux mêmes occupations agricoles. D'autre part, chacun des différents régimes d'exploitation, qui se sont succédé pendant près de six siècles, a laissé sa trace sur les sites, où se côtoient la maison paysanne, la villa, la ferme du planteur. Enfin on constate toute une série de formes intermédiaires entre ces trois types d'habitation, et entre ceux-ci et les constructions religieuses, industrielles, ou commerciales. Aussi est-il souvent impossible de définir le caractère d'un site à une époque déterminée, et cela d'autant plus que l'apparence des édifices conservés ne correspond pas nécessairement au niveau social et aux occupations de leurs derniers habitants. On passe, en réalité, d'une catégorie d'agglomération à une autre, par des transitions insensibles, et si l'on peut citer de chacune quelques exemples typiques : dans la plupart des cas on ne trouve que des formes hybrides, aux fonctions variées, qui ne se prêtent pas à un classement rigoureux.

Pourtant — et cela ressort assez des chapitres précédents — chaque catégorie, si sommairement définie qu'elle soit, ajoute sa propre nuance à l'évolution de l'habitat.

Cette évolution peut se résumer brièvement de la façon suivante.

Au village paysan, héritier du régime hellénistique, se substitue, lors de la conquête romaine, la grande propriété privée ⁽¹⁾, qui à son tour se morcelle vers la fin de l'antiquité, en petites exploitations individuelles ⁽²⁾. A la culture traditionnelle des céréales dans les plaines s'ajoute, aux premiers siècles de notre ère, la culture de l'olivier, qui sur les pentes et sur les crêtes se développe en monoculture ⁽³⁾.

La monoculture aboutit à une économie entièrement organisée pour l'exportation, à une activité accrue des échanges, à un afflux périodique

(1) Sur les grandes propriétés privées de la première époque, voir ci-dessus, p. 141, 193, 194, 199 et 200, 281, 289 et 290, 310, 312, 341, 374 s., et chap. V, 4 et 11.

(2) Sur le développement des petites exploitations, voir ci-dessus, chap. IV, 10, 12, 22, 23 ; p. 340 à 342, 374 s. ; chap. V, 7.

(3) Sur l'expansion de l'olivier, voir ci-dessus, p. 68 à 74, 78, 186 et 187, 291, 298, 312, 318 et 319, 372, 374 s.

considérable des étrangers vers la montagne (1). Elle ne modifie pourtant pas la structure purement rurale de la région : malgré une densité et une prospérité croissantes, la population ne prend nulle part un caractère urbain. La forme presque exclusive du peuplement reste à toutes les époques celle qu'on a appelé le village groupé (2), de forme compacte, installé au milieu de ses cultures, sur une piste ou un sentier qui le relie à une grande voie (3). L'agglomération paysanne (4), le groupement de riches résidences (5), l'exploitation unique qui s'entoure de maisons ouvrières et de fermes (6), les hameaux (7) et les gros villages (8), les domaines impériaux et les grands couvents (9), les sites routiers (10), et même les centres agricoles de la dimension d'El Bāra ou de Brād (11), n'échappent pas à cette règle.

*
* *

(1) Ci-dessus, p. 74 et 75, 310 et 311, 373 et 374 s. ; chap. V, 8 et 9.

(2) Sur les types d'habitat rural, voir M. SORRE, *Les fondements de la géographie humaine*, III, Paris, 1952, chap. II, et plus particulièrement, p. 73 s.

(3) Pl. XLI, LVII, XCIII, C, CCIV à CCVI.

(4) Sitt er Rūm et Qaṭūra (pl. LVIII à LIX), Taqle (pl. LXIV et LXV), Burg Ḥaidar et Ḥarāb Šams (pl. CXXIX, 13 et 14), Ḥerbet Šeiḥ Barakāt (pl. CXXXI, 19), Deir Sim'an (le village primitif, pl. CCVIII), et autres : voir chap. V, 3 et 4, et le catalogue de sites (pl. CXXV à CXXLI).

(5) Refāde (pl. LX et CLXXVIII, 3), Šinšarah (pl. CXL, 34 et CLXV, 5), Dallōza (pl. CXXLI, 36) ; et également, les villages composés de deux communautés distinctes, comme par exemple Serḡilla (pl. CXL, 35) ou Ruweiḥa (pl. CXXLI, 37). Ci-dessus, chap. V, 5.

(6) Bamuqqa (pl. XCII ; CXXXV, 26 ; CLXXXVIII), Qirqbīze (pl. CI ; CXXXV, 27 ; CXCII), Behyo (pl. CIX et CX ; CXXXV, 28 ; CXCVIII, 3). Ci-dessus, chap. V, 6 et 7.

(7) Baṭūta, Surqānya et Fafertīn (pl. CXXVIII, 10 à 12).

(8) Kalōta (pl. CXXIX, 15), Sinḥar et Šeiḥ Sleimān (pl. CXXX, 16 et 17), Dēḥes (pl. CXXXVI, 30), Muḡleya (pl. CXL, 33).

(9) Bāb el Hawā (pl. XL et CXXV, 3) ; Deir Turmanīn (pl. LI et CXXVI, 6) et Qaṣr el Banāt (pl. LII et CXXV, 2). Ci-dessus, chap. V, 10 et 12.

(10) 'Ain Delfi (pl. CXXV, 1), Babisqa, Dār Qīta et Ba'ūde (pl. CXXXIV, 23 à 25). Ci-dessus, chap. V, 9.

(11) Pl. CXXXIII, 22 et CCVII ; pl. CXXXVII à CXXXIX. Ci-dessus, chap. V, 8.

14. *La structure du village.* — Au V^e siècle, avant le morcellement accéléré de la propriété, le village se présente comme un agglomérat d'établissements agricoles, identiques dans leur composition et presque équivalents entre eux. Ces établissements sont si semblables, qu'on peut, lorsqu'on a admis les différences de détail, se contenter d'en décrire un. Il se présente à l'extérieur comme un quadrilatère fermé par de hauts murs. On pénètre d'abord dans la cour par une grande porte. La cour, de forme généralement régulière, est limitée au Nord par l'habitation, qui est un édifice allongé, avec rez-de-chaussée et étage, précédés d'un portique. Sur les autres faces s'élèvent les dépendances agricoles. Cet ensemble constitue une unité fermée. La famille qui l'occupe semble se replier sur elle-même ; elle représente à coup sûr une organisation économique autonome (1).

Nous avons étudié plus haut la formation de ce type de maison, dont l'origine locale est incontestable (2). Nous l'avons reconnu dans les plus humbles demeures paysannes, antérieures à l'occupation romaine. L'action des régions voisines, du littoral antiochénien en particulier, sur son développement architectural, reste en somme secondaire et ne concerne que le décor et les améliorations techniques, telles que le remplacement de la maçonnerie polygonale par l'appareil à assises régulières, ou celui de la terrasse par le toit à deux versants en charpente et en tuiles (3).

Au III^e siècle déjà sa forme est définitivement arrêtée et reste constante jusqu'à la fin de l'antiquité, aussi bien pour l'habitation paysanne que pour la villa ou la ferme du petit cultivateur. On a vu qu'il est parfois difficile de distinguer ces trois variétés de la maison rustique, qui représentent trois étapes successives du régime de propriété, et qui coexistent le plus souvent sur le même site (4). L'ordonnance, l'orientation, la disposition intérieure sont partout les mêmes. La maison paysanne est pourtant d'une exécution plus primitive, avec corps-de-logis modeste, et dépendances économiques

(1) Pl. V, VI, XXII, XCV, CIV, CXI (1), CXII (1), CXV.

(2) Ci-dessus, p. 10, 11 et note 1.

(3) Ci-dessus, p. 12 et note 1, 195 s., 203 et 204, 302 à 306, 321 à 325.

(4) Voir par exemple, Qaṭūra (chap. III, 26 et pl. LIX), ou Beḥyo (chap. IV, 25 à 34 ; pl. CX, CXV à CXVII).

développées (1) ; dans la villa, au contraire, le corps-de-logis est prépondérant : d'une exécution soignée et monumentale, il domine les constructions secondaires (2) ; enfin dans la ferme, celles-ci sont réduites au minimum, et souvent remplacées par une tour ou un pressoir (3). La simplicité de l'agencement intérieur est commune aux trois types : ils ne comportent, en règle générale, qu'une pièce unique ou deux pièces jumelées, non-communicantes, au rez-de-chaussée comme à l'étage. Ces salles oblongues sont étroites et basses dans la maison paysanne, spacieuses et bien éclairées dans la villa. Elles ne sont pas différenciées : on n'y trouve jamais un foyer, rarement des armoires (4). Les communs des plus grandes résidences sont exigus et ne comportent ni vastes dépôts, ni grandes étables, ni logements pour un nombreux personnel ; dans les petites villas et dans les fermes ils sont souvent installés dans le corps-de-logis même, ne laissant à la famille du maître que les pièces supérieures (5).

Cette disproportion entre l'habitation et les communs paraît d'abord si difficilement conciliable avec un établissement agricole, que certains exploitateurs ont fait de ces maisons les résidences d'été des citadins d'Antioche ou d'Apamée, et ont méconnu leur caractère rural (6). Or nous avons montré

(1) Chap. V, 3.

(2) Chap. IV, 4, 14, 28 ; V, 4 et 5. Pl. V, 3 ; VI ; XXII, 1 à 3 ; XCV ; CIV ; CXV ; CLXXXIX ; CXCII, 2.

(3) Chap. IV, 10, 22, 28, 31 et 32. Pl. XCIV ; CII ; CX ; CXCVI ; CXCIV, 3 et 4 ; CXCIV, 3 et 4.

(4) Il n'est pas possible, même dans les grandes villas, de reconnaître l'emplacement du foyer, ni celui du four. Les pièces habitées étaient probablement chauffées au moyen de braseros, et le pain et les aliments étaient préparés, soit dans la cour, comme encore aujourd'hui dans les maisons paysannes, soit à l'étage inférieur ou dans les communs. Nous n'avons nulle part trouvé une cuisine pareille à celle qu'a décrite VOGÜÉ à Mugleya (*Syrie centrale*, p. 83 et pl. 34).

(5) Pl. V, 2 ; Pl. VI ; CXCIV, 4 ; CXCIV, 3.

(6) Par exemple, M. van BERCHEM, dans *Journal Asiatique*, 1895, 2, p. 501. Le caractère rural de la région a déjà été noté incidemment par VOGÜÉ, dans les commentaires à ses planches. Il a été exposé avec plus de détail depuis lors, par BUTLER (*AAES II* et *PAES, II B*), par MATTERN (*Villes mortes*) et par LASSUS (*Sanctuaires*), qui tous trois ont souligné l'importance de la vigne et de l'olivier dans l'agriculture locale. Cependant seul J. SAUVAGET (*Alep*, p. 157, note 136) a jusqu'à présent établi

que cette disproportion s'explique par le caractère même de l'économie de la région : culture exclusive de plantations sèches, dont l'entretien n'exige ni un matériel encombrant, ni un personnel permanent nombreux. La récolte des olives et la fabrication de l'huile étant simultanées, le travail se trouve concentré dans une période de quelques semaines au plus, par les soins d'une main-d'œuvre saisonnière appelée du dehors. La vente et l'exportation des produits suivent immédiatement, ce qui explique l'absence de grands dépôts. Nous sommes bien dans des villages agricoles, mais d'un type très particulier, dont les habitants sont à la fois des cultivateurs et des fabricants, et dont l'activité étroitement spécialisée n'exige qu'un minimum de dépendances (1).

Le village comprend un petit nombre de ces unités, groupées sans ordre apparent. Leur ordonnance intérieure, strictement réglée et invariable, fait contraste avec l'ordonnance chaotique de l'agglomération. Celle-ci, installée sur une hauteur, domine les pressoirs et les plantations. Resserrée sur une surface restreinte, elle se développe par simple addition d'éléments analogues, sans plan préétabli, sans relations organisées avec les édifices d'usage commun, andrôn, auberge, marché ou thermes — quand ils existent — ni avec les églises (2). Ces derniers bâtiments, d'ailleurs, profanes ou religieux, ne se distinguent des habitations, au premier abord, ni par leur aspect architectural, ni par leurs dimensions. Ils ne forment pas, sauf exceptions (3), le centre architectural du village, dont tous les éléments sont séparés et équivalents, qu'ils soient privés ou publics (4).

correctement la relation entre la forme de l'habitat et l'économie agricole de la région. Il a toutefois conclu, par erreur, à une monoculture de la vigne : voir ci-dessus, p. 71.

(1) Ci-dessus, p. 311, 362, 372.

(2) Pl. LIX, LX, LXIV et LXV, XCII, CI, CIX et CX, CXXV à CXLI, CVII et CVIII.

(3) La seule exception connue jusqu'à présent est le bourg de Me'ez, qui est probablement une fondation du II^e siècle : ci-dessus, p. 280 s. Il est à noter que les monuments qui constituent le centre architectural de cette agglomération — temple, andrôn, réservoir d'eau — sont de l'époque païenne, et que les deux églises du VI^e siècle sont, comme d'habitude, placées sur la périphérie, sans relation avec la masse des habitations : pl. LXXXVIII, 2 ; CLXXXV, 1 et 2.

(4) Voir la description de ces monuments, chap. I, 3 à 8 et chap. V, 8.

B. *Les habitants.*

Introduction. — 15. *Grands propriétaires.* — 16. *Les paysans du Ier au IVe siècle.* — 17. *Les petits cultivateurs des Ve et VIe siècles.* — 18. *Travailleurs agricoles.* — 19. *Main-d'œuvre servile.* — 20. *Artisanat villageois.* — 21. *La société villageoise aux derniers siècles avant la conquête arabe.* — 22. *Les conséquences de la culture de l'olivier pour le régime d'exploitation.* — 23. *La muḡārāsa, association contractuelle du propriétaire et du planteur.* — 24. *L'emphyteusis et son rôle probable dans l'évolution du régime foncier.* — 25. *Caractères généraux de la population antique.*

Introduction. — Des études précédentes, il est possible de tirer certaines leçons d'ordre général, touchant le développement social du Massif Calcaire. En effet, la diversité qui ressort de nos descriptions n'empêche pas une unité fondamentale des sites de la région. Nous avons insisté plus haut sur son unité géographique ⁽¹⁾, sur sa subordination à un seul système de communications ⁽²⁾, sur l'unité qui marque si fortement son architecture ⁽³⁾ et son habitat ⁽⁴⁾. D'autre part on observe une unité d'un autre genre : c'est celle qui préside à la transformation de sa vie agricole. Alors que la culture était d'abord restreinte aux cuvettes arables, éparses et peu étendues, qui se prêtaient aux céréales, on la voit envahir les pentes et les crêtes, par ses plantations, et en tirer une prospérité sans précédent, qui permet alors de regarder la Montagne, en fait, comme une région de monoculture de l'olivier ⁽⁵⁾. Cette unité fondamentale devait nécessairement avoir pour suite une unité dans l'organisation de la vie sociale, et nous croyons possible, toujours à partir des données archéologiques, de préciser quelques traits de ce tableau.

(1) Ci-dessus, chap. II, 5, p. 60.

(2) Chap. II, 17, 18 et 19 : p. 80, 82 et 87.

(3) Chap. I, 2, 14 et 16 : p. 6, 48 et 53.

(4) Chap. V, 13 et 14, p. 399 s.

(5) Chap. II, 10, 12 et 20 : p. 70, 73 et 91 ; chap. III, 25 et 59 : p. 187 et 291 ; chap. IV, p. 374 s.

*
* *

15. *Grands propriétaires.* — Il existe dans ces villages, pendant toute l'antiquité, une classe dominante : c'est celle des grands propriétaires. Il ne s'agit pas de très grands propriétaires, qui, possesseurs de nombreux villages, auraient eu peut-être en ville une résidence principale, et sur chacune de leurs terres une résidence secondaire. Leur fortune, comme nous l'avons exposé plus haut, n'est pas comparable à celle des seigneurs des *latifundia* (1) : elle est due, plutôt qu'à l'étendue de leurs possessions, à l'exploitation rationnelle, sur une échelle commerciale, d'une culture très rémunératrice, dont les débouchés sont assurés par des communications faciles avec les grandes villes et les ports méditerranéens (2).

Ces propriétaires, malgré leur prépondérance, font bien partie de la population villageoise. Ils y résident toute l'année avec leurs familles et leurs serviteurs ; ils agissent en maîtres et exploitent directement leurs terres avec l'aide de leur personnel permanent, auquel viennent s'ajouter, lors de la récolte, les équipes de saisonniers étrangers (3).

Entre eux, ces propriétaires paraissent égaux. Ils peuvent être plus ou moins riches, mais on ne relève aucun signe extérieur d'une hiérarchie, ou d'une grande différence de fortune. Le fait qu'ils se groupent implique un intérêt commun : l'ensemble de leurs propriétés coïncide avec le territoire du village. Le groupement des habitations favorise la sécurité et la surveillance des plantations, mais aussi l'entente indispensable au recrutement et à la répartition de la main-d'œuvre louée, à la préparation des travaux de cueillette et de transport, à l'usage commun des pressoirs, enfin à la vente et à l'exportation de l'huile : toutes opérations qui exigent une organisation commune (4).

La communauté ainsi constituée paraît autonome : en tout cas nous ne

(1) Chap. V, 11. Sur les grands domaines, impériaux et privés, de la région à l'Est de Chalcis, voir maintenant aussi *IGLS*, t. IV, inscr. 1600, 1631, 1875, 1905, 1908.

(2) Ci-dessus, p. 74 et 75, 310 et 311, 372 s., 375. Voir plus loin, chap. V, 26.

(3) Ci-dessus, p. 373.

(4) Chap. V, 8.

constatons pas la présence d'une autorité supérieure (1); l'église ne semble pas avoir exercé une domination matérielle. Les affaires villageoises étaient probablement gérées par un conseil des Anciens, qui se réunissait dans l'andrôn (2).

*
* *

16. *Les paysans du I^{er} au IV^e siècle.* — On a vu que ces villas aristocratiques constituaient parfois des groupements isolés, comme à Refade (3); ailleurs — et le plus souvent — elles sont greffées sur un village existant, comme à Qaṭūra (4); parfois enfin elles ont servi de noyau à un village nouveau, fait de petites fermes, comme à Bamuqqa, à Qirqbize et à Beḥyo (5). Ces deux derniers types représentent, comme nous l'avons dit, les deux phases principales de l'évolution du régime agraire dans la région : celle de la formation des grands domaines dans les premiers siècles de notre ère, et celle de leur désagrégation vers la fin de l'antiquité.

Si nous ignorons à peu près tout de l'organisation des villages primitifs (6), nous possédons au moins quelques indices sur les débuts de la propriété privée, par la façon dont les premières villas sont implantées sur leur terroir. Elles occupent, en effet, des terrains rocheux, et d'abord incultes, au flanc de collines, sur les plateaux et sur les crêtes, au-dessus des plaines en bordure desquelles se trouvent les plus anciennes agglomérations (7).

(1) L'intervention de l'État, attestée par les monuments, ne se manifeste en règle générale que par des actes concernant l'ensemble de la région, comme par exemple par l'aménagement de la route, en partie pavée, d'Antioche à Berée (chap. II, 18), par la construction de quelques grands sanctuaires (chap. III, 3 et 42), par les opérations de cadastre et de bornage (chap. III, 14 et appendice II), et par la présence d'un domaine impérial à Bāb el Hawā (chap. III, 5 et V, 10). Toutefois quelques constructions dans les agglomérations mêmes semblent être dues à l'initiative (peut-être personnelle) des hauts fonctionnaires : par exemple à El Bāra (appendice II, inscr. 28 et 35).

(2) Chap. I, 8; III, 53; V, 8.

(3) Chap. III, 27 et V, 5.

(4) Chap. III, 26 et V, 4.

(5) Chap. IV, B, C, D et chap. V, 6 et 7.

(6) Sur les villages paysans du début de l'occupation romaine, voir chap. V, 3.

(7) Pl. LVII à LIX, LXIII, CLXXIV (3), CLXXVI (1 et 2), CLXXVIII (3).

Elles ont donc été établies pour la culture de l'olivier, et non pour l'exploitation des rares surfaces arables, éparses et médiocres, à peine suffisantes pour nourrir une population clairsemée et pauvre, comme le prouve l'état actuel de la montagne (1).

L'exploitation agricole, dès le début de l'occupation romaine, fut ainsi fondée sur deux cultures principales : les céréales, cultivées sur les terres villageoises pour la consommation locale, et l'olivier, cultivé en plantations privées pour l'exportation.

Dans cette région encore faiblement peuplée, l'extension des surfaces plantées par les premiers propriétaires ne fut d'abord limitée que par l'insuffisance des bras paysans. Leurs domaines purent se développer sans empiéter sur les champs du village, mais seulement à condition, semble-t-il, d'accaparer le travail des habitants. Bien que nous ne puissions l'établir par nos documents, et que nous n'en apercevions pas les modalités, il paraît difficile d'échapper à la conclusion qu'une forme ou une autre de la corvée dut être une nécessité inéluctable : tant pour la création et l'entretien des olivettes, que pour la récolte et le pressage, pour l'aménagement des citernes, et pour les travaux de carrière et de construction. En d'autres termes, le développement de ces grandes propriétés semble avoir eu pour condition une contrainte non-équivoque.

Les anciennes collectivités paysannes n'ont donc, tout au moins au début, pas dû être supprimées, ni même probablement dépossédées au profit de la classe montante : au contraire, elles durent être laissées en possession des terres arables sur lesquelles elles avaient vécu ; mais elles tombèrent fatalement, et peu à peu, sous l'autorité des nouveaux maîtres. Notre tableau de l'habitat présente de nombreux exemples où propriétaires et paysans forment comme deux communautés distinctes, mais existent néanmoins côte à côte (2), et leurs rapports s'expriment dans les textes épigraphiques qui

(1) Ci-dessus, p. 76 à 80 ; 185, 186 et note 3, 187 ; 289 à 291.

(2) Cette séparation en deux communautés est reconnaissable partout où des groupements de villas se sont imposés aux villages (chap. V, 4 ; cf. pl. LIX), mais elle est évidente surtout dans les agglomérations telles que *Sergilla* et *Ruweiha* : chap. V, 5 ; pl. CXL, 35 et CXLI, 37.

commémorent les donations des notables à la communauté villageoise (1).

Il semble toutefois que la situation de ces paysans attachés à la plantation se soit modifiée par la suite, et qu'au V^e siècle il n'y ait plus eu de différence essentielle entre leur condition et celle des planteurs des petites agglomérations, nées autour des résidences isolées dans les parties écartées de la montagne.

*
* *

17. *Les petits cultivateurs des V^e et VI^e siècles.* — La formation de cette nouvelle classe rurale est en effet plus facile à suivre à partir des fondations nouvelles, mais elle semble bien être un fait de portée générale, lié à la transformation économique de la région. Nous avons noté à propos de Bamuqqa, de Qirqbize et de Beḥyo (2), que les maisons de ces villages tardifs ne se distinguent des villas que par leurs dimensions plus modestes, par la simplicité de leur agencement et par l'exigüité des dépendances. Élevées avec un soin particulier, en grand appareil, et ornées avec mesure, elles témoignent de l'aisance certaine de leurs habitants et d'un niveau de vie supérieur à celui des anciens paysans. Elles sont presque toujours accompagnées d'un pressoir à huile, incorporé à la construction ou aménagé immédiatement à côté — ce qui montre que leur propriétaire n'est plus un laboureur (3).

Sur certains sites, comme Bamuqqa et Qirqbize, il y a une opposition nette, sans intermédiaire, entre la grande résidence initiale et les fermes qui l'entourent (4). Mais sur d'autres sites, comme Beḥyo, il existe entre ces deux formes toute une gamme de villas, moyennes et petites, fondées à l'époque même où les premières résidences se sont divisées en plusieurs habitations, occupées probablement par des familles différentes (5). Tout semble indiquer qu'à partir du IV^e siècle il se produit un démembrement progressif des

(1) Cf. chap. I, 7 ; III, 53 ; V, 5 ; *IGLS*, 581 et 584 ; *AAES III*, p. 190, inscr. 217.

(2) Chap. IV, B, C, D et E ; chap. V, 7.

(3) Pl. XCIV, CI, CII, CX, CXVI, CLXXXIX (1), CXCIV (3 et 4), CXCIV (3 et 4).

(4) Chap. IV, 10 et 22.

(5) Chap. IV, 31 et 34.

domaines primitifs, qui va de pair avec l'accroissement constant de la population et avec un nivellement des fortunes (1).

Nous ne pouvons évidemment déduire rien de certain sur le statut juridique de ces petits exploitants individuels, ni sur leurs rapports avec les anciens propriétaires. Ils ont pu, au début, leur rester subordonnés, comme métayers ou fermiers. Cependant le caractère très personnel des nouvelles habitations ainsi que le développement général des sites, suggère plutôt une indépendance plus complète, qui pourrait bien être celle de petits propriétaires, quand bien même il ne s'agirait là que d'une propriété de fait. On verra plus loin l'explication de ce régime (2).

*
* *

18. *Travailleurs agricoles.* — Dans ce qui précède, nous n'avons parlé que des propriétaires, des paysans, des fermiers ou métayers : de tous ceux, en somme, qui exploitaient la terre pour leur compte. Ce sont là les seuls dont les traces permettent de restituer la figure et le développement. Il est probable d'ailleurs que l'image que nous avons tracée de la population n'est pas sensiblement faussée par cette perspective partielle, car somme toute, ce sont ces classes qui ont créé la civilisation du Massif. Mais il va sans dire, qu'il serait erroné de croire que nos descriptions donnent une synthèse complète de la société villageoise. Celle-ci comprenait aussi une classe pauvre, non-possédante, certainement nombreuse, et sans laquelle l'économie de la région ne pourrait s'expliquer. C'est à cette classe que remontent les villages primitifs qui n'ont laissé que des tas de moellons, restes misérables dont on ne peut rien déduire (3).

Nous sommes un peu mieux renseignés sur les habitants des petites agglomérations, que les fondateurs des premières plantations ont élevées près de leurs résidences (4). De telles ruines sont partiellement conservées,

(1) Ci-dessus, p. 376.

(2) Voir plus loin, chap. V, 22 à 24.

(3) Ci-dessus, p. 204 et note 3 ; chap. V, 2.

(4) Ci-dessus, p. 313 et 314, 352 et 353 ; chap. V, 6.

notamment, dans le quartier central de Beḥyo (1). Certaines maisons, construites parfois au voisinage d'un pressoir et composées d'une petite cour avec une annexe sommaire, ont pu être des habitations de petits métayers (2). D'autres, plus primitives, véritables cabanes, sans cour ni dépendance, ne comportent qu'une seule pièce de quelques mètres carrés, trop étroite pour contenir l'outillage agricole ou même une réserve de vivres (3) : il est clair que les occupants ne possédaient pas de terre, ni ne travaillaient pour leur compte, mais étaient employés comme manœuvres sur les plantations de quelque propriétaire villageois.

Ces quartiers pauvres sont encore reconnaissables sur de nombreux sites (4). Ailleurs, comme à Bamuqqa et à Qirqbize, ils ont cédé la place aux groupements de fermes que nous avons mentionnés dans le paragraphe précédent.

*
* *

19. *Main-d'œuvre servile.* — La présence d'esclaves est attestée seulement par deux inscriptions, à Millis en 193 (5), et à Frikya en 324 (6), mais cette rareté ne signifie rien, car la plupart des esclaves ne recevaient pas d'épitaphe. Cependant, les villas que nous avons décrites, même les plus importantes, ne possèdent que des communs limités, qui ne pouvaient abriter qu'un nombre très restreint de serviteurs (7). D'autre part, on a vu que les villages se composent de petites unités familiales, qui elles non plus ne se prêtent pas au logement de grandes troupes d'esclaves. Nullepart on ne trouve rien qui ressemble à un casernement, bâti pour le logement en masse. Il faut donc conclure qu'il existait quelques esclaves, mais qu'ils étaient des domestiques, ayant leur place dans la famille, et le seul fait de

(1) Pl. CX, CXVII, CXCVIII, 3.

(2) Voir pl. CX : les habitations n° 17, 19, 21, 22.

(3) Pl. CX, n° 6, 7, 8 et 9 ; cf. pl. V, 4.

(4) Pl. V, 6.

(5) *PAES*, III B, inscr. 1072 ; *IGLS*, 650.

(6) *AAES* III, inscr. 241 ; *IGLS*, 1409 à 1411.

(7) Chap. I, 3 ; IV, 5 et 14. Pl. V, VI, XCV, CIV.

leurs épitaphes montre que leur situation était plutôt privilégiée par rapport à la masse anonyme des travailleurs agricoles. En d'autres termes l'exploitation du sol ne semble pas avoir jamais reposé sur la main-d'œuvre servile⁽¹⁾.

*
* *

20. *Artisanat villageois.* — Il aurait été normal d'ajouter à ce tableau de la population villageoise quelques métiers complémentaires à l'activité agricole, communs à la plupart des sociétés rurales. Ici pourtant, nous n'en trouvons aucune trace matérielle. Dans les maisons paysannes, la production familiale était sans doute peu développée en raison de l'extrême pauvreté de la région. Dans les villas, dont les dépendances modestes ne montrent aucune trace d'atelier, le personnel était peu nombreux, et ne devait pas être un facteur de production. Enfin, l'existence d'un artisanat villageois, travaillant sur commande ou pour l'exportation, n'est attestée par rien, et est elle-même improbable, car les métiers aussi indispensables que ceux de menuisier, de potier, de tanneur, de cordonnier, de tisserand étaient impossibles faute de bois, de terre glaise, de peaux et de laines. Aussi les longs intervalles entre les travaux saisonniers ne profitaient-ils pas aux travaux domestiques⁽²⁾, et les ustensiles les plus ordinaires, les vêtements les plus simples, ainsi que tout l'outillage agricole devaient-ils être importés, sans doute par l'intermédiaire des villages routiers, qui pouvaient posséder un artisanat rudimentaire et peut-être aussi des équipes d'ouvriers itinérants qui visitaient les villages de la montagne.

(1) Ce fait s'explique sans doute par l'impossibilité de confier à une main-d'œuvre servile des travaux aussi délicats que la création et l'entretien d'une olivette, travaux qui exigent une compétence et un intérêt personnel de la part du planteur (cf. plus loin, chap. V, 22 et 23). Il n'était pas profitable, d'autre part, d'entretenir une masse d'esclaves pour des travaux saisonniers limités à quelques mois par an. La culture de l'olivier ne pouvait en réalité prospérer qu'à condition d'être exploitée directement par le propriétaire, ou par un cultivateur libre, engagé par un contrat avantageux et à long terme (chap. V, 23).

(2) Nous verrons plus loin (chap. V, 25) que le régime de la monoculture a contribué au développement du métier de constructeur.

*
* *

21. *La société villageoise aux derniers siècles avant la conquête arabe.* — Beḥyo, village tardif et de dimensions réduites, offre peut-être, par la grande diversité de ses habitations, l'image la plus vraie de la population rurale au V^e et au VI^e siècle. On y trouve quelques propriétaires aisés et une masse de planteurs (métayers, fermiers ou petits propriétaires) et de manœuvres agricoles (1). A Bamuqqa et à Qirqbīze, villages d'origine plus ancienne et de structure plus simple, on voit se dresser, en face des premières villas, des groupements de petites fermes, qui avaient remplacé les agglomérations ouvrières primitives (2).

Ce schéma se répète, avec de nombreuses variations, sur toute l'étendue de la montagne. Il témoigne de la transformation que subit la société villageoise vers la fin de l'histoire du Massif : la grande propriété, qui était à l'origine de la constitution de beaucoup de ces villages, a perdu sa prééminence. A l'aristocratie terrienne de la première période se sont substituées ces petites exploitations indépendantes qui caractérisent l'habitat de la région à cette époque. Le développement des sites montre que cette nouvelle classe, qui se forme aux dépens des anciens propriétaires, est celle qui avait occupé jadis les agglomérations primitives, élevées à côté des résidences : ce sont les petits métayers et manœuvres qui constituaient le personnel permanent des premières plantations. De cette transformation paraît résulter une société villageoise assez uniforme, sans distinctions sociales rigides, ni contraste trop marqué dans les fortunes.

Vers la fin du VI^e siècle, à la veille de la conquête arabe, une nouvelle transformation paraît avoir été sur le point de se produire. A Beḥyo même, la division extrême des propriétés aboutit à un émiettement des plantations, attesté d'ailleurs par le nombre toujours croissant des pressoirs. On aperçoit aussi, par endroits, la résurrection de quelques grands domaines, pour la plupart ecclésiastiques, qui se développent à l'écart de la communauté (3).

(1) Chap. IV, 34.

(2) Chap. IV, 12 et 23.

(3) Par exemple, dans les grandes plaines, comme celle de Dāna, ou sur des sites de polyculture, comme El Bāra : chap. III, 12, 17 à 23 ; chap. V, 8 et pl. CXXXVII.

Quoi qu'il en soit — de ce dernier développement — ce qui caractérise la dernière grande période de prospérité, entre 450 et 550, c'est l'effacement de la grande propriété et l'atténuation des différences sociales (1).

*
* *

22. *Les conséquences de la culture de l'olivier pour le régime d'exploitation.* — Pour expliquer cette situation, il convient de revenir rapidement sur les conditions de la culture de l'olivier. Nous avons vu, en effet, que c'est à l'expansion de cette culture qu'est due la transformation économique de la région (2). Or la création d'une olivette exige un temps et des fonds importants : il faut aménager le terrain, planter les arbres, et attendre pendant dix à douze ans, sans cesser de les surveiller et de les soigner. C'est évidemment là une tâche impossible pour un paysan, soumis à la servitude agricole ordinaire, et qui doit tirer sa subsistance quotidienne de son champ de blé. Aujourd'hui encore le fellah, réduit à ses propres forces, est incapable de créer une oliveraie, et les grandes plantations modernes que nous avons signalées au pied de la montagne sont toutes dues à l'initiative de citoyens disposant d'importants capitaux (3). La situation devait être la même dans l'antiquité : les capitalistes des villes et les propriétaires disposant d'excédents de terres étaient seuls capables d'entreprendre un tel effort.

Mais, à côté de la mise de fonds, il faut aussi assurer à la plantation des soins assidus et compétents. Des ouvriers salariés, d'humbles paysans comme ceux qui se livraient, et se livrent encore pour le compte des propriétaires à la culture des céréales, n'auraient pu assurer l'accomplissement de cette tâche : il fallait qu'ils y fussent intéressés.

Cet intérêt devait porter sur une longue période : l'effort initial d'une douzaine d'années sans récolte devait être compensé par une certitude d'avenir. Il fallait un contrat entre le bailleur de fonds et le cultivateur. Un métayage, fondé sur une redevance en nature, ne pouvait s'appliquer à une

(1) Ci-dessus, p. 376.

(2) Chap. II, 10 à 16.

(3) Chap. III, 25, 55 et 59 ; chap. IV, E ; chap. V. 11.

propriété, d'abord sans rendement. Le fermage eût impliqué pour le cultivateur, outre les travaux et dépenses d'aménagement et d'entretien, le paiement annuel d'une location en espèces pour une terre longtemps improductive, sans lui garantir la jouissance durable de la plantation, créée au prix de tant de peines.

Il faut donc supposer l'intervention d'un autre facteur, sur lequel nous voudrions présenter, à tout le moins, une hypothèse.

*
* *

23. *La muḡārāsa, association contractuelle du propriétaire et du planteur.* — De nos jours, en Syrie, il existe un type de contrat qui s'applique uniquement aux associations de ce genre : « La *muḡārāsa*, écrit A. Latron, est un contrat dans lequel un propriétaire concède un fonds de terre avec obligation de le planter d'arbres. Après un délai convenu de plusieurs années, l'immeuble est partagé entre les associés » (1). En règle générale, il s'agit d'un contrat de longue durée, où l'un apporte le terrain, l'autre sa compétence et son travail. A l'expiration du contrat, le terrain est divisé en deux parties, dont l'une reste au propriétaire, l'autre devenant la propriété pleine et entière du cultivateur. Ce terme est de dix à douze ans dans le cas de l'olivier : c'est à dire qu'il intervient lors de la première grande récolte d'olives (2). Le propriétaire fait, à peu de frais, un bénéfice considérable : la moitié de son terrain, planté d'arbres, acquiert une valeur plusieurs fois supérieure au terrain tout entier, inculte ou même cultivé en céréales. Le planteur, lui, accède sans mise de fonds à une propriété de grand rapport. Il en résulte, au point de vue du caractère et du niveau de vie, une différence saisissante entre le fellah, laboureur des plaines syriennes, et le paysan planteur d'olivier (3).

Cette forme de contrat n'est pas particulière à la Syrie, et nous ne cite-

(1) A. LATRON, *La vie rurale en Syrie et au Liban*, Beyrouth, 1936, p. 65 s.

(2) IDEM, p. 67, 69.

(3) J. WEULERSSE, *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*, p. 129 et 130.

rons ici que l'exemple moderne de la Tunisie, où 220.000 planteurs sont devenus propriétaires par l'effet de la *muḡārāsa* (1).

Mais elle n'est pas non plus d'origine récente : elle est bien antérieure à l'Islam, et on la trouve déjà en Chaldée au II^e millénaire (2). Elle résulte en somme des conditions mêmes de l'arboriculture, et l'on peut admettre qu'elle s'est maintenue depuis l'antiquité, sous une forme coutumière, dans les usages du Proche-Orient et de la Méditerranée.

Pour que cette forme de contrat se répande — comme cela semble s'être produit dans notre région à l'époque romaine, surtout à partir du IV^e siècle — il faut que le cultivateur soit assuré d'une sécurité durable, d'une garantie raisonnable pour son contrat, du maintien des communications et des débouchés. Ces conditions paraissent avoir été remplies dans le cas qui nous occupe : la densité de la population entraîne la sécurité des villages ; un réseau de communications très développé permet le départ de l'huile vers Antioche, ville alors en plein essor, vers les portes méditerranéens et vers les villes de l'intérieur (3).

En même temps — et il convient de le noter — la *muḡārāsa* a pour conséquence inéluctable le morcellement du grand domaine et la constitution de la petite propriété (4). Mais avant d'en traiter, il est nécessaire d'examiner une autre question.

*
* *

24. *L'emphyteusis et son rôle probable dans l'évolution du régime foncier.* — Il faut en effet pour expliquer un développement aussi général et aussi constant, supposer l'encouragement de l'État. La prospérité de la région coïncide d'ailleurs avec le grand effort accompli par l'empire pour la mise

(1) J. KLEIN, *La Tunisie* (Collection *Que sais-je*, n° 318), Paris, 1949, p. 87 et 88 ; également, A. LATRON, *ouvrage cité*, p. 60 et note 2, avec références.

(2) Dans le code de Hammourabi : voir E. CUQ, *Études sur le droit babylonien*, Paris, 1929, p. 208 s. ; et L. DELAPORTE, *La Mésopotamie : les civilisations babylonienne et assyrienne*, Paris, 1923, p. 121.

(3) Voir plus loin, chap. V, 26.

(4) A. LATRON, *ouvrage cité*, p. 70 et 72.

en valeur de terres en friche. Nous ignorons assurément de quelle forme de concession jouissaient les premiers propriétaires qui s'installèrent dans la montagne au I^{er} et au II^e siècle : peut-être avaient-ils reçu, comme vétérans ou anciens fonctionnaires, des titres d'État ; mais peut-être aussi leur concession avait-elle pour contrepartie une obligation de mettre en valeur. Il est bien tentant de se demander si l'État n'appliquait pas à ces propriétaires le régime codifié plus tard sous le nom d'*emphyteusis*, et si cette hypothèse ne donne pas la clé de la brusque transformation d'un district extrêmement ingrat en un foyer de prospérité et de civilisation (1). On observera justement qu'il existe un étroit rapport de nature entre l'*emphyteusis* et la coutume de la *muğārasa* : dans l'une et dans l'autre, une des parties s'assure la collaboration de l'autre pour mettre en valeur une terre improductive ; dans l'une et dans l'autre, l'une des parties garantit à l'autre un droit héréditaire sur les terres récupérées. L'application simultanée des deux procédures a donc pu se faire en toute harmonie. Une conséquence de l'*emphyteusis* aurait alors été un morcellement progressif du domaine impérial : cela ne cadrerait pas mal avec les observations que nous avons présentées sur les domaines impériaux, discutés plus haut (2).

Au V^e siècle, l'*emphyteusis* devient la forme presque unique du contrat de location permanente des terres ; elle prend l'aspect d'une forme de propriété (3). L'usage local, tout à fait analogue, de la *muğārasa* permettait l'extension de ce système à des contrats privés : c'est, croyons-nous, le régime de propriété qu'ont connu les habitants de nos villages. Ainsi s'expliqueraient la division progressive des terres, à laquelle nous avons fait allusion à propos de la *muğārasa* ; et la multiplication des établissements agricoles, l'extension

(1) Sur le rôle du droit d'*emphyteusis*, dans la mise en valeur des terres improductives, voir E. CUQ, *Institutions juridiques des Romains*, Paris, 1928, p. 357 s. L'article de R. LEONHARD, *Emphyteusis*, dans PAULY-WISSOWA, concerne presque uniquement l'aspect juridique du contrat. Voir également M. ROSTOVITZ, *ouvrage cité*, p. 439, 475, 566, 576, avec les réserves exprimées plus haut, p. 395 et note 1 ; également M. LEVTCHENKO, *ouvrage cité*, p. 63 s.

(2) Chap. V, 10 et 11.

(3) M. LEVTCHENKO, *ouvrage cité*, p. 64. Dès 389 (Code Théodosien, V, 13, 4), l'application de l'*emphyteusis* est étendue aux terres cultivées : IDEM, p. 63.

continue des plantations, la constitution d'une classe indépendante, aisée, de petits propriétaires, exploitant directement l'olivier en monoculture (1).

Nous sortons ici des résultats directs de notre enquête archéologique. Les conditions juridiques de la propriété, en l'absence d'inscriptions pertinentes, peuvent difficilement être dégagées de constatations d'ordre géographique et monumental. Il nous a paru nécessaire pourtant d'indiquer dans quel sens il paraît possible d'interpréter les faits, que nous avons observés sur le terrain.

*
* *

25. *Caractères généraux de la population antique.* — Au V^e siècle, donc, la population des villages agricoles de la montagne était organisée en communautés autonomes, à la tête desquelles se trouvait une classe dirigeante, formée de grands propriétaires, dont les familles tenaient le pays depuis le début de l'empire. Mais ces notables ont déjà vu décroître leur importance au profit d'une classe montante, celle des petits cultivateurs, possesseurs de fait de leur plantation : c'est cette classe qui constitue à cette époque l'élément essentiel de la société villageoise, tant par son nombre que par son travail. Au-dessous était la masse des petits métayers et des ouvriers agricoles. — En d'autres termes, nous sommes devant une population exclusivement agricole, exploitant directement les terres, plantant et produisant l'huile, qui forme la seule ressource d'une région auparavant stérile. Dès l'essor de l'olivier, l'économie, subitement prospère, est fondée sur les échanges avec le monde extérieur (2).

Cette population permanente s'accroît, pendant quelques semaines chaque automne, de dizaines de milliers de saisonniers étrangers, engagés pour la cueillette et la presse des olives, et suivis eux-mêmes par d'innombrables équipes chargées de la collecte et du transport de l'huile vers les centres routiers du pied de la montagne (3).

(1) Chap. IV, E ; chap. V, 6, 7, 16 et 17.

(2) Chap. V, 9 et 13, et plus loin, chap. V, 26.

(3) Chap. IV, 8 et 34.

Ces villages routiers, d'origine eux aussi agricole, s'étaient développés à partir du IV^e siècle, comme une conséquence de la monoculture de l'olivier⁽¹⁾. Ils comprenaient, à côté de leur population primitive — propriétaires, petits cultivateurs, métayers, — une population industrielle et commerciale : fabricants et marchands d'huile, entrepreneurs de transports, hôteliers et propriétaires de bains, importateurs de denrées alimentaires, matériaux et objets fabriqués, manœuvres et auxiliaires divers. Ils comprenaient aussi l'artisanat indispensable à tout centre rural : artisanat sans doute assez rudimentaire, en raison, tant de l'absence sur place de matières premières, que de la concurrence des ateliers urbains tout proches⁽²⁾. On peut croire que cet artisanat fournissait surtout les classes pauvres de la campagne, tandis que les classes aisées s'approvisionnaient directement dans les villes. — Ces villages, on le voit, n'avaient aucun caractère productif, et leur rôle était uniquement intermédiaire.

*

Le seul métier qui ait laissé des monuments innombrables, et des monuments d'une rare perfection, c'est le métier de constructeur.

Nous avons dit plus haut que par la nécessité de ses occupations journalières l'habitant de la montagne était à la fois un carrier, un tailleur de pierre et un maçon⁽³⁾. Son terroir n'est en réalité qu'une vaste carrière qu'il devait travailler sans cesse, pour étendre ses champs et ses plantations, pour aménager les sentiers et les terrasses, pour creuser les citernes et les rigoles d'adduction, pour élever les pressoirs et les clôtures, pour construire son habitation et préparer son tombeau. Le maillet et le ciseau faisaient partie de son outillage agricole, tout comme la hache du paysan dans les régions forestières. Pour aplanir le sol du moindre bâtiment, il lui fallait entailler la pente rocheuse et en extraire les blocs durs du calcaire, qui est un matériau de construction par excellence, mais dont le traitement exige une technique assez développée. A défaut de matériaux plus maniables, tels

(1) Chap. V, 9.

(2) Cf. chap. V, 20.

(3) Chap. I, 13.

que le bois, l'argile, les pierres tendres ou la chaux, et à défaut du mortier qui remédie aux imperfections de la taille et de la pose, il avait appris au cours des siècles à dresser les murs dans un appareil impeccable, étanche aux intempéries et résistant aux chocs sismiques. Il avait de ce fait acquis dans le travail de la pierre une maîtrise parfaite, bien souvent supérieure à celle des ouvriers professionnels d'autres régions (1).

C'est dans ce milieu rural très particulier qu'est née l'architecture antique de la montagne (2). Ce serait pourtant une erreur d'attribuer au paysan seul le magnifique essor de cet art. La part du paysan était sans doute importante, mais elle se limitait aux ouvrages qui étaient en rapport direct avec son activité agricole, et à tous les travaux auxiliaires du chantier : préparation du terrain, extraction, transport et taille sommaire des blocs ; naturellement aussi à la construction des habitations rudimentaires, des dépendances, des murs d'enceinte.

Mais tous les édifices importants, les maisons des riches et leurs mausolées, les sanctuaires et les édifices publics, et même les petites villas et les fermes — étaient l'œuvre de constructeurs de métier, réunis en équipes itinérantes, dont nous avons noté le caractère et les déplacements (3). Il s'agit là d'une véritable corporation, consciente de son importance et tenue en haute estime par la population, comme en témoignent les innombrables monuments signés par le maître d'équipe et par ses collaborateurs (4). C'est certainement grâce à cette organisation professionnelle que l'art de bâtir a pu atteindre à son étonnant degré d'achèvement et de mesure, à sa monumentalité sans ostentation, à sa richesse d'expression. Ces qualités, qui n'ont plus rien de rustique, se reconnaissent dans les constructions les plus communes de la région. On constate, il est vrai, vers la fin du VI^e siècle, un affaiblissement de l'élan artistique, sensible surtout dans la composition et

(1) Cf. chap. I, 14.

(2) Ci-dessus, p. 10.

(3) Ci-dessus, p. 51, note 1 et 2 ; p. 42 à 44.

(4) Ces inscriptions sont trop nombreuses pour pouvoir être citées ici : voir *IGLS*.

dans le décor, qui perdent en fraîcheur et en force d'invention ⁽¹⁾. Cependant la technique de l'exécution se maintient jusqu'à la fin au même niveau de perfection, et d'autre part, l'intense activité des constructeurs sur toute l'étendue de la montagne ne semble ralentir qu'à la veille de la dernière guerre persique, en 610 ⁽²⁾.

*

Cette extraordinaire richesse des monuments antiques suppose des chantiers permanents sur presque tous les sites, et une grande consommation de matériaux, tous importés à l'exception de la pierre. Mais elle suppose aussi, avec les procédés de construction en somme très primitifs de ce temps, la présence constante, sur ces *milliers* de chantiers, d'une multitude d'ouvriers spécialisés et de simples manœuvres, dont le nombre paraît en disproportion évidente avec l'ensemble de la population rurale. Aussi l'existence de cette masse de main-d'œuvre, dont seule, semble-t-il, pouvait disposer une très grande ville comme Antioche, ne s'explique-t-elle pas par la seule prospérité, ni par la densité de peuplement de la région ⁽³⁾. Elle résulte, croyons-nous, des conditions mêmes de la monoculture de l'olivier, seule pratiquée ici, qui n'occupe le paysan que pendant quatre à cinq mois consécutifs (y compris la saison de la récolte), et qui lui permet ainsi d'exercer un métier parallèle. Il faut probablement s'imaginer les habitants de ces villages, cultivant leurs plantations en hiver, de novembre à mars, et travaillant pendant le reste de l'année sur leurs propres chantiers, ou sur les chantiers voisins.

(1) Voir par exemple l'église Nord-Est de Deir Sim'an (chap. III, 37), les églises de Bamuqqa (chap. IV, 11) et de Babisqa (Saint-Serge : *AAES II*, p. 208 et *PAES, II B*, p. 169 et 170), et aussi les grandes basiliques à piliers de la seconde moitié du VI^e siècle : à Brād et à Ruweiḥa (*Early Churches*, p. 142 et 145 à 148). Le décor de ces églises, construites avec une grande aisance technique et une économie très étudiée de matériaux, est pauvre ; il est d'une exécution schématique et négligée, très inférieure à celle des églises du V^e siècle de Markianos Kyris, ou de la grande basilique de Qalblōze.

(2) Le dernier monument daté, dans cette région, est l'église de Saint-Serge à Babisqa de 609/610 (cf. la note précédente et *I GLS*, 563). Voir également plus loin, chap. V, 29, p. 433 et note 4.

(3) Chap. I, 12.

La ville de Salqīn, le principal centre d'oléiculture de la Syrie du Nord, offre un exemple moderne de cette double activité des habitants (1). Ces petits propriétaires et planteurs exploitent les carrières des environs et s'engagent pendant les mois d'été comme tailleurs de pierre et maçons dans des villes parfois très éloignées, comme Lattaquié, Antioche et Alexandrette (2). Il est possible que le cas fût le même dans l'antiquité, car on croit reconnaître la main des sculpteurs du Massif Calcaire dans le décor encore insuffisamment étudié de certains monuments d'Antioche, de Séleucie et de Bérée (3).

Ces chantiers des grandes villes ont été des lieux de rencontre pour les équipes locales et les équipes venues de toutes les provinces orientales de l'Empire. De même les chantiers de la montagne ont-ils dû attirer chaque année des foules de spécialistes étrangers, mosaïstes, menuisiers, peintres, etc. (4), et ont-ils contribué ainsi, autant que les échanges commerciaux, à lier cette région rurale avec la civilisation urbaine de la côte et de la Syrie intérieure.

(1) Ci-dessus, p. 94. Salqīn, dont les blanches maisons en pierre de taille s'étagent en terrasses sur le versant Nord du Ğebel Dueili, au-dessus de ses vastes plantations, est sans doute aussi la seule des bourgades modernes qui ait conservé quelques traits des anciens sites de monoculture. Le paysage antique de la région était toutefois bien différent du paysage actuel, fait du contraste de quelques vallées cultivées et de grandes étendues arides. Il était à la fois plus riche et plus nuancé : la montagne entière était alors revêtue de la verdure claire, argentée, des oliveraies ; elle était couronnée d'innombrables villages, qui sous le ciel lumineux du pays reflétaient une gamme de teintes chaudes, allant de l'or et de l'ocre des édifices anciens, à l'ivoire, et jusqu'au blanc éclatant des dernières constructions — le tout uni par le rouge des toits en tuiles et par les ombres profondes des portiques.

(2) Dans ces deux dernières villes, avant la cession du sandjak d'Alexandrette à la Turquie, en 1938. Leur activité est aujourd'hui restreinte aux seules villes syriennes, et surtout aux petites villes situées sur la périphérie de la montagne et décrites plus haut (chap. III, A, p. 93 à 102).

(3) Voir par exemple le martyrium d'Alep (aujourd'hui la mosquée el Ğalawiye), dans J. SAUVAGET, *Alep*, pl. IX, ou le martyrium de Séleucie, dans *Antioch-on-the-Orontes*, III, 1941, pl. 33, fig. 74 et 75.

(4) Chap. I, 15.

C. Apogée et déclin.

26. *Les marchés du Massif Calcaire au V^e siècle.* — 27. *La Syrie du Nord dans les guerres persiques du VI^e siècle.* — 28. *Prospérité continue du Massif Calcaire.* — 29. *Le déclin au VII^e siècle.* — 30. *La conquête arabe.*

26. *Les marchés du Massif Calcaire au V^e siècle.* — On a vu par de nombreux exemples, dispersés dans les pages qui précèdent, que le Massif Calcaire, sous les règnes des empereurs Zénon (476-491) et Anastase (491-518), est comme un vaste chantier : les villas et les églises se multiplient, les villages se développent. On a vu également que cet accroissement continu de la population ne peut s'expliquer que par une extension des oliveraies, laquelle suppose elle-même une extension des débouchés (1).

Or, à cette époque, quels marchés s'ouvraient aux produits de la région ? Il ne paraît pas douteux que le premier, dans le temps, n'ait été constitué par Antioche (2), qui, dans sa grande prospérité, devait consommer bien plus d'huile que ne lui en donnaient les plateaux de Daphné, envahis d'ailleurs par les villas de plaisance, ou même les collines plus éloignées du Kurd Dāg. Cependant l'ampleur prise par les plantations du Massif Calcaire au V^e siècle est si grande, qu'il semble impossible qu'Antioche, ou même Apamée (3),

(1) Voir par exemple p. 77 et 78, 187, 291, 318, 342. L'organisation agricole de la région, qui prend à cette époque sa forme définitive, avait été, comme nous l'avons dit plus haut, préparée au siècle précédent par la formation de petits centres agricoles à l'intérieur de la montagne, et de sites routiers de caractère industriel et commercial, ainsi que par l'ascension d'une nouvelle classe de petits planteurs indépendants : ci-dessus, p. 374, et chap. V, 7, 8, 9, 13, 17.

(2) Sur le rôle probable de la capitale dans l'expansion de la culture de l'olivier, cf. ci-dessus, p. 141 et 142, 289, 312, 382, 395 et 415 s.

(3) Antioche avait des ressources considérables dans son arrière-pays immédiat, constitué par la vallée du bas-Oronte, la grande plaine de l'Amq et les vallées du Kāra Sū et de l'Afrin, par les plateaux fertiles de Basīṭ, de Qūṣeir, de Baer et du Kurd-Dāg, par les montagnes du Kizil Dāg et de l'Amanus : voir J. WEULERSSE,

en aient consommé à elles seules les produits : très vraisemblablement ces deux villes servaient-elles d'intermédiaires immédiats, et dirigeaient-elles l'huile, respectivement, vers les deux grands ports de la Syrie septentrionale, Séleucie de Piérie et Laodicée, qui exerçaient un commerce actif avec les régions les plus lointaines de la Méditerranée (1). Au Ve siècle, justement,

Antioche, essai de géographie urbaine, dans *Bulletin d'études orientales*, Damas, 1934, IV, p. 30 s. Les conditions naturelles — grande variété du relief et fertilité du sol, abondance des pluies et des eaux de surface, chaleur d'été tempérée par les vents marins — sont exceptionnellement favorables au développement d'une polyculture suburbaine, intensive, de grand rendement, avec la prédominance des cultures maraîchères et de l'arboriculture. Toutefois la production des denrées de grande consommation, telles que céréales, huile et vin, est insuffisante pour nourrir une population urbaine de plusieurs centaines de milliers d'habitants. Ces denrées étaient fournies par les plateaux et les plaines de la Syrie intérieure, ainsi que le bétail, qui venait des steppes de l'Euphratésie. Le premier essor des oliveraies du Massif Calcaire s'explique donc par les besoins immédiats de la capitale, mais il paraît certain qu'à l'époque de sa plus grande extension, Antioche n'aurait pu absorber les récoltes d'une région de plus de 3.000 km. carrés, dont les plantations ne faisaient que croître. — Le terroir rural d'Apamée était encore plus vaste que celui d'Antioche et comprenait à l'Ouest la grande plaine aujourd'hui marécageuse du Ġāb ; au Sud, le plateau arrosé de sources abondantes, qui s'étend jusqu'au coude de l'Oronte ; à l'Est, les grandes plaines à vignes et à céréales ; au Nord, les oliveraies du Ġebel Zāwiye, jusqu'à la hauteur d'El Bāra, qui est encore un site de l'Apamène (pl. XXXI). Apamée disposait ainsi, en grandes quantités, des denrées (blé, huile et vin) qui manquaient à la capitale, et en outre, des meilleurs pâturages du pays : elle était essentiellement une ville agricole et une ville de la Syrie intérieure, par opposition à Antioche, ville méditerranéenne.

(1) Au contraire d'Antioche, située sur la seule voie d'accès vraiment directe de la Méditerranée vers l'intérieur du pays, Apamée ne communiquait avec la mer que par des voies détournées, à travers le massif du Ġebel Noşayri : la première, au Nord, montait de Ġisr eš Šuġūr (Séleucie du Bélus ?) à Bdāma, et descendait par la vallée du Nahr el Kebīr vers Laodicée ; la seconde, au Sud, passait par 'Ašārne et Raphanée, pour joindre la côte en face d'Arados (pl. XXXVI et XXXIX). Il existait en réalité une troisième voie, plus longue, mais moins accidentée, et par conséquent plus appropriée aux transports lourds, c'était celle qui par la vallée de l'Oronte conduisait par Ġisr eš Šuġūr, Derkūš (Platanos ?) et Ġisr el Hadīd (Gephyra ?) à Antioche et à Séleucie de Piérie (pl. XXXVII). Cette voie était peut-être doublée par le fleuve même, vraisemblablement navigable à cette époque pour des bateaux à fond plat (cf. ci-dessus, p. 95). — Laodicée, grande ville maritime, riche des ressources agricoles de sa plaine cô-

la concurrence qu'aurait subie normalement l'huile syrienne fut peut-être atténuée par le déclin économique qu'entraînèrent en Grèce, en Italie, puis en Afrique, les invasions barbares. Il serait donc fort plausible que la Syrie soit devenue alors pour l'huile, comme elle l'était pour le vin, un des grands marchés du monde antique (1).

A l'Est aussi, d'autres places, comme Bérée et Chalcis, ont pu servir de relais pour une exportation vers la Mésopotamie et l'Iran, bien que les témoignages fassent défaut sur ce point.

Enfin il ne faut pas négliger la consommation intérieure de la Syrie,

tière et des collines environnantes, n'était donc pas le port exclusif d'Apamée (cf. J. WEULERSSE, *Le pays des Alaouites*, Tours, 1940, p. 267 s.; J. SAUVAGET, *Le plan de Laodicée-sur-mer*, dans *Bulletin d'études orientales*, IV, 1934, p. 81 s.; H. SEYRIG, *Antiquités syriennes*, 52, *Le phare de Laodicée*, dans *Syria*, XXIX, 1952, p. 54 s.), mais elle était un des débouchés accessibles aux produits du Massif Calcaire, comme le prouvent l'importance que prit la route de Ġisr es Šuġūr à El Bāra, vers la fin de l'antiquité, et l'essor rapide de cette dernière localité (cf. aussi appendice II, inscr. 34, et plus loin p. 430).

(1) L'huile est mentionnée, à côté du blé et du vin, comme le produit principal de la Syrie (*Geographi latini minores*, Heilbronn, 1878, p. 108). A partir des premiers siècles de notre ère, la production de l'huile se déplace de l'Italie et de la Grèce vers les provinces orientales : voir M. ROSTOVITZEFF, *Social and Economic History of the Roman Empire*, p. 187. Sur l'importance du commerce et de l'exportation de l'huile, IDEM, p. 68 ; également, pour les derniers siècles avant la conquête arabe : H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, p. 62 s. et 75 à 77, où l'auteur exagère peut-être le rôle de l'Afrique, bien diminué à partir du V^e siècle par l'invasion des Vandales, par les guerres de la reconquête byzantine, et par la déchéance qui en résulte. Sur l'extension de la culture de l'olivier et sur le commerce de l'huile en Afrique, voir H. CAMPS-FABRER, *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger, 1953, p. 18 s., 64, 72 s. et 83. — F. M. HEICHELHEIM, dans T. FRANK, *An Economic Survey of Ancient Rome*, Baltimore, 1938, vol. IV, p. 136, ne parle pas de la culture de l'olivier, ni du commerce de l'huile dans la Syrie du Nord, mais il cite dans la liste des crus fameux, exportés de Syrie, les vins d'El Bāra et de Kefar Karme (p. 138), qui doit être l'actuel Kefr Kermīn, village de l'Antiochène, situé sur le versant oriental du Ġebel Ḥalaqa, face à la plaine de Chalcis, sur la route antique d'Antioche à Bérée (pl. CCIV) ; ce village, qui possède d'importantes olivettes, est encore connu aujourd'hui par la qualité de ses vignobles (cf. ci-dessus, p. 143, note 3). — Sur l'importance du commerce syrien aux derniers siècles de la domination romaine, voir H. PIRENNE, *ouvrage cité*, chap. II, 2.

qui représente certainement un facteur important, vu la prospérité générale du pays à ce moment. Le peuplement rural, en effet, atteint alors une densité sans précédent, et la zone des cultures permanentes s'avance loin vers l'Est, jusqu'aux limites du désert. Nous constatons, grâce à l'épigraphie, un mouvement de colonisation analogue à celui du Massif Calcaire, quoique plus tardif, dans les collines basaltiques du Ğebel Ğass, du Ğebel Šbeit, sur le plateau d'Il 'Āla et dans les steppes de l'Euphratésie (1). Ces régions, faiblement habitées ou vides aux siècles précédents, se peuplent de gros villages, qui possèdent un réseau de routes bien organisé, des ouvrages d'adduction d'eau et d'irrigation (2).

Mais — et c'est là un fait notable pour nous — toutes ces régions nouvellement cultivées sont des régions à céréales et à vigne, ou des oasis irriguées, qui ne produisent pas d'huile, alors qu'on ne peut douter qu'elles en aient consommé. Le commerce avec les régions de l'Est était d'ailleurs de première importance pour le Massif Calcaire, car il lui procurait la plus grande partie de ses denrées, et en premier lieu les céréales.

C'est donc à cette position intermédiaire entre la côte urbanisée et les

(1) Le peuplement de la région située à l'Est de la plaine de Chalcis est de deux à trois siècles en retard sur celui du Massif Calcaire : l'épigraphie, très abondante (H. C. BUTLER et H. K. PRENTICE, *PAES, II B et III B* ; J. LASSUS, *Inventaire archéologique de la région au Nord-Est de Hama* ; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis, et IGLS*), ne présente aucune inscription datée du I^{er} siècle, une dizaine à peine des II^e et III^e siècles, une quinzaine du IV^e siècle, une cinquantaine du V^e, et plus de cent inscriptions datées du VI^e. A partir de 400, et jusqu'à 607, nous possédons une suite presque ininterrompue d'inscriptions datées.

(2) Sur les conditions de l'occupation du sol dans cette région, conditions particulièrement difficiles en raison de la faible pluviosité (de 300 mm. dans les collines basaltiques, et inférieure à 200 mm. dans la steppe de l'Euphratésie : pl. XXIX), voir R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *ouvrage cité*, p. 13 à 16, et surtout, dans le même ouvrage (p. 117 à 126, plans II à V), l'importante étude de S. MAZLOUM, *L'organisation hydraulique de deux oasis antiques : Qdeym et 'Amšareddi*. Tout comme le Massif Calcaire, la région, presque inhabitée il y a une trentaine d'années, connaît à présent un essor remarquable dû à l'initiative des grands propriétaires d'Alep, de Ma'arret en No'mān et de Hama, et de quelques chefs de tribus bédouines : toute la région se couvre de villages et de fermes — au grand dommage des sites antiques, dont la conservation se heurte à des difficultés presque insurmontables.

grandes plaines fertiles de l'intérieur qu'est dû l'essor du Massif Calcaire, région pauvre en ressources naturelles, mais devenue, grâce à ses communications faciles avec l'Est et l'Ouest, l'une des régions rurales les plus riches et les plus civilisées de la Syrie romaine. Ce n'est certainement pas par hasard que sa partie la plus désolée à présent, mais la plus active et la plus peuplée dans l'antiquité, la plus remarquable aussi par le nombre et l'importance de ses monuments, se trouve être aussi la plus rapprochée d'Antioche, celle que traverse la grande route directe aménagée par les Romains pour relier l'Euphrate à la Méditerranée (1).

*
* *

27. *La Syrie du Nord dans les guerres persiques du VI^e siècle.* — L'état florissant de la campagne syrienne au V^e siècle avait été dû à la sécurité et à la paix presque ininterrompue qui régnaient depuis cent ans sur les frontières orientales de l'Empire. Depuis 395, depuis l'incursion des Huns sous les murs d'Antioche (2), la Syrie n'avait connu qu'une seule guerre, d'ailleurs brève, victorieuse et menée sur le territoire ennemi, celle de Théodose le Jeune contre Bahram Gor, en 421-422 (3).

Au siècle suivant la situation change brusquement. Dès 491 ou 492, l'Émésène avait subi une première grande razzia arabe (4). A partir de 500, le pays vécut sous la menace constante de l'invasion, et connut, jusqu'à la fin de la domination byzantine en 636, cinq grandes guerres d'une durée totale de 80 ans (5).

(1) Cf. par exemple, la région de Killis (pl. XXXII), grande région oléicole à présent, et peut-être aussi dans l'antiquité, mais qui ne possède pas de débouchés directs vers la mer et ne semble pas avoir connu l'essor économique du Massif Calcaire.

(2) Ch. DIEHL et G. MARÇAIS, *Le monde oriental de 395 à 1081*, Paris, 1944, p. 15.

(3) C. HUART et L. DELAPORTE, *L'Iran antique*, Paris, 1943, p. 350.

(4) E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, II, Paris-Bruxelles, 1949, p. 91.

(5) De 502 à 505, sous Anastase ; de 527 à 532 et de 540 à 561, sous Justinien ; de 572 à 591, sous Justin II, Tibère et Maurice ; de 602 à 630, sous Phocas et Héraclius : voir Ch. DIEHL et G. MARÇAIS, *ouvrage cité*, p. 42, 69 s., 128 s., 144, 146 s. Les trêves et les périodes de paix n'écartent cependant pas le danger des razzias des Arabes, auxiliaires des rois de Perse. Il est significatif à cet égard que les deux

Les opérations militaires, qui se déroulent d'abord en Arménie et en Mésopotamie, sont chaque fois accompagnées de raids de la cavalerie perse et arabe sur le territoire syrien. Bientôt le danger s'approche encore, et, après l'Osroène, c'est l'invasion de la Syrie par l'armée sassanide, la campagne dévastée, les villes détruites, les habitants massacrés ou emmenés en captivité. Au début du VII^e siècle, c'est l'occupation prolongée du pays par les Perses, presque jusqu'à la conquête arabe (1).

A la même époque, les chroniques ne nous montrent pas seulement le

guerres persiques, celle d'Anastase, terminée en 505, et celle de Justinien, commencée en 527, et par conséquent séparées par une longue trêve de 22 ans, ne faisaient, aux yeux des contemporains, qu'une seule guerre de 30 ans, qui ne prend fin qu'avec la conclusion de la paix en 532 : P. ROUSSEL, *Un monument d'Hiérapolis-Bambyké relatif à la paix « perpétuelle » de 532 ap. J.-C.*, dans *Mélanges offerts à René Dussaud*, Paris, 1939, I, p. 366 s.

(1) Voici, d'après E. STEIN (*ouvrage cité*), P. GOUBERT (*Byzance avant l'Islam*, Paris, 1953) et N. V. PIGOULEVSKAÏA (*Vizantia i Iran*, Moscou-Léningrad, 1946), les principales dates des invasions du territoire syrien au VI^e et au VII^e siècle : en 500, raid des Arabes lakhmides sous No'mān II dans la Syrie septentrionale (STEIN, p. 91) ; en 502, raid des Arabes kindites (*Ibid.*, p. 92) ; en 503, les Arabes lakhmides, alliés des Perses, ravagent la Coelésyrie (*Ibid.*, p. 96) ; en 529, raid du Lakhmide Mundhir sur Antioche, démantelée par les séismes des années précédentes (*Ibid.*, p. 284) ; en 531, 15.000 Perses et leurs auxiliaires arabes ravagent la Syrie Première et prennent Gabboula (*Ibid.*, p. 292) ; encore en 531, quelques mois plus tard, incursion particulièrement dévastatrice, incitée par les Perses, des Huns Sabires dans la Cilicie et la contrée de Bérée et d'Antioche (*Ibid.*, p. 293) ; en 540, invasion en force de Chosroès I en Syrie du Nord : Soura, Bérée et Antioche détruites ; Hiérapolis, Apamée et Chalcis se rachètent par le paiement d'un tribut (*Ibid.*, p. 486 à 491) ; en 542, irruption de Chosroès I en Euphratésie, siège de Reşāfe-Sergiopolis, prise et destruction de Callinique (*Ibid.*, p. 496) ; en 554, le Lakhmide Mundhir est défait et tué à l'Est de Chalcis par le Ghassanide Harith (*Ibid.*, p. 503) ; en 573, 6.000 cavaliers cuirassés perses et leurs auxiliaires arabes pénètrent jusqu'aux environs d'Antioche, et au retour, surprennent et ravagent Apamée (GOUBERT, p. 69) ; en 581, la destitution du phylarque El Mundhir provoque des soulèvements et des razzias des Arabes ghassanides sur le territoire syrien (*Ibid.*, p. 253 s.) ; en 584, la suppression définitive du phylarque ghassanide met à découvert les frontières orientales de la Syrie (*Ibid.*) ; en 610-611, conquête de la Syrie du Nord par Chosroès II : prise d'Hiérapolis, de Chalcis, de Bérée, d'Antioche, d'Apamée, d'Émèse et occupation prolongée du pays (PIGOULEVSKAÏA, p. 195 s.). A partir de 636, conquête de la Syrie par les Arabes.

pays ravagé par des tremblements de terre et par des épidémies, qui causent de grandes pertes en vies humaines, mais encore les récoltes détruites par des périodes de sécheresse et de gel, et par des invasions de sauterelles, qui provoquent la famine, la désertion des champs et la réduction des surfaces cultivées (1).

La population est écrasée par des impôts de plus en plus lourds (2), par des contributions militaires, amies et ennemies. Elle souffre du désordre et des rapines qu'entraîne le passage des troupes (3); elle subit des persécutions religieuses. Son désespoir et son hostilité envers le pouvoir se manifestent dans des soulèvements, brutalement réprimés (4).

(1) En 526 et en 528, séismes à Antioche; en 529, séisme à Laodicée (E. STEIN, *ouvrage cité*, p. 242 à 420); en 530, sécheresse dans le diocèse d'Orient (*Ibid.*, p. 420); en 539, la sécheresse en Mésopotamie provoque l'immigration des Arabes lakhmides sur le territoire syrien et leur collision avec les Arabes ghassanides (R. DEVRESSE, *Le patriarcat d'Antioche*, p. 264); en 542, la peste bubonique ravage la Syrie (E. STEIN, *ouvrage cité*, p. 758 et 841); en 551, nouveaux séismes à Antioche et dans le diocèse d'Orient (*Ibid.*, p. 757); vers 553, peste bovine qui dure deux ans et qui entraîne une réduction considérable des surfaces labourées, par suite du manque des bêtes de trait (*Ibid.*, p. 758); en 558, réapparition de la peste bubonique (? *Ibid.*, p. 759); en 588, hiver exceptionnellement dur et séisme qui détruit une partie d'Antioche (N. V. PIGOULEVSKAÏA, *ouvrage cité*, p. 253); en 599, des séismes en Asie Mineure et en Syrie, suivis de la peste bubonique, déciment les populations urbaines (*Ibid.*, p. 164 et 257); en 600, grande sécheresse qui détruit les récoltes (*Ibid.*, p. 165); en 601-603, la Syrie est pendant trois années consécutives envahie par des sauterelles, qui ravagent les champs et les plantations (*Ibid.*, p. 165); en 607 et 611, de très forts gels et d'abondantes chutes de neige détruisent les récoltes (*Ibid.*, p. 195 à 197).

(2) N. V. PIGOULEVSKAÏA, *ouvrage cité*, p. 185 et 186.

(3) *Ibid.*, p. 76.

(4) En 507, émeute des factions du cirque, collision entre les monophysites et les chalcédoniens (E. STEIN, *ouvrage cité*, p. 82); en 512, nouveaux troubles religieux à Antioche: déposition du patriarche Flavien et intronisation du monophysite Sévère (*Ibid.*, p. 172); en 517, massacre par les monophysites de 350 moines chalcédoniens de Larissa, se rendant au pèlerinage de Saint-Syméon (*Ibid.*, p. 173); en 518, restauration du patriarcat chalcédonien et persécution des monophysites (*Ibid.*, p. 231); en 525, luttes entre les partis de cirque à Antioche (*Ibid.*, p. 240); en 531, soulèvement des monophysites à Antioche, répression sanglante, et ensuite tentative de conciliation (*Ibid.*, p. 377); en 536, nouvelles persécutions des monophysites (E. DEVRESSE, *Le patriarcat d'Antioche*, p. 74); en 559—569, expansion de la doctrine trithéiste, combattue

Si la campagne s'appauvrit, et ne se relève que péniblement après chaque catastrophe, les villes sont encore plus durement éprouvées. Antioche, en particulier, fut ravagée par des tremblements de terre en 526 et en 528, puis saccagée et détruite en 540 par Chosroès I, qui en extermina et déporta les habitants. En 542 une peste bubonique, et en 551 un nouveau séisme, frappèrent les rescapés (1). Ces catastrophes eurent un retentissement durable sur l'économie de la ville, et les fouilles récentes ont montré que l'Antioche de Justinien ne retrouva jamais, quoi qu'en ait dit Procope, la splendeur de l'Antioche de Valens (2). En 588 et en 599 la ville subit encore deux autres tremblements de terre (3).

Les autres villes de la Syrie du Nord, Apamée, Laodicée, Bérée, Chalcis ne souffrirent pas moins de ces événements et des guerres incessantes du siècle, qui eurent pour conséquence la désorganisation de la vie urbaine (4).

*
* *

28. *Prospérité continue du Massif Calcaire.* — Par un paradoxe curieux, on cherche vainement la trace d'une répercussion de ces désastres sur l'économie du Massif. Au contraire, l'essor continue, et c'est même alors que l'architecture atteint son apogée, sinon par sa qualité, du moins par sa splendeur et sa perfection technique (5). Les faits historiques, qui résultent

également par les chalcédoniens et les monophysites (*Ibid.*, p. 76 s.); en 571, persécution des monophysites sous Justin II (*Ibid.*, p. 86); en 588, révolte de l'armée, campée dans l'Est syrien (P. GOUBERT, *ouvrage cité*, p. 105 s.); en 591-593, persécution et conversions forcées de monophysites (P. DEVRESSE, *ouvrage cité*, p. 99); en 609, émeute à Antioche et meurtre du patriarche chalcédonien Anastase (*Ibid.*, p. 100); en 630, après le retour des Byzantins, tentatives de la part de l'empereur de mettre fin au schisme par la proclamation de la doctrine monothélite; son échec, suivi d'une reprise de la persécution des monophysites (*Ibid.*, p. 102).

(1) Ci-dessus, p. 428 et note 1.

(2) J. LASSUS, *Sanctuaires*, p. 303.

(3) Ci-dessus, p. 428 et note 1.

(4) J. SAUVAGET, *Alep*, p. 57 et 58.

(5) C'est l'époque des grands ensembles conventuels, comme Deir Turmanīn, Tell 'Āde, Breiğ, Deir Sim'ān et autres (ci-dessus, p. 145 s. et 211 s.); des grandes

des textes, semblent ici en contradiction complète avec le témoignage archéologique, car on peut affirmer, sans risque d'erreur grave, qu'un tiers des monuments dont nous voyons les ruines ont été construits, ou agrandis, ou remaniés au VI^e siècle (1).

En même temps, des localités comme Brād et El Bāra atteignent les dimensions de véritables villes (2). El Bāra, notamment, tard venue, connaît une fortune extraordinaire : en moins d'un siècle, elle devient un grand centre agricole, qui traite le produit des oliveraies et des vignes de toute la région dans son quartier de pressoirs monumentaux, et s'étend au point d'englober les villages de sa périphérie (3).

La prospérité d'El Bāra n'est pas uniquement fondée sur la richesse de son terroir, et son ascension ne laisse pas de jeter une lumière nouvelle sur l'économie de la région. L'agglomération est située, en effet, sur une voie jusque là secondaire, qui, à travers la montagne, joint Séleucie du Bélus (Ġisr eš Šuġūr, sur l'Oronte) à Arra (Ma'arret en No'mān), face à la steppe de l'Est (4). Cette voie, moins commode que la grande route romaine d'Antioche à Bérée, mais abritée des attaques imprévues, dut permettre à El Bāra, lorsque les désordres des guerres la privèrent de ses débouchés vers l'Antiochène et la Chalcidène, d'étendre son commerce en toute sûreté vers l'Ouest, c'est-à-dire, par delà Séleucie du Bélus, vers Laodicée et la Méditerranée (5). Il y a là une preuve de la vitalité de la région, dont le sort, loin

résidences, comme Bāb el Hawā ou Tell 'Aqibrīn (ci-dessus, p. 114 s. et 125 s.); des basiliques à colonnes, telles que Ḥass (AAES II, p. 219) et Me'ez (ci-dessus, p. 282), ou à piliers, comme Brād et Ruweiḥa (ci-dessus, pl. XI et XIV); des vastes hôtelleries de Kafr Nābo et de Deir Sim'an (ci-dessus, p. 21 s. et 208 s.); des thermes de Babisqa (ci-dessus, p. 26 s.).

(1) Les aménagements mineurs effectués dans presque tous les édifices antérieurs, religieux et profanes, et surtout les innombrables pressoirs construits au VI^e siècle, témoignent également de l'accroissement constant de la population, et de l'activité économique ininterrompue de la région.

(2) Pl. CXXXIII et CXXXVII à CXXXIX. Ci-dessus, p. 387 s.

(3) Ci-dessus, p. 388.

(4) Ci-dessus, p. 87 et 88, 388 et 424, note 1.

(5) Il est possible que cette route ait eu, au VI^e siècle également, une importance militaire, et ait servi pendant les guerres au ravitaillement des armées et des garnisons

d'être lié aux vicissitudes locales, dépendait en grande partie de marchés étrangers et lointains.

Il est en effet impossible, même en tenant compte du fait que le Massif Calcaire fut épargné militairement à cause de sa nature peu accessible, d'attribuer à son marché local sa prospérité continue. Au contraire, l'appauvrissement général du pays avait dû réduire la consommation de l'huile, surtout dans les régions de l'Est, et les exportations auxquelles ces places avaient pu servir d'intermédiaires étaient elles-mêmes suspendues par les hostilités. Il faut donc conclure que c'est bien vers la Méditerranée, en premier lieu, qu'étaient dirigés les produits des oliveraies. On voit par là combien le Massif Calcaire avait cessé d'être simplement l'arrière-pays d'Antioche pour constituer un organisme économique indépendant. Nous allons en trouver une nouvelle preuve dans les événements du VII^e siècle.

*
* *

29. *Le déclin au VII^e siècle.* — On a donné jusqu'ici diverses explications de cette déchéance.

Butler, qui a vu le problème, l'a lié au déboisement. Il croyait, nous l'avons dit, que la Montagne était à l'origine couverte d'épaisses forêts. Le peuplement intense de l'époque romaine, les défrichements et les importantes constructions du I^{er} au VII^e siècle, auraient détruit peu à peu ces forêts. Par suite, l'eau de ruissellement aurait dégradé les terrasses et emporté chaque année la terre fertile vers les vallées. Le Ĝebel était ainsi condamné à être transformé en désert. Le passage des Perses, dont la coutume était « de couper les oliviers et les vignes de ceux qu'ils conquéraient », n'aurait fait que hâter la décadence, achevée par les Arabes (1). Cette thèse est reprise par Mattern (2).

Nous avons vu, au contraire, que les conditions naturelles n'ont pas changé à l'époque qui nous intéresse. Il faut renoncer à croire à une forêt

dans les régions de l'Est : ce qui expliquerait la présence d'un *commerciaire* à El Bāra (appendice II, inscr. 28 ; *IGLS*, 1473).

(1) *AAES II*, p. 7 à 9 ; ci-dessus, p. 66 et 67, note 1.

(2) *Villes mortes*, p. 163-164.

primitive, donc à un déboisement, et la perte des terres par suite de l'érosion a toujours été insignifiante (1). Cette théorie impliquerait d'ailleurs un déclin graduel de la région et une décroissance progressive de sa population, par suite de l'épuisement du sol, et, par conséquent, une diminution des constructions bien avant la catastrophe finale. Or, c'est le contraire qui se produit : le peuplement atteint sa densité la plus grande au VI^e siècle, et les villages ne cessent de s'étendre jusqu'à la première décade du VII^e. Aucun signe extérieur ne permet de conclure à un appauvrissement des habitants.

Il est tout aussi illusoire d'attribuer aux dévastations volontaires des Perses la ruine des oliveraies. Leurs incursions rapides ont dû éviter cette région, inaccessible à leur cavalerie et dépourvue d'eau : elles empruntèrent certainement les voies les plus directes et les plus immédiates, pour surprendre les villes qui renfermaient les richesses du pays. Les itinéraires de leurs raids étaient imposés par le cours des fleuves, qui seuls leur permettaient d'abreuver, sans dispersion de forces, leurs milliers de chevaux (2). Leurs ravages étaient limités ainsi aux alentours des villes assaillies, et vraisemblablement aux points de passage.

Plus dévastatrices, sans doute, furent les invasions méthodiques de Chosroès I, en 540 et en 573. Encore furent-elles brèves (3) et ne détruisi-

(1) Ci-dessus, p. 63.

(2) C'étaient, en somme, des opérations de diversion et de terreur dans un pays dégarni de troupes, pendant que les forces principales étaient engagées dans la Haute-Mésopotamie et dans l'Osroène, où se décidait le sort de chaque campagne (cf. J. SAUVAGET, *Les Ghassanides et Sergiopolis*, dans *Byzantion*, XIV, 1, 1939, p. 122 s.). Leur succès dépendait de la rapidité avec laquelle la cavalerie ennemie parvenait à percer la ligne de surveillance à l'Est de Chalcis et atteindre les fleuves : le Nahr ed Dahab, le Quieq, l'Afrîn et l'Oronte.

(3) L'armée de Chosroès, profitant de la faiblesse des troupes byzantines sur les frontières orientales, franchit l'Euphrate, prend Soura en mars 540, et, après avoir assailli les villes de la Syrie du Nord (Hiérapolis, Berée, Antioche, Séleucie, Apamée et Chalcis), repasse l'Euphrate près de Barbalissos, dans l'été de la même année, pour se diriger vers Édesse. Ce n'était, en réalité, qu'un raid de pillage des richesses des villes, plus vaste que les précédents et plus systématique (E. STEIN, *ouvrage cité*, p. 485 s.). De même en 573, où Chosroès, en remontant l'Euphrate avec le gros de son armée, lance à travers la Chalcidène un détachement de sa cavalerie, qui pénètre jusqu'à Antioche et s'empare par surprise d'Apamée (ci-dessus, p. 427 et note 1).

rent-elles que les places qui résistaient : les villes qui se soumettaient ne se voyaient imposer qu'un tribut ⁽¹⁾. Il semble que là encore, le Massif Calcaire ne fut pas menacé, car il resta pendant tout le VI^e siècle une région ouverte, dépourvue de tout ouvrage de défense ⁽²⁾, alors que dans les régions militarisées de l'Est, la moindre bourgade se mettait à l'abri d'une enceinte, aux tours « dressées face à l'ennemi » ⁽³⁾.

Enfin la dernière guerre persique de 603 à 630 semble avoir été particulièrement désastreuse pour un pays épuisé par tant de catastrophes, et l'arrêt des constructions dans le Massif Calcaire, si clairement attesté par les inscriptions, coïncide justement avec cette campagne, et plus précisément avec la prise d'Antioche par Chosroès II en 611 ⁽⁴⁾. A partir de cette date,

(1) Ci-dessus, p. 427 et note 1.

(2) On ne peut pas considérer comme tels les tours isolées, élevées pour la plupart à quelque distance de l'agglomération, trop faiblement construites pour offrir une résistance, et trop petites pour contenir une garnison ou pour servir de refuge aux habitants. C'étaient, comme nous l'avons exposé plus haut (p. 30, 161, 173), des tours de surveillance des plantations et des alentours du village. Aucune localité n'était entourée d'une enceinte, ce qui prouve la sécurité totale de cette région au VI^e siècle (ci-dessus, p. 9).

(3) LASSUS, *Inventaire*, inscr. 81, 84 et 85, p. 144 à 145, p. 148 à 150. Cf. aussi les inscriptions analogues, 9, 30, 33, 34 et 40, dans le même ouvrage. L'organisation défensive du territoire à l'Est de Chalcis, au VI^e siècle, a été mise en évidence par les travaux de J. LASSUS (*Inventaire*) et de R. MOUTERDE et A. POIDEBARD (*Le Limes de Chalcis*). Comme il ressort de ces deux études, il n'y a pratiquement dans cette région, au VI^e siècle, aucun lieu habité de quelque importance qui ne soit fortifié (cf. la carte établie par A. POIDEBARD, à la fin du vol. II du *Limes de Chalcis*). Ces ouvrages étaient soit des refuges pour la population rurale, soit des garnisons et des postes d'observation établis sur les points de passage de la cavalerie ennemie. Voir maintenant aussi, *IGLS*, t. IV, inscr. 1598, 1600, 1630, 1631, 1682, 1687, 1705, 1725, 1726, 1743, 1750, 1809, 1811, 1812, 1847, 1859, 1885, 1890, 1924, 1958, 1984.

(4) La dernière construction datée, dans le Massif Calcaire, est l'église de Saint-Serge à Babisqa, élevée en 609/610 (*PAES*, II B, p. 169 et 170 ; *IGLS*, 563). Des églises non-datées, mais probablement contemporaines, sont celles de Ḥerbet Šeiḥ Barakāt (ci-dessus, p. 110), de Bamuqqa (ci-dessus, p. 315) et de Berīš-Nord (ci-dessus, p. 324, notes 1 et 2). Dans la région basaltique à l'Est de Chalcis, la dernière construction datée est l'église de Mu'allaq, de 606/607 (*PAES*, II B, p. 69 et *IGLS*, 271). Plus au Sud, à Liftāya, situé à l'Ouest du lac de Homs, on a relevé des ruines datées de 609/10 (van KASTEREN, *Liftaya*, dans *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*,

les sites de la montagne cessent de croître, et donnent par là les signes d'une décadence certaine. Mais il ne s'ensuit pas que ce phénomène soit dû aux violences des Perses.

Bien au contraire, le comportement des Perses montre leur intention de se maintenir en Syrie, ce qui implique un certain ménagement. Une fois la conquête achevée, et les villes rebelles cruellement châtiées ⁽¹⁾, Chosroès II s'attacha surtout à prévenir toute résistance, et à rompre les liens qui existaient encore entre le pays et Constantinople. Son intolérance envers les orthodoxes chalcédoniens, sa persécution de la hiérarchie grecque, civile et religieuse, ne pouvaient qu'aggraver à la population, monophysite dans sa grande majorité, et hostile à la domination byzantine. Les chroniques syriaques notent les égards du roi envers le clergé monophysite et l'état florissant de certaines régions sous les nouveaux maîtres ⁽²⁾. Il faut même croire que cette politique réussit, car à leur retour les Byzantins ne parvinrent plus à s'entendre avec les habitants ⁽³⁾, et la facilité avec laquelle ils renoncèrent à défendre la Syrie contre les conquérants arabes ne prouve pas seulement leur faiblesse militaire, mais montre encore à quel point le pays était perdu pour eux ⁽⁴⁾.

Il faut donc chercher une autre raison à la décadence du Massif Cal-

XVI, 1893, p. 171 s. ; R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 115). Il est à noter que plus au Sud, dans les provinces qui n'ont pas été directement touchées par la dernière invasion perse, en Phénicie libanaise, en Arabie et en Palestine, on a relevé une dizaine d'inscriptions qui vont de 611 à 745, (R. DEVREESSE, *ouvrage cité*, p. 316). — Sur les quelques inscriptions syriaques du IX^e et du X^e siècle dans la plaine de Dāna, voir ci-dessus, p. 136.

(1) Les villes qui avaient résisté à Chosroès II, comme Antioche et Jérusalem, furent pillées et détruites ; leur population fut massacrée ou déportée (N. V. PIGOULEVSKAÏA, *ouvrage cité*, p. 197 et 201).

(2) *Ibid.*, p. 201 et 202, 262 ; R. DEVREESSE, *ouvrage cité*, p. 108.

(3) Sur la politique religieuse d'Héraclius après la reconquête des provinces orientales, et sur ses tentatives d'unir les Syriens monophysites et les Grecs chalcédoniens par la doctrine *monothélite*, voir R. DEVREESSE, *ouvrage cité*, p. 101 s. ; Ch. DIEHL et G. MARÇAIS, *ouvrage cité*, p. 153 s. ; A. A. VASILIEV, *Histoire de l'empire byzantin*, Paris, 1932, I, p. 293 s.

(4) Voir les ouvrages cités de N. V. PIGOULEVSKAÏA (p. 271, 282, 284), de R. DEVREESSE (p. 106) et de A. A. VASILIEV (p. 275 s.).

caire. Elle n'est pas difficile à imaginer : c'est que quatorze années d'occupation perse paralysèrent entièrement les exportations vers l'Ouest. Le planteur fut ruiné.

*
* *

30. *La conquête arabe.* — L'éphémère retour des Byzantins n'y put rien changer, et la conquête arabe scella le destin du pays. Elle ne le fit point par la guerre, comme l'a cru Vogüé (1), car il n'y eut pas d'opérations militaires dans la Syrie du Nord, ni d'atteinte systématique aux personnes ou aux cultures, ni de déplacements forcés de la population. Au contraire les Arabes, peu nombreux, furent accueillis en libérateurs par les monophysites et restèrent d'abord campés dans quelques centres militaires sans se mêler aux habitants (2). Aucun changement brusque ne vint bouleverser la vie économique et sociale du pays, qui, après un siècle et demi de troubles, se mit à jouir d'une sécurité relative, à mesure que la guerre s'éloignait de ses frontières.

C'est pourtant à cette époque que le Massif Calcaire se dépeupla. L'explication en est claire : avec la conquête arabe les relations maritimes sont définitivement rompues, la Méditerranée est fermée au commerce syrien.

En effet, après la chute de Césarée de Palestine en 640, et d'Alexandrie l'année suivante, une guerre navale de plus de cent ans s'engage entre les Arabes et les Byzantins (3). Quelles qu'aient été les vicissitudes de cette

(1) VOGÜÉ, p. 7 à 10.

(2) H. LAMMENS, *La Syrie, précis historique*, Beyrouth, 1921, p. 59 s. ; Ch. DIEHL et G. MARÇAIS, *ouvrage cité*, p. 194 s. ; cf. ci-dessus, p. 434 et note 4.

(3) On trouve les dates principales de cette guerre navale dans A. LEWIS, *Naval Power and Trade in the Mediterranean, A.D. 500 to 1100*, Princeton, N. J., 1951, chap. 3, p. 54 s. La guerre dure pendant toute la période omeyyade, pendant que s'achève l'avance des Arabes en Afrique, en Espagne et jusqu'en Provence. D'abord favorable aux Arabes, elle se termine, au VIII^e siècle, par le retour offensif des Byzantins, qui affirment leur suprématie dans le bassin oriental de la Méditerranée, sans toutefois réussir à prendre pied sur la côte. Leurs victoires ne modifient cependant pas la situation : la Syrie, avec ses ports fortifiés et colonisés par des musulmans appelés d'Iraq et de Perse, reste pour les Byzantins une côte ennemie. Au

guerre, l'exportation vers l'Occident d'une denrée de consommation commune, comme l'huile, était hors de question. Le Massif Calcaire perdit ses débouchés, et l'union de la Syrie, de l'Égypte et de la Perse sous un même gouvernement ne put compenser cette perte — ce qui prouve une fois de plus l'importance prépondérante des exportations maritimes pour notre région.

Dès lors le Massif Calcaire était condamné. En effet, lorsque les échanges reprurent, de nouvelles formes d'économie avaient prévalu, de nouveaux marchés et de nouveaux courants commerciaux s'étaient établis (1). Les exportations orientales se bornèrent désormais à des produits rares, comme les pierres précieuses, les aromates, les épices, les soieries : commerce de luxe, où la grandeur du profit compensait les risques du transport, et auquel le Massif Calcaire ne pouvait prendre aucune part (2).

*

La répercussion locale de ces événements suit un processus inverse de celui que nous avons constaté au début de l'occupation romaine. Nous avons vu les populations essaimer alors de la plaine vers la montagne et passer de la culture des céréales et de la culture mixte à la monoculture de l'oli-

contraire, ces victoires mettent obstacle au développement du commerce maritime entre les divers pays occupés par les Arabes. La thèse d'Henri Pirenne, de la rupture des relations commerciales entre l'Occident et l'Orient par suite de la conquête arabe, semble donc confirmée, du moins pour la Syrie, par la déchéance brusque et autrement inexplicable du Massif Calcaire (cf. H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, p. 143 s., p. 260 et 261). Ce que reconnaît d'ailleurs A. LEWIS (*ouvrage cité*, p. 80, 81 et 84), qui note que la côte syrienne ne partage pas la prospérité générale des provinces orientales sous le règne des Ommeyyades.

(1) H. PIRENNE, *ouvrage cité* : sur la cessation des importations de l'Orient, à partir du milieu du VII^e siècle : p. 143 à 145 ; sur la disparition des marchands syriens en Gaule, et sur le remplacement de l'huile par la cire dans les luminaires des églises : p. 148.

(2) A. LEWIS, *ouvrage cité* : sur l'intensification du commerce byzantin avec les pays riverains de la mer Noire : p. 84, 113, 123, 130 ; sur l'acheminement des produits orientaux par la Perse et l'Iraq à Trébizonde et à Constantinople : p. 112, 122 ; sur l'importance croissante pour le commerce syrien des routes intérieures, éloignées de la côte : p. 114 ; sur le chômage des ports syriens au VIII^e et au IX^e siècles : p. 125.

vier (1). Maintenant que la monoculture n'est plus profitable, le planteur ne peut plus vivre sur les hauteurs, qui ne permettent rien d'autre, et redescend vers les terres à céréales. Les villages et les plantations des crêtes sont désertés. L'activité agricole se replie vers le pied des monts, là où les plaines et les premières pentes permettent la culture simultanée du blé de la vigne et de l'olivier (2).

(1) Ci-dessus, p. 79, 140 s., 289 s., 312, 316 s., 374 s., 384 et 406.

(2) Ci-dessus, p. 78 s., 92, 96, 144, 185 s., 290 et 291. On ne peut présenter ici que quelques indications sommaires, encore insuffisamment vérifiées, touchant le peuplement des abords du Massif aux premiers siècles après la conquête arabe. — Sur le versant oriental du Ġebel Zāwiye, la limite entre la partie déserte et la partie peuplée est donnée approximativement par la dépression que suit la route antique d'El Bāra à Ma'arret en No'mān (ci-dessus, p. 430), et qui est aussi la limite entre la zone de monoculture et celle de cultures mixtes : les villages situés au Nord de cette dépression, comme Šinšaraḥ et autres, sont abandonnés ; les villages situés au Sud, comme Kafr Ambil, Ḥass (avec sa mosquée datée de 944) et Kfer Rūma, restent habités. Au Sud de ce dernier village, Ḥerbet Ḥnak est un couvent de stylite, attesté par les textes médiévaux (voir appendice IV). Dans le Ġebel il A'la et le Ġebel Sim'an, la région dépeuplée correspond assez exactement aux parties rocheuses de la montagne. Les villages abandonnés des terrasses orientales du Ġebel Bariša (chap. III, G), ne semblent pas avoir été réoccupés avant le XII^e siècle. Dans la plaine de Dāna, restée centre du monachisme syrien, quelques gros villages, comme Dāna, Sermada, Tell 'Ade et Tell 'Aqibrīn, ont conservé leur population chrétienne au moins jusqu'au X^e siècle (chap. III, B). D'une façon générale, on constate que les petits villages sont abandonnés les premiers, au profit de quelques agglomérations importantes, qui peut-être dès cette époque avaient commencé à s'entourer de murs. C'est probablement à cette même époque qu'il faut placer les débuts de l'organisation médiévale des bourgades situées sur la périphérie du Massif (chap. III, A), qui ont sans doute vu leur population s'accroître par suite du dépeuplement de la montagne. — Du X^e au XII^e siècle, le Massif, devenu région frontière entre les possessions byzantines, puis franques d'Antioche, et les possessions musulmanes, se couvre de forteresses (chap. III, 15 et 45). L'expulsion des Croisés, au XII^e siècle, a pour suite un repeuplement partiel de la montagne, attesté par un nombre assez important de monuments (ci-dessus, p. 144 et 290 ; pl. CL). Sur cette période, voir les études récentes de J. SOURDEL-THOMINE. *Le peuplement des « villes mortes » à l'époque ayyūbide*, dans *Arabica*, I, 1954, fasc. 2, p. 87 s., et *Stèles arabes de Syrie du Nord*, dans *Les annales archéologiques de Syrie*, IV, 1954 ; ainsi que l'article de D. SOURDEL, *Ruḥīn, lieu de pèlerinage en Syrie du Nord*, dans *Syria*, XXX, 1953, p. 89 s. — Les monuments médiévaux de la région sont reportés sur nos planches CLIV et CLV (appendice IV).

Cet exode, les monuments l'attestent, s'effectua sans violences ni destructions (1). Il s'étendit vraisemblablement sur plusieurs générations et fut sans doute favorisé par l'état de dépeuplement des grandes plaines ouvertes, à la suite des guerres et des invasions. Il ne fut d'ailleurs pas total : des localités comme El Bāra ou Deir Sim'ān, situées sur des routes fréquentées et disposant d'importantes surfaces arables, conservent quelques traces de leur ancienne activité (2). Mais les autres, plus isolées et adonnées à la culture exclusive de l'olivier, furent définitivement abandonnées (3). Quelquefois, les plantations cédèrent la place aux petits champs de blé, qui suffisaient à nourrir quelques familles. Le reste servit de pâturage aux rares troupeaux des villages de la plaine.

Si donc la vie subsiste par endroits, c'est une vie dont la pauvreté touche à la misère, et ne rappelle même pas de loin l'animation qui régnait auparavant sur toute l'étendue de la montagne, ni l'extraordinaire richesse dont témoignent l'épigraphie et les monuments.

Au total, le Massif Calcaire ne produit plus rien, et tandis que les villes et les villages de la Syrie intérieure se relèvent des désastres du siècle précédent et s'adaptent aux nouvelles conditions, lui-même se vide pour devenir le désert rocheux, semé de ruines, qui durera jusqu'aux jours de Vogüé et de Butler. Sa prospérité avait tenu à l'organisation romaine du monde méditerranéen et aux débouchés qui en dépendaient. Fruit de la conquête romaine de la Syrie, elle ne pouvait lui survivre.

(1) On ne rencontre nulle part de traces de destruction ou d'incendie : les habitants semblent avoir abandonné leurs demeures en emportant avec eux tous leurs biens, ce que confirme l'absence presque totale d'objets dans les endroits fouillés. Comme le montrent la position et l'état des blocs écroulés, la dégradation des monuments est presque uniquement due aux effets sismiques et à l'érosion de la pierre.

(2) Sur Deir Sim'ān au moyen-âge, voir ci-dessus, p. 204 et notes 6 à 8 ; p. 242, note 3. Sur les monuments médiévaux d'El Bāra, voir pl. CXXXVII, CXXXIX et CL. Cette dernière localité surtout reprend une certaine importance au X^e siècle, à l'époque des guerres byzantines (voir ci-dessus, appendice IV et pl. CLIV et CLV).

(3) Voir Bamuqqa, Qirqbīze et Beḥyo : ci-dessus, p. 318, 342 et 347.

TABLE DES MATIÈRES

Àa lecteur (vii). — *Préface* (xi). — *Transcription* (xvi). — *Abréviations* (xvii).

I

LE MASSIF CALCAIRE DANS L'ANTIQUITÉ

(pages 1 à 54)

1. Les deux grandes régions archéologiques de la Syrie intérieure (1). — 2. L'architecture dans le Massif Calcaire (6). — 3. Habitations (10). — 4. Sanctuaires (13). — 5. Couvents (19). — 6. Bazars et auberges (21). — 7. Bains (25). — 8. Andrôns (28). — 9. Tours (30). — 10. Monuments funéraires (33). — 11. Pressoirs (40). — 12. Carrières et chantiers (42). — 13. Citernes (44). — 14. Décor (48). — 15. Mosaïques et peintures (52). — 16. Régions archéologiques du Massif Calcaire (53).

II

LES CONDITIONS NATURELLES

(pages 55 à 91)

1. Topographie et relief (55). — 2. La partie Nord du Massif : le Ğebel Sim'ān (57). — 3. La partie centrale : le Ğebel Bariša, le Ğebel il A'la et le Ğebel Dueili-Waštāni (58). — 4. La partie Sud : le Ğebel Zāwiye ou Ğebel Riħa (59). — 5. Caractère général du Massif Calcaire (60). — 6. Le sol (61). — 7. Le régime des eaux (64). — 8. La végétation (65). — 9. L'olivier et les conditions de sa culture (68). — 10. L'aspect antique de la région (70). — 11. Plantations modernes (72). — 12. Agriculture antique du Massif Calcaire (73). — 13. Caractère commercial de l'économie (74). — 14. Vicissitudes du peuplement (75). — 15. Un exemple

moderne : Dart'azze (77). — 16. Prospérité et déchéance du Massif Calcaire (78). — 17. Accès et pénétration progressive du Massif Calcaire (80). — 18. Grandes voies de communication (82). — 19. Communications intérieures (87). — 20. Conclusion : unité géographique et humaine du Massif Calcaire (91).

III

LES PLAINES INTÉRIEURES

(pages 92 à 291)

A. *Les abords du Massif* p. 92 à 102

B. *La plaine de Dāna* p. 103 à 144

1. Situation et caractère (103). — 2. Communications (104). — 3. Les grands sanctuaires païens : Šeiḥ Barakāt, Burğ Baqirḥa, Srīr (105). — 4. Les sites de la plaine : leur caractère et leurs monuments (111). — 5. Bāb el Hawā (114). — 6. Dāna (117). — 7. Kfeir (119). — 8. Kiš'ala (120). — 9. Burdaqli (120). — 10. Sermada (121). — 11. Sarfūd et Breiğ (124). — 12. Tell 'Aqibrin (125). — 13. Turmanīn et Deir Turmanīn (127). — 14. Ḥezre et Deir Aḥšān (129). — 15. Tell 'Āde, Deir Tell 'Āde et Burğ es Sab' (132). — 16. Stabilité de la plaine de Dāna dans les changements de l'histoire (139).

C. *Couvents antiques de la plaine de Dāna* p. 145 à 182

17. La plaine de Dāna, centre de vie monastique (145). — 18. Deir Tell 'Āde — le « grand couvent de Teleda » (154). — 19. Deir Turmanīn — le couvent de ΜΝΥΝ (155). — 20. Breiğ — le couvent de Mar Daniel (158). — 21. Qaṣr el Banāt — le couvent de Mar Biza (159). — 22. Caractéristiques du couvent dans l'Antiochène (162). — 23. Le couvent comme exploitation agricole (173). — 24. Comparaison avec les couvents de l'Apamène (178).

D. *La plaine de Qaṭūra* p. 183 à 204

25. Situation et caractère ; communications (183). — 26. Un village mixte de grande et petite propriété : Qaṭūra (189). — 27. Une agglomération de grandes résidences : Refāde (194). — 28. Un village dépendant d'un couvent : Sitt er Rūm (198). — 29. Une communauté de petits agriculteurs : Taqle (200).

E. *Deir Sim'an* p. 205 à 222

30. Situation et caractère (205). — 31. Les auberges (208). — 32. L'andrôn (210). — 33. La résidence (210). — 34. Le couvent du Nord-Ouest (211). — 35. Le couvent du Sud-Ouest (214). — 36. Le couvent du Sud-Est (216). — 37. L'église du Nord-Est (218). — 38. Les carrières (219). — 39. Conclusion : village agricole devenu centre de pèlerinage (220).

- F. Qa'at Sim'an* p. 223 à 276
40. Le site (223). — 41. Les données archéologiques d'après les sources (226). — 42. Le début du sanctuaire et le caractère impérial du chantier (229). — 43. La composition architecturale (234). — 44. Les étapes de la construction (240). — 45. Destinées ultérieures : le couvent médiéval fortifié et les ouvrages similaires dans la région (242). — 46. Restitution du plan primitif de Saint-Syméon (249). — 47. Le programme et sa réalisation architecturale (250). — 48. Origines du plan : la croix et l'octogone (254). — 49. La technique de l'exécution et le décor (264). — 50. Qa'at Sim'an et la plaine de Qaṭūra (267). — Note sur la restitution de l'octogone de Saint-Syméon (268).
- G. Terrasses du versant oriental du Gebel Barīša* p. 277 à 291
51. Situation (277). — 52. Kafr Deriān (278). — 53. Me'ez — Ikhkhenis (280). — 54. Kafr 'Arūq (284). — 55. Deir Sēta (285). — 56. Harbanūš et Kefer Binni (286). — 57. 'Aršīn (286). — 58. Funduq (287). — 59. Caractère particulier des petites plaines (289).

IV

LES VILLAGES DE LA MONTAGNE

(pages 292 à 376)

- A. La région de Šelf* p. 292 à 299
1. Situation et caractère (292). — 2. La plaine et les villages des crêtes (294).
- B. Bamuqqa* p. 300 à 318
3. Le site (300). — 4. Le début de l'agglomération : la villa (302). — 5. Les dépendances de la villa (305). — 6. Le pressoir (307). — 7. Le tombeau (307). — 8. Date et caractéristique de la villa (309). — 9. La villa de Bamuqqa et les premières installations dans la montagne (312). — 10. Le village (313). — 11. La dernière construction : l'église (315). — 12. Origine et évolution du village de Bamuqqa (316).
- C. Qirqbīze* p. 319 à 342
13. Le site (319). — 14. La villa et les débuts de l'agglomération (321). — 15. La date de la villa (323). — 16. La seconde construction : l'église (325). — 17. L'intérieur de l'église : la nef et le bēma (327). — 18. Étapes de l'aménagement du sanctuaire (329). — 19. Chronologie de l'église (331). — 20. Intérêt historique de l'église de Qirqbīze (338). — 21. Les autres villas (339). — 22. Les fermes et les pressoirs (340). — 23. Chronologie et caractère du village (341).

- D. Beḥyo* p. 343 à 373
24. Les environs : Qalblōze, Kefer Kīle, Qaṣr ed Deir (343). — 25. Site de Beḥyo (345). — 26. Le village (346). — 27. Église de l'Ouest (347). — 28. Première villa et quartier central du village (352). — 29. Constructions de la deuxième période (353). — 30. Église de l'Est (354). — 31. Constructions de la troisième période (356). — 32. Constructions de la quatrième période (359). — 33. Pressoirs (360). — 34. Organisation et caractère agricole du village (372).

E. Conclusion : les sites de la montagne p. 374 à 376

V

UNE CIVILISATION RURALE

(pages 377 à 438)

- A. L'habitat* p. 377 à 403
1. Éléments de classement (377). — 2. Agglomérations primitives (378). — 3. Villages paysans (379). — 4. Villas (381). — 5. Groupements de grandes propriétés (383). — 6. Villages formés à partir d'une exploitation unique (384). — 7. Communautés de petits cultivateurs (385). — 8. Centres agricoles de la montagne (386). — 9. Agglomérations périphériques de caractère industriel et commercial (390). — 10. Domaines impériaux (393). — 11. Étendue limitée des domaines privés (394). — 12. Domaines ecclésiastiques (396). — 13. L'évolution de l'habitat (399). — 14. La structure du village (401).

- B. Les habitants* p. 404 à 421
- Introduction (404). — 15. Grands propriétaires (405). — 16. Les paysans du I^{er} au IV^e siècle (406). — 17. Les petits cultivateurs du V^e et du VI^e siècles (408). — 18. Travailleurs agricoles (409). — 19. Main-d'œuvre servile (410). — 20. Artisanat villageois (411). — 21. La société villageoise aux derniers siècles avant la conquête arabe (412). — 22. Les conséquences de la culture de l'olivier pour le régime d'exploitation (413). — 23. La *muḡārasa*, association contractuelle du propriétaire et du planteur (414). — 24. L'*emphyteusis* et son rôle probable dans l'évolution du régime foncier (415). — 25. Caractères généraux de la population antique (417).

- C. Apogée et déclin* p. 422 à 438
26. Les marchés du Massif Calcaire au V^e siècle (422). — 27. La Syrie du Nord à l'époque des guerres persiques du VI^e siècle (426). — 28. La prospérité continue du Massif Calcaire (429). — 29. Le déclin au VII^e siècle (431). — 30. La conquête arabe (435).

*Les appendices, les tables alphabétiques et les cartes
qui les accompagnent forment la matière du tome III.*

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE CATHOLIQUE
A BEYROUTH LE HUIT
JUILLET MIL NEUF
CENT CINQUANTE CINQ

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



11 924 813